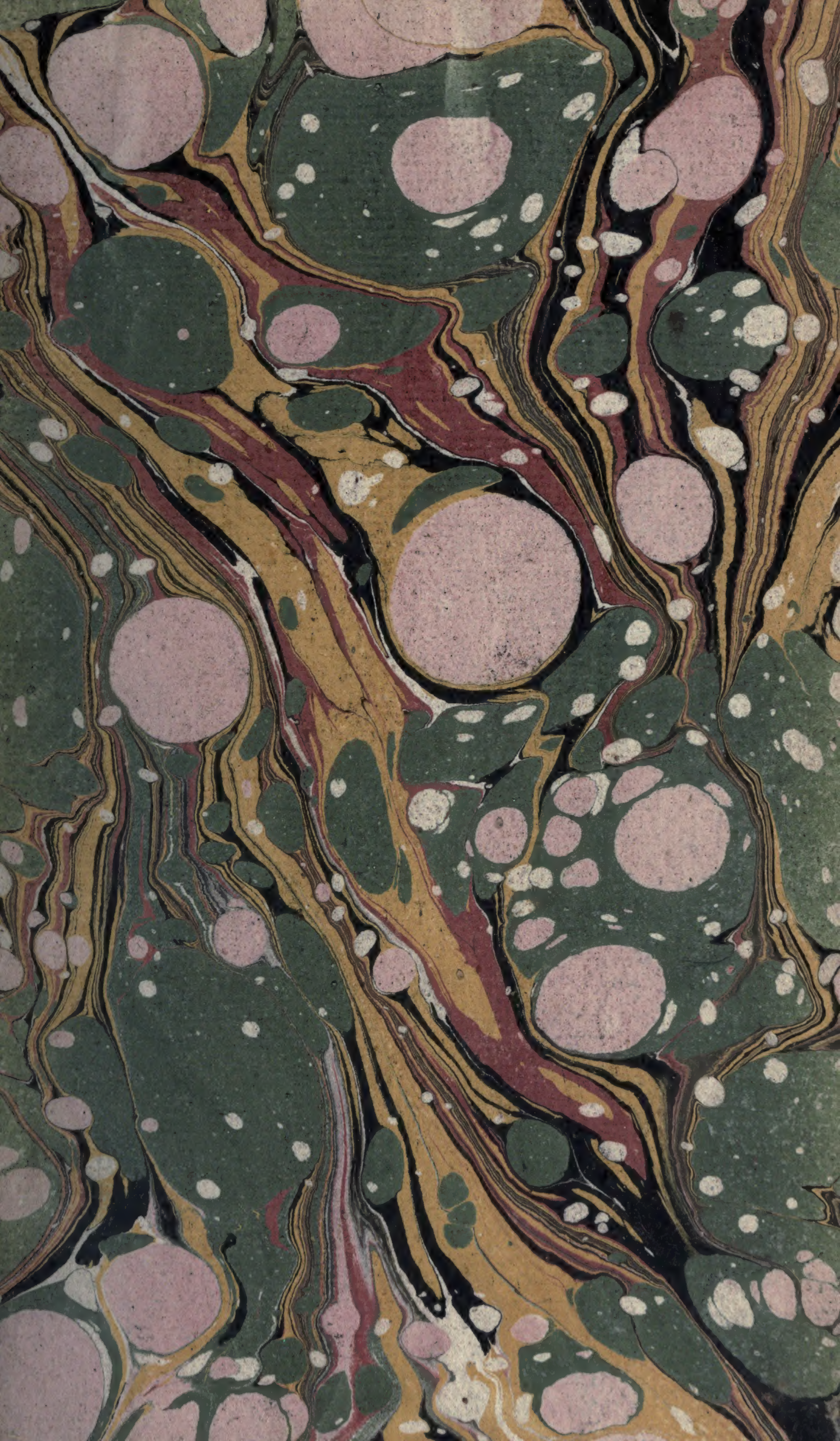

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0467



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNALES

DE L'EMPIRE

DEPUIS

CHARLEMAGNE.

Regum, Pontificum, Populorum continet æstus.

AVERTISSEMENT.

Ces courtes annales renferment tous les événemens principaux, depuis le renouvellement de l'empire d'Occident. On y voit cinq ou six royaumes vassaux de cet empire ; cette longue querelle des papes avec les empereurs ; celle de Rome avec les uns & les autres, & cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir suprême; on y voit comment Rome, si souvent près d'être subjuguée, a échappé à un joug étranger, & comment le gouvernement qui subsiste en Allemagne s'est établi. C'est à la fois l'histoire de l'empire & du sacerdoce, de l'Allemagne & de l'Italie. C'est en Allemagne que s'est formée cette religion qui a ôté tant d'Etats à l'Eglise romaine. Ce même pays est devenu le rempart de la chrétienté contre les Ottomans. Ainsi ce qu'on appelle l'Empire est, depuis *Charlemagne*, le plus grand théâtre de l'Europe. On a mis au commencement du volume le catalogue des empereurs avec l'année de leur naissance, de leur avénement, & de leur mort, les noms de leurs femmes & de leurs enfans. Vis-à-vis est la liste des papes presque tous caractérisés par leurs actions principales; on y trouve l'année de leur exaltation : de sorte que le lecteur peut consulter d'un coup-d'œil ce tableau, sans aller chercher des fragmens de cette liste à la tête du règne de chaque empereur.

On a placé à la fin du volume une autre liste à colonnes contenant tous les électeurs. Le catalogue des rois de l'Europe & des empereurs ottomans, qu'on trouve si facilement par-tout ailleurs, eût trop grossi

cet ouvrage, qu'on a voulu rendre court autant que plein. (1)

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, & pour les aider à retenir tant de noms & de dates qui échappent presque toujours à la mémoire, on a resserré dans une centaine de vers techniques l'ordre de succession de tous les empereurs depuis *Charlemagne*, les dates de leur couronnement & de leur mort, & leurs principales actions, autant que la briéveté & le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers aura toujours dans l'esprit sans hésiter tout le fond de l'histoire de l'Empire. Les dates & les noms rappellent aisément dans la mémoire les événemens qu'on a lus; c'est la méthode la plus sure & la plus facile.

(1) Nous avons cru devoir mettre, immédiatement avant cette liste des électeurs qui termine ce volume, les *Doutes sur quelques points de l'histoire de l'Empire*, qui, dans notre première édition, ont été insérés dans le tome III des *Mélanges littéraires*.

EMPEREURS.	*PAPES.*
1.	
CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 avril 742, empereur en 800, mort en 814. SES FEMMES : *Hildegarde*, fille de *Childebrand* comte de Suabe; *Irmengarde*, qu'on croit la même que *Desiderate*, fille de *Didier* roi des Lombards; *Fastrade* de Franconie; *Luitgarde* de Suabe. CONCUBINES OU FEMMES DU SECOND RANG : *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gersinde*, *Regina*, *Adélaïde*, & plusieurs autres. SES ENFANS : *Charles*, roi d'Allemagne, mort en 771; *Pepin*, roi d'Italie, mort en 810, père de *Bernard* roi d'Italie, tige de la maison de Vermandois, dépossédé, aveuglé, & mort en 818; *Louis le pieux*, *le débonnaire* ou *le faible*, empereur; *Rotrude*, fiancée à *Constantin V* empereur d'Orient; *Berthe*, mariée à un chancelier de *Charlemagne*; *Giselde*, *Tétrarde*, *Hiltrude*, encloîtrées par *Louis le débonnaire*. Il eut des femmes du second rang : *Drogon*, évêque de Metz; *Hugo* ou *Hugues* l'abbé, *Thierri* l'abbé, *Pepin le bossu*, *Rothilde*, *Gertrude*. Les romanciers ajoutent la belle *Emma*, dont ils disent que le secrétaire *Eginhard*, & même *Charlemagne* furent amoureux.	ZACHARIE, exalté en 741; c'est lui qu'on prétend avoir décidé *que celui-là seul était roi qui en avait le pouvoir*. Il anathématisa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes : l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que pour qu'il y eût des antipodes, il fallait nécessairement deux soleils & deux lunes. ETIENNE II ou III, 752; le premier qui se fit porter sur les épaules des hommes. PAUL I, 757; de son temps la grande querelle des images divisait l'Eglise. ETIENNE III ou IV, 768; il disputa le siége à *Constantin*, qui était séculier, & à *Philippe*. Il y eut beaucoup de sang répandu. Ce n'était pas le premier schisme; on en a vu plus de quarante : il faut remarquer ici que cet *Etienne IV* déposa, dégrada *Constantin* son prédécesseur, & lui fit crever les yeux. ADRIEN I, 772; ses légats eurent la première place au second concile de Nicée. LEON III, 795; il nomma *Charlemagne* empereur le jour de Noël en 800. Il ne voulut point ajouter *filioque* au symbole. On prétend que ce fut lui qui introduisit l'usage de baiser les pieds des papes. La cour romaine dit qu'il donna l'empire à *Charlemagne*; la vérité dit qu'il fut l'organe du peuple, gagné par l'or, & intimidé par le fer.

2.

LOUIS LE FAIBLE, né en 778, empereur en 814, mort en 840, le 20 juin. SES FEMMES : *Irmengarde*, fille d'un comte de Habsbanie; *Judith*, fille d'un comte de Suabe. SES ENFANS : *Lothaire*, empereur; *Pepin*, roi d'Aquitaine, mort en 838; *Giselle*, femme d'un comte de Bourgogne; *Louis* roi de Germanie, mort en 876; *Adélaïde*, femme d'un comte de Bourgogne; *Alpaïde*, femme d'un comte de Paris; *Charles le chauve*, roi de France & empereur.

ETIENNE IV ou V, 816.

PASCAL I, 817, accusé d'avoir fait assassiner le primicier *Théodore*, & obligé de se purger par serment devant les commissaires de l'empereur *Louis*. Il forgea ou laissa forger le faux acte par lequel l'empereur *Louis le débonnaire* lui donnait la Sicile & à tous ses successeurs.

EUGENE II, 824, surnommé le père des pauvres.

VALENTIN, 827.

GREGOIRE IV, 828, qui trompa *Louis le faible*, dans un champ entre Basle & Colmar, qu'on appela depuis *le champ du mensonge*, & qu'on va voir par curiosité.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, empereur en 840, mort en 855. SA FEMME : *Hermengarde*, fille d'un comte de Thionville. SES ENFANS : *Louis second*, empereur; *Lothaire*, roi de Lorraine, mort en 868; *Charles*, roi de Bourgogne; *Hermengarde*, femme d'un duc sur la Moselle.

SERGIUS II, 844, qui se fit sacrer sans attendre la permission de l'empereur, pour établir la grandeur de l'Eglise romaine.

LEON IV, 847; il sauva Rome des mahométans par son courage & sa vigilance.

4.

LOUIS II, né en 825, empereur en 855, mort en 875, le 13 août. SA FEMME : *Ingelberthe*, fille de *Louis* roi de Germanie. SA FILLE : *Hermengarde*, mariée à *Bozon* roi de Bourgogne.

BENOIT III, 855, a l'aide des Francs malgré le peuple romain. Sous lui le *Denier de St Pierre* s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858; de son temps commence le grand schisme entre Constantinople & Rome.

ADRIEN II, 867 ; il fit le premier porter la croix devant lui. Le patriarche *Photius* l'excommunia par représailles.

JEAN VIII, 872 ; il reconnut le patriarche *Photius.* On dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est pas plus vrai que l'histoire de la papesse *Jeanne.* On lui attribua le rôle de cette papesse, parce que les Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre *Photius.*

5.

CHARLES LE CHAUVE, né en 823, empereur en 875, mort en 877, le 6 octobre. SES FEMMES : *Hirmentrude*, fille d'*Odon* duc d'Orléans ; *Richilde*, fille d'un comte de Bovines. SES ENFANS : *Louis le bègue ; Charles*, tué en 866 ; *Carloman*, aveuglé en 873 ; *Judith*, femme en premières noces d'*Ethelred* roi d'Angleterre, & en secondes noces de *Baudouin I* comte de Flandre.

6.

LOUIS LE BEGUE, né en 843, le premier novembre, empereur en 878, mort en 879, le 10 avril. SES FEMMES : *Ansgarde*, *Adelaïde*. SES ENFANS : *Louis*, *Carloman*, & *Charles le simple*, rois de France ; *Egiselle*, mariée à *Rolon* ou *Raoul* premier duc de Normandie.

7.

CHARLES LE GROS, empereur en 880, dépossédé en 887, mort en 888, le 13 janvier, SANS ENFANS.

MARINI, ou MARTIN II, suivant un usage qui a prévalu, 882.

ADRIEN III, 884.

ETIENNE VI, 884 ; il défendit les épreuves par l'eau & par le feu.

8.

ARNOLPHE ou ARNOUD, né en 863, empereur en 887, mort en 899. Il eut de SA MAITRESSE *Elengarde*, *Louis l'enfant* ou *Louis IV*, empereur; *Zwentilbolde*, roi de Lorraine; *Rapolde*, tige des comtes d'*Andeck* & de *Tirol*.

FORMOSE, 891.

ETIENNE VII, 896, fils d'un prêtre; il fit déterrer le corps de son prédécesseur *Formose*, lui trancha la tête, & le jeta dans le Tibre; il fut ensuite mis en prison & étranglé.

JEAN IX, 897; de son temps les Mahométans vinrent dans la Calabre.

9.

LOUIS IV ou LOUIS L'ENFANT, né en 893, empereur vers 900, mort en 912 sans postérité.

BENOIT IV, 900.

LEON V, 904.

SERGIUS III, 905; homme cruel, amant de *Marosie*, fille de la première *Théodora*; dont il eut le pape *Jean XI*.

10.

CONRAD I, empereur en 911 ou 912, mort en 918, le 23 décembre. SA FEMME: *Cunégonde* de Bavière, dont il eut *Arnolphe le mauvais*, tige de la maison de *Bavière*.

ANASTASE III, 913.

LANDON, 914.

JEAN X, 915; amant de la jeune *Théodora* qui lui procura le St Siége, & dont il eut *Crescence* premier consul de ce nom. Il mourut étranglé dans son lit.

11.

HENRI L'OISELEUR, duc de Saxe, né en 876, empereur en 919, mort en 936. SES FEMMES: *Hatbourge*, fille d'un comte de Mersbourg; *Mechtilde*, fille d'un comte de Ringelheim. SES ENFANS: *Tancard*, tué à Mersbourg en 939; l'empereur *Othon le grand*; *Gerberge*, mariée à *Giselberg* duc de Lorraine; *Aduide*, mariée à *Hugues* comte de Paris; *Henri*, duc de Bavière; *Brunon*, évêque de Cologne.

LEON VI, 928.

ETIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de *Marosie*, enfermé au château qu'on nomme aujourd'hui Saint-Ange.

JEAN XI, 931; fils du pape *Sergius* & de *Marosie*, sous qui sa mère gouverna despotiquement.

12.

OTHON I ou LE GRAND, né le 22 novembre 916, empereur en 936, mort en 973, le 7 mai. SES FEMMES : *Edithe*, fille d'*Edouard* roi d'Angleterre ; *Adélaïde*, fille de *Rodolphe II* roi de Bourgogne. SES ENFANS : *Lutholf*, duc de Suabe, *Luitgarde*, femme d'un duc de Lorraine & de Franconie ; *Othon second*, dit *le Roux*, empereur ; *Mathilde*, abbesse de Quedlimbourg ; *Adélaïde*, mariée à un marquis de Montferrat ; *Richilde*, à un comte d'Enninguen ; *Guillaume*, archevêque de Mayence.

LEON VII, 936.

ETIENNE IX, 939, allemand de naissance, sabré au visage par les Romains.

MARIN II ou MARTIN III, 943.

AGAPET II, 946.

JEAN XII, 956, fils de *Marosie* & du patrice *Albéric* ; patrice lui-même. Fait pape à l'âge de dix-huit ans. Il s'opposa à l'empereur *Othon I*. Il fut assassiné en allant chez sa maîtresse.

LEON VIII, 963, nommé par un petit concile à Rome par les ordres d'*Othon*.

BENOIT V, 964, chassé immédiatement après par l'empereur *Othon I*, & mort en exil à Hambourg.

JEAN XIII, 965, chassé de Rome, & puis rétabli.

BENOIT VI, 972, étranglé par le consul *Crescence*, fils du pape *Jean X*.

13.

OTHON II ou LE ROUX, né en 955, empereur en 973, mort en 983. SA FEMME : *Théophanie*, belle-fille de l'empereur *Nicéphore*. SES ENFANS : *Othon*, depuis empereur ; *Sophie*, abbesse de Gannecheim ; *Mathilde*, femme d'un comte palatin ; *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un comte de Hollande.

BONIFACE VII, 974 ; il voulut rendre Rome aux empereurs d'Orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

14.

OTHON III, né en 973, empereur en 983, mort en 1002 : on prétend qu'il épousa *Marie* d'Arragon. Mort sans postérité.

JEAN XIV, 984 ; du temps de *Boniface VII*, mort en prison au château Saint-Ange.

BONIFACE VII, rétabli ; assassiné à coups de poignard.

15.

HENRI II, surnommé *le saint*, *le chaste & le boiteux*, duc de Bavière, petit-fils d'*Othon le grand*, empereur en 1002, mort en 1024. SA FEMME : *Cunégonde*, fille de *Sigefroi* comte de Luxembourg. Sans postérité.

16.

CONRAD II, *le salique*, de la maison de Franconie, empereur en 1024, mort en 1039, le 4 juin. SA FEMME : *Giselle* de Suabe. SES ENFANS : *Henri*, depuis empereur ; *Béatrix*, abbesse de Gandersheim ; *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à *Azon d'Est* en Italie.

17.

HENRI III, dit *le noir*, né le 28 octobre 1017, empereur en 1039, mort en 1056. SES FEMMES : *Cunégonde*, fille de *Canut* roi d'Angleterre ; *Agnès*, fille de *Guillaume* duc d'Aquitaine. SES ENFANS DE LA SECONDE FEMME : *Mathilde*, mariée à *Rodolphe* duc de Suabe ; l'empereur *Henri IV* ; *Conrad*, duc de Bavière ; *Sophie*, mariée à *Salomon* roi de Hongrie, & depuis à *Uladislas* roi de pologne ;

JEAN XV ou XVI, 986, chassé de Rome par le consul *Crescence*, & rétabli.

GREGOIRE V, 996, à la nomination de l'empereur *Othon III*.

SILVESTRE II, 999 ; c'est le fameux *Gerbert Auvergnac*, archevêque de Reims, prodige d'érudition pour son temps.

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

SERGIUS IV, 1009, regardé comme un ornement de l'Eglise.

BENOIT VIII, 1012 ; il repoussa les Sarrazins.

JEAN XIX ou XX, 1024 ; chassé & rétabli.

BENOIT IX, 1033, qui acheta le pontificat, lui troisième, & qui revendit sa part.

GREGOIRE VI, 1045, déposé.

CLEMENT II, évêque de Bamberg, en 1046 ; nommé par l'empereur *Henri III*.

DAMASE II, 1048, nommé encore par l'empereur.

LEON IX, 1048, pape vertueux.

VICTOR II, 1055, grand réformateur, inspiré & gouverné par *Hildebrand*, depuis *Grégoire VII*.

Itha, femme de *Léopold*, marquis d'Autriche; *Adélaïde*, abbesse de Gandersheim.

18.

HENRI IV, né le 11 novembre en 1050, empereur en 1056, mort en 1106. SES FEMMES : *Berthe*, fille d'*Othon* de Savoie, qu'on appelait marquis d'Italie; *Adélaïde* de Russie, veuve d'un margrave de Brandebourg. SES ENFANS DE BERTHE : *Conrad*, duc de Lorraine; l'empereur *Henri V*; *Agnès*, femme de *Fréderic* de Suabe; *Berthe*, mariée à un duc de Carinthie; *Adélaïde* à *Boleslas III* roi de Pologne; *Sophie* à *Godefroi* duc de Brabant.

ETIENNE X, 1057, frère de *Godefroi* duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée en 1058, chassa son compétiteur *Benoit*. Il soumit le premier la Pouille & la Calabre au Saint-Siége.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'*Hildebrand*, sans consentement de la cour impériale en 1061; de son temps est l'étonnante aventure de l'épreuve de *Pierre Igneus*, vraie ou fausse, ou exagérée.

GREGOIRE VII, 1073; c'est le fameux *Hildebrand*, qui le premier rendit l'Eglise romaine redoutable; il fut la victime de son zèle.

VICTOR III, 1086; *Grégoire VII* l'avait recommandé à sa mort.

URBAIN II, de Châtillon sur Marne, 1087; il publia les croisades imaginées par *Grégoire VII*.

PASCAL II, 1099; il marcha sur les traces de *Grégoire VII*.

19.

HENRI V, né en 1081, empereur en 1106, mort en 1125, le 23 mai. SA FEMME : *Mathilde*, fille de *Henri I* roi d'Angleterre. SA FILLE : *Christine*, femme de *Ladislas* duc de Silésie.

GELASE II, 1118, traîné immédiatement après en prison par la faction opposée.

CALIXTE II, 1119, finit le grand procès des investitures.

HONORIUS II, 1124.

20.

LOTHAIRE II, duc de Saxe, empereur en 1125, mort en 1137. SA FEMME : *Richeze*, fille de *Henri le gros* duc de Saxe.

INNOCENT II, 1130 : presque toutes les élections étaient doubles dans ce siècle ; tout était schisme dans l'Eglise ; tout s'obtenait par brigue, par simonie ou par violence ; & les papes n'étaient point maîtres dans Rome.

21.

CONRAD III, né en 1092, empereur en 1138, mort en 1152, le 15 février. SA FEMME : *Gertrude*, fille d'un comte de Sultzbach. SES ENFANS : *Henri*, mort en bas âge ; *Fréderic*, comte de Rothembourg.

CELESTIN II, 1143.

LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre en combattant contre les Romains.

EUGENE III, 1145, maltraité par les Romains, & réfugié en France.

22.

FREDERIC I, surnommé *Barberousse*, duc de Suabe, né en 1121, empereur en 1152, mort en 1190. SES FEMMES : *Adélaïde*, fille du marquis de Vohenbourg, répudiée ; *Béatrix*, fille de *Renaud*, comte de Bourgogne. SES ENFANS : *Henri*, depuis empereur ; *Fréderic*, duc de Suabe ; *Conrad*, duc de Spolète ; *Philippe*, depuis empereur ; *Othon*, comte de Bourgogne ; *Sophie*, mariée au marquis de Montferrat ; *Béatrix*, abbesse de Quedlimbourg.

ANASTASE IV, 1153.

ADRIEN IV, 1154, anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui-même, & devenu un grand-homme.

ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'empereur *Fréderic Barberousse*, & le roi d'Angleterre *Henri II*.

LUCIUS III, 1181, chassé encore & poursuivi par les Romains qui, en reconnaissant l'évêque, ne voulaient pas reconnaître le prince.

URBAIN III, 1185.

GREGOIRE VIII, 1187 ; passe pour savant, éloquent, & honnête homme.

CLEMENT III, 1188, voulut réformer le clergé.

23.

HENRI VI, né en 1165, empereur en 1190, mort en 1197. SA FEMME : *Constance*,

CELESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'empereur *Henri VI*.

fille de *Roger* roi de Sicile. SES ENFANS : *Fréderic*, depuis empereur ; *Marie*, femme de *Conrad* marquis de Mâhren.

24.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils puîné de *Fréderic Barberousse*, tuteur de *Fréderic II*, né en 1181, empereur en 1198, mort en 1208, le 21 juin. SA FEMME : *Irène*, fille d'*Isaac* empereur de Constantinople. SES ENFANS : *Béatrix*, épouse de *Ferdinand III* roi de Castille ; *Cunégonde*, épouse de *Venceslas III* roi de Bohème ; *Marie*, épouse de *Henri* duc de Brabant ; *Béatrix*, morte immédiatement après son mariage avec *Othon IV* duc de Brunsvick, depuis empereur.

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit sur la France ; sous lui la croisade contre les Albigeois.

25.

OTHON IV, duc de Brunsvick, empereur en 1198, mort en 1218. SA SECONDE FEMME : *Marie*, fille de *Henri le vertueux* duc de Brabant. Mort sans postérité.

26.

FREDERIC II, duc de Suabe, roi des deux Siciles, né le 26 décembre 1139, empereur en 1212, mort en 1250, le 13 décembre. SES FEMMES : *Constance*, fille d'*Alfonse II* roi d'Arragon ; *Violente*, fille de *Jean de Brienne*, roi de Jérusalem ; *Isabelle*, fille de *Jean* roi d'Angleterre. SES ENFANS : *Henri*, roi des Romains, mort en prison en 1236 ; *Conrad*, depuis empereur, père de *Conradin*, en qui finit la maison de Suabe ; *Henri*, gouverneur de

HONORIUS III, 1216, commença à s'élever contre *Fréderic II*.

GREGOIRE IX, 1227, chassé encore par les Romains, excommunia & crut déposer *Fréderic II*.

CELESTIN IV, 1241.

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore *Fréderic II*, & crut le déposer au concile de Lyon.

Sicile ; *Marguerite*, épouse d'*Albert le dépravé*, landgrave de Thuringe & marquis de Misnie. DE SES MAITRESSES, il eut *Enzio*, roi de Sardaigne ; *Manfredo*, roi de Sicile ; *Fréderic*, prince d'Antioche.

27.

CONRAD IV, empereur en 1250, mort en 1254. SA FEMME : *Elisabeth*, fille d'*Othon* comte palatin. SON FILS : *Conradin*, duc de Suabe, héritier du royaume de Sicile, à qui *Charles d'Anjou* fit couper la tête à l'âge de dix-sept ans, le 29 octobre 1268.

(ALFONSE X, roi d'Espagne, & RICHARD, duc de Cornouaille, fils de *Jean sans terre*, tous deux élus en 1257 ; mais ils ne sont pas comptés parmi les empereurs.)

28.

RODOLPHE, comte de Habsbourg en Suisse, tige de la maison d'Autriche, né en 1218, empereur en 1273, mort en 1291. SES FEMMES : *Anne Gertrude* de Bohenberg ; *Agnès*, fille d'*Othon*, comte de Bourgogne. SES ENFANS : *Albert*, duc d'Autriche, depuis empereur ; *Rodolphe*, qu'on a cru duc de Suabe ; *Hermann*, qui se noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans ; *Fréderic*, mort sans lignée ; *Charles*, mort en bas-âge ; *Rodolphe*, mort aussi dans l'enfance ; *Mechtilde*, mariée à *Louis le sévère* duc de Bavière, *Agnès*, qui épousa

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les moines mendians contre l'université de Paris.

URBAIN IV, 1261 ; il fut d'abord savetier à Troies en Champagne ; il appela le premier *Charles d'Anjou* à Naples.

CLEMENT IV, 1264 ; on prétend qu'il conseilla l'assassinat de *Conradin* & du duc *d'Autriche* par la main d'un bourreau.

GREGOIRE X, 1271 ; il donna des règles sévères pour la tenue des conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276 ; on dit qu'il était assez bon médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maison des Ursins : on dit qu'avant de mourir il conseilla les vêpres siciliennes.

MARIN III ou MARTIN IV, 1281 ; dès qu'il fut pape, il se fit élire sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maison de Savelli, prit le parti des Français en Sicile.

Albert II duc de Saxe ; *Hedvige*, femme d'*Othon* marquis de Brandebourg ; *Gutha*, mariée à *Venceslas* roi de Bohème, fils d'*Ottocare* ; *Clemence*, épouſe de *Charles-Martel* roi de Hongrie, petit-fils de *Charles I* roi de Naples & de Sicile ; *Marguerite*, femme de *Théodoric* comte de Clèves ; *Catherine*, mariée à *Othon* duc de la Bavière inférieure, fils de *Henri* frère de *Louis le ſévère* ; *Euphémie*, religieuſe.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, empereur en 1292, mort en 1298, le 2 juillet. SA FEMME : *Imagine*, fille de *Jerlach* comte de Limbourg. SES ENFANS : *Henri*, mort jeune ; *Robert* de Naſſau ; *Jerlach* de Naſſau ; *Valdrame*, *Adolphe* ; *Adélaïde*, *Imagine*, *Mathilde*, *Philippe*.

30.

ALBERT I, d'Autriche, empereur en 1298, mort en 1308. SA FEMME : *Eliſabeth*, fille de *Menard* duc de Carinthie & comte de Tirol. SES ENFANS : *Fréderic* le beau, depuis empereur ; *Albert* le ſage, duc d'Autriche.

31.

HENRI VII de la maiſon de Luxembourg, empereur en 1308, mort en 1313. SES FEMMES ; *Marguerite*, fille d'un duc de Brabant ; *Catherine*, fille d'*Albert* d'Autriche, fiancée ſeulement avant ſa mort. SON FILS : *Jean*, roi de Bohème.

NICOLAS IV, 1288, ſous lui les chrétiens entièrement chaſſés de la Syrie.

CELESTIN V, 1292, *Benoît Caïetan* lui perſuada d'abdiquer.

BONIFACE VIII, (*Benoît Caïetan*) 1294 ; il enferma ſon prédéceſſeur, excommunia *Philippe le bel*, s'intitula maître de tous les rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes ſur ſa tête, & inſtitua le jubilé.

CLEMENT V, (*Bertrand de Gott*) *Bordelois*, 1308, pourſuivit les templiers. Il eſt dit qu'on vendait à ſa cour tous les bénéfices.

32.

LOUIS V, de Bavière, empereur en 1314, mort en 1347. SES FEMMES : *Béatrix* de Glaugau ; *Marguerite*, comteſſe de Hollande. SES ENFANS : *Louis* l'ancien, margrave de Brandebourg ; *Etienne* le bouclé, duc de Bavière ; *Mechtilde*, femme de *Fréderic* le ſévère, marquis de Miſnie ; *Eliſabeth*, mariée à *Jean* duc de la Baſſe-Bavière ; *Guillaume*, comte de Hollande par ſa mère, devenu furieux ; *Albert*, comte de Hollande ; *Louis* le romain, marquis de Brandebourg ; *Othon*, marquis de Brandebourg.

33.

CHARLES IV, de la maiſon de Luxembourg, né en 1316, empereur en 1347, mort en 1378. SES FEMMES : *Blanche* de Valois ; *Anne* Palatine ; *Anne* de Siléſie ; *Eliſabeth* de Poméranie. SES ENFANS : *Venceslas*, depuis empereur ; *Sigiſmond*, depuis empereur ; *Jean*, marquis de Brandebourg.

34.

VENCESLAS, né en 1361, empereur en 1378, dépoſé en 1400, mort en 1419. SES FEMMES : *Jeanne* & *Sophie* de la maiſon de Bavière. Sans poſtérité.

JEAN XXII, 1316, fils d'un ſavetier de Cahors, nommé d'*Euſe*, qui paſſa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que ſon prédéceſſeur, & qui eut un grand crédit dans l'Europe, ſans pouvoir en avoir dans Rome. Il réſida toujours vers le Rhône. Il écrivit ſur la pierre philoſophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troiſième couronne à la tiare. On l'accuſa d'héréſie ; ce fut lui qui taxa la rémiſſion des péchés : cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII, (*Jacques Fournier*) 1334, réſide à Avignon.

CLEMENT VI, (*Pierre Roger*) 1342, réſide à Avignon, qu'il acheta de la reine *Jeanne*.

INNOCENT VI, (*Etienne Aubert*) 1352, réſide à Avignon.

URBAIN V, (*Guillaume Grimaud*) 1362, réſide à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'oſa s'y établir.

GREGOIRE XI, (*Roger de Momon*) 1370, remit le Saint-Siége à Rome, où il fut reçu comme ſeigneur de la ville.

Grand ſchiſme qui commence en 1378, entre *Prignano*, URBAIN VI, & *Robert* de Genève, CLEMENT VII. Ce ſchiſme continue de compétiteur en compétiteur juſqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles & plus de crimes dans l'Egliſe chrétienne.

35.

35.

ROBERT, comte Palatin du Rhin, empereur en 1400, mort en 1410. SA FEMME: *Elisabeth*, fille d'un burgrave de Nuremberg. SES ENFANS: *Robert*, mort avant lui; *Louis* le barbu & l'aveugle, électeur; *Fréderic*, comte de Hamberg; *Elisabeth*, mariée à un duc d'Autriche; *Agnès* à un comte de Clèves; *Marguerite* à un duc de Lorraine; *Jean*, comte Palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, marquis de Brandebourg & de Moravie, empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frère de *Venceslas*, né en 1368, empereur en 1411, mort en 1437. SES FEMMES: *Marie*, héritière de Hongrie & de Bohème; *Barba*, comtesse de Sillé. SA FILLE: *Elisabeth*, fille de *Marie* héritière de Hongrie & de Bohème, mariée à l'empereur *Albert second* d'Autriche.

MARTIN V, (*Colonna*) 1417, élu par le concile de *Constance*. Il pacifia Rome & recouvra beaucoup de domaines du Saint-Siége.

EUGENE IV, (*Gondelmère*) 1431. On l'a cru fils de *Grégoire XII*, l'un des papes du grand schisme. Il triompha du concile de Basle qui le déposa vainement.

38.

ALBERT II, d'Autriche, né en 1399, empereur en 1438, mort en 1439. SA FEMME: *Elisabeth*, fille de *Sigismond*, héritière de Bohème & de Hongrie. SES ENFANS: *George*, mort jeune; *Anne*, mariée à un duc de *Saxe*; *Elisabeth* à un prince de Pologne; *Ladislas Posthume*, roi de Bohème & de Hongrie.

39.

FREDERIC D'AUTRICHE, né en 1415, empereur en 1440, mort en 1493. SA FEMME : *Eléonore*, fille du roi de Portugal. SES ENFANS : *Maximilien*, depuis empereur ; *Cunégonde*, mariée à un duc de Bavière.

NICOLAS V, (*Sarzane*) 1447 ; c'est lui qui fit le concordat avec l'Empire.

CALIXTE III, (*Borgia*) 1455 ; il envoya le premier des galères contre les Ottomans.

PIE II, (*Enéas Silvius Picolomini*) 1458 ; il écrivit dans le temps du concile de Basle contre le pouvoir du Saint Siége, & se rétracta étant pape.

PAUL II, (*Barbo*) *Vénitien*, 1464 ; il augmenta le nombre & les honneurs des cardinaux, institua des jeux publics & des frères minimes.

SIXTE IV, (*de la Rovère*) 1471 ; il encouragea la conjuration des *Pazzi* contre les *Médicis ;* il fit réparer le pont Antonin, & mit un impôt sur les courtisanes.

INNOCENT VIII, (*Cibo*) 1484, marié avant d'être prêtre, & ayant beaucoup d'enfans.

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, roi des Romains en 1486, empereur en 1493, mort en 1519, le 12 janvier. SES FEMMES : *Marie*, héritière de Bourgogne & des Pays-bas ; *Blanche-Marie Sforze*. SES ENFANS : *Philippe le beau* d'Autriche, roi d'Espagne par sa femme ; *François*, mort au berceau ; *Marguerite*, promise à *Charles VIII* roi de France, gouvernante des Pays-bas, mariée à *Jean* fils de *Ferdinand* roi d'Espagne, & depuis à *Philibert* duc de Savoie : il n'eut

ALEXANDRE VI, (*Borgia*) 1492 ; on connaît assez sa maîtresse *Vanosia*, sa fille *Lucrèce*, son fils le duc de *Valentinois*, & les voies dont il se servit pour l'agrandissement de ce fils, dont le Saint-Siége profita. On l'a mal à propos comparé à *Néron ;* il est vrai qu'il en eut la cruauté ; mais il ne fut point parricide, & il eut une politique aussi adroite que la conduite de *Néron* fut insensée.

PIE III, (*Picolomini*) 1503 ; on trompa, pour l'élire, le cardinal d'*Amboise*, premier

point d'enfans de *Blanche Sforze*, mais il eut six bâtards de ses maîtresses.

41.

CHARLES-QUINT, né le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, empereur en 1519; abdique le 2 juin 1556, mort le 21 septembre 1558. SA FEMME: *Isabelle*, fille d'*Emmanuel* roi de Portugal. SES ENFANS: *Philippe II*, roi d'Espagne, Naples & Sicile, duc de Milan, souverain des Pays-bas; *Jeanne*, mariée à *Jean* infant de Portugal; *Marie*, épouse de l'empereur *Maximilien II* son cousin germain. SES BATARDS RECONNUS SONT: *dom Juan* d'Autriche, célèbre dans la guerre, & *Marguerite* d'Autriche, mariée à *Alexandre* duc de Florence, & ensuite à *Octave* duc de Parme. On a soupçonné ces deux enfans d'être nés d'une princesse qui tenait de près à *Charles-Quint*.

ministre de France qui se croyait assuré de la tiare.

JULES II, (*de la Rovère*) 1503; il augmenta l'Etat ecclésiastique; guerrier auquel il ne manqua qu'une grande armée.

LEON X, (*Médicis*) 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la religion chrétienne est partagée en plusieurs sectes.

ADRIEN VI, (*Florent Boyens d'Utrecht*) 1521, précepteur de *Charles-Quint*; haï des Romains comme étranger. A sa mort on écrivit sur la porte de son médecin: *Au libérateur de la patrie.*

CLEMENT VII, (*Médicis*) 1523; de son temps Rome est saccagée, & l'Angleterre se détache de l'Eglise romaine. On lui reprocha d'être bâtard, & d'avoir acheté le pontificat; ces deux reproches étaient très-fondés.

PAUL III, (*Farnèse*) 1534; il donna Parme & Plaisance, & ce fut un sujet de troubles; il croyait à l'astrologie judiciaire plus que tous les princes de son temps.

JULES III, (*Ghiocchi*) 1550; c'est lui qui fit cardinal son porte-singe, qu'on appela le cardinal *Simia*: il passait pour fort voluptueux.

MARCEL II, (*Cervin*) 1555, ne siége que douze jours.

PAUL IV, (*Caraffa*) 1555, élu à près de quatre-vingts ans;

ſes neveux gouvernèrent. L'inquiſition fut violente à Rome, & le peuple après ſa mort brûla les priſons de ce tribunal.

42.

FERDINAND I, frère de *Charles-Quint*, né le 10 mars 1503, roi des Romains en 1531, empereur en 1556, mort le 25 juillet 1564. SA FEMME: *Anne*, ſœur de *Louis* roi de Hongrie & de Bohème; IL EN EUT QUINZE ENFANS: *Maximilien*, depuis empereur; *Eliſabeth*, mariée à *Sigiſmond-Auguſte* roi de Pologne; *Anne* au duc de Bavière, *Albert V; Marie* à *Guillaume* duc de Juliers; *Magdelène*, religieuſe; *Catherine*, qui épouſa en premières noces *François* duc de Mantoue, & en ſecondes *Sigiſmond-Auguſte* roi de Pologne, après la mort de ſa ſœur; *Eléonore*, mariée à *Guillaume* duc de Mantoue; *Marguerite*, religieuſe; *Barbe*, épouſe d'*Alfonſe II* duc de Ferrare; *Hélène*, religieuſe; *Jeanne*, épouſe de *François* duc de Florence; *Ferdinand*, duc de Tirol; *Charles*, duc de Stirie; *Jeanne* & *Urſule*, mortes dans l'enfance.

PIE IV, (*Medequino*) 1559; il fit étrangler le cardinal *Caraffa* neveu de *Paul IV*, & le népotiſme ſous lui domina comme ſous ſon prédéceſſeur.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le premier août 1527, empereur en 1564, mort le 12 octobre 1576. SA FEMME: *Marie*, fille de *Charles-Quint*; IL EN EUT QUINZE ENFANS: *Rodolphe*, depuis empereur; l'archiduc *Erneſt; Mathias*, depuis empereur; l'archiduc *Maximilien; Albert*, mari

PIE V, (*Ghisleri*) *dominicain*, 1566; il fit brûler *Zoannetti Carneſeccli*, & *Palearius*; il eut de grands démêlés avec la reine *Eliſabeth*.

GREGOIRE XIII, (*Buoncompagno*) 1572; la première année de ſon pontificat eſt fameuſe par le maſſacre de la

de l'infante *Claire - Eugénie ; Venceslas*, mort à dix-fept ans ; *Anne*, époufe de *Philippe II* roi d'Efpagne ; *Elifabeth*, époufe de *Charles IX* roi de France ; *Marguerite*, religieufe ; & fix enfans morts au berceau.

44.

RODOLPHE II, né le 18 juillet 1552, empereur en 1576, mort en 1612, le 10 janvier SANS FEMMES ; mais il eut cinq enfans naturels.

45.

MATHIAS, frère de *Rodolphe*, né en 1557, le 24 février, empereur en 1612, mort en 1619, le 20 mars. SA FEMME : *Anne*, fille de *Ferdinand* du Tirol ; fans poftérité.

Saint - Barthelemi ; on en fit à Rome des feux de joie. Il donna à *Jacques Buoncompagno*, fon bâtard, beaucoup de biens & de dignités, mais il ne démembra pas l'Etat eccléfiaftique en fa faveur.

SIXTE V, fils d'un pauvre vigneron nommé *Peretti*, 1585, acheva l'églife de Saint-Pierre, embellit Rome, laiffa cinq millions d'écus dans le château Saint-Ange en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII, (*Caftagna*) 1590.

GREGOIRE XIV, (*Sfondrate*) 1590, envoya du fecours à la ligue en France.

INNOCENT IX, (*Santiquatro*) 1591.

CLEMENT VIII, (*Aldobrandin*) 1592 ; il donna l'abfolution & la difcipline au roi de France *Henri IV*, fur le dos des cardinaux *du Perron* & *d'Offat* ; il s'empara du duché de Ferrare.

PAUL V, (*Borghèfe*) 1605 ; il excommunia Venife, & s'en repentit. Il éleva le palais Borghèfe, & embellit Rome.

46.

FERDINAND II, fils de *Charles* archiduc de Stirie & de Carinthie, & petit-fils de l'empereur *Ferdinand I*, né en 1578, le 9 juillet, empereur en 1619, mort en 1637, le 15 février. SES FEMMES : *Marie-Anne*, fille de *Guillaume* duc de Bavière; *Eléonore*, fille de *Vincent* duc de Mantoue. SES ENFANS D'ANNE : *Jean-Charles*, mort à quatorze ans; *Ferdinand*, depuis empereur; *Marie-Anne*, épouse de *Maximilien* duc de Bavière; *Cecile-Renée*, mariée à *Uladislas* roi de Pologne; *Léopold-Guillaume*, qui eut plusieurs évêchés; *Christine*, morte jeune.

GREGOIRE XV, (*Ludovisio*) 1621; il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII, (*Barberino*) *Florentin*, 1623; il passa pour un bon poëte latin; tant qu'il régna, ses neveux gouvernèrent, & firent la guerre au duc de Parme.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 juillet, empereur en 1637, mort en 1657. SES FEMMES : *Marie-Anne*, fille de *Philippe III* roi d'Espagne, *Marie Léopoldine*, fille de *Léopold* archiduc du Tirol; *Eléonore*, fille de *Charles II* duc de Mantoue. SES ENFANS : *Ferdinand*, roi des Romains, mort à vingt & un ans; *Marie-Anne*, épouse de *Philippe IV* roi d'Espagne; *Philippe-Augustin*, & *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance; *Léopold*, depuis empereur; *Marie*, morte au berceau; *Charles-Joseph*, évêque de Passau; *Thérèse-Marie*, morte jeune; *Eléonore-Marie*, qui étant veuve de *Michel* roi de Pologne, épousa *Charles* duc de Lorraine; *Marie-Anne*, femme de l'électeur Palatin; *Ferdinand-Joseph* mort dans l'enfance.

INNOCENT X, (*Pamphili*) 1644; son pontificat fut longtemps gouverné par *Dona Olimpia* sa belle-sœur.

ALEXANDRE VII, (*Chigi*) 1655; il fit de nouveaux embellissemens à Rome.

48.

LEOPOLD, né en 1640, le 9 juin, empereur en 1658, mort en 1705, le 5 mai. SES FEMMES : *Marguerite-Thérèse*, fille de *Philippe IV* roi d'Espagne ; *Claude-Félicité*, fille de *Ferdinand-Charles* duc de Tirol ; *Eléonore-Magdelène*, fille de *Philippe-Guillaume* comte Palatin, duc de Neubourg. SES ENFANS DE MARGUERITE THERESE : *Ferdinand-Venceslas*, mort au berceau ; *Marie-Antoinette*, épouse de *Maximilien-Marie* électeur de Bavière ; trois autres filles mortes dans l'enfance. ENFANS D'ELEONORE-MAGDELEINE DE NEUBOURG : *Joseph*, depuis empereur ; *Marie-Elisabeth*, gouvernante des Pays-bas ; *Léopold-Joseph*, mort dans l'enfance ; *Marie-Anne*, épouse de *Jean V*, roi de Portugal ; *Marie-Thérèse*, morte à douze ans ; *Charles*, depuis empereur ; & trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH I, né en 1678, le 26 juillet, roi des Romains en 1690, à l'âge de douze ans, empereur en 1705, mort en 1711, le 17 avril. SA FEMME : *Amélie*, fille du duc *Jean-Fréderic* de Hanovre. SES ENFANS : *Marie-Josephine*, mariée à *Fréderic-Auguste* roi de Pologne, électeur de Saxe ; *Léopold-Joseph*, mort au berceau ; *Marie-Amélie*, mariée au prince électoral de Bavière.

CLEMENT IX, (*Rospigliosi*) 1667 ; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLEMENT X, (*Altieri*) 1670 ; de son temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI, (*Odescalchi*) 1676 ; il fut toujours l'ennemi de *Louis XIV*, & prit le parti de l'empereur *Léopold*.

ALEXANDRE VIII, (*Ottoboni*) 1689.

INNOCENT XII, (*Pignatelli*) 1691 ; il conseilla au roi d'Espagne *Charles II*, son testament en faveur de la maison de France.

CLEMENT XI, (*Albano*) 1700 ; il reconnut malgré lui *Charles VI* roi d'Espagne ; c'est lui qui fulmina, selon l'expression italienne, cette fameuse bulle *Unigenitus*, qui a couvert le Saint-Siége d'opprobre & de ridicule, suivant l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le premier octobre, empereur en 1711, mort en 1740. SA FEMME : *Elisabeth-Christine*, fille de *Louis-Rodolphe* duc de Brunswick. SES ENFANS : *Léopold*, mort dans l'enfance ; *Marie-Thérèse*, qui épousa *François* de Lorraine le 12 février 1736 ; *Marie-Anne*, mariée à *Charles* de Lorraine ; *Marie-Amélie*, morte dans l'enfance. CHARLES VI fut le dernier prince de la maison d'Autriche.

VERS TECHNIQUES

QUI CONTIENNENT LA SUITE CHRONOLOGIQUE DES EMPEREURS, ET LES PRINCIPAUX EVENEMENS DEPUIS CHARLEMAGNE.

Neuvième siècle.

CHARLEMAGNE en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner son fils ; en quatorze il expire.
Louis en trente-trois par des prêtres jugé,
D'un sac de pénitent dans Soissons est chargé :
Rétabli, toujours faible, il expire en quarante.
Lothaire est moine à Prum cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le second des Louis :
Le Chauve lui succède, & meurt au mont Cénis.
Le Bègue, fils du Chauve, a l'Empire une année.
Le Gros soumis au pape ; ô dure destinée !
En l'an quatre-vingt-sept dans Tribur déposé,
Cède au bâtard Arnoud son trône méprisé.
Arnoud sacré dans Rome, ainsi qu'en Lombardie,
Finit avec le siècle en quittant l'Italie.

Dixième siècle.

LOUIS, le fils d'Arnoud, quatrième du nom,
Du sang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.
On voit en neuf cent vingt le Saxon l'oiseleur,
Henri, roi des Germains bien plutôt qu'empereur.
Othon, que ses succès font grand prince & grand-homme,
En l'an soixante-deux se rend maître de Rome.
Rome, au dixième siècle en proie à trois Othons,
Gémit dans le scandale & dans les factions.

Onzième siècle.

SAINT Henri de Bavière, en l'an trois après mille,
Puis Conrad le salique, Henri trois dit le noir.
Henri quatre, pieds nus, sans sceptre, sans pouvoir
Demande au fier Grégoire un pardon inutile :
Meurt en l'an mil cent six à Liége son asile,
Détrôné par son fils & par lui déterré.

Douzième siècle.

LE cinquième Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trône soutient la cause de son père.
Le pape en l'an vingt deux soumet cet adversaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné,
Baise les pieds du pape, à genoux prosterné,
Tient l'étrier sacré, conduit la sainte mule.
L'empereur Conrad trois, par un autre scrupule,
Va combattre en Syrie, & s'en revient battu;
Et l'empire romain pour son fils est perdu.
C'est en cinquante-deux que Barberousse règne;
Il veut que l'Italie, & le serve, & le craigne,
Détruit Milan, prend Rome, & cède au pape enfin:
Il court dans les saints lieux combattre Saladin;
Meurt en quatre-vingt-dix: sa tombe est ignorée.
Par Henri six son fils Naple au meurtre est livrée:
Il fait périr le sang de ses illustres rois,
Et huit ans à l'Empire il impose des lois.

Treizième siècle.

PHILIPPE le régent se fait bientôt élire,
Mais en douze cent huit il meurt assassiné.
Othon quatre à Bovine est vaincu, détrôné:
C'est en douze cent quinze. Il fuit & perd l'Empire.
De Fréderic second les jours trop agités,
Par deux papes hardis long-temps persécutés,
Finissent au milieu de ce siècle treizième.
Après lui Conrad quatre a la grandeur suprême.
C'est en soixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin son fils éteint un sang si beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,
Dans l'an soixante & treize Habsbourg plein de vertu,
Du bandeau des Césars a le front revêtu:
Il défait Ottocare, il venge la patrie,
Et de sa race auguste il fonde la grandeur.
Adolphe de Nassau devient son successeur:
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie
Finit dans un combat son empire & sa vie.

Quatorzième siècle.

ALBERT, fils de Habsbourg, eſt cet heureux vainqueur.
Il meurt en trois cent huit, & par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jéſus-Chriſt mêlant des ſucs mortels,
Fit périr Henri ſept aux pieds des ſaints autels.
Dépoſant, dépoſé, Louis cinq de Bavière,
Fait contre Jean vingt-deux l'anti-pape Corbière ;
Meurt en quarante-ſept. Charles quatre après lui
Fait cette bulle d'or qu'on obſerve aujourd'hui.
De l'an cinquante-ſix elle eſt l'époque heureuſe :
De ce père ſi ſage héritier inſenſé,
Venceſlas eſt connu par une vie affreuſe ;
Mais en quatorze cent il ſe voit dépoſé.

Quinzième ſiècle.

ROBERT règne dix ans, Joſſe moins d'une année.
Venceſlas traîne encor ſa vie infortunée.
Son frère Sigiſmond moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le ſchiſme d'Occident.
Son gendre Albert ſecond, ſage, puiſſant, & riche,
Fixe le trône enfin dans la maiſon d'Autriche.
Fréderic ſon parent en quarante eſt élu ;
Mort en quatre-vingt-treize, & jamais abſolu.

Seizième ſiècle.

DE Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Eſpagne en héritage,
Font du grand Charles-Quint un empereur puiſſant ;
Vainqueur heureux des Lis, de Rome, & du Croiſſant.
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs ſuprêmes.
Son frère Ferdinand porte trois diadèmes :
Et l'an ſoixante-quatre il les laiſſe à ſon fils.
Rodolphe en quitta deux.

Dix-ſeptième ſiècle.

MATHIAS fut aſſis
En douze après ſix cent au trône de l'Empire.
Guſtave, Richelieu, la fortune conſpire
Contre le puiſſant roi ſecond des Ferdinands,
Qui laiſſe en trente-ſept ſes Etats chancelans.
Munſter donne la paix à Ferdinand troiſième.
Léopold, délivré du fer des Ottomans,
Expire en ſept cent cinq ; & Joſeph l'an onzième.
Charles ſix en quarante : & le ſang des Lorrains
S'unit au ſang d'Autriche, au trône des Germains.

A MADAME

LA DUCHESSE

DE SAXE-GOTHA.

MADAME,

JE n'ai fait qu'obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime, en écrivant cet abrégé de l'hiſtoire de l'Empire. Il aurait un grand avantage ſi j'étais reſté plus long-temps dans votre cour. J'aurais mieux peint la vertu, ſurtout cette vertu humaine & ſociable, à qui l'eſprit & les grâces donnent un nouveau prix; mais elle eſt peu du reſſort de l'hiſtoire. L'ambition qu'on maſque du grand nom de l'intérêt des Etats, & qui ne fait que le malheur des Etats; les paſſions féroces, qui ont conduit preſque toujours la politique, laiſſent peu de place à ces vertus douces qu'on ne cultive guère que dans la tranquillité. Partout où il y a des troubles, il y a des crimes; & l'hiſtoire n'eſt que le tableau des troubles du monde.

Il eſt important pour toutes les nations de l'Europe de s'inſtruire des révolutions de l'Empire. Les hiſtoires de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Pologne, ſe renferment dans leurs bornes. L'Empire eſt un théâtre plus vaſte; ſes prééminences, ſes droits ſur Rome & ſur l'Italie, tant de rois, tant de ſouverains qu'il a créés, tant de dignités qu'il a

conférées dans d'autres Etats, ces aſſemblées preſque continuelles de tant de princes, tout cela forme une ſcène auguſte, même dans les ſiècles les moins policés. Mais le détail en eſt immenſe; & il reſte aux hommes occupés trop peu de temps pour lire ce prodigieux amas de faits qui ſe précipitent les uns ſur les autres, & ces recueils de lois preſque toujours contredites à force d'être expliquées. La juſteſſe de votre eſprit vous a fait déſirer des annales qui ne fuſſent ni ſèches ni prolixes, & qui donnaſſent une idée générale de l'Empire dans une langue que parlent toutes les nations, & qui eſt embellie dans votre bouche. On aurait pu ſans doute obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime avec plus de ſuccès, mais non avec plus de zèle & plus de reſpect.

ANNALES DE L'EMPIRE DEPUIS CHARLEMAGNE.

INTRODUCTION.

De toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à *Charlemagne* pourrait paraître la ſeule juſte, ſi le mot de *juſte* peut être prononcé dans les choſes où la force a tant de part, & ſi les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne poſſédaient pas.

Charlemagne fut en effet appelé à l'Empire par la voix du peuple romain même, qu'il avait ſauvé à la fois de la tyrannie des Lombards & de la négligence des empereurs d'Occident.

C'eſt la grande époque des nations occidentales. C'eſt à ces temps que commence un nouvel ordre de gouvernement. C'eſt le fondement de la puiſſance temporelle eccléſiaſtique ; car aucun évêque dans l'Orient n'avait jamais été prince, & n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire romain ne reſſemble en rien à celui des premiers céſars.

On verra dans ces annales ce que fut en effet cet empire ; comment les pontifes romains acquirent leur puiſſance

temporelle qu'on leur a tant reprochée, pendant que tant d'évêques occidentaux & ſurtout ceux d'Allemagne ſe feſaient ſouverains ; & comment le peuple romain voulut long-temps conſerver ſa liberté entre les empereurs & les papes qui ſe ſont diſputés la domination de Rome.

Tout l'Occident depuis le cinquième ſiècle était ou déſolé ou barbare. Tant de nations, ſubjuguées autrefois par les anciens Romains, avaient du moins vécu juſqu'à ce cinquième ſiècle dans une ſujétion heureuſe. C'eſt un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vaſtes thermes, ces amphithéâtres, aient conſtruit ces grands chemins qu'aucune nation n'a oſé depuis tenter, même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine du temps de *Théodoſe* ſe parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trèves & à Alexandrie, avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voiſins. Les tributs mêmes, quoiqu'onéreux, l'étaient bien moins que quand il fallut payer depuis, le luxe & la violence de tant de ſeigneurs particuliers. Que l'on compare ſeulement l'état de Paris, quand *Julien le philoſophe* la gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trèves la plus grande ville des Gaules, appelée du temps de *Théodoſe* une ſeconde Rome, & ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun ſous *Conſtantin* avait dans ſa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Arles était encore plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévaſtation, la pauvreté, & l'ignorance. Les Francs étaient au nombre de ces peuples affamés & féroces qui couraient au pillage de l'Empire. Ils ſubſiſtaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis fût très belle & très-fertile. Ils ne ſavaient pas la cultiver. Ce pays eſt marqué dans l'ancienne carte conſervée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein juſqu'à la Friſe, & dans une partie de la Veſtphalie ; *franci ceu chamavi*. Ce n'eſt

que

que par les anciens Romains mêmes que les Français, quand ils ſurent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Veſtphalie ; & quand *Charlemagne* leur fit la guerre trois cents ans après, il extermina les deſcendans de ſes pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illuſtres, s'étaient peu-à-peu établis dans les Gaules, non pas en alliés du peuple romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir pillé les colonies romaines, Trèves, Cologne, Maïence, Tongres, Tournai, Cambrai : battus à la vérité par le célébre *Aétius* un des derniers ſoutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par néceſſité contre *Attila ;* profitant enſuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths & des Vandales, des Lombards & des Bourguignons réduiſaient l'Empire, & ſe ſervant contre les empereurs mêmes des droits & des titres de maîtres de la milice & de patrice, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux, chaque horde de ces fiers ſauvages ſaiſit ſa proie. Une preuve inconteſtable que ces peuples furent long-temps barbares, c'eſt qu'ils détruiſirent beaucoup de villes, & qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de choſe juſqu'à la fin du huitième ſiècle devant la puiſſance des califes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de *Mahomet* floriſſait, plus Conſtantinople & Rome étaient avilies. Rome ne s'était jamais relevée du coup fatal que lui porta *Conſtantin*, en transférant le ſiége de l'Empire. La gloire, l'amour de la patrie n'animèrent plus les Romains : il n'y eut plus de fortune à eſpérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva ; les arts tombèrent ; on ne vit plus dans le ſéjour des *Scipions* & des *Céſars* que des conteſtations entre les juges ſéculiers & l'évêque. Priſe, repriſe, ſaccagée tant de fois par les barbares, elle obéiſſait

encore aux empereurs ; depuis *Justinien*, un vice-roi sous le nom d'exarque la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, & de là il envoyait ses ordres au préfet de Rome. Il ne restait aux empereurs en Italie que le pays qui s'étend des bornes de la Toscane jusqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards possédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gènes, Parme, Modène, la Toscane, Bologne. Ces Etats composaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, & ils y avaient embrassé l'espèce de christianisme qui avait prévalu avant *Constantin*, & qui fut la religion dominante sous la plupart de ses successeurs ; c'est ce qu'on nomme l'arianisme. Les barbares lombards avaient pénétré en Italie par le Tirol. Leurs chefs se firent alors catholiques romains pour affermir leur domination à l'aide du clergé, ainsi que *Clovis* en usa dans la Gaule celtique. Rome dont les murailles étaient abattues, & qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, était souvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors si pauvre que l'exarque n'en retirait pour toute imposition annuelle qu'un sou d'or par chaque homme domicilié ; & ce tribut paraissait un fardeau pesant. Elle était au rang de ces terres stériles & éloignées qui sont à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain des septième & huitième siècles, monument précieux dont une partie est imprimée, fait voir d'une manière authentique ce que le souverain pontife était alors. On l'appelait le *vicaire de Pierre*, *évêque de la ville de Rome*, quoiqu'il soit démontré que *Simon Barjone* (*Pierre*) ne vint jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque, & la formule était : *Nous vous supplions*, *vous chargé du ministère impérial*, *d'ordonner la consécration de notre père & pasteur*. Ils donnaient part aussi

de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, & ils lui écrivaient : *Saint-Père, nous supplions votre béatitude d'obtenir du seigneur exarque l'ordination dont il s'agit.* Ils devaient aussi en écrire aux juges de Ravenne, qu'ils appelaient *Vos Eminences.*

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux professions de foi ; & dans la seconde il condamnait parmi les hérétiques le pape *Honorius I*, parce qu'à Constantinople cet évêque de Rome passait pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans JESUS-CHRIST.

Il y a loin de-là à la tiare ; mais il y a loin aussi du premier moine qui prêcha sur les bords du Rhin au bonnet électoral, & du premier chef des Saliens errans à un empereur romain : toute grandeur s'est formée peu-à-peu, & toute origine est petite.

Le pontife de Rome, dans l'avilissement de la ville, établissait insensiblement sa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'Eglise ne l'était pas. *Constantin* avait donné à la seule basilique de Latran plus de mille marcs d'or, & environ trente mille d'argent, & lui avait assigné quatorze mille sous de rente. Les papes qui nourrissaient les pauvres, & qui envoyaient des missions dans tout l'Occident, ayant eu besoin de secours plus considérables, les avaient obtenus sans peine. Les empereurs & les rois lombards même leur avaient accordé des terres. Ils possédaient auprès de Rome des revenus & des châteaux qu'on appelait *les justices de St Pierre.* Plusieurs citoyens s'étaient empressés d'enrichir par donation ou par testament une église dont l'évêque était regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très-supérieur à leurs richesses : il était impossible de ne pas révérer une suite presque non interrompue de pontifes, qui avaient consolé l'Eglise, étendu la religion, adouci les mœurs de Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards, & des Francs.

Quoique les pontifes romains n'étendiſſent du temps des exarques leur droit de métropolitain que ſur les villes ſuburbicaires, c'eſt-à-dire ſur les villes ſoumiſes au gouvernement du préfet de Rome, cependant on leur donnait ſouvent le nom de *pape univerſel*, à cauſe de la primauté & de la dignité de leur ſiége. *Grégoire*, ſurnommé *le grand*, refuſa ce titre, mais le mérita par ſes vertus; & ſes ſucceſſeurs étendirent leur crédit dans l'Occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitième ſiècle *Boniface* archevêque de Maïence, le même qui ſacra *Pepin*, s'exprimer ainſi dans la formule de ſon ſerment: *Je promets à St Pierre & à ſon vicaire le bienheureux Grégoire*, &c.

Enfin le temps vint où les papes conçurent le deſſein de délivrer à la fois Rome, & des Lombards qui la menaçaient ſans ceſſe, & des empereurs grecs qui la défendaient mal. Les papes virent donc alors que ce qui dans d'autres temps n'eût été qu'une révolte & une ſédition impuiſſante & puniſſable, pouvait devenir une révolution excuſable par la néceſſité, & reſpectable par le ſuccès. C'eſt cette révolution qui fut commencée ſous le ſecond *Pepin* uſurpateur du royaume de France, & conſommée par *Charlemagne* ſon fils, dans un temps où tout était en confuſion, & où il fallait néceſſairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrénées & des Alpes au Rhin, au Mein, & à la Sâle. La Bavière dépendait de ce vaſte royaume: c'était le roi des Francs qui donnait ce duché quand il était aſſez fort pour le donner. Ce royaume des Francs, preſque toujours partagé depuis *Clovis*, déchiré par des guerres inteſtines, n'était qu'une vaſte province barbare de l'ancien empire romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Conſtantinople que comme une province rebelle, mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puiſſant.

CHARLEMAGNE.

PREMIER EMPEREUR.

NAISSANCE de *Charlemagne* près d'Aix-la-Chapelle, 742.
le 10 avril. Il était fils de *Pepin* maire du palais, duc des Francs, & petit-fils de *Charles-Martel*. Tout ce qu'on connaît de sa mère, c'est qu'elle s'appelait *Berthe*. On ne sait pas même précisément le lieu de sa naissance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie ; & grâce à l'ignorance de ces siècles, on ne sait pas où ce fameux concile s'est tenu.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne était idolâtre, des bords du Veser, & même du Mein & du Rhin jusqu'à la mer Baltique, l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déjà des évêques à Trèves, à Cologne, à Maïence, villes frontières fondées par les Romains & instruites par les papes. Mais ce pays s'appelait alors l'Austrasie, & était du royaume des Francs.

Un anglais nommé *Villebrod*, du temps du père de *Charles-Martel*, était allé prêcher aux idolâtres de la Frise le peu de christianisme qu'il savait. Il y eut vers la fin du septième siècle un évêque titulaire de Vestphalie qui ressuscitait les petis enfans morts. *Villebrod* prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite église que les Frisons païens détruisirent. Enfin, au commencement du huitième siècle un autre anglais, qu'on appela depuis *Boniface*, alla prêcher en Allemagne : on l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient alors les précepteurs des Allemands ; & c'était aux papes que tous ces peuples, ainsi que les Gaulois, devaient le peu de lettres & de christianisme qu'ils connaissaient.

743. Un ſynode à Leſtine en Hainaut ſert à faire connaître les mœurs du temps ; on y règle que ceux qui ont pris les biens de l'Egliſe pour ſoutenir la guerre, donneront un écu à l'Egliſe par métairie : ce réglement regardait les officiers de *Charles-Martel* & de *Pepin* ſon fils, qui jouirent juſqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines & de leur ôter.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Heſſe. Ce ne fut d'abord qu'une égliſe couverte de chaume, environnée de cabanes, habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate ; c'eſt aujourd'hui une principauté ; il faut être gentilhomme pour être moine ; l'abbé eſt ſouverain depuis long-temps, & évêque depuis 1753.

744. *Carloman* oncle de *Charlemagne*, duc d'Auſtraſie, réduit les Bavarois vaſſaux rebelles du roi de France, & bat les Saxons dont il veut faire auſſi des vaſſaux. On voit par-là évidemment qu'il y avait déjà de grands vaſſaux ; & il eſt conſtant que le royaume des Lombards en Italie était compoſé de fiefs, & même de fiefs héréditaires.

745. En ce temps *Boniface* était évêque de Maïence. La dignité de métropole, attachée juſque-là au ſiége de Vorms, paſſe à Maïence.

Carloman, frère de *Pepin*, abdique le duché de l'Autraſie ; c'était un puiſſant royaume qu'il gouvernait ſous le nom de maire du palais, tandis que ſon frère *Pepin* dominait dans la France occidentale, & que *Childeric* roi de toute la France pouvait à peine commander aux domeſtiques de ſa maiſon. *Carloman* renonce à ſa ſouveraineté pour aller ſe faire moine au mont-Caſſin. Les hiſtoriens diſent encore que *Pepin* l'aimait tendrement, mais il eſt vraiſemblable que *Pepin* aimait encore davantage à dominer ſeul. Le

cloître était l'afile de ceux qui avaient des concurrens trop puiſſans dans le monde.

On renouvelle dans la plupart des villes de France 747.
l'uſage des anciens Romains, connu ſous le nom de 748.
patronage ou de *clientelle.* Les bourgeois ſe choiſiſſaient des patrons parmi les ſeigneurs, & cela ſeul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres & en eſclaves.

Pepin entreprend enfin ce que *Charles-Martel* ſon 749.
père n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la race de *Mérovée.* Il mit d'abord l'apôtre *Boniface* dans ſon parti, avec pluſieurs évêques, & enfin le pape *Zacharie.*

Pepin fait dépoſer ſon roi *Hilderic* ou *Childeric III;* 750.
il le fait moine à Saint-Bertin, & ſe met ſur le trône des Francs.

Comme cette uſurpation atroce irritait pluſieurs ſeigneurs, il attire le clergé dans ſon parti, il fonde le riche évêché de Vurtzbourg dont le prélat ſe prétend duc de Franconie : il appelle aux états-généraux, nommés *parliamens*, les évêques & les abbés qui auparavant n'y venaient que très-rarement, & quand on les conſultait.

Pepin veut ſubjuguer les peuples nommés alors *Saxons*, 751.
qui s'étendaient depuis les environs du Mein juſqu'à la Cherſonèſe cimbrique, & qui avaient conquis l'Angleterre. Le pape *Etienne III* demande la protection de *Pepin* contre *Luitprand* roi de Lombardie, qui voulait ſe rendre maître de Rome. L'empereur de Conſtantinople était trop éloigné & trop faible pour le ſecourir; & le premier domeſtique du roi de France, devenu uſurpateur, pouvait ſeul le protéger.

La première action connue de *Charlemagne* eſt d'aller, 754.
de la part de *Pepin* ſon père, au-devant du pape *Etienne* à Saint-Maurice en Valais, & de ſe proſterner devant lui.

C'était un ufage d'Orient : on s'y mettait fouvent à genoux devant les évêques, & ces évêques fléchiffaient les genoux non-feulement devant les empereurs, mais devant les gouverneurs de provinces, quand ceux-ci venaient prendre poffeffion.

Pour la coutume de baifer les pieds, elle n'était point encore introduite dans l'Occident. *Dioclétien* avait le premier exigé, dit-on, cette marque de refpect ; en quoi il ne fut que trop imité par *Conftantin*. Les papes *Adrien I* & *Léon III* furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que *Dioclétien* avait arrogé à l'Empire ; après quoi les rois & les empereurs fe foumirent comme les autres à cette cérémonie, qu'ils ne regardèrent que comme un acte de piété indifférent, quoique ridicule, & que les papes voulurent faire paffer comme un acte de fujétion.

Pepin fe fait facrer roi de France par le pape au mois d'août dans l'abbaye de Saint-Denis ; il l'avait été déjà par *Boniface ;* mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples fon ufurpation plus refpectable. *Eginhard*, fecrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès qu'*Hilderic fut dépofé par ordre du pape Etienne*. *Pepin* n'eft pas le premier roi de l'Europe qui fe foit fait facrer avec de l'huile à la manière juive : les rois lombards avaient pris cette coutume des empereurs grecs ; les ducs de Bénévent même fe fefaient facrer : ces cérémonies impofaient à la populace. *Pepin* eut foin de faire facrer en même temps fes deux fils, *Charles* & *Carloman*. Le pape, avant de le facrer roi, l'abfout de fon parjure envers *Hilderic* fon fouverain ; & après le facre il fulmina une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de *Pepin*. C'eft ainfi que les princes & les prêtres fe font fouvent joués de DIEU & des hommes. Ni cet *Hugues-Capet*, ni *Conrad* n'ont pas eu un grand refpect pour cette excommunication. Le nouveau roi, pour prix de la complaifance du pape, paffe

les Alpes avec *Tassillon*, duc de Bavière son vassal. Il assiége *Astolphe* dans Pavie, & s'en retourne la même année sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

A peine *Pepin* a-t-il repassé les Alpes qu'*Astolphe* assiége Rome. Le pape *Etienne* conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces temps grossiers, qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par *St Pierre*, comme si elle était descendue du ciel; simplicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique, ni les attentats de l'ambition. 755.

Pepin délivre Rome, assiége encore Pavie, se rend maître de l'exarchat, & le donne, dit-on, au pape. C'est le premier titre de la puissance temporelle du St Siége. Par-là *Pepin* affaiblissait également les rois lombards & les empereurs d'Orient. Cette donation est bien douteuse, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarques. Il résulte que les évêques de Rome & de Ravenne voulaient s'agrandir. Il est très-probable que *Pepin* donna quelques terres aux papes, & qu'il favorisait en Italie ceux qui affermissaient en France sa domination. S'il est vrai qu'il ait fait ce présent aux papes, il est clair qu'il donna ce qui ne lui appartenait pas; mais aussi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guère d'autre source des premiers droits : le temps les rend légitimes. Il faut avouer qu'en fait de donations comme de décrétales, la cour de Rome est un peu décriée; témoin la fameuse donation de *Constantin*, rapportée dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

Boniface archevêque de Maïence fait une mission chez les Frisons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais comme les historiens disent qu'il fut martyrisé dans son camp, & qu'il y eut beaucoup de Frisons tués, il est à croire que les missionnaires étaient des soldats. *Tassillon* duc de Bavière fait un hommage de son duché au roi de 756.

France dans la forme des hommages qu'on a depuis appelés *liges*. Il y avait déjà de grands fiefs héréditaires, & la Bavière en était un.

Pepin défait encore les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs n'étaient guère que des incurfions de barbares qui venaient tour-à-tour enlever des troupeaux & ravager des moiffons. Point de place forte, point de politique, point de deffein formé; cette partie du monde était encore fauvage.

Pepin après fes victoires ne gagna que le payement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches: ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes.

758. *Didier*, fucceffeur du roi *Aftolphe*, reprend les villes
759. données par *Pepin* à *St Pierre;* mais *Pepin* était fi
760. redoutable que *Didier* les rendit, à ce qu'on prétend, fur fes feules menaces. Le vaffelage héréditaire commençait fi bien à s'introduire, que les rois de France prétendaient être feigneurs fuzerains du duché d'Aquitaine. *Pepin* force, les armes à la main, *Gaïfre* duc d'Aquitaine à lui prêter ferment de fidélité en préfence du duc de Bavière; de forte qu'il eut deux grands fouverains à fes genoux. On fent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faibleffe à la force.

762. Le duc de Bavière, qui fe croit affez puiffant & qui
763. voit *Pepin* loin de lui, révoque fon hommage. On eft prêt à lui faire la guerre, & il renouvelle fon ferment de fidélité.

766. Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape *Paul I*
767. envoie au roi des livres, des chantres, & une horloge à roues. *Conftantin Copronyme* lui envoie auffi un orgue & quelques muficiens. Ce ne ferait pas un fait digne de l'hiftoire, s'il ne fefait voir combien les arts étaient

étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaiſſaient alors que la guerre, la chaſſe, & la table.

Les années précédentes ſont ſtériles en événemens, & par conſéquent heureuſes pour les peuples; car preſque tous les grands traits de l'hiſtoire ſont des malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque ſon hommage, à l'exemple du duc de Bavière. *Pepin* vole à lui, & réunit l'Aquitaine à la couronne. 768.

Pepin ſurnommé *le bref* meurt à Saintes le 24 ſeptembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant ſa mort il fait ſon teſtament de bouche, & non par écrit, en préſence des grands-officiers de ſa maiſon, de ſes généraux, & des poſſeſſeurs à vie des grandes terres. Il partage tous ſes Etats entre ſes deux enfans, *Charles* & *Carloman*. Après la mort de *Pepin*, les ſeigneurs modifient ſes volontés On donne à *Carl*, que nous avons depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence, avec la Neuſtrie, qui s'étendait alors depuis la Meuſe juſqu'à la Loire & à l'Océan. *Carloman* eut l'Auſtraſie, depuis Reims juſqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il eſt évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

Didier roi des Lombards offre en mariage ſa fille *Déſiderate* à *Charles:* il était déjà marié. Il épouſe *Déſiderate;* ainſi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois. La choſe n'était pas rare: *Grégoire* de Tours dit que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, avaient pluſieurs femmes. 770.

Son frère *Carloman* meurt ſoudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes ſes enfans. Cette mort & cette fuite ne prouvent pas abſolument que *Charlemagne* ait voulu régner ſeul, & ait eu de mauvais deſſeins contre ſes neveux; mais elles ne 771.

prouvent pas auſſi qu'il méritât qu'on célébrât ſa fête, comme on a fait en Allemagne.

772. *Charles* ſe fait couronner roi d'Auſtraſie, & réunit tout le vaſte royaume des Francs ſans rien laiſſer à ſes neveux. La poſtérité, éblouie par l'éclat de ſa gloire, ſemble avoir oublié cette injuſtice. Il répudie ſa femme, fille de *Didier*, pour ſe venger de l'aſile que le roi lombard donnait à la veuve de *Carloman* ſon frère.

Il va attaquer les Saxons, & trouve à leur tête un homme digne de le combattre; c'était *Vitikind*, le plus grand défenſeur de la liberté germanique après *Hermann* que nous nommons *Arminius*.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la Lippe. Ces peuples étaient très-mal armés; car dans les capitulaires de *Charlemagne* on voit une défenſe rigoureuſe de vendre des cuiraſſes & des caſques aux Saxons. Les armes & la diſcipline des Francs devaient donc être victorieuſes d'un courage féroce. *Charles* taille l'armée de *Vitikind* en pièces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un aſſemblage de cabanes entourées d'un foſſé. On égorgea les habitans; mais comme on força le peu qui reſtait à recevoir le baptême, ce fut un grand gain pour ce malheureux pays de ſauvages, à ce que les prêtres de ce temps ont aſſuré.

773. Tandis que le roi des Francs contient les Saxons ſur le bord du Veſer, l'Italie le rappelle. Les querelles des Lombards & du pape ſubſiſtaient toujours; & le roi en ſecourant l'Egliſe, pouvait envahir l'Italie qui valait mieux que les pays de Brème, d'Hanover, & de Brunſvick. Il marche donc contre ſon beau-père *Didier*, qui était devant Rome. Il ne s'agiſſait pas de venger Rome, mais il s'agiſſait d'empêcher *Didier* de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de *Carloman* le royaume

qui leur appartenait. Il court attaquer ſon beau-père, & ſe ſert de la piété pour ſon uſurpation. Il eſt ſuivi de ſoixante & dix mille hommes de troupes réglées; choſe inouïe dans ces temps-là On aſſemblait auparavant des armées de cent & de deux cents mille hommes; mais c'étaient des payſans qui allaient faire leurs moiſſons après une bataille perdue ou gagnée. *Charlemagne* les retenait plus long-temps ſous le drapeau, & c'eſt ce qui contribua à ſes victoires.

L'armée françaiſe aſſiége Pavie. Le roi va à Rome, 774.
renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de *Pepin*, & l'augmente: il en met lui-même une copie ſur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de *St Pierre*. Le pape *Adrien* le remercie par des vers qu'il fait pour lui.

La tradition de Rome eſt que *Charles* donna la Corſe, la Sardaigne, & la Sicile. Il ne donna ſans doute aucun de ces pays qu'il ne poſſédait pas; mais il exiſte une lettre d'*Adrien* à l'impératrice *Irène*, qui prouve que *Charles* donna des terres que cette lettre ne ſpécifie pas. *Charles duc des Francs & patrice nous a*, dit-il, *donné des provinces & reſtitué les villes que les perfides Lombards retenaient à l'Egliſe*, &c.

On ſent qu'*Adrien* ménage encore l'Empire en ne donnant que le titre de duc & de patrice à *Charles*, & qu'il veut fortifier ſa poſſeſſion du nom de reſtitution.

Le roi retourne davant Pavie. *Didier* ſe rend à lui. Le roi le fait moine, & l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainſi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puiſſance romaine, & ſubſtitué leurs lois à celles des empereurs. Tout roi détrôné devient moine dans ces temps-là, ou eſt aſſaſſiné.

Charlemagne ſe fait couronner roi d'Italie à Pavie d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza.

La juſtice était adminiſtrée toujours dans Rome au nom de l'empereur grec. Les papes mêmes recevaient de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir ; on lui laiſſait quelques apparences. *Charlemagne* prenait ſeulement, ainſi que *Pepin*, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnaie à Rome au nom d'*Adrien*. Que peut-on en conclure ſinon que le pape, délivré des Lombards, & n'obéiſſant plus aux empereurs, était le maître dans Rome ? Il eſt indubitable que les pontifes romains ſe ſaiſirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques francs & germains ; toute autorité veut toujours croître : & par cette raiſon-là même on ne mit plus que le nom de *Charlemagne* ſur les nouvelles monnaies de Rome, lorſqu'en 800 le pape & le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnaies frappées au nom d'*Adrien I* n'étaient que des médailles en l'honneur de cet évêque : cette remarque eſt d'une très-grande vraiſemblance, puiſqu'*Adrien* n'était pas certainement ſouverain de Rome.

775. Second effort des Saxons contre *Charlemagne*, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils ſont encore vaincus dans la Veſtphalie : & après beaucoup de ſang répandu, ils donnent des bœufs & des otages, n'ayant autre choſe à donner.

776. Tentative du fils de *Didier*, nommé *Adalgiſe*, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape *Adrien* la qualifie horrible conſpiration. *Charles* court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul aſſez courageux pour s'oppoſer aux invaſions du conquérant, & trop faible pour ne pas ſuccomber.

Pendant ce temps-là même les Saxons reviennent encore en Veſtphalie ; il revient les battre. Ils ſe ſoumettent, & promettent encore de ſe faire chrétiens.

Charles bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des églises.

Il donne des lois aux Saxons, & leur fait jurer qu'ils seront esclaves, s'ils cessent d'être chrétiens & soumis. 777.
Dans une grande diète tenue à Paderborn sous des tentes, un émir musulman, qui commandait à Sarragosse vint conjurer *Charles* d'appuyer sa rebellion contre *Abdérame* roi d'Espagne.

Charles marche de Paderborn en Espagne, prend le 778.
parti de cet émir, assiége Pampelune, & s'en rend maître. Il est à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers, & les soldats, selon l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, & de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin est perdu en repassant les Pyrénées. L'arrière-garde de *Charlemagne* est taillée en pièces à Roncevaux par les Arabes & par les Gascons. C'est là que périt, dit-on, *Roland* son neveu, si célèbre par son courage & par sa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que *Charles* était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il est en Espagne. *Vitikind*, retiré chez le duc de Danemarck son beau-père, revient ranimer ses compatriotes. Il les rassemble, il trouve dans Brème, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, & ses Saxons désespérés qu'on traîne à des autels nouveaux; il chasse l'évêque qui a le temps de fuir & de s'embarquer. *Charlemagne* accourt, & bat encore *Vitikind*.

Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome avec une 780.
de ses femmes nommée *Hildegarde*, & deux enfans puînés, *Pepin* & *Louis*. Le pape *Adrien* baptise ces deux enfans, sacre *Pepin* roi de Lombardie, & *Louis* roi d'Aquitaine; ainsi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps.

781. Le roi de France tient ſa cour à Vorms, à Ratisbonne,
782. à Cuierci. *Alcuin* archevêque d'Yorck vient l'y trouver. Le roi, qui à peine ſavait ſigner ſon nom, voulait faire fleurir les ſciences, parce qu'il voulait être grand en tout. *Pierre de Piſe* lui enſeignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens inſtruiſiſſent des Gaulois & des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours beſoin des Anglais pour apprendre ce qui n'eſt pas même honoré aujourd'hui du nom de ſcience.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, & ſurtout de celles d'Italie, dans leſquelles chaque académicien prend un nouveau nom. *Charlemagne* ſe nommait *David; Alcuin*, *Albinus;* & un jeune homme nommé *Ilgebert*, qui feſait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homère.*

783. Cependant *Vitikind*, qui n'apprenait point la grammaire, ſoulève encore les Saxons. Il bat les généraux de *Charles* ſur le bord du Véſer. *Charles* vient réparer cette défaite. Il eſt encore vainqueur des Saxons; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer *Vitikind.* Les Saxons lui répondent qu'il s'eſt ſauvé en Danemarck. *Ses complices ſont encore ici*, répondit *Charlemagne :* & il en fit maſſacrer quatre mille cinq cents à ſes yeux. C'eſt ainſi qu'il diſpoſait la Saxe au chriſtianiſme. Cette action reſſemble à celle de *Sylla;* les Romains n'ont pas du moins été aſſez lâches pour louer *Sylla.* Les barbares qui ont écrit les faits & geſtes de *Charlemagne* ont eu la baſſeſſe de le louer, & même d'en faire un homme juſte : ils ont ſervi de modèles à preſque tous les compilateurs de l'hiſtoire de France.

784. Ce maſſacre fit le même effet, que fit long-temps après la Saint-Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur déſeſpérée. Les Danois & les peuples voiſins ſe joignent à eux.

Charles

Charles marche avec son fils, du même nom que lui, 785.
contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle, & donne encore des lois inutiles. Il établit des marquis, c'est-à-dire des commandans des milices sur les frontières de ses royaumes.

Vitikind cede enfin. Il vient avec un duc de Frise se 786.
soumettre à *Charlemagne* dans Attigni sur l'Aîne. Alors le royaume de France s'étend jusqu'au Holstein. Le roi de France repasse en Italie, & rebâtit Florence. C'est une chose singulière que dès qu'il est au bout de ses royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout; c'est une preuve que le roi n'avait pas sur toutes les frontières de puissans corps d'armée. Les anciens Saxons se joignent aux Bavarois : le roi repasse les Alpes.

L'impératrice *Irène* qui gouvernait encore l'empire 787.
grec, alors le seul empire, avait formé une puissante ligue contre le roi des Francs. Elle était composée de ces mêmes Saxons, & de ces Bavarois, des Huns, si fameux autrefois sous *Attila*, & qui occupaient comme aujourd'hui les bords du Danube & de la Drave; une partie même de l'Italie y était entrée. *Charles* vainquit les Huns vers le Danube, & tout fut dissipé.

Pendant ces quatre années paisibles, il institue des Depuis
écoles chez les évêques & dans les monastères. Le chant 788
romain s'établit dans les églises de France. Il fait dans la jusqu'à
diète d'Aix-la-chapelle des lois qu'on nomme *Capitulaires*. 792.
Ces lois tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait sortir, & dans laquelle on fut long-temps plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Vestphalie, cet établissement de la cour vémique, dont il est bien étrange qu'il ne soit pas dit un seul mot dans l'*Esprit des lois* ni dans la *Chronologie raisonnée* du président *Hénault*. L'inquisition, le conseil des dix n'égalèrent pas la cruauté de ce tribunal secret établi par *Charlemagne* en 803 : il

fut d'abord inſtitué principalement pour retenir les Saxons dans le chriſtianiſme & dans l'obéiſſance ; bientôt après , cette inquiſition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés ſecrétement par l'empereur , enſuite ils choiſirent eux-mêmes leurs aſſociés ſous le ſerment d'un ſecret inviolable : on ne les connaiſſait point ; des eſpions liés auſſi par le ſerment feſaient les informations, Les juges prononçaient ſans jamais confronter l'accuſé & les témoins , ſouvent ſans les interroger ; le plus jeune des juges feſait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'aſſaſſins ait duré juſqu'à la fin du règne de *Fréderic III !* cependant rien n'eſt plus vrai ; & nous regardons *Tibère* comme un méchant homme ! & nous prodiguons des éloges à *Charlemagne !*

Si l'on veut ſavoir les coutumes du temps de *Charlemagne* dans le civil , le militaire , & l'eccléſiaſtique , on les trouve dans l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations.*

793. *Charles* devenu voiſin des Huns devient par conſéquent leur ennemi naturel. Il leve des troupes contre eux , & ceint l'épée à ſon fils *Louis* qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appelait alors *miles* , c'eſt-à-dire , il lui fait apprendre la guerre ; mais ce n'eſt pas le créer chevalier, comme quelques auteurs l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que long-temps après. Il défait encore les Huns ſur le Danube & ſur le Raab.

Charles aſſemble des évêques pour juger la doctrine d'*Elipand*, que les hiſtoriens diſent archevêque de Tolede : il n'y avait point d'archevêque encore : ce titre n'eſt que du dixième ſiècle. Mais il faut ſavoir que les muſulmans vainqueurs laiſſèrent leur religion aux vaincus ; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être muſulmans , & qu'ils ſe contentaient de leur impoſer un léger tribut.

Cet évêque *Elipand* imaginait , avec un *Felix d'Urgel* , que JESUS-CHRIST , en tant qu'homme , était fils adoptif

de DIEU, & en tant que DIEU, fils naturel : il eſt difficile de ſavoir par ſoi-même ce qui en eſt. Il faut s'en rapporter aux juges, & les juges le condamnèrent.

Pendant que *Charles* remporte des victoires, fait des lois, aſſemble des évêques, on conſpire contre lui. Il avait un fils d'une de ſes femmes ou concubines, qu'on nommait *Pepin le boſſu*, pour le diſtinguer de ſon autre fils *Pepin* roi d'Italie. Les enfans qu'on nomme aujourd'hui bâtards, & qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, & n'étaient point réputés bâtards. Le *boſſu*, qui était l'aîné de tous, n'avait point d'apanage ; & voilà l'origine de la conſpiration. Il eſt arrêté à Ratisbonne avec ſes complices, jugé par un parlement, tondu, & mis dans le monaſtère de Prum dans les Ardennes. On creve les yeux à quelques-uns de ſes adhérens, & on coupe la tête à d'autres.

Les Saxons ſe révoltent encore, & ſont encore facilement battus. *Vitikind* n'était plus à leur tête. 794.

Célébre concile de Francfort. On y condamne le ſecond concile de Nicée, dans lequel l'impératrice *Irène* venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne penſait pas comme le royaume des Francs ; & cette différence d'opinion ne brouilla point *Charlemagne* avec le pape, qui avait beſoin de lui. Obſervez que les livres carolins & le concile de Francfort traitent les pères du concile de Nicée d'*impies*, d'*inſolens*, & d'*impertinens* : les Gaulois, les Francs, les Germains, encore barbares, n'ayant ni peintres ni ſculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Obſervez encore que la religion de preſque tous les chrétiens occidentaux, différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conſerva ſurtout dans les montagnes & dans les vallées de ſon diocèſe la croyance

& les rites de ſon égliſe : c'eſt l'origine des réformes prêchées & ſoutenues preſque de ſiecle en ſiecle par ceux qu'on appela vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calviniſtes, dans la ſuite des temps.

795. Le duc de *Frioul*, vaſſal de *Charles*, eſt envoyé contre les Huns, & s'empare de leurs tréſors, ſuppoſé qu'ils en euſſent. Mort du pape *Adrien* le 25 décembre. On prétend que *Charlemagne* lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'eſt guère croyable que ce roi franc, qui ne ſavait pas écrire couramment, ſût faire des vers latins.

796. *Léon III* ſuccède à *Adrien*. *Charles* lui écrit : „ Nous „ nous réjouiſſons de votre élection, & de ce qu'on nous „ rend l'obéiſſance & la fidélité qui nous eſt due. „ Il parlait ainſi en patrice de Rome, comme ſon père avait parlé aux Francs en maire du palais.

797. *Pepin* roi d'Italie eſt envoyé par ſon père contre les
798. Huns ; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célébre impératrice *Irène* eſt miſe dans un cloître par ſon fils *Conſtantin V*. Elle remonte ſur le trône, fait crever les yeux à ſon fils ; il en meurt ; elle pleure ſa mort. C'eſt cette *Irène* l'ennemie naturelle de *Charlemagne*, & qui avait voulu s'allier avec lui.

799. Dans ce temps-là les Normands, c'eſt-à-dire les *hommes du nord*, les habitans des côtes de la mer Baltique étaient des pirates. *Charles* équipe une flotte contre eux, & en purge les mers.

Le nouveau pape *Léon III* irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux, & lui couper la langue. On le met en ſang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander juſtice à *Charles*, qui le renvoie à Rome avec une eſcorte. *Charles* le ſuit bientôt. Il envoie ſon fils *Pepin* ſe ſaiſir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Conſtantinople.

Il arrive à Rome. Il déclare le pape innocent des 800.
crimes qu'on lui imputait, & le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. *Charlemagne* affecta de cacher la joie ſous la modeſtie, & de paraître étonné de ſa gloire. Il agit en ſouverain de Rome, & renouvelle l'empire des céſars. Mais pour rendre cet empire durable, il fallait reſter à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en ſon nom : celle d'un juge ſuprême qui laiſſait à l'Egliſe tous ſes priviléges, & au peuple tous ſes droits. Les hiſtoriens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois : ce ſilence pourrait preſque faire ſoupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le ſouverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais.

Les hiſtoriens diſent que dès qu'il fut empereur, *Irène* 801.
voulut l'épouſer. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre *Charlemagne* & la vieille *Irène*.

Charlemagne exerce toute l'autorité des anciens empe- 802.
reurs par-tout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent juſqu'à Baïonne, & de Baïonne juſqu'en Bavière, exempt de ſa puiſſance légiſlative. Le duc de Veniſe *Jean*, ayant aſſaſſiné un évêque, eſt accuſé devant *Charles*, & ne le récuſe pas pour juge.

Nicéphore, ſucceſſeur d'*Irène*, reconnaît *Charles* pour empereur, ſans convenir expreſſément des limites des deux empires.

L'empereur s'applique à policer ſes Etats, autant qu'on 803.
le pouvait alors. Il diſſipe encore des factions de Saxons, 804.
& tranſporte enfin une partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même.

Il dicte ſon teſtament qui commence ainſi : *Charles* 805.
empereur céſar, roi très-invincible des Francs, &c. Il donne à *Louis* tout le pays depuis l'Eſpagne juſqu'au Rhin. Il laiſſe à *Pepin* l'Italie & la Bavière, à *Charles* la France

depuis la Loire jusqu'à Ingolstadt, & toute l'Austrasie depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des divisions éternelles. *Charlemagne* crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différend sur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement *de la croix* en déciderait. Ce jugement *de la croix* consistait à faire tenir aux avocats les bras étendus, & le plutôt las perdait sa cause. Le bon sens naturel d'un si grand conquérant ne pouvait prévaloir sur les coutumes de son siecle.

Charlemagne retint toujours l'empire & la souveraineté; & il était le roi des rois ses enfans. C'est à Thionville que se fit ce fameux testament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était composé d'évêques, d'abbés, d'officiers du palais & de l'armée, qui n'étaient là que pour attester ce que voulait un maître absolu. Les dietes n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui; & cette vaste république de princes, de seigneurs, & de villes libres, sous un chef, n'était pas établie.

806. Le fameux *Aaron*, calife de Bagdad, nouvelle Babylone, envoie des ambassadeurs & des présens à *Charlemagne*. Les nations donnèrent à cet *Aaron* un titre supérieur à celui de *Charlemagne*. L'empereur d'Occident était surnommé *le grand*, mais le calife était surnommé *le juste*.

Il n'est pas étonnant qu'*Aaron-al-Raschild* envoyât des ambassadeurs à l'empereur français; ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient: mais ce qui serait étonnant, c'est qu'un calife eût, comme disent nos historiens, proposé de céder Jérusalem à *Charlemagne*. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de mosquées, & cette profanation lui aurait coûté le trône & la vie. De plus, l'enthousiasme n'appelait point alors les chrétiens d'Occident à Jérusalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-chapelle. Ce concile ajoute au symbole que le *Saint-Esprit procede du*

Père & du Fils. Cette addition n'était point encore reçue à Rome ; elle le fut bientôt après : ainſi pluſieurs dogmes ſe ſont établis peu-à-peu. C'eſt ainſi qu'on avait donné deux natures & une perſonne à JESUS ; ainſi on avait donné à *Marie* le titre de *theotocos ;* ainſi le terme de tranſſubſtantiation ne s'établit que vers le douzième ſiècle.

Dans ce temps les peuples appelés Normands, Danois, & Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, oſaient menacer les côtes du nouvel empire. *Charles* traverſe l'Elbe ; & *Godefroi* le chef de tous ces barbares, pour ſe mettre à couvert, tire un large foſſé entre l'Océan & la mer Baltique, aux confins du Holſtein, l'ancienne Cherſonèſe cimbrique. Il revêtit ce foſſé d'une forte paliſſade. C'eſt ainſi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre & l'Ecoſſe ; faibles imitations de la fameuſe muraille de la Chine.

Traités avec les Danois. Lois pour les Saxons. Police 807.
dans l'Empire. Petites flottes établies à l'embouchure des 808.
fleuves. 809.

Pepin ce fils de *Charlemagne*, à qui ſon père avait donné 810.
le royaume d'Italie, meurt de maladie au mois de juillet : il laiſſe un bâtard, nommé *Bernard*. L'empereur donne ſans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, ſelon l'uſage de ce temps-là.

Flotte établie à Boulogne ſur la Manche. Fare de 811.
Boulogne relevé. Vurtzbourg bâti. Mort du prince *Charles* deſtiné à l'empire.

L'empereur aſſocie à l'empire ſon fils *Louis* au mois de 813.
mars à Aix-la-chapelle. Il fait donner à tous les aſſiſtans leurs voix pour cette aſſociation. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitans en eſclaves. Il donne des terres à *Eginhard* qu'on a dit l'amant de ſa fille *Emma*. Les légendes ſont pleines de fables dignes de l'archevêque

Turpin, fur cet *Eginhard* & cette prétendue fille de l'empereur ; mais par malheur jamais *Charlemagne* n'eut de fille qui s'appelât *Emma*.

814. Il meurt d'une pleuréfie après fept jours de fievre, le 28 janvier à trois heures du matin. Il n'avait point de médecin auprès de lui qui fût ce que c'était qu'une pleuréfie. La médecine, ainfi que la plupart des arts, n'était connue alors que des Arabes & des Grecs de Conftantinople. Cette année 814 eft en effet l'année 813 ; car alors elle commençait à Pâque.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, eft revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-chapelle. *Golftad* cite une conftitution de *Fréderic Barberouffe*, dans laquelle eft rapporté un édit de *Charlemagne* en faveur de cette ville : voici un paffage de cet édit. *Vous faurez que paffant un jour auprès de cette cité, je trouvai les thermes & le palais que* Granus, *frère de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Il faut croire que fi *Charlemagne* ne favait pas bien figner fon nom, fon chancelier était bien favant.

Ce monarque, au fond, était, comme tous les autres conquérans, un ufurpateur : fon père n'avait été qu'un rebelle, & tous les hiftoriens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier fous le nouveau joug. Il ufurpa la moitié de la France fur fon frère *Carloman*, qui mourut trop fubitement pour ne pas laiffer des foupçons d'une mort violente : il ufurpa l'héritage de fes neveux & la fubfiftance de leur mère : il ufurpa le royaume de Lombardie fur fon beau-père. On connaît fes bâtards, fa bigamie, fes divorces, fes concubines ; on fait qu'il fit affaffiner des milliers de Saxons ; & on en a fait un faint.

LOUIS LE DEBONNAIRE OU LE FAIBLE,

SECOND EMPEREUR.

LOUIS accourt de l'Aquitaine à Aix-la-chapelle, & se met de plein droit en possession de l'Empire. Il était né en 778 de *Charlemagne* & d'une de ses femmes nommée *Hildegarde*, fille d'un duc allemand. On dit qu'il avait de la beauté, de la force, de la santé, de l'adresse à tous les exercices, qu'il savait le latin & le grec; mais il était faible, & il fut malheureux. Son empire avait pour bornes, au septentrion la mer Baltique & le Danemarck; l'Océan au couchant; les Pyrénées, la Méditerranée & la mer Adriatique au midi; à l'orient la Vistule & la Taisse. Le duc de Bénévent était son feudataire, & lui payait sept mille écus d'or tous les ans pour son duché: c'était une somme très-considérable alors. Le territoire de Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, & il fesait les bornes des deux empires. 814.

La première chose que fit *Louis* fut de mettre au couvent toutes ses sœurs, & en prison tous leurs amans; ce qui ne le fit aimer ni dans sa famille ni dans l'Etat; la seconde, d'augmenter les priviléges de toutes les églises; & la troisième, d'irriter *Bernard* roi d'Italie son neveu, qui vint lui prêter serment de fidélité, & dont il exila les amis. 815.

Etienne IV est élu évêque de Rome, & pape par le peuple romain, sans consulter l'empereur: mais il fait jurer obéissance & fidélité par le peuple à *Louis*, & apporte lui-même ce serment à Reims. Il y couronne l'empereur & sa femme *Irmengarde*. Il retourne à Rome au mois d'octobre, avec un décret que dorénavant les élections des papes se feraient en présence des ambassadeurs de l'empereur. 816.

817. *Louis* associe à l'empire son fils aîné *Lothaire*. C'était bien se presser. Il fait son second fils *Pepin* roi d'Aquitaine, & érige la Bavière avec quelques pays voisins en royaume, pour son dernier fils *Louis*. Tous trois sont mécontens ; *Lothaire* d'être empereur sans pouvoir ; les deux autres d'avoir de si petits Etats ; & *Bernard* roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

818. L'empereur *Louis* se croyait empereur de Rome, & *Bernard* petit-fils de *Charlemagne* ne voulait point de maître en Italie. Il est évident que *Charlemagne* dans tant de partages avait agi en père plus qu'en homme d'Etat, & qu'il avait préparé des guerres civiles à sa famille. L'empereur & *Bernard* lèvent des armées l'un contre l'autre. Ils se rencontrent à Châlons-sur-Saône. *Bernard*, plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de son armée sans combattre. Il se remet à la clémence de *Louis* son oncle. Ce prince fait crever les yeux à *Bernard* son neveu, & à ses partisans. L'opération fut mal faite sur *Bernard*; il en mourut au bout de trois jours. Cet usage de crever les yeux aux princes était fort pratiqué par les empereurs grecs, ignoré chez les califes, & défendu par *Charlemagne*. *Louis* était faible & dur; & on l'a nommé débonnaire.

819. L'empereur perd sa femme *Irmengarde*. Il ne sait s'il se fera moine ou s'il se remariera. Il épouse la fille d'un comte bavarois, nommée *Judith* ; il apaise quelques troubles en Pannonie, & tient des diètes à Aix-la-chapelle.

820. Ses généraux reprennent la Carniole & la Carinthie sur des barbares qui s'en étaient emparés.

821. Plusieurs ecclésiastiques donnent des remords à l'empereur *Louis* sur le supplice du roi *Bernard* son neveu, & sur la captivité monacale où il avait réduit trois de ses propres frères nommés *Drogon*, *Thierri*, & *Hugues*, malgré la parole

donnée à *Charlemagne* d'avoir ſoin d'eux. Ces eccléſiaſtiques avaient raiſon. C'eſt une conſolation pour le genre-humain qu'il y ait par-tout des hommes qui puiſſent au nom de la Divinité inſpirer des remords aux princes : mais il faudrait s'en tenir là, & ne les pourſuivre ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

Les évêques & les abbés impoſent une pénitence publique à l'empereur. Il paraît dans l'aſſemblée d'Attigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés & des abbayes à ſes frères, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à DIEU de la mort de *Bernard :* cela pouvait ſe faire ſans le cilice, & ſans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule. 821.

Ce qui était plus dangereux, c'eſt que *Lothaire* était aſſocié à l'empire, qu'il ſe feſait couronner à Rome par le pape *Paſcal*, que l'impératrice *Judith* ſa belle-mère lui donnait un frère, & que les Romains n'aimaient ni n'eſtimaient l'empereur. Une des grandes fautes de *Louis* était de ne point établir le ſiége de ſon empire à Rome. Le pape *Paſcal* feſait crever les yeux ſans rémiſſion à ceux qui prêchaient l'obéiſſance aux empereurs ; enſuite il jurait devant DIEU qu'il n'avait point de part à ces exécutions, & l'empereur ne diſait mot. 823.

L'impératrice *Judith* accouche à Compiegne d'un fils qu'on nomme *Charles*. *Lothaire* était revenu alors de Rome : l'empereur *Louis* ſon père exige de lui un ſerment, qu'il conſentira à laiſſer donner quelque royaume à cet enfant ; eſpèce de ſerment dont on devait prévoir la violation.

Le pape *Paſcal* meurt ; les Romains ne veulent pas l'enterrer. *Lothaire* de retour à Rome fait informer contre ſa mémoire. Le procès n'eſt pas pourſuivi. *Lothaire*, comme empereur ſouverain de Rome, fait des ordonnances pour protéger les papes ; mais dans ces ordonnances mêmes il nomme le pape avant lui, inattention bien dangereuſe. 824.

Le pape *Etienne II* fait ferment de fidélité aux deux empereurs, mais il y eſt dit que c'eſt de ſon plein gré. Le clergé & le peuple romain jurent de ne jamais ſouffrir qu'un pape ſoit élu ſans le conſentement de l'empereur. Ils jurent fidélité aux ſeigneurs *Louis* & *Lothaire :* mais ils y ajoutent, *ſauf la foi promiſe au ſeigneur pape.*

Il ſemble que dans tous les ſermens de ce temps-là il y ait toujours des clauſes qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'empire & du ſacerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'Empire. Ce peuple n'avait d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre; mais en moins de quarante jours il fallut céder au plus fort.

825. Un *Heriolt* duc des Danois vient à la cour de *Louis* embraſſer la religion chrétienne ; mais c'eſt qu'il était chaſſé de ſes Etats. L'empereur envoie *Anſchaire* moine de Corbie, prêcher le chriſtianiſme dans les déſerts où Stockholm eſt actuellement bâti. Il fonde l'évêché de Hambourg pour cet *Anſchaire* ; & c'eſt de Hambourg que doivent partir des miſſionnaires pour aller convertir le Nord.

La nouvelle Corbie eſt fondée en Veſtphalie pour le même uſage. Son abbé, au lieu d'être miſſionnaire, eſt aujourd'hui prince de l'Empire.

826. Pendant que *Louis* s'occupait à Aix-la-chapelle des miſſions du Nord, les rois maures d'Eſpagne envoient des troupes en Aquitaine, & la guerre ſe fait vers les Pyrénées entre les muſulmans & les chrétiens : mais elle eſt bientôt terminée par un accord.

827. L'empereur *Louis* fait tenir des conciles à Maïence, à Paris, & à Toulouſe. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui & à ſon fils *Lothaire* : „ Nous prions vos „ excellences de vous ſouvenir, à l'exemple de *Conſtantin*, „ que les évêques ont droit de vous juger, & que les

„ évêques ne peuvent être jugés par les hommes. „ Ils avaient tort de citer l'exemple de *Conſtantin* qui fut toujours le maître abſolu des évêques, & qui en châtia un grand nombre.

Louis donne à ſon jeune fils *Charles* au berceau ce qu'on appelait alors l'Allemagne ; c'eſt-à-dire ce qui eſt ſitué entre le Mein, le Rhin, le Necker, & le Danube. Il y ajoute la Bourgogne transjurane ; c'eſt le pays de Genève, de Suiſſe, & de Savoie.

Les trois autres enfans de *Louis* ſont indignés de ce partage, & excitent d'abord les cris de tout l'empire.

Judith mère de *Charles*, cet enfant nouveau roi d'Alle- 828.
magne, gouvernait l'empereur ſon mari, & était gouvernée par un comte de Barcelone ſon amant, nommé *Bernard*, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

Tant de faibleſſes forment des factions. Un abbé nommé 829.
Vala, parent de *Louis*, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfans de *Louis*, *Lothaire* aſſocié par lui à l'empire, *Pepin* à qui il a donné l'Aquitaine, *Louis* qui lui doit la Bavière, ſe déclarent tous contre leur père.

Un abbé de Saint-Denis, qui avait à la fois Saint-Médard de Soiſſons, & Saint-Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens, & de Lyon déclarent *rebelles à eux & à l'Egliſe ceux qui ne ſe joindront pas à eux.* Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de DIEU ; mais c'était la première fois qu'un père avait vu trois enfans ſoulevés à la fois & dénaturés au nom de DIEU.

Chacun des enfans rebelles a une armée ; & le père n'a 830.
que peu de troupes, avec leſquelles il fuit d'Aix-la-chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres ; circonſtance inutile par elle-même, devenue

éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme ſi c'eût été un ſacrilége.

D'abord un reſte de reſpect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute *Louis le faible* dans une aſſemblée à Compiegne. Il y promet au roi *Pepin* ſon fils de ſe conduire par ſon conſeil & par celui des prêtres, & de faire ſa femme religieuſe. En attendant qu'on prenne une réſolution déciſive, *Pepin* fait crever les yeux, ſelon la méthode ordinaire, à *Bernard* cet amant de *Judith*, laquelle ſe croyait en ſureté, & au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que *Bernard* conſerva ſes yeux, que ſon frère paya pour lui, & qu'il fut condamné à mort ſous *Charles le chauve.* La vraie ſcience ne conſiſte pas à ſavoir ces choſes, mais à ſavoir quels uſages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuſes, le clergé puiſſant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur ſon père en priſon entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé *Gombaud*, ſert adroitement l'empereur; il le fait délivrer. *Lothaire* demande enfin pardon à ſon père à Nimegue. Les trois frères ſont diviſés; & l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laiſſe tout l'Empire dans la confuſion.

831. On aſſemble des diètes, & on leve de toutes parts des armées. L'Empire devient une anarchie. *Louis de Bavière* entre dans le pays nommé Allemagne, & fait ſa paix à main armée.

Pepin eſt fait priſonnier. *Lothaire* rentre en grâce, & dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

832. L'impératrice *Judith* profite d'un moment de bonheur pour faire dépouiller *Pepin* du royaume d'Aquitaine, & le donner à ſon fils *Charles*, c'eſt-à-dire à elle-même ſous le

nom de son fils. Si l'empereur *Louis le faible* n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le sien.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de *Pepin* son frère pour arriver d'Italie avec une armée ; & avec cette armée il amène le pape *Grégoire IV* pour inspirer plus de respect & plus de trouble.

Quelques évêques attachés à l'empereur *Louis*, & surtout 833.
les évêques de Germanie, écrivent au pape : *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retouneras excommunié.* Mais le parti de *Lothaire*, des autres enfans rebelles, & du pape, prévaut. L'armée rebelle & papale s'avance auprès de Basle contre l'armée impériale. Le pape écrit aux évêques: *Sachez que l'autorité de ma chaire est au-dessus de celle du trône de Louis.* Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, & le trompe. Le champ où il négocia s'appela le *champ du mensonge.* Il séduît les officiers & les soldats de l'empereur. Ce malheureux père se rend à *Lothaire* & à *Louis de Bavière*, ses enfans rebelles, à cette seule condition qu'on ne crèvera pas les yeux à sa femme, & à son fils *Charles*, qui était avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du mensonge où le pape usa de tant de perfidie envers l'empereur, est auprès de Rouffac dans la haute Alsace, à quelques lieues de Basle : il a conservé le nom de *champ du mensonge.* Si nos campagnes avaient été désignées par les crimes qui s'y sont commis, la terre entière serait un monument de scélératesse.

Le rebelle *Lothaire* envoie sa belle-mère *Judith* prisonnière à Tortonne, son père dans l'abbaye de Saint-Médard, & son frère *Charles* dans le monastère de Prum. Il assemble une diete à Compiègne, & de là à Soissons.

Un archevêque de Reims nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de

Notre-Dame de Soiſſons. *Lothaire* ſon fils eſt préſent à l'humiliation de ſon père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter ſon baudrier, ſon épée, ſon habit, & de ſe proſterner ſur ce cilice. *Louis*, le viſage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y ſoumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix la liſte de ſes crimes, parmi leſquels il eſt ſpécifié qu'il avait fait marcher ſes troupes le mercredi des cendres & indiqué un parlement un jeudi ſaint. On dreſſe un procès verbal de toute cette action, monument encore ſubſiſtant d'inſolence & de baſſeſſe. Dans ce procès verbal on ne daigne pas ſeulement nommer *Louis* du nom d'empereur.

Louis le faible reſte enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soiſſons, vêtu d'un ſac de pénitent, ſans domeſtiques. Si des prêtres appelés *évêques* (ſe diſant ſucceſſeurs de JESUS, qui n'inſtitua jamais d'évêques) traitaient ainſi leur empereur, leur maître, le fils de *Charlemagne*, dans quel horrible eſclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais, & empereurs & peuples méritaient des fers ſi honteux, puiſqu'ils s'y ſoumettaient.

Dans ce temps d'anarchie, les Normands, c'eſt-à-dire ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infeſtaient les côtes de l'Empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg; ils ſaccageaient la Friſe; ils feſaient prévoir les malheurs qu'ils devaient cauſer un jour: & on ne put les chaſſer qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

834. *Louis* roi de Bavière, *Pepin* roi d'Aquitaine veulent délivrer leur père parce qu'ils ſont mécontens de *Lothaire* leur frère. *Lothaire* eſt forcé d'y conſentir. On réhabilite l'empereur dans Saint-Denis auprès de Paris; mais il n'oſe reprendre la couronne qu'après avoir été abſous par les évêques.

Dès

Dès qu'il eſt abſous, il peut lever des armées. *Lothaire* lui rend ſa femme *Judith*, & ſon fils *Charles*. Une aſſemblée à Thionville anathématiſe celle de Soiſſons. Il n'en coûte à l'archevêque *Ebbon* que la perte de ſon ſiége ; encore ne fut-il dépoſé que dans la ſacriſtie. L'empereur l'avait été aux pieds de l'autel. 835.

Toute cette année ſe paſſe en vaines négociations, & eſt marquée par des calamités publiques. 836.

Louis le faible eſt malade. Une comète paraît : *Ne manquez pas*, dit l'empereur à ſon aſtrologue, *de me dire ce que cette comète ſignifie*. L'aſtrologue répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la ſienne. Il ſe prépara à la mort, & guérit. Dans la même année la comète eut ſon effet ſur le roi *Pepin* ſon fils : ce fut un nouveau ſujet de trouble. 837.

L'empereur *Louis* n'a plus que deux enfans à craindre au lieu de trois. *Louis de Bavière* ſe révolte encore, & lui demande encore pardon. 838.

Lothaire demande auſſi pardon afin d'avoir l'Aquitaine. L'empereur fait un nouveau partage de ſes Etats. Il ôte tout aux enfans de *Pepin* dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que poſſédait le rebelle *Lothaire*, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, Trèves, Cologne, l'Alſace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe, & la Friſe. Il donne à ſon bien-aimé *Charles*, le fils de *Judith*, tout ce qui eſt entre la Loire, le Rhône, la Meuſe & l'Océan. Il trouve encore par ce partage le ſecret de mécontenter ſes enfans & ſes petits-enfans. *Louis de Bavière* arme contre lui. 839.

L'empereur *Louis* meurt enfin de chagrin. Il fait avant ſa mort des préſens à ſes enfans. Quelques partiſans de 840.

Louis de Bavière lui fefant un fcrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé : *Je lui pardonne*, dit-il, *mais qu'il fache qu'il me fait mourir.*

Son teftament vrai ou faux confirme la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'Eglife de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On eft étonné, en lifant la charte appelée *Carta divifionis*, qu'il ajoute à ces préfens, la Corfe, la Sardaigne, & la Sicile. La Sardaigne & la Corfe étaient difputées entre les Mufulmans & quelques aventuriers chrétiens. Ces aventuriers avaient recours aux papes qui leur donnaient des bulles & des aumônes. Ils confentaient à relever des papes ; mais alors pour acquérir ce droit de mouvance, il fallait que les papes le demandaffent aux empereurs. Refte à favoir fi *Louis le faible* leur céda en effet le domaine fuprême de la Sardaigne & de la Corfe. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'Orient.

Louis expire le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIEME EMPEREUR.

841. BIENTOT après la mort du fils de *Charlemagne*, fon empire éprouva la deftinée de celui d'*Alexandre*, & de la grandeur des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même; & les guerres inteftines le divifèrent.

Il n'eft pas furprenant que des princes qui avaient détrôné leur père fe vouluffent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait fon frère. L'empereur *Lothaire* voulait tout. *Louis de Bavière* & *Charles* fils de *Judith* s'uniffent contre lui. Ils défolent l'Empire, ils l'épuifent de foldats. Les deux rois livrent à Fontenay dans l'Auxerrois une bataille fanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. *Lothaire* fut vaincu. Il donne alors

au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*. Le vainqueur des Saxons & des Frisons les avait assujettis au christianisme, comme à un frein nécessaire. *Lothaire*, pour les attacher à son parti, leur donne une liberté entière de conscience ; & la moitié du pays redevient idolâtre.

Les deux frères *Louis de Bavière*, & *Charles d'Aquitaine*, s'unissent par ce fameux serment, qui est presque le seul monument que nous ayons de la langue romance. 842.

Pro Deo amur & pro christian poblo, & nostro commun salvament dinst di in avant, in quant Deos savir & podir me dunat &c...... On parle encore cette langue chez les Grisons dans la vallée d'Engadina.

On s'assemble à Verdun pour un traité de partage entre les trois frères. On se bat & on négocie depuis le Rhin jusqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le sort des armes lui donne un maître. 843. 844.

Pendant que les trois frères déchirent le sein de l'Empire, les Normands continuent à désoler ses frontières impunément. Les trois frères signent enfin le fameux traité de partage, terminé à Coblentz par cent vingt députés. *Lothaire* reste empereur : il possede l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Escaut & de la Meuse. *Louis de Bavière* a tout le reste de la Germanie. *Charles*, surnommé depuis le *chauve*, est roi de France. L'empereur renonce à toute autorité sur ses deux frères. Ainsi il n'est plus qu'empereur d'Italie, sans être le maître de Rome. Tous les grands officiers & seigneurs des trois royaumes reconnaissent par un acte authentique le partage des trois frères, & l'hérédité assurée à leurs enfans. 845.

Le pape *Sergius II* est élu par le peuple romain, & prend possession sans attendre la confirmation de l'empereur *Lothaire*. Ce prince n'est pas assez puissant pour se venger, mais il l'est assez pour envoyer son fils *Louis*

confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conserver son droit, & pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une assemblée d'évêques, que jamais les papes ne pourront être consacrés sans la confirmation des empereurs.

Cependant *Louis* en Germanie est obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohèmes. Ces Bohèmes avec les Siléfiens & les Moraves étaient des idolâtres barbares qui couraient sur des chrétiens barbares avec des succès divers.

L'empereur *Lothaire* & *Charles le chauve* ont encore plus à souffrir dans leurs Etats. Les provinces depuis les Alpes jusqu'au Rhin ne savent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux *Pepin*, roi d'Aquitaine, que *Louis le faible* son père avait dépouillé. Plusieurs tyrans s'emparent de plusieurs villes. On donne par-tout de petits combats, dans lesquels il y a toujours des moines, des abbés, des évêques, tués les armes à la main. *Hugues* l'un des bâtards de *Charlemagne*, forcé à être moine, & depuis abbé de Saint-Quentin, est tué devant Toulouse avec l'abbé de *Ferrière*. Deux évêques y sont prisonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. *Charles le chauve* ne s'oppose à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

847. L'empereur *Lothaire*, non moins malheureux, cède la Frise aux Normands à condition d'hommage. Cette funeste coutume d'avoir ses ennemis pour vassaux prépare l'établissement de ces pirates dans la Normandie.

848. Pendant que les Normands ravagent les côtes de la France, les Sarrazins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche église de Saint-Pierre hors des murs.

Le pape *Léon IV*, prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* paraiſſaient abandonner, ſe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en ſouverain. Il avait employé les richeſſes de l'Egliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens, engagea les habitans de Naples & de Gaïette à venir défendre les côtes & le port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre d'eux les otages; ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-même tous les poſtes, & reçut les Sarrazins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier, ainſi qu'en uſa *Goſlin*, évêque de Paris, dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la ſureté de ſes ſujets. Il était né romain: on doit répéter ici les paroles qui ſe trouvent dans l'Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations: *Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption; tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Les Arabes ſont défaits, & les priſonniers employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de Saint-Pierre, & à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait aſſocier ſon fils *Louis* à ſon faible empire. Les muſulmans ſont chaſſés de Bénévent; mais ils reſtent dans le Garillan & dans la Calabre.

Nouvelles diſcordes entre les trois frères, entre les évêques & les ſeigneurs. Les peuples n'en ſont que plus malheureux. Quelques évêques francs & germains déclarent l'empereur *Lothaire* déchu de l'Empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme germains & francs; puiſque l'empereur n'était qu'empereur d'Italie. Ce ne fut 849.

qu'un attentat inutile : *Lothaire* fut plus heureux que ſon père.

850. Raccommodement des trois frères. Nouvelles incurſions
851. de tous les barbares voiſins de la Germanie.

852. Au milieu de ces horreurs, le miſſionnaire *Anſchaire*, évêque de Hambourg, perſuade un *Eric* chef ou duc ou roi du Danemarck, de ſouffrir la religion chrétienne dans ſes Etats. Il obtient la même permiſſion en Suède. Les Suédois & les Danois n'en vont pas moins en courſe contre les chrétiens.

853. Dans ces déſolations de la France & de la Germanie, dans
854. la faibleſſe de l'Italie menacée par les muſulmans, dans le mauvais gouvernement de *Louis d'Italie*, fils de *Lothaire*, livré aux débauches à Pavie, & mépriſé dans Rome, l'empereur de Conſtantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome : mais cet empereur était *Michel*, plus débauché encore, & plus mépriſé que *Louis d'Italie*, & tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puiſſant.

855. L'empereur *Lothaire*, qui avait fait moine l'empereur *Louis le faible* ſon père, ſe fait moine à ſon tour, par laſſitude des troubles de ſon empire, par crainte de la mort, & par ſuperſtition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum ; & meurt imbécille le 28 ſeptembre, après avoir vécu en tyran, comme il eſt dit dans l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*.

LOUIS II,

QUATRIEME EMPEREUR.

856. APRÈS la mort de ce troiſième empereur d'Occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. *Louis l'italique*, ſon fils aîné, reſte à Pavie avec le vain titre d'empereur d'Occident. Le ſecond fils, nommé *Lothaire*, comme ſon

père, a le royaume de Lotharinge appelé enfuite Lorraine : ce royaume s'étendait depuis Genève jufqu'à Strasbourg & jufqu'à Utrecht. Le troifième, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence, & du Languedoc. Cet Etat compofa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite & pauvre, ainfi que toutes les villes en-deçà des Alpes. Dans les temps floriffans de la république & des Céfars, les Romains avaient agrandi & décoré les villes qu'ils avaient foumifes; mais rendues à elles-mêmes ou aux barbares, elles dépérirent toutes, atteftant par leurs ruines la fupériorité du génie des Romains.

Un barbare, nommé *Salomon*, fe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne; mais tous ces royaumes tombèrent prefqu'auffi promptement qu'ils furent élevés.

Louis le germanique commence par enlever l'Alface au nouveau roi de Lorraine. Il donne des priviléges à Strasbourg, ville déjà puiffante, lorfqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-delà du Rhin. Les Normands défolent la France. *Louis le germanique* prend ce temps pour venir accabler fon frère au lieu de le fecourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier, il veut s'emparer de la France. Des reftes des Saxons & d'autres barbares, qui fe jettent fur la Germanie, le contraignent de venir défendre fes propres Etats. 857.

Louis II, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laiffe les papes s'affermir, & n'ofe réfider à Rome. Depuis 858 jufqu'à 865.

Charles le chauve de France, & *Louis le germanique*, font la paix, parce qu'ils ne peuvent fe faire la guerre. L'événement de ces temps-là, qui eft le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine,

Lothaire : ce prince voulut imiter *Charlemagne*, qui répudiait ses femmes & épousait ses maîtresses. Il fait divorce avec sa femme nommée *Teutberge*, fille d'un seigneur de Bourgogne. Il l'accuse d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouse sa maîtresse nommée *Valrade*, qui lui avait été auparavant promise pour femme. Il obtient qu'on assemble un concile à Aix-la-chapelle, dans lequel on approuve son divorce avec *Teutberge*. Le décret de ce concile est confirmé dans un autre à Metz, en présence des légats du pape. Le pape *Nicolas I* casse les conciles de Metz & d'Aix-la-chapelle, & exerce une autorité jusqu'alors inouïe. Il excommunie & dépose quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait, & de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il est à souhaiter sans doute qu'il y ait un tribunal sacré qui avertisse les souverains de leurs devoirs, & les fasse rougir de leurs violences : mais il paraît que le secret du lit d'un monarque pouvait n'être pas soumis à un évêque étranger, & que les Orientaux ont toujours eu des usages plus conformes à la nature, & plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant tous les fruits de l'amour comme légitimes, & en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce temps les descendans de *Charlemagne* sont toujours aux prises les uns contre les autres. Leurs royaumes toujours attaqués par les Barbares.

Le jeune *Pepin* arrière-petit-fils de *Charlemagne*, fils de ce *Pepin* roi d'Aquitaine déposé & mort sans Etats, ayant quelque temps traîné une vie errante & malheureuse, se joignit aux Normands, & renonça à la religion chrétienne; il finit par être pris & enfermé dans un couvent où il mourut.

866. C'est principalement à cette année qu'on peut fixer le schisme qui dure encore entre les Eglises grecque &

romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces disputes, qui sont si intéressantes dans le loisir de la paix.

Charles roi d'Arles meurt sans enfans. L'empereur *Louis*, & *Lothaire* partagent ses Etats.

C'est la destinée de la maison de *Charlemagne* que les enfans s'arment contre leurs pères. *Louis le germanique* avait deux enfans. *Louis* le plus jeune, mécontent de son apanage, veut le détrôner: sa révolte n'aboutit qu'à demander grâce.

Louis roi de Germanie bat les Moraves & les Bohêmes 867.
par les mains de ses enfans. Ce ne sont pas là des victoires 868.
qui augmentent un Etat, & qui le fassent fleurir. Ce n'était que repousser des sauvages dans leurs montagnes & dans leurs forêts.

L'excommunié roi de Lorraine va voir le nouveau pape 869.
Adrien à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec sa maîtresse; il meurt à Plaisance à son retour.

Charles le chauve s'empare de la Lorraine & même de l'Alsace, au mépris des droits d'un bâtard de *Lothaire*, à qui son père l'avait donnée. *Louis le germanique* avait pris l'Alsace à *Lothaire*, mais il la rendit; *Charles le chauve* la prit, & ne la rendit point.

Louis de Germanie veut avoir la Lorraine. *Louis d'Italie* 870.
empereur veut l'avoir aussi, & met le pape *Adrien* dans ses intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. *Louis de Germanie*, & *Charles le chauve* partagent tous les Etats compris sous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'Occident est pour le roi de France, l'Orient pour le roi de Germanie. Le pape *Adrien* menace d'excommunication. On commençait déjà à se servir de ces armes, mais elles furent méprisées. L'empereur d'Italie n'était pas assez puissant pour les rendre terribles.

871. Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir contre un duc de Bénévent, qui, étant à la fois vaſſal des empires d'Orient & d'Occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, & tenait entre eux la balance égale.

L'empereur *Louis* ſe haſarde d'aller à Bénévent, & le duc le fait mettre en priſon. C'eſt préciſément l'aventure de *Louis XI* avec le duc de Bourgogne.

872. Le pape *Jean VIII*, ſucceſſeur d'*Adrien II*, voyant la
873. ſanté de l'empereur *Louis II* chancelante, promet en ſecret la couronne impériale à *Charles le chauve* roi de France, & lui vend cette promeſſe. C'eſt ce même *Jean VIII* qui ménagea tant le patriarche *Photius*, & qui ſouffrit qu'on nommât *Photius* avant lui, dans un concile à Conſtantinople.

Les Moraves, les Huns, les Danois, continuent d'inquiéter la Germanie; & ce vaſte Etat ne peut encore avoir de bonnes lois.

874. La France n'était pas plus heureuſe. *Charles le chauve* avait un fils nommé *Carloman*, qu'il avait fait tonſurer dans ſon enfance, & qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il ſe réfugia enfin à Metz dans les Etats de *Louis de Germanie* ſon oncle. Il lève des troupes, mais ayant été pris, ſon père lui fit crever les yeux, ſuivant la nouvelle coutume.

875. L'empereur *Louis II* meurt à Milan. Le roi de France *Charles le chauve* ſon frère paſſe les Alpes, ferme les paſſages à ſon frère *Louis de Germanie*, court à Rome, répand de l'argent, ſe fait proclamer par le peuple roi des Romains, & couronner par le pape.

Si la loi ſalique avait été en vigueur dans la maiſon de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maiſon, à *Louis le germanique*, qu'appartenait l'Empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condeſcendance, & de l'argent, firent les droits de *Charles le chauve*. Il avilit ſa dignité pour en

jouir. Le pape *Jean VIII* donna la couronne en ſouverain, *le chauve* la reçut en vaſſal, confeſſant qu'il tenait tout du pape, laiſſant aux ſucceſſeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'Empire, & promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du ſaint Siége pour juger toutes les grandes affaires eccléſiaſtiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule & de Germanie : titre devenu inutile.

Certes les papes eurent raiſon de ſe croire en droit de donner l'Empire & même de le vendre, puiſqu'on le leur demandait & qu'on l'achetait, & puiſque *Charlemagne* lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape *Léon III.* Mais auſſi on avait raiſon de dire que *Léon III*, en déclarant *Charlemagne* empereur, l'avait déclaré ſon maître ; que ce prince avait pris les droits attachés à ſa dignité ; que c'était à ſes ſucceſſeurs à confirmer les papes, & non à être choiſis par eux. Le temps, l'occaſion, l'uſage, la preſcription, la force, font tous les droits.

On a conſervé, & on garde peut-être encore à Rome un diplôme de *Charles le chauve*, dans lequel il confirme les donations de *Pepin :* mais *Othon III* déclara que toutes ces donations étaient auſſi fauſſes que celles de *Conſtantin.*

CHARLES LE CHAUVE,

CINQUIEME EMPEREUR.

CHARLES ſe fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes, & les abbés de ce pays. *Nous vous éliſons*, eſt-il dit dans cet acte, *d'un commun conſentement, puiſque vous avez été élevé au trône impérial par l'interceſſion des apôtres St Pierre & St Paul, & par leur vicaire Jean ſouverain pontife*, &c.

876. *Louis de Germanie* ſe jette ſur la France, pour ſe venger d'avoir été prévenu par ſon frère dans l'achat de l'Empire. La mort le ſurprend dans ſa vengeance.

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ſes Etats en les partageant entre ſes enfans. Trois fils de *Louis le germanique* partagent ſes Etats. *Carloman* a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie; *Louis* la Friſe, la Saxe, la Thuringe, la Franconie; *Charles le gros* depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe & les pays circonvoiſins, qu'on appelait alors l'Allemagne.

877. Ce partage rend l'empereur *Charles le chauve* plus puiſſant. Il veut ſaiſir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême ſuperſtition qu'on joignait alors à la rapacité & à la fourberie. *Louis de Germanie & de Lorraine* envoie trente hommes au camp de *Charles le chauve*, pour lui prouver au nom de DIEU que ſa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confeſſeurs ramaſſent dix bagues & dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante ſans s'échauder; dix autres portent chacun un fer rouge l'eſpace de neuf pieds ſans ſe brûler; dix autres, liés avec des cordes, ſont jetés dans de l'eau froide & tombent au fond, ce qui marquait la bonne cauſe; car l'eau repouſſait en-haut les parjures.

L'hiſtoire eſt ſi pleine de ces épreuves qu'on ne peut guère les nier toutes. L'uſage qui les rendait communes, rendait auſſi communs les ſecrets à l'aide deſquels la peau devient inſenſible pour quelque temps à l'action du feu, comme l'huile de vitriol & d'autres corroſifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau quand on y eſt jeté, ce ſerait un plus grand miracle de ſurnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur ſon oncle. L'empereur battu repaſſe en Italie, pourſuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les musulmans toujours cantonnés dans la Calabre. *Carloman*, ce roi de Bavière, ligué avec son frère *le Lorrain*, poursuit en Italie son oncle *le chauve*, qui se trouve pressé à la fois par son neveu, par les mahométans, par les intrigues du pape, & qui meurt au mois d'octobre dans un village près du mont Cénis.

Les historiens disent qu'il fut empoisonné par son médecin, un juif nommé *Sédécias*. Il est seulement constant que l'Europe chrétienne était alors si ignorante, que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des juifs ou des arabes.

C'est à l'empire de *Charles le chauve* que commence le grand gouvernement féodal, & la décadence de toutes choses. C'est sous lui que plusieurs possesseurs des grands offices militaires, des duchés, des marquisats, des comtés, veulent les rendre héréditaires : ils fesaient très-bien. L'empire romain avait été fondé par d'illustres brigands d'Italie ; des brigands du Nord en avaient élevé un autre sur ses débris. Pourquoi les sous-brigands ne se feraient-ils pas procuré des domaines ? le genre-humain en souffrait, mais il a toujours été traité ainsi.

LOUIS III OU LE BEGUE,

SIXIEME EMPEREUR.

LE pape *Jean VIII*, qui se croit en droit de nommer un empereur, se soutient à peine dans Rome. Il promet l'Empire à *Louis le bégue* roi de France, fils du *chauve*. Il le promet à *Carloman* de Bavière. Il s'engage avec un *Lambert* duc de Spolète, vassal de l'Empire. 878.

Ce *Lambert* de Spolète, joué par le pape, se joint à un marquis de Toscane, entre dans Rome, & se saisit

du pape ; mais il eſt enſuite obligé de le relâcher. Un *Bozon* duc d'Arles prétend auſſi à l'Empire.

Les mahométans étaient plus près de ſubjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape ſe ſoumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie eſt extrême dans la Germanie, dans la France, & dans l'Italie.

Louis le bégue meurt à Compiègne le 10 avril. On ne l'a mis au rang des empereurs que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III OU LE GROS,

SEPTIEME EMPEREUR.

879. Il s'agit alors de faire un empereur & un roi de France. *Louis le bégue* laiſſa deux enfans de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé ſi un enfant pouvait être roi. Pluſieurs nouveaux ſeigneurs de France offrent la couronne à *Louis de Germanie*. Il ne prit que la partie occidentale de la Lorraine qu'avait eue *Charles le chauve* en partage. Les deux enfans du *bégue*, *Louis* & *Carloman*, ſont reconnus rois de France, quoiqu'ils ne ſoient pas reconnus unanimement pour enfans légitimes ; mais *Bozon* ſe fait ſacrer roi d'Arles, augmente ſon territoire, & demande l'Empire. *Charles le gros*, roi du pays qu'on nommait encore l'Allemagne, preſſe le pape de le couronner empereur. Le pape répond qu'il donnera la couronne impériale à celui qui viendra le ſecourir le premier contre les chrétiens & contre les mahométans.

880. *Charles le gros* roi d'Allemagne, *Louis* roi de Bavière & de Lorraine, s'uniſſent avec le roi de France contre ce *Bozon* nouveau roi d'Arles, & lui font la guerre. Ils aſſiégent Vienne en Dauphiné ; mais *Charles le gros* va de Vienne à Rome.

Charles eſt couronné & ſacré empereur par le pape 881.
Jean VIII, dans l'égliſe de Saint-Pierre, le jour de Noël.

Le pape lui envoie une palme ſelon l'uſage; mais ce fût la ſeule que *Charles* remporta.

Son frère *Louis* roi de Bavière, de la Pannonie, de ce 882.
qu'on nommait la France orientale. & des deux Lorraines, meurt le 20 janvier de la même année. Il ne laiſſait point d'enfans. L'empereur *Charles le gros* était l'héritier naturel de ſes Etats; mais les Normands ſe préſentaient pour les partager. Ces fréquens troubles du Nord achevaient de rendre la puiſſance impériale très-problématique dans Rome, où l'ancienne liberté repouſſait toujours des racines. On ne ſavait qui dominerait dans cette ancienne capitale de l'Europe, ſi ce ſerait ou un évêque, ou le peuple, ou un empereur étranger.

Les Normands pénètrent juſqu'à Metz; ils vont brûler Aix-la-chapelle, & détruire tous les ouvrages de *Charlemagne*. *Charles le gros* ne ſe délivre d'eux qu'en prenant toute l'argenterie des égliſes, & en leur donnant quatre mille cent ſoixante marcs d'argent, avec leſquels ils allèrent préparer des armemens nouveaux.

L'Empire était devenu ſi faible que le pape *Martin II*, 883.
ſucceſſeur de *Jean VIII*, commence par faire un décret ſolemnel, par lequel on n'attendra plus les ordres de l'empereur pour l'élection des papes. L'empereur ſe plaint en vain de ce décret. Il avait ailleurs aſſez d'affaires.

Un duc de *Zventilbold*, à la tête des païens moraves, dévaſtait la Germanie. L'empereur s'accommoda avec lui comme avec les Normands. On ne ſait pas s'il avait de l'argent à lui donner, mais il le reconnut prince & vaſſal de l'Empire.

Une grande partie de l'Italie eſt toujours dévaſtée 884.
par le duc de Spolete & par les Sarrazins. Ceux-ci pillent

la riche abbaye de Mont-Caſſin, & enlèvent tous ſes tréſors ; mais un duc de Bénévent les avait déjà prévenus.

Charles le gros marche en Italie pour arrêter tous ces déſordres. A peine était-il arrivé que les deux rois de France ſes neveux étant morts, il repaſſe les Alpes pour leur ſuccéder.

885. Voilà donc *Charles le gros* qui réunit ſur ſa tête toutes les couronnes de *Charlemagne ;* mais elle ne fut pas aſſez forte pour les porter.

Un bâtard de *Lothaire*, nommé *Hugues*, abbé de Saint-Denis, s'était depuis long-temps mis en tête d'avoir la Lorraine pour ſon partage. Il ſe ligue avec un normand auquel on avait cédé la Friſe, & qui épouſa ſa ſœur. Il appelle d'autres normands.

L'empereur étouffa cette conſpiration. Un comte de Saxe nommé *Henri*, & un archevêque de Cologne ſe chargèrent d'aſſaſſiner ce normand duc de Friſe dans une conférence. On ſe ſaiſit de l'abbé *Hugues*, ſous le même prétexte, en Lorraine ; & l'uſage de crever les yeux ſe renouvela pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci, voyant qu'on ne les attaquait que par des trahiſons, pénètrent de la Hollande en Flandre ; ils paſſent la Somme & l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre à Paris. Cette ville, aujourd'hui immenſe, n'était ni forte ni grande ni peuplée. La tour du grand châtelet n'était pas encore entièrement élevée quand les Normands parurent. Il fallut ſe hâter de l'achever avec du bois ; de ſorte que le bas de la tour était de pierre & le haut de charpente.

Les Pariſiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris *Odon*, ou *Eudes*, que ſa valeur éleva

depuis

depuis ſur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. *Sigefroi* chef des Normands preſſa le ſiége avec une fureur opiniâtre, mais non deſtituée d'art. Les Normands ſe ſervirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brèche, & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte *Eudes*, & leur évêque *Goſlin*, qui fit à la fois les fonctions de prêtre & de guerrier dans cette petite ville : il béniſſait le peuple & combattait avec lui ; il mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége : le véritable martyr eſt celui qui meurt pour ſa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an & demi, après quoi ils allèrent piller la Bourgogne & les frontières de l'Allemagne, tandis que *Charles le gros* aſſemblait des diètes.

Il ne manquait à *Charles le gros* que d'être malheureux 887. dans ſa maiſon : mépriſé dans l'Empire, il paſſa pour l'être de ſa femme l'impératrice *Richarde*. Elle fut accuſée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrît de ſe juſtifier par le jugement de DIEU. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andelau qu'elle avait fondée en Alſace.

On fit enſuite adopter à *Charles* pour ſon fils (ce qui était alors abſolument hors d'uſage) le fils de *Bozon*, ce roi d'Arles ſon ennemi. On dit qu'alors ſon cerveau était affaibli. Il l'était ſans doute, puiſque poſſédant autant d'Etats que *Charlemagne* il ſe mit au point de tout perdre ſans réſiſtance. Il eſt détrôné dans une diète auprès de Maïence.

La dépoſition de *Charles le gros* eſt un ſpectacle qui 888. mérite une grande attention. Fut-il dépoſé par ceux qui l'avaient élu ? quelques ſeigneurs thuringiens, ſaxons, bavarois, pouvaient-ils dans un village appelé Tribur, diſpoſer de l'empire romain & du royaume de France ?

non ; mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de *Charlemagne* pour un bâtard de *Carloman* fils de *Louis le germanique :* ils déclarent ce bâtard nommé *Arnould*, roi de Germanie. *Charles le gros* meurt sans secours, auprès de Constance, le 8 janvier 888.

Le sort de l'Italie, de la France, & de tant d'Etats, était alors incertain.

Le droit de la succession était par-tout très peu reconnu. *Charles le gros* lui-même avait été couronné roi de France au préjudice d'un fils posthume de *Louis le bégue :* & au mépris des droits de ce même enfant, les seigneurs Français élisent pour roi *Eudes* comte de Paris.

Un *Rodolphe*, fils d'un autre comte de Paris, se fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de *Bozon* roi d'Arles, adopté par *Charles le gros*, devient roi d'Arles par les intrigues de sa mère.

L'empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins saisir ce fantôme, que le nom de *Charlemagne* rendait encore vénérable. Ce prétendu empire qui s'appelait romain devait être donné à Rome. Un *Gui* duc de Spolète, un *Bérenger* duc de Frioul, se disputaient le nom & le rang des Césars. *Gui* de Spolète se fait couronner à Rome. *Bérenger* prend le vain titre de roi d'Italie ; & par une singularité digne de la confusion de ces temps-là, il vient à Langres, se faire couronner roi d'Italie, en Champagne.

C'est dans ces troubles que tous les seigneurs se cantonnent, que chacun se fortifie dans son château, que la plupart des villes sont sans police, que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre, & que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands, & pour défendre les dames, ou pour les enlever.

Plusieurs évêques de France, & surtout l'archevêque 889.
de Reims, offrent le royaume de France au bâtard *Arnould*, parce qu'il descendait de *Charlemagne*, & qu'ils haïssaient *Eudes*, qui n'était du sang de *Charlemagne* que par les femmes.

Le roi de France *Eudes* va trouver *Arnould* à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine dont *Arnould* était déjà en possession, lui promet de le reconnaître empereur, & lui remet dans les mains le sceptre & la couronne de France, qu'il avait apportés avec lui. *Arnould* les lui rend & le reconnaît roi de France. Cette soumission prouve que les rois se regardaient encore comme vassaux de l'empire romain. Elle prouve encore plus combien *Eudes* craignait le parti qu'*Arnould* avait en France.

Le règne d'*Arnould* en Germanie est marqué par des 890.
événemens sinistres. Des restes de Saxons mêlés aux 891.
Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique, entre l'Elbe & l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohèmes, les Moraves, d'autres Slaves désolent le midi & battent les troupes d'*Arnould*; les Huns font des incursions; les Normands recommencent leurs ravages: tant d'invasions n'établissent pourtant aucune conquête. Ce sont des dévastations passagères, mais qui laissent la Germanie dans un état très-pauvre & très-malheureux.

A la fin *Arnould* défait en personne les Normands auprès de Louvain; & l'Allemagne respire.

La décadence de l'empire de *Charlemagne* enhardit 892.
le faible empire d'Orient. Un patrice de Constantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, & menace Rome: mais comme les Grecs ont à se défendre des Sarrazins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller jusqu'à l'ancienne capitale de l'Empire.

On voit combien *Eudes* roi de France avait eu raison de mettre sa couronne aux pieds d'*Arnould*. Il avait besoin

de ménager tout le monde. Les ſeigneurs & les évêques de France rendent la couronne à *Charles le ſimple*, ce fils poſthume de *Louis le bégue*, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

893. Comme dans ces diviſions le roi *Eudes* avait imploré la protection d'*Arnould*, *Charles le ſimple* vient l'implorer à ſon tour à la diète de Vorms. *Arnould* ne fait rien pour lui ; il le laiſſe diſputer le royaume de France, & marche en Italie, pour y diſputer le nom d'empereur à *Gui* de Spolète, la Lombardie à *Bérenger*, & Rome au pape.

894. Il aſſiége Pavie où était cet empereur de Spolète, qui fuit. Il s'aſſure de la Lombardie. *Bérenger* ſe cache ; mais on voit dès-lors combien il eſt difficile aux empereurs de ſe rendre maîtres de Rome. *Arnould*, au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile auprès de Maïence.

895. *Arnould* après ſon concile, tenu pour s'attacher les évêques, tient une diète à Vorms pour avoir de nouvelles troupes & de l'argent, & pour faire couronner ſon fils *Zventibold* roi de Lorraine.

896. Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur : mais ils ne ſavaient pas ſe défendre. *Arnould* attaque la partie de la ville appelée Léonine, du nom du célébre pontiſe *Léon IV* qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reſte de la ville au-delà du Tibre ſe rend ; & le pape *Formoſe* ſacre *Arnould* empereur dans l'égliſe de Saint-Pierre. Les ſénateurs (car il y avait encore un ſénat) lui font le lendemain ſerment de fidélité dans l'égliſe de Saint-Paul. C'eſt l'ancien ſerment équivoque : *Je jure que je ſerai fidelle à l'empereur, ſauf ma fidélité pour le pape.*

ARNOULD,

HUITIEME EMPEREUR.

UNE femme d'un grand courage, nommée *Agiltrude*, 896.
mère de ce prétendu empereur *Gui* de Spolète, laquelle avait en vain armé Rome contre *Arnould*, se défend encore contre lui. *Arnould* l'affiége dans la ville de Fermo. Les auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoisonné, pour adoucir son esprit, & disent que l'empereur fut assez imbécille pour le prendre. Ce qui est incontestable, c'est qu'il leva le siége, qu'il était malade, qu'il repassa les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laissa l'Italie dans une plus grande confusion que jamais, & qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute son autorité pendant son absence.

La Germanie est alors dans la même anarchie que la 897.
France. Les seigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, 898.
dans l'Alsace, dans le pays appelé aujourd'hui la Saxe, 899.
dans la Bavière, dans la Franconie. Les évêques & les abbés s'emparent des droits régaliens: ils ont des avoués, c'est-à-dire des capitaines, qui leur prêtent serment, auxquels ils donnent des terres, & qui tantôt combattent pour eux, & tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monastères; & les couvens étant devenus des principautés, les avoués devinrent des seigneurs.

Les évêques & les abbés d'Italie ne furent jamais sur le même pied : premièrement, parce que les seigneurs italiens étaient plus habiles, les villes plus puissantes & plus riches que les bourgades de Germanie & de France; & enfin parce que l'Eglise de Rome, quoique très-mal conduite, ne souffrait pas que les autres Eglises d'Italie fussent puissantes.

La chevalerie & l'esprit de chevalerie s'étendent dans tout l'Occident. On ne décide presque plus de procès que par des champions. Les prêtres bénissent leurs armes, & on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne sont point enchantées, & qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur sans pouvoir, meurt en Bavière en 899. Des auteurs le font mourir de poison, d'autres d'une maladie pédiculaire : mais la maladie pédiculaire est une chimère ; & le poison en est souvent une autre.

900. La confusion augmente. *Bérenger* regne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de *Bozon*, roi d'Arles par les intrigues de sa mère, est par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors disposaient de tout ; elles fesaient des empereurs & des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV est reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de *Zventibold* son frère, & n'en est guère plus puissant.

Depuis 901 jusqu'à 907. Les Huns & les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe, & la Franconie, où il semblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un *Moimir*, qui s'était fait duc de Moravie & chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toscane, *Adelbert*, célebre par sa femme *Théodora*, est despotique dans Rome. *Bérenger* s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns afin d'empêcher le nouveau roi germain de venir en Italie ; fait la guerre au prétendu empereur d'Arles ; le prend prisonnier & lui fait crever les yeux ; entre dans Rome, & force le pape *Jean IX* à le couronner empereur. Le pape après l'avoir sacré s'enfuit à Ravenne, & sacre un autre empereur nommé *Lambert*, fils du duc de Spolète errant & pauvre, qui prend le titre d'*invincible & toujours auguste*.

Cependant *Louis IV*, roi de Germanie, s'intitule aussi 908.
empereur; plusieurs auteurs lui donnent ce titre; mais 909.
Sigebert dit qu'à cause des maux qui de son temps désolèrent 910.
l'Italie il ne mérita pas la bénédiction impériale : la 911.
véritable raison est qu'il ne fut pas assez puissant pour se faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de son temps.

LOUIS IV,

NEUVIEME EMPEREUR.

SOUS cet étrange empereur, l'Allemagne est dans la 912.
dernière désolation. Les Huns, payés par *Bérenger* pour venir ravager la Germanie, sont ensuite payés par *Louis IV* pour s'en retourner. Deux factions, celle d'un duc de Saxe & d'un duc de Franconie, s'élèvent, & font plus de mal que les Huns. On pille toutes les églises; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur *Louis IV* s'enfuit à Ratisbonne où il meurt à l'âge de vingt ans. C'est ainsi que finit la race de *Charlemagne* en Germanie.

CONRAD PREMIER,

DIXIEME EMPEREUR.

LES seigneurs germains s'assemblent à Vorms pour élire un roi. Ces seigneurs étaient tous ceux qui, ayant le plus d'intérêt à choisir un prince selon leur goût, avaient assez de pouvoir & assez de crédit pour se mettre au rang des électeurs. On ne reconnaissait guère dans ce siècle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient presque par-tout; témoin celles d'*Arnould* en Germanie, de *Gui* de Spolete & de *Bérenger* en Italie, de dom *Sanche* en Arragon, d'*Eudes*,

de *Robert*, de *Raoul*, de *Hugues-Capet*, en France, & des empereurs de Conſtantinople : car tant de vaſſaux, tant de princes voulaient avoir le droit de choiſir un chef, & l'eſpérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'*Othon*, duc de la nouvelle Saxe, fut choiſi par la diète, mais que ſe voyant trop vieux, il propoſa lui-même *Conrad* duc de Franconie ſon ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'eſt guère dans l'eſprit de ces temps preſque ſauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres ſiècles : mais à commencer par *Clovis*, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur ni en Italie ni en France. Les Germains ſeuls, accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis *Charlemagne*, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Depuis 913 jusqu'à 919.

Le règne de *Conrad* ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ſes vaſſaux ; & particulièrement contre le fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois font toujours la guerre à l'Allemagne, & on n'eſt occupé qu'à les repouſſer. Les Français pendant ce temps s'emparent de la Lorraine. Si *Charles le ſimple* avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom de *ſimple ;* mais il avait des miniſtres & des généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermiſſent dans la poſſeſſion de leurs fiefs. *Conrad* meurt en 919 dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant ſa mort il déſigna *Henri* duc de Saxe pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de ſon propre frère. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'il eût cru être en droit de ſe choiſir un ſucceſſeur, ni qu'il eût choiſi ſon ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant ſon règne. La Lombardie était en proie aux

divisions, Rome aux plus horribles scandales, & Naples & Sicile aux dévastations des Sarrazins.

C'est dans ce temps que la prostituée *Théodora* plaçait à Rome sur le trône de l'Eglise *Jean X*, non moins prostitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIEME EMPEREUR.

IL est important d'observer que dans ces temps d'anarchie plusieurs bourgades d'Allemagne commencèrent à jouir des droits de la liberté naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetèrent ces droits de leurs seigneurs ; les autres les avaient soutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concoururent, dit-on, avec les évêques & les seigneurs, pour choisir un empereur, & sont, cette fois, au rang des électeurs. Ainsi *Henri I* dit l'*oiseleur*, duc de Saxe, est élu par une assemblée qui ressemble aux trois états établis long-temps après en France. Rien n'est plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés concourent à établir le gouvernement. 920.

Ce n'est pas qu'il y eût alors en Allemagne trois états distincts, trois ordres distinctement reconnus. Ces trois ordres, noblesse, clergé, communes, n'existent qu'en France : jamais dans aucun autre pays le clergé n'a fait une nation à part. Les évêques & les abbés comme grands terriens, comme barons, comtes, princes, eurent de la puissance, & prévalurent souvent dans les élections des empereurs, jusqu'à ce qu'enfin les sept principaux officiers & chapelains de l'Empire s'emparèrent du droit exclusif d'élire l'empereur. Il ne faut pas croire qu'il y ait aucune vérité fondamentale dans la science de l'histoire, comme il en est dans les mathématiques.

Depuis 921 jusqu'à 930.

Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacans.

L'empereur *Henri* a une courte guerre avec le duc de Bavière, & la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces années peu d'événemens qui intéressent le sort de la Germanie. Le plus important est l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis si elle resterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri l'oiseleur soumet toute la haute & basse Lorraine en 925, & l'enlève au duc *Giselbert*, à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend ensuite à ce duc, pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liége, disputée ensuite par l'évêque de Liége; c'était les terres entre Metz & la Franche-Comté, disputées aussi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France; il en fut ensuite séparé.

Henri fait des lois plus intéressantes que les événemens & les révolutions dont se surcharge l'histoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vassaux, les arrière-vassaux, se soumettent à fournir des milices, & des grains pour les faire subsister. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohèmes, les Moraves, les Normands, avaient dévastés. Il bâtit Brandebourg, Misnie, Slefwick. Il y établit des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort & de Corbie ruinées. Il construit quelques villes, comme Gotha, Herfort, Goslar.

Les anciens Saxons, les Slaves-Abrodites, les Vandales leurs voisins, sont repoussés. Son prédécesseur *Conrad* s'était soumis à payer un tribut aux Hongrois, & *Henri l'oiseleur* le payait encore. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

On dit que les députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, *Henri* leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers allemands, quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'eſpace d'une lieuë. Cette groſſiéreté digne de ces temps-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il eſt vrai que les Hongrois viennent faire plus de dégât que le tribut n'eût coûté: mais enfin ils ſont repouſſés & vaincus. Depuis 930 juſqu'à 936.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, & les met en garniſon dans ces villes. Il exerce la nobleſſe par des joûtes & des eſpèces de tournois: il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois lombards, & s'appelaient *battagliole.*

Ayant pourvu à la défenſe de l'Allemagne, il veut enfin paſſer en Italie à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour avoir la couronne impériale.

Les troubles & les ſcandales de Rome étaient augmentés. *Marozie*, fille de *Théodora*, avait placé ſur la chaire de *St Pierre* le jeune *Jean XI*, né de ſon adultère avec *Sergius III*, & gouvernait l'Egliſe ſous le nom de ſon fils. Les vicaires de JESUS étaient alors les plus ſcandaleux & les plus impies de tous les hommes: mais l'ignorance des peuples était ſi profonde, leur imbécillité ſi grande, leur ſuperſtition ſi enracinée, qu'on reſpectait toujours la place quand la perſonne était en horreur. Quelques tyrans qui accablaſſent l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïſſait le plus.

Henri l'oiſeleur, comptant ſur ſes forces, crut profiter de ces troubles; mais il mourut en chemin dans la Thuringe en 936. On ne l'a appelé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, & l'uſage de le nommer ainſi a prévalu.

OTHON PREMIER, surnommé LE GRAND,

DOUZIEME EMPEREUR.

936. VOICI enfin un empereur véritable. Les ducs & les comtes, les évêques, les abbés, & tous les seigneurs puissans qui se trouvent à Aix-la-chapelle, élisent *Othon* fils de *Henri l'oiseleur*. Il n'est pas dit que les députés des bourgs aient donné leurs voix. Il se peut faire que les grands seigneurs, devenus plus puissans sous *Henri l'oiseleur*, leur eussent ravi ce droit naturel : il se peut encore que les communes, à l'élection de *Henri l'oiseleur*, eussent donné leurs acclamations & non pas leurs suffrages; & c'est ce qui est plus vraisemblable.

L'archevêque de Maïence annonce au peuple cette élection, le sacre, & lui met la couronne sur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'est que les prélats dînent à la table de l'empereur, & que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière, & de Lorraine, servirent à table : le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître d'hôtel, & le duc de Suabe en qualité d'échanson. Cette cérémonie se fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-chapelle brûlée par les Huns, & non encore rebâtie.

Les Huns & les Hongrois viennent encore troubler la fête. Ils s'avancent jusqu'en Vestphalie, mais on les repousse.

937. La Bohème était alors entièrement barbare, & à moitié chrétienne. Heureusement pour *Othon*, elle est troublée par des guerres civiles. Il en profite aussitôt. Il rend la Bohème tributaire de la Germanie, & y rétablit le christianisme.

938. *Othon* tâche de se rendre despotique, & les seigneurs des
939. grands fiefs, de se rendre indépendans. Cette grande
940. querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, subsiste dans les

eſprits depuis plus de huit cents années, ainſi que la querelle de Rome & de l'Empire.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, & de la liberté qui ne veut point céder, a long-temps agité toute l'Europe chrétienne. Elle ſubſiſta en Eſpagne tant que les chrétiens y eurent les Maures à combattre; après quoi l'autorité ſouveraine prit le deſſus. C'eſt ce qui troubla la France juſqu'au milieu du règne de *Louis XI*; ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit ſa grandeur; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble & l'eſclavage du peuple. Ce même eſprit a troublé la Suède & le Danemarck, a fondé les républiques de Suiſſe & de Hollande. La même cauſe a produit par-tout différens effets. Mais dans les plus grands Etats la nation a preſque toujours été ſacrifiée aux intérêts d'un ſeul homme ou de quelques hommes; la raiſon en eſt que la multitude, obligée de travailler pour gagner ſa vie, n'a ni le temps ni le pouvoir d'être ambitieuſe.

Le duc de Bavière refuſe de faire hommage. *Othon* entre en Bavière avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc, comte palatin en Bavière, & un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de *comte palatin* eſt renouvelée des comtes du palais des empereurs romains, & des comtes du palais des rois francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins ſont d'abord des juges ſuprêmes. Ils jugent en dernier reſſort au nom de l'empereur. Ce reſſort ſuprême de juſtice eſt, après une armée, le plus grand appui de la ſouveraineté.

Othon diſpoſe à ſon gré des dignités & des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort ſans enfans, il donne le marquiſat à un comte *Gérard*, qui n'était point parent du mort.

Plus *Othon* affecte le pouvoir abſolu, plus les ſeigneurs des grands fiefs s'y oppoſent : & dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour ſoutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunſvick s'adreſſent à *Louis d'outremer*, roi de France. *Louis d'outremer* entre dans la Lorraine & dans l'Alſace, & ſe joint aux alliés. *Othon* prévient le roi de France, il défait vers le Rhin, auprès de Briſach, les ducs de Franconie & de Lorraine qui ſont tués.

Il ôte le titre de *palatin* à la maiſon de Franconie. Il en pourvoit la maiſon de Bavière : il attache à ce titre des terres & des châteaux. C'eſt de-là que ſe forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à préſent c'eſt un prince électeur, un ſouverain. Le contraire eſt arrivé en France.

941. Comme les ſeigneurs des grands fiefs germains avaient appelé le roi de France à leur ſecours, les ſeigneurs de France appellent pareillement *Othon*. Il pourſuit *Louis d'outremer* dans toute la Champagne : mais des conſpirations le rappelent en Allemagne.

942. Le deſpotiſme d'*Othon* aliénait tellement les eſprits que
943. ſon propre frère *Henri*, duc dans une partie de la Lorraine,
944. s'était uni avec pluſieurs ſeigneurs pour lui ôter le trône & la vie. Il repaſſe donc en Allemagne, étouffe la conſpiration, & pardonne à ſon frère qui apparemment était aſſez puiſſant pour ſe faire pardonner.

Il augmente les priviléges des évêques & des abbés, pour les oppoſer aux ſeigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince, & tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à ſon frère *Henri* qui avait conſpiré contre lui, & l'ôte aux héritiers naturels. C'eſt la plus grande preuve de ſon autorité abſolue.

En ce temps la race de *Charlemagne*, qui régnait encore 945.
en France, était dans le dernier aviliſſement. On avait cédé 946.
en 912 la Neuſtrie proprement dite aux Normands, & même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France.

Hugues duc de l'île de France, du ſang de *Charlemagne*, par les femmes, père de *Hugues Capet*, gendre en premières noces d'*Edouard I* roi d'Angleterre, beau-frère *d'Othon* par un ſecond mariage, était un des plus puiſſans ſeigneurs de l'Europe, & le roi de France alors un des plus petits. Ce *Hugues* avait rappelé *Louis d'outremer* pour le couronner & pour l'aſſervir, & on l'appelait *Hugues le grand*, parce qu'il s'était rendu puiſſant aux dépens de ſon maître.

Il s'était lié avec les Normands qui avaient fait le malheureux *Louis d'outremer* priſonnier. Ce roi, délivré de priſon, reſtait preſque ſans villes & ſans domaine. Il était auſſi beau-frère d'*Othon*, dont il avait épouſé la ſœur. Il lui demande ſa protection, en cédant tous ſes droits ſur la Lorraine.

Othon marche juſqu'auprès de Paris. Il aſſiége Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans ſes Etats, après une expédition inutile.

Othon n'ayant pu battre *Hugues le grand*, le fait excom- 947.
munier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du 948.
pape prononce la ſentence, à la réquiſition de l'aumônier d'*Othon*. *Hugues* n'en eſt pas moins le maître en France.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Sleſwick dans la Cherſonèſe cimbrique, pour arrêter les courſes des Danois. Ils tuent le margrave. *Othon* y court en perſonne, reprend la ville, aſſure les frontières. Il fait la paix avec le Danemarck, à condition qu'on y prêchera le chriſtianiſme.

De là *Othon* va tenir un concile auprès de Maïence à 949.
Ingelheim. *Louis d'outremer*, qui n'avait point d'armée, avait demandé au pape *Agapet* ce concile, faible reſſource contre *Hugues le grand*.

Des évêques germains & *Marin* le légat du pape y parurent comme juges, *Othon* comme protecteur, & *Louis* roi de France en suppliant. Le roi *Louis* y demanda justice, & dit : „ J'ai été reconnu roi par les suffrages de „ tous les seigneurs. Si on prétend que j'aie commis quelque „ crime qui mérite les traitemens que je souffre, je suis „ prêt à m'en purger au jugement du concile, suivant „ l'ordre d'*Othon*, ou par un combat singulier. „

Ce triste discours prouve l'usage des duels ; l'état déplorable du roi de France, la puissance d'*Othon* & les élections des rois. Le droit du sang semblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des suffrages. *Hugues le grand* est cité à ce vain concile : on se doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'est pas moins prouvé, c'est que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendans de sa couronne impériale ; c'est l'ancienne prétention de sa chancellerie, & on fesait valoir cette chimère, quand il se trouvait quelque malheureux roi assez faible pour s'y soumettre.

950. *Othon* donne l'investiture de la Suabe, d'Augsbourg, de Constance, du Virtemberg, à son fils *Ludolphe*, *sauf les droits des évêques.*

951. *Othon* retourne en Bohème, bat le duc *Bol*, qu'on appelle *Boleslas*. Le mot de *slas* chez ces peuples désignait un chef. C'est de-là qu'on leur donna d'abord le nom de *slaves*, & qu'ensuite on appela esclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vasselage de la Bohème, & y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà était encore païen, excepté quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne, exterminée en Syrie où elle était née, & en Afrique où elle s'était transplantée, s'établit encore dans le nord de l'Europe. *Othon* pensait dès-lors à renouveler l'empire de *Charlemagne* : une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde

Adélaïde sœur d'un petit roi de la Bourgogne transjurane, veuve d'un roi ou d'un usurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre usurpateur, *Berenger II*, assiégée dans Canosse, appelle *Othon* à son secours. Il y marche, la délivre; & étant veuf alors, il l'épouse. Il entre dans Pavie en triomphe avec *Adélaïde*. Mais il fallait du temps & des soins pour assujettir le reste du royaume, & surtout Rome qui ne voulait point de lui.

Il laisse son armée à un prince nommé *Conrad*, qu'il a 952.
fait duc de Lorraine, & son gendre: & ce qui est assez commun dans ces temps-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de poursuivre ses conquêtes. Il y avait des évêques italiens à ce concile: il est vraisemblable qu'il ne le tint que pour disposer les esprits à le recevoir en Italie.

Son mariage avec *Adélaïde*, qui semblait devoir lui 953.
assurer l'Italie, semble bientôt la lui faire perdre.

Son fils *Ludolphe* auquel il avait donné tant d'Etats, mais qui craignait qu'*Adélaïde* sa belle-mère ne lui donnât un maître; son gendre *Conrad* à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conspirent contre lui; un archevêque de Maïence, un évêque d'Augsbourg, se joignent à son fils & à son gendre: il marche contre son fils; & au lieu de se faire empereur à Rome, il soutient une guerre civile en Allemagne.

Son fils dénaturé appelle les Hongrois à son secours, 954.
& on a bien de la peine à les repousser des bords du Rhin & des environs de Cologne, où ils s'avancent.

Othon avait un frère ecclésiastique nommé *Brunon*; il le fait élire archevêque de Cologne, & lui donne la Lorraine.

Les armes d'*Othon* prévalent. Ses enfans & les conjurés 955.
viennent demander pardon; l'archevêque de Maïence

rentre dans le devoir. Le fils du roi en ſort encore. Il vient enfin pieds nus ſe jeter aux genoux de ſon père.

Les Hongrois appelés par lui ne demandent point grâce comme lui ; ils déſolent l'Allemagne. *Othon* leur livre bataille dans Augsbourg, & les défait. Il paraît qu'il était aſſez fort pour les battre, non pas aſſez pour les pourſuivre & les détruire, quoique ſon armée fût compoſée de légions à-peu-près ſelon le modèle des anciennes légions romaines.

Ce que craignait le fils d'*Othon* arrive. *Adélaïde* accouche d'un prince, c'eſt *Othon II.*

Depuis 956 juſqu'à 960.

Les deſſeins ſur Rome ſe mûriſſent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encore d'éclore. Les Slaves & d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne, encore très-mal aſſurée, malgré tous les ſoins d'*Othon*. De petites guerres, vers le Luxembourg & le Hainaut, qui étaient de la baſſe Lorraine, ne laiſſent pas de l'occuper encore.

Ludolphe, ce fils d'*Othon* envoyé en Italie contre *Bérenger*, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poiſon.

Bérenger alors eſt maître abſolu de l'ancien royaume de Lombardie, & non de Rome ; mais il avait néceſſairement mille différends avec elle comme les anciens rois lombards.

Un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de ſa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* ſon oncle. C'eſt le premier pape qui ait changé ſon nom à ſon avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand ſa famille le fit pontife. C'était un jeune homme, qui vivait en prince, aimant les armes & les plaiſirs.

On s'étonne que ſous tant de papes ſcandaleux, l'Egliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives ni ſes prétentions; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi

gouvernées; les évêques, ayant toujours à demander à Rome ou des ordres ou des grâces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques ſcandales de plus ; & leur intérêt était d'être toujours unis à l'Egliſe romaine, parce que cette union les rendait plus reſpectables aux peuples, & plus conſidérables aux yeux des ſouverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriſer les papes ; mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait : enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujours ſacrée quoique ſouillée.

Les Italiens appellent enfin *Othon* à leur ſecours. Ils voulaient, comme dit *Luitprand* contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'eſt-là une des principales cauſes des longs malheurs de l'Italie.

Othon, avant de partir pour l'Italie, a ſoin de faire élire 960.
ſon fils *Othon* né d'*Adélaïde*, roi de Germanie à l'âge de ſept ans : nouvelle preuve que le droit de ſucceſſion n'exiſtait pas. Il prend la précaution de le faire couronner à Aix-la-chapelle par les archevêques de Cologne, de Maïence, & de Trèves, à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction : c'était *Brunon* frère d'*Othon.*

Il paſſe les Alpes du Tirol, entre dans Pavie, qui eſt 961.
toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie.

Pendant que *Bérenger* fuit avec ſa famille, *Othon* marche 962.
à Rome ; on lui ouvre les portes. Il ſe fait couronner empereur par le jeune *Jean XII*, auquel il confirme quelques prétendues donations qu'on diſait faites au pontificat par *Pepin le bref*, par *Charlemagne*, & par *Louis le faible.* Mais il ſe fait prêter ſerment de fidélité par le pape ſur le corps de *St Pierre*, qui n'a pas été plus enterré à Rome que *Pepin*, *Charles*, & *Louis*, n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commiſſaires impériaux à Rome.

Cet inftrument écrit en lettres d'or, foufcrit par fept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés, & plufieurs prélats italiens, eft gardé encore au château Saint-Ange. La date eft du 13 février 962. On dit que *Lothaire*, roi de France, & *Hugues-Capet*, depuis roi, affiftèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet fi faibles qu'ils pouvaient fervir d'ornement au facre d'un empereur : mais les noms de *Lothaire* & de *Hugues-Capet* ne fe trouvent pas dans les fignatures de cet acte, fi on en croit ceux qui en ont tant parlé fans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les églifes d'Allemagne, c'eft d'ériger Magdebourg en archevêché, Merfebourg en évêché, pour convertir, dit-on, les Slaves, c'eft-à-dire ces peuples Scythes & Sarmates qui habitaient la Moravie, une partie du Brandebourg, de la Siléfie &c.

A peine le pape s'était donné un maître qu'il s'en repentit. Il fe ligue avec ce même *Bérenger*, réfugié chez des mahométans cantonnés fur les côtes de Provenee. Il follicite les Hongrois d'entrer en Allemagne; c'eft ce qu'il fallait faire auparavant.

963. L'empereur *Othon*, qui a achevé de foumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il affemble un concile. Le pape *Jean XII* fe cache. On l'accufe en plein concile dans l'églife de Saint-Pierre d'avoir joui de plufieurs femmes, & furtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de fon père; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir crevé les yeux à fon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enfuite de l'avoir fait mourir, enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable : deux chofes qui femblent fe contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-fept ans, parut être dépofé pour fes inceftes & pour fes fcandales, & le

fut en effet pour avoir voulu, ainſi que tous les Romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

On élit à ſa place un nouveau pape nommé *Léon VIII. Othon* ne peut ſe rendre maître de la perſonne de *Jean XII*, ou s'il le put, il fit une grande faute.

Le nouveau pape *Léon VIII*, ſi l'on en croit le diſcours d'*Arnoud*, évêque d'Orléans, n'était ni eccléſiaſtique, ni même chrétien. 964.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, ſoulève les Romains du fond de ſa retraite; & tandis qu'*Othon* va faire le ſiége de Camerino, le pontife, aidé de ſa maîtreſſe, rentre dans Rome. Il dépoſe ſon compétiteur, fait couper la main droite au cardinal *Jean*, qui avait écrit la dépoſition contre lui, oppoſe concile à concile, & fait ſtatuer *que jamais l'inférieur ne pourra ôter le rang au ſupérieur;* cela veut dire que jamais empereur ne pourra dépoſer un pape. Il ſe promet de chaſſer les Allemands d'Italie; mais au milieu de ce grand deſſein, il eſt aſſaſſiné dans les bras d'une de ſes maîtreſſes.

Il avait tellement animé les Romains & relevé leur courage qu'ils oſèrent, même après ſa mort, ſoutenir un ſiége, & ne ſe rendirent à *Othon* qu'à l'extrémité.

Othon deux fois vainqueur de Rome fait déclarer dans un concile *qu'à l'exemple du bienheureux Adrien qui donna à Charlemagne le droit d'élire les papes & d'inveſtir tous les évêques, on donne les mêmes droits à l'empereur Othon.* Ce titre, qui exiſte dans le recueil de *Gratien*, eſt ſuſpect; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt le ſoin qu'eut l'empereur victorieux de ſe faire aſſurer tous ſes droits.

Après tant de ſermens, il fallait que les empereurs réſidaſſent à Rome pour les faire garder.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute la Lorraine 965.
ſoulevée contre ſon frère *Brunon*, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il eſt obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun, à leurs évêques.

La haute Lorraine paſſe dans la main d'un comte de Bar, & c'eſt ce ſeul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours Lorraine. *Brunon* ne ſe réſerve que les provinces du Rhin, de la Meuſe, & de l'Eſcaut. Ce *Brunon* était, dit-on, un ſavant auſſi détaché de la grandeur que l'empereur *Othon* ſon frère était ambitieux.

La maiſon de *Luxembourg* prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de Saint-Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

966. A peine l'empereur *Othon* était-il en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils chaſſent le pape *Jean XIII* attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le ſénat, penſent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un temps eſt une entrepriſe de héros, devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du ſénat. Le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu ſur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de miſère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967. L'empereur fait venir ſon jeune fils *Othon* à Rome, & l'aſſocie à l'Empire.

968. Il négocie avec *Nicéphore Phocas*, empereur des Grecs, le mariage de ſon fils avec la fille de cet empereur. Le grec le trompe. *Othon* lui prend la Pouille & la Calabre pour dot de la jeune princeſſe *Théophanie* qu'il n'a point.

969. C'eſt à cette année que preſque tous les chronologiſtes placent l'aventure d'*Othon*, archevêque de Maïence, aſſiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de ſouris qui paſſent le Rhin à la nage, & viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encore

l'hiſtoire de ces inepties, veulent ſeulement laiſſer ſubſiſter ces anciens monumens d'une ſuperſtition imbécille, pour montrer de quelles ténèbres l'Europe eſt à peine ſortie.

Jean Zimiſcès, qui détrône l'empereur *Nicéphore*, envoie 970.
enfin la princeſſe *Théophanie* à *Othon* pour ſon fils; tous les auteurs ont écrit qu'*Othon*, avec cette princeſſe, eut la Pouille & la Calabre. Le ſavant & exact *Giannone* a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée.

Othon retourne victorieux dans la Saxe ſa patrie. 971.

Le duc de Bohème, vaſſal de l'Empire, envahit la 972.
Moravie, qui devient une annexe de la Bohème. 973.

On établit un évêque de Prague. C'eſt le duc de Bohème qui le nomme, & l'archevêque de Maïence qui le ſacre.

Othon déclare l'archevêque de Maïence archi-chancelier de l'Empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de pluſieurs évêques d'Allemagne, & même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Ce n'eſt que ſous *Henri IV* que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'eſt après la mort de *Fréderic II* que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces ſuffiſantes pour exercer cette charge.

Du temps d'*Othon I*, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puiſſance. Le titre de métropolitains du nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie: mais *Charles* fut le vengeur de Rome; *Othon* en fut le vainqueur & l'oppreſſeur; & ſon empire n'eut pas des fondemens auſſi vaſtes & auſſi fermes que celui de *Charlemagne*.

O T H O N I I,

TREIZIEME EMPEREUR.

974. IL eſt clair que les empereurs & les rois l'étaient alors par élection. *Othon II* ayant été déjà élu empereur & roi de Germanie, ſe contente de ſe faire proclamer à Magdebourg par le clergé & la nobleſſe du pays ; ce qui compoſait une médiocre aſſemblée.

Le deſpotiſme du père, la crainte du pouvoir abſolu perpétué dans une famille, mais ſurtout l'ambition du duc de Bavière *Henri*, couſin d'*Othon*, ſoulèvent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière ſe fait couronner empereur par l'évêque de Freiſingen. La Pologne, le Danemarck, entrent dans ſon parti, non comme membres de l'Allemagne & de l'Empire, mais comme voiſins qui ont intérêt à le troubler.

975. Le parti d'*Othon II* arme le premier, & c'eſt ce qui lui conſerve l'Empire. Ses troupes franchiſſent ces retranchemens qui ſéparaient le Danemarck de l'Allemagne, & qui ne ſervaient qu'à montrer que le Danemarck était devenu faible.

On entre dans la Bohème, qui s'était déclarée pour *Henri de Bavière*. On marche au duc de Pologne. On prétend qu'il fit ſerment de fidélité à *Othon* comme vaſſal.

Il eſt à remarquer que tous ces ſermens ſe feſaient à genoux, les mains jointes, & que c'eſt ainſi que les évêques prêtaient ſerment aux rois.

976. *Henri de Bavière*, abandonné, eſt mis en priſon à Quedlimbourg, de là envoyé en exil à Elrick avec un évêque d'Augsbourg ſon partiſan.

Les limites de l'Allemagne & de la France étaient alors 977.
fort incertaines. Il n'était plus queſtion de France orientale & occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur ſupériorité territoriale juſqu'aux confins de la Champagne & de la Picardie. On doit entendre par ſupériorité territoriale, non le domaine direct, non la poſſeſſion des terres, mais la ſupériorité des terres, droit de paramont, droit de ſuzeraineté, droit de relief. On a enſuite, uniquement par ignorance des termes, appliqué cette expreſſion de ſupériorité territoriale à la poſſeſſion des domaines mêmes qui relèvent de l'Empire, ce qui eſt au contraire une infériorité territoriale.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut, avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. *Lothaire*, roi de France, fait revivre ſes prétentions ſur ces pays. L'autorité royale prenait alors un peu de vigueur en France ; & *Lothaire* profitait de ces momens pour attaquer à la fois la haute & la baſſe Lorraine.

Othon aſſemble près de ſoixante mille hommes, déſole 978.
toute la Champagne, & va juſqu'à Paris. On ne ſavait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages.

Othon eſt battu à ſon retour au paſſage de la rivière d'Aine. *Geoffroi* comte d'Anjou, ſurnommé *Griſegonelle*, le pourſuit ſans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui propoſe, ſelon les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. L'empereur refuſa le défi, ſoit qu'il crût ſa dignité au-deſſus d'un combat avec *Griſegonelle*, ſoit qu'étant cruel il ne fût point courageux.

L'empereur & le roi de France font la paix, & par cette 679.
paix *Charles*, frère de *Lothaire*, reçoit la baſſe Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux ; & c'eſt, dit-on, ce qui a coûté le

royaume de France à sa race; du moins *Hugues-Capet* se servit de ce prétexte pour le rendre odieux.

980. Pendant qu'*Othon II* s'affermissait en Allemagne, les Romains avaient voulu soustraire l'Italie au joug allemand. Un nommé *Cencius* s'était fait déclarer consul. Lui & son parti avaient fait un pape qui s'appelait *Boniface VII.* Un comte de *Toscanelle*, ennemi de sa faction, avait fait un autre pape; & *Boniface VII* était allé à Constantinople inviter les empereurs grecs, *Basile* & *Constantin*, à venir reprendre Rome. Les empereurs grecs n'étaient pas assez puissans. Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique, aimant mieux rendre Rome mahométane qu'allemande. Les chrétiens grecs & les musulmans africains unissent leurs flottes, & s'emparent ensemble du pays de Naples.

Othon II passe en Italie, & marche à Rome.

981. Comme Rome était divisée, il y fut reçu. Il se loge dans le palais du pape; il invite à dîner plusieurs sénateurs & des partisans de *Cencius.* Des soldats entrent pendant le repas, & massacrent les convives. C'était renouveler les temps des *Marius*, & c'était tout ce qui restait de l'ancienne Rome. Mais le fait est-il bien vrai? *Geoffroi de Viterbe* le rapporte deux cents ans après.

982. Au sortir de ce repas sanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs & les Sarrazins, qui venaient venger Rome & l'asservir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans son armée; elles ne savaient alors que trahir.

Les Allemands sont entièrement défaits. L'évêque d'Augsbourg & l'abbé de Fulde sont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguisé; il se fait recevoir comme un passager dans un vaisseau grec. Ce vaisseau passe près de Capoue. L'empereur se jette à la nage, gagne le bord, & se réfugie dans Capoue.

On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient près de perdre l'Italie. Les Grecs & les musulmans allaient se disputer Rome : mais Capoue est toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs & les Arabes ne pouvaient être unis ; leur armée était peu nombreuse ; ils donnent le temps à *Othon* de rassembler les débris de la sienne, de faire déclarer empereur à Vérone son fils *Othon* qui n'avait pas dix ans. 983.

Un *Othon*, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à son fils. L'empereur repasse par Rome avec sa nouvelle armée.

Après avoir saccagé Bénévent infidelle, il fait élire pape son chancelier d'Italie. On croirait qu'il va marcher contre les Arabes & contre les Grecs ; mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que son armée était faible, que les vainqueurs l'étaient aussi, & les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg & de Brème en archevêché. Il fait des réglemens pour la Saxe, & il meurt dans Rome, le 7 décembre, sans gloire ; mais il laisse son fils empereur. Les Grecs & les Sarrazins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille & la Calabre, ayant aussi mal fait la guerre qu'*Othon*, & ayant soulevé contre eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIEME EMPEREUR.

COMMENT reconnaître en Allemagne un empereur & un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Vérone, & dont le père venait d'être vaincu par les Sarrazins ? Ce même *Henri de Bavière* qui avait disputé la couronne au père, sort de la prison de Mastricht où il était 983.

renfermé ; & fous prétexte de fervir de tuteur au jeune empereur *Othon III* fon petit-neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il fe faifit de fa perfonne, & il le conduit à Magdebourg.

984. L'Allemagne fe divife en deux factions. *Henri de Bavière* a dans fon parti la Bohème & la Pologne ; mais la plupart des feigneurs de grands fiefs & des évêques, efpérant être plus maîtres fous un prince de dix ans, obligent *Henri* à mettre le jeune *Othon* en liberté & à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière.

Othon III eft donc folemnellement proclamé à Veiffemftadt.

Il eft fervi à dîner par les grands officiers de l'Empire. *Henri de Bavière* fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte palatin de grand-échanfon, le duc de Saxe de grand-écuyer, le duc de Franconie de grand-chambellan. Les ducs de Bohème & de Pologne y affiftent comme grands vaffaux.

L'éducation de l'empereur eft confiée à l'archevêque de Maïence & à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France *Lothaire* effaie de reprendre la haute Lorraine. Il fe rend maître de Verdun.

986. Après la mort de *Lothaire*, Verdun eft rendu à l'Allemagne.

987. *Louis V*, dernier roi en France de la race de *Charlemagne*, étant mort après un an de règne, *Charles*, duc de Lorraine, fon oncle & fon héritier naturel, prétend en vain à la couronne de France. *Hugues-Capet* prouve par l'adreffe & par la force que le droit d'élire était alors en vigueur.

983. L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permiffion de ne point porter l'épée, & de ne point commander en perfonne les foldats qu'il doit, quand l'empereur lève des troupes.

Othon III confirme tous les priviléges des évêques & des abbés. Leur privilége & leur devoir étaient donc de porter l'épée, puisqu'il fallut une dispense particulière à cet abbé de Verdun.

Les Danois prennent ce temps pour entrer par l'Elbe & par le Veser. On commence alors à sentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Danemarck ; & l'évêque de Slefwick est chargé de cette négociation. 989.

Les Suédois battent les Danois sur mer. Le nord de l'Allemagne respire.

Le reste de l'Allemagne, ainsi que la France, est en proie aux guerres particulières des seigneurs ; & ces guerres que les souverains ne peuvent apaiser montrent qu'ils avaient plus de droits que de puissance. C'était bien pis en Italie. 990.

Le pape *Jean XV*, fils d'un prêtre, tenait alors le Saint-Siége, & était favorable à l'empereur. *Crescence* nouveau consul, fils du consul *Crescence* dont *Jean X* fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république ; il avait chassé le pape de Rome. L'impératrice *Théophanie*, mère d'*Othon III*, était venue avec des troupes commandées par le marquis de Brandebourg soutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de Brandebourg est à Rome, les Slaves s'emparent de son marquisat.

Les Slaves avec un ramas d'autres barbares assiégent Magdebourg. On les repousse avec peine. Ils se retirent dans la Poméranie, & cèdent quelques villages du Brandebourg qui arrondissent le marquisat. Depuis 991 jusqu'à 996.

L'Autriche était alors un marquisat aussi, & non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie sans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, & était morte

à Nimegue. Les villes de Lombardie ne reconnaiſſaient point l'empereur.

Othon III lève des troupes, fait le ſiége de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape *Grégoire V* ſon parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, & eſt ſacré dans Rome par ſon parent avec ſa femme l'impératrice *Marie*, fille de dom *Garcie*, roi d'Arragon & de Navarre.

997. Il eſt étrange que des auteurs de nos jours, & *Maimbourg*, & tant d'autres, rapportent encore la fable des amours de cette impératrice avec un comte de Modène, & du ſupplice de l'amant & de la maîtreſſe. On prétend que l'empereur, plus irrité contre la maîtreſſe, que contre l'amant, fit brûler ſa femme toute vive, & condamna ſeulement ſon rival à perdre la tête; que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de ſon mari, eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déjà été imaginée ſur une *Andaberte*, femme de l'empereur *Louis II*. Ce ſont des romans dont le ſage & ſavant *Muratori* prouve la fauſſeté.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne; il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; & on ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays pour s'être laiſſé battre par les Slaves.

998. Tandis qu'*Othon III* eſt occupé contre les barbares du Nord, le conſul *Creſcence* chaſſe de Rome *Grégoire V*, qui va l'excommunier à Pavie; & *Othon* repaſſe en Italie pour le punir.

Creſcence ſoutient un ſiége dans Rome; & il rend la ville au bout de quelques jours, & ſe retire dans le môle d'*Adrien*, appelé alors le môle de *Creſcence*, & depuis le château Saint-Ange. Il y meurt en combattant, ſans qu'on ſache le genre de ſa mort; mais il ſemblait mériter le nom de conſul qu'il portait. L'empereur prend ſa veuve pour maîtreſſe, & fait couper la langue & arracher les yeux au pape de la nomination de *Creſcence*. Mais auſſi

on dit qu'*Othon* & sa maîtresse firent pénitence, qu'ils allèrent en pélérinage à un monastère, qu'ils couchèrent même sur une natte de jonc.

Il fait un décret par lequel les Allemands seuls auront le droit d'élire l'empereur romain, & les papes seront obligés de le couronner. *Grégoire V* son parent ne manqua pas de signer le décret ; & les papes suivans de le réprouver. 999.

Othon retourne en Saxe, & passe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à ses descendans. On verra dans la suite que les empereurs créaient des ducs & des rois à brevet. *Boleslas* reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'Empire, & s'oblige à une légère redevance annuelle. 1000.

Le pape *Silvestre II*, quelques années après, lui conféra aussi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Il est étrange que des souverains demandent des titres à d'autres souverains; mais l'usage est le maître de tout. Les historiens disent qu'*Othon*, allant ensuite à Aix-la-chapelle, fit ouvrir le tombeau de *Charlemagne*, & qu'on trouva cet empereur encore tout frais, assis sur un trône d'or, une couronne de pierreries sur la tête, & un grand sceptre d'or à la main. Si l'on avait enterré ainsi *Charlemagne*, les Normands qui détruisirent Aix-la-chapelle ne l'auraient pas laissé sur son trône d'or.

Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarrazins y revenaient souvent. L'empereur repasse les Alpes pour arrêter leurs progrès, & ceux des défenseurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarrazins. 1001.

Les Romains assiégent son palais dans Rome, & tout ce qu'il peut faire, c'est de s'enfuir avec le pape & avec sa maîtresse la veuve de *Crescence*. Il meurt à Paterno, 1002.

petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Plusieurs auteurs disent que sa maîtresse l'empoisonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice; d'autres qu'il fut empoisonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait est peut-être vraisemblable, mais n'est nullement prouvé. Sa mort laissa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire de l'Allemagne.

Ces trois *Othons*, qui ont rétabli l'Empire, ont tous trois assiégé Rome, & y ont fait couler le sang: & *Arnould* avant eux l'avait saccagée.

1003. *Othon III* ne laissait point d'enfans. Vingt seigneurs prétendirent à l'Empire; un des plus puissans était *Henri*, duc de Bavière: le plus opiniâtre de ses rivaux était *Ekard*, marquis de Thuringe. On assassine le marquis pour faciliter l'élection du Bavarois, qui, à la tête d'une armée, se fait sacrer à Maïence le 19 juillet.

HENRI II,

QUINZIEME EMPEREUR.

A peine *Henri de Bavière* est-il couronné qu'il fait déclarer *Hermann*, duc de Suabe & d'Alsace, son compétiteur, ennemi de l'Empire. Il met Strasbourg dans ses interêts: c'était déjà une ville puissante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe; il se fait prêter serment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg & de Brème, par les comtes palatins, & même par *Boleslas*, roi de Pologne. Les Slaves, habitans de la Poméranie, le reconnurent.

Il

Il épouſe *Cunégonde*, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces; il reçoit des hommages des évêques de Liége & de Cambrai, qui lui font ſerment à genoux. Enfin le duc de Saxe le reconnaît, & lui prête ſerment comme les autres.

Les efforts de la faibleſſe italienne contre la domination allemande ſe renouvellent ſans ceſſe. Un marquis d'Ivrée, nommé *Ardouin*, entreprend de ſe faire roi d'Italie. Il ſe fait élire par les ſeigneurs, & prend le titre de *Céſar*. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie ſans leur conſentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur ſans eux. *Arnolphe*, archevêque de Milan, s'adreſſe au roi *Henri*; car ce ſont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent ſe paſſer, & qu'ils ne peuvent ſouffrir.

Henri envoie des troupes en Italie ſous un *Othon*, duc de Carinthie. Le roi *Ardouin* bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur *Henri* ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

Le nouveau roi de Pologne chrétien profite de la faibleſſe d'un *Boleſlas*, duc de Bohème, ſe rend maître de ſes Etats, & lui fait crever les yeux, en ſe conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'Orient & d'Occident. Il prend toute la Bohème, la Miſnie, & la Luſace. *Henri II* ſe contente de le prier de lui faire hommage des Etats qu'il a envahis. Le roi de Pologne rit de la demande, & ſe ligue contre *Henri* avec pluſieurs princes de l'Allemagne. *Henri II* ſonge donc à conſerver l'Allemagne, avant d'aller s'oppoſer au nouveau céſar d'Italie. 1004.

Il regagne des évêques; il négocie avec des ſeigneurs; il lève des milices; il déconcerte la ligue. 1005.

Les Hongrois commencent à embraſſer le chriſtianiſme par les ſoins des miſſionnaires qui ne cherchent qu'à

étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs Etats.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épousé la sœur de l'empereur *Henri*, se fait chrétien en ce temps-là ; & heureusement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ses Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'Eglise de Rome, qui s'était laissé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devants pour la Hongrie. Le pape *Jean XVIII* donne à *Etienne de Hongrie* le titre de roi & d'apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui, comme les archevêques. D'autres historiens placent ce fait quelques années plutôt, sous le pontificat de *Silvestre II.* La Hongrie est divisée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan presse *Henri II* de venir en Italie contre son roi *Ardouin*. *Henri* part pour l'Italie, il passe par la Bavière. Les Etats ou le parlement de Bavière y élisent un duc : *Henri de Luxembourg*, beau-frère de l'empereur, a tous les suffrages. Fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque chose.

Henri, avant de passer les Alpes, laisse *Cunégonde* son épouse entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chasteté avec elle : vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine est-il vers Vérone que le césar *Ardouin* s'enfuit. On voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y sont pas ; & dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri est couronné à Pavie. On y conspire contre sa vie. Il étouffe la conspiration ; & après beaucoup de sang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome, & selon l'usage de ses prédécesseurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

C'eſt toujours le ſort des princes allemands, que des troubles les rappellent chez eux, quand ils pourraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohémiens contre les Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'inveſtiture du duché de Bohème à *Jaromire.* Il paſſe l'Oder, pourſuit les Polonais juſque dans leur pays, & fait la paix avec eux. 1006.

Il bâtit Bamberg, & y fonde un évêché; mais il donne au pape la ſeigneurie féodale : on dit qu'il ſe réſerva ſeulement le droit d'habiter dans le château.

Il aſſemble un concile à Francfort ſur le Mein, uniquement à l'occaſion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'oppoſait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de ſon évêché. L'empereur ſe proſterne devant les évêques. On diſcute les droits de Bamberg & de Vurtzbourg ſans s'accorder.

On commence à entendre parler des Pruſſiens, ou des Boruſſiens. C'étaient des barbares qui ſe nourriſſaient de ſang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déſerts entre la Pologne & la mer Baltique. On dit qu'ils adoraient des ſerpens. Ils pillaient ſouvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque choſe à gagner chez eux, puiſque les Polonais y allaient auſſi faire des incurſions : mais dans ces pays ſauvages, on envahiſſait des terres ſtériles avec la même fureur qu'on uſurpait alors des terres fécondes. 1007.

Othon, duc de la baſſe Lorraine, le dernier qu'on connaiſſe de la race de *Charlemagne*, étant mort, *Henri II* donne ce duché à *Godefroi*, comte des Ardennes. Cette donation cauſe des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquiéter *Henri*, mais il eſt chaſſé de la Bavière. 1008. 1009.

Hermann, fils d'*Ekard de Thuringe*, reçoit de *Henri II* le marquiſat de Miſnie. 1010.

1011. Encore des guerres contre la Pologne. Ce n'eſt que depuis qu'elle eſt feudataire de l'Allemagne, que l'Allemagne a des guerres avec elle.

Glogau exiſtait déjà en Siléſie. On l'aſſiége. Les Siléſiens étaient joints aux Polonais.

1012. *Henri*, fatigué de tous ces troubles, veut ſe faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu; & pour accomplir ce vœu il fonde un canonicat, dont le poſſeſſeur eſt appelé *le roi du chœur*. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, & calmer des troubles en Bohème.

On place dans ce temps-là l'aventure de *Cunégonde*, qui, accuſée d'adultère après avoir fait vœu de chaſteté, montre ſon innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice *Marie d'Arragon*.

1013. Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, *Ardouin* s'en était reſaiſi, & l'archevêque de Milan ne ceſſait de prier *Henri II* de venir régner.

Henri repaſſe les Alpes du Tirol une ſeconde fois; & les Slaves prennent juſtement ce temps-là pour renoncer au peu de chriſtianiſme qu'ils connaiſſaient, & pour ravager tout le territoire de Hambourg.

1014. Dès que l'empereur eſt dans le Véronais, *Ardouin* prend la fuite. Les Romains ſont prêts à recevoir *Henri*. Il vient à Rome ſe faire couronner avec *Cunegonde*. Le pape *Benoit VIII* change la formule. Il lui demande d'abord ſur les degrés de Saint-Pierre : *Voulez-vous garder à moi & à mes ſucceſſeurs la fidélité en toute choſe?* C'était une eſpèce d'hommage que l'adreſſe du pape extorquait de la ſimplicité de l'empereur.

L'empereur va ſoumettre la Lombardie. Il paſſe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni & ſe fait aſſocier à la communauté. Il paſſe enſuite à Verdun, & veut ſe

faire moine dans l'abbaye de Saint-Vall. On prétend que l'abbé, plus ſage que *Henri*, lui dit : *Les moines doivent obéiſſance à leur abbé : je vous ordonne de reſter empereur.*

Ces années ne ſont remplies que de petites guerres en 1015.
Bohème & ſur les frontières de la Pologne. Toute cette 1016.
partie de l'Allemagne depuis l'Elbe eſt plus barbare & 1017.
plus malheureuſe que jamais. Tout ſeigneur qui pouvait 1018.
armer quelques payſans *ſerfs* feſait la guerre à ſon voiſin; & quand les poſſeſſeurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à ſoutenir, ils obligeaient leurs vaſſaux de laiſſer là leur querelle, pour revenir les ſervir : cela s'appelait le *droit de trève.*

Comment les empereurs reſtaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller réſider à Rome? c'eſt qu'ils avaient beſoin d'être puiſſans chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

L'autorité de l'empereur était affermie dans la Lombardie 1019.
par ſes lieutenans : mais les Sarrazins venaient toujours 1020.
dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, & ſe 1021.
jetèrent cette année ſur la Toſcane; mais leurs incurſions en Italie étaient ſemblables à celles des Slaves & des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en Eſpagne ils étaient diviſés & affaiblis. Les Grecs poſſédaient toujours une grande partie de la Pouille & de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un *Mello* prince de Bari & un prince de Salerne s'élevèrent contre ce catapan.

C'eſt alors que parurent, pour la première fois, ces aventuriers de Normandie, qui fondèrent depuis le royaume de Naples. Ils ſervirent *Mello* contre les Grecs. Le pape *Benoit VIII* & *Mello*, craignant également les Grecs & les Sarrazins, vont à Bamberg demander du ſecours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ſes prédéceſſeurs au ſiége de Rome, ſe réſervant le pouvoir ſouverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes ni concubines.

1022. Il fallait en Italie s'oppoſer aux Grecs & aux mahométans : il y va au printemps. Son armée eſt principalement compoſée d'évêques qui ſont à la tête de leurs troupes. Ce ſaint empereur qui ne permettait pas qu'un ſous-diacre eût une femme, permettait que les évêques verſaſſent le ſang humain : contradictions trop ordinaires chez les hommes.

Il envoie des troupes vers Capoue & vers la Pouille, mais il ne ſe rend point maître du pays ; & c'eſt une médiocre conquête que de ſe ſaiſir d'un abbé du Mont-Caſſin déclaré contre lui, & d'en faire élire un autre.

1023. Il repaſſe bien vîte les Alpes, ſelon la maxime de ſes prédéceſſeurs, de ne ſe pas éloigner long-temps de l'Allemagne. Il convient avec *Robert*, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau ſur la Meuſe, entre Sedan & Mouſon. L'empereur prévient le roi de France, & va le trouver dans ſon camp avec franchiſe. C'était plutôt une viſite d'amis qu'une conférence de rois; exemple peu imité.

1024. L'empereur fait enſuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laiſſant par-tout des marques de générosité & de juſtice.

Il ſentait que ſa fin approchait, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans. On a écrit qu'avant ſa mort il dit aux parens de ſa femme : *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge;* diſcours étrange dans un mari, encore plus dans un mari couronné. C'était ſe déclarer impuiſſant ou fanatique. Il meurt le 14 juillet; ſon corps eſt porté à Bamberg, ſa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniſer cent ans après. On ne ſait s'il a mieux figuré ſur un autel que ſur le trône.

CONRAD II DIT LE SALIQUE.

SEIZIEME EMPEREUR.

ON ne peut aſſez s'étonner du nombre prodigieux de 1024.
diſſertations ſur les prétendus ſept électeurs qu'on a cru inſtitués dans ce temps-là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande aſſemblée que celle où *Conrad II* fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ entre Vorms & Maïence. Les ducs de Saxe, de Bohème, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la baſſe Lorraine ; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés ; tous donnèrent leurs voix. Il faut remarquer que les magiſtrats des villes y aſſiſtèrent, mais qu'ils ne donnèrent point leurs ſuffrages. On fut campé ſix ſemaines dans le champ d'élection avant de ſe déterminer.

Enfin le choix tomba ſur *Conrad*, ſurnommé *le ſalique*, parce qu'il était né ſur la rivière de la Sâle. C'était un ſeigneur de Franconie, qu'on fait deſcendre d'*Othon le grand* par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choiſi comme le moins dangereux de tous les prétendans ; en effet, on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent, & il n'eſt que le chef de puiſſans vaſſaux, dont chacun eſt auſſi fort que lui.

L'Allemagne ſe regardait toujours comme le centre de 1025.
l'Empire ; & le nom d'empereur paraiſſait confondu avec 1026.
celui de roi de Germanie. Les Italiens ſaiſiſſaient toutes les occaſions de ſéparer ces deux titres.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'Empire à *Robert*, roi de France ; c'était offrir alors un titre fort vain, & des guerres réelles. *Robert* le refuſe ſagement. On s'adreſſe à un duc de Guienne pair de France : il l'accepte, ayant moins à riſquer. Mais le pape *Jean XX*

& l'archevêque de Milan font venir *Conrad le salique* en Italie. Il fait auparavant élire & couronner son fils *Henri* roi de Germanie; c'était la coutume alors en France, & par-tout ailleurs.

Il est obligé d'assiéger Pavie. Il essuie des séditions à Ravenne. Tout empereur allemand appelé en Italie y est toujours mal reçu.

1027. A peine *Conrad* est couronné à Rome qu'il n'y est plus en sûreté. Il repasse en Allemagne, & il y trouve un parti contre lui. Ce sont-là les causes de ces fréquens voyages des empereurs.

1028. *Henri* duc de Bavière étant mort, le roi de Hongrie
1029. *Etienne*, parent par sa mère, demande la Bavière, au
1030. préjudice du fils du dernier duc; preuve que les droits du sang n'étaient pas encore bien établis: & en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le hongrois veut l'avoir les armes à la main. On se bat, & on l'apaise. Et après la mort de cet *Etienne*, l'empereur a le crédit de faire placer sur le trône de Hongrie un parent d'*Etienne*, nommé *Pierre* : il a de plus le pouvoir de se faire rendre hommage & de se faire payer un tribut par ce roi *Pierre*, que les Hongrois irrités appelèrent *Pierre l'allemand*. Les papes, qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on l'appelât *Pierre le romain*.

Ernest, duc de Suabe, qui avait armé contre l'empereur, est mis au ban de l'Empire. *Ban* signifiait d'abord bannière; ensuite édit, publication; il signifia aussi depuis *bannissement*. C'est un des premiers exemples de cette proscription. La formule était : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

1031. On commence alors à connaître des souverains de Silésie,
1032. qui ne sont sous le joug ni de la Bohème, ni de la Pologne:

la Pologne ſe détache inſenſiblement de l'Empire, & ne veut plus le reconnaître.

Si l'Empire perd un vaſſal dans la Pologne, il en 1032
acquiert cent dans le royaume de Bourgogne. 1033.
Le dernier roi *Rodolphe*, qui n'avait point d'enfans, laiſſe 1034
en mourant ſes Etats à *Conrad le ſalique*. C'était très-peu de domaine, avec la ſupériorité territoriale, ou du moins des prétentions de ſupériorité, c'eſt-à-dire de ſuzeraineté, de domaine ſuprême, ſur les Suiſſes, les Griſons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'eſt de-là que les terres au-delà du Rhône ſont encore appelées terres d'Empire. Tous les ſeigneurs de ces cantons, qui relevaient auparavant de *Rodolphe*, relèvent de l'empereur.

Quelques évêques s'étaient érigés auſſi en princes feudataires. *Conrad* leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs élevèrent toujours les évêques pour les oppoſer aux ſeigneurs; ils s'en trouvèrent bien quand ces deux corps étaient diviſés, & mal quand ils s'uniſſaient.

Les ſiéges de Lyon, de Beſançon, d'Embrun, de Vienne, de Lauſanne, de Genève, de Baſle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un ſeul jette les fondemens d'une puiſſance durable. C'eſt *Humbert aux blanches mains*, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais, & Saint-Maurice; ainſi de la Pologne juſqu'à l'Eſcaut, & de la Saône au Garillan, les empereurs feſaient par-tout des princes, & ſe regardaient comme les ſeigneurs ſuzerains de preſque toute l'Europe.

L'Italie encore troublée rappelle encore *Conrad*. Ce Depuis
même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur 1035
était par cette raiſon-là même contre lui. Ses droits & ſes juſqu'à
prétentions en avaient augmenté. *Conrad* le fait arrêter 1039.

avec trois autres évêques. Il eſt enſuite obligé d'aſſiéger Milan, & il ne peut le prendre. Il y perd une partie de ſon armée, & il perd par conſéquent tout ſon crédit dans Rome.

Il va faire des lois à Bénévent & à Capoue ; mais pendant ce temps les aventuriers normands y font des conquêtes.

Enfin il rentre dans Milan par des négociations, & il s'en retourne ſelon l'uſage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht le 4 juin 1039.

HENRI III.

DIX-SEPTIEME EMPEREUR.

Depuis 1039 jusqu'à 1042.

HENRI III, ſurnommé *le noir*, fils de *Conrad*, déjà couronné du vivant de ſon père, eſt reconnu ſans difficulté. Il eſt couronné, & ſacré une ſeconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de ſon règne ſont ſignalées par des guerres contre la Bohème, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'opèrent aucun grand événement.

Il donne l'archevêché de Lyon, & inveſtit l'archevêque, par la croſſe & par l'anneau, ſans aucune contradiction ; deux choſes très-remarquables. Elles prouvent que Lyon était ville impériale, & que les rois étaient en poſſeſſion d'inveſtir les évêques.

Depuis 1042 jusqu'à 1046.

La confuſion ordinaire bouleverſait Rome & l'Italie.

La maiſon de *Toſcanelle* avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maiſon. Deux autres l'ayant acheté auſſi, ces trois pontifes partagèrent en trois les revenus, & s'accordèrent à vivre paiſiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maiſon de *Toſcanelle*.

Ce triumvirat ſingulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaiſirs, & quand ils n'en eurent plus, chacun vendit ſa part de la papauté au diacre *Gratien*, que le père *Maimbourg* appelle *un ſaint prêtre*, homme de qualité, fort riche : mais comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laiſſa par un accord ſolemnel la jouiſſance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, & qu'on appelait le *denier de St Pierre;* à quoi les rois d'Angleterre s'étaient ſoumis depuis long-temps.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, qui paſſe pour s'être conduit ſagement, jouiſſait paiſiblement du pontificat, lorſque l'empereur *Henri III* vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il dépoſa *Grégoire VI* comme ſimoniaque, & nomma pape *Suidger* ſon chancelier, évêque de Bamberg, ſans qu'on oſât murmurer.

Le chancelier devenu pape ſacre l'empereur & ſa femme, & promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

Henri III donne l'inveſtiture de la Pouille, de la 1047. Calabre, & de preſque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent & ſon territoire, aux princes normands qui avaient conquis ces pays ſur les Grecs, & ſur les Sarrazins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces Etats. La ville de Bénévent appartenait encore aux *Pandolfes* de Toſcanelle.

L'empereur repaſſe en Allemagne, & confère tous les évêchés vacans.

Le duché de la Lorraine moſellaniqne eſt donné à 1048. *Gérard d'Alſace*, & la baſſe Lorraine à la maiſon de *Luxembourg*. La maiſon d'*Alſace* depuis ce temps n'eſt connue que ſous le titre de marquis & ducs de Lorraine.

Le pape étant mort, on voit encore l'empereur donner un pape à Rome, comme on donnait un autre bénéfice.

Henri III envoie un bavarois nommé *Popon*, qui ſur le champ eſt reconnu pape ſous le nom de *Damaſe II.*

1049. *Damaſe* mort, l'empereur dans l'aſſemblée de Vorms nomme l'évêque de Toul, *Brunon*, pape ; & l'envoie prendre poſſeſſion : c'eſt le pape *Léon IX.* Il eſt le premier pape qui ait gardé ſon évêché avec celui de Rome. Il n'eſt pas ſurprenant que les empereurs diſpoſent ainſi du Saint-Siége. *Théodora*, & *Marozie* y avaient accoutumé les Romains ; & ſans *Nicolas II* & *Grégoire VII*, le pontificat eût toujours été dépendant. On leur eût baiſé les pieds, & ils euſſent été eſclaves.

1050. Les Hongrois tuent leur roi *Pierre*, renoncent à la
1051. religion chrétienne, & à l'hommage qu'ils avaient fait à
1052. l'Empire. *Henri III* leur fait une guerre malheureuſe : il ne peut la finir qu'en donnant ſa fille au nouveau roi de Hongrie *André*, qui était chrétien, quoique ſes peuples ne le fuſſent pas.

1053. Le pape *Léon IX* vient dans Vorms ſe plaindre à l'empereur que les princes Normands deviennent trop puiſſans.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, & donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes normands ayant fait hommage à l'Empire pour le reſte du duché : mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourrait chaſſer ces nouveaux conquérants devenus trop voiſins de Rome.

Léon IX mène contr'eux cette armée, dont la moitié eſt commandée par des eccléſiaſtiques.

Humfroi, *Richard*, & *Robert Guiſcard* ou *Guichard*, ces normands ſi fameux dans l'hiſtoire, taillent en pièces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent le pape priſonnier, ſe jettent à ſes pieds, lui demandent ſa bénédiction, & le mènent priſonnier dans la ville de Bénévent.

L'empereur affecte la puiſſance abſolue. Le duc de Bavière ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, *Henri III* prend le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant ſon conſeil privé, dépouille le duc, & donne la Bavière à ſon propre fils *Henri*, âgé de trois ans : c'eſt le célèbre empereur *Henri IV*. 1054.

Le duc de Bavière ſe réfugie chez les Hongrois, & veut en vain les intéreſſer à ſa vengeance.

L'empereur propoſe aux ſeigneurs qui lui ſont attachés d'aſſurer l'Empire à ſon fils preſqu'au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Maïence. Ce titre n'était pas nouveau; il avait été pris par *Ludolphe*, fils d'*Othon I*.

Il fait un traité d'alliance avec *Contarini*, duc de Veniſe. 1055.
Cette république était déjà puiſſante & riche, quoiqu'elle ne battît monnaie que depuis l'an 950, & qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, ſeul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'Occident.

Gènes était la rivale de ſa puiſſance & de ſon commerce. Elle avait déjà la Corſe, qu'elle avait priſe ſur les Arabes; mais ſon négoce valait plus que la Corſe, que les Piſans lui diſputèrent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne; & tout ce qui était au-delà du Rhin était pauvre & groſſier. Les peuples du Nord, & de l'Eſt, plus pauvres encore, ravageaient toujours ces pays.

Les Slaves font encore une irruption, & déſolent le 1056
duché de Saxe.

Henri III meurt auprès de Paderborn entre les bras du pape *Victor II*, qui avant ſa mort ſacre l'empereur ſon fils *Henri IV*, âgé de près de ſix ans.

HENRI IV,

DIX-HUITIEME EMPEREUR.

1056. UNE femme gouverne l'Empire : c'était une françaiſe, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée *Agnès*, mère du jeune *Henri IV ;* & *Agnès*, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de ſon fils, n'eut celle de l'Empire que parce qu'elle fut habile & courageuſe.

Depuis 1057 jusqu'à 1069. Les premières années du règne de *Henri IV* ſont des temps de trouble obſcurs.

Des ſeigneurs particuliers ſe font la guerre en Allemagne. Le duc de Bohème, toujours vaſſal de l'Empire, eſt attaqué par la Pologne, qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois, ſi long-temps redoutables à l'Allemagne, ſont obligés de demander enfin du ſecours aux Allemands contre les Polonais, devenus dangereux ; & malgré ce ſecours, ils ſont battus. Le roi *André* & ſa femme ſe réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand deſſein n'entrent dans ces guerres. Les ſujets les plus légers les produiſent : quelquefois elles ont leur ſource dans l'eſprit de chevalerie, introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques de Cologne & de Liége pour une querelle dans un tournois.

Le reſte de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le Nord, & alors même très-peu en Italie, quoique *Henri IV* en fût roi & empereur.

L'impératrice *Agnès* maintient sa régence avec beaucoup de peine.

Enfin en 1061, les ducs de Saxe & de Bavière, oncles de *Henri IV*, un archevêque de Cologne, & d'autres princes, enlèvent l'empereur à sa mère, qu'on accusait de tout sacrifier à l'évêque d'Augsbourg son ministre, & son amant. Elle fuit à Rome, & y prend le voile. Les seigneurs restent maîtres de l'empereur, & de l'Allemagne jusqu'à sa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au sujet du pontificat, le pape *Nicolas II* en 1059 avait statué dans un concile de cent treize évêques, que désormais les cardinaux seuls éliraient le pape, qu'il serait ensuite présenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *sauf*, ajoute-t-il, *l'honneur & le respect dus à notre cher fils Henri, maintenant roi; qui, s'il plaît à* DIEU, *sera empereur, selon le droit que nous lui en avons déjà donné.*

On se prévalait ainsi de la minorité de *Henri IV* pour accréditer des droits & des prétentions que les pontifes de Rome soutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établissait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ses biens à l'Eglise sous le titre d'*oblata;* & on en restait possesseur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la suzeraineté de Rome sur le royaume de Naples.

Ce même pape *Nicolas II*, après avoir inutilement excommunié les conquérans normands, s'en fait des protecteurs, & des vassaux ; & ceux-ci qui étaient feudataires de l'Empire, & qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape *Nicolas* dans le concile de Melphi en 1059. Les papes dans ces commencemens de leur puissance étaient comme les califes dans la décadence de la leur ; ils donnaient l'investiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille, & de la Calabre, & eſt inveſti par l'étendard. *Richard* eſt confirmé prince de Capoue, & le pape leur donne encore la Sicile, *en cas qu'ils en chaſſent les Sarrazins.*

En effet, *Robert* & ſes frères s'emparèrent de la Sicile en 1061, & par-là rendirent le plus grand ſervice à l'Italie.

Les papes n'eurent que long-temps après Bénévent, laiſſé par les princes normands aux *Pandolfes* de la maiſon de *Toſcanelle.*

1069. *Henri IV*, devenu majeur, ſort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe & de Bavière.

Tout était alors dans la plus horrible confuſion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs; droit que tous les ſeigneurs, depuis le Mein & le Veſer juſqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur, paraiſſait auſſi fort naturel aux ducs de Bavière, de Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

1070. *Henri IV*, aidé du reſte de l'Empire, diſſipe la ligue.

Othon de Bavière eſt mis au ban de l'Empire. C'eſt le ſecond ſouverain de ce duché qui eſſuie cette diſgrace. L'empereur donne la Bavière à *Guelphe*, fils d'*Azon* marquis d'Italie.

1071. L'empereur, quoique jeune, & livré aux plaiſirs,
1072. parcourt l'Allemagne pour y mettre quelqu'ordre.

L'année 1072 eſt la première époque des fameuſes querelles pour les inveſtitures.

Alexandre II avait été élu pape ſans conſulter la cour impériale, & était reſté pape malgré elle. *Hildebrand*, né à Soane en Toſcane de parens inconnus, moine de Cluni ſous l'abbé *Odilon*, & depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il eſt aſſez connu ſous le nom de *Grégoire VII;* eſprit vaſte, inquiet, ardent, mais artificieux juſque dans l'impétuoſité : le plus fier des hommes, le plus zélé des prêtres

prêtres. *Alexandre* avait déjà, par ses conseils, raffermi l'autorité du sacerdoce.

Il engage le pape *Alexandre* à citer l'empereur à son tribunal. Cette témérité paraît ridicule; mais si l'on songe à l'état où se trouvait alors l'empereur, elle ne l'est point. La Saxe, la Thuringe, une partie de l'Allemagne, étaient alors déclarées contre *Henri IV*.

Alexandre II étant mort, *Hildebrand* a le crédit de se faire élire par le peuple sans demander les voix des cardinaux, & sans attendre le consentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, & qu'il est prêt à se démettre. *Henri IV* envoie son chancelier confirmer l'élection du pape qui alors, n'ayant plus rien à craindre, lève le masque. 1073.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, & à la ligue établie contre lui. *Henri IV* est vainqueur.

Les Russes commençaient alors à être chrétiens, & connus dans l'Occident. 1075.

Un *Démétrius*, (car les noms grecs étaient parvenus jusque dans cette partie du monde,) chassé de ses Etats par son frère, vient à Maïence implorer l'assistance de l'empereur; & ce qui est plus remarquable, il envoie son fils à Rome aux pieds de *Grégoire VII* comme au juge des chrétiens. L'empereur passait pour le chef temporel, & le pape pour le chef spirituel de l'Europe.

Henri achève de dissiper la ligue, & rend la paix à l'Empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très-soumise au pape, dans laquelle il s'accuse de débauche & de simonie; il faut l'en croire sur sa parole. Son aveu donnait à *Grégoire VII* le droit de le reprendre; c'est le plus beau des droits; mais il ne donne pas celui de disposer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brême, de Constance, à l'archevêque de Maïence, & à d'autres; & leur ordonne

de venir à Rome. *Vous avez permis aux clercs*, dit-il, *de garder leurs concubines, même d'en prendre de nouvelles ; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile.*

Il s'agiſſait auſſi de dixmes eccléſiaſtiques, que les évêques & les abbés d'Allemagne ſe diſputaient.

Grégoire VII propoſe le premier une croiſade ; il en écrit à *Henri IV*. Il prétend qu'il ira délivrer le ſaint ſépulcre à la tête de cinquante mille hommes, & veut que l'empereur vienne ſervir ſous lui. L'eſprit qui régnait alors ôte à cette idée du pape l'air de la démence, & n'y laiſſe que celui de la grandeur.

Le deſſein de commander à l'empereur & à tous les rois ne paraiſſait pas moins chimérique ; c'eſt cependant ce qu'il entreprit, & non ſans quelques ſuccès.

Salomon roi de Hongrie, chaſſé d'une partie de ſes Etats, & n'étant plus maître que de Presbourg juſqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveler l'hommage de la Hongrie à l'Empire.

Grégoire VII lui écrit : *Vous devez ſavoir que le royaume de Hongrie appartient à l'Egliſe romaine. Apprenez que vous éprouverez l'indignation du Saint-Siége, ſi vous ne reconnaiſſez que vous tenez vos Etats de lui & non du roi de Germanie.*

Le pape exige du duc de Bohème cent marcs d'argent en tribut annuel, & lui donne en récompenſe le droit de porter la mitre.

1076. *Henri IV* jouiſſait toujours du droit de nommer les évêques & les abbés, & de donner l'inveſtiture par la croſſe & par l'anneau ; ce droit lui était commun avec preſque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choiſir ſes pontifes & ſes magiſtrats. Il eſt juſte que l'autorité royale y concoure : mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, & *Henri IV* les vendait. *Grégoire*, en s'oppoſant à l'abus, ſoutenait la liberté naturelle des hommes ; mais en s'oppoſant au concours de l'autorité impériale,

il introduisait un abus plus grand encore. C'eſt alors qu'éclatèrent les diviſions entre l'Empire & le ſacerdoce.

Les prédéceſſeurs de *Grégoire VII* n'avaient envoyé des légats aux empereurs, que pour les prier de venir les ſecourir & de ſe faire couronner dans Rome. *Grégoire* envoie deux légats à *Henri*, pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accuſé.

Les légats arrivés à Goſlar ſont abandonnés aux inſultes des valets. On aſſemble pour réponſe une diète dans Vorms, où ſe trouvent preſque tous les ſeigneurs, les évêques, & les abbés, d'Allemagne.

Un cardinal, nommé *Hugues*, y demande juſtice de tous les crimes qu'il impute au pape. *Grégoire* y eſt dépoſé à la pluralité des voix, mais il fallait avoir une armée pour aller à Rome ſoutenir ce jugement.

Le pape, de ſon côté, dépoſe l'empereur par une bulle : *Je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume teutonique & l'Italie ; & je délivre ſes ſujets du ſerment de fidélité.*

Grégoire, plus habile que l'empereur, ſavait bien que ces excommunications ſeraient ſecondées par des guerres civiles. Il met les évêques allemands dans ſon parti. Ces évêques gagnent des ſeigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de *Henri*, ſe joignent à eux. L'excommunication de *Henri IV* leur ſert de prétexte.

Ce même *Guelphe* à qui l'empereur avait donné la Bavière, s'arme contre lui de ſes bienfaits, & ſoutient les mécontens.

Enfin la plupart des mêmes évêques & des mêmes princes qui avaient dépoſé *Grégoire VII*, ſoumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décrètent que le pape viendra juger définitivement l'empereur dans Augsbourg.

1077. L'empereur veut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg; & par une résolution inouïe, il va, suivi de peu de domestiques, demander au pape l'absolution.

Le pape était alors dans la forteresse de Canosse sur l'Apennin avec la comtesse *Mathilde*, propre cousine de l'empereur.

Cette comtesse *Mathilde* est la véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs & les papes, qui ont si long-temps désolé l'Italie. Elle possédait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Vérone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre de Viterbe jusqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la marche d'Ancone. On l'appelait la grande comtesse, quelquefois duchesse; il n'y avait alors aucune formule de titres usitée en Europe; on disait aux rois votre excellence, votre sérénité, votre grandeur, votre grâce, indifféremment. Le titre de majesté était rarement donné aux empereurs; & c'était plutôt une épithète qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encore un diplome d'une donation de *Mathilde* à l'évêque de Modène, qui commence ainsi: *En présence de Mathilde, par la grâce de* DIEU, *duchesse & comtesse.* Sa mère, sœur de *Henri III*, & très-maltraitée par son frère, avait nourri cette puissante princesse dans une haine implacable contre la maison de *Henri*. Elle était soumise au pape, qui était son directeur, & que ses ennemis accusaient d'être son amant. Son attachement à *Grégoire* & sa haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de toutes ses terres au pape; du moins à ce qu'on prétend.

C'est en présence de cette comtesse *Mathilde* qu'au mois de janvier 1077 l'empereur pieds nus & couvert d'un cilice, se prosterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui sera en tout parfaitement soumis, & qu'il ira attendre son arrêt à Augsbourg.

Tous les ſeigneurs lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontens du pape que de l'empereur. La donation de *Mathilde* leur donnait des alarmes. Ils promettent à *Henri IV* de le ſecourir, s'il caſſe le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encore; un empereur allemand ſecouru par l'Italie, & abandonné par l'Allemagne.

Les ſeigneurs & les évêques aſſemblés à Forcheim en Franconie, animés par les légats du pape, dépoſent l'empereur, & réuniſſent leurs ſuffrages en faveur de *Rodolphe* de Reinfeld, duc de Suabe.

Grégoire ſe conduit alors en juge ſuprême des rois. Il 1078.
a dépoſé *Henri IV*, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu ſon ordre précis pour ſacrer le nouvel élu à Maïence. Il déclare de la forteresse de Canoſſe, où les ſeigneurs lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur & pour roi d'Allemagne celui des concurrens qui lui obéira le mieux.

Henri IV repaſſe en Allemagne, ranime ſon parti, lève une armée. Preſque toute l'Allemagne eſt miſe par les deux partis à feu & à ſang.

On voit tous les évêques en arme dans cette guerre. 1079.
Un évêque de Strasbourg, partiſan de *Henri*, va piller tous les couvens déclarés pour le pape.

Pendant qu'on ſe bat en Allemagne, *Grégoire VII* 1080.
échappé aux Lombards excommunie de nouveau *Henri*; & par ſa bulle du 7 mars, *Nous donnons*, dit-il, *le royaume teutonique à Rodolphe, & nous condamnons Henri à être vaincu.*

Il envoie à *Rodolphe* une couronne d'or avec ce mauvais vers ſi connu :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV, de ſon côté, aſſemble trente évêques & quelques ſeigneurs allemands & lombards à Brixen, & dépoſe le pape pour la ſeconde fois auſſi inutilement que la première.

Bertrand comte de Provence, ſe ſouſtrait à l'obéiſſance des deux empereurs, & fait hommage au pape. La ville d'Arles reſte fidelle à *Henri*.

Grégoire VII ſe fortifie de la protection des princes normands, & leur donne une nouvelle inveſtiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage *Rodolphe* & ſon parti, & leur promet que *Henri* mourra cette année. Mais dans la fameuſe bataille de Mersbourg, *Henri IV*, aſſiſté de *Godefroi de Bouillon*, fait retomber la prédiction du pape ſur *Rodolphe* ſon compétiteur, bleſſé à mort par *Godefroi* même.

1081. *Henri* ſe venge ſur la Saxe qui devient alors le pays le plus malheureux.

Avant de partir pour l'Italie, il donne ſa fille *Agnès* au baron *Fréderic de Stauffen*, qui l'avait aidé, ainſi que *Godefroi de Bouillon*, à gagner la bataille déciſive de Mersbourg. Le duché de Suabe eſt ſa dot. C'eſt l'origine de l'illuſtre & malheureuſe maiſon de Suabe.

Henri vainqueur paſſe en Italie. Les places de la comteſſe *Mathilde* lui réſiſtent. Il amenait avec lui un pape de ſa façon, nommé *Guibert* : mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

1082. Les Saxons ſe font un fantôme d'empereur : c'eſt un comte *Hermann* à peine connu.

1083. *Henri* aſſiége Rome. *Grégoire* lui propoſe de venir encore lui demander l'abſolution, & lui promet de le couronner à ce prix. *Henri* pour réponſe prend la ville ; le pape s'enferme dans le château Saint-Ange.

Robert Guiscard vient à son secours, quoiqu'il eût eu aussi quelques années auparavant sa part des excommunications que *Grégoire* avait prodiguées. On négocie : on fait promettre au pape de couronner *Henri*.

Grégoire, pour tenir sa promesse, propose de descendre la couronne du haut du château Saint-Ange avec une corde, & de couronner ainsi l'empereur.

Henri ne s'accommode point de cette plaisante cérémonie ; il fait introniser son anti-pape *Guibert*, & est couronné solemnellement par lui. 1084.

Cependant *Robert Guiscard* ayant reçu de nouvelles troupes, cet aventurier normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château Saint-Ange, devient à la fois son protecteur & son maître, & l'emmène à Salerne, où *Grégoire* demeura jusqu'à sa mort prisonnier de ses libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois, & en martyr de l'Eglise.

L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui & son pape, & se hâte de retourner en Allemagne, comme tous ses prédécesseurs, qui paraissaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les divisions de l'Allemagne le rappelaient : il fallait écraser l'anti-empereur, & dompter les Saxons ; mais il ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conséquent de succès entiers. 1085.

Il soumet la Thuringe ; mais la Bavière soulevée par l'ingratitude de *Guelfe*, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître son gendre, se déclarent contre lui ; & la guerre civile est dans toute l'Allemagne. 1086.

Grégoire VII étant mort, *Didier*, abbé du Mont-Cassin est pape sous le nom de *Victor III*. La comtesse *Mathilde*, fidelle à sa haine contre *Henri IV*, fournit des troupes à ce *Victor*, pour chasser de Rome la garnison de l'empereur, & son pape *Guibert*. *Victor* meurt, & Rome n'est pas moins soustraite à l'autorité impériale. 1087.

1088. L'anti-empereur *Hermann* n'ayant plus ni argent ni troupes, vient fe jeter aux genoux de *Henri IV*, & meurt enfuite ignoré.

1089. *Henri IV* époufe une princeffe ruffe, veuve d'un marquis de Brandebourg de la maifon de *Stade ;* ce n'était pas un mariage de politique.

Il donne le marquifat de Mifnie au comte de *Lanzberg*, l'un des plus anciens feigneurs faxons. C'eft de ce marquis de *Mifnie* que defcend toute la maifon de *Saxe.*

Ayant pacifié l'Allemagne, il repaffe en Italie ; le plus grand obftacle qu'il y trouve eft toujours cette comteffe *Mathilde*, remariée depuis peu avec le jeune *Guelfe*, fils de cet ingrat *Guelfe* à qui *Henri IV* avait donné la Bavière.

La comteffe foutient la guerre dans fes Etats contre l'empereur, qui retourne en Allemagne fans avoir prefque rien fait.

Ce *Guelfe*, mari de la comteffe *Mathilde*, eft, dit-on, la première origine de la faction des *Guelfes*, par laquelle on défigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de *Gibelin* fut long-temps depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que *Henri*, fils de *Conrad III*, naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre eft auffi probable & auffi incertaine que les autres.

1090. Le nouveau pape *Urbain II*, auteur des croifades, pourfuit *Henri IV* avec non moins de vivacité que *Grégoire VII.*

Les évêques de Conftance & de Paffau foulèvent le peuple. Sa nouvelle femme *Adélaïde* de Ruffie, & fon fils *Conrad*, né de *Berthe*, fe révoltent contre lui ; jamais empereur, ni mari, ni père, ne fut plus malheureux que *Henri IV.*

1091. L'impératrice *Adélaïde* & *Conrad* fon beau-fils paffent en Italie. La comteffe *Mathilde* leur donne des troupes & de l'argent. *Roger*, duc de Calabre, marie fa fille à *Conrad.*

Le pape *Urbain*, ayant fait cette puiſſante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

L'empereur en partant d'Italie avait laiſſé une gar- 1092.
niſon dans Rome ; il était encore maître du palais de Latran, qui était aſſez fort, & où ſon pape *Guibert* était revenu.

Le commandant de la garniſon vend au pape la garniſon & le palais. *Géofroi*, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à *Urbain II* l'argent qu'il faut pour ce marché ; & *Urbain II* le rembourſe par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui & à ſes ſucceſſeurs. Ainſi dans tous les gouvernemens monarchiques, la vanité a toujours fait ſes marchés avec l'avarice. Le pape *Guibert* s'enfuit.

Les eſprits s'occupent pendant ces années en Europe 1093.
de l'idée des croiſades, que le fameux ermite *Pierre* 1094.
prêchait par-tout avec un enthouſiaſme qu'il communi- 1095.
quait de ville en ville.

Grand concile, ou plutôt aſſemblée prodigieuſe à Plaiſance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes; & le concile ſe tenait en plein champ. Le pape y propoſe la croiſade.

L'impératrice *Adélaïde* & la comteſſe *Mathilde* y demandent ſolemnellement juſtice de l'empereur *Henri IV*.

Conrad vient baiſer les pieds d'*Urbain II*, lui prête ſerment de fidélité, & conduit ſon cheval par la bride. *Urbain* lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux inveſtitures. Enſuite il le baiſe à la bouche, & mange avec lui dans Crémone.

La croiſade ayant été prêchée en France avec plus 1096.
de ſuccès qu'à Plaiſance, *Gautier ſans avoir*, l'ermite *Pierre*, & un moine allemand nommé *Godeſcald*, prennent leur chemin par l'Allemagne, ſuivis d'une armée de vagabonds.

1097. Comme ces vagabonds portaient la croix & n'avaient point d'argent, & que les Juifs qui fesaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, les croisés commencèrent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Maïence, à Trèves, & dans plusieurs autres villes; on les égorge, on les brûle : presque toute la ville de Maïence est réduite en cendres par ces désordres.

L'empereur *Henri* réprime ces excès autant qu'il le peut, & laisse les croisés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils sont presque tous massacrés.

Le jeune *Guelfe* se brouille avec sa femme *Mathilde;* il se sépare d'elle, & cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

1098. *Henri* tient une diète à Aix-la-Chapelle, où il fait déclarer son fils *Conrad* indigne de jamais régner.

1099. Il fait élire & couronner son second fils *Henri*, ne se doutant pas qu'il aurait plus à se plaindre du cadet que de l'aîné.

1100. L'autorité de l'empereur est absolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne.

1101. *Conrad* le rebelle meurt subitement à Florence. Le pape *Pascal II*, auquel les faibles lieutenans de l'empereur en Italie opposaient en vain des anti-papes, excommunie *Henri IV*, à l'exemple de ses prédécesseurs.

1102. La comtesse *Mathilde*, brouillée avec son mari, renouvelle sa donation à l'Eglise romaine.

Brunon, archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, investi par l'empereur, va à Rome, où il est obligé de demander pardon d'avoir reçu l'investiture.

1104. *Henri IV* promet d'aller à la Terre-sainte; c'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits.

1105. Mais dans ce même temps, l'archevêque de Maïence & l'évêque de Constance, légats du pape, voyant que la croisade de l'empereur n'est qu'une feinte, excitent son

fils *Henri* contre lui ; ils le relèvent de l'excommunication qu'il a, disent-ils, encourue *pour avoir été fidelle à son père.* Le pape l'encourage; on gagne plusieurs seigneurs saxons & bavarois.

Les partisans du jeune *Henri* assemblent un concile & une armée. On ne laisse pas de faire dans ce concile des lois sages ; on y confirme ce qu'on appelle la *trève de* DIEU ; monument de l'horrible barbarie de ces temps-là. Cette trève était une défense aux seigneurs & aux barons, tous en guerre les uns contre les autres, de se tuer les dimanches & les fêtes.

Le jeune *Henri* protesse dans le concile qu'il est prêt de se soumettre à son père, si son père se soumet au pape. Tout le concile cria *Kyrie-eleyson ;* c'était la prière des armées & des conciles.

Cependant ce fils révolté met dans son parti le marquis d'Autriche & le duc de Bohème. Les ducs de Bohème prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti se fortifie ; l'empereur écrit en vain au pape *Pascal*, qui ne l'écoute pas. On indique une diète à Maïence pour apaiser tant de troubles.

Le jeune *Henri* feint de se réconcilier avec son père ; il lui demande pardon les larmes aux yeux ; & l'ayant attiré près de Maïence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter & le retient en prison.

La diète de Maïence se déclare pour le fils perfide 1106.
contre le père malheureux. On signifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune *Henri ;* on les lui prend de force, on les porte à Maïence. L'usurpateur dénaturé y est couronné ; mais il assure en soupirant que c'est malgré lui, & qu'il rendra la couronne à son père, dès que *Henri IV* sera obéissant au pape.

On trouve dans les constitutions de Goldast une lettre de l'empereur à son fils, par laquelle il le conjure de

fouffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un afile. *Laiffez-moi*, dit-il, *refter à Liége, fi non en empereur, du moins en réfugié; qu'il ne foit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je fois forcé de mendier de nouveaux afiles dans le temps de pâques. Si vous m'accordez ce que je vous demande, je vous en aurai une grande obligation : fi vous me refufez, j'irai plutôt vivre en villageois dans les pays étrangers que de marcher ainfi d'opprobre en opprobre dans un empire qui autrefois fut le mien.*

Quelle lettre d'un empereur à fon fils! L'hypocrite & l'inflexible dureté de ce jeune prince rendit quelques partifans à *Henri IV.* Le nouvel élu voulant violer à Liége l'afile de fon père fut repouffé. Il alla demander en Alface le ferment de fidélité, & les Alfaciens pour tout hommage battirent les troupes qui l'accompagnaient, & le contraignirent de prendre la fuite; mais ce léger échec ne fit que l'irriter & qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la baffe Lorraine, protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape *Pafcal* écrit au comte de Hainaut : *Pourfuivez par-tout Henri, chef des hérétiques, & fes fauteurs; vous ne pouvez offrir à* DIEU *de facrifices plus agréables.*

Henri IV enfin, prefque fans fecours, près d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni; il femble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 août, accablé de douleur, & en s'écriant : DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide;* c'était une opinion auffi ancienne que vaine, que DIEU exauçait les malédictions des mourans, & furtout des pères ; erreur utile fi elle eût pu effrayer ceux qui méritaient ces malédictions.

Le fils dénaturé de *Henri IV* vient à Liége, fait déterrer de l'églife le corps de fon père, comme celui d'un excommunié, & le fait porter à Spire dans une cave

HENRI V.

DIX-NEUVIEME EMPEREUR.

LES feigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de fouveraineté. Ils s'appelaient *coimperantes*, fe regardant comme des fouverains dans leurs fiefs, & vaffaux de l'Empire, non de l'empereur. Ils recevaient à la vérité de lui les fiefs vacans ; mais la même autorité qui les leur donnait ne pouvait les leur ôter. C'eft ainfi qu'en Pologne le roi confère les palatinats, & la république feule a le droit de deftitution. En effet, on peut recevoir par grâce, mais on ne doit être dépoffédé que par juftice. Plufieurs vaffaux de l'Empire s'intitulaient déjà ducs & comtes *par la grâce de* DIEU.

Cette indépendance que les feigneurs s'affuraient, & que les empereurs voulaient réduire, contribua pour le moins autant que les papes au trouble de l'empire & à la révolte des enfans contre leurs pères.

La force des grands s'accroiffait de la faibleffe du trône. Ce gouvernement féodal était à-peu-près le même en France & en Arragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie; tous les feigneurs s'y cantonnaient ; l'Europe était toute hériffée de châteaux, & couverte de brigands ; la barbarie & l'ignorance régnaient. Les habitans des campagnes étaient dans la fervitude, les bourgeois des villes méprifés & rançonnés ; & à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de mifères.

La première chofe que fait *Henri V*, dès qu'il s'eft fait couronner, eft de maintenir ce même droit des inveftitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner fon père.

Le pape *Pafcal* étant venu en France va jufqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes &

les évêques allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuſe ambaſſade refuſe d'abord de faire la première viſite au pape. Ils ſe rendent pourtant chez lui à la fin. *Brunon*, archevêque de Trèves, ſoutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque réclamât contre ces inveſtitures & ces hommages, dont les évêques ſe plaignaient tant; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occaſions l'intérêt général.

1107. Ces quatre années ne ſont guère employées qu'à des
1108. guerres contre la Hongrie & contre une partie de la
1109. Pologne; guerres ſans ſujet, ſans grand ſuccès de part
1110. ni d'autre, qui finiſſent par la laſſitude de tous les partis, & qui laiſſent les choſes comme elles étaient.

1111. L'empereur, à la fin de cette guerre, épouſe la fille de
1112. *Henri I* roi d'Angleterre, fils & ſecond ſucceſſeur de *Guillaume le conquérant*. On prétend que ſa femme eut pour dot une ſomme qui revient à environ neuf cents mille livres ſterling. Cela compoſait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, & de vingt millions de France. Les hiſtoriens manquent tous d'exactitude ſur ces faits; & l'hiſtoire de ces temps-là n'eſt que trop ſouvent un amas d'exagérations.

Enfin l'empereur penſe à l'Italie & à la couronne impériale; & le pape *Paſcal II*, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des inveſtitures.

Henri V envoie à Rome des ambaſſadeurs, ſuivis d'une armée. Cependant il promet, par un écrit conſervé encore au vatican, de renoncer aux inveſtitures, de laiſſer aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné; & ce qui eſt aſſez étrange, après de telles ſoumiſſions, il promet de ne tuer ni de mutiler le ſouverain pontife.

Paſcal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevans

de l'Empire : par cet accord, les évêques perdaient beaucoup, le pape & l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie & d'Allemagne qui étaient à Rome proteſtent contre cet accord ; *Henri V*, pour les apaiſer, leur propoſe d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en poſſeſſion. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, laſſé de toutes ces conteſtations, dit qu'il veut être couronné & ſacré ſans aucune condition. Tout cela ſe paſſait dans l'égliſe de St Pierre pendant la meſſe ; & à la fin de la meſſe l'empereur fait arrêter le pape par ſes gardes.

Il ſe fait un ſoulèvement dans Rome en faveur du pape. L'empereur eſt obligé de ſe ſauver ; il revient ſur le champ avec des troupes ; donne dans Rome un ſanglant combat ; tue beaucoup de romains, & ſurtout de prêtres, & emmène le pape priſonnier avec quelques cardinaux.

Paſcal fut plus doux en priſon qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. *Henri V*, au bout de deux mois, reconduit à Rome le ſaint père à la tête de ſes troupes. Le pape le couronne empereur le 13 avril, & lui donne en même temps la bulle par laquelle il lui confirme le droit des inveſtitures. Il eſt remarquable qu'il ne lui donne dans cette bulle que le titre de *dilection*. Il l'eſt encore plus que l'empereur & le pape communièrent de la même hoſtie, & que le pape dit en donnant la moitié de l'hoſtie à l'empereur : *Comme cette partie du ſacrement eſt diviſée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix ſoit ſéparé du royaume de* JESUS-CHRIST.

Henri V achève cette comédie, en demandant au pape la permiſſion de faire enterrer ſon père en terre ſainte, lui aſſurant qu'il eſt mort pénitent : & il retourne en Allemagne faire les obſèques de *Henri IV* ſans avoir affermi ſon pouvoir en Italie.

Pascal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux & ses légats, dans tous les royaumes, désavouassent sa condescendance pour *Henri V*.

Il assemble un concile dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Là, en présence de trois cents prélats, il demande pardon de sa faiblesse, offre de se démettre du pontificat, casse, annulle tout ce qu'il a fait, & s'avilit lui-même pour relever l'Eglise.

1113. Il se peut que *Pascal II* & son concile n'eussent pas fait cette démarche, s'ils n'eussent compté sur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours suivi le sacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au sujet du fisc impérial; autre source de guerres civiles.

1114. *Lothaire*, duc de Saxe, depuis empereur, est à la tête de la faction contre *Henri V*. Cet empereur ayant à combattre les Saxons, comme son père, est défendu comme lui par la maison de Suabe. *Fréderic de Stauffen*, duc de Suabe, père de l'empereur *Barberousse*, empêche *Henri V* de succomber.

1115. Les ennemis les plus dangereux de *Henri V* sont trois prêtres; le pape en Italie, l'archevêque de Maïence, qui bat quelquefois ses troupes, & l'évêque de Vürtzbourg *Erlang*, qui, envoyé par lui aux ligueurs, le trahit & se range de leur côté.

1116. *Henri V* vainqueur met l'évêque de Vürtzbourg *Erlang* au ban de l'empire. Les évêques de Vürtzbourg se prétendaient seigneurs directs de toute la Franconie, quoiqu'il y eût des ducs, & que ce duché même appartînt à la maison impériale.

Le duché de Franconie est donné à *Conrad*, neveu de *Henri V*. Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque

L'évêque *Erlang* se défend long-temps dans Vürtzbourg, dispute les remparts l'épée à la main, & s'échappe quand la ville est prise.

La fameuse comtesse *Mathilde meurt*, après avoir renouvelé la donation de tous ses biens à l'Eglise romaine.

L'empereur *Henri V*, déshérité par sa cousine & excommunié par le pape, va en Italie se mettre en possession des terres de *Mathilde*, & se venger du pape. Il entre dans Rome, & le pape s'enfuit chez les nouveaux vassaux & les nouveaux protecteurs de l'Eglise, les princes normands. 1117.

Le premier couronnement de l'empereur paraissant équivoque, on en fait un second qui l'est bien davantage. Un archevêque de Brague en Portugal, limousin de naissance, nommé *Bourdin*, s'avise de sacrer l'empereur.

Henri, après cette cérémonie, va s'assurer de la Toscane. *Pascal II* revient à Rome avec une petite armée des princes normands. Il meurt, & l'armée s'en retourne après s'être fait payer. 1118.

Les cardinaux seuls élisent *Goietan*, *Gelase II. Cincio*, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, saisit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait prisonnier. Cette férocité brutale met Rome en combustion. *Henri V* va à Rome; *Gelase* se retire en France; l'empereur donne le pontificat à son limousin *Bourdin*.

Gelase étant mort au concile de Vienne en Dauphiné, les cardinaux qui étaient à ce concile, élisent conjointement avec les évêques, & même avec des laïques romains qui s'y trouvaient, *Gui de Bourgogne*, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, & du sang royal de France. Ce n'est pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de *Calixte II.* 1119.

Louis le gros, roi de France, ſe rend médiateur dans cette grande affaire des inveſtitures entre l'Empire & l'Egliſe. On aſſemble un concile à Reims. L'archevêque de Maïence y arrive avec cinq cents gens d'armes à cheval, & le comte de Troyes va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur & le pape ſe rendent à Mouzon. On eſt près de s'accommoder; & ſur une diſpute de mots, tout eſt plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, & le concile l'excommunie.

1120. Comme il y avait dans ce concile pluſieurs évêques
1121. allemands qui avaient excommunié l'empereur, les autres évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les inveſtitures.

1122. Enfin, dans une diète de Vorms, la paix de l'Empire & de l'Egliſe eſt faite. Il ſe trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agiſſait pas de ſavoir ſi les empereurs conféraient l'épiſcopat, mais s'ils pouvaient inveſtir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les inveſtitures feraient dorénavant données par le ſceptre, & non par un bâton recourbé & par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait inveſtir. *Ego Henricus* DEI *gratiâ Romanorum imperator concedo in omnibus eccleſiis fieri electionem & liberam conſecrationem.* Ce fut une brèche irréparable à l'autorité impériale.

1123. Troubles civils en Bohème, en Hongrie, en Alſace, en Hollande. Il n'y a dans ce temps malheureux que de la diſcorde dans l'Egliſe, des guerres particulières entre tous les grands, & de la ſervitude dans les peuples.

1124. Voici la première fois que les affaires d'Angleterre ſe trouvent mêlées avec celles de l'Empire. Le roi d'Angleterre

Henri I, frère du duc de Normandie, a déjà des guerres avec la France au ſujet de ce duché.

L'empereur lève des troupes, & s'avance vers le Rhin. On voit auſſi que dès ces temps-là même tous les ſeigneurs allemands ne ſecondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Pluſieurs refuſent de l'aſſiſter contre une puiſſance qui, par ſa poſition, devait être naturellement la protectrice des ſeigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur ſuzerain ; ainſi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vaſſaux de la France.

Les malheurs de l'Europe étaient au comble par une 1125.
maladie contagieuſe. *Henri V* en eſt attaqué, & meurt à Utrecht le 22 mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite ſans religion, d'un voiſin inquiet, & d'un mauvais maître.

LOTHAIRE II.

VINGTIEME EMPEREUR.

VOICI une époque ſingulière. La France, pour la 1125.
première fois, depuis la décadence de la maiſon de 1126.
Charlemagne, ſe mêle en Allemagne de l'élection d'un 1127
empereur. Le célèbre moine *Suger*, abbé de St Denis, & miniſtre d'Etat ſous *Louis le gros*, va à la diète de Maïence avec le cortége d'un ſouverain, pour s'oppoſer au moins à l'élection de *Fréderic*, duc de Suabe. Il y réuſſit, ſoit par bonheur, ſoit par intrigues. La diète partagée choiſit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils éliſent le duc de Saxe, *Lothaire* ; & les ſeigneurs qui étaient préſens l'élevèrent ſur leurs épaules.

Conrad, duc de Franconie, de la maiſon de Stauffen-Suabe, & *Fréderic* duc de Suabe proteſtent contre l'élection.

L'abbé *Suger* fut parmi les ministres de France le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. *Conrad* se fait proclamer roi à Spire ; mais au lieu de soutenir sa faction, il va se faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ses villes en Allemagne; mais il en gagne en Lombardie.

1128. Sept ou huit guerres à la fois dans le Danemarck &
1129. dans le Holstein, dans l'Allemagne & dans la Flandre.

1130. A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes malgré les cardinaux, qui s'étaient réservé ce droit, & persistait à ne reconnaître l'élu que comme son évêque, & non comme son souverain. Rome entière se partage en deux factions. L'une élit *Innocent II*, l'autre élit le fils ou petit-fils d'un juif, nommé *Léon*, qui prend le nom d'*Anaclet.* Le fils du juif, comme plus riche, chasse son compétiteur de Rome. *Innocent II* se réfugie en France, devenue l'asile des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met *Lothaire II* dans ses intérêts, le couronne empereur avec son épouse, & excommunie ses compétiteurs.

1131. L'anti-empereur *Conrad* de Franconie, & l'anti-
1132. pape *Anaclet* ont un grand parti en Italie. L'empereur
1133. *Lothaire* & le pape *Innocent* vont à Rome. Les deux papes se soumettent au jugement de *Lothaire :* il décide pour *Innocent.* L'anti-pape se retire dans le château Saint-Ange, dont il était encore maître. *Lothaire* se fait sacrer par *Innocent II*, selon les usages alors établis. L'un de ces usages était que l'empereur fesait d'abord serment de conserver au pape la vie & les membres : mais on en promettait autant à l'empereur.

Le pape cède l'usufruit des terres de la comtesse *Mathilde* à *Lothaire* & à son gendre le duc de Bavière, seulement leur vie durant, moyennant une redevance

annuelle au Saint-Siége. C'était une ſemence de guerres pour leurs ſucceſſeurs.

Pour faciliter la donation de cet uſufruit, *Lothaire II* baiſa les pieds du pape, & conduiſit ſa mule quelques pas. On croit que *Lothaire* eſt le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

Les deux rivaux de *Lothaire*, *Conrad* de Franconie & 1134.
Fréderic de Suabe, abandonnés de leurs partis, ſe récon- 1135.
cilient avec l'empereur & le reconnaiſſent.

On tient à Magdebourg une diète célèbre. L'empereur grec, les Vénitiens y envoient des ambaſſadeurs pour demander juſtice contre *Roger*, roi de Sicile ; des ambaſſadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'Empire ſerment de fidélité, pour conſerver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

Police établie en Allemagne. Hérédités & coutumes 1136.
des fiefs & des arrière-fiefs confirmées. Magiſtratures des bourgmeſtres, des maires, des prévôts, ſoumiſes aux ſeigneurs féodaux. Priviléges des égliſes, des évêchés, & des abbayes, confirmés.

Voyage de l'empereur en Italie. *Roger*, duc de la 1137
Pouille, & nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'antipape *Anaclet*, & menaçait Rome. On fait la guerre à *Roger*.

La ville de Piſe avait alors une grande conſidération dans l'Europe, & l'emportait même ſur Veniſe & ſur Gènes. Ces trois villes commerçantes fourniſſaient à preſque tout l'Occident toutes les délicateſſes de l'Aſie. Elles s'étaient ſourdement enrichies par le commerce & par la liberté, tandis que les déſolations du gouvernement féodal répandaient preſque par-tout ailleurs la ſervitude & la miſère. Les Piſans ſeuls arment une flotte de quarante galères au ſecours de l'empereur; & ſans eux l'empereur n'aurait pu réſiſter. On dit qu'alors

on trouva dans la Pouille le premier exemplaire du Digeste, & que l'empereur en fit présent à la ville de Pise.

Lothaire II meurt en passant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III.

VINGT-UNIEME EMPEREUR.

1138. HENRI, duc de Bavière, surnommé *le superbe*, qui possédait la Saxe, la Misnie, la Thuringe, en Italie Vérone & Spolète, & presque tous les biens de la comtesse *Mathilde*, se saisit des ornemens impériaux, & crut que sa grande puissance le ferait reconnaître empereur; mais ce fut précisément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les seigneurs se réunissent en faveur de *Conrad*, le même qui avait disputé l'Empire à *Lothaire II. Henri de Bavière*, qui paraissait si puissant, est le troisième de ce nom qui est mis au ban de l'Empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encore que superbe, puisqu'étant si puissant, il put à peine se défendre.

Comme le nom de la maison de ce prince était *Guelfe*, ceux qui tinrent son parti furent appelés les *Guelfes*, & on s'accoutuma à nommer ainsi les ennemis des empereurs.

1139. On donne à *Albert d'Anhalt*, surnommé l'*ours*, marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux *Guelfes*; on donne la Bavière au marquis d'Autriche. Mais enfin, *Albert l'ours* ne pouvant se mettre en possession de la Saxe, on s'accommode. La Saxe reste à la maison des *Guelfes*, la Bavière à celle d'*Autriche*: tout a changé depuis.

1140. *Henri le superbe* meurt, & laisse au berceau *Henri le lion*. Son frère *Guelfe* soutient la guerre. *Roger*, roi de Sicile,

lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit qu'à peine les princes normands ſont puiſſans en Italie qu'ils ſongent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes ſortes de moyens. *Fréderic Barberouſſe*, neveu de *Conrad*, & ſi célèbre depuis, ſe ſignale déjà dans cette guerre.

Jamais temps ne parut plus favorable aux empereurs pour venir établir dans Rome cette puiſſance qu'ils ambitionnèrent toujours, & qui fut toujours conteſtée. Depuis 1140 jusqu'à 1146.

Arnaud de Breſcia, diſciple d'*Abélard*, homme d'enthouſiaſme, prêchait dans toute l'Italie contre la puiſſance temporelle des papes & du clergé. Il perſuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être perſuadés, & ſurtout les Romains.

En 1144, ſous le court pontificat de *Lucius II*, les Romains veulent encore établir l'ancienne république; ils augmentent le ſénat; ils éliſent patrice un fils de l'antipape, *Pierre de Léon*, nommé *Jourdain*, & donnent au patrice le pouvoir tribunitial. Le pape *Lucius* marche contre eux, & eſt tué au pied du capitole.

Cependant *Conrad III* ne va point en Italie, ſoit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, ſoit que la paſſion épidémique des croiſades ait déjà paſſé juſqu'à lui.

St Bernard, abbé de Clervaux, ayant prêché la croiſade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc? il n'entendait point le tudeſque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles; cela peut être: mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie; car il annonça de la part de DIEU les plus grands ſuccès. 1146.

L'empereur ſe croiſe à Spire avec beaucoup de ſeigneurs.

Conrad III fait les préparatifs de ſa croiſade dans la diète de Francfort. Il fait, avant ſon départ, couronner 1147.

son fils *Henri* roi des Romains. On établit le conseil impérial de Rotvell, pour juger les causes en dernier ressort. Ce conseil était composé de douze barons. La présidence fut donnée comme un fief à la maison de *Schults*, c'est-à-dire, à condition de foi & hommage, & d'une redevance. Ces espèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque sur le Danube avec le célèbre évêque de Freisingen, qui a écrit l'histoire de ce temps, avec ceux de Ratisbonne, de Passau, de Basle, de Metz, de Toul. *Fréderic Barberousse*, le marquis d'Autriche, *Henri* duc de Bavière, le marquis de Montferrat sont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord si brillantes, & bientôt après si malheureuses. Déjà était érigé le petit royaume de Jérusalem : les Etats d'Antioche, d'Edesse, de Tripoli, de Syrie, s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée & de Sidon ; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

1148. L'intempérance fait périr une partie de l'armée allemande. De-là tous ces bruits que l'empereur grec a empoisonné les fontaines pour faire périr les croisés.

Conrad & *Louis le jeune*, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les musulmans, il va en pélérinage à Jérusalem, au lieu de se rendre maître de Damas, qu'il assiége ensuite inutilement. Il s'en retourne presque sans armée sur les vaisseaux de son beau-frère *Manuel Comnène ;* il aborde dans le golfe de Venise, n'osant aller en Italie, encore moins se présenter à Rome pour y être couronné.

1148.
1149. La perte de toutes ces prodigieuses armées de croisés, dans les pays où *Alexandre* avait subjugué avec quarante mille hommes un empire beaucoup plus puissant que

celui des Arabes & des Turcs, démontre que dans ces entreprises des chrétiens il y avait un vice radical qui devait nécessairement les détruire : c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs; & par conséquent la désunion, le désordre, & l'imprudence.

La seule croisade raisonnable qu'on fit alors fut celle de quelques seigneurs flamands & anglais, mais principalement de plusieurs allemands des bords du Rhin, du Mein, & du Veser, qui s'embarquèrent pour aller secourir l'Espagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des secours ; & il valait mieux assister l'Espagne contre les usurpateurs que d'aller à Jérusalem, sur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, & où il n'y avait rien à gagner. Les croisés prirent Lisbonne, & la donnèrent au roi *Alfonse*.

On en fesait une autre contre les païens du Nord ; car l'esprit du temps chez les chrétiens était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberstad, de Munster, de Mersbourg, de Brandebourg, plusieurs abbés, animent cette croisade. On marche avec une armée de soixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitans de la Poméranie, de la Prusse, & des bords de la mer Baltique. Cette croisade se fait sans consulter l'empereur, & elle tourne même contre lui.

Henri le lion, duc de Saxe, à qui *Conrad* avait ôté la Bavière, était à la tête de la croisade contre les païens : il les laissa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens, & pour reprendre la Bavière.

L'empereur, pour tout fruit de son voyage en Palestine, 1150.
ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile sous 1151.
le nom de *guerre sainte*. Il a bien de la peine, avec le secours des Bavarois & du reste de l'Allemagne, à contenir *Henri le lion* & les *Guelfes*.

1152. *Conrad III* meurt à Bamberg le 15 février, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils.

FREDERIC PREMIER, DIT BARBEROUSSE.

VINGT-DEUXIEME EMPEREUR.

1152. *FREDERIC I* est élu à Francfort par le consentement de tous les princes. Son secrétaire *Amandus* rapporte dans ses annales dont on a conservé des extraits, que plusieurs seigneurs de la Lombardie y donnèrent leur suffrage en ces termes : *O vous officiez*, officiati, *si vous y consentez*, *Fréderic aura la force de son empire.*

Ces *officiati* étaient alors au nombre de six ; les archevêques de Maïence, de Trèves, de Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan : on y ajouta depuis le grand-échanson. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaissaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui se chargeaient de la cérémonie.

Les seigneurs italiens assistèrent à cette élection de *Fréderic :* rien n'est plus naturel. On croyait à Francfort donner l'Empire romain en donnant la couronne d'Allemagne ; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédécesseur de *Fréderic Barberousse* n'avait eu aucune autorité ni à Rome ni dans l'Italie ; & il était de l'intérêt de l'élu que les grands vassaux de l'Empire romain joignissent leur suffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-Chapelle ; & tous les évêques l'avertissent qu'il n'a point l'Empire par droit d'hérédité. L'avertissement était inutile ; le fils du dernier empereur, abandonné, en était une assez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus imposante. Deux concurrens, *Svenon* & *Canut*, disputaient depuis long-temps le Danemarck : *Fréderic* se fait arbitre ; il force *Canut* à céder ses droits. *Svenon* soumet le Danemarck à l'Empire dans la ville de Mersbourg. Il prête serment de fidélité, il est investi par l'épée. Ainsi au milieu de tant de troubles, on voit des rois de Pologne, de Hongrie, de Danemarck, aux pieds du trône impérial.

Le marquisat d'Autriche est érigé en duché en faveur 1153.
de *Henri Jasamergott*, qu'on ne connaît guère, & dont la postérité s'éteignit environ un siècle après.

Henri le lion, ce duc de Saxe de la maison *Guelfe*, obtient l'investiture de la Bavière, parce qu'il l'avait presque toute reconquise ; & il devient partisan de *Fréderic Barberousse*, autant qu'il avait été ennemi de *Conrad I*.

Le pape *Eugène III* envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Maïence, accusé d'avoir dissipé les biens de son église ; & l'empereur le permet.

En récompense *Fréderic Barberousse* répudie sa femme, 1154.
Marie de Vocbourg ou *Vohenbourg*, sans que le pape *Adrien IV*, alors siégeant à Rome, le trouve mauvais.

Fréderic reprend sur l'Italie les desseins de ses prédé- 1155.
cesseurs. Il réduit plusieurs villes de Lombardie qui voulaient se mettre en république ; mais Milan lui résiste.

Il se saisit au nom de *Henri*, son pupille, fils de *Conrad III*, des terres de la comtesse *Mathilde*, est couronné à Pavie & député vers *Adrien IV*, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape est un des grands exemples de ce que peuvent le mérite personnel & la fortune. Né anglais, fils d'un mendiant, long-temps mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné, enfin porté au comble de la grandeur, il

avait d'autant plus d'élévation dans l'efprit qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vaffal, & craignait de fe donner un maître. Les troubles précédens avaient introduit la coutume que, quand l'empereur venait fe faire facrer, le pape fe fortifiait, le peuple fe cantonnait; & l'empereur commençait par jurer que le pape ne ferait ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le Saint-Siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile & de Naples, devenu voifin & vaffal dangereux.

L'empereur & le pape fe ménagent l'un l'autre. *Adrien*, enfermé dans la fortereffe de Citta-di-Caftello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec fon ennemi. Un chevalier armé de toutes pièces vient lui jurer fur l'évangile que fes membres & fa vie feront en fûreté; & l'empereur lui livre ce fameux *Arnaud de Brefcia* qui avait foulevé le peuple romain contre le pontificat, & qui avait été fur le point de rétablir la république romaine. *Arnaud* eft brûlé à Rome comme un hérétique, & comme un républicain que deux fouverains prétendans au defpotifme s'immolaient.

Le pape va au-devant de l'empereur, qui devait, felon le nouveau cérémonial, lui baifer les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire fa haquenée blanche l'efpace de neuf pas romains. L'empereur ne fefait point de difficulté de baifer les pieds, mais il ne voulait point de la bride. Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-Caftello, comme fi *Fréderic Barberouffe* avait donné le fignal d'une guerre civile. On lui fit voir que *Lothaire II* avait accepté ce cérémonial d'humilité chrétienne, il s'y foumit enfin; & comme il fe trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait point appris le métier de palefrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'Eglife de voir un empereur fervir de palefrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome, où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain, devenus auſſi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient ſonné le tocſin de la liberté, viennent dire à *Fréderic : nous vous avons fait notre citoyen & notre prince, d'étranger que vous étiez* &c. *Fréderic* leur impoſe le ſilence, & leur dit : *Charlemagne & Othon vous ont conquis; je ſuis votre maître*, &c.

Fréderic eſt ſacré empereur le 18 juin dans Saint-Pierre.

On ſavait ſi peu ce que c'était que l'Empire, toutes les prétentions étaient ſi contradictoires, que d'un côté le peuple romain ſe ſouleva, & il y eut beaucoup de ſang verſé, parce que le pape avait couronné l'empereur ſans l'ordre du ſénat & du peuple ; & de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ſes lettres qu'il avait conféré à *Fréderic* le bénéfice de l'empire romain, *Beneficium imperii romani.* Ce mot de *beneficium* ſignifiait un fief alors.

Il fit de plus expoſer en public un tableau qui repréſentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife; ce qui était la marque diſtinctive de la vaſſalité. L'inſcription du tableau était :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores ;
Poſt homo fit papæ, ſumit quo dante coronam.

» Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de » Rome, devient vaſſal du pape, qui lui donne la » couronne. »

On voit déjà *Fréderic* fort puiſſant en Allemagne; car il fait condamner le comte palatin du Rhin à ſon retour dans une diète pour des malverſations. La peine était, ſelon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien ſur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Maïence eſt condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire pluſieurs petits châteaux de brigands. Il épouſe à Vürtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'eſt-à-dire de la Franche-Comté, & devient par-là ſeigneur direct de cette comté relevant de l'Empire. 1156.

Le comte ſon beau-père, nommé *Renaud*, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte-franc; & c'eſt de-là qu'eſt venu le nom de Franche-Comté.

Les Polonais refuſent de payer leur tribut, qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. *Fréderic* marche vers la Pologne. Le duc de Pologne donne ſon frère en otage & ſe ſoumet au tribut, dont il paye les arrérages.

Fréderic paſſe à Beſançon, devenu ſon domaine; il y reçoit des légats du pape avec les ambaſſadeurs de preſque tous les princes. Il ſe plaint avec hauteur à ces légats du terme de *bénéfice* dont la cour de Rome uſait en parlant de l'Empire, & du tableau où *Lothaire II* était repréſenté comme vaſſal du Saint-Siége. Sa gloire & ſa puiſſance, ainſi que ſon droit, juſtifient cette hauteur. Un légat ayant dit: *Si l'empereur ne tient pas l'empire du pape, de qui le tient-il donc?* Le comte palatin pour réponſe veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens ſont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur pour primat des Gaules. La juriſdiction de l'archevêque eſt par cet acte mémorable étendue ſur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplome ſubſiſte encore. Le ſceau eſt dans une petite bulle ou boîte d'or. C'eſt de cette manière de ſceller que le nom de bulle a été donné aux conſtitutions.

1158. L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohême *Uladiſlas* ſa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même celui de monarque; & on était roi par la grâce de l'empereur, ſans que la province dont on devenait roi fût un royaume: de ſorte que l'on voit dans les commencemens, tantôt des rois, tantôt des ducs, de Hongrie, de Pologne, de Bohême.

Il paſſe en Italie: d'abord le comte palatin & le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'empire, vont recevoir les ſermens de

plufieurs villes; ces fermens étaient conçus en ces termes: *Je jure d'être toujours fidelle à monfeigneur l'empereur Fréderic contre tous fes ennemis, &c.* Comme il était brouillé alors avec le pape à caufe de l'aventure des légats à Befançon, il femblait que ces fermens fuffent exigés contre le Saint-Siége.

Il ne paraît pas que les papes fuffent alors fouverains des terres données par *Pepin*, par *Charlemagne*, & par *Othon I.* Les commiffaires de l'empereur exercent tous les droits de la fouveraineté dans la Marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Ausbourg, où il affemble fon armée. *Fréderic* marche à Milan. Cette ville était déjà la plus puiffante de la Lombardie ; & Pavie & Ravenne étaient peu de chofe en comparaifon : elle s'était rendue libre dès le temps de l'empereur *Henri V;* la fertilité de fon territoire, & furtout fa liberté l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder fa liberté ; mais *Fréderic* veut l'argent & la fujétion. La ville eft affiégée & fe défend ; bientôt fes confuls capitulent: on leur ôte le droit de battre monnaie & tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer neuf mille marcs d'argent. Tous les habitans font ferment de fidélité. Milan, fans duc & fans comte, fut gouvernée en ville fujette.

Fréderic fait commencer à bâtir le nouveau Lodi fur la rivière d'Adda ; il donne de nouvelles lois en Italie, & commence par ordonner que toute ville qui tranfgreffera ces lois payera cent marcs d'or ; un marquis, cinquante ; un comte, quarante ; & un feigneur châtelain, vingt. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra fe partager ; & comme les vaffaux, en prêtant hommage aux feigneurs des grands fiefs, leur juraient de les fervir indiftinctement envers & contre tous, il ordonne que dans ces fermens on excepte toujours l'empereur; loi fagement contraire aux coutumes

féodales de France, par lesquelles un vassal était obligé de servir son seigneur en guerre contre le roi ; ce qui était, comme nous l'avons dit ailleurs, une jurisprudence de guerres civiles.

Les Génois & les Pisans avaient depuis long-temps enlevé la Corse & la Sardaigne aux Sarrasins, & s'en disputaient encore la possession : c'est une preuve qu'ils étaient très-puissans; mais *Fréderic*, plus puissant qu'eux, envoie des commissaires dans ces deux villes; & parce que les Génois le traversent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, & les empêche de continuer à fortifier Gènes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comtesse *Mathilde*, dont les papes ne possédaient rien ; il les donne à un *Guelfe*, cousin du duc de Saxe & de Bavière. On oublie le neveu de cette comtesse, fils de l'empereur *Conrad*, lequel avait des droits sur ces fiefs. En ce temps l'université de Bologne, la première de toutes les universités de l'Europe, commençait à s'établir, & l'empereur lui donne des priviléges.

1159. *Fréderic I* commençait à être plus maître en Italie que *Charlemagne* & *Othon* ne l'avaient été : il affaiblit le pape en soutenant les prérogatives des sénateurs de Rome, & encore plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ses terres.

Adrien IV, pour mieux conserver le temporel, attaque *Fréderic Barberousse* sur le spirituel. Il ne s'agit plus des investitures par un bâton courbé ou droit, mais du serment que les évêques prêtent à l'empereur: il traite cette cérémonie de sacrilége, & cependant sous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occasion de recouvrer un peu de liberté. *Fréderic* les fait déclarer *déserteurs & ennemis de l'Empire;* & par l'arrêt leurs biens sont livrés au pillage, & leurs personnes à l'esclavage; arrêt qui ressemble plutôt à un

à un ordre d'*Attila* qu'à une conftitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV faifit ce temps de troubles pour redemander tous les fiefs de la comteffe *Mathilde*, le duché de Spolète, la Sardaigne, & la Corfe. L'empereur ne lui donne rien; il affiége Crême qui avait pris le parti de Milan, prend Crême, & la pille. Milan refpira, & jouit quelque temps du bonheur de devoir fa liberté à fon courage.

Après la mort du pape *Adrien IV*, les cardinaux fe partagent, la moitié élit le cardinal *Roland*, qui prend le nom d'*Alexandre III*, ennemi déclaré de l'empereur: l'autre choifit *Octavien* fon partifan, qui s'appelle *Victor*. *Fréderic Barberouffe*, ufant de fes droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. *Alexandre* refufe de reconnaître ce concile; *Victor* s'y préfente; le concile juge en fa faveur; l'empereur lui baife les pieds, & conduit fon cheval comme celui d'*Adrien*. Il fe foumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître. 1160.

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur, & abfout fes fujets du ferment de fidélité. On voit bien que le pape comptait fur le fecours des rois de Naples & de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi fans avoir un prince tout prêt à foutenir par les armes cette hardieffe eccléfiaftique: le pape comptait fur le roi de Naples, & fur les plus grandes villes d'Italie.

Les Milanais profitent de ces divifions; ils ofent attaquer l'armée impériale à Carentia, à quelques milles de Lodi, & remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient fecondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger. 1161.

L'empereur rétablit fon armée & fes affaires: les Milanais bloqués manquent de vivres; ils capitulent. Les confuls 1162.

& huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la ſervitude, & qui livrait leur ville au pillage ; mais à peine y eſt-il entré qu'il fait démolir les portes, les remparts, tous les édifices publics, & on ſème du ſel ſur leurs ruines, ſelon l'ancien préjugé, très-faux, que le ſel eſt l'emblême de la ſtérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards, n'avaient pas ainſi traité l'Italie.

Le 27 mars.

Les Génois qui ſe prétendaient libres viennent prêter ſerment de fidélité ; & en proteſtant qu'ils ne donneront point de tribut annuel, ils donnent mille deux cents marcs d'argent; ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile & la Pouille; & *Fréderic* leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gènes, depuis Monaco juſqu'à Porto-Venère.

Il marche à Bologne qui était confédérée avec Milan; il y protége les colléges, & fait démanteler les murailles: tout ſe ſoumet à ſa puiſſance.

Pendant ce temps l'Empire fait des conquêtes dans le Nord; le duc de Saxe s'empare du Meklenbourg pays de Vandales, & y tranſplante des colonies d'allemands.

Pour rendre le triomphe de *Fréderic Barberouſſe* complet, le pape *Alexandre III*, ſon ennemi, fuit de l'Italie, & ſe retire en France. *Fréderic* va à Beſançon pour intimider le roi de France, & le détacher du parti d'*Alexandre*.

C'eſt dans ce temps de ſa puiſſance qu'il ſomme les rois de Danemarck, de Bohème & de Hongrie de venir à ſes ordres donner leurs voix dans une diète contre un pape. Le roi de Danemarck *Valdemar I* obéit; il ſe rendit à Beſançon. On dit qu'il n'y fit ſerment de fidélité que pour le reſte de la Vandalie qu'on abandonnait à ſes conquêtes : d'autres diſent qu'il renouvela l'hommage pour le Danemarck : s'il eſt ainſi, c'eſt le dernier roi de Danemarck qui ait fait hommage de ſon royaume à

l'Empire ; & cette année 1162 devient par-là une grande époque.

L'empereur va à Maïence, dont le peuple, excité par des moines, avait maſſacré l'archevêque. Il fit raſer les murailles de la ville, elles ne furent rétablies que longtemps après. 1163.

Erfort capitale de la Thuringe, ville dont les archevêques de Maïence ont prétendu la ſeigneurie depuis *Othon IV*, eſt ceinte de murailles, dans le temps qu'on détruit celles de Maïence. 1164.

Etabliſſement de la ſociété des villes anſéatiques. Cette union avait commencé par Hambourg & Lubeck, qui feſaient quelque négoce à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles ſe rendirent bientôt utiles & puiſſantes, en fourniſſant du moins le néceſſaire au nord de l'Allemagne ; & depuis, lorſque Lubeck qui appartenait au fameux *Henri le lion*, & qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par *Fréderic Barberouſſe*, & fut la première des villes maritimes. Lorſqu'elle eut le droit de battre monnaie, cette monnaie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en avait frappé juſqu'alors qu'à un très-bas titre. De-là vient, à ce qu'on a cru, l'argent *eſterling ;* de-là vient que Londres compta par livres eſterling, quand elle ſe fut aſſociée aux villes anſéatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ſes prédéceſſeurs : on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il eſt en Allemagne. Rome ſe ligue avec Veniſe par les ſoins du pape *Alexandre III* Veniſe, imprenable par ſa ſituation, était redoutable par ſon opulence ; elle avait acquis de grandes richeſſes dans les croiſades, auxquelles les Vénitiens n'avaient juſqu'alors pris part qu'en négocians habiles.

Fréderic retourne en Italie, & ravage le Véronais qui était de la ligue. Son pape *Victor* meurt. Il en fait ſacrer

un autre, au mépris de toutes les lois, par un évêque de Liége. Cet usurpateur prend le nom de *Pascal*.

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à *Fréderic* le titre de roi, & l'empereur le lui donne. Il triple par-tout les impôts, & retourne en Allemagne avec assez d'argent pour se faire craindre.

1165. Diète de Vürtzbourg contre le pape *Alexandre III*. L'empereur exige un serment de tous les princes & de tous les évêques de ne point reconnaître *Alexandre*. Cette diète est célèbre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi & du peuple, contre les prétentions de l'Eglise de Rome.

Fréderic, pour donner de la considération à son pape *Pascal*, lui fait canoniser *Charlemagne*. Quel saint, & quel faiseur de saints! Aix-la-chapelle prend le titre de la capitale de l'Empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnaie.

1166. *Henri le lion* duc de Saxe & de Bavière, ayant augmenté prodigieusement ses domaines, l'empereur n'est pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque de Cologne, hardi & entreprenant, s'unit avec plusieurs autres évêques, avec le comte palatin, le comte de Thuringe & le marquis de Brandebourg. On fait à *Henri le lion* une guerre sanglante. L'empereur les laisse se battre, & passe en Italie.

1167. Les Pisans & les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la possession de la Sardaigne, & ne l'obtiennent ni les uns ni les autres.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole si solemnellement cédée aux papes par tant d'empereurs, & patrimoine incontestable de l'Eglise.

La ligue de Venise & de Rome, & la haine que le pouvoir despotique de *Fréderic* inspire, engagent Crémone,

Bergame, Brefcia, Mantoue, Ferrare & d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes & les Romains prennent en même temps les armes.

Les Romains attaquent vers Tufculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Maïence très-célèbre alors, nommé *Chriftiern*, & par un archevêque de Cologne. C'était un fpectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanfon allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'eft que les Allemands, dix fois moins nombreux, défirent entièrement les Romains. *Fréderic* marche alors d'Ancone à Rome; il l'attaque; il brûle la ville Léonine; & l'églife de Saint-Pierre eft prefque confumée.

Le pape *Alexandre* s'enfuit à Bénévent. L'empereur fe fait couronner avec l'impératrice *Béatrix* par fon anti-pape *Pafcal* dans les ruines de Saint-Pierre.

De là *Fréderic* revole contre les villes confédérées. La contagion qui défole fon armée, les met pour quelque temps en fureté. Les troupes allemandes, victorieufes des Romains, étaient fouvent vaincues par l'intempérance & par la chaleur du climat.

Alexandre III trouve le fecret de mettre à la fois dans 1168.
fon parti *Emmanuel* empereur des Grecs, & *Guillaume* roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs; tant on croyait l'intérêt commun de fe réunir contre *Barberouffe*.

En effet ces deux puiffances envoient au pape de l'argent & quelques troupes. L'empereur, à la tête d'une armée très-diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles fous fes yeux, & prefque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il fe retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le pourfuivent dans les montagnes. Il échappe à grande peine, & fe retire en Alface, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie refpire par fa retraite. Les Milanais fe fortifient. Ils bâtiffent aux pieds des Alpes la ville d'Alexandrie à

l'honneur du pape. C'eſt Alexandrie de la paille, ainſi nommée à cauſe de ſes maiſonnettes couvertes de chaume, qui la diſtinguent d'Alexandrie fondée par le véritable *Alexandre*.

En cette année Lunebourg commence à devenir une ville.

L'évêque de Vürtzbourg obtient la juriſdiction civile dans le duché de Franconie. C'eſt ce qui fait que ſes ſucceſſeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, couſin germain du fameux *Henri le lion* duc de Saxe & de Bavière, lègue en mourant à l'empereur le duché de Spolète, le marquiſat de Toſcane, avec ſes droits ſur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même et à ſes baillis, dont l'un ſe diſait roi.

1169. *Fréderic* fait élire *Henri* ſon fils aîné roi des Romains, tandis qu'il eſt prêt à perdre pour jamais Rome et l'Italie.

Quelques mois après il fait élire ſon ſecond fils *Fréderic* duc d'Allemagne, et lui aſſure le duché de Suabe : les auteurs étrangers ont cru que *Fréderic* avait donné l'Allemagne entière à ſon fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170. *Fréderic* n'eſt plus reconnaiſſable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées & ſon tréſor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. *Henri le lion*, au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, ſe croiſe avec ſes chevaliers ſaxons pour aller ſe battre dans la Paleſtine.

1171. *Henri le lion*, trouvant une trève établie en Aſie, s'en retourne par l'Egypte. Le ſoudan voulut étonner l'Europe par ſa magnificence & par ſa généroſité : il accabla de préſens le duc de Saxe & de Bavière : & entre autres, il lui donne quinze cents chevaux arabes.

L'empereur aſſemble enfin une diète à Vorms, & demande du ſecours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie ſous ſa puiſſance. 1172.

Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Maïence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jalouſes les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Piſe; Gènes l'était de Piſe & de Florence; & ce ſont ces diviſions qui ont perdu à la fin l'Italie.

L'archevêque de Maïence *Chriſtiern* réuſſit habilement à détacher les Vénitiens de la ligue: mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne, ſont inébranlables, & Rome les ſoutient. 1173.

Pendant ce temps *Fréderic* eſt obligé d'aller apaiſer des troubles dans la Bohème. Il y dépoſſède le roi *Ladiſlas*, & donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus abſolu qu'il l'était en Allemagne, & plus faible alors au-delà des Alpes.

Il paſſe enfin le mont Cenis. Il aſſiége cette Alexandrie bâtie pendant ſon abſence, & dont le nom lui était odieux, et commence par faire dire aux habitans que s'ils oſent ſe défendre, on ne pardonnera ni au ſexe ni à l'enfance. 1174.

Les Alexandrins ſecourus par les villes confédérées ſortent ſur les impériaux, & les battent à l'exemple des Milanais. L'empereur, pour comble de diſgrace, eſt abandonné par *Henri le lion*, qui ſe retire avec ſes ſaxons, très-indiſpoſé contre *Barberouſſe*, qui gardait pour lui les terres de *Mathilde*. 1175.

Il ſemblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

Fréderic reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Maïence eſt à l'autre bout de l'Italie, dans la Marche d'Ancone, avec ſes troupes. 1176.

La guerre eſt pouſſée vivement de deux côtés. L'infanterie milanaiſe, toute armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale. *Fréderic* échappe à peine pourſuivi par les vainqueurs. Il ſe cache, & ſe ſauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le ſignal de la liberté des Italiens pendant pluſieurs années : eux ſeuls alors purent ſe nuire.

Le ſuperbe *Fréderic* prévient enfin & ſollicite le pape *Alexandre*, retiré dès long-temps dans Anagnia, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maître, & l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui reſtituer le patrimoine de Saint-Pierre, & de lui donner une partie des terres de la comteſſe *Mathilde*. On aſſemble un congrès à Bologne.

1177. Le pape fait transférer le congrès à Veniſe, où il ſe rend ſur les vaiſſeaux du roi de Sicile. Les ambaſſadeurs de Sicile & les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Maïence *Chriſtiern* y vient conclure la paix.

Il eſt difficile de démêler comment cette paix qui devait aſſurer le repos des papes & la liberté des Italiens, ne fut qu'une trève de ſix ans avec les villes lombardes, & de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas queſtion des terres de la comteſſe *Mathilde*, qui avaient été la baſe du traité.

Tout étant conclu, l'empereur ſe rend à Veniſe. Le duc le conduit dans ſa gondole à Saint-Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare ſur la tête. L'empereur ſans manteau le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que *Fréderic* n'entendait pas. Après le ſermon, l'empereur vient baiſer les pieds du pape, communie de ſa main, conduit ſa mule dans la place Saint-Marc au ſortir de l'égliſe ; & *Alexandre III* s'écriait : DIEU *a voulu qu'un vieillard & un prêtre triomphât*

d'un empereur puiſſant & terrible. Toute l'Italie regarda *Alexandre III* comme ſon libérateur & ſon père.

La paix fut jurée ſur les évangiles par douze princes de l'Empire. On n'écrivait guère alors ces traités. Il y avait peu de clauſes ; les ſermens ſuffiſaient. Peu de princes allemands ſavaient lire & ſigner, & on ne ſe ſervait de la plume qu'à Rome. Cela reſſemble aux temps ſauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier ſcellé de ſon ſceau, par lequel il promit de n'inquiéter de ſix ans les villes d'Italie.

Comment *Fréderic Barberouſſe* oſait-il après cela paſſer 1178.
par Milan, dont le peuple traité par lui en eſclave l'avait vaincu? Il y alla pourtant en retournant en Allemagne.

D'autres troubles agitaient ce vaſte pays, guerrier, puiſſant & malheureux, dans lequel il n'y avait pas encore une ſeule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri le lion, maître de la Saxe & de la Bavière, feſait toujours la guerre à pluſieurs évêques, comme l'empereur l'avait faite au pape. Il ſuccomba comme lui, & par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne, aidé de la moitié de la Veſtphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque d'Halberſtadt, étaient opprimés par *Henri le lion*, & lui feſaient tout le mal qu'ils pouvaient. Preſque toute l'Allemagne embraſſe leur parti.

Henri le lion eſt le quatrième duc de Bavière mis au ban 1179.
de l'Empire dans la diète de Goſlar. Il fallait une puiſſante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puiſſant que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck juſqu'au milieu de la Veſtphalie. Il avait, outre la Bavière, la Stirie & la Carinthie. L'archevêque de Cologne ſon ennemi eſt chargé de l'exécution du ban.

Parmi les vaſſaux de l'Empire qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un *Philippe* comte de

Flandre, ainſi qu'un comte de Hainaut, & un duc du Brabant, &c. Cela pourrait faire croire que la Flandre proprement dite ſe regardait toujours comme membre de l'Empire, quoique pairie de la France; tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc *Henri* ſe défend dans la Saxe ; il prend la Thuringe; il prend la Heſſe; il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne eſt ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il eſt même étrange que cet effet n'arrivât pas plus ſouvent.

1180. Après quelques ſuccès divers, l'empereur tient une diète dans le château de Gelnhauſen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proſcription de *Henri le lion*. *Fréderic* y donne la Saxe à *Bernard d'Anhalt*, fils d'*Albert l'ours*, marquis de Brandebourg. On lui donne auſſi une partie de la Veſtphalie. La maiſon d'*Anhalt* parut alors devoir être la plus puiſſante de l'Allemagne.

La Bavière eſt accordée au comte *Othon de Vitelsbach*, chef de la cour de juſtice de l'empereur. C'eſt de cet *Othon Vitelsbach* que deſcendent les deux maiſons électorales de *Bavière* qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à *Fréderic Barberouſſe*.

Dès que ces ſeigneurs furent inveſtis, chacun tombe ſur *Henri le lion;* & l'empereur ſe met lui-même à la tête de l'armée.

1181. On prend au duc *Henri* Lunebourg dont il était maître; on attaque Lubeck dont il était le protecteur; & le roi de Danemarck *Valdemar* aide l'empereur dans ce ſiége de Lubeck.

Lubeck déjà riche, & qui craignait de tomber au pouvoir du Danemarck, ſe donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer Baltique, avec la permiſſion de battre monnaie.

Le duc *Henri*, ne pouvant plus réfifter, va fe jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conferver Brunfvick & Lunebourg, refte de tant d'Etats qu'on lui enlève.

Henri le lion paffe à Londres avec fa femme, chez le roi *Henri II* fon beau-père. Elle lui donne un fils nommé *Othon*; c'eft le même qui fut depuis empereur fous le nom d'*Othon IV*; & c'eft d'un frère de cet *Othon IV* que defcendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre: de forte que les ducs de Brunfvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune: & cette origine eft italienne.

L'Allemagne eft alors tranquille. *Fréderic* y abolit plu- 1182.
fieurs coutumes barbares, entre autres, celle de piller le mobilier des morts; droit horrible que tous les bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois aux dépens des héritiers, & qui caufait toujours des querelles fanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de chofe.

Toutes les villes de la Lombardie jouiffent d'une profonde paix, & reprennent la vie.

Les Romains perfiftent toujours dans l'idée de fe fouftraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chaffent de Rome le pape *Lucius III*, fucceffeur d'*Alexandre*.

Le fénat eft le maître dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des efpions du pape *Lucius III*, lui font renvoyés avec les yeux crevés; inhumanité trop indigne du nom romain.

Fréderic I déclare Ratisbonne ville impériale. Il détache 1183.
le Tirol de la Bavière; il en détache auffi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célèbre congrès à Plaifance le 30 avril entre les commiffaires de l'empereur & les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Venife même s'y trouvent. Ils

conviennent que l'empereur peut exiger de ſes vaſſaux d'Italie le ſerment de fidélité ; & qu'ils ſont obligés de marcher à ſon ſecours, en cas qu'on l'attaque dans ſon voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils ſtipulent que les villes & les vaſſaux ne fourniront à l'empereur dans ſon paſſage que le fourrage ordinaire, les proviſions de bouche pour tout ſubſide.

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier reſſort, juſqu'à concurrence de cinquante marcs d'argent; & nulle cauſe ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y conſervera le droit de créer les conſuls de ſa ville épiſcopale; & ſi l'évêque n'eſt pas en poſſeſſion de ce droit, il eſt réſervé à l'empereur.

Ce traité, qui rendait l'Italie libre ſous un chef, a été regardé long-temps par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les marquis de Malaſpina & les comtes de Crême y ſont ſpécialement nommés ; & l'empereur tranſige avec eux comme avec les autres villes. Tous les ſeigneurs des fiefs y ſont compris en général.

Les députés de Veniſe ne ſignèrent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent; car pour la ville de Veniſe, elle ne mettait pas ſa liberté & ſon indépendance en compromis.

1184. Grande diète à Maïence. L'empereur y fait encore reconnaître ſon fils *Henri* roi des Romains.

Il arme chevaliers ſes deux fils *Henri* & *Fréderic*. C'eſt le premier empereur qui ait fait ainſi ſes fils chevaliers avec les cérémonies alors en uſage. Le nouveau chevalier feſait la veille des armes, enſuite on le mettait au bain; il venait recevoir l'accollade et le baiſer en tunique; des chevaliers lui attachaient ſes éperons; il offrait ſon épée à DIEU & aux ſaints; on le revêtait d'une épitoge : mais ce

qu'il y avait de plus bizarre, c'eſt qu'on lui ſervait à diner, ſans qu'il lui fût permis de manger & de boire. Il lui était auſſi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape *Lucius III*, toujours chaſſé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas queſtion de rétablir *Lucius* à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comteſſe *Mathilde*, & on ne convint de rien : auſſi le pape refuſa-t-il de couronner empereur *Henri*, fils de *Fréderic*.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, & on y apporta la couronne de fer de *Monza*.

Le pape, brouillé avec les Romains, eſt aſſez imprudent 1185.
pour ſe brouiller avec l'empereur au ſujet de ce dangereux héritage de *Mathilde*.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de *Fréderic*. Ce roi de Sardaigne eſt le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il ſe ſaiſit de quelques villes dont les papes étaient encore en poſſeſſion. *Lucius III*, preſque dépouillé de tout, meurt à Vérone; & *Fréderic*, vainqueur du pape, ne peut pourtant être ſouverain dans Rome.

L'empereur marie à Milan, le 6 février, ſon fils le roi 1186.
Henri avec *Conſtance de Sicile*, fille de *Roger II* roi de Sicile & de Naples, et petite-fille de *Roger I* du nom. Elle était héritière préſomptive de ce beau royaume: ce mariage fut la ſource des plus grands & des plus longs malheurs.

Cette année doit être célèbre en Allemagne par l'uſage qu'introduiſit un évêque de Metz, nommé *Bertrand*, d'avoir des archives dans les villes, & d'y conſerver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce temps-là tout ſe feſait par témoins ſeulement, & preſque toutes les conteſtations ſe décidaient par des combats.

La Poméranie qui, après avoir appartenu aux Polonais, 1187.
était vaſſale de l'Empire, & qui lui payait un léger tribut,

eſt ſubjuguée par *Canut* roi de Danemarck, & devient vaſſale des Danois. Sleſvick, auparavant relevant de l'Empire, devient un duché du Danemarck. Ainſi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout d'un coup deux provinces.

Fréderic Barberouſſe, auparavant ſi grand & ſi puiſſant, n'avait plus qu'une ombrè d'autorité en Italie, & voyait la puiſſance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit ſa réputation, en conſervant la couronne de Bohème à un duc ou à un roi que ſes ſujets venaient de dépoſer.

Les Génois bâtiſſent un fort à Monaco, & font l'acquiſition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur *Fréderic* ſe déclare contre le comte de Savoie, & détache pluſieurs fiefs de ce comté, entre autres, les évêchés de Turin & de Genève. Les évêques de ces villes deviennent ſeigneurs de l'Empire : de-là les querelles perpétuelles entre les évêques & les comtes de Genève.

1188. *Saladin*, le plus grand homme de ſon temps, ayant repris Jéruſalem ſur les chrétiens, le pape *Clément III* fait prêcher une nouvelle croiſade dans toute l'Europe.

Le zèle des Allemands s'alluma; on a peine à concevoir les motifs qui déterminèrent l'empereur *Fréderic* à marcher vers la Paleſtine, & à renouveler à l'âge de ſoixante-huit ans des entrepriſes dont un prince ſage devait être déſabuſé. Ce qui caractériſe ces temps-là, c'eſt qu'il envoie un comte de l'Empire à *Saladin*, pour lui demander en cérémonie Jéruſalem & la vraie croix. Cette vraie croix était inconteſtablement une très-fauſſe relique; & cette Jéruſalem était une très-miſérable ville : mais il fallait flatter le fanatiſme abſurde des peuples.

On voit ici un ſingulier exemple de l'eſprit du temps. Il était à craindre que *Henri le lion*, pendant l'abſence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands Etats

dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre ſainte. Il jura, & on ſe fia à ſon ſerment.

Fréderic Barberouſſe, avec ſon fils *Fréderic* duc de Suabe, paſſe par l'Autriche & par la Hongrie avec plus de cent mille croiſés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve ſont les chrétiens grecs de l'Empire de Conſtantinople. Les empereurs grecs & les croiſés avaient eu à ſe plaindre en tout temps les uns des autres. 1189.

L'empereur de Conſtantinople était *Iſaac l'Ange*. Il refuſe de donner le titre d'empereur à *Fréderic*, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne ; il lui fait dire que, s'il veut obtenir le paſſage, il faut qu'il donne des otages. On voit dans les conſtitutions de *Goldaſt* les lettres de ces empereurs. *Iſaac l'Ange* n'y donne d'autre titre à *Fréderic* que celui d'avocat de l'Egliſe romaine. *Fréderic* répond à *l'Ange* qu'il eſt un chien. Et après cela on s'étonne des épithètes que ſe donnent les héros d'*Homère* dans des temps encore plus héroïques !

Fréderic, s'étant frayé le paſſage à main armée, bat le ſultan d'Iconium ; il prend ſa ville ; il paſſe le mont Taurus, & meurt de maladie après ſa victoire, laiſſant une réputation célèbre d'inégalité & de grandeur, & une mémoire chère à l'Allemagne plus qu'à l'Italie. 1190.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où eſt la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant ſa vie. Il faut que ſes ſuccès dans l'Aſie aient été beaucoup moins ſolides qu'éclatans ; car il ne reſtait à ſon fils *Fréderic de Suabe* qu'une armée d'environ ſept à huit mille combattans ; de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père ; & il ne demeura en Aſie que *Léopold* duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'eſt ainſi que ſe terminait chaque croiſade.

HENRI VI,

VINGT-TROISIEME EMPEREUR.

1190. HENRI VI, déjà deux fois reconnu & couronné du vivant de ſon père, ne renouvelle point cet appareil, & règne de plein droit.

Cet ancien duc de Saxe & de Bavière, ce poſſeſſeur de tant de villes, *Henri le lion*, avait peu reſpecté ſon ſerment de ne pas chercher à reprendre ſon bien. Il était déjà entré dans le Holſtein ; il avait des évêques, & ſurtout celui de Brème, dans ſon parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, & eſt vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proſcrit & toujours armé. On lui laiſſe Brunſvick démantelé. Il partage avec le comte de Holſtein le titre de ſeigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre ſous ſés ſeigneurs.

L'empereur *Henri VI*, par cette victoire & par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne ſes penſées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puiſſant que *Charlemagne* & les *Othons;* poſſeſſeur direct des terres de *Mathilde*, roi de Naples et de Sicile par ſa femme, & ſuzerain de tout le reſte.

1191. Il fallait recueillir cet héritage de Naples & Sicile. Les ſeigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu floriſſant en ſi peu de temps, fût une province ſoumiſe à l'Allemagne. Le ſang de ces gentilshommes français, devenus par leur courage, leurs rois & leurs compatriotes, leur était cher. Ils éliſent *Tancrède*, fils du prince *Roger*, & petit-fils de leur bon roi *Roger*. Ce prince *Tancrède* n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime : mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands

grands royaumes ! la volonté des peuples & l'élection paraissaient d'ailleurs le premier de tous les droits.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille disputer la Pouille & la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les priviléges des villes de Lombardie pour les mettre dans son parti. Il ménage le pape *Céleftin III;* c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'intronisation des papes étaient alors de les revêtir d'une chappe rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduisait dans une chaire de pierre qui était percée, & qu'on appelait *stercorarium;* ensuite dans une chaire de porphyre, sur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'église de Latran, & celle du palais, origine des armes du pape : de-là dans une troisième chaire, où on lui donnait une ceinture de soie, & une bourse dans laquelle il y avait douze pierres semblables à celles de l'éphod du grand-prêtre des Juifs. On ne sait pas quand tous ces usages ont commencé. Ce fut ainsi que *Célestin* fut intronisé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape se fait ordonner prêtre la veille de pâques, le lendemain se fait sacrer évêque, le surlendemain sacre l'empereur *Henri VI* avec l'impératrice *Constance.*

Roger Hoved, anglais, est le seul qui rapporte que le pape poussa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, & que les cardinaux la relevèrent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru aussi que c'était une marque d'un orgueil aussi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance ; ou l'aventure n'est pas vraie.

L'empereur, pour se rendre le pape favorable dans son expédition de Naples & de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tusculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal subsistait toujours. Les

Romains la détruisent de fond en comble. Il semble qu'en cela les Romains eussent pris le génie destructeur des Goths & des Hérules habitués chez eux.

Cependant le vieux *Célestin III*, comme suzerain de Naples & de Sicile, craignant un vassal puissant qui ne voudrait pas être vassal, défend à l'empereur cette conquête ; défense non moins ridicule que le coup de pied à la couronne, puisqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruisent toujours les troupes allemandes dans les pays chauds & abondans. La moitié de l'armée impériale périt sur le chemin de Naples.

Constance, femme de l'empereur, est livrée dans Salerne au roi *Tancrède*, qui la renvoie généreusement à son époux.

1192. L'empereur diffère son entreprise sur Naples & Sicile, & va à Vorms. Il fait un de ses frères, *Conrad*, duc de Suabe. Il donne à *Philippe* son autre frère, depuis empereur, le duché de Spolète, qu'il ôte à la maison *des Guelfes*.

Etablissemens des chevaliers de l'ordre teutonique, destinés auparavant à servir les malades dans la Palestine, devenus depuis conquérans. La première maison, qu'ils ont en Allemagne, est bâtie à Coblentz.

Henri le lion renouvelle ses prétentions & ses guerres. Il ne poursuit rien sur la Saxe, rien sur la Bavière ; il se jette encore sur le Holstein, & perd tout ce qui lui restait d'ailleurs.

1193. En ce temps le grand *Saladin* chassait tous les chrétiens de la Syrie. *Richard cœur de lion*, roi d'Angleterre, après des exploits admirables & inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur ; il était plus mal avec *Léopold* duc d'Autriche pour une vaine querelle sur un prétendu point d'honneur qu'il avait eu avec *Léopold* dans les malheureuses guerres d'Orient. Il passe par les

terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers contre les fermens de tous les croifés, contre les égards dûs à un roi, contre les lois de l'honneur & des nations.

Le duc d'Autriche livre fon prifonnier à l'empereur. La reine *Eléonore*, femme de *Richard cœur de lion*, ne pouvant venger fon mari, offre fa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent. Cela ferait environ deux millions d'écus d'Allemagne; &, attendu la rareté de l'argent & le prix des denrées, cette fomme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce temps-ci. Les hiftoriens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres; ces méprifes font trop ordinaires. Quelle que fût la rançon, l'empereur *Henri VI*, qui n'avait fur *Richard* que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté qu'il retenait *Richard* avec injuftice. On dit encore qu'il le força à lui faire hommage du royaume d'Angleterre, hommage très-vain. *Richard* eût été bien loin de mériter fon furnom de *cœur de lion*, s'il eût confenti à cette baffeffe.

Un évêque de Prague eft fait duc ou roi de Bohème; il achète fon inveftiture de *Henri VI* à prix d'argent.

Henri le lion, âgé de foixante & dix ans, marie fon fils, qui porte le titre de comte de Brunfvick, avec *Agnès* fille de *Conrad* comte palatin, oncle de l'empereur. *Agnès* aimait le comte de Brunfvick: ce mariage, auquel l'empereur confent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laiffant du moins le Brunfvick à fes defcendans.

Il eft à croire que l'empereur *Henri VI* ne rançonnait 1194.
le roi *Richard* & l'évêque de Bohème que pour avoir de quoi conquérir Naples & Sicile. *Tancrède*, fon compétiteur, meurt. Les peuples mettent à fa place fon fils *Guillaume* quoiqu'enfant: marque évidente que c'était

moins *Tancrède* que la nation qui diſputait le trône de Naples à l'empereur.

Les Génois fourniſſent à *Henri* la flotte qu'ils lui ont promiſe ; les Pyſans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pourraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur, avec ces forces fournies par des italiens pour aſſervir l'Italie, ſe montre devant Naples qui ſe rend ; & tandis qu'il fait aſſiéger en Sicile Palerme & Catane, la veuve de *Tancrède*, enfermée dans Salerne, capitule, & cède les deux royaumes, à condition que ſon fils *Guillaume* aura du moins la principauté de Tarente. Ainſi, après cent ans que *Robert* & *Roger* avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers français tombe dans les mains de la maiſon de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la reſtitution ſtipulée de quelques terres, la confirmation de leurs priviléges en Sicile, accordés par leur roi *Roger*, *Henri VI* leur répond : *Quand vous m'aurez fait voir que vous êtes libres, & que vous ne me deviez pas une flotte en qualité de vaſſaux, je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Alors, joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude & à la perfidie, il fait exhumer le corps de *Tancrède*, et lui fait couper la tête par le bourreau. Il fait eunuque le jeune *Guillaume*, fils de *Tancrède*, l'envoie priſonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine ſa mère & ſes filles ſont conduites en Allemagne, & enfermées dans un couvent en Alſace. *Henri* fait emporter une partie des tréſors amaſſés par les rois. Et les hommes ſouffrent à leur tête de tels hommes ! & on les appelle les oints du Seigneur !

1195. *Henri de Brunſvick*, fils du *lion*, obtient le Palatinat après la mort de ſon beau-père le palatin *Conrad*.

On publie une nouvelle croiſade à Vorms ; *Henri VI* promet d'aller combattre pour JESUS-CHRIST.

Le zèle des voyages d'outremer croiſſait par les malheurs, comme les religions s'affermiſſent par les martyres. Une ſœur du roi de France *Philippe-Auguſte*, veuve de *Béla* roi de Hongrie, ſe met à la tête d'une partie de l'armée croiſée allemande, & va en Paleſtine eſſuyer le ſort de tous ceux qui l'ont précédée. *Henri VI* fait marcher une autre partie des croiſés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jéruſalem. 1196.

C'eſt un des points les plus curieux & les plus intéreſſans de l'hiſtoire. La grande chronique belgique rapporte que non-ſeulement *Henri* fit élire ſon fils (*Frédéric II* encore au berceau) par cinquante-deux ſeigneurs ou évêques; mais qu'il fit déclarer l'Empire héréditaire, & qu'il ſtatua que Naples & Sicile feraient incorporées pour jamais à l'empire. Si *Henri VI* put faire ces lois, il les fit ſans doute, & était aſſez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il eſt certain que ſon épitaphe à Palerme, porte qu'il réunit la Sicile à l'Empire : mais les papes rendirent bientôt cette réunion inutile; & à ſa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux ſeigneurs d'Allemagne. 1197.

Cependant *Henri VI* paſſe à Naples par terre; tous les ſeigneurs y étaient animés contre lui; un ſoulèvement général était à craindre : il les dépouille de leurs fiefs, & les donne aux allemands ou aux italiens de ſon parti. Le déſeſpoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte *Jourdan*, de la maiſon des princes normands, ſe met à la tête des peuples. Il eſt livré à l'empereur, qui le fait périr par un ſupplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité : on l'attache nu ſur une chaiſe de fer brûlante; on le couronne d'un cercle de fer enflammé, qu'on lui attache avec des clous.

Alors l'empereur laiſſe partir le reſte de ſes allemands croiſés; ils abordent en Chypre. L'évêque de Vürtzbourg, 1198.

qui les conduit, donne la couronne de Chypre à *Emeri de Lusignan*, qui aimait mieux être vassal de l'Empire allemand que de l'Empire grec.

Ce même *Emeri de Lusignan*, roi de Chypre, épouse *Isabelle* fille du dernier roi de Jérusalem; & de-là vient le vain titre de roi de Chypre & de Jérusalem, que plusieurs souverains se sont disputés en Europe.

Les allemands croisés éprouvèrent des fortunes diverses en Asie. Pendant ce temps *Henri VI* reste en Sicile avec peu de troupes. Sa sécurité le perd; on conspire à Naples & en Sicile contre le tyran. Sa propre femme *Constance* est l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés; *Constance* abandonne son cruel mari & se met à la tête des conjurés. On tue tout ce qu'on trouve d'allemands en Sicile. C'est le premier coup des vêpres siciliennes qui sonnèrent depuis sous *Charles de France*. *Henri* est obligé de capituler avec sa femme; il meurt, & l'on prétend que c'est d'un poison que cette princesse lui donna : crime peut-être excusable dans une femme qui vengeait sa famille & sa patrie, si l'empoisonnement, & surtout l'empoisonnement d'un mari, pouvait jamais être justifié.

PHILIPPE PREMIER,

VINGT-QUATRIEME EMPEREUR.

1198. D'ABORD les seigneurs & les évêques assemblés dans Arnsberg en Thuringe, accordent l'administration de l'Allemagne à *Philippe* duc de Suabe, oncle de *Fréderic II*, mineur, reconnu déjà roi des Romains. Ainsi le véritable empereur était *Fréderic II :* mais d'autres seigneurs, indignés de voir un Empire électif devenu héréditaire, choisissent à Cologne un autre roi ; & ils élisent le moins puissant pour être plus puissans sous son nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé *Bertold*, duc d'une petite partie

de la Suiſſe, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut ſoutenir. Alors l'aſſemblée de Cologne élit le duc de Brunſvick, *Othon*, fils de *Henri le lion*. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, & deux autres abbés moines bénédictins.

Philippe veut être auſſi nommé empereur; il eſt élu à Erfort : voilà quatre empereurs en une année, & aucun ne l'eſt véritablement.

Othon de Brunſvick était en Angleterre : & le roi d'Angleterre, *Richard* ſi indignement traité par *Henri VI*, & juſte ennemi de la maiſon de Suabe, prenait le parti de *Brunſvick*. Par conſéquent le roi de France *Philippe-Auguſte* eſt pour l'autre empereur *Philippe*.

C'était encore une occaſion pour les villes d'Italie de ſecouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puiſſantes : mais cette puiſſance même les diviſait. Les unes tenaient pour *Othon de Brunſvick*, les autres pour *Philippe de Suabe*. Le pape *Innocent III* reſtait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne ſouffre tous les fléaux d'une guerre civile.

Dans ces troubles inteſtins de l'Allemagne on ne voit 1199.
que changemens de parti, accords faits & rompus, faibleſſe 1200.
de tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appelle toujours l'empire romain.

L'impératrice *Conſtance* reſtait en Sicile avec le prince *Fréderic* ſon fils : elle y était paiſible, elle y était régente : & rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conſpiré contre ſon mari *Henri VI*. Elle retenait ſous l'obéiſſance du fils ceux qu'elle avait ſoulevés contre le père. Naples & Sicile aimaient dans le jeune *Fréderic* le fils de *Conſtance* & le ſang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce *Fréderic II* comme le fils de *Henri VI*; & il y a très-grande apparence qu'il ne l'était pas, puiſque ſa mère, en demandant pour lui l'inveſtiture de Naples & de Sicile au pape

Céleſtin III, avait été obligée de jurer que *Henri VI* était ſon père.

Le fameux pape *Innocent III*, fils d'un comte de Segni, étant monté ſur le ſiége de Rome, il faut une nouvelle inveſtiture. Ici commence une querelle ſingulière qui dure encore depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie, devenus princes & rois dans Naples & Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire enſuite hommage aux papes. Lorſque *Roger*, encore comte de Sicile, donnait de nouvelles lois à cette île; lorſqu'il rendait tant d'égliſes à la communion romaine, qu'il enlevait à la fois aux mahométans & aux grecs, le pape *Urbain II* lui accorda ſolemnellement le pouvoir des légats *à latere* & des légats nés du ſaint-ſiége. Ces légats jugeaient en dernier reſſort toutes les cauſes eccléſiaſtiques, conféraient les bénéfices; levaient des décimes. Depuis ce temps les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du ſaint-ſiége dans ce royaume, & vraiment papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilége unique, que tant de rois auraient pu s'arroger, n'était connu qu'en Sicile. Les ſucceſſeurs du pape *Urbain II* avaient confirmé cette prérogative ſoit de gré ſoit de force. *Céleſtin III* ne l'avait pas conteſtée. *Innocent III* s'y oppoſa, traita la légation des rois en Sicile de ſubreptice, exigea que *Conſtance* y renonçât pour ſon fils, & qu'elle fît un hommage-lige pur & ſimple de la Sicile.

Conſtance meurt avant d'obéir, & laiſſe au pape la tutelle du roi & du royaume.

1201. *Innocent III* ne reconnaît point l'empereur *Philippe;* il reconnaît *Othon*, & lui écrit : *Par l'autorité de* DIEU *à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains, & nous ordonnons qu'on vous obéiſſe;* & après les préliminaires ordinaires *nous vous donnerons la couronne impériale.*

Le roi de France *Philippe-Auguſte*, partiſan de *Philippe de Suabe*, & ennemi d'*Othon*, écrit au pape en faveur de

Philippe. Innocent III lui répond : *Il faut que Philippe perde l'Empire, ou que je perde le pontificat.*

Innocent III publie une nouvelle croiſade. Les Allemands n'y ont point de part. C'eſt dans cette croiſade que les chrétiens d'Occident prennent Conſtantinople au lieu de ſecourir la terre-ſainte. C'eſt elle qui étend le pouvoir & les domaines de Veniſe. 1202.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du Nord dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie; c'eſt une partie de la Pruſſe & de la Poméranie. Il eſt difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares ? le Holſtein, annexé au Danemarck, ne reconnaît plus alors l'Empire. 1203.

Le duc de Brabant reconnaît *Philippe* pour empereur, & fait hommage. 1204.

Pluſieurs ſeigneurs ſuivent cet exemple. *Philippe* eſt ſacré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne. 1205.

Othon, battu par *Philippe* auprès de Cologne, ſe réfugie en Angleterre. Alors le pape conſent à l'abandonner : il promet à *Philippe* de lever l'excommunication encourue par tout prince qui ſe dit empereur ſans la permiſſion du ſaint-ſiége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier ſa ſœur à un neveu de ſa ſainteté, en donnant pour dot le duché de Spolète, la Toſcane, la Marche d'Ancone. Voilà des propoſitions bien étranges ; la Marche d'Ancone appartenait de droit au ſaint-ſiége. *Philippe* refuſe le pape, & aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant, en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait priſonnier, il a ſon abſolution, & ne fait point le mariage. 1206.

1207. *Othon* revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît ſans partiſans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de ſecrets, puiſqu'il revenait.

1208. Le comte *Othon*, qui était palatin dans la Bavière, aſſaſſine l'empereur *Philippe* à Bamberg, & ſe ſauve aiſément.

OTHON IV,

VINGT-CINQUIEME EMPEREUR.

OTHON, pour s'affermir & pour réunir les partis, épouſe *Béatrix* fille de l'empereur aſſaſſiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de ſon père. La diète met l'aſſaſſin au ban de l'Empire. Le comte *Papenheim* fit plus, il aſſaſſina quelque temps après l'aſſaſſin de l'empereur.

1209. *Othon IV*, pour s'affermir mieux, confirme aux villes d'Italie tous leurs droits, & reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à *Innocent III*, *Nous vous rendrons l'obéiſſance que nos prédéceſſeurs ont rendue aux vôtres.* Il le laiſſe en poſſeſſion des terres que le pontife a déjà recouvrées, comme Viterbe, Orviète, Pérouſe. Il lui abandonne la ſupériorite territoriale, c'eſt-à-dire, le domaine ſuprême, le droit de mouvance ſur Naples & Sicile.

On ne peut paraître plus d'accord; mais à peine eſt-il couronné à Rome, qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes.

1210. Il avait laiſſé au pape la ſuzeraineté & la garde de Naples & Sicile; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune *Fréderic* roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'Empire & de l'héritage de ſa mère.

Innocent III ne peut qu'excommunier *Othon*. Une excommunication n'eſt rien contre un prince affermi: c'eſt beaucoup contre un prince qui a des ennemis. 1211.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe veulent le détrôner. L'archevêque de Maïence l'excommunie, & tout le parti reconnaît le jeune *Fréderic II*.

L'Allemagne eſt encore diviſée. *Othon*, près de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repaſſe les Alpes.

L'empereur *Othon* aſſemble ſes partiſans à Nuremberg. 1212.
Le jeune *Fréderic* paſſe les Alpes après lui: il s'empare de l'Alſace, dont les ſeigneurs ſe déclarent en ſa faveur. Il met dans ſon parti *Ferri* duc de Lorraine. L'Allemagne eſt d'un bout à l'autre le théâtre de la guerre civile.

Fréderic II reçoit enfin de l'archevêque de Maïence la 1213.
couronne à Aix-la-Chapelle.

Cependant *Othon* ſe ſoutient, & il regagne preſque tout, lorſqu'il était près de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent, *Fréderic II*, l'était par la France. *Othon* fortifie ſon parti en épouſant la fille du duc de Brabant, après la mort de ſa femme *Béatrix*. Le roi d'Angleterre, *Jean*, lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce *Jean* n'était pas encore *Jean ſans terre;* mais il était deſtiné à l'être & à devenir, comme *Othon*, très-malheureux.

Il paraît ſingulier qu'*Othon* qui, un an auparavant, 1214.
avait de la peine à ſe défendre en Allemagne, puiſſe faire la guerre à préſent à *Philippe-Auguſte*. Mais il était ſuivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les ſeigneurs de ces pays, & du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'eſt toujours un problème, ſi les comtes de Flandre, qui alors feſaient toujours hommage

à la France, étaient regardés comme vaſſaux de l'Empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée de plus de cent vingt mille combattans, tandis que *Fréderic II*, caché vers la Suiſſe, attendait l'iſſue de cette grande entrepriſe. *Philippe-Auguſte* était preſſé entre l'empereur & le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOUVINES.

L'empereur *Othon* la perdit. On tua, dit-on, trente mille allemands, nombre probablement exagéré. L'uſage était alors de charger de chaînes les priſonniers. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne furent menés à Paris les fers aux pieds & aux mains. C'était une coutume barbare établie. Le roi *Richard* d'Angleterre, *cœur de lion*, diſait lui-même qu'étant arrêté en Allemagne contre le droit des gens, *on l'avait chargé de fers auſſi peſans qu'il avait pu en porter.*

Au reſte, on ne voit pas que le roi de France fît aucune conquête du côté de l'Allemagne après ſa victoire de Bouvines : mais il en eut bien plus d'autorité ſur ſes vaſſaux.

Philippe-Auguſte envoie à *Fréderic* en Suiſſe, où il était retiré, le char impérial qui portait l'aigle allemande; c'était un trophée & un gage de l'Empire.

FREDERIC II,

VINGT-SIXIEME EMPEREUR.

OTHON vaincu, abandonné de tout le monde, ſe retire à Brunſvick, où on le laiſſe en paix parce qu'il n'eſt plus à craindre. Il n'eſt pas dépoſſédé, mais il eſt oublié. On dit qu'il devint dévot; reſſource des malheureux, & paſſion des eſprits faibles. Sa pénitence était, à ce qu'on prétend,

de ſe faire fouler aux pieds par ſes valets de cuiſine, comme ſi les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines?

Fréderic II, empereur par la victoire de Bouvines, ſe 1215.
fait par-tout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de terres vers l'Elbe, au Nord & à l'Orient. *Fréderic II* commença par abandonner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait compriſe. Mais comme à la première occaſion on revient contre un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin, frère d'*Othon*, feſait aux Danois; il reçoit Hambourg ſous ſa protection; il la rend enſuite: honteux commencement d'un règne illuſtre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Il dépoſsède le comte palatin, & le palatinat retourne à la maiſon de Bavière-Vitelsbach.

Nouvelle croiſade. L'empereur prend la croix: il fallait qu'il doutât encore de ſa puiſſance, puiſqu'il promet au pape *Innocent III* de ne point réunir Naples & Sicile à l'Empire, & de les donner à ſon fils dès qu'il aura été ſacré à Rome.

Fréderic II reſte en Allemagne avec ſa croix, & a 1216.
plus de deſſeins ſur l'Italie que ſur la Paleſtine. Il diſait hautement que la vraie terre de promiſſion était Naples & Sicile, & non pas les déſerts & les cavernes de Judée. La croiſade eſt en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'*André II*, roi des Hongrois, qui parte. Ce peuple, qui à peine était chrétien, prend la croix contre les muſulmans qu'on nomme infidèles.

Les Allemands croiſés n'en partent pas moins, ſous 1217.
divers chefs par terre & par mer. La flotte des Pays-Bas,

arrêtée par les vents contraires, fournit encore aux croisés l'occasion d'employer utilement leurs armes vers l'Espagne. Ils se joignent aux Portugais, & battent les Maures. On pouvait poursuivre cette victoire, & délivrer enfin l'Espagne entière : le pape *Honorius III*, successeur d'*Innocent*, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croisés comme aux milices de DIEU; mais ils ne pouvaient que les envoyer en Orient. On ne gouverne les hommes que suivant leurs préjugés; & ces soldats des papes n'eussent point obéi ailleurs.

1218. *Fréderic II* avait grande raison de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, & surtout Milan, refusaient de reconnaître un souverain qui, maître de l'Allemagne & de Naples, pouvait asservir toute l'Italie. Elles tenaient encore le parti d'*Othon IV*, qui vivait obscurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entièrement libres.

Othon meurt auprès de Brunsvick; & la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219. Grande diète à Francfort, où *Fréderic II* fait élire roi des Romains son fils *Henri*, âgé de neuf ans, né de *Constance d'Arragon.* Toutes ces diètes se tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encore en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouissance du mobilier des évêques défunts, & des revenus pendant la vacance. C'est ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de jurisdiction dans les villes épiscopales où l'empereur se trouvera, sans y tenir sa cour. Presque tous les premiers actes de ce prince sont des renonciations.

1220. Il va en Italie chercher cet empire que *Fréderic Barberousse* n'avait pu saisir. Milan d'abord lui ferme ses portes comme à un petit-fils de *Barberousse*, dont les Milanais détestaient la mémoire. Il souffre cet affront, & va se faire couronner à Rome. *Honorius III* exige d'abord

que l'empereur lui confirme la possession où il est de plusieurs terres de la comtesse *Mathilde. Fréderic* y ajoute encore le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le serment d'aller à la Terre-sainte, & l'empereur fait ce serment; après quoi il est couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ses prédécesseurs. Il signale encore son couronnement par des édits sanglans contre les hérétiques. Ce n'est pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage & le trouble: mais l'inquisition venait d'être établie à l'occasion des Albigeois; & l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels par lesquels les enfans des hérétiques sont exclus de la succession de leurs pères.

Ces lois, confirmées par le pape, étaient visiblement dictées pour justifier le ravissement des biens ôtés par l'Eglise & par les armes à la maison de Toulouse dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouse avaient beaucoup de fiefs de l'Empire. *Fréderic* voulait donc absolument complaire au pape. De telles lois n'étaient ni de son âge, ni de son caractère. Auraient-elles été de son chancelier *Pierre des Vignes*, tant accusé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois imposteurs*, ou du moins d'avoir eu des sentimens que le titre du livre suppose?

Dans ces années *Fréderic II* fait des choses plus 1221.
dignes de mémoire. Il embellit Naples, il l'agrandit, 1222.
il la fait la métropole du royaume, & elle devient 1223.
bientôt la ville la plus peuplée de l'Italie. Il y avait 1224.
encore beaucoup de Sarrasins en Sicile, & souvent ils prenaient les armes; il les transporte à Lucera dans la Pouille. C'est ce qui donna à cette ville le nom de *Lucera* ou *Nocera de pagani*: car on désignait du nom de païens les Sarrasins & les Turcs, soit excès d'ignorance, soit excès de haine; & ces peuples, en voyant nos croix & nos images, nous appelaient idolâtres.

L'académie ou l'univerſité de Naples, eſt établie & floriſſante. On y enſeigne les lois ; & peu-à-peu les lois lombardes cédèrent au droit romain.

Il paraît que le deſſein de *Fréderic II* était de reſter dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on eſt né, & qu'on embellit ; & ce pays était le plus beau de l'Europe. Il paſſe quinze ans ſans aller en Allemagne. Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le ſiége de l'Empire ? n'était-ce pas le ſeul moyen de ſortir de cette ſituation équivoque où étaient les empereurs ; ſituation devenue encore plus embarraſſante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples & vaſſal du ſaint-ſiége, & depuis qu'il avait promis de ſéparer Naples & Sicile de l'Empire ? tout ce chaos eût été enfin débrouillé, ſi l'empereur eût été le maître de l'Italie : mais la deſtinée en ordonna autrement.

Il paraît auſſi que le grand deſſein du pape était de ſe débarraſſer de *Fréderic*, & de l'envoyer dans la Terre-ſainte. Pour y réuſſir, il lui avait fait épouſer, après la mort de *Conſtance d'Arragon*, une des héritières prétendues du royaume de Jéruſalem, perdu depuis long-temps. *Jean de Brienne*, qui prenait ce vain titre de roi de Jéruſalem, fondé ſur la prétention de ſa mère, donna ſa fille *Jolanda* ou *Violanta* à *Fréderic*, avec Jéruſalem pour dot, c'eſt-à-dire, avec preſque rien : & *Fréderic* l'épouſa, parce que le pape le voulait, & qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de rois de Jéruſalem depuis ce temps-là. *Fréderic* ne s'empreſſait pas d'aller conquérir la dot de ſa femme, qui ne conſiſtait que dans des prétentions ſur un peu de terrain maritime, reſté encore aux chrétiens dans la Syrie.

1225. Pendant les années précédentes & dans les ſuivantes, le jeune *Henri* fils de l'empereur eſt toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Danemarck & dans

dans toutes les provinces qui bordent la mer Baltique. Le roi danois *Valdemar* s'était emparé de ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hambourg à Dantzick, & de Dantzick à Revel, tout reconnaiſſait *Valdemar*.

Un comte de *Shverin*, dans le Melkelbourg, devenu vaſſal de ce roi, forme le deſſein d'enlever *Valdemar* & le prince héréditaire ſon fils. Il l'exécute dans une partie de chaſſe le 23 mai 1223.

Le roi de Danemarck priſonnier implore *Honorius III.* Ce pape ordonne au comte de *Shverin*, & aux autres ſeigneurs allemands, qui étaient de l'entrepriſe, de remettre en liberté le roi & ſon fils. Les papes prétendaient avoir donné la couronne de Danemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohème. Les empereurs prétendaient auſſi les avoir données. Les papes & les céſars, qui n'étaient pas maîtres dans Rome, ſe diſputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eut aucun égard aux ordres d'*Honorius.* Les chevaliers de l'ordre teutonique ſe joignent à l'évêque de Riga en Livonie, & ſe rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer Baltique.

Lubeck, Hambourg reprennent leur liberté & leurs droits. *Valdemar* & ſon fils, dépouillés de preſque tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne ſont mis en liberté qu'en payant une groſſe rançon.

On voit ici une nouvelle puiſſance s'établir inſenſiblement : c'eſt cet ordre teutonique ; il a déjà un grand-maître ; il a des fiefs en Allemagne, & il conquiert des terres vers la mer Baltique.

Ce grand-maître de l'ordre teutonique ſollicite en 1226
Allemagne de nouveaux ſecours pour la Paleſtine. Le pape *Honorius* preſſe en Italie l'empereur d'en ſortir au plus vîte, & d'aller accomplir ſon vœu en Syrie. Il faut obſerver qu'alors il y avait une trève de neuf

ans entre le ſultan d'Egypte & les croiſés. *Fréderic II* n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet d'entretenir des chevaliers en Paleſtine, & n'eſt point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie, & enſuite à Rome, plutôt qu'à Jéruſalem. Les villes lombardes avaient eu le temps de s'aſſocier; on leur donnait le titre de villes confédérées. Milan & Bologne étaient à la tête; on ne les regardait plus comme ſujettes, mais comme vaſſales de l'Empire. *Fréderic II* voulait au moins les attacher à lui; & cela était difficile. Il indique une diète à Crémone, & y appelle tous les ſeigneurs italiens & allemands.

Le pape, qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diète, lui ſuſcite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacans dans ce royaume ſans conſulter *Fréderic;* il empêche pluſieurs villes, pluſieurs ſeigneurs de venir à l'aſſemblée de Crémone; il ſoutient les droits des villes aſſociées, & ſe rend le défenſeur de la liberté italique.

1227. Beau triomphe du pape *Honorius III.* L'empereur, ayant mis Milan au ban de l'Empire, ayant transféré à Naples l'univerſité de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes ſe ſoumettent à ſa déciſion. Le pape, arbitre entre l'empereur & l'Italie, donne ſon arrêt. *Nous ordonnons*, dit-il, *que l'empereur oublie ſon reſſentiment contre toutes les villes; & nous ordonnons que les villes fourniſſent & entretiennent quatre cents chevaliers pour le ſecours de la Terre-ſainte pendant deux ans.* C'était parler dignement à la fois en ſouverain & en pontife.

Ayant ainſi jugé l'Italie & l'empereur, il juge *Valdemar* roi de Danemarck, qui avait fait ſerment de payer aux ſeigneurs allemands le reſte de ſa rançon, & de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le relève d'un ſerment fait en priſon, & par force; *Valdemar* rentre dans le Holſtein, mais il eſt battu. Le ſeigneur de

Lunebourg & de Brunſvick, ſon neveu, qui combat pour lui, eſt fait priſonnier. Il n'eſt élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions ſont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors eſt quelque temps tranquille.

Honorius III étant mort, & *Grégoire IX* frère d'*Innocent III* lui ayant ſuccédé, la politique du pontificat fut la même; mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière : il preſſe la croiſade & le départ tant promis de *Fréderic II;* il fallait envoyer ce prince à Jéruſalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'eſprit du temps feſait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. *Fréderic* diſſimule encore ſon reſſentiment; il s'excuſe, il prépare ſa flotte, & exige de chaque fief de Naples & de Sicile huit onces d'or pour ſon voyage. Les eccléſiaſtiques même lui fourniſſent de l'argent, malgré la défenſe du pape. Enfin, il s'embarque à Brindiſi, mais ſans avoir fait lever ſon excommunication. 1228

Que fait *Grégoire IX* pendant que l'empereur va vers la Terre-ſainte? il profite de la négligence de ce prince à ſe faire abſoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication, & il ſe ligue avec les Milanais & les autres villes confédérées, pour lui ravir le royaume de Naples dont on craignait tant l'incorporation avec l'Empire. 1229.

Renaud, duc de Spolète & vicaire du royaume, prend au pape la Marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croiſade en Italie contre ce même *Fréderic II* qu'il avait envoyé à la croiſade de la Terre-ſainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jéruſalem, qui réſidait à Ptolémaïs, de ne point reconnaître l'empereur.

Fréderic, diſſimulant encore, conclut avec le ſoudan d'Egypte *Melecſala*, que nous appelons *Mélédin*, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croiſade eſt rempli. Le ſultan lui cède Jéruſalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encore en poſſeſſion; mais c'eſt à condition qu'il ne réſidera pas à Jéruſalem; que les moſquées, bâties dans les ſaints lieux, ſubſiſteront; qu'il y aura toujours un émir dans la ville. *Fréderic* paſſa pour s'être entendu avec le ſoudan afin de tromper le pape. Il va à Jéruſalem avec une très-petite eſcorte; il s'y couronne lui-même: aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait ſa préſence.

1230. Il trouve dans le territoire de Capoue ſon beau-père *Jean de Brienne* à la tête de la croiſade papale.

Les croiſés du pape, qu'on appelait *Guelfes*, portaient le ſigne des deux clefs ſur l'épaule. Les croiſés de l'empereur, qu'on appelait *Gibelins*, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix.

Tout était en combuſtion en Italie. On avait beſoin de la paix; on la fait le 23 juillet à San-Germano. L'empereur n'y gagne que l'abſolution. Il conſent que déſormais les bénéfices ſe donnent par élection en Sicile; qu'aucun clerc, dans ces deux royaumes, ne puiſſe être traduit devant un juge laïque; que tous les biens eccléſiaſtiques ſoient exempts d'impôts; & enfin il donne de l'argent au pape.

1231. Il paraît juſqu'ici que ce *Fréderic II*, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient; mais on prétend que ſon fils était déjà prêt à ſe révolter en Allemagne: & c'eſt ce qui rendait le père ſi facile en Italie.

Il eſt clair que l'empereur ne reſtait ſi long-temps en Italie que dans le deſſein d'y fonder un véritable empire romain. Maître de Naples & de Sicile, s'il eût pris ſur la Lombardie l'autorité des *Othons*, il était le maître de Rome. C'eſt-là ſon véritable crime aux yeux des papes; & ces papes, qui le pourſuivirent d'une manière violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie, comme les ſoutiens de la nation. Le parti des *Guelfes* était celui de la liberté. Il eût fallu, dans ces circonſtances, à *Fréderic* des tréſors & une grande armée bien diſciplinée, & toujours ſur pied. C'eſt ce qu'il n'eut jamais. *Othon IV*, bien moins puiſſant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes: mais il ne la ſoudoya pas, & c'était un effort paſſager de vaſſaux & d'alliés réunis pour un moment. 1232. 1233. 1234.

Fréderic pouvait faire marcher ſes vaſſaux d'Allemagne en Italie. On prétend que le pape *Grégoire IX* prévint ce coup en ſoulevant le roi des Romains *Henri* contre ſon père, ainſi que *Grégoire VII*, *Urbain II*, & *Paſcal II*, avaient armé les enfans de *Henri IV*.

Le roi des Romains met d'abord dans ſon parti pluſieurs villes le long du Rhin & du Danube. Le duc d'Autriche ſe déclare en ſa faveur. Milan, Bologne, & d'autres villes d'Italie, entrent dans ce parti contre l'empereur.

Fréderic II retourne enfin en Allemagne après quinze ans d'abſence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune *Henri* vient ſe jeter aux genoux de ſon père à la grande diète de Maïence. C'eſt dans ces diètes célèbres, dans ces parlemens de princes, préſidés par les empereurs en perſonne, que ſe traitent toujours les plus impor tantes affaires de l'Europe avec la plus grande ſolemnité. L'empereur, dans cette mémorable diète de Maïence, dépoſe ſon fils *Henri*, roi des Romains; & craignant le 1235.

fort du faible *Louis*, nommé *le débonnaire*, & du courageux & trop facile *Henri IV*, il condamne son fils rebelle à une prison perpétuelle. Il assure dans cette diète le duché de Brunsvick à la maison *Guelfe*, qui le possède encore. Il reçoit solemnellement le droit canon, publié par *Grégoire IX*, & il fait publier pour la première fois des décrets de l'Empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue, & qu'il cultivât la romance, à laquelle succéda l'italienne.

1236. Il charge le roi de Bohème, le duc de Bavière, & quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme vassaux de l'Empire qui en soutiennent les droits contre des rebelles.

Il repasse en Lombardie, mais avec peu de troupes, & par conséquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence & Vérone, mises au pillage, le rendent plus odieux aux *Guelfes* sans le rendre plus puissant.

1237. Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois. Il la subjugue, & fonde une université à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des universités, sur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, *Parce que tu sais lire & écrire, tu te crois plus savant que moi.*

Il confirme les priviléges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne & de Strasbourg; fait reconnaître son fils *Conrad* roi des Romains, à la place de *Henri;* & enfin, après ces succès en Allemagne, il se croit assez fort pour remplir son grand projet de subjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape, qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de son grand dessein, fait une diversion par

les affaires eccléſiaſtiques ; & ſous prétexte que l'empereur feſait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite toute l'Egliſe contre lui ; l'Egliſe excite les peuples.

Fréderic II avait un bâtard nommé *Enzius*, qu'il avait 1238.
fait roi de Sardaigne ; autre prétexte pour le pontife qui 1239.
prétendait que la Sardaigne relevait du ſaint-ſiége.

Ce pape était toujours *Grégoire IX*. Les différens noms des papes ne changent jamais rien aux affaires ; c'eſt toujours la même querelle & le même eſprit. *Grégoire IX* excommunie ſolemnellement l'empereur deux fois pendant la ſemaine de la paſſion. Ils écrivent violemment l'un contre l'autre. Le pape accuſe l'empereur de ſoutenir que le monde a été trompé par trois impoſteurs *Moïſe*, JESUS-CHRIST & *Mahomet*. *Fréderic* appelle *Grégoire Ante-Chriſt*, *Balaam* & *prince des ténèbres*. Peut-être le pape accuſa fauſſement l'empereur qui, de ſon côté, calomnia le pape. C'eſt de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encore, que *Fréderic* compoſa ou fit compoſer en latin le livre des *Trois impoſteurs* : on n'avait pas alors aſſez de ſcience & de critique pour faire un tel ouvrage. Nous avons depuis peu quelques mauvaiſes brochures ſur le même ſujet ; mais perſonne n'a été aſſez ſot pour les imputer à *Fréderic II*, ni à ſon chancelier *Deſvignes*.

La patience de l'empereur était enfin pouſſée à bout, & il ſe croyait puiſſant. Les dominicains & les franciſcains, milices ſpirituelles du pape, nouvellement établies, ſont chaſſés de Naples & de Sicile. Les bénédictins du Mont-Caſſin ſont chaſſés auſſi, & on n'en laiſſe que huit pour faire l'office. On défend, ſous peine de mort, dans les deux royaumes de recevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelfes & des Gibelins. Venife & Gènes s'uniſſent aux villes de

Lombardie. L'empereur marche contre elles. Il eſt défait par les Milanais. C'eſt la troiſième victoire ſignalée, dans laquelle les Milanais ſoutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240. Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ſes troupes, & marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait expoſer les têtes de *St Pierre* & de *St Paul.* Où les avait-on priſes ? Il harangue le peuple en leur nom, échauffe tous les eſprits, & profite de ce moment d'enthouſiaſme pour faire une croiſade contre *Fréderic.*

Ce prince ne pouvant entrer dans Rome, va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe; & le ſeul nom de croiſade était devenu ſi ſacré que le pape obtient le vingtième des revenus eccléſiaſtiques en France, & le cinquième en Angleterre pour ſa croiſade contre l'empereur.

Il offre par ſes légats la couronne impériale à *Robert d'Artois*, frère de *St Louis.* Il eſt dit dans ſa lettre au roi & au baronnage de France : *Nous avons condamné Fréderic ſoi-diſant empereur, & lui avons ôté l'Empire. Nous avons élu en ſa place le prince Robert, frère du roi : nous le ſoutiendrons de toutes nos forces, & par toutes ſortes de moyens.*

Cette offre indiſcrète fut refuſée. Quelques hiſtoriens diſent, en citant mal *Matthieu Pâris*, que les barons de France répondirent qu'il ſuffiſait à *Robert d'Artois* d'être frère d'un roi qui était au-deſſus de l'empereur. Ils prétendent même que les ambaſſadeurs de *St Louis* auprès de *Fréderic* lui dirent la même choſe dans les mêmes termes. Il n'eſt nullement vraiſemblable qu'on ait répondu une groſſièreté ſi indécente, ſi peu fondée & ſi inutile.

La réponſe des barons de France, que *Matthieu Pâris* rapporte, n'a pas plus de vraiſemblance. Les premiers de

ces barons étaient tous les évêques du royaume ; or il eſt bien difficile que tous les barons & tous les évêques du temps de *St Louis* aient répondu au pape : *Tantùm religionis in papâ non invenimus, qui eum debuit promoviſſe, & DEO militantem protexiſſe, quem conatus eſt abſentem confundere & nequiter ſupplantare.* „ Nous ne trouvons pas tant de „ religion dans le pape que dans *Fréderic II;* dans ce pape „ qui devait ſecourir un empereur combattant pour „ DIEU, & qui profite de ſon abſence pour l'opprimer & „ le ſupplanter méchamment. „

Pour peu qu'un lecteur ait de bon ſens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponſe inſultante au pape qui offre l'Empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape que *l'incrédule Fréderic II* avait plus de religion que lui ? Que ce trait apprenne à ſe défier des hiſtoriens qui érigent leurs propres idées en monumens publics.

Dans ce temps, les peuples de la grande Tartarie mena- 1241.
çaient le reſte du monde. Ce vaſte réſervoir d'hommes groſſiers & belliqueux avait vomi ſes inondations ſur preſque tout notre hémiſphère, dès le cinquième ſiècle de l'ère chrétienne. Une partie de ces conquérans venait d'enlever la Paleſtine au ſoudan d'Egypte, & au peu de chrétiens qui reſtaient encore dans cette contrée. Des hordes plus conſidérables de tartares ſous *Batou-kan*, petit-fils de *Gengis-kan*, avaient été juſqu'en Pologne, & juſqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêlés avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent s'était répandu en Dalmatie, & portait ainſi ſes ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le temps pour un pape d'excommunier l'empereur, & d'aſſembler un concile pour le dépoſer ?

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut propoſer à l'empereur de faire une

ceffion entière de l'Empire & de tous fes Etats au faint fiége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette propofition. Quel était l'efprit du fiècle où l'on pouvait propofer de pareilles chofes !

1242. L'orient de l'Allemagne eft délivré des Tartares, qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir faifi quelque proie.

Grégoire IX & fon fucceffeur *Céleftin IV* étant morts prefque dans la même année, & le faint-fiége ayant vaqué long-temps, il eft furprenant que l'empereur preffe les Romains de faire un pape, & même à main armée. Il paraît qu'il était de fon intérêt que la chaire de fes ennemis ne fût pas remplie; mais le fond de la politique de ces temps-là eft bien peu connu. Ce qui eft certain, c'eft qu'il fallait que *Fréderic II* fût un prince fage, puifque, dans ces temps de troubles, l'Allemagne & fon royaume de Naples & de Sicile étaient tranquilles.

1243. Les cardinaux, affemblés à Agnani, élifent le cardinal *Fiefque*, génois, de la maifon des comtes de *Lavagna*, attaché à l'empereur. Ce prince dit, *Fiefque était mon ami, le pape fera mon ennemi.*

1244. *Fiefque*, connu fous le nom d'*Innocent IV*, ne va pas jufqu'à demander que *Fréderic II* lui cède l'Empire; mais il veut la reftitution de toutes les villes de l'Etat eccléfiaftique & de la comteffe *Mathilde*, & demande à l'empereur l'hommage de Naples & de Sicile.

1245. *Innocent IV*, fur le refus de l'empereur, affemble à Lyon le concile indiqué par *Grégoire IX*; c'eft le treizième des conciles généraux.

On peut demander pourquoi ce concile fe tint dans une ville impériale ? cette ville était protégée par la France; l'archevêque était prince; & l'empereur n'avait

plus dans ces provinces que le vain titre de ſeigneur ſuzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques; mais il était décoré de la préſence de pluſieurs princes, & ſurtout de l'empereur de Conſtantinople, *Baudouin de Courtenai*, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des ſecours qu'il n'obtint point.

Fréderic ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accuſé, des ambaſſadeurs pour ſe défendre. *Innocent IV* prononça contre lui deux longues harangues dans les deux premières ſeſſions. Un moine de l'ordre de Cîteaux, évêque de Carinola près du Garillan, chaſſé du royaume de Naples par *Fréderic*, l'accuſa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé auquel les accuſations intentées par ce moine fuſſent admiſes. *L'empereur*, dit-il, *ne croit ni à* DIEU *ni aux ſaints;* mais qui l'avait dit à ce moine? *l'empereur a pluſieurs épouſes à la fois;* mais quelles étaient ces épouſes? *il a des correſpondances avec le ſoudan de Babylone;* mais pourquoi le roi titulaire de Jéruſalem ne pouvait-il traiter avec ſon voiſin? *il penſe comme Averroès que* JESUS-CHRIST *& Mahomet étaient des impoſteurs;* mais où *Averroès* a-t-il écrit cela? & comment prouver que l'empereur penſe comme *Averroès? il eſt hérétique;* mais quelle eſt ſon héréſie, & comment peut-il être hérétique ſans être chrétien?

Thadée Seſſa, ambaſſadeur de *Fréderic*, répond au moine évêque qu'il en a menti; que ſon maître eſt un fort bon chrétien, & qu'il ne tolère point la ſimonie. Il accuſait aſſez par ces mots la cour de Rome.

L'ambaſſadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur. *Vous tirez*, dit-il, *par vos Italiens plus de ſoixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre; vous taxez toutes nos égliſes; vous excommuniez quiconque ſe plaint: nous ne ſouffrirons pas plus long-temps de telles vexations.*

Tout cela ne fit que hâter la ſentence du pape. *Je déclare*, dit Innocent IV, *Fréderic convaincu de ſacrilége & d'héréſie, excommunié & déchu de l'Empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, & je me réſerve la diſpoſition du royaume de Sicile.*

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de *Suze*. Il ſe fait donner la couronne impériale, (les empereurs la portaient toujours avec eux) & la mettant ſur ſa tête : *Le pape*, dit-il, *ne me l'a pas encore ravie; & avant qu'on me l'ôte, il y aura bien du ſang répandu.* Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. *Je ne ſuis pas le premier*, dit-il, *que le clergé ait auſſi indignement traité, & je ne ſerai pas le dernier. Vous en êtes la cauſe en obéiſſant à ces hypocrites dont vous connaiſſez l'ambition effrénée. Combien ne découvririez-vous pas d'infamies à Rome qui ſont frémir la nature?* &c.

1246. Le pape écrit au duc d'Autriche chaſſé de ſes Etats, aux ducs de Saxe, de Bavière & de Brabant, aux archevêques de Cologne, de Trèves & de Maïence, aux évêques de Strasbourg & de Spire, & leur ordonne d'élire pour empereur *Henri* landgrave de Thuringe.

Les ducs refuſent de ſe trouver à la diète indiquée à Vürtzbourg, & les évêques couronnent leur thuringien qu'on appelle *le roi des prêtres.*

Il y a ici deux choſes importantes à remarquer; la première, qu'il eſt évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de ſept; la ſeconde, que *Conrad*, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de ſon père, & déchu de tous ſes droits, comme un hérétique, ſelon la loi des papes & ſelon celle de ſon propre père, qu'il avait publiée quand il voulait plaire aux papes.

Conrad ſoutient la cauſe de ſon père & la ſienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort : mais il a du déſavantage.

Le landgrave de Thuringe ou l'anti-empereur meurt en aſſiégeant Ulm : mais le ſchiſme impérial ne finit pas.

C'eſt apparemment cette année que *Fréderic II*, n'ayant que trop d'ennemis, ſe réconcilia avec le duc d'Autriche, & que, pour ſe l'attacher, il lui donna à lui & à ſes deſcendans le titre de roi, par un diplome conſervé à Vienne. Ce diplome eſt ſans date. Il eſt bien étrange que les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun uſage. Il eſt vraiſemblable que les princes de l'Empire s'opposèrent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

Innocent IV offre l'Empire à pluſieurs princes. Tous 1247.
refuſent une dignité ſi orageuſe. Un *Guillaume* comte de Hollande l'accepte. C'était un jeune ſeigneur de vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnaît pas ; c'eſt le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, & qui le fait chevalier.

Deux partis ſe forment en Allemagne auſſi violens 1248.
que les Guelfes & les Gibelins en Italie ; l'un tient pour *Fréderic* & ſon fils *Conrad*, l'autre pour le nouveau roi *Guillaume* : c'était ce que les papes voulaient. *Guillaume* eſt couronné à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement ſont de tous côtés du ſang répandu & des villes en cendre.

L'empereur n'eſt plus en Italie que le chef d'un parti 1249.
dans une guerre civile. Son fils *Enzio*, que nous nommons *Enzius*, eſt battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains ; & ſon père ne peut pas même obtenir ſa délivrance à prix d'argent.

Une autre aventure funeſte trouble les derniers jours de *Fréderic II*, ſi pourtant cette aventure eſt telle qu'on la

raconte. Son fameux chancelier *Pierre Desvignes*, ou plutôt *de la Vigna*, son conseil, son oracle, son ami depuis plus de trente années, le restaurateur des lois en Italie veut, dit-on, l'empoisonner, & par les mains de son médecin. Les historiens varient sur l'année de cet événement, & cette variété peut causer quelque soupçon. Est-il croyable que le premier des magistrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un aussi abominable complot? & pourquoi? pour plaire au pape son ennemi : où pouvait-il espérer une plus grande fortune? quel meilleur poste le médecin pouvait-il avoir que celui de médecin de l'empereur?

Il est certain que *Pierre Desvignes* eut les yeux crevés; ce n'est pas-là le supplice de l'empoisonneur de son maître. Plusieurs auteurs italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut cause de sa disgrace, & porta *Fréderic II* à cette cruauté; ce qui est bien plus vraisemblable.

1250. Cependant *Fréderic* fait encore un effort dans la Lombardie; il fait même passer les Alpes à quelques troupes, & donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon sous la protection de *St Louis;* car ce roi de France, en blâmant les excès du pape, respectait sa personne & le concile.

Cette expédition est la dernière de *Fréderic.*

1251. Il meurt le 17 décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement qu'il avait fait à *Pierre Desvignes :* mais par son testament il paraît qu'il ne se repent de rien. Sa vie & sa mort sont une époque importante dans l'histoire. Ce fut de tous les empereurs celui qui chercha le plus à établir l'Empire en Italie, & qui y réussit le moins, ayant tout ce qu'il fallait pour y réussir.

Les papes, qui ne voulaient point de maîtres, & les villes de Lombardie, qui défendirent si souvent la liberté contre un maître, empêchèrent qu'il n'y eût en effet un empereur romain.

La Sicile, & ſurtout Naples, furent ſes royaumes favoris. Il augmenta & embellit Naples & Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila, & pluſieurs autres villes; fonda des univerſités, & cultiva les beaux arts dans ces climats où ces fruits ſemblent venir d'eux-mêmes; c'était encore une raiſon qui lui rendait cette partie plus chère; il en fut le légiſlateur. Malgré ſon eſprit, ſon courage, ſon application & ſes travaux, il fut très-malheureux; & ſa mort produiſit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIEME EMPEREUR.

On peut compter parmi les empereurs *Conrad IV*, fils de *Fréderic II*, à plus juſte titre que ceux qu'on place entre les deſcendans de *Charlemagne* & les *Othons*. Il avait été couronné deux fois roi des Romains; il ſuccédait à un père reſpectable: & *Guillaume* comte de Hollande, ſon concurrent, qu'on appelait auſſi *le roi des prêtres* comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape, & les ſuffrages de quelques évêques.

Conrad eſſuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il ſe ſoutient. Il force ſon compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape *Innocent IV*, qui le confirme roi des Romains, & qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rome.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croiſades contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur *Conrad*, & une en Italie contre *Manfredo* ou *Mainfroi*, bâtard de *Fréderic II*, fidèle alors à ſon frère & aux dernières volontés de ſon père.

Ce *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernait Naples & Sicile au nom de *Conrad*. Le pape feſait révolter contre lui

Naples & Capoue. *Conrad* y marche & ſemble abandonner l'Allemagne à ſon rival *Guillaume*, pour aller ſeconder ſon frère *Mainfroi* contre les croiſés du pape.

1252. *Guillaume de Hollande* s'établit pendant ce temps-là en Allemagne. On peut obſerver ici une aventure qui prouve combien tous les droits ont été long-temps incertains, & les limites confondues. Une comteſſe de Flandre & du Hainaut a une guerre avec *Jean Davennes* ſon fils d'un premier lit, pour le droit de ſucceſſion de ce fils même ſur les Etats de ſa mère. On prend *St Louis* pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à *Davennes*, & la Flandre au fils du ſecond lit. *Jean Davennes* dit au roi *Louis : Vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous; il relève de l'évêque de Liége, & il eſt arrière-fief de l'Empire. La Flandre dépend de vous, & vous ne me la donnez pas.*

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encore un autre problème. Tout le pays d'Aloſt était fief de l'Empire; tout ce qui était ſur l'Eſcaut l'était auſſi: mais le reſte de la Flandre depuis Gand, relevait des rois de France. Cependant *Guillaume*, en qualité de roi d'Allemagne, met la comteſſe au ban de l'Empire, & confiſque tout au profit de *Jean Davennes* en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin; mais elle fait voir quels inconvéniens la féodalité entraînait. C'était encore bien pis en Italie, & ſurtout pour les royaumes de Naples & de Sicile.

1253. Ces années qu'on appelle, ainſi que les ſuivantes, les
1254. années d'interrègne, de confuſion & d'anarchie, ſont pourtant très-dignes d'attention.

La maiſon de *Maurienne* & de *Savoie*, qui prend le parti de *Guillaume de Hollande*, & qui le reconnaît empereur, en reçoit l'inveſtiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée, & de pluſieurs fiefs qui en font une maiſon puiſſante.

En

En Allemagne, les villes de Francfort, Maïence, Cologne, Vorms, Spire, s'associent pour leur commerce, & pour se défendre des seigneurs de châteaux qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin est moins une imitation de la confédération des villes de Lombardie que des premières villes anséatiques, Lubeck, Hambourg, Brunsvick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne & de Flandre entrent dans la hanse. Le principal objet est d'entretenir des vaisseaux & des barques à frais communs pour la sureté du commerce. Un billet d'une de ces villes est payé sans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commerçans font, par cette alliance, plus de bien à la société que n'en avaient fait tant d'empereurs & de papes.

La ville de Lubeck seule est déjà si puissante que, dans une guerre intestine qui survint au Danemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du christianisme à ces restes de Vandales qui vivaient dans la Prusse & aux environs. *Ottocare II*, roi de Bohème, se croise avec eux. Le nom d'*Ottocare* était devenu celui des rois de Bohème depuis qu'ils avaient pris le parti d'*Othon IV*. Ils battent les païens; les deux chefs des Prussiens reçoivent le baptême. *Ottocare* rebâtit Kœnigsberg.

D'autres scènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre, & veut disposer du royaume de Naples & de Sicile, mais il ne peut recouvrer son propre domaine ni celui de la comtesse *Mathilde*. On voit toujours les papes puissans au-dehors par les excommunications qu'ils lancent, par les divisions qu'ils fomentent; très-faibles chez eux, & surtout dans Rome.

Les factions des Gibelins & des Guelfes partageaient & désolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les

querelles des papes & des empereurs; ces noms avaient été par-tout un mot de ralliement du temps de *Fréderic II*. Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnent, se déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraissaient plus partisans de la liberté italique. Le parti guelfe à Rome était, à la vérité, pour le pape quand il s'agissait de se réunir contre l'empereur; mais ce même parti s'opposait au pape quand le pontife, délivré d'un maître, voulait l'être à son tour. Ces factions se subdivisaient encore en plusieurs parties différentes, & servaient d'aliment aux discordes des villes & des familles. Quelques anciens capitaines de *Fréderic II* employaient ces noms de faction qui échauffent les esprits pour attirer du monde sous leurs drapeaux, & autorisaient leurs brigandages du prétexte de soutenir les droits de l'Empire. Des brigands opposés feignaient de servir le pape qui ne les en chargeait pas, & ravageaient l'Italie en son nom.

Parmi ces brigands qui se rendirent illustres, il y eut surtout un partisan de *Fréderic II*, nommé *Ezzelino*, qui fut sur le point de s'établir une grande domination, & de changer la face des affaires. Il est encore fameux par ses ravages; d'abord il ramassa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs: avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours secondé, il devenait un conquérant; mais enfin il fut pris dans une embuscade: & Rome, qui le craignait, en fut délivrée. Les factions guelfe & gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles subsistèrent long-temps, & furent violentes, même pendant que l'Allemagne, sans empereur véritable dans l'interrègne qui suivit la mort de *Conrad*, ne pouvait plus servir de prétexte à ces troubles.

Un pape, dans ces circonstances, avait une place bien difficile à remplir. Obligé, par sa qualité d'évêque, de prêcher la paix au milieu de la guerre, se trouvant à la tête du gouvernement romain sans pouvoir parvenir à l'autorité absolue, ayant à se défendre des Gibelins, à

ménager les Guelfes, craignant furtout une maifon impériale qui poffédait Naples & Sicile; tout était équivoque dans fa fituation. Les papes, depuis *Grégoire VII*, eurent toujours avec les empereurs cette conformité; les titres de maîtres du monde, & la puiffance la plus gênée. Et fi on y fait attention, on verra que, dès le temps des premiers fucceffeurs de *Charlemagne*, l'Empire & le Sacerdoce font deux problèmes difficiles à réfoudre.

Conrad fait venir un de fes frères, à qui *Fréderic II* avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, & on foupçonne *Conrad* de l'avoir empoifonné : car, dans ce temps, il fallait qu'un prince mourût de vieilleffe pour qu'on n'imputât pas fa mort au poifon.

Conrad IV meurt bientôt après, & on accufe *Mainfroi* de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur *Conrad IV*, mort à la fleur de fon âge, laiffait un enfant, ce malheureux *Conradin* dont *Mainfroi* prit la tutelle. Le pape *Innocent IV* pourfuit fur cet enfant la mémoire de fes pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère de *St Louis*. Il meurt au milieu de fes projets dans Naples même que fon parti avait conquis. On croirait, à voir les dernières entreprifes d'*Innocent IV*, que c'était un guerrier; non, il paffait pour un profond théologien.

Après la mort de *Conrad IV*, ce dernier empereur, 1255.
& non le dernier prince de la maifon de Suabe, il était vraifemblable que le jeune *Guillaume de Hollande*, qui commençait à régner fans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maifon impériale. Ce droit féodal, qui a caufé tant de difputes & tant de guerres, le fait armer contre les Frifons. On prétendait qu'ils étaient vaffaux des comtes de Hollande & arrière-vaffaux de l'Empire; & les Frifons ne voulaient relever de perfonne. Il marche contre eux; il y eft tué fur la fin de l'année 1255 ou au

commencement de l'autre : & c'eſt-là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne.

La même anarchie eſt dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples & de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chaſſés de Naples par *Mainfroi.* Le nouveau pape *Alexandre IV*, mal affermi dans Rome, veut, comme ſon prédéceſſeur, ôter Naples & Sicile à la maiſon excommuniée de Suabe, & dépouiller à la fois le jeune *Conradin* à qui ce royaume appartient, & *Mainfroi* qui en eſt le tuteur.

Qui pourrait croire qu'*Alexandre IV* fait prêcher en Angleterre une croiſade contre *Conradin;* & qu'en offrant les Etats de cet enfant au roi d'Angleterre *Henri III*, il emprunte, au nom de ce roi anglais, aſſez d'argent pour lever lui-même une armée ? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin ! Un légat du pape commande cette armée qu'on prétend être de près de cinquante mille hommes. L'armée du pape eſt battue & diſſipée.

Remarquons encore que le pape *Alexandre IV*, qui croyait pouvoir ſe rendre maître de deux royaumes aux portes de Rome, n'oſe pas rentrer dans cette ville ; & ſe retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales qui diſputent à leurs archevêques les droits régaliens ; comme Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal eſt indépendant de l'électeur. Rome reſta dans cette ſituation équivoque juſqu'au temps d'*Alexandre VI.*

1256. On veut en Allemagne faire un empereur. Les princes
1257. allemands penſaient alors comme penſent aujourd'hui les
1258. palatins de Pologne ; ils ne voulaient point un compatriote pour roi. Une faction choiſit *Alfonſe X* roi de Caſtille ; une autre élit *Richard*, frère du roi d'Angleterre *Henri III.* Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection : le pape n'en confirme

aucune. *Richard* cependant va ſe faire couronner à Aix-la-chapelle le 17 mai 1257, ſans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alfonſe de Caſtille fait des actes de ſouverain d'Allemagne à Tolède. *Fréderic III*, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'inveſtiture de ſon duché, & la dignité de grand ſénéchal de l'empereur ſur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat ſur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les hiſtoriens d'Allemagne, comme les plus modernes, diſent que *Richard* ne reparut plus dans l'Empire : mais c'eſt qu'ils n'avaient pas connaiſſance de la chronique d'Angleterre de *Thomas Wik*. Cette chronique nous apprend que *Richard* repaſſa trois fois en Allemagne; qu'il y exerça ſes droits d'empereur dans plus d'une occaſion; qu'en 1263 il donna l'inveſtiture de l'Autriche & de la Stirie à un *Ottocare* roi de Bohème, & qu'il ſe maria en 1269 à la fille d'un baron, nommée *Falkemorit*, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne dont on parle tant, n'a donc pas véritablement ſubſiſté; mais on peut appeler ces années un temps d'interrègne, puiſque *Richard* était rarement en Allemagne. On ne voit, dans ces temps-là en Allemagne, que de petites guerres entre de petits ſouverains.

Le jeune *Conradin* était alors élevé en Bavière avec le duc titulaire d'Autriche ſon couſin, de l'ancienne branche d'Autriche-Bavière, qui ne ſubſiſte plus. *Mainfroi*, plus ambitieux que fidele & laſſé d'être régent, ſe fait déclarer roi de Sicile & de Naples. 1259.

C'était donner au pape un juſte ſujet de chercher à le perdre. *Alexandre IV*, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure; & comme ſeigneur ſuzerain de Naples, le droit de punir un uſurpateur; mais il ne pouvait, ni comme pape, ni comme ſeigneur, ôter au jeune & innocent *Conradin* ſon héritage.

Mainfroi, qui fe croit affermi, infulte aux excommunications & aux entreprifes du pape.

Depuis 1260 jufqu'à 1266.

Tandis que l'Allemagne eft ou défolée ou languiffante dans fon anarchie; que l'Italie eft partagée en factions; que les guerres civiles troublent l'Angleterre; que *St Louis*, racheté de fa captivité en Egypte, médite encore une nouvelle croifade, qui fut plus malheureufe s'il eft poffible; le faint-fiége perfifte toujours dans le deffein d'arracher à *Mainfroi* Naples & Sicile, & de dépouiller à la fois le tuteur coupable & l'orphelin.

Quelque pape qui foit fur la chaire de *St Pierre*, c'eft toujours le même génie, le même mélange de grandeur & de faibleffe, de religion & de crimes. Les Romains ne veulent ni reconnaître l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes font à peine foufferts dans Rome, & ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome élifait alors un feul fénateur, comme protecteur de fa liberté. *Mainfroi*, *Pierre d'Arragon* fon gendre, le duc d'Anjou *Charles*, frère de *St Loüis*, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice fous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à *Charles d'Anjou* Naples & Sicile, mais il ne veut pas qu'il foit fénateur; ce ferait trop de puiffance.

Il propofe à *St Louis* d'armer le duc d'Anjou pour lui faire conquérir le royaume de Naples. *St Louis* héfite. C'était manifeftement ravir à un pupille l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet Etat fur les Mufulmans. Le pape calme fes fcrupules. *Charles d'Anjou* accepte la donation du pape, & fe fait élire fénateur de Rome malgré lui.

Urbain IV, trop engagé, fait promettre à *Charles d'Anjou* qu'il renoncera dans cinq ans au titre de fénateur; & comme ce prince doit faire ferment aux Romains pour toute fa vie, le pape concilie ces deux fermens, & l'abfout de l'un, pourvu qu'il lui faffe l'autre.

Il l'oblige auſſi de jurer entre les mains de ſon légat, qu'il ne poſſédera jamais l'Empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ſes prédéceſſeurs; & cette loi montre combien on avait craint *Fréderic II.*

Le comte d'Anjou promet ſurtout d'aider le ſaint-ſiége à ſe remettre en poſſeſſion du patrimoine uſurpé par beaucoup de ſeigneurs, & des terres de la comteſſe *Mathilde.* Il s'engage à payer par an huit mille onces d'or de tribut; conſentant d'être excommunié ſi jamais ce paiement eſt différé de deux mois : il jure d'abolir tous les droits que les conquérans français & les princes de la maiſon de *Suabe* avaient eu ſur les eccléſiaſtiques, & par-là il renonce à la prérogative ſingulière de Sicile.

A ces conditions & à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marſeille avec trente galères, & va recevoir à Rome, en juin 1265, l'inveſtiture de Naples & de Sicile qu'on lui vend ſi cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent, le 26 février 1266, décide de tout. *Mainfroi* y périt; ſa femme, ſes enfans, ſes tréſors ſont livrés au vainqueur.

Le légat du pape, qui était dans l'armée, prive le corps de *Mainfroi* de la ſépulture des chrétiens; vengeance lâche & mal-adroite, qui ne ſert qu'à irriter les peuples.

Dès que *Charles d'Anjou* eſt ſur le trône de Sicile, il eſt 1267.
craint du pape & haï de ſes ſujets. Les conſpirations ſe 1268.
forment. Les Gibelins, qui partageaient l'Italie, envoient en Bavière ſolliciter le jeune *Conradin* de venir prendre l'héritage de ſes pères. *Clement IV*, ſucceſſeur d'*Urbain*, lui défend de paſſer en Italie, comme un ſouverain donne un ordre à ſon ſujet.

Conradin part à l'âge de ſeize ans avec le duc de Bavière ſon oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouſer la fille, & ſurtout avec le jeune duc d'Autriche ſon couſin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que *Conradin* ne

l'était de Naples. Les excommunications ne leur manquèrent pas. *Clément IV*, pour leur mieux résister, nomme *Charles d'Anjou* vicaire impérial en Toscane : car les papes, osant prétendre qu'ils donnaient l'Empire, devaient à plus forte raison en donner le vicariat. La Toscane, cette province illustre, devenue libre par son esprit & par son courage, était partagée en Guelfes & en Gibelins ; & par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, sénateur de Rome & chef de la Toscane, en devenait plus redoutable au pape : mais *Conradin* l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à *Conradin;* & par une destinée singulière, les Romains & les Musulmans se déclarèrent en même temps pour lui. D'un côté, l'infant *Henri*, frère d'*Alfonse* X roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, & se fait déclarer sénateur de Rome pour y soutenir les droits de *Conradin.* De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent & des galères ; & tous les Sarrazins qui étaient restés dans le royaume de Naples, prennent les armes en sa faveur.

Conradin est reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile : & presque toute la nation y reçoit ses troupes avec joie. Il marche de succès en succès jusqu'à Aquila dans l'Abruzze. Les chevaliers français aguerris défont entièrement en bataille rangée l'armée de *Conradin*, composée à la hâte de plusieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche & *Henri de Castille* sont faits prisonniers.

Les historiens *Villani*, *Guadelfiero*, *Fazelli*, assurent que le pape *Clément IV* demanda le supplice de *Conradin* à *Charles d'Anjou.* Ce fut sa dernière volonté. Le pape mourut bientôt après. *Charles* fait prononcer une sentence de mort par son protonotaire *Robert de Bari* contre les deux princes. Il envoie prisonnier *Henri de Castille* en

Provence; car la Provence lui appartenait du chef de ſa femme.

Le 26 octobre 1268, *Conradin* & *Fréderic d'Autriche* ſont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'eſt le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. *Conradin*, avant de recevoir le coup, jeta ſon gant dans l'aſſemblée, en priant qu'il fût porté à *Pierre d'Arragon* ſon couſin, gendre de *Mainfroi*, qui vengera un jour ſa mort. Le gant fut ramaſſé par le chevalier *Truchſés de Valbourg*, qui exécuta en effet ſa volonté. Depuis ce temps la maiſon de *Valbourg* porte les armes de *Conradin*, qui ſont celles de *Suabe*. Le jeune duc d'Autriche eſt exécuté le premier. *Conradin*, qui l'aimait tendrement, ramaſſe ſa tête, & reçoit, en la baiſant, le coup de la mort.

On tranche la tête à pluſieurs ſeigneurs ſur le même échafaud. Quelque temps après *Charles d'Anjou* fait périr en priſon la veuve de *Mainfroi* avec le fils qui lui reſte. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'on ne voit point que *St Louis*, frère de *Charles d'Anjou*, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de *Charles* qu'il entreprit en partie ſa dernière malheureuſe croiſade contre le roi de Tunis, protecteur de *Conradin*.

Les petites guerres continuaient toujours entre les 1269.
ſeigneurs d'Allemagne. *Rodolphe*, comte de Habsbourg 1270.
en Suiſſe, ſe rendait déjà fameux dans ces guerres, & 1271.
ſurtout dans celle qu'il fit à l'évêque de Bâle, en 1272.
faveur de l'abbé de Saint-Gall. C'eſt à ces temps que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maiſons allemandes. C'eſt une donation réciproque de terres d'une maiſon à une autre, au dernier ſurvivant des mâles.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de *Fréderic II*, entre les maiſons de *Saxe* & de *Heſſe*.

Les villes anséatiques augmentent dans ces années leurs priviléges & leur puissance. Elles établissent des consuls qui jugent toutes les affaires du commerce; car à quel tribunal aurait-on eu alors recours ?

La même nécessité qui fait inventer les consuls aux villes marchandes, fait inventer les *austregues* aux autres villes & aux seigneurs, qui ne veulent pas toujours vider leurs différens par le fer. Ces *austregues* sont, ou des seigneurs, ou des villes mêmes, que l'on choisit pour arbitres sans frais de justice.

Ces deux établissemens, si heureux & si sages, furent le fruit des malheurs des temps qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne restait toujours sans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. *Alfonse de Castille* n'avait plus de parti. *Ottocare III* roi de Bohème, duc d'Autriche & de Stirie, fut proposé, & refusa, dit-on, l'Empire. Il avait alors une guerre avec *Béla*, roi de Hongrie, qui lui disputait la Stirie, la Carinthie & la Carniole. On pouvait lui contester la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie & la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix se fit. La Stirie & la Carinthie avec la Carniole restèrent à *Ottocare*. On ne conçoit pas comment, étant si puissant, il refusa l'Empire, lui qui depuis refusa l'hommage à l'empereur. Il est bien plus vraisemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puissant.

RODOLPHE PREMIER DE HABSBOURG,

PREMIER EMPEREUR DE LA MAISON D'AUTRICHE,

VINGT-HUITIEME EMPEREUR.

ENFIN on s'affemble à Francfort pour élire un empe- 1273.
reur, & cela fur les lettres de *Grégoire X*, qui menace d'en nommer un. C'était une chofe nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur.

On ne propofe dans cette affemblée aucun prince poffeffeur de grands Etats. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de *Tirol*, qui était du nombre des électeurs, indique trois fujets ; un comte de *Goritz*, feigneur d'un petit pays dans le Frioul, & abfolument inconnu ; un *Bernard*, non moins inconnu encore, qui n'avait pour tout bien que des prétentions fur le duché de Carinthie ; & *Rodolphe de Habsbourg*, capitaine célèbre, & grand maréchal de la cour d'*Ottocare* roi de Bohème.

Les électeurs, partagés entre ces trois concurrens, s'en rapportent à la décifion du comte palatin *Louis le févère*, duc de Bavière, le même qui avait élevé & fecouru en vain le malheureux *Conradin* & *Fréderic d'Autriche*. C'eft-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. *Louis de Bavière* nomme empereur *Rodolphe de Habsbourg*.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à *Rodolphe*, qui, n'étant plus alors au fervice du roi de Bohème, s'occupait de fes petites guerres vers Bâle & vers Strasbourg.

Alfonfe de Caftille & le roi de Bohème proteftent en vain contre l'élection. Cette proteftation d'*Ottocare* ne prouve pas affurément qu'il eût refufé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'*Albert* comte de Habsbourg en Suiſſe. Sa mère était *Ulrike de Kybourg*, qui avait pluſieurs ſeigneuries en Alſace. Il était marié depuis long-temps avec *Anne de Hæneberg*, dont il avait quatre enfans. Son âge était de cinquante-cinq ans & demi, quand il fut élevé à l'Empire. Il avait un frère colonel au ſervice des Milanais, & un autre chanoine à Bâle. Ses deux frères moururent avant ſon élection.

Il eſt couronné à Aix-la-Chapelle ; on ignore par quel archevêque. Il eſt rapporté que le ſceptre impérial, qu'on prétendait être celui de *Charlemagne*, ne ſe trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à ſervir de prétexte à pluſieurs ſeigneurs qui ne voulaient pas lui prêter ſerment. Il prit un crucifix : *Voilà mon ſceptre*, dit-il, & tous lui rendirent hommage. Cette ſeule action de fermeté le rendit reſpectable, & le reſte de ſa conduite le montra digne de l'Empire.

Il marie ſon fils *Albert* à la fille du comte de *Tirol*, ſœur utérine de *Conradin*. Par ce mariage, *Albert* ſemble acquérir des droits ſur l'Alſace & ſur la Suabe, héritage de la maiſon du fameux empereur *Fréderic II*. L'Alſace était alors partagée entre pluſieurs petits ſeigneurs. Il fallut leur faire la guerre. Il obtint par ſa prudence des troupes de l'Empire, & ſoumit tout par ſa valeur. Un préfet eſt nommé pour gouverner l'Alſace. C'eſt ici une des plus importantes époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les poſſeſſeurs des terres dans la Suabe & dans l'Alſace relevaient de la maiſon impériale de *Suabe;* mais après l'extinction de cette maiſon dans la perſonne de l'infortuné *Conradin*, ils ne voulurent plus relever que de l'Empire. Voilà la véritable origine de la nobleſſe immédiate ; & voilà pourquoi l'on trouve plus de cette nobleſſe en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur *Rodolphe* vint à bout de ſoumettre les gentilshommes d'Alſace, & créa un préfet dans cette province ; mais après lui les barons d'Alſace

redevinrent, pour la plupart, barons libres & immédiats; fouverains dans leurs petites terres, comme les plus grands feigneurs allemands dans les leurs. C'était dans prefque toute l'Europe l'objet de quiconque poffédait un château.

Trois ambaffadeurs de *Rodolphe* font ferment, de fa part, au pape *Grégoire X* dans le confiftoire. Le pape écrit à *Rodolphe : De l'avis des cardinaux, nous vous nommons roi des Romains.* 1274.

Alfonfe X, roi de Caftille, renonce alors à l'Empire.

Rodolphe va trouver le pape à Laufanne. Il lui promet de lui faire rendre la Marche d'Ancone & les terres de *Mathilde*. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes & des feigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape & de l'Empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne Grèce, mais plus puiffantes. Venife, Gènes & Pife avaient plus de vaiffeaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enfeignes. Florence devenait confidérable, & déjà elle était le berceau des beaux arts. 1275.

Rodolphe penfe d'abord à l'Allemagne. Le puiffant roi de Bohème *Ottocare III*, duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, lui refufe l'hommage. *Je ne dois rien à Rodolphe*, dit-il, *je lui ai payé fes gages.* Il fe ligue avec la Bavière.

Rodolphe foutient la majefté de fon rang. Il fait mettre au ban de l'Empire ce puiffant *Ottocare*, & le duc de Bavière *Henri* qui eft lié avec lui. On donne à l'empereur des troupes, & il va venger les droits de l'Empire allemand.

L'empereur *Rodolphe* bat l'un après l'autre tous ceux qui prennent le parti d'*Ottocare*, ou qui veulent profiter 1276.

de cette divifion; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, le marquis de Bade, le comte de Virtemberg, & *Henri* duc de Bavière. Il finit tout d'un coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de fes filles au fils de ce prince, & en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à fa fille.

De-là il marche contre *Ottocare;* il le force de venir à compofition. Le roi de Bohème cède l'Autriche, la Stirie & la Carniole. Il confent de faire un hommage-lige à l'empereur dans l'île de Camberg au milieu du Danube, fous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or & de pierreries. *Rodolphe*, par un fafte fupérieur, le reçoit avec l'habit le plus fimple; & au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordaient le Danube, le fuperbe *Ottocare* à genoux, tenant fes mains jointes entre les mains de fon vainqueur, qu'il avait fi fouvent appelé fon maître-d'hôtel, & dont il devenait le grand-échanfon. Ce conte eft accrédité, & il importe peu qu'il foit vrai.

1277. La femme d'*Ottocare*, princeffe plus altière que fon époux, lui fait tant de reproches de fon hommage rendu, & de la ceffion de fes provinces, que le roi de Bohème recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complète. *Ottocare* eft tué dans la bataille le 26 août. Le vainqueur ufe de fa victoire en légiflateur. Il laiffe la Bohème au fils du vaincu, le jeune *Venceflas;* & la régence au marquis de Brandebourg.

1278. *Rodolphe* fait fon entrée à Vienne, & s'établit dans l'Autriche. *Louis* duc de Bavière, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour foutenir ce droit.

Rodolphe tombe ſur lui avec ſes troupes victorieuſes. Alors rien ne réſiſte ; & on voit ce prince, que les électeurs avaient appelé à l'Empire pour régner ſans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne.

Ce maître de l'Allemagne eſt bien loin de l'être en Italie. 1279.
Le pape *Nicolas III* gagne avec lui, ſans peine, ce long procès que tant de pontifes ont ſoutenu contre tant d'empereurs. *Rodolphe*, par un diplome du 15 février 1279, cède au ſaint-ſiége les terres de la comteſſe *Mathilde*, renonce au droit de ſuzeraineté, déſavoue ſon chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent la même année cette ceſſion de *Rodolphe*. Ce prince, en abandonnant des droits pour leſquels on avait ſi long-temps combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de ſeigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'était tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'Empire n'était plus rien. Il fallait que cette ceſſion fût bien peu de choſe, puiſque l'empereur n'eut en échange que le titre de ſénateur de Rome, & encore ne l'eut-il que pour un an.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de ſénateur à *Charles d'Anjou* roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier ſon neveu avec la nièce de ce pontife, en diſant que *quoiqu'il s'appelât Orſini, & qu'il eût les pieds rouges, ſon ſang n'était pas fait pour ſe mêler au ſang de France.*

Nicolas III ôte encore à *Charles d'Anjou* le vicariat de l'Empire en Toſcane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, & ce nom même ne pouvait ſubſiſter depuis qu'il y avait un empereur.

La ſituation de *Rodolphe* en Italie était (à ce que dit *Girolamo Briani*) ſemblable à celle d'un négociant qui a fait faillite, & dont d'autres marchands partagent les effets.

L'empereur *Rodolphe* ſe raccommode avec *Charles de Sicile*, par le mariage d'une de ſes filles. Il donne cette 1280.

princeſſe, nommée *Clémence*, à *Charles-Martel* petit-fils de *Charles*. Les deux mariés étaient preſque encore au berceau.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'inveſtiture des comtés de Provence & de Forcalquier.

Après la mort de *Nicolas III*, on élit un français nommé *Brion*, qui prend le nom de *Martin IV*. Ce français fait rendre d'abord la dignité de ſénateur au roi de Sicile, & veut lui faire rendre auſſi le vicariat de l'Empire en Toſcane. *Rodolphe* paraît ne guère s'en embarraſſer; il eſt aſſez occupé en Bohème. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; & d'ailleurs, *Rodolphe* avait plus beſoin d'argent que de titres.

1281. Ces années ſont mémorables par la fameuſe conſpiration
1282. des vêpres ſiciliennes. *Jean de Procida*, gentilhomme de Salerne, riche, & qui malgré ſon état exerçait la profeſſion de médecin & de juriſconſulte, fut l'auteur de cette conſpiration, qui ſemblait ſi oppoſée à ſon genre de vie. C'était un gibelin paſſionnément attaché à la mémoire de *Fréderic II*, & à la maiſon de *Suabe*. Il avait été pluſieurs fois en Arragon auprès de la reine *Conſtance*, fille de *Mainfroi*. Il brûlait de venger le ſang que *Charles d'Anjou* avait fait répandre; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que *Charles* contenait par ſa préſence & par la terreur, il trama ſon complot dans la Sicile, gouvernée par des Provençaux plus déteſtés que leur maître, & moins puiſſans.

Le projet de *Charles d'Anjou* était la conquête de Conſtantinople. Un des grands fruits des croiſades de l'Occident avait été de prendre l'Empire des Grecs en 1204, & on l'avait perdu depuis, ainſi que les conquêtes ſur les Muſulmans. La fureur d'aller ſe battre en Paleſtine avait paſſé depuis les malheurs de *St Louis*; mais la proie de Conſtantinople paraiſſait facile à ſaiſir; & *Charles d'Anjou* eſpérait

eſpérait détrôner *Michel Paléologue*, qui poſſédait alors le reſte de l'Empire d'Orient.

Jean de Procida va déguiſé à Conſtantinople avertir *Michel Paléologue*; il l'excite à prévenir *Charles :* de là il court en Arragon voir en ſecret le roi *Pierre*. Il eut de l'argent de l'un & de l'autre; il gagne aiſément des conjurés. *Pierre d'Arragon* équipe une flotte; & feignant d'aller contre l'Afrique, il ſe tient prêt pour deſcendre en Sicile. *Procida* n'a pas de peine à diſpoſer les Siciliens.

Enfin le troiſième jour de pâques 1282, au ſon de la cloche des vêpres, tous les Provençaux ſont maſſacrés dans l'île, les uns dans les égliſes, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maiſons, On compte qu'il y eut huit mille perſonnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple & le quadruple d'hommes, ſans qu'on y ait fait attention : mais ici ce ſecret gardé ſi long-temps par tout un peuple ; des conquérans exterminés par la nation conquiſe ; les femmes, les enfans maſſacrés ; des filles ſiciliennes enceintes par des provençaux, tuées par leurs propres pères ; des pénitentes égorgées par leurs confeſſeurs, rendent cette action à jamais fameuſe & exécrable. On dit toujours que ce furent des français qui furent maſſacrés à ces vêpres ſiciliennes, parce que la Provence eſt aujourd'hui à la France ; mais elle était alors province de l'Empire ; & c'était réellement des impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de *Conradin* & du duc d'Autriche : leur mort avait été le crime d'un ſeul homme, de *Charles d'Anjou ;* & huit mille innocens l'expièrent !

Pierre d'Arragon aborde alors en Sicile avec ſa femme *Conſtance ;* toute la nation ſe donne à lui, &, dès ce jour, la Sicile reſta à la maiſon d'*Arragon ;* mais le royaume de Naples demeure au prince de France.

L'empereur inveſtit ſes deux fils aînés, *Albert* & *Rodolphe*, à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole,

le 27 décembre 1282, dans une diète à Augsbourg, du consentement de tous les seigneurs, & même de celui de *Louis de Bavière* qui avait des droits sur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'investiture des mêmes Etats à ces deux princes ? n'en avaient-ils que le titre ? le puîné devait-il succéder à l'aîné ? ou bien le puîné n'avait-il que le nom, tandis que l'autre avait la terre ? ou devaient-ils posséder ces Etats en commun ? c'est ce qui n'est pas expliqué. Ce qui est incontestable, c'est qu'on voit beaucoup de diplomes dans lesquels les deux frères sont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie & de Carniole.

Il y a une seule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur *Rodolphe* investit son fils *Rodolphe* de la Suabe; mais il n'y a aucun document, aucune charte où l'on trouve que ce jeune *Rodolphe* ait eu la Suabe. Tous les diplomes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme son frère. Cependant un historien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont suivie; & dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce *Rodolphe* duc de Suabe : s'il l'avait été, comment sa maison aurait-elle perdu ce duché ?

Dans la même diète l'empereur donne la Carinthie & la Marche Trévisane au comte de *Tirol* son gendre. L'avantage qu'il tira de sa dignité d'empereur fut de pourvoir toute sa maison.

1283. *Rodolphe* gouverne l'Empire aussi-bien que sa maison.
1284. Il apaise les querelles de plusieurs seigneurs & de plusieurs villes.

Les historiens disent que ses travaux l'avaient fort affaibli, & qu'à l'âge de 65 ans passés, les médecins lui conseillèrent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier sa santé. Ces historiens ne sont pas physiciens. Il épouse *Agnès* fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année 1284, le roi d'Arragon, *Pierre*, fait prisonnier le prince de Salerne fils de *Charles d'Anjou*;

mais ſans pouvoir ſe rendre maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'Empire juſqu'à *Charles-Quint*.

Les Cumins, reſte de tartares, dévaſtent la Hongrie. 1285.
L'empereur inveſtit *Jean Davennes* du comté d'Aloſt, du pays de Vaſs, de la Zélande, du Hainaut. Le comté de Flandre n'eſt point ſpécifié dans l'inveſtiture; il était devenu inconteſtable qu'il relevait de la France.

Pour mettre le comble à la gloire de *Rodolphe*, il eût 1286.
fallu s'établir en Italie, comme il l'était en Allemagne; 1287.
mais le temps était paſſé. Il ne voulut pas même aller ſe faire couronner à Rome. Il ſe contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques douze mille; Gènes, Bologne ſix mille. Preſque toutes les autres ne donnèrent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi conſiſtait cette liberté ou donnée ou confirmée? était-ce dans une ſéparation abſolue de l'Empire? il n'y a aucun acte de ces temps-là qui énonce de pareilles conventions. Cette liberté conſiſtait dans le droit de nommer des magiſtrats, de ſe gouverner ſuivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extenſion des droits obtenus de *Fréderic Barberouſſe*. L'Italie fut alors indépendante & comme détachée de l'Empire, parce que l'empereur était éloigné & trop peu puiſſant. Le temps eût pu aſſurer à ce pays une liberte pleine & entière. Déjà les villes de Lombardie, celles de la Suiſſe même, ne prêtaient plus de ſerment, & rentraient inſenſiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes ſerment; mais les unes étaient réputées *libres*, comme

Augsbourg, Aix-la-Chapelle & Metz; les autres avaient le nom d'*impériales*, en fourniſſant des tributs; les autres *ſujettes*, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, & médiatement de l'Empire; les autres *mixtes*, qui, en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était adminiſtrée par des nobles: les citoyens avaient, à Strasbourg, l'autorité.

1288. *Rodolphe* fait ſervir toutes ſes filles à ſes intérêts. Il marie
1289. encore une fille qu'il avait de ſa première femme au jeune
1290. *Venceſlas* roi de Bohème, devenu majeur, & lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche & de Stirie; mais auſſi en récompenſe il lui confirme la charge de grand-échanſon.

Les ducs de Bavière prétendaient cette charge de la maiſon de l'empereur. Il ſemble que la qualité d'électeur fût inſéparable de celle de grand-officier de la couronne: non que les ſeigneurs des principaux fiefs ne prétendiſſent encore le droit d'élire; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'eſt pourquoi les ducs de Bavière diſputaient la charge de grand-maître à la branche de Bavière palatine, quoiqu'aînée.

Grande diète à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déjà fait de la Thuringe. L'orientale reſte à la maiſon de *Miſnie*, qui eſt aujourd'hui de *Saxe;* l'occidentale demeure à la maiſon de *Brabant* héritière de la Miſnie par les femmes. C'eſt la maiſon de *Heſſe*.

Le roi de Hongrie *Ladiſlas III*, ayant été tué par les Tartares cumins qui ravageaient toujours ce pays, l'empereur, qui prétend que la Hongrie eſt un fief de l'Empire, veut donner ce fief à ſon fils *Albert*, auquel il avait donné déjà l'Autriche.

Le pape *Nicolas IV*, qui croit que tous les royaumes ſont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à *Charles-*

Martel, petit-fils de *Charles d'Anjou* roi de Naples & de Sicile. Mais comme ce *Charles-Martel* ſe trouve gendre de l'empereur, & comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être aſſervis, *Rodolphe* conſent que *Charles-Martel* ſon gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encore un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le comte de Bourgogne, c'eſt-à-dire de la Franche-Comté, prétendait relever du royaume de France, & en cette qualité il avait prêté ſerment de fidélité à *Philippe le bel*. Cependant juſque-là tout ce qui feſait partie de l'ancien royaume de Bourgogne relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle ſe termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainſi ce comte ſe trouve relever à la fois de l'Empire & de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe ſon gendre, *Albert II*, le titre de *palatin* de Saxe. Il faut bien diſtinguer cette maiſon de *Saxe* d'avec celle d'aujourd'hui, qui eſt, comme nous l'avons dit, celle de *Miſnie*.

L'empereur *Rodolphe* meurt à Germesheim le 15 juillet 1291.
à l'âge de 73 ans, après en avoir régné dix-huit.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIEME EMPEREUR,

après un interrègne de neuf mois.

LES princes allemands craignant de rendre héréditaire 1292.
cet empire d'Allemagne toujours nommé l'empire romain, & ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un ſecond compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de *Rodolphe*.

L'archevêque de Maïence, auquel on s'en rapporte, nomme *Adolphe de Naſſau* par le même principe qu'on avait choiſi ſon prédéceſſeur. C'était le plus illuſtre guerrier de ces temps-là, & le plus pauvre. Il paraiſſait capable de ſoutenir la gloire de l'Empire à la tête des armées allemandes, & trop peu puiſſant pour l'aſſervir. Il ne poſſédait que trois ſeigneuries dans le comté de Naſſau.

Albert duc d'Autriche, fâché de ne point ſuccéder à ſon père, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne, qui ne veut plus être vaſſal de l'Allemagne, & tous deux obtiennent des ſecours du roi de France *Philippe le bel*. La maiſon d'Autriche commence par appeler contre l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'Empire ont depuis ſi ſouvent appelés contre elle. *Albert d'Autriche*, avec le ſecours de la France, fait d'abord la guerre en Suiſſe, dont ſa maiſon réclame la ſouveraineté. Il prend Zurich avec des troupes françaiſes.

1293. *Albert d'Autriche* ſoulève contre *Adolphe* Strasbourg & Colmar. L'empereur à la tête de quelques troupes, que les fiefs impériaux lui fourniſſent, apaiſe ces troubles.

Un différent entre le comte de Flandre & les citoyens de Gand, eſt porté au parlement de Paris, & jugé en faveur des citoyens. Il était bien clairement reconnu que depuis Gand juſqu'à Boulogne, Arras & Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

1294. *Adolphe* s'unit avec *Edouard* roi d'Angleterre contre la France; mais comme il craint un auſſi puiſſant vaſſal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveler plus d'une fois cette alliance dans des circonſtances pareilles.

1295. Une injuſtice honteuſe de l'empereur eſt la première origine de ſes malheurs & de ſa fin funeſte : grand

exemple pour les ſouverains. *Albert de Miſnie*, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes de Saxe, qui ſont une ſi grande figure en Allemagne, gendre de l'empereur *Fréderic II*, avait trois enfans de la princeſſe ſa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtreſſe indigne de lui; & c'eſt pour cela que les Allemands lui avaient donné avec juſtice le ſurnom de *dépravé*. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ſes trois enfans légitimes. Il met ſes fiefs en vente malgré les lois; & l'empereur, malgré les lois, les achète avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à la France.

Les trois princes ſoutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre Dreſde & pluſieurs châteaux, il eſt chaſſé de la Miſnie; & toute l'Allemagne ſe déclare contre cet indigne procédé.

La rupture contre l'empereur & le roi d'Angleterre 1296.
d'un côté, & la France de l'autre, durait toujours. Le pape *Boniface VIII* leur ordonne à tous trois une trève ſous peine d'excommunication.

L'empereur avait plus beſoin d'une trève avec les 1297.
ſeigneurs de l'Empire. Sa conduite les révoltait tous. *Venceſlas* roi de Bohème, *Albert* duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Maïence s'aſſemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg; non qu'ils poſſédaſſent tous deux la même marche; mais étant frères, ils prenaient tous deux le même titre. C'eſt un uſage qui commençait à s'établir. On accuſe l'empereur dans les formes, & on indique une diète à Egra pour le dépoſer.

Albert d'Autriche envoie à Rome ſolliciter la dépoſition d'*Adolphe*. C'eſt un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le consentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de Maïence dépose solemnellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comment il s'exprime : *On nous a dit que nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape; d'autres assurent que le pape l'a refusé : mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous a été confiée, nous déposons Adolphe de la dignité impériale, & nous élisons pour roi des Romains le seigneur Albert duc d'Autriche.*

1298. *Boniface VIII* défend aux électeurs sous peine d'excommunication, de sacrer le nouveau roi des Romains. Ils lui répondent que ce n'est pas là une affaire de religion.

Cependant *Adolphe*, ayant dans son parti quelques évêques & quelques seigneurs, avait encore une armée. Il donne bataille le 2 juillet auprès de Spire à son rival ; tous deux se joignent au fort de la mêlée. *Albert d'Autriche* lui porte un coup d'épée dans l'œil. *Adolphe* meurt en combattant, & laisse l'Empire à *Albert.*

ALBERT PREMIER D'AUTRICHE,

TRENTIEME EMPEREUR.

1298. ALBERT d'Autriche commence par remettre son droit aux électeurs afin de le mieux assurer. Il se fait élire une seconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne.

Le pape *Boniface VIII* ne veut pas le reconnaître. Ce pape avait alors de violens démêlés avec le roi de France *Philippe le bel.*

1299. L'empereur *Albert* s'unit incontinent avec *Philippe*, & marie son fils aîné *Rodolphe* à *Blanche* sœur du roi. Les articles de ce mariage sont remarquables. Il s'engage de

donner à ſon fils l'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alſace, Fribourg en Briſgau, & aſſigne pour douaire à ſa belle-fille l'Alſace & Fribourg, s'en remettant pour la dot de *Blanche* à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape, qui pour toute réponſe dit que l'empereur n'eſt qu'un uſurpateur, & qu'il n'y a d'autre *Céſar* que le ſouverain pontife des chrétiens.

Les maiſons d'Autriche & de France ſemblaient alors 1300.
étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune 1301.
contre *Boniface VIII*, par la néceſſité où elles étaient de ſe défendre contre leurs vaſſaux. Car dans le même temps la Hollande & la Zélande, vaſſales de l'Empire, feſaient la guerre à *Albert;* & les Flamands, vaſſaux de la France, la feſaient au roi *Philippe le bel.*

Boniface VIII, plus fier encore que *Grégoire VII*, & plus impétueux, prend ce temps pour braver à la fois l'empereur & le roi de France. D'un côté il excite contre *Philippe le bel* ſon frère *Charles de Valois ;* de l'autre il ſoulève des princes de l'Allemagne contre *Albert.*

Nul pape ne pouſſa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce *Charles de Valois*, & le nomme vicaire de l'Empire en Toſcane. Il marie ce prince à la fille de *Baudouin II*, empereur de Conſtantinople, dépoſſédé; & déclare hardiment *Charles de Valois* empereur des Grecs. Rien n'eſt plus grand que ces entrepriſes quand elles ſont bien conduites & heureuſes : rien de plus petit quand elles ſont ſans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les Empires d'Orient & d'Occident, & mit en interdit le royaume de France.

Les circonſtances où ſe trouvait l'Allemagne le mirent ſur le point de réuſſir contre *Albert d'Autriche.*

Il écrivit aux archevêques de Maïence, de Trèves & de Cologne : *Nous ordonnons qu'Albert comparaiſſe devant nous dans ſix mois, pour ſe juſtifier, s'il peut, du crime de lèſe-*

majeſté, commis contre la perſonne de ſon ſouverain Adolphe. Nous déſendons qu'on le reconnaiſſe pour roi des Romains, &c.

Ces trois archevêques qui n'aimaient pas *Albert*, conviennent avec le comte palatin du Rhin, de procéder contre lui, comme ils avaient procédé contre ſon prédéceſſeur; & ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids & deux meſures, c'eſt qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu & tué, en combattant, ce même *Adolphe* qu'ils avaient dépoſé, & contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur *Albert*. On ſait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, & juges des cauſes civiles entre le prince & les ſujets, comme cela ſe pratique dans tous les pays ſous des noms différens.

Les palatins ſe croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'eſt ſur cette prétention qu'on verra un palatin, un ban de Croatie condamner une reine.

Albert ayant pour lui les autres princes de l'Empire, répond aux procédures par la guerre.

1302. Bientôt ſes juges lui demandent grace, & l'électeur palatin paie par une groſſe ſomme d'argent ſes procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour ſon roi *Venceſlas* roi de Bohème. *Venceſlas* met quelque ordre dans un pays où il n'y en avait jamais eu. C'eſt lui qui inſtitua le ſénat. Ce *Venceſlas* donne ſon fils pour roi aux Hongrois, qui le demandaient eux-mêmes.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'eſt un attentat contre lui, & qu'il n'appartient qu'à lui ſeul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume *Carobert*, deſcendant de *Charles d'Anjou*. Il ſemblerait que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes; cependant c'eſt ce qui le raccommoda avec lui. Il craignait plus la puiſſance de *Venceſlas* que celle du pape. Il protège donc *Carobert*, & déſole la Bohème avec

une armée. Les auteurs difent que cette armée fut empoifonnée par les Bohémiens, qui infectèrent les eaux voifines du camp; cela eft affez difficile à croire.

Ce qui achève de mettre l'empereur dans les intérêts de *Boniface VIII*, c'eft la fanglante querelle de ce pape avec *Philippe le bel*. *Boniface* très-mal traité par ce monarque, & qui méritait de l'être, reconnaît enfin cet *Albert*, à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des romains, & lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France. 1303.

Albert paie la complaifance du pape par une complaifance bien plus grande. Il reconnaît *que l'Empire a été transféré des Grecs aux Allemands par le Saint-fiége; que les électeurs tiennent leur droit du pape, & que les empereurs & les rois reçoivent de lui le droit du glaive.* C'eft contre une telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainfi *Boniface VIII* qui mourut le 12 octobre, échappé à peine de la prifon où le roi de France l'avait retenu aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confifque la Flandre fur le comte *Gui Dampierre*, & demeure, après une fanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, & d'un très-grand pays, fans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne fonge pas davantage à l'Italie toujours partagée entre les Guelfes & les Gibelins.

Ladiflas, ce fils du refpectable *Vencεflas* roi de Bohème 1304.
& de la Pologne, eft chaffé de la Hongrie. Son père en 1305.
meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, fi les rois peuvent mourir de cette maladie.

Le duc de Bavière *Othon* fe fait élire roi de Hongrie, & fe fait renvoyer dès la même année. *Ladiflas* retourné en

Bohème y eſt aſſaſſiné. Ainſi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohème & la Pologne.

L'empereur *Albert* fait couronner ſon fils *Rodolphe* en Bohème à main armée. *Carobert* ſe propoſe toujours pour la Hongrie ; & un ſeigneur polonais, nommé *Uladiſlas Locticus*, eſt élu, ou plutôt rétabli en Pologne ; mais l'empereur n'y a aucune part.

1306. Voici une injuſtice qui ne paraît pas d'un prince habile. L'empereur *Adolphe de Naſſau* avait perdu la couronne & la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, & cette haine fut principalement fondée ſur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Miſnie & de la Thuringe.

Philippe de Naſſau, frère de cet empereur, réclama ces pays ſi injuſtement achetés. *Albert* ſe déclare pour eux dans l'eſpérance d'en obtenir ſa part. Les princes de Thuringe ſe défendent. Ils ſont mis ſans formalités au ban de l'Empire. Cette proſcription leur donne des partiſans & une armée. Ils taillent en pièces l'armée de l'empereur, qui eſt trop heureux de les laiſſer paiſibles dans leurs Etats. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fond d'attachement pour leurs droits ; & c'eſt ce qui a fait ſubſiſter ſi long-temps ce gouvernement mixte ; édifice ſouvent prêt à écrouler, & cependant toujours ferme.

1307. Le pape *Clément V* envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à *Carobert* au nom du ſaint-ſiége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume : alors les papes en diſpoſent ainſi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vaſſaux des papes déſarmés que des empereurs qui pouvaient les aſſervir. Il valait mieux n'être vaſſal de perſonne.

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES.

LA Suiſſe relevait de l'Empire, & une partie de ce pays était domaine de la maiſon d'*Autriche*, comme Fribourg,

Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique sujettes, avaient de grands priviléges & étaient au rang des villes *mixtes* de l'Empire; d'autres étaient impériales, & se gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Bâle & Schaffouse. Les cantons d'Uri, de Schvitz & d'Undervald étaient sous le patronage de la maison d'*Autriche*, mais non sous sa domination.

L'empereur *Albert* voulut être despotique dans tout le pays. Les gouverneurs & les commissaires qu'il y envoya y exercèrent une tyrannie qui causa d'abord beaucoup de malheurs, & qui ensuite produisit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté se nomment *Melchtad*, *Stauffager* & *Valtherfurst*. La difficulté de prononcer des noms si respectables nuit à leur célébrité. Ces trois paysans, hommes de sens & de résolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les cantons d'Uri, Schvitz & Undervald.

Tous les historiens prétendent que, tandis que la conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri, nommé *Grisler*, s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place, & ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé *Guillaume Tell*, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui donna sa grace qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira, & fut assez heureux pour abattre la pomme. *Grisler*, apercevant une seconde flèche sous l'habit de *Tell*, demanda ce qu'il en prétendait faire. *Elle t'était destinée*, dit le suisse, *si j'avais blessé mon fils.*

Avouons que toutes ces histoires de pommes sont bien suspectes : celle-ci l'est d'autant plus qu'elle semble tirée d'une ancienne fable danoise. Mais enfin on tient pour constant que *Tell* ayant été mis aux fers tua ensuite le

gouverneur d'une flèche : que ce fut le ſignal des conjurés ; que les peuples ſe ſaiſirent des fortereſſes, & démolirent ces inſtrumens de leur eſclavage. Voyez l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations.*

1308. *Albert*, près de commettre ſes forces contre ce courage que donne l'enthouſiaſme d'une liberté naiſſante, perd la vie d'une manière funeſte. Son propre neveu *Jean*, qu'on a appelé mal à propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouiſſance de ſon patrimoine, conſpire ſa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en ſe promenant avec lui auprès de Rheinsfeld, ſur le bord de la rivière de Rufs dans le voiſinage de la Suiſſe. Peu de ſouverains ont péri d'une mort plus tragique, & nul n'a été moins regretté. Il eſt très-vraiſemblable que le don de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* à ſes deux enfans, fut la cauſe de cet aſſaſſinat. *Jean*, fils du prince *Rodolphe*, ayant en vain demandé à ſon oncle *Albert* ſa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en poſſeſſion par un crime.

HENRI VII,

DE LA MAISON DE LUXEMBOURG,

TRENTE-UNIEME EMPEREUR.

1308. APRÈS l'aſſaſſinat d'*Albert*, le trône d'Allemagne demeure vacant ſept mois. On compte parmi les prétendans à ce trône le roi de France *Philippe le bel* : mais il n'y a aucun monument de l'hiſtoire de France qui en faſſe la moindre mention.

Charles de Valois, frère de ce monarque, ſe met ſur les rangs. C'était un prince qui allait par-tout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Arragon des mains

du pape *Martin IV*, & lui avait prêté l'hommage & le serment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Arragon: mais il n'y avait plus qu'un vain titre. *Boniface VIII* lui avait promis de le faire roi des Romains, mais il n'avait pu tenir sa parole.

Bertrand de Got, gascon, archevêque de Bordeaux, élevé au pontificat de Rome par la protection de *Philippe le bel*, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faiblesse, parce que leurs refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne, était souvent un prétexte de factions & de guerres civiles.

Ce pape *Clément V* fait tout le contraire de ce qu'il avait promis. Il fait presser sous main les électeurs de nommer *Henri* comte de Luxembourg.

Ce prince est le premier qui est nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne: les archevêques de Maïence, Trèves & Cologne, chanceliers: le comte palatin de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maison: le duc de Saxe de la maison d'Ascanie, grand-écuyer: le marquis de Brandebourg de la même maison d'Ascanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohème, grand-échanson, n'y assista pas, & personne même ne le représenta. Le royaume de Bohème était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie, qu'ils avaient élu, mais auquel ils fesaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma, au nom des six électeurs, *Henri comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine & universelle, & défenseur des veuves & des orphelins.*

Henri VII commence par venger l'assassinat de l'empereur *Albert*. Il met l'assassin *Jean*, prétendu duc de Suabe, au ban de l'Empire. *Fréderic* & *Léopold d'Autriche*, ses cousins, descendans comme lui de *Rodolphe de Habsbourg*, 1309.

exécutent la ſentence, & reçoivent l'inveſtiture de ſes domaines.

Un des aſſaſſins, nommé *Rodolphe de Varth*, ſeigneur conſidérable, eſt pris ; & c'eſt par lui que commence l'uſage du ſupplice de la roue. Pour *Jean*, après avoir erré long-temps, il obtint l'abſolution du pape, & ſe fit moine.

L'empereur donne à ſon fils de Luxembourg le titre de duc, ſans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet comme on en voit aujourd'hui en France ; mais c'étaient des princes. On a déjà vu que les empereurs feſaient des rois à brevet.

L'empereur ſonge à établir ſa maiſon, & fait élire ſon fils *Jean de Luxembourg* roi de Bohème. il fallut la conquérir ſur le duc de Carinthie ; & cela ne fut pas difficile, puiſque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les juifs ſont chaſſés d'Allemagne, & une grande partie eſt dépouillée de ſes biens. Ce peuple conſacré à l'uſure depuis qu'il eſt connu, ayant toujours exercé ce métier à Babylone, à Alexandrie, à Rome & dans toute l'Europe, s'était rendu par-tout également néceſſaire & exécrable. Il n'y avait guère de villes où l'on n'accuſât les juifs d'immoler un enfant le vendredi ſaint, & de poignarder une hoſtie. On fait encore dans pluſieurs villes des proceſſions en mémoire des hoſties qu'ils ont poignardées, & qui ont jeté du ſang. Ces accuſations ridicules ſervaient à les dépouiller de leurs richeſſes.

1310. L'ordre des templiers eſt traité plus cruellement que les juifs ; c'eſt un des événemens les plus incompréhenſibles. Des chevaliers qui feſaient vœu de combattre pour JESUS-CHRIST ſont accuſés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, & de n'avoir pour cérémonies ſecrètes de réception dans l'ordre, que les plus horribles débauches. Ils ſont condamnés au feu en France, en conſéquence d'une bulle du pape *Clément V*, & de leurs grands biens. Le grand-maître

de

de l'ordre, *Jean de Nolai*, *Gui*, frère du dauphin d'Auvergne, & soixante & quatorze chevaliers jurèrent en vain que l'ordre était innocent. *Philippe le bel*, irrité contre eux, les fit trouver coupables. Le pape, dévoué au roi de France, les condamna ; il y en eut cinquante-neuf de brûlés à Paris : on les poursuivit par-tout. Le pape abolit l'ordre deux ans après ; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux ; peut-être parce qu'on les persécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occasion de calomnier l'ordre entier. Cette Saint-Barthelemi de tant de chevaliers armés pour la défense du christianisme, jugés en France, & condamnés par un pape & par des cardinaux, est la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la justice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus sauvages : ils tuent dans la colère ; mais les juges très-incompétens des templiers les livrèrent gravement aux plus affreux supplices, sans passion comme sans raison.

Henri VII veut rétablir l'empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis *Fréderic II.*

Diète à Francfort pour établir *Jean de Luxembourg* roi de Bohème, vicaire de l'Empire, & pour fournir au voyage de l'empereur; ce voyage s'appelle, comme on sait, *l'expédition romaine.* Chaque état de l'Empire se cotise pour fournir des soldats, des cavaliers ou de l'argent.

Les commissaires de l'empereur qui le précèdent, font à Lausanne, le 11 octobre, le serment accoutumé aux commissaires du pape; serment regardé toujours par les papes comme un acte d'obéissance & un hommage ; & par les empereurs comme une promesse de protection ; mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes.

Les factions des Guelfes & des Gibelins partageaient 1311.
toujours l'Italie : mais ces factions n'avaient plus le même 1312.
objet qu'autrefois ; elles ne combattaient plus l'une pour

l'empereur, l'autre pour le pape; ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guère d'idée fixe attachée. C'eſt de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions des Whigs & des Toris.

Le pape *Clément V* fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir; il établiſſait ſa cour à Lyon avec ſa maîtreſſe la comteſſe de Périgord, & amaſſait ce qu'il pouvait de tréſors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les *Colonna*, les *Urſini*, les barons romains partageaient la ville, & c'eſt la cauſe de ce long ſéjour des papes au bord du Rhône; de ſorte que Rome paraiſſait également perdue pour les papes & pour les empereurs.

La Sicile était reſtée à la maiſon d'Arragon. *Carobert*, roi de Hongrie, diſputait le royaume de Naples à *Robert* ſon oncle, fils de *Charles II* de la maiſon d'Anjou.

La maiſon d'Eſte s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de ſubſiſter; elle n'avait été faite que contre les empereurs: mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne penſaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins & les Génois feſaient la guerre à la république de Piſe. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions; Florence entre les noirs & les blancs, Milan entre les Viſconti & les Turriani.

C'eſt au milieu de ces troubles que *Henri VII* paraît enfin en Italie. Il ſe fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois lombards, comme ſi c'était à un petit cercle de fer que fût attaché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turriani, le propre chancelier de l'empereur conſpirent contre ſa vie dans Milan. Il condamne ſon chancelier au feu. La plupart des villes de Lombardie, Crême, Crémone, Lodi, Breſcia lui refuſent obéiſſance.

Il les ſoumet par force, & il y a beaucoup de ſang répandu.

Il marche à Rome. *Robert* roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en feſant marcher vers Rome *Jean*, prince de Morée, ſon frère, avec des gendarmes & de l'infanterie.

Pluſieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, ſe joignent ſecrètement à *Robert*. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur qu'il ne ſouhaite rien tant que ſon gouvernement; le roi de Naples l'aſſure des mêmes ſentimens, & lui proteſte que le prince de Morée n'eſt à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII ſe préſente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'Egliſe de Saint-Pierre; mais il faut qu'il l'aſſiége pour y entrer. Il eſt battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, & demande qu'on le couronne dans l'Egliſe de Saint-Jean de Latran. Les cardinaux s'y oppoſent, & diſent que cela ne ſe peut ſans la permiſſion du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il eſt couronné en tumulte par quelques cardinaux. Alors il fait examiner par des juriſconſultes la queſtion, *ſi le pape peut ordonner quelque choſe à l'empereur, & ſi le royaume de Naples relève de l'Empire, ou du ſaint-ſiége.* Ses juriſconſultes ne manquent pas de décider en ſa faveur, & le pape a grand ſoin de faire décider le contraire par les ſiens.

C'eſt, comme on a vu, la deſtinée des empereurs de 1313.
manquer de forces pour dominer dans Rome. *Henri VII* eſt obligé d'en ſortir. Il va aſſiéger inutilement Florence, & cite non moins inutilement *Robert* roi de Naples à comparaître devant lui. Il met auſſi vainement ce roi au ban de l'Empire, comme coupable de lèſe-majeſté, *& le bannit à perpétuité ſous peine de perdre la tête.* L'arrêt eſt du 25 avril.

Il rend des arrêts à peu près semblables contre Florence & Lucques ; & permet par ces arrêts d'assassiner les habitans : *Venceslas* en démence n'aurait pas donné de tels rescrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par son frère archevêque de Trèves. Il obtient des Génois & des Pisans cinquante galères. On conspire dans Naples en sa faveur. Il pense conquérir Naples & ensuite Rome ; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoisonner. Un dominicain, nommé *Politien de Montepulciano*, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais les dominicains n'obtinrent du fils de *Henri VII*, *Jean* roi de Bohème, des lettres qui les déclarent innocens que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le temps même qu'on commençait à les accuser de cet empoisonnement sacrilége.

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS.

DANS les dernières années de la vie de *Henri VII*, l'ordre teutonique s'agrandissait, & fesait des conquêtes sur les idolâtres & sur les chrétiens des bords de la mer baltique. Ils se rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de Prusse nommée Pomérélie, d'un margrave de Brandebourg qui la posséda.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérans, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs ; & quoiqu'ils se soutinssent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entièrement aboli.

1314. Le pape *Clément V* condamne la mémoire de *Henri VII*, déclare que le serment que cet empereur avait fait, à son

couronnement dans Rome, était un *ferment de fidélité*, & par conféquent d'un vaffal qui rend hommage.

Il caffe la fentence de *Henri VII* portée contre le roi de Naples, *attendu*, dit-il avec raifon, *que le roi Robert eft notre vaffal.*

Mais le pape ajoute à cette raifon des claufes bien étonnantes. *Nous avons*, dit-il, *la fupériorité fur l'Empire, & nous fuccédons à l'empereur pendant la vacance, par le plein pouvoir que* JESUS-CHRIST *nous a donné.* Il faut avouer que JESUS-CHRIST, comme homme, ne fe doutait pas qu'un prêtre, qui fe difait dans Rome fucceffeur de *Simon*, fût un jour de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples *Robert* vicaire de l'Empire en Italie. Ainfi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité, en reconnaiffant qu'il faut un vicaire dans l'interrègne; mais ils nomment ce vicaire pour fe faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne font long-temps divifés. Il était déjà établi dans l'opinion des hommes que le droit de fuffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maifon, c'eft-à-dire aux trois chanceliers eccléfiaftiques, & aux quatre princes féculiers. Ces officiers avaient long-temps eu la première influence. Ils déclaraient la nomination faite par la pluralité des fuffrages : peu-à-peu ils attirèrent à eux feuls le droit d'élire.

Cela eft fi vrai que le duc de Carinthie, *Henri* qui prenait le titre de roi de Bohème, difputait en cette feule qualité le droit d'électeur à *Jean* de Luxembourg, fils de *Henri VII*, qui en effet était roi de Bohème.

Les ducs de Saxe, *Jean* & *Rodolphe*, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, & être tous deux électeurs, parce qu'ils fe difaient tous deux grands maréchaux.

Q 3

Le duc de Bavière *Louis*, le même qui fut empereur, chef de la branche bavaroiſe, voulait partager avec ſon frère aîné *Rodolphe*, comte palatin, le droit de ſuffrage.

Il y eut donc dix électeurs, qui repréſentaient ſept officiers, ſept charges principales de l'Empire. De ces dix électeurs cinq nomment *Louis* duc de Bavière, qui, ajoutant ſon ſuffrage, eſt ainſi élu par ſix voix.

Les quatre autres choiſiſſent *Fréderic* duc d'Autriche, fils de l'empereur *Albert;* & ce duc d'Autriche ne compta point ſa propre voix; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de ſuffrage, ne fourniſſant point de grand officier.

LOUIS V, OU LOUIS DE BAVIERE.

TRENTE-DEUXIEME EMPEREUR.

1315. ON ne compte pour empereur que *Louis de Bavière*, parce qu'il paſſe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais ſurtout parce que ſon rival *Fréderic le beau* fut malheureux. *Fréderic* eſt ſacré à Cologne par l'archevêque du lieu; *Louis* à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Maïence; & cet archevêque s'attribue ce privilége, malgré l'archevêque de Cologne métropolitain d'Aix.

Ces deux ſacres produiſent néceſſairement des guerres civiles; & celui-ci d'autant plus que *Louis de Bavière* était oncle de *Fréderic* ſon rival. Quelques cantons ſuiſſes, déjà ligués, prennent les armes pour *Louis de Bavière*. Ils défendaient par-là leur liberté contre l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suiſſes avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette journée ferait auſſi célèbre que celle des Thermopiles. Seize cents Suiſſes des cantons d'Uri, de Schvitz & d'Undervald diſſipent, au paſſage des montagnes, une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat eſt le vrai berceau de leur liberté.

Jean XXII, pape à Avignon & à Lyon comme ses 1316.
deux prédécesseurs, n'osant pas mettre le pied en Italie, & abandonnant Rome, déclare cependant que l'Empire dépend de l'Eglise romaine, & cite à son tribunal les deux prétendans à l'Empire. Il y a eu de plus grandes révolutions sur la terre, mais il n'y en a pas eu une plus singulière dans l'esprit humain que de voir les successeurs des Césars, créés sur les bords du Mein, soumettre les droits qu'ils n'ont point sur Rome, à un pontife de Rome créé dans Avignon; tandis que les rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs & les rois, & que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape.

Il faut se représenter, dans ces temps-là, l'Italie aussi 1317.
divisée que l'Allemagne. Les Guelfes, & les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête desquels est le roi de Naples *Robert*, tiennent pour *Fréderic d'Autriche*. *Louis* a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction sont les *Viscontis* à Milan. Cette maison établissait sa puissance sur le prétexte de soutenir celles des empereurs. La France voulait déjà se mêler des affaires du Milanais, mais faiblement.

Guerre entre *Eric* roi de Danemarck & *Valdemar* mar- 1318.
grave de Brandebourg. Ce margrave soutient seul cette guerre sans l'aide d'aucun prince de l'Empire. Quand un Etat faible tient tête à un plus fort, c'est qu'il est gouverné par un homme supérieur.

Le duc de Lavembourg, dans cette courte querelle bientôt accommodée, est prisonnier du margrave, & se rachète pour seize mille marcs d'argent. On pourrait par ces rançons juger à peu près de la quantité d'espèces qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, & les peuples presque rien.

1319. Les deux empereurs consentent à décider leur querelle plus importante par trente champions : usage des anciens temps que la chevalerie a renouvelés quelquefois.

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros grecs & troyens. Il ne décida rien, & ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées se livrèrent, après avoir été spectatrices du combat des trente. *Louis* est vainqueur dans cette bataille, mais sa victoire n'est point décisive.

1320. *Philippe de Valois*, neveu de *Philippe le bel* roi de France,
1321. accepte du pape *Jean XXII* la qualité de Lieutenant-général de l'Eglise contre les Gibelins en Italie. *Philippe de Valois* y va, croyant tirer quelque parti de toutes ces divisions. Les Viscontis trouvent le secret de lui faire repasser les Alpes, tantôt en affamant sa petite armée, & tantôt en négociant.

L'Italie est partagée en Guelfes & en Gibelins, sans prendre trop parti ni pour *Fréderic d'Autriche*, ni pour *Henri de Bavière.*

1322. Il se donne une bataille décisive entre les deux empereurs, encore assez près de Muldorf, le 28 septembre : le duc d'Autriche est pris avec le duc *Henri* son frère, & *Ferri* duc de Lorraine. Dès ce jour il n'y eut plus qu'un empereur.

Léopold d'Autriche, frère des deux prisonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg roi de Bohème, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans son pays, envoie son fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi *Charles le bel.* Il fait un échange de sa couronne contre le palatinat du Rhin, avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le possesseur du palatinat du Rhin était *Rodolphe de Bavière*, propre frère de l'empereur. Ce *Rodolphe* s'était jeté dans le parti de *Fréderic d'Autriche* contre son frère; & l'empereur *Louis de*

Bavière, qui venait de s'emparer du palatinat, gagne la Bohême à ce marché.

On ne peut pas toujours en tout pays acheter & vendre des hommes comme des bêtes. Toute la nobleſſe de Bohême ſe ſouleva contre cet accord, le déclara nul & injurieux; & il demeura ſans effet. Mais *Rodolphe* reſta privé de ſon palatinat.

Un événement plus extraordinaire encore arrivé dans 1323.
le Brandebourg. Le margrave de ce pays, de l'ancienne maiſon d'Aſcanie, quitte ſon margraviat pour aller en pélerinage à la Terre-ſainte. Il laiſſe ſes Etats à ſon frère, qui meurt vingt-quatre jours après le départ du pélerin. Il y avait beaucoup de parens capables de ſuccéder. L'ancienne maiſon de Saxe-Lavembourg & celle d'Anhalt avaient des droits. L'empereur, pour les accorder tous, & ſans attendre de nouvelles du pélerinage du véritable poſſeſſeur, voulut approprier à ſa maiſon les Etats de Brandebourg, & il en inveſtit ſon fils *Louis*.

L'empereur épouſe en ſecondes noces la fille d'un comte de Hainaut & de Hollande, qui lui apporte pour dot ces deux provinces avec la Zélande & la Friſe. Aucun Etat vers les Pays-Bas n'était regardé comme un fief maſculin. Les empereurs ſongeaient à l'établiſſement de leurs maiſons auſſi bien qu'à l'Empire.

L'empereur, ayant vaincu ſon concurrent, a le pape encore à vaincre. *Jean XXII* dès bords du Rhône ne laiſſait pas d'influer beaucoup en Italie. Il animait la faction des Guelfes contre les Gibelins. Il déclare les Viſcontis hérétiques ; & comme l'empereur favoriſe les Viſcontis, il déclare l'empereur fauteur d'hérétiques : &, par une bulle du 9 octobre, il ordonne à *Louis de Bavière* de ſe déſiſter dans trois mois de l'adminiſtration de l'Empire, *pour avoir pris le titre de roi des Romains ſans attendre que le pape ait examiné ſon élection*. L'empereur ſe contente de proteſter contre cette bulle, ne pouvant encore faire mieux.

1324. *Louis de Bavière* ſoutient le reſte de la guerre contre la maiſon d'Autriche, pendant qu'il était attaqué par le pape.

Jean XXII, par une nouvelle bulle du 15 juillet déclare l'empereur *contumax*, & le prive de tout droit à l'Empire, s'il ne comparaît devant ſa ſainteté avant le 1[er] octobre. *Louis de Bavière* donne un reſcrit, par lequel il invite l'Egliſe de dépoſer le pape, & appelle au futur concile.

Marcile de Padoue & Jean de Gent franciſcain viennent offrir leur plume à l'empereur contre le pape, & prétendent prouver que le ſaint père eſt hérétique. Il avait en effet des opinions ſingulières qu'il fut obligé de rétracter.

1325. Quand on voit ainſi les papes, n'ayant pas une ville à eux, parler aux empereurs en maîtres, on devine aiſément qu'ils ne font que mettre à profit les préjugés des peuples, & les intérêts des princes. La maiſon d'Autriche avait encore un parti en Allemagne, quoique le chef fût en priſon ; & ce n'eſt qu'à la tête d'un parti qu'une bulle peut être dangereuſe.

L'Alſace & le pays Meſſin, par exemple, tenaient pour cette maiſon. L'empereur fit une alliance avec le duc de Lorraine ſon priſonnier, avec l'archevêque de Trèves & le comte de Bar, pour prendre Metz. Metz fut priſe en effet, & paya environ quarante mille livres tournois à ſes vainqueurs.

Fréderic d'Autriche étant toujours en priſon, le pape veut faire donner l'Empire à *Charles le bel* roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainſi qu'on en avait uſé envers *Charlemagne ;* mais le long uſage prévalait, & il fallait que l'Allemagne fît l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnèrent rendez-vous au roi à Bar-ſur-Aube. Le roi de France s'y tranſporte, & n'y trouve que *Léopold d'Autriche*.

Le roi de France retourne chez lui, affligé de ſa fauſſe démarche. *Léopold d'Autriche*, ſans reſſource, renvoie à *Louis*

de Bavière la lance, l'épée & la couronne de *Charlemagne*. L'opinion publique attachait encore à ces ſymboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin ſon priſonnier, & lui fait ſigner une renonciation à l'Empire pour le temps de la vie de *Louis*. On prétend que *Fréderic d'Autriche* conſerva toujours le titre de roi des Romains.

Léopold d'Autriche meurt. Il faut bien obſerver que, 1326.
malgré les lois, l'uſage conſtant était que les grands fiefs ſe partageaſſent encore entre les héritiers. Trente enfans auraient partagé le même Etat en trente parts, & auraient tous porté le même titre. Tous les agnats de *Rodolphe de Habsbourg* portaient le nom de ducs d'*Autriche*.

Léopold avait eu pour ſon partage l'Alſace, la Suiſſe, la Suabe & le Briſgau. Ses frères ſe diſputent cet héritage; ils choiſiſſent le roi de Bohème *Jean de Luxembourg*, pour auſtrègue, c'eſt-à-dire pour arbitre.

Louis de Bavière va enfin en Italie ſe mettre à la tête des 1327.
Gibelins, & le pape anime de loin les Guelfes contre lui. L'ancienne querelle de l'Empire & du pontificat ſe renouvelle avec fureur.

Louis marche avec une petite armée à Milan; il eſt accompagné d'une foule de moines franciſcains. Ces moines étaient excommuniés par le pape *Jean XXII*, pour avoir ſoutenu que leur capuchon devait être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenait pas en propre.

Ces mêmes franciſcains traitaient le pape d'hérétique & de damné au ſujet de ſon opinion ſur la viſion béatifique.

L'empereur eſt couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuſe, mais par l'évêque d'Arezzo.

Dès que ce prince ſe prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes preſſe le pape d'y revenir. Le pape n'oſe y aller, tant il craint le parti Gibelin & l'empereur.

Les Pisans offrent à l'empereur soixante mille livres, pour qu'il ne passe point par leur ville dans son voyage à Rome. *Louis de Bavière* assiége Pise, & se fait donner au bout de trois jours trente autre mille livres pour y séjourner deux mois. Les historiens disent que ce sont des livres d'or, mais cette somme ferait six millions d'écus d'Allemagne, ce qu'il est plus aisé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de *Jean XXII*, à Avignon le 23 octobre. *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ses biens meubles & immeubles, du palatinat du Rhin, de tout droit à l'Empire, défendons de fournir audit Louis du blé, du linge, du vin, du bois, &c.*

L'hérésie de l'empereur était d'aller à Rome.

1328. *Louis de Bavière* est couronné dans Rome sans prêter serment de fidélité. Le célèbre *Castruccio Castracani*, tyran de Lucques, créé d'abord par l'empereur comte du palais de Latran & gouverneur de Rome, le conduit à Saint-Pierre avec les quatre premiers barons romains, *Colonna*, *Ursini*, *Savelli*, *Conti*.

Louis est sacré par un évêque de Venise, assisté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 avril l'empereur tient une assemblée générale. Il y préside revêtu du manteau impérial, la couronne en tête, & le sceptre à la main. Un moine augustin, *Nicolas Fabriano*, y accuse le pape & demande *s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le prêtre de Cahors, qui se fait nommer le pape Jean.* L'ordre des augustins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut ensuite la sentence par laquelle l'empereur déposait le pape. *Nous voulons*, dit-il, *suivre l'exemple d'Othon I, qui avec le clergé & le peuple de Rome déposa le pape Jean XII, &c. Nous déposons de l'Evêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'hérésie & de lèse-majesté, &c.*

Le jeune *Colonna*, attaché en ſecret au pape, publie ſon oppoſition dans Rome, l'affiche à la porte de l'égliſe, & s'enfuit.

Enfin *Louis* prononce un arrêt de mort contre le pape, & même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape le vicariat de l'Empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs : la colère outrée va quelquefois juſqu'au ridicule. Il crée pape le 22 mai, de ſon autorité, *Pierre Reinalucci*, de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, & le fait agréer par le peuple romain. Il l'inveſtit par l'anneau, au lieu de lui baiſer les pieds, & ſe fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les *Othons*, arrive à *Louis de Bavière*. Les Romains conſpirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur & ſon pape ſont obligés de s'enfuir.

L'empereur réfugié à Piſe, eſt forcé d'en ſortir. Il 1329.
retourne ſans armée en Bavière avec deux franciſcains qui écrivaient contre le pape, *Michel de Ceſène* & *Guillaume Okam*. L'anti-pape *Pierre de Corbiero* ſe cache de ville en ville.

Le roi de Naples *Robert* fait rentrer ſous la domination, ou plutôt ſous la protection papale, Rome & pluſieurs villes d'Italie.

Les Viſcontis, toujours puiſſans dans Milan, & qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils ſe rangent du parti de *Jean XXII* qui, toujours réfugié dans Avignon, ſemble donner des lois à l'Europe, & en donne en effet, quand ces lois ſont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière, étant à Pavie, fait un traité mémorable avec ſon neveu *Robert*, fils de l'électeur palatin *Rodolphe*, mort en exil en Angleterre, & tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec ſon neveu les terres

de la maiſon palatine; il lui rend le palatinat du Rhin & le haut palatinat, & il garde pour lui la Bavière. Il règle qu'après l'extinction d'une des deux maiſons palatine & de Bavière, qui ont une ſouche commune, la ſurvivante entrera en poſſeſſion de toutes les terres & dignités de l'autre, & que cependant le ſuffrage dans les élections des empereurs appartiendra alternativement aux deux maiſons. Le droit de ſuffrage, accordé ainſi à la maiſon de Bavière, ne dura pas long-temps. La diviſion que cet accord mit entre les deux maiſons, fut plus longue.

1330. Le pape, frère *Pierre de Corberio*, caché dans un château d'Italie, entouré de ſoldats envoyés par l'archevêque de Piſe, demande grace à *Jean XXII*, qui lui promet la vie ſauve & trois mille florins d'or de penſion pour ſon entretien.

Ce pape frère *Pierre* va, la corde au col, ſe préſenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une priſon, où il mourut au bout de trois ans. On ne ſait s'il avait ſtipulé ou non qu'il ne ſerait pas enfermé.

Chriſtophe roi de Danemarck eſt dépoſé par les états du pays. Il a recours à l'Empire. Les ducs de Saxe, de Meklembourg & de Poméranie ſont nommés par l'empereur pour juger entre le prince & les ſujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'Empire ſur le Danemarck. Mais *Gérard* comte de Holſtein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commiſſion. Le roi *Chriſtophe*, avec les forces de ces princes & du margrave de Brandebourg, chaſſe le régent & remonte ſur le trône.

Louis de Bavière veut ſe réconcilier avec le pape, & lui envoie une ambaſſade. *Jean XXII*, pour réponſe, mande au roi de Bohème qu'il ait à faire dépoſer l'empereur.

1331. Le roi de Bohème *Jean*, au lieu d'obéir au pape, ſe lie avec l'empereur & marche en Italie avec une armée, en qualité de vicaire de l'Empire. Ayant réduit quelques villes,

comme Crémone, Parme, Pavie, Modène, il eſt tenté de les garder pour lui, & dans cette idée il s'unit ſecrètement avec le pape. Les Guelfes & les Gibelins alarmés ſe réuniſſent contre *Jean XXII* & contre *Jean de Bohème.*

L'empereur, craignant un vicaire ſi dangereux, excite contre lui *Othon d'Autriche*, frère de ce même *Fréderic* ſon rival pour l'Empire; tant les intérêts changent en peu de temps.

Il ſuſcite le marquis de Miſnie, & *Carobert* roi de Hongrie, & juſqu'à la Pologne. Il eſt donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'Empire fut rarement plus faible: mais l'Allemagne dans tous ces troubles eſt toujours reſpectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohème, revenu en Allemagne, bat tous ſes ennemis l'un après l'autre. Il laiſſe ſon fils *Charles* vicaire en Italie malgré *Louis de Bavière*, & pour lui il va juſqu'en Pologne. Ce roi de Bohème *Jean* était alors le véritable empereur par ſon pouvoir.

Les Guelfes & les Gibelins, malgré leur antipathie, ſe liguent contre le prince *Charles de Bohème* en Italie. Le roi ſon père, vainqueur en Allemagne, paſſe les Alpes pour ſecourir ſon fils. Il arrive lorſque ce jeune prince vient de remporter une victoire ſignalée le 25 novembre vers le Tirol.

Il rentre avec ſon fils triomphant dans Prague, & lui donne la marche, ou marquiſat, ou margraviat de Moravie, en lui feſant prêter un hommage-lige.

Le pape continue d'employer la religion dans l'intrigue. 1332.
Othon duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de l'empereur, & gagné par des moines il ſoumet ſes Etats au ſaint-ſiége. Il ſe déclare vaſſal de Rome. Quel temps, où une telle action ne fut ni abhorrée ni punie! peu de gens ſavent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainſi que l'Angleterre; c'eſt l'effet de la ſuperſtition & de la barbare ſtupidité dans laquelle l'Europe était plongée.

Ce temps était celui de l'anarchie. Le roi de Bohème se fesait craindre de l'empereur, & songeait à établir son crédit dans l'Allemagne. Lui & son fils avaient gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns & les autres contre les Allemands; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, & toutes se fesaient la guerre, au lieu de s'entendre pour briser à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles l'ordre teutonique est toujours une milice de conquérans vers la Prusse. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même *Jean* roi de Bohème marche à leur secours. Il va jusqu'à Cracovie. Il apaise des troubles en Silésie. Ce prince maître de la Bohème, de la Silésie, de la Moravie fesait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Brisgaw, & Bâle s'unissent dans ces temps de trouble contre les tyrans voisins. Plusieurs villes entrent dans cette association. Le voisinage de quatre cantons suisses, devenus libres, inspire à ces peuples des sentimens de liberté.

Othon d'Autriche assiége Colmar. L'empereur soutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur; le roi de Bohème lui en donne. On voit de part & d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'est jamais que pour une campagne. L'empereur n'est alors que comme un autre prince d'Allemagne qui a ses amis comme ses ennemis. Qu'eût-ce été, si tout eût été réuni pour subjuguer en effet toute l'Italie ?

Mais l'Allemagne n'est occupée que de ses querelles intestines. Le duc d'Autriche se raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, & la misère des peuples continue.

1333. On a vu *Jean* roi de Bohème combattre en Italie pour l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a

vu

vu *Robert* roi de Naples défenſeur du pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohème, qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promène les hommes.

Qu'arrive-t-il ? il donne bataille près de Ferrare au roi *Robert de Naples*, aux *Viſcontis*, aux l'*Eſcales* princes de Vérone, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne après avoir perdu ſes troupes, ſon argent & ſa gloire.

Troubles & guerres en Brabant au ſujet de la propriété de Malines, que le duc de Brabant & le comte de Flandre ſe diſputent. Le roi de Bohème s'en mêle encore. On s'accommode. Malines demeure à la Flandre.

Cependant l'empereur *Louis de Bavière* eſt tranquille dans Munich, & ſemble ne plus prendre part à rien. 1334.

Le pape *Jean XXII*, plus remuant, ſollicite toujours les princes allemands à ſe ſoulever contre *Louis de Bavière*; & les franciſcains du parti de *Michel de Cesène*, condamnés par le pape, preſſent l'empereur d'aſſembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique & pour le dépoſer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. *Jean XXII* meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 décembre, dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans ſon tréſor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnayés : *Je le ſais*, dit Villani, *de mon frère Rommone qui était marchand du pape*. On peut dire hardiment à *Villani* que ſon frère le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui. On eût alors avec une pareille ſomme acheté toute l'Italie, & *Jean XXII* n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troiſième couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puiſſant. Il eſt vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réſerves,

les expectatives, qu'il mit à prix les dispenses, & les absolutions. Tout cela est une ressource plus faible qu'on ne pense, & a produit beaucoup plus de scandale que d'argent; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légère.

Ce qui est digne de remarque, c'est qu'il eut du scrupule en mourant sur la manière dont il avait dit qu'on voyait DIEU dans le ciel, & qu'il n'en eut point sur les trésors qu'il avait amassés sur la terre.

1335. Le vieux roi *Jean de Luxembourg* épouse une jeune princesse de la maison de France, de la branche de *Bourbon;* & par son contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauses de contrats sont des semences de guerre.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il est consommé. Le vieux roi de Bohème avait un second fils, *Jean de Luxembourg*, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que sa femme avait des prétentions sur ce duché. Cette princesse de Carinthie, qu'on appelait *Marguerite la grande bouche*, prétend que son mari *Jean de Luxembourg* est impuissant. Elle trouve un évêque de Freisingen qui casse son mariage sans formalités, elle se donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultère. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur *Louis de Bavière. Marguerite la grande bouche* apportait le Tirol en dot & des droits sur la Carinthie: ainsi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princesse au prince de Bohème, & de la donner à son fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année; & après beaucoup de sang répandu, on en vient à un accommodement singulier. C'est que le jeune *Jean de Luxembourg* avoue que sa femme a raison de l'avoir quitté, & approuve son mariage avec le Brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les ſeigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que ſon évêque ſe mettait ſouvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

On commence à négocier beaucoup en Allemagne pour 1336.
la fameuſe guerre que le roi d'Angleterre *Edouard III* 1337.
méditait contre *Philippe de Valois*. Il s'agiſſait de ſavoir à qui la France appartiendrait.

Il eſt vrai que ce pays beaucoup plus reſſerré qu'il ne l'eſt aujourd'hui, affaibli par les diviſions du gouvernement féodal, & n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théâtre de l'Europe, mais c'était toujours un objet très-important.

Philippe de Valois d'un côté, & *Edouard* de l'autre tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle: mais il paraît que l'anglais fit mieux ſa partie que le français. *Philippe de Valois* a pour lui le roi de Bohème, & *Edouard* a tous les princes voiſins de la France. Il a ſurtout pour lui l'empereur; il n'en obtient à la vérité que des lettres-patentes, mais ces lettres-patentes ſont de vicaire de l'Empire. Le fier *Edouard* conſent volontiers à exercer ce vicariat pour tâcher de faire déclarer guerre de l'Empire la guerre contre la France. Ses proviſions portent qu'il pourra faire battre monnaie dans toutes les terres de l'Empire: rien ne prouve mieux ce reſpect ſecret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'*Edouard* s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, *Philippe de Valois* cherche à faire agir les forces ſpirituelles du pape: elles étaient alors bien peu de choſe.

Le pape *Benoît XI*, encore dans Avignon comme ſes prédéceſſeurs, était dépendant du roi de France.

Il faut ſavoir que l'empereur, n'ayant point été abſous par le pape, demeurait toujours excommunié, & privé de ſes droits dans l'opinion vulgaire de ces temps-là.

Philippe de Valois, qui peut tout fur un pape d'Avignon, force *Benoît XI* à différer l'abfolution de l'empereur. Ainfi l'autorité d'un prince dirige fouvent le miniftère pontifical, & ce miniftère à fon tour fufcite quelques princes. Il y a un *Henri* duc de Bavière, parent de *Louis* l'empereur, prenant toujours felon l'ufage ce titre de duc fans avoir le duché, mais poffédant une partie de la Bavière inférieure. Cet *Henri* demande pardon au pape par fes députés, d'avoir reconnu fon parent empereur. Cette baffeffe ne produit dans l'Empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338. Le pape *Benoît XI* avoue que c'eft *Philippe de Valois* roi de France qui l'empêche de réconcilier à l'Eglife l'empereur *Louis*. Voilà comme prefque tous les papes n'ont été que les inftrumens d'une force étrangère. Ils reffemblaient fouvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, & qu'on traîne dans la rivière quand on n'eft pas exaucé.

Grande affemblée des princes de l'Empire à Rens fur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir befoin d'être déclaré; *que celui qui a été élu par le plus grand nombre eft véritable empereur; que la confirmation du pape eft abfolument inutile; que le pape a encore moins le droit de dépofer l'empereur; & que l'opinion contraire eft un crime de lèfe-majefté.*

Cette déclaration paffe en loi perpétuelle le 8 août à Francfort.

Albert d'Autriche, furnommé d'abord *le contrefait*, & qui enfuite changea ce furnom en celui de *fage*, l'un des frères de ce *Fréderic d'Autriche* qui avait difputé l'Empire, & le feul de tous fes frères par qui la race autrichienne s'eft perpétuée, attaque encore en vain les Suiffes. Ces peuples, qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. *Albert* eft malheureux dans fon entreprife, & mérite le nom de *fage* en l'abandonnant.

L'empereur *Louis* ne penſe plus qu'à reſter tranquille 1339. dans Munich, pendant qu'*Edouard*, roi d'Angleterre, ſon vicaire, traîne cinquante princes de l'Empire à la guerre contre *Philippe de Valois*, & va conquérir une partie de la France. Mais avant la fin de la campagne tous ces princes allemands ſe retirent chez eux; & *Edouard*, aſſiſté des Flamands, pourſuit ſes vues ambitieuſes.

L'empereur *Louis*, qui s'était repenti d'avoir donné le 1340. vicariat d'Italie à un roi de Bohème, guerrier & puiſſant, ſe répent d'avoir donné le vicariat d'Allemagne à un roi plus puiſſant & plus guerrier. L'empereur était le penſionnaire du vicaire; & le fier anglais ſe conduiſant en maître, & payant mal la penſion, l'empereur lui ôte ce vicariat, devenu un titre inutile.

L'empereur négocie avec *Philippe de Valois*. Pendant ce temps l'autorité impériale eſt abſolument anéantie en Italie, malgré la loi perpétuelle de Francfort.

Le pape de ſon autorité privée accorde aux deux frères *Viſcontis* le gouvernement de Milan, qu'ils avaient ſans lui, & les fait vicaires de l'Egliſe romaine; ils avaient été auparavant vicaires impériaux.

Le roi *Jean de Bohème* va à Montpellier pour ſe guérir par la ſalubrité de l'air d'un mal qui attaquait ſes yeux. Il n'en perd pas moins la vue, & il eſt connu depuis ſous le nom de *Jean l'aveugle*. Il fait ſon teſtament, donne la Bohème & la Siléſie à *Charles* depuis empereur; à *Jean*, la Moravie; à *Venceſlas*, né de *Béatrix de Bourbon*, le Luxembourg & les terres qu'il a en France du chef de ſa femme.

L'empereur cependant jouit de la gloire de décider en arbitre des querelles de la maiſon de Danemarck. Le duc de Sleſvich-Holſtein, par cet accommodement, renonce aux prétentions ſur le royaume de Danemarck : il marie ſa ſœur au roi *Valdemar III*, & reſte en poſſeſſion du Jutland.

1341. *Louis de Bavière* semble ne plus penser à l'Italie, &
1342. donne des tournois dans Munich.

1343. *Clément VI* nouveau pape, né français, & résidant à Avignon, est sollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, & d'y achever d'anéantir l'autorité impériale. Il suit les procédures de *Jean XXII* contre *Louis*. Il sollicite l'archevêque de Trèves de faire élire en Allemagne un nouvel empereur. Il soulève en secret contre lui ce roi de Bohème *Jean l'aveugle*, toujours remuant, le duc de Saxe & *Albert d'Autriche*.

L'empereur *Louis*, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'absolution n'arme contre lui les princes de l'Empire, flatte le pape qu'il déteste & lui écrit *qu'il remet à la disposition de sa sainteté, sa personne, son état, sa liberté & ses titres*. Quelles expressions pour un empereur qui avait condamné *Jean XXII* à être brûlé vif !

Les princes assemblés à Francfort sont moins complaisans, & maintiennent les droits de l'Empire.

1344. *Jean l'aveugle* semble plus ambitieux, depuis qu'il a
1345. perdu la vue. D'un côté il veut frayer le chemin de l'Empire à son fils *Charles*; de l'autre il fait la guerre à *Casimir* roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schveidnitz dans la Silésie.

C'est l'effet ordinaire de l'établissement féodal. Le duc de Schveidnitz avait fait hommage au roi de Pologne : *Jean de Bohème* réclame l'hommage en qualité de duc de Silésie. L'empereur soutient en secret les intérêts du polonais ; & malgré l'empereur, la guerre finit heureusement pour la maison de Luxembourg. Le prince *Charles de Luxembourg*, marquis de Moravie, fils de *Jean l'aveugle*, devenu veuf, épouse la nièce du duc de Schveidnitz qui fait hommage à la Bohème ; & c'est une nouvelle confirmation que la Silésie est une annexe de la couronne de Bohème.

L'impératrice *Marguerite* femme de l'empereur *Louis de Bavière*, & sœur de *Jean de Brabant*, se trouve héritière de la Hollande, de la Zélande & de la Frise: elle recueille cette succession. L'empereur son mari devait en être beaucoup plus puissant : il ne l'est pourtant pas.

En ce temps *Robert*, comte palatin, fonde l'université de Heidelberg sur le modèle de celle de Paris.

Jean l'aveugle & son fils *Charles* font un grand parti dans 1346.
l'Empire, au nom du pape.

Les factions impériales & papales troublent enfin l'Allemagne, comme les Guelfes & les Gibelins avaient troublé l'Italie. *Clément VI* en profite. Il publie contre *Louis de Bavière* une bulle le 13 avril: *Que la colère de* DIEU, dit-il, *& celle de Saint-Pierre & Saint-Paul tombe sur lui dans ce monde-ci & dans l'autre; que la terre l'engloutisse tout vivant; que sa mémoire périsse; que tous les élémens lui soient contraires; que ses enfans tombent dans les mains de ses ennemis aux yeux de leur père.*

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occasion est un peu violent.

Il y avait alors deux archevêques de Maïence, l'un déposé en vain par le pape, l'autre élu, à l'instigation du pape, par une partie des chanoines. C'est à ce dernier que *Clement VI* adresse une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohême *Jean l'aveugle* & son fils *Charles*, marquis de Moravie qui fut depuis l'empereur *Charles IV*, vont à Avignon marchander l'Empire avec le pape *Clément VI*. *Charles* s'engage à casser toutes les ordonnances de *Louis de Bavière*, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au saint-siége, ainsi que Ferrare & les autres terres; (il entendait celles de la comtesse *Mathilde*) les royaumes de Sicile, de Sardaigne & de Corse, & surtout Rome; que si l'empereur va à Rome se faire

couronner, il en ſortira le même jour, qu'il n'y reviendra jamais ſans une permiſſion expreſſe du pape, &c.

Après ces promeſſes, *Clément VI* recommande aux archevêques de Cologne & de Trèves, & au nouvel archevêque de Maïence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec *Jean l'aveugle* s'aſſemblent à Rens près de Coblentz, le premier juillet. Ils éliſent *Charles de Luxembourg*, marquis de Moravie, qu'on connaît ſous le nom de *Charles IV*.

Le jéſuite *Maimbourg* aſſure poſitivement qu'il acheta le ſuffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent; il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche. *fit meilleur marché de ſa voix, ſe contentant de deux mille marcs.*

1. Ce que le jéſuite *Maimbourg* aſſure n'eſt rapporté que ſur un ouï-dire par *Cuſpinien.*

2. Comment peut-on être inſtruit de ces marchés ſecrets?

3. Voilà un beau déſintéreſſement dans le duc de Saxe, de ne ſe déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il eſt riche! c'eſt préciſément parce qu'on eſt riche qu'on ſe vend plus cher, quand on fait tant que de ſe vendre.

4. Le ſens commun permet-il de croire que *Charles IV* ait acheté chèrement un droit très-incertain & une guerre civile certaine?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de *Louis de Bavière* eſt tellement le plus fort que le nouvel empereur & ſon vieux père, au lieu de ſoutenir leurs droits en Allemagne, vont ſe battre en France contre *Edouard d'Angleterre* pour *Philippe de Valois.*

Le vieux roi *Jean de Bohème* eſt tué à la fameuſe bataille de Créci le 25 ou 26 août, gagnée par les Anglais. *Charles* s'en retourne en Bohème ſans troupes & ſans argent: il eſt le premier roi de Bohème qui ſe ſoit fait couronner par l'archevêque de Prague; & c'eſt pour ce couronnement

que l'évêché de Prague, juſque-là ſuffragant de Maïence, fut érigé en archevêché.

Alors *Louis de Bavière* & l'anti-empereur *Charles* ſe font la guerre. *Charles de Luxembourg* eſt battu par-tout. 1347.

Il ſe paſſait alors une ſcène ſingulière en Italie. *Nicolas Rienzi* notaire à Rome, homme éloquent, hardi & perſuaſif, voyant Rome abandonnée des empereurs & des papes qui n'oſaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelque mois d'une manière abſolue, mais le peuple, qui avait élevé cette idole, la détruiſit. Rome depuis long-temps ne ſemblait plus faite pour des tribuns: mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des ſecouſſes & qui ſe débat dans ſes chaînes. *Rienzi* s'intitulait, *Chevalier candidat du ſaint Eſprit*, *ſévère & clément libérateur de Rome*, *zélateur de l'Italie*, *amateur de l'univers & tribun auguſte.* Ces beaux titres prouvent qu'il était un enthouſiaſte, & que par conſéquent il pouvait ſéduire la vile populace, mais qu'il était indigne de commander à des hommes d'eſprit. Il voulait en vain imiter *Gracchus*, comme *Creſcence* avait voulu vainement imiter *Brutus*.

Il eſt certain que Rome alors était une république, mais faible, n'ayant de l'ancienne république romaine que les factions. Son ancien nom feſait toute ſa gloire.

Il eſt difficile de dire s'il y eut jamais un temps plus malheureux depuis les inondations des barbares au cinquième ſiècle. Les papes étaient chaſſés de Rome; la guerre civile déſolait toute l'Allemagne; les Guelfes & les Gibelins déchiraient l'Italie; la reine de Naples, *Jeanne*, après avoir étranglé ſon mari, fut étranglée elle-même; *Edouard III* ruinait la France où il voulait régner; & enfin la peſte, comme on le verra, fit périr une partie des hommes échappés au glaive & à la miſère.

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 11 octobre auprès d'Augsbourg. Des auteurs diſent qu'il fut empoiſonné par

une ducheffe d'Autriche. Le prêtre *André*, & d'autres prétendent que cette ducheffe d'Autriche eft la même qu'on appelait la *grande bouche;* mais le prêtre *André* ne fait pas réflexion que *Marguerite la grande bouche* eft la même qui avait quitté fon mari pour le fils de l'empereur. Il fallait que les hiftoriens de ce temps-là euffent une grande haine pour les princes; ils les font prefque tous empoifonner. Un *Hocfemius* s'exprime ainfi : *L'empereur bavarois, le damné, meurt d'un poifon donné par la ducheffe d'Oftrogothie ou d'Autriche, femme du duc Albert. Struvius* dit qu'on prétend qu'il fut empoifonné par une ducheffe d'Autriche nommée *Anne.* Voilà donc trois prétendues ducheffes d'Autriche différentes accufées de cette mort, fans la moindre apparence. C'eft ainfi qu'on écrivait autrefois l'hiftoire. On croirait en lifant le père *Barre* que *Louis de Bavière* fut empoifonné par une quatrième princeffe nommée *Maultafch :* mais c'eft qu'en allemand *Maultafch* fignifie *grande bouche* ou *bouche difforme ;* & cette princeffe eft précifément cette *Marguerite* bru de l'empereur. Il s'intitulait *Louis IV*, & non pas *Louis V*, parce qu'il ne comptait pas *Louis IV*, furnommé *l'enfant* parmi les empereurs.

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes : il y avait deux aigles dans fes fceaux; & les deux têtes d'aigle qu'on a prefque toujours confervées depuis, fuppofent auffi deux corps, dont l'un eft caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de prefque toutes les armoiries des fouverains.

CHARLES IV,

TRENTE-TROISIEME EMPEREUR.

CHARLES de Luxembourg, roi de Bohème, va d'abord de ville en ville fe faire reconnaître empereur. *Louis*, margrave de Brandebourg, lui difpute la couronne. 1348.

L'ancien archevêque de Maïence l'excommunie; le comte palatin *Rupert*, le duc de Saxe s'affemblent, & ne veulent ni l'un ni l'autre des prétendans: ils caffent l'élection de *Charles de Bohème*, & nomment *Edouard III* roi d'Angleterre, qui n'y fongeait pas.

L'Empire n'était donc alors qu'un titre onéreux, puifque l'ambitieux *Edouard III* n'en voulut point: il fe garda bien d'interrompre fes conquêtes en France pour courir après un fantôme.

Au refus d'*Edouard*, les électeurs s'adreffent au marquis de Mifnie, gendre du feu empereur; il refufe encore. *Mutius* dit qu'il aima mieux dix mille marcs d'argent de la main de *Charles IV* que la couronne impériale. C'était mettre l'Empire à bien bas prix; mais il eft fort douteux que *Charles IV* eût dix mille marcs à donner, lui qui, dans le même temps, fut arrêté à Vorms par fon boucher, & qui ne put le fatisfaire qu'en empruntant de l'argent de l'évêque.

Les électeurs, refufés de tous côtés, offrent enfin cet Empire, dont perfonne ne veut, à *Gunther de Schvarbourg*, noble thuringien. Celui qui était guerrier, & qui avait peu de chofe à perdre, accepta l'offre pour le foutenir à la pointe de l'épée.

Les quatre électeurs élifent *Gunther de Schvartzbourg* auprès de Francfort. Les doubles élections, trop fréquentes, avaient introduit à Francfort une coutume fingulière. 1349.

Celui des compétiteurs qui ſe préſentait le premier devant Francfort attendait ſix ſemaines & trois jours, au bout deſquels il était reçu & reconnu, ſi ſon concurrent ne venait pas. *Gunther* attendit le temps preſcrit, & fit enfin ſon entrée : on eſpérait beaucoup de lui. On prétend que ſon rival le fit empoiſonner : le poiſon de ces temps-là en Allemagne était la table.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de cet Empire germanique à l'Empire d'*Auguſte*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*. Quel allemand même ſe ſoucie de ſavoir aujourd'hui s'il y a eu un *Gunther* ? Ce *Gunther* tombe en apoplexie ; & devenu incapable du trône, il le vend pour une ſomme d'argent, que *Charles* ne lui paie point ; la ſomme était, dit-on, de vingt-deux mille marcs. Il meurt au bout de trois mois à Francfort.

A l'égard de *Louis de Bavière* margrave de Brandebourg, il cède ſes droits pour rien, n'étant pas aſſez fort pour les vendre à *Charles*, vainqueur ſans combat de quatre concurrens, qui ſe fait couronner une ſeconde fois à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne pour mettre ſes droits hors de compromis.

Le marquis de Juliers, à la cérémonie du couronnement, diſpute le droit de porter le ſceptre au marquis de Brandebourg. Des ancêtres du marquis de Juliers avaient fait cette fonction ; mais ce prince n'était pas alors au rang des électeurs, ni par conſéquent dans celui des grands officiers. Le margrave de Brandebourg eſt conſervé dans ſon droit.

1350. Dans ce temps-là régnait en Europe le fléau d'une horrible peſte, qui emporta preſque par-tout la cinquième partie des hommes, & qui eſt la plus mémorable depuis celle qui déſola la terre du temps d'*Hippocrate*. Les peuples en Allemagne, auſſi furieux qu'ignorans, accuſent les juifs d'avoir empoiſonné les fontaines. On égorge & on brûle les juifs preſque dans toutes les villes.

Ce qui eſt rare, c'eſt que *Charles IV* protégea les juifs qui lui donnaient de l'argent contre l'évêque; & les bourgeois de Strasbourg contre l'abbé prince de Mourbac & d'autres ſeigneurs de fief. Il fut près de leur faire la guerre en faveur des juifs.

Secte des flagellans renouvellée en Suabe. Ce ſont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en ſe fouettant avec des cordes armées de fer pour chaſſer la peſte. Les anciens Romains en pareils cas avaient inſtitué des comédiens; ce remède eſt plus doux.

Un impoſteur paraît en Brandebourg, qui ſe dit l'ancien *Valdemar* revenu enfin de la terre-ſainte, & qui prétend rentrer dans ſon Etat, donné injuſtement, pendant ſon abſence, par *Louis de Bavière* à ſon fils *Louis*.

Le duc de Meckelbourg ſoutient l'impoſteur. L'empereur *Charles IV* le favoriſe. On en vient à une petite guerre; le faux *Valdemar* eſt abandonné, & s'éclipſe. On a recueilli dans un volume les hiſtoires de ces impoſteurs fameux; mais tous ne s'y trouvent pas.

Charles IV veut aller en Italie, où les papes & les empereurs étaient oubliés. Les Viſcontis dominent toujours dans Milan. *Jean Viſconti* archevêque de cette ville devenait un conquérant. Il s'emparait de Bologne; il feſait la guerre aux Florentins & aux Piſans, & mépriſait également l'empereur & le pape. C'eſt lui qui fit la lettre du diable au pape aux cardinaux, qui commence ainſi: *Votre mère la ſuperbe vous ſalue avec vos ſœurs l'avarice & l'impudicité.* 1351.

Apparemment que le diable ménagea l'accommodement de *Jean Viſconti* avec le pape *Clément*, qui lui vendit l'inveſtiture de Milan pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an.

La maiſon d'Autriche avait toujours des droits ſur une grande partie de la Suiſſe. Le duc *Albert* veut ſoumettre 1352.

Zurich, qui s'allie avec les autres cantons déjà confédérés. L'empereur fecourt la maifon d'Autriche dans cette guerre, mais il la fecourt en homme qui ne veut pas qu'elle réuffiffe. Il envoie des troupes pour ne point combattre, ou du moins qui ne combattent pas. La ligue & la liberté des Suiffes fe fortifient.

Les villes impériales voulaient toutes établir le gouvernement populaire à l'exemple de Strasbourg. Nuremberg chaffe les nobles, mais *Charles IV* les rétablit. Il incorpora la Lufacе à fon royaume de Bohème; elle en a été détachée depuis.

1353. L'empereur *Charles IV*, dans le temps qu'il avait été le jeune prince de Bohème, avait gagné des batailles, & même contre le parti des papes en Italie. Dès qu'il eft empereur il cherche des reliques, flatte les papes & s'occupe des règlemens, & furtout du foin d'affermir fa maifon.

Il s'accommode avec les enfans de *Louis de Bavière*, & les réconcilie avec le pape.

Albert duc de Bavière fe voyait excommunié, parce que fon père l'avait été. Ainfi, pour prévenir la piété des princes qui pourraient lui ravir fon Etat en vertu de fon excommunication, il demande très-humblement pardon au nouveau pape *Innocent VI*, du mal que les papes fes prédéceffeurs ont fait à l'empereur fon père; il figne un acte qui commence ainfi : *Moi Albert, duc de Bavière, fils de Louis de Bavière, foi-difant autrefois empereur, & réprouvé par la fainte Eglife romaine, &c.*

Il ne paraît pas que ce prince fût forcé à cet excès d'aviliffement; il fallait donc dans ces temps-là qu'il y eût bien peu d'honneur, & beaucoup de fuperftition.

1354. Il eft remarquable que *Charles IV*, paffant par Metz pour aller dans fes terres de Luxembourg, n'eft point reçu comme empereur, parce qu'il n'avait pas encore été facré.

Henri VII avait déjà donné à *Venceſlas*, ſeigneur de Luxembourg, le titre de duc. *Charles* érige cette terre en duché; il érige Bar en margraviat; ce qui fait voir que Bar relevait alors évidemment de l'Empire. Pont-à-Mouſſon eſt auſſi érigé en marquiſat. Tout ce pays était donc réputé de l'Empire. Quel chaos !

Charles IV va en Italie ſe faire couronner; il y marche plutôt en pélerin qu'en empereur. 1355.

Le ſaint-ſiége était toujours ſédentaire à Avignon. Le pape *Innocent VI* n'avait nul crédit dans Rome, l'empereur encore moins. L'Empire n'était plus qu'un nom, & le couronnement qu'une vaine cérémonie. Il fallait aller à Rome comme *Charlemagne* & *Othon le grand*, ou n'y point aller.

Charles IV & *Innocent VI* n'aimaient que les cérémonies. *Innocent VI* envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit obſerver au couronnement de l'empereur. Il marque que le préfet de Rome doit porter le glaive devant lui, que ce n'eſt qu'un honneur, & non pas une marque de juriſdiction Le pape doit être ſur ſon trône, entouré de ſes cardinaux, & l'empereur doit commencer par lui baiſer les pieds, puis il lui préſente de l'or, & le baiſe au viſage, &c. Pendant la meſſe l'empereur fait quelques fonctions dans le rang des diacres; on lui met la couronne impériale après la fin de la première épître. Après la meſſe l'empereur, ſans couronne & ſans manteau, tient la bride du cheval du pape.

Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les papes demeuraient dans Avignon. L'empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces uſages. Mais le pape étant dans Avignon & ne pouvant ſe faire baiſer les pieds à Rome, ni ſe faire tenir l'étrier par l'empereur, déclara que ce prince ne baiſerait point les pieds, ni ne conduirait la mule du cardinal qui repréſenterait ſa ſainteté.

Charles IV alla donc donner ce ſpectacle ridicule avec une grande ſuite, mais ſans armée; il n'oſa pas coucher dans Rome, ſelon la promeſſe qu'il en avait faite au ſaint père. *Anne* ſa femme, fille du comte palatin, fut couronnée auſſi; & en effet ce vain appareil était plutôt une vanité de femme qu'un triomphe d'empereur. *Charles IV*, n'ayant ni argent ni armée, & n'étant venu à Rome que pour ſervir de diacre à un cardinal pendant la meſſe, reçut des affronts dans toutes les villes d'Italie où il paſſa.

Il y a une fameuſe lettre de *Pétrarque* qui reproche à l'empereur ſa faibleſſe. *Pétrarque* était digne d'apprendre à *Charles IV* à penſer noblement.

1356. *Charles IV* prend tout le contrepied de ſes prédéceſſeurs; ils avaient favoriſé les Gibelins, qui étaient en effet la faction de l'Empire : pour lui il favoriſe les Guelfes & fait marcher quelques troupes de Bohème contre eux; cette faibleſſe & cette inconſéquence augmentèrent les troubles & les malheurs de l'Italie, diminuèrent la puiſſance de *Charles*, & flétrirent ſa réputation.

De retour en Allemagne, il s'applique à y faire régner l'ordre autant qu'il le peut, & à régler les rangs. Le nombre des électorats était fixé, par l'uſage plutôt que par les lois, depuis le temps de *Henri VII;* mais le nombre des électeurs ne l'était pas. Les ducs de Bavière ſurtout prétendaient avoir droit de ſuffrage auſſi-bien que les comtes palatins aînés de leur maiſon. Les cadets de Saxe ſe croyaient électeurs auſſi-bien que leurs aînés.

Diète de Nuremberg, dans laquelle *Charles IV* dépouille les ducs de Bavière du droit de ſuffrage, & déclare que le comte palatin eſt le ſeul électeur de cette maiſon.

BULLE D'OR.

Les vingt-trois premiers articles de la bulle d'or ſont publiés à Nuremberg avec la plus grande ſolemnité. Cette conſtitution de l'Empire, la ſeule que le public appelle bulle,

bulle, à caufe de la petite bulle ou boîte d'or dans laquelle le fceau eft enfermé, eft regardée comme une loi fondamentale.

Il ne peut s'établir par les hommes que des lois de convention. Celles qu'un long ufage confacre font appelées fondamentales. On a changé felon les temps beaucoup de chofes à cette bulle d'or.

Ce fut le jurifconfulte *Barthole* qui la compofa. Le génie du fiècle y paraît par les vers latins qui en font l'exorde : *Omnipotens æterne Deus, fpes unica mundi;* & par l'apoftrophe aux fept péchés mortels, & par la néceffité d'avoir fept électeurs, à caufe des fept dons du faint-Efprit, & du chandelier à fept branches.

L'empereur y parle d'abord en maître abfolu, fans confulter perfonne.

Nous déclarons & ordonnons par le préfent édit qui durera éternellement, de notre certaine fcience, pleine puiffance & autorité impériale.

On n'y établit point les fept électeurs: on les fuppofe établis.

Il n'eft queftion dans les deux premiers chapitres que de la forme & de la fureté du voyage des fept électeurs, qui doivent ne point fortir de Francfort, *avant d'avoir donné au monde ou au peuple chrétien un chef temporel, à favoir un roi des Romains futur empereur.*

On fuppofe enfuite, nº 8, article 2, que cette coutume a été toujours inviolablement obfervée, *& d'autant que tout ce qui eft ci-deffus écrit a été obfervé inviolablement.* *Charles IV* & *Barthole* oubliaient qu'on avait élu les empereurs très-fouvent d'une autre manière, à commencer par *Charlemagne* & à finir par *Charles IV* lui-même.

Un des articles les plus importans eft que le droit d'élire eft indivifible, & qu'il paffe de mâle en mâle au fils aîné. Il fallait donc ftatuer que les terres électorales laïques ne feraient plus divifées, qu'elles appartiendraient

uniquement à l'aîné. C'eſt ce qu'on oublia dans les vingt-trois fameux articles publiés à Nuremberg avec tant d'appareil, & que l'empereur fit lire ayant un ſceptre dans une main & le globe de l'univers dans l'autre. Très-peu de cas ſont prévus dans cette bulle: nulle méthode n'y eſt obſervée, & on n'y traite point du gouvernement général de l'Empire.

Une choſe très-importante, c'eſt qu'il y eſt dit à l'article 7, nº 7, *que ſi une des principautés électorales vient à vaquer au profit de l'Empire*, (il entend ſans doute les principautés ſéculières) *l'empereur en pourra diſpoſer comme d'une choſe dévolue à lui légitimement & à l'Empire.* Ces mots confus marquent que l'empereur pourrait prendre pour lui un électorat, dont la maiſon régnante ſerait éteinte ou condamnée. Il eſt encore à remarquer combien la Bohème eſt favoriſée dans cette bulle; l'empereur était roi de Bohème. C'eſt le ſeul pays où les cauſes des procès ne doivent pas reſſortir à la chambre impériale. Ce droit de *non appellando* a été étendu depuis à beaucoup de princes, & les a rendus plus puiſſans.

Le lecteur peut conſulter la bulle d'or pour le reſte.

On met la dernière main à la bulle d'or dans Metz aux fêtes de Noël : on y ajoute ſept chapitres. On y répare l'inadvertance qu'on avait eue d'oublier la ſucceſſion indiviſible des terres électorales. Ce qui eſt de plus clair & de plus expliqué dans les derniers articles, c'eſt ce qui regarde la pompe & la vanité; on voit que *Charles IV* ſe complait à ſe faire ſervir par les électeurs, dans les cours plénières.

La table de l'empereur plus haute de trois pieds que celle de l'impératrice, & celle de l'impératrice plus haute de trois pieds que celle des electeurs, un gros tas d'avoine devant la ſalle à manger, un duc de Saxe venant prendre à cheval un picotin d'avoine dans ce tas; enfin tout cet appareil ne reſſemblait pas à la majeſtueuſe ſimplicité des premiers céſars de Rome.

Un auteur moderne dit qu'on n'a point dérogé au dernier article de la bulle d'or, parce que tous les princes parlent français. C'eſt préciſément en cela qu'on y a dérogé; car il eſt ordonné par le dernier article que les électeurs apprendront le latin & l'eſclavon auſſi bien que l'italien : or peu d'électeurs aujourd'hui ſe piquent de parler eſclavon.

La bulle fut enfin publiée à Metz toute entière; il y eut une de ces cours plénières; tous les électeurs y ſervirent l'empereur & l'impératrice à table; chacun y fit ſa fonction. Ce n'était pas en ces cas des princes qui devenaient officiers; c'étaient originairement des officiers qui, avec le temps, étaient devenus grands princes.

Le dauphin de France *Charles V*, depuis roi, vint à cette cour plénière. C'était peu de mois après la funeſte journée de Poitiers où ſon père *Jean* avait été pris par le fameux prince noir. Le dauphin venait implorer le ſecours de *Charles IV* ſon oncle, qui ne pouvait donner que des fêtes. L'héritier de la couronne de France céda le pas au cardinal de *Périgord* dans cette diète. Pourquoi les annaliſtes français paſſent-ils ce cérémonial ſous ſilence? L'hiſtoire eſt-elle un factum d'avocat où l'on amplifie les avantages, & où l'on tait les humiliations?

On voit aiſément, par l'excluſion donnée dans la bulle 1357.
d'or aux ducs de Bavière & d'Autriche, que *Charles IV* n'était pas l'ami de ces deux maiſons. Le premier fruit de ce réglement pacifique fut une petite guerre. Les ducs de Bavière & d'Autriche lèvent des troupes. Ils aſſiégent dans Danuſtauffen un commiſſaire de l'empereur. L'empereur y arrive, il rompt la ligue de l'Autriche & de la Bavière, mais en rendant Danuſtauffen à l'électeur de Bavière, au lieu du droit de ſuffrage qu'il demandait.

Il y a une grande querelle dans l'Empire au ſujet des phalburgers, c'eſt-à-dire des faux-bourgeois; querelle dans laquelle il eſt fort vraiſemblable que les auteurs ſe ſont

mépris. La bulle d'or ordonne que les bourgeois qui appartiennent à un prince ne se fassent pas recevoir bourgeois des villes impériales pour se soustraire à leurs princes, à moins de résider dans ces villes. Rien de plus juste, rien même de plus facile à exécuter : car assurément un prince empêchera bien un citoyen de sa ville de lui désobéir sous prétexte qu'il est reçu bourgeois à Bâle ou à Constance.

Pourquoi donc y eut-il tant de troubles à Strasbourg pour ces faux-bourgeois ? pourquoi fut-on en armes ? Strasbourg pouvait-elle, par exemple, soutenir un sujet de Vienne à qui elle aurait donné des lettres de bourgeoisie, & qui s'en ferait prévalu à Vienne ? non sans doute. Il s'agissait donc de quelque chose de plus important & de plus sacré. Des seigneurs voulaient ravir à leurs sujets le premier droit qu'ont les hommes de choisir leur domicile. Ils craignaient qu'on ne les quittât pour aller dans les villes libres. Voilà pourquoi l'empereur ordonne que les Strasbourgeois ne donneront plus de droit de citoyen à des étrangers, & que les Strasbourgeois veulent conserver ce droit qui peuple une ville, & qui l'enrichit.

1358. *Charles IV*, avec l'apparence de la grandeur, autrefois guerrier, à présent législateur maître d'un beau pays & riche, a pourtant peu de crédit dans l'Empire. C'est qu'on ne voulait pas qu'il en eût. Quand il s'agit d'incorporer la Lusace à la Bohème, *Albert d'Autriche*, qui a des droits sur la Lusace, fait tout d'un coup la guerre à l'empereur, dont personne ne prend le parti ; & l'empereur ne peut se tirer d'affaire que par un stratagême qu'on accuse de bassesse. On prétend qu'il trompa le duc d'Autriche par des espions, & qu'il paya ensuite ces espions en fausse monnaie : ce conte a l'air d'une fable ; mais cette fable est fondée sur son caractère.

Il vendait des priviléges à toutes les villes ; il vendait au comte de Savoie le titre de vicaire de l'Empire ; il donne pour des sommes très-légères le titre de villes

impériales à Maïence, à Vorms, à Spire, & même à Genève; il confirmait la liberté de la ville de Florence à prix d'argent. Il en tirait de Venise pour la souveraineté de Vérone, de Padoue & de Vicence; mais ceux qui le payèrent le plus chèrement furent les Viscontis, pour avoir la puissance héréditaire dans Milan sous le titre de gouverneur : on prétend qu'il vendait ainsi en détail l'Empire qu'il avait acheté en gros.

Les princes de l'Empire, excités par les universités 1359.
d'Allemagne, représentent à *Charles IV* que, parmi les bulles de *Clément VI*, il y en a de déshonorantes pour lui & pour le corps germanique; entre autres, celle où il est dit *que les empereurs sont les vassaux du pape, & lui prêtent serment de fidélité. Charles*, qui avait assez vécu pour savoir que toutes ces formules ne méritent d'attention que quand elles sont soutenues par les armes, se plaint au pape pour ne pas fâcher le corps germanique, mais moderément pour ne pas fâcher le pape. *Innocent VI* lui répond que cette proposition est devenue une loi fondamentale de l'Eglise, enseignée dans toutes les écoles de théologie; & pour appuyer sa réponse, il envoie d'Avignon en Allemagne, un évêque de Cavaillon demander pour l'entretien du saint-père le dixième de tous les revenus ecclésiastiques.

Le prélat de Cavaillon s'en retourna en Avignon après avoir reçu de fortes plaintes au lieu d'argent. Le clergé allemand éclata contre le pape, & c'est une des premières semences de la révolution dans l'Eglise, qu'on voit aujourd'hui.

Rescrit de *Charles IV* en faveur des ecclésiastiques pour les protéger contre les princes qui veulent les empêcher de recevoir des biens, & de contracter avec les laïques.

Charles IV, en fesant des réglemens en Allemagne, 1360.
abandonnait l'Italie. Les Viscontis étaient toujours maîtres

de Milan. *Barnabo* veut conſerver Bologne, que ſon oncle, archevèque guerrier & politique, avait achetée pour douze années. C'eſt la première & dernière fois qu'on a vu faire un bail à ferme d'une principauté.

Un légat eſpagnol, nommé d'*Albornos*, entre dans cette ville au nom du pape qui eſt toujours à Avignon, & donne Bologne au pape.

Barnabo Viſconti aſſiége Bologne. Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que le ſaint-père, par un accommodement, promit de payer cent mille livres d'or annuellement, pendant cinq années, pour être maître de Bologne ? Les hiſtoriens qui répètent ces exagérations, ſavent bien peu ce que c'eſt que cinq cents mille livres peſant d'or.

1361. Le ſiége de Bologne eſt levé ſans qu'il en coûte rien au pape. Un marquis de Malateſta, qui s'eſt jeté avec quelques troupes dans la ville, fait une ſortie, bat *Barnabo*, & le renvoie chez lui. L'empereur ne ſe mêle de cette affaire que par un reſcrit inutile en faveur du pape.

Des guerres s'étant élevées entre le Danemarck d'un côté, & le duc de Meckelbourg & les villes anſéatiques de l'autre, tout finit à l'ordinaire par un traité. Pluſieurs villes anſéatiques traitent de couronne à couronne avec le Danemarck dans la ville de Lubeck. C'eſt un beau monument de la liberté fondée ſur une induſtrie reſpectable. Lubeck, Roſtock, Stralſund, Hambourg, Viſmar, Brème, & quelques autres villes, font une paix perpétuelle avec le *roi de Danemarck*, *des Vandales & des Goths*, *les princes*, *négocians & bourgeois de ſon pays ;* ce ſont les termes du traité, termes qui prouvent que le Danemarck était libre, & que les villes anſéatiques l'étaient davantage.

L'impératrice *Anne* étant accouchée de *Venceſlas*, l'empereur envoie le poids de l'enfant en or à une chapelle

de la vierge dans Aix; uſage qui commençait à s'établir, & qui a été pouſſé à l'excès pour Notre-Dame de Lorette. Ses richeſſes ſont auſſi grandes que ſon voyage, par les airs, de Jéruſalem à la Marche d'Ancone, eſt miraculeux.

L'évêque de Strasbourg achète plus cher le titre de landgrave de la baſſe Alſace. Les landgraves de l'Alſace de la maiſon d'Oettingue s'y oppoſent, & l'évêque les apaiſe avec le même moyen dont il a eu ſon landgraviat, avec de l'argent.

Grande diviſion entre les maiſons de Bavière & d'Autriche. Une femme en eſt la cauſe. *Marguerite de Catinthie*, veuve du duc de Bavière *Henri le vieux*, fils de l'empereur *Louis*, ennemie de la maiſon où elle était entrée, donne tous les droits ſur le Tirol & ſes dépendances à *Rodolphe* duc d'Autriche. 1362.

Etienne duc de Bavière s'allie avec pluſieurs princes. L'Autrichien n'a dans ſon parti que l'archevêque de Saltzbourg. On fait une trève de trois ans; & l'inimitié ſecrète en eſt plus durable.

Charles IV, auſſi ſédentaire qu'il avait été actif dans ſa jeuneſſe, reſte toujours dans Prague. L'Italie eſt abſolument abandonnée; chaque ſeigneur y achète un titre de vicaire de l'Empire. 1363.

Barnabo Viſconti en veut toujours à Bologne, & eſt maître de beaucoup de villes dans la Romagne.

Le pape (c'était alors *Urbain V*) obtient aiſément de vains ordres de l'empereur aux vicaires d'Italie. On a écrit que *Barnabo* vendit encore ſes places de la Romagne pour cinq cents mille florins d'or au pape; mais *Urbain* dans Avignon aurait-il aiſément trouvé cette ſomme?

On écrit encore que *Charles* voulut faire paſſer le Danube à Prague. Cela eſt encore plus incroyable que 1364.

les cinq cents mille florins du pape. Pour tirer ſeulement un canal du Danube à la Moldau dans la Bohème, il eût fallu conduire l'eau ſur des montagnes, & dépendre encore de la maiſon de Bavière, maîtreſſe du cours du Danube. Le projet de *Charlemagne* de joindre le Danube & le Rhin dans un pays plat était bien plus praticable.

1365. Un fléau, formé en France au milieu des guerres funeſtes d'*Edouard III* & de *Philippe de Valois*, ſe répand dans l'Allemagne. Ce ſont des brigands qui ont déſerté de ces armées indiſciplinées où on les payait mal, qui, joints à d'autres brigands, vont en Lorraine & en Alſace; & par-tout où ils trouvent les chemins ouverts, on les appelle *malandrins*, *tard venus*, *grandes compagnies*. L'empereur eſt obligé de marcher contre eux ſur le Rhin avec les troupes de l'Empire. On les chaſſe; ils vont déſoler la Flandre & la Hollande, comme des ſauterelles qui ravagent les champs de contrées en contrées.

Charles IV va trouver le pape *Urbain V* à Avignon : il s'agiſſait d'une croiſade, non plus pour aller prendre Jéruſalem, mais pour empêcher les Turcs, qui avaient déjà pris Andrinople, d'accabler la chrétienté.

Un roi de Chypre, qui voyait le danger de plus près, ſollicite dans Avignon cette croiſade. On en avait fait pluſieurs dans le temps que les Muſulmans n'étaient point à craindre en Syrie; & maintenant que la chrétienté eſt envahie, on n'en fait plus.

Le pape, après avoir propoſé la croiſade par bienſéance, fait un traité ſérieux avec l'empereur, pour rendre au ſaint-ſiége ſon patrimoine uſurpé. Il accorde à l'empereur des décimes ſur le clergé d'Allemagne. *Charles IV* pouvait s'en ſervir pour aller reprendre en Italie les propres domaines de l'empereur, & non pour ſervir le pape.

1366. Les *grandes compagnies* reviennent encore ſur le Rhin, & de-là vont tout dévaſter juſqu'à Avignon. C'eſt une

des caufes qui enfin engagent *Urbain V* à fe réfugier à Rome, après que les papes ont été réfugiés foixante & deux ans fur les bords du Rhône.

Les Vifcontis, plus dangereux que les *grandes compagnies*, tenaient toutes les iffues des Alpes; ils s'étaient emparés du Piémont, ils menaçaient la Provence. *Urbain*, n'ayant que des paroles de l'empereur pour fecours, s'embarque fur une galère de la coupable & malheureufe *Jeanne*, reine de Naples.

L'empereur s'excufe de fecourir le pape, pour être 1367.
fpectateur de la guerre que la maifon d'Autriche & la maifon de Bavière fe font dans le Tirol : & le pape *Urbain V*, après avoir fait quelques ligues inutiles avec l'Autriche & la Hongrie, fait voir enfin un pape aux Romains le 16 d'octobre. Il n'y eft reçu qu'en premier évêque de la chrétienté, & non en fouverain.

La ville de Fribourg en Brifgau qui avait voulu être 1368.
libre, retombe au pouvoir de la maifon d'Autriche par la ceffion d'un comte *Egon*, qui en était l'avoué, c'eft-à-dire le défenfeur, & qui fe défifta de cette protection pour douze mille florins.

Le rétabliffement des papes à Rome n'empêchait pas les Vifcontis de dominer dans la Lombardie, & on était près de voir renaître un royaume plus puiffant & plus étendu que celui des anciens Lombards.

L'empereur va enfin en Italie au fecours du pape, ou plutôt à celui de l'Empire. Il avait une armée formidable dans laquelle il y avait de l'artillerie.

Cette affreufe invention commençait à s'établir; elle était encore inconnue aux Turcs; & fi on s'en était fervi contre eux, on les eût aifément chaffés de l'Europe. Les chrétiens ne s'en fervaient encore que contre les chrétiens.

Le pape attirait à la fois en Italie, d'un côté, le duc d'Autriche, de l'autre l'empereur, chacun avec une

puiſſante armée ; c'était de quoi exterminer à la fois la liberté de l'Italie, & celle même du pape. C'eſt la fatalité de ce beau & malheureux pays, que les papes y ont toujours appelé les étrangers, qu'ils auraient voulu éloigner.

L'empereur ſaccage Vérone, le duc d'Autriche Vicence. Les Viſcontis ſe hâtent de demander la paix pour attendre un meilleur temps; la guerre finit en donnant de l'argent à *Charles*, qui va ſe faire ſacrer à Rome ſelon les cérémonies uſitées.

1369. Diète à Francfort. Edit ſévère qui défend aux villes & aux ſeigneurs de ſe faire la guerre. A peine l'édit eſt-il émané, que l'évêque de Hildesheim & *Magnus* duc de Brunſvick, ayant chacun pluſieurs ſeigneurs dans leur parti, ſe font une guerre ſanglante.

Cela ne pouvait guère être autrement dans un pays où le peu de bonnes lois qu'on avait, étaient ſans force : & cette continuelle anarchie ſervait d'excuſe à l'inactivité de l'empereur. Il fallait ou haſarder tout pour être le maître, ou reſter tranquille ; & il prenait ce dernier parti.

Urbain V, ayant fait venir les Autrichiens & les Bohémiens en Italie, qui s'en étaient retournés chargés de dépouilles, y appelle les Hongrois contre les Viſcontis; il n'y manquait que des Turcs.

L'empereur, pour prévenir ce coup fatal, réconcilie les Viſcontis avec le ſaint-ſiège.

1370. *Valdemar* roi de Danemarck, chaſſé de Copenhague par le roi de Suède & par le comte de Holſtein, ſe réfugie en Poméranie. Il demande des ſecours à l'empereur, qui lui donne des lettres de recommandation. Il s'adreſſe au pape *Grégoire XI*. Le pape lui envoie des exhortations, & le menace de l'excommunier, lui écrivant d'ailleurs comme à ſon vaſſal; on prétend que *Valdemar* lui répondit: *Je tiens la vie de* DIEU, *la couronne*

de mes sujets, mon bien de mes ancêtres, la foi seule de vos prédécesseurs; si vous voulez vous en prévaloir, je vous la renvoie par la présente. Cette lettre est apocryphe, c'est dommage.

Le roi *Valdemar* rentre dans ses Etats sans le secours de personne, par la désunion de ses ennemis.

L'Allemagne, dans ces temps encore agrestes, polit pourtant la Pologne. *Casimir* roi de Pologne, qu'on a surnommé le *grand*, commence à faire bâtir quelques villes à la manière allemande, & introduit quelques lois du droit saxon dans son pays qui manquait de lois. 1371.

Guerre particulière entre *Venceslas* duc de Luxembourg & de Brabant, frère de l'empereur, & les ducs de Juliers & de Gueldres; tous les seigneurs des Pays-Bas y prennent parti.

Rien ne caractérise plus la fatale anarchie de ces temps de brigandage. Le sujet de cette guerre était une troupe de voleurs de grand chemin, protégés par le duc de Juliers : & malheureusement un tel exemple n'était pas rare alors.

Venceslas, vicaire de l'Empire, veut punir le duc de Juliers; mais il est défait & pris dans une bataille.

Le vainqueur, craignant le ressentiment de l'empereur, court à Prague accompagné de plusieurs princes, & surtout de son prisonnier; *Voilà votre frère que je vous rends*, dit-il à l'empereur, *pardonnez-moi tous deux.*

On voit beaucoup d'événemens de ce temps-là, mêlés de brigandage & de chevalerie.

Les édits contre ces guerres ayant été inutiles, une nouvelle diète à Nuremberg ordonne que les seigneurs & les villes ne pourront dorénavant s'égorger que soixante jours après l'offense reçue. Cette loi s'appelait *la soixantaine de l'Empire*, & elle fut exécutée toutes les fois qu'il 1372.

fallait plus de ſoixante jours pour aller aſſiéger ſon ennemi.

1373. Les affaires de Naples & de Sicile n'ont plus, depuis long-temps, aucune liaiſon avec celles de l'Empire. L'île de Sicile était toujours poſſédée par la maiſon d'Arragon, & Naples par la reine *Jeanne;* tout était fief alors. La maiſon d'Arragon, depuis les vêpres ſiciliennes, s'était ſoumiſe par des traités à relever du royaume de Naples, qui relevait du ſaint-ſiége.

Le but de la maiſon d'Arragon, en feſant un vain hommage à la couronne de Naples, avait été d'être indépendante de la cour romaine : & elle y avait réuſſi quand les papes étaient à Avignon.

Grégoire IX ordonne que les rois de Sicile faſſent déſormais hommage au roi de Naples & au pape à la fois. Il renouvelle l'ancienne loi, ou plutôt l'ancienne proteſtation, que jamais un roi de Sicile ou de Naples ne pourra être empereur; & il ajoute que ces royaumes ſeront incompatibles avec la Toſcane & la Lombardie.

Charles abandonne toutes ces affaires de l'Italie, uniquement occupé de s'enrichir en Allemagne, & d'y établir ſa maiſon. Il achète l'électorat de Brandebourg d'*Othon de Bavière* qui le poſſédait, pour ſe l'approprier à lui & à ſa famille. Ce cas n'avait pas été ſpécifié dans la *bulle d'or*. Il donne d'abord cet électorat à ſon fils aîné *Venceſlas*, puis au cadet *Sigiſmond*.

1374. Le ſaint-ſiége était revenu à Avignon. *Urbain V* y était mort après s'être montré à Rome un moment. *Grégoire IX* ſe réſout enfin de rétablir le pontificat dans ſon lieu natal.

Les ſeigneurs & les villes qui ſe ſont emparés des biens de la comteſſe *Mathilde*, ſe liguent contre le pape, dès qu'il veut revenir en Italie. La plupart des villes mettaient alors ſur leurs étendards & ſur les portes ce beau mot *Libertas*, que l'on voit encore à Lucques.

Les Florentins commençaient à jouer dans l'Italie le rôle que les Athéniens avaient eu en Grèce. Tous les beaux arts, inconnus ailleurs, renaiſſaient à Florence. Les factions guelfe & gibeline, en troublant la Toſcane, avaient animé les eſprits & le courage ; la liberté les avait élevés. Ce peuple était le plus conſidéré de l'Italie, le moins ſuperſtitieux, & celui qui voulait le moins obéir aux papes & aux empereurs. Le pape *Grégoire* les excommunie. Il était bien étrange que ces excommunications, auxquelles on était tant accoutumé, fiſſent encore quelque impreſſion. 1375.

Charles fait élire roi des Romains ſon fils *Venceſlas* à Rens ſur le Rhin, au même lieu où lui-même avait été élu. 1376.

Tous les électeurs s'y trouvèrent en perſonne. Son ſecond fils *Sigiſmond* y aſſiſtait, quoiqu'enfant, comme électeur de Brandebourg. Le père avait depuis peu tranſféré ce titre de *Venceſlas* à *Sigiſmond.* Pour lui, il avait ſa voix de Bohème. Il reſtait cinq électeurs à gagner. On dit qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or : pluſieurs hiſtoriens l'aſſurent. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'on donne à chacun la même ſomme ; ni que cinq princes aient la baſſeſſe de la recevoir ; ni qu'ils aient l'indiſcrétion de le dire ; ni qu'un empereur ſe vante d'avoir corrompu les ſuffrages.

Loin de donner de l'argent à l'électeur palatin, il lui vendait dans ce temps-là Guittenbourg, Falkenbourg, & d'autres domaines. Il vendait à vil prix, à la vérité, des droits régaliens aux électeurs de Cologne & de Maïence. Il gagnait ainſi de l'argent, & dépouillait l'Empire en l'aſſurant à ſon fils.

Charles IV, âgé de ſoixante-quatre ans, entreprend de faire le voyage de Paris, & on ajoute que c'était pour avoir la conſolation de voir le roi de France *Charles V*, qu'il aimait tendrement ; & la raiſon de cette tendreſſe pour un roi qu'il n'avait jamais vu, était qu'il avait épouſé 1377.

autrefois une de fes tantes. Une autre raifon qu'on allègue du voyage, eft qu'il avait la goutte, & qu'il avait promis à M. *Saint-Maur*, faint d'auprès de Paris, de faire un pélerinage à cheval chez lui pour fa guérifon. La raifon véritable était le dégoût, l'inquiétude & la coutume établie alors que les princes fe vifitaffent. Il va donc de Prague à Paris avec fon fils *Venceflas* roi des Romains. Il ne vit guère, depuis les frontières jufqu'à Paris, un plus beau pays que le fien. Paris ne méritait pas fa curiofité. L'ancien palais de *St Louis* qui fubfifte encore, & le château du Louvre qui ne fubfifte plus, ne valaient pas la peine du voyage. On ne fe tirait de la barbarie qu'en Tofcane, & encore n'y avait-on pas réformé l'architecture.

S'il y eut quelque chofe de férieux dans ce voyage, ce fut la charge de vicaire de l'Empire dans l'ancien royaume d'Arles, qu'il donna au dauphin. Ce fut long-temps une grande queftion entre les publiciftes, fi le Dauphiné devait toujours relever de l'Empire; mais depuis long-temps ce n'en eft plus une entre les fouverains. Il eft vrai que le dernier dauphin *Humbert*, en donnant le Dauphiné au fecond fils de *Philippe de Valois*, ne le donna qu'aux mêmes droits qu'il le poffédait. Il eft vrai encore qu'on a prétendu que *Charles IV* lui-même avait renoncé à tous fes droits; mais ils ne furent pas moins revendiqués par fes fucceffeurs. *Maximilien I* réclama toujours la mouvance du Dauphiné; mais il fallait que ce droit fût devenu bien caduc, puifque *Charles-Quint*, en forçant *François I* fon prifonnier à lui céder la Bourgogne par le traité de Madrid, ne fit aucune mention de l'hommage du Dauphiné à l'Empire. Toute la fuite de cette hiftoire fait voir combien le temps change les droits.

1378. Un gentilhomme français, *Enguerrant de Couci*, profite du voyage de l'empereur en France, pour lui demander une étrange permiffion; celle de faire la guerre à la maifon d'Autriche: il était arrière-petit-fils de l'empereur *Albert*

d'Autriche, par sa mère fille de *Léopold*. Il demandait tous les biens de *Léopold*, comme n'étant point des fiefs masculins. L'empereur lui donne toute permission. Il ne s'attendait pas qu'un gentilhomme picard pût avoir une armée. *Couci* en eut pourtant une très-considérable, fournie par ses parens & par ses amis, par l'esprit de chevalerie, par une partie de son bien qu'il vendit, & par l'espoir du butin qui enrôle toujours beaucoup de monde dans les entreprises extraordinaires. Il marche vers les domaines d'Alsace & de Suisse, qui appartiennent à la maison d'Autriche, il n'y avait pas là de quoi payer ses troupes ; quelques contributions de Strasbourg ne suffisent pas pour lui faire tenir long-temps la campagne. Son armée se dissipe bientôt, & le projet s'évanouit : mais il n'arriva à ce gentilhomme que ce qui arrivait alors à tous les grands princes qui levaient des armées à la hâte.

COMMENCEMENT DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Grégoire XI, après avoir vu enfin Rome en 1377, après y avoir reporté le siége pontifical, qui avait été dans Avignon soixante & douze ans, était mort le 27 mars au commencement de 1378.

Les cardinaux italiens prévalent enfin, & on choisit un pape italien : c'est *Prigano* napolitain, qui prend le nom d'*Urbain*, homme impétueux & farouche. *Prigano Urbain*, dans son premier consistoire, déclare qu'il fera justice du roi de France *Charles V*, & d'*Edouard III* roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Le cardinal de *la Grange*, le menaçant de la main, lui répond *qu'il en a menti*. Ces trois mots plongent la chrétienté dans une guerre de plus de trente années.

La plupart des cardinaux, choqués de l'humeur violente & intolérable du pape, se retirent à Naples, déclarent l'élection de *Prigano Urbain* forcée & nulle, & choisissent

Robert fils d'*Amédée III* comte de Genève, qui prend le nom de *Clément*, & va établir ſon ſiége anti-romain dans Avignon. L'Europe ſe partage. L'empereur, la Flandre ſon alliée, la Hongrie appartenante à l'empereur, reconnaiſſent *Urbain*.

La France, l'Ecoſſe, la Savoie ſont pour *Clément*. On juge aiſément par le parti que prend chaque puiſſance quels étaient les intérêts politiques. Le nom d'un pape n'eſt là qu'un mot de ralliement.

La reine *Jeanne de Naples* eſt dans l'obédience de *Clément*, parce qu'alors elle était protégée par la France ; & que cette reine infortunée appelait *Louis d'Anjou*, frère du roi *Charles V*, à ſon ſecours.

Les fraudes, les aſſaſſinats, tous les crimes qui ſignalèrent ce grand ſchiſme, ne doivent étonner perſonne. Ce qui doit étonner, c'eſt que chaque parti s'obſtinât à regarder comme des dieux en terre, des ſcélérats qui ſe diſputaient la papauté, c'eſt-à-dire le droit de vendre, ſous cent noms différens, tous les bénéfices de l'Europe catholique.

Venceſlas duc de Luxembourg, mourant ſans enfans, laiſſe tous ſes fiefs à ſon frère, & après lui à *Venceſlas* roi des Romains.

L'empereur *Charles IV* meurt bientôt après, laiſſant la Bohème à *Venceſlas* avec l'Empire ; le Brandebourg à *Sigiſmond* ſon ſecond fils ; la Luſace & deux duchés dans la Siléſie à *Jean* ſon troiſième.

Il réſulte que, malgré ſa bulle d'or, il fit encore plus de bien à ſa famille qu'à l'Allemagne.

VENCESLAS,

VENCESLAS,

TRENTE-QUATRIEME EMPEREUR.

LE règne de *Charles IV*, dont on se plaignit tant, & 1379.
qu'on accuse encore, est un siècle d'or en comparaison 1380.
des temps de *Venceslas* son fils. 1381.

Il commence par dissiper les trésors de son père dans 1382.
des débauches à Francfort & à Aix-la-chapelle, sans se mettre en peine de la Bohème son patrimoine, ravagée par la contagion.

Tous les seigneurs bohémiens se révoltent contre lui au bout d'un an : & il se voit réduit tout d'un coup à n'oser attendre aucun secours de l'Empire, & à faire venir contre ses sujets de Bohème, ces restes de brigands qu'on appelait *grandes compagnies*, qui couraient alors l'Europe, cherchant des princes qui les employassent. Ils ravagèrent la Bohème pour leur solde. Dans le même temps, le schisme des deux papes divise l'Europe. Ce funeste schisme coûte d'abord la vie à l'infortunée *Jeanne de Naples*.

On se fesait encore alors un point de religion, comme de politique, de prendre parti pour un pape, quand il y en avait deux. Il eût été plus sage de n'en reconnaître aucun. *Jeanne*, reine de Naples, s'était déclarée malheureusement pour *Clément*, lorsqu'*Urbain* pouvait lui nuire. Elle était accusée d'avoir assassiné son premier mari *André de Hongrie*, & vivait alors tranquille avec *Othon de Brunsvick* son dernier époux.

Urbain, puissant encore en Italie, suscite contre elle *Charles de Durazzo*, sous prétexte de venger ce premier mari.

Charles de Durazzo arrive de Hongrie pour servir la colère du pape, qui lui promet la couronne. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ce *Charles de Durazzo* était adopté par la reine *Jeanne* déjà avancée en âge. Il était déclaré son

héritier. Il aima mieux ôter la couronne & la vie à celle qui lui avait servi de mère, que d'attendre la couronne de la nature & du temps.

Othon de Brunswick, qui combat pour sa femme, est fait prisonnier avec elle. *Charles de Durazzo* la fait étrangler. Naples, depuis *Charles d'Anjou*, était devenu le théâtre des attentats contre les têtes couronnées.

1383. Le trône impérial est alors le théâtre de l'horreur & du
1384. mépris. Ce ne sont que des séditions en Bohème contre
1385. *Venceslas*. Toute la maison de Bavière se réunit pour lui
1386. déclarer la guerre. C'est un crime par les lois, mais il n'y a plus de lois.

L'empereur ne peut conjurer cet orage qu'en rendant au comte palatin de Bavière les villes du haut Palatinat, dont *Charles IV* s'était saisi, quand cet électeur avait été malheureux.

Il cède d'autres villes au duc de Bavière, comme Mulberg & Bernau. Toutes les villes du Rhin, de Suabe & de Franconie se liguent entre elles. Les princes voisins de la France en reçoivent des pensions. Il ne restait plus à *Venceslas* que le titre d'empereur.

1387. Tandis qu'un empereur se déshonore, une femme rend son nom immortel. *Marguerite de Valdemar*, reine de Danemarck & de Norvège, devient reine de Suède par des victoires & des suffrages. Cette grande révolution n'a de rapport avec l'Allemagne que parce que les princes de Meckelbourg, les comtes de Holstein, les villes de Hambourg & de Lubeck s'opposèrent inutilement à cette héroïne.

L'alliance des cantons suisses se fortifie alors, & toujours par la guerre. Le canton de Berne était depuis quelques années entré dans l'union. Le duc *Léopold d'Autriche* veut encore dompter ces peuples. Il les attaque & perd la bataille & la vie.

Les ligues des villes de Franconie, de Suabe & du Rhin 1388. pouvaient former un peuple libre, comme celui des Suisses, surtout sous un règne anarchique, tel que celui de *Venceslas;* mais trop de seigneurs, trop d'intérêts particuliers, & la nature de leur pays ouvert de tous côtés, ne leur permirent pas, comme aux Suisses, de se séparer de l'Empire.

Sigismond frère de *Venceslas* acquiert de la gloire en 1389. Hongrie. Il n'y était que l'époux de la reine, que les Hongrois appelaient le *roi Marie*, titre qu'ils ont renouvelé depuis peu pour *Marie-Thérèse*, fille de *Charles VI. Marie* était jeune, & les états n'avaient point voulu que son mari gouvernât: ils avaient mieux aimé donner la régence à *Elisabeth de Bosnie* mère de leur roi *Marie:* de sorte que *Sigismond* ne se trouvait que l'époux d'une princesse en tutelle, à laquelle on donnait le titre de roi.

Les Etats de Hongrie sont mécontens de la régence, & on ne songe pas seulement à se servir de *Sigismond.* On offre la couronne à ce *Charles de Durazzo* accoutumé à faire étrangler des reines. *Charles de Durazzo* arrive & est couronné.

La régente & sa fille dissimulent, prennent leur temps & le font assassiner à leurs yeux. Le ban ou palatin de Croatie se constitue juge des deux reines, fait noyer la mère & enfermer la fille. C'est alors que *Sigismond* se montre digne de régner; il lève des troupes dans son électorat de Brandebourg, & dans les Etats de son frère. Il défait les Hongrois.

Le ban de Croatie vient lui ramener la reine sa femme, à laquelle il avait fait promettre de le continuer dans son gouvernement. *Sigismond*, couronné roi de Hongrie, ne crut pas devoir tenir la parole de sa femme, & fit écarteler le ban de Croatie dans la petite ville de Cinq-Eglises.

Pendant ces horreurs, le grand schisme de l'Eglise aug- 1390. mente; il pouvait être éteint après la mort d'*Urbain* en

reconnaiſſant *Clément;* mais on élit à Rome un *Pierre Thomaſſelli*, que l'Allemagne ne reconnaît que parce que *Clément* eſt reconnu en France. Il exige des annates, c'eſt-à-dire la première année du revenu des bénéfices ; l'Allemagne paie & murmure.

Il ſemble qu'on voulut ſe dédommager ſur les juifs de l'argent qu'on payait au pape. Preſque tout le commerce intérieur ſe feſait toujours par eux, malgré les villes anſéatiques. On les croit ſi riches en Bohème, qu'on les y brûle, & qu'on les égorge. On en fait autant dans pluſieurs villes, & ſurtout dans Spire.

Venceſlas, qui rendait rarement des édits, en fait un pour annuller tout ce que l'on doit aux juifs. Il crut par-là ramener à lui la nobleſſe & les peuples.

Depuis 1391 juſqu'à 1397. La ville de Strasbourg eſt ſi puiſſante, qu'elle ſoutient la guerre contre l'électeur palatin & contre ſon évêque, au ſujet de quelques fiefs. On la met au ban de l'Empire; elle en eſt quitte pour trente mille florins au profit de l'empereur.

Trois frères, tous trois ducs de Bavière, font un pacte de famille, par lequel un prince bavarois ne pourra déſormais vendre ou aliéner un fief qu'à ſon plus proche parent ; &, pour le vendre à un étranger, il faudra le conſentement de toute la maiſon : voilà une loi qu'on aurait pu inſérer dans la bulle d'or, pour toutes les grandes maiſons d'Allemagne.

Chaque ville, chaque prince, pourvoit, comme il peut, à ſes affaires.

Venceſlas, renfermé dans Prague, ne commet que des actions de barbarie & de démence. Il y avait des temps où ſon eſprit était entièrement aliéné. C'eſt un effet que les excès du vin, & même des alimens, font ſur beaucoup plus d'hommes qu'on ne penſe.

Charles VI roi de France, dans ce temps-là même, était attaqué d'une maladie à-peu-près ſemblable. Elle

lui ôtait ſouvent l'uſage de la raiſon. Des anti-papes diviſaient l'Egliſe & l'Europe. Par qui le monde a-t-il été gouverné !

Venceſlas, dans un de ſes accès de fureur, avait jeté dans la Moldau & noyé le moine *Jean Népomucène*, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confeſſion de la reine ſa femme. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné du bourreau, & qu'il feſait exécuter ſur le champ ceux qui lui déplaiſaient. C'était une bête féroce qu'il fallait enchaîner. Auſſi les magiſtrats de Prague ſe ſaiſiſſent de lui comme d'un malfaiteur ordinaire, & le mettent dans un cachot.

On lui permet des bains pour lui rendre la ſanté & la raiſon.

Un pêcheur lui fournit une corde, avec laquelle il s'échappe, accompagné d'une ſervante dont il fait ſa maîtreſſe. Dès qu'il eſt en liberté, un parti ſe forme dans Prague en ſa faveur. *Venceslas* fait mourir ceux qui l'avaient mis en priſon; il ennoblit le pêcheur, dont la famille ſubſiſte encore.

Cependant les magiſtrats de Prague, traitant toujours *Venceslas* d'inſenſé & de furieux, l'obligent de s'enfuir de la ville.

C'était une occaſion pour *Sigiſmond* ſon frère, roi de Hongrie, de venir ſe faire reconnaître roi de Bohème; il ne la manque pas; mais il ne peut ſe faire déclarer que régent. Il fait enfermer ſon frère dans le château de Prague; de là il l'envoie à Vienne en Autriche chez le duc *Albert*, & retourne en Hongrie s'oppoſer aux Turcs, qui commençaient à étendre leurs conquêtes de ce côté.

Venceslas s'échappe encore de ſa nouvelle priſon; il retourne à Prague; & ce qui eſt rare, il y trouve des partiſans.

Ce qui eſt encore plus rare, c'eſt que l'Allemagne ne ſe mêle en aucune façon des affaires de ſon empereur,

ni quand il eſt à Prague & à Vienne dans un cachot, ni quand il revient régner chez lui en Bohème.

1398. Qui croirait que ce même *Venceslas*, au milieu des ſcandales & des viciſſitudes d'une telle vie, propoſe au roi de France, *Charles VI*, de l'aller trouver à Reims en Champagne, pour étouffer les ſcandales du ſchiſme?

Les deux monarques ſe rendent en effet à Reims, dans un des intervalles de leur folie. On remarque que, dans un feſtin que donnait le roi de France à l'empereur & au roi de Navarre, un patriarche d'Alexandrie, qui ſe trouva là, s'aſſit le premier à table. On remarque encore qu'un matin, qu'on alla chez *Venceslas* pour conférer avec lui des affaires de l'Egliſe, on le trouva ivre.

Les univerſités alors avaient quelque crédit, parce qu'elles étaient nouvelles, & qu'il n'y avait plus d'autorité dans l'Egliſe. Celle de Paris avait propoſé la première que les prétendans au pontificat ſe démiſſent, & qu'on élût un nouveau pape. Il s'agiſſait donc que le roi de France obtînt la démiſſion de ſon pape *Clément*, & que *Venceslas* engageât auſſi le ſien à en faire autant.

Aucun des prétendans ne voulut abdiquer. C'étaient les ſucceſſeurs d'*Urbain* & de *Clément*. Le premier était ce *Thomaſſelli* qui, élu après la mort d'*Urbain*, avait pris le nom de *Boniface;* l'autre *Pedro de Luna*, *Pierre de la Lune*, arragonais, qui s'appelait *Benoît*.

Ce *Benoît* ſiégeait dans Avignon. La cour de France tint la parole donnée à l'empereur : on alla propoſer à *Benoît* d'abdiquer ; & , ſur ſon refus, on le tint priſonnier cinq ans entiers dans ſon propre château d'Avignon.

Ainſi l'Egliſe de France, en ne reconnaiſſant point de pape pendant ces cinq années, montrait que l'Egliſe pouvait ſubſiſter ſans pape, de même que les Egliſes grecque, arménienne, cophte, anglicane, ſuédoiſe, danoiſe, écoſſaiſe, augsbourgeoiſe, bernoiſe, zuricoiſe, génevoiſe, ſubſiſtent de nos jours.

Pour *Venceslas*, on disait qu'il aurait pu boire avec son pape, mais non négocier avec lui.

Il trouve pourtant une épouse, *Sophie de Bavière*, après avoir fait mourir la première à force de mauvais traitemens. On ne voit point qu'après ce mariage il retombe dans ses fureurs ; il ne s'occupe plus qu'à amasser de l'argent comme *Charles IV* son père : il vend tout. Il vend enfin à *Galéas Visconti* tous les droits de l'Empire sur la Lombardie qu'il déclare, selon quelques auteurs, indépendante absolument de l'Empire, pour cent cinquante mille écus d'or. Aucune loi ne défendait aux empereurs de telles aliénations. S'il y en avait eu, *Visconti* n'aurait point hasardé une somme si considérable. 1399.

Les ministres de *Venceslas*, qui pillaient la Bohème, voulurent faire quelques exactions dans la Misnie. On s'en plaignit aux électeurs. Alors ces princes, qui n'avaient rien dit quand *Venceslas* était furieux, s'assemblent pour le déposer.

Après quelques assemblées d'électeurs, de princes, de députés des villes, une diète solemnelle se tient à Lanstein près de Maïence. Les trois électeurs ecclésiastiques avec le palatin, déposent juridiquement l'empereur en présence de plusieurs princes, qui assistent seulement comme témoins. Les électeurs, ayant seuls le droit d'élire, en tiraient la conclusion nécessaire qu'ils avaient seuls le droit de destituer. Ils révoquèrent ensuite les aliénations que l'empereur avait faites à prix d'argent : mais *Galéas Visconti* n'en dominait pas moins depuis le Piémont jusqu'aux portes de Venise. 1400.

L'acte de la déposition de *Venceslas* est du 20 août au matin. Les électeurs, quelques jours après, choisissent pour empereur *Fréderic*, duc de Brunsvick, qui est assassiné par un comte de Valdeck, dans le temps qu'il se prépare à son couronnement.

ROBERT,

COMTE PALATIN DU RHIN,

TRENTE-CINQUIEME EMPEREUR.

1400. ROBERT, comte palatin du Rhin, eſt élu à Rens par les quatre mêmes électeurs. Son élection ne peut être du 22 août, comme on le dit, puiſque *Venceslas* avait été dépoſé le 20, & qu'il avait fallu plus de deux jours pour choiſir le duc de Brunſvick, préparer ſon couronnement, & l'aſſaſſiner.

Robert va ſe préſenter en armes devant Francfort ſuivant l'uſage, & y entre en triomphe au bout de ſix ſemaines & trois jours; c'eſt le dernier exemple de cette coutume.

1401. Quelques princes & quelques villes d'Allemagne tiennent encore pour *Venceslas*, comme quelques Romains regrettèrent *Néron*. Les magiſtrats de la ville libre d'Aix-la-chapelle ferment les portes à *Robert* quand il veut s'y faire couronner. Il l'eſt à Cologne par l'archevêque.

Pour gagner les Allemands, il veut rendre à l'Empire le Milanais que *Venceslas* en avait détaché. Il fait une alliance avec les villes de Suiſſe & de Suabe, comme s'il n'était qu'un prince de l'Empire, & lève des troupes contre les Viſcontis. La circonſtance était favorable. Veniſe & Florence s'armaient contre la puiſſance redoutable du nouveau duc de Lombardie.

Etant dans le Tirol, il envoie un défi à *Galéas : A vous Jean Galéas, comte de Vérone*, lequel lui répond : *A vous Robert de Bavière, nous duc de Milan par la grace de* DIEU *& de Venceslas, &c. :* puis il lui promet de le battre. Il lui tient parole au débouché des gorges des montagnes.

Quelques princes qui avaient accompagné l'empereur, s'en retournent avec le peu de soldats qui leur restent; & *Robert* se retire enfin presque seul.

Jean Galéas reste maître de toute la Lombardie, & protecteur de presque toutes les autres villes, malgré elles. 1402. 1403.

Il meurt, laissant, entre autres enfans, une fille mariée au duc d'Orléans, source de tant de guerres malheureuses.

A sa mort, l'un des papes, *Boniface*, qui n'est ni affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe, profite heureusement de la haine que les conquêtes de *Jean Galéas* avaient inspirée, & se saisit, par des intrigues, de Bologne, de Pérouse, de Ferrare, & de quelques villes de cet ancien héritage de la comtesse *Mathilde*, que le saint-siége réclame toujours.

Venceslas, éveillé de son sommeil léthargique, veut enfin défendre sa couronne impériale contre *Robert*. Les deux concurrens acceptent la médiation du roi de France, *Charles VI*, & les électeurs le prient de venir juger à Cologne *Venceslas* & *Robert*, qui seraient présens, & s'en rapporteraient à lui.

Les électeurs demandaient vraisemblablement le jugement du roi de France, parce qu'il n'était pas en état de le donner. Les accès de sa maladie le rendaient incapable de gouverner ses propres Etats; pouvait-il venir décider entre deux empereurs ?

Venceslas déposé comptait alors sur son frère *Sigismond*, roi de Hongrie. *Sigismond*, par un sort bizarre, est déposé lui-même, & mis en prison dans son propre royaume.

Les Hongrois choisissent *Ladislas*, roi de Naples, pour leur roi; & *Boniface*, qui ne sait pas encore s'il est pape, prétend que c'est lui qui donne la couronne de Hongrie à *Ladislas*; mais à peine *Ladislas* est-il sur les frontières

de Hongrie, que Naples ſe révolte. Il y retourne pour éteindre la rebellion.

Qu'on ſe faſſe ici un tableau de l'Europe. On verra deux papes qui la partagent; deux empereurs qui déchirent l'Allemagne; la diſcorde en Italie après la mort de *Viſconti;* les Vénitiens s'emparant d'une partie de là Lombardie, Gènes d'une autre partie; Piſe aſſujettie par Florence; en France, des troubles affreux ſous un roi en démence; en Angleterre, des guerres civiles; les Maures tenant encore les plus belles provinces de l'Eſpagne; les Turs avançant vers la Grèce, & l'empire de Conſtantinople touchant à ſa fin.

1404. *Robert* acquiert du moins quelques petits terrains qui arrondiſſent ſon palatinat. L'évêque de Strasbourg lui vend Offenbourg, Celle, & d'autres ſeigneuries. C'eſt preſque tout ce que lui vaut ſon Empire.

Le duc d'Orléans, frère de *Charles VI*, achète le duché de Luxembourg de *Joſſe*, marquis de Moravie, à qui *Venceslas* l'a vendu. *Sigiſmond* avait vendu auſſi le droit d'hommage. Par-là le duché de Luxembourg & le duché du Milanais ſont regardés par leurs nouveaux poſſeſſeurs comme détachés de l'Empire.

1405. Le nouveau duc de Luxembourg & le duc de Lorraine ſe font la guerre, ſans que l'Empire y prenne part. Si les choſes euſſent continué encore quelques années ſur ce pied, il n'y avait plus d'Empire ni de corps germanique.

1406. Le marquis de Bade & le comte de Virtemberg font impunément une ligue avec Strasbourg & les villes de Suabe contre l'autorité impériale. Le traité porte que, *ſi l'empereur oſe toucher à un de leurs priviléges, tous enſemble lui feront la guerre.*

Les Suiffes fe fortifient toujours. Les feuls Bâlois ravagent les terres de la maifon d'Autriche dans le Sundgau & dans l'Alface.

Pendant que l'autorité impériale s'affaiblit, le fchifme 1407.
de l'Eglife continue. A peine un des anti-papes eft mort, 1408.
que fon parti en fait un autre. Ces fcandales euffent fait fecouer le joug de Rome à tous les peuples, fi on eût été plus éclairé & plus animé, & fi les princes n'avaient pas toujours eu en tête d'avoir un pape dans leur parti, pour avoir de quoi oppofer les armes de la religion à leurs ennemis. C'eft-là le nœud de tant de ligues qu'on a vues entre Rome & les rois; de tant de contradictions; de tant d'excommunications demandées en fecret par les uns, & bravées par les autres.

Déjà l'Eglife pouvait craindre la fcience, l'efprit & les beaux arts; ils avaient paffé de la cour du roi de Naples, *Robert*, à Florence, où ils établiffaient leur empire. L'émulation des univerfités naiffantes commençait à débrouiller quelques chaos. La moitié de l'Italie était ennemie des papes. Cependant les Italiens, plus inftruits alors que les autres nations, n'établirent jamais de fecte contre l'Eglife. Ils fefaient fouvent la guerre à la cour romaine, non à l'Eglife romaine. Les Albigeois & les Vaudois avaient commencé vers les frontières de la France. *Wiclef* s'éleva en Angleterre. *Jean Hus*, docteur de la nouvelle univerfité de Prague, & confeffeur de la reine de Bohème, femme de *Venceslas*, ayant lu les manufcrits de *Wiclef*, prêchait à Prague les opinions de cet Anglais. Rome ne s'était pas attendue que les premiers coups que lui porterait l'érudition, viendraient d'un pays qu'elle appela fi long-temps barbare. La doctrine de *Jean Hus* confiftait principalement à donner à l'Eglife les droits que le faint-fiége prétendait pour lui feul.

Le temps était favorable. Il y avait déjà, depuis la naiffance du fchifme, une fucceffion d'anti-papes des

deux côtés ; & il était assez difficile de savoir de quel côté était le Saint-Esprit.

Le trône de l'Eglise étant ainsi partagé en deux, chaque moitié en est rompue & sanglante. Il arrive la même chose à trente chaires épiscopales. Un évêque, approuvé par un pape, conteste à main armée sa cathédrale à un autre évêque confirmé par un autre pape.

A Liége, par exemple, il y a deux évêques qui se font une guerre sanglante. *Jean de Bavière*, élu par une partie du chapitre, se bat contre un autre élu ; & comme les papes opposés ne pouvaient donner que des bulles, l'évêque *Jean de Bavière* appelle à son secours *Jean*, duc de Bourgogne, avec une armée. Enfin, pour savoir à qui demeurera la cathédrale de Liége, la ville est saccagée & presque réduite en cendres.

Tant de maux, auxquels on ne remédie pour l'ordinaire que quand ils sont extrêmes, avaient produit un concile à Pise, où quelques cardinaux retirés appelaient le reste de l'Eglise. Ce concile est depuis transféré à Constance.

1409. S'il y avait une manière légale & canonique de finir le schisme qui déchirait l'Europe chrétienne, c'était l'autorité du concile de Pise.

Deux anti-papes, successeurs d'anti-papes, prêtent leur nom à cette guerre civile & sacrée. L'un est ce fier espagnol *Pierre Luna;* l'autre, *Corrario* vénitien.

Le concile de Pise les déclare tous deux indignes du trône pontifical. Vingt-quatre cardinaux, avec l'approbation du concile, élisent, le 17 juin 1409, *Philargi* né en Candie. *Philargi*, pape légitime, meurt au bout de dix mois. Tous les cardinaux qui se trouvaient à Rome, nomment, d'un commun consentement, *Balthazar Cossa*, qui prend le nom de *Jean XXIII.* Il avait été nourri à la fois dans l'Eglise & dans les armes, s'étant fait

corsaire dès qu'il fut diacre. Il s'était signalé dans des courses sur les côtes de Naples en faveur d'*Urbain*. Il acheta depuis chèrement un chapeau de cardinal, & une maîtresse, nommée *Catherine*, qu'il enleva à son mari. Il avait, à la tête d'une petite armée, repris Bologne sur les Viscontis. C'était un soldat sans mœurs; mais enfin c'était un pape canoniquement élu.

Le schisme paraissait donc fini par les lois de l'Eglise; mais la politique des princes le fesait durer; si on appelle politique cet esprit de jalousie, d'intrigue, de rapine, de crainte & d'espérance, qui brouille tout dans le monde.

Une diète était assemblée à Francfort en 1409. L'empereur *Robert* y présidait; les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, y assistaient. Mais qu'arrive-t-il? L'empereur soutenait une faction d'anti-pape; la France, une autre. L'empereur & l'Empire croyaient que c'était à eux d'assembler les conciles. La diète de Francfort traitait le concile de Pise, assemblé sans les ordres de l'Empire, de conciliabule; & on demandait un concile écuménique. Il était donc arrivé que le concile de Pise, en croyant tout terminer, avait laissé trois papes à l'Europe au lieu de deux.

Le pape canonique était *Jean XXIII*, nommé solemnellement à Rome. Les deux autres étaient *Corrario* & *Pierre Luna*: *Corrario* errant de ville en ville; *Pierre Luna* enfermé dans Avignon par l'ordre de la cour de France, qui, sans le reconnaître, conservait toujours ce fantôme, pour l'opposer aux autres dans le besoin.

Tandis que tant de papes agitent l'Europe, il y a une guerre sanglante entre les chevaliers teutons, maîtres de la Prusse & de la Pologne, pour quelques bateaux de blé. 1410.

Ces chevaliers, institués d'abord pour servir des Allemands dans les hôpitaux, étaient devenus une milice, comme celle des mammelucs.

Les chevaliers ſont battus, & perdent Thorn, Elbing, & pluſieurs villes qui reſtent à la Pologne.

L'empereur *Robert* meurt, le 10 mai, à Oppenheim *Venceslas* ſe dit toujours empereur ſans en faire aucune fonction.

JOSSE,

TRENTE-SIXIEME EMPEREUR.

1410. VENCESLAS n'était plus empereur qu'à Prague pour ſes domeſtiques. *Sigiſmond* ſon frère, roi de Hongrie, demande l'Empire. *Joſſe* margrave de Brandebourg & de Moravie, ſon couſin, le demande auſſi.

Non-ſeulement *Joſſe* diſpute l'Empire à ſon couſin, mais il lui diſpute auſſi le Brandebourg.

L'électeur palatin *Louis*, fils aîné du dernier empereur *Robert*, l'archevêque de Trèves, & les ambaſſadeurs de *Sigiſmond*, dont on compte la voix en vertu du margraviat de Brandebourg, nomment *Sigiſmond* empereur à Francfort.

Maïence, Cologne, l'ambaſſadeur de Saxe, & un député de Brandebourg pour *Joſſe*, nomment ce *Joſſe* dans la même ville.

Venceslas proteſte dans Prague contre ces deux élections. L'Allemagne a trois empereurs, comme l'Egliſe a trois papes ſans en avoir un.

SIGISMOND,

ROI DE BOHEME ET DE HONGRIE, MARGRAVE DE BRANDEBOURG,

TRENTE-SEPTIEME EMPEREUR.

LA mort de *Joſſe*, trois mois après ſon élection, délivre 1411.
l'Allemagne d'une guerre civile qu'il n'eût pu ſoutenir par lui-même, mais qu'on eût faite en ſon nom.

Sigiſmond reſte empereur de nom & d'effet.

Tous les électeurs confirment ſon élection le 21 juillet.

Les villes n'avaient alors d'évêques que par le ſort des armes; car, dans les brigues pour les élections, *Jean XXIII* approuvant un évêque, & *Corrario* un autre, la guerre civile s'enſuivait; & c'eſt ce qui arrive à Cologne comme à Liége. L'archevêque *Théodoric*, de la maiſon de Mœurs, ne prit poſſeſſion de ſon ſiége qu'après une bataille ſanglante où il avait vaincu ſon compétiteur de la maiſon de Berg.

Les chevaliers teutoniques reprennent les armes contre la Pologne. Ils étaient ſi redoutables, que *Sigiſmond* ſe ligue ſecrètement avec la Pologne contre eux. La Pologne avait cédé la Pruſſe aux chevaliers, & le grand-maître devenait inſenſiblement un ſouverain conſidérable

Sigiſmond paraît s'embarraſſer peu du grand ſchiſme 1412.
d'Occident. Il ſe voyait roi de Hongrie, margrave de Brandebourg, & empereur. Il voulait aſſurer tout à ſa poſtérité. Les Vénitiens, qui s'agrandiſſaient, avaient acquis une partie de la Dalmatie dans le temps des croiſades; il les défait dans le Frioul, & joint cette partie à la Hongrie.

D'un autre côté *Ladislas* ou *Lancelot*, ce roi de Hongrie chassé par *Sigismond*, se rend maître de Rome & de tout le pays jusqu'à Florence. Le pape *Jean XXIII* l'avait appelé d'abord, à l'exemple de ses prédécesseurs, pour le défendre, & il s'était donné un maître dangereux, de crainte d'en trouver un dans *Sigismond*. C'est cette démarche forcée de *Jean XXIII* qui lui coûta bientôt le trône pontifical.

1413. *Jean* transférait les restes du concile de Pise à Rome, pour extirper le schisme & confirmer son élection. Il devait être le plus fort à Rome. L'empereur fait convoquer le concile à Constance pour perdre le pape. On voit peu de papes italiens pris pour dupes. Celui-ci le fut à la fois par *Sigismond* & par le roi de Naples *Ladislas* ou *Lancelot*. Ce prince, maître de Rome, était devenu son ennemi, & l'empereur l'était encore davantage. L'empereur écrit aux deux anti-papes, à *Pierre Luna* alors en Arragon, & à *Corrario* réfugié à Rimini; mais ces deux papes fugitifs protestent contre son concile de Constance.

Lancelot meurt. Le pape, délivré d'un de ses maîtres, ne devait pas se mettre entre les mains de l'autre. Il va à Constance espérant la protection de *Fréderic* duc d'Autriche, héritier de la haine de la maison d'Autriche contre la maison de Luxembourg. Ce prince, à son tour protégé par le pape, accepte de lui le titre *in partibus* de général des troupes de l'Eglise, & même avec une pension de six mille florins d'or, aussi vaine que le généralat. Le pape s'unit encore avec le marquis de *Bade*, & quelques autres princes. Il entre enfin en pompe dans Constance le 28 octobre, accompagné de neuf cardinaux.

Cependant *Sigismond* est couronné à Aix-la-chapelle, & tous les électeurs font au festin royal les fonctions de leurs dignités.

1414. *Sigismond* arrive à Constance le jour de Noël, le duc de Saxe portant l'épée de l'Empire nue devant lui, le burgrave de Nuremberg, qu'il avait fait administrateur de

Brandebourg,

Brandebourg, portant le ſceptre. Le globe d'or était porté par le comte de *Cillei* ſon beau-père. Ce n'eſt pas une fonction électorale. Le pape l'attendait dans la cathédrale. L'empereur y fait la fonction de diacre à la meſſe; il y lit l'évangile; mais point de pieds baiſés, point d'étrier tenu, point de mule menée par la bride. Le pape lui préſente une épée. Il y avait trois trônes dans l'égliſe, un pour l'empereur, un pour le pape, un pour l'impératrice; l'empereur était au milieu.

Jean XXIII promet de céder le pontificat en cas que 1415. les anti-papes en faſſent autant, & dans *tous les cas où ſa dépoſition ſera utile au bien de l'Egliſe*. Cette dernière clauſe le perdait. Ou il était forcé à cette déclaration, ou le métier de pirate ne l'avait pas rendu un pape habile. *Sigiſmond* baiſe les pieds de *Jean*, dès que *Jean* eut lu cette formule qui lui ôtait le pontificat.

Sigiſmond eſt aiſément le maître du concile en l'entourant de ſoldats. Il y paraiſſait dans toute ſa gloire. On y voyait les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Maïence, l'adminiſtrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Siléſie, cent vingt-huit comtes, deux cents barons qui étaient alors quelque choſe; vingt-ſept ambaſſadeurs y repréſentèrent leurs ſouverains. On y diſputait de luxe, de magnificence : qu'on en juge par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'établir à Conſtance. On y compta cinq cents joueurs d'inſtrumens : & ce que les uſages de ce temps-là rendent très-croyable, il y eut ſept cents dix-huit courtiſannes ſous la protection du magiſtrat de la ville.

Le pape s'enfuit déguiſé en poſtillon ſur les terres de *Jean d'Autriche*, comte de Tirol. Ce prince eſt obligé de livrer le pape & de demander pardon à genoux à l'empereur.

Tandis que le pape eſt priſonnier dans un château de ce duc d'Autriche ſon protecteur, on inſtruit ſon procès.

On l'accufe de tous les crimes, on le dépofe le 29 mai; & par la fentence le concile fe réferve le droit de le punir.

Le 6 juillet de la même année 1415, *Jean Hus*, confeffeur de la reine de Bohème, docteur en théologie, eft brûlé vif par fentence des pères du concile, malgré le fauf-conduit très-formel que *Sigifmond* lui avait donné. Cet empereur le remet aux mains de l'électeur palatin, qui le conduifit au bûcher dans lequel il loua DIEU jufqu'à ce que la flamme étouffât fa voix.

Voici les propofitions principales pour lefquelles on le condamna à ce fupplice horrible. » Qu'il n'y a qu'une » Eglife catholique qui renferme dans fon fein tous les » prédeftinés; que les feigneurs temporels doivent obliger » les prêtres à obferver la loi; qu'un mauvais pape n'eft » pas vicaire de JESUS-CHRIST.

» *Croyez-vous l'univerfel* à parte rei, lui dit un cardinal? » *je crois l'univerfel* à parte mentis, répondit *Jean Hus:* » *Vous ne croyez donc pas la préfence réelle?* s'écria le » cardinal. »

Il eft manifefte qu'on voulait que *Jean* fût brûlé, & il le fut.

1416. *Sigifmond* après la condamnation du pape & de *Jean Hus*, occupé de la gloire d'extirper le fchifme, obtient, à Narbonne, des rois de Caftille, d'Arragon & de Navarre, leur renonciation à l'obédience de *Pierre de la Lune*, ou *Luna.*

Il va de là à Chambéri ériger la Savoie en duché, & en donne l'inveftiture à *Amédée VIII.*

Il va à Paris, fe met à la place du roi dans le parlement, & y fait un chevalier. On dit que c'était trop, & que le parlement fut blâmé de l'avoir fouffert. Pourquoi? fi le roi lui avait donné fa place, il devait trouver très-bon qu'il conférât un honneur qui n'eft qu'un titre.

De Paris il va à Londres. Il trouve en abordant des ſeigneurs qui avancent vers lui dans l'eau l'épée à la main, pour lui faire honneur & pour l'avertir de ne pas agir en maître. C'était un aveu des droits que pouvait donner dans l'opinion des peuples ce grand nom de céſar.

Il diſait qu'il était venu à Londres pour négocier la paix entre l'Angleterre & la France. C'était dans le temps le plus malheureux de la monarchie françaiſe, lorſque le roi anglais *Henri V* voulait avoir la France par conquête & par héritage.

L'empereur, au lieu de faire cette paix, s'unit avec l'Angleterre contre la France malheureuſe. Il l'eſt lui-même davantage en Hongrie. Les Turcs qui avaient renverſé l'empire des califes & qui menaçaient Conſtantinople, ayant inondé la terre depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, dévaſtaient la Hongrie & l'Autriche; mais ce n'était encore que des incurſions de brigands. On envoie des troupes contre eux quand ils ſe retirent.

Tandis que *Sigiſmond* voyage, le concile après avoir brûlé *Jean Hus*, cherche une autre victime dans *Jérôme de Prague. Hiéronime* ou *Jérôme de Prague*, diſciple de *Jean Hus*, qui lui était très-ſupérieur en eſprit & en éloquence, fut brûlé quelque temps après ſon maître. Il harangua l'aſſemblée avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle était intrépide. Condamné, comme *Socrate*, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame.

Les papes avaient prétendu juger les princes & les dépouiller quand ils l'avaient pu; le concile ſans pape crut avoir les mêmes droits. *Fréderic d'Autriche* avait, vers le Tirol, pris des villes que l'évêque de Trente réclamait, & il retenait l'évêque priſonnier. Le concile lui ordonne de rendre l'évêque & les villes, ſous peine d'être privé lui & ſes enfans de tous leurs fiefs de l'Egliſe & de l'Empire.

Ce *Fréderic d'Autriche*, ſouverain du Tirol, s'enfuit de Conſtance. Son frere *Erneſt* lui prend le Tirol, & l'empereur met *Fréderic* au ban de l'Empire. Tout s'accommode ſur la fin de l'année. *Fréderic* reprend ſon Tirol. & *Erneſt* ſon frère s'en tient à la Stirie qui était ſon apanage. Mais les Suiſſes, qui s'étaient ſaiſis de quelques villes de ce duc d'Autriche, les gardent & fortifient leur ligue.

1417. L'empereur retourne à Conſtance; il y donne avec la plus grande pompe l'inveſtiture de Maïence, de la Saxe, de la Poméranie, de pluſieurs principautés: inveſtiture qu'il faut prendre à chaque mutation d'empereur ou de vaſſal.

Il vend ſon électorat de Brandebourg à *Fréderic de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, pour la ſomme de quatre cents mille florins d'or, que le burgrave avait amaſſée; ſomme très-conſidérable en ce temps-là. Quelques auteurs diſent ſeulement cent mille, & ſont plus croyables.

Sigiſmond ſe réſerve, par le contrat, la faculté de racheter le Brandebourg pour la même ſomme, en cas qu'il ait des enfans.

Sentence de dépoſition prononcée dans le concile en préſence de l'empereur contre le pape *Pierre Luna*. déclaré dans la ſentence *parjure*, *perturbateur du repos public*, *hérétique*, *rejeté de* DIEU, *& opiniâtre*. La qualité d'opiniâtre était la ſeule qu'il méritât bien.

L'empereur propoſe au concile de réformer l'Egliſe avant de créer un pape. Pluſieurs prélats crient à l'hérétique, & on fait un pape ſans réformer l'Egliſe.

Vingt-trois cardinaux & trente-trois prélats du concile, députés des nations, s'aſſemblent dans un conclave. C'eſt le ſeul exemple que d'autres prélats, que des cardinaux aient eu droit de ſuffrage, depuis que le ſacré collége s'était réſervé à lui ſeul l'élection des papes; car *Grégoire VII* fut élu par l'acclamation du peuple.

On élit le 11 novembre *Othon Colonne*, qui change ce beau nom contre celui de *Martin*; c'eſt de tous les papes celui dont la conſécration a été la plus auguſte. Il fut conduit à l'égliſe par l'empereur & l'électeur de Brandebourg qui tenaient les rênes de ſon cheval, ſuivis de cent princes, des ambaſſadeurs de tous les rois, & d'un concile entier.

Au milieu de ce vaſte appareil d'un concile & parmi 1184.
tant de ſoins apparens de rendre la paix à l'Egliſe, & à l'Empire ſa dignité, quelle fut la principale occupation de *Sigiſmond?* celle d'amaſſer de l'argent.

Non content de vendre ſon électorat de Brandebourg, il s'était hâté, pendant la tenue du concile, de vendre à ſon profit quelques villes qu'il avait confiſquées à *Fréderic d'Autriche.* L'accommodement fait, il fallait les reſtituer. Cet embarras & la diſette continuelle d'argent où il était, mêlaient de l'aviliſſement à ſa gloire.

Le nouveau pape *Martin V* déclare *Sigiſmond* roi des Romains, en ſuppléant aux défauts de formalité, qui ſe trouvèrent dans ſon élection à Francfort.

Le pape, ayant promis de travailler à la réformation de l'Egliſe, publie quelques conſtitutions touchant les revenus de la chambre apoſtolique & les habits des clercs.

Il accorde à l'empereur le dixième de tous les biens eccléſiaſtiques d'Allemagne pendant un an, pour l'indemniſer des frais du concile; & l'Allemagne en murmura.

Troubles apaiſés cette année dans la Hollande, le Brabant & le Hainaut. Tout ce qui en réſulte d'important pour l'hiſtoire, c'eſt que *Sigiſmond* reconnaît que la province de Hainaut ne relève pas de l'Empire. Un autre empereur pouvait enſuite admettre le contraire. Le Hainaut avait autrefois, comme on a vu, relevé quelque temps d'un évêque de Liége.

Comme le droit féodal n'eſt point un droit naturel, que ce n'eſt point la poſſeſſion d'une terre qu'on cultive,

mais une prétention fur des terres cultivées par autrui, il a toujours été le fujet de mille difputes indécifes.

1419. De plus grands troubles s'élevaient en Bohème. Les cendres de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague* excitaient un incendie.

Les partifans de ces deux infortunés voulurent foutenir leur doctrine & venger leur mort. Le célèbre *Jean Ziska* fe met à la tête des huffites, & tâche de profiter de la faibleffe de *Venceslas*, du fanatifme des Bohémiens, & de la haine qu'on commence à porter au clergé, pour fe faire un parti puiffant & s'établir une domination.

Venceslas meurt en Bohème prefque ignoré. *Sigifmond* a donc à la fois l'Empire, la Hongrie, la Bohème, la fuzeraineté de la Siléfie ; & s'il n'avait pas vendu fon électorat de Brandebourg, il pouvait fonder la plus puiffante maifon d'Allemagne.

1420. C'eft contre ce puiffant empereur que *Jean Ziska* fe foutient, & lui fait la guerre dans fes Etats patrimoniaux. Les moines étaient le plus fouvent les victimes de cette guerre ; ils payaient de leur fang la cruauté des pères de Conftance.

Jean Ziska fait foulever toute la Bohème. Pendant ce temps, il y a de grands troubles en Danemarck au fujet du duché de Slefvich. Le roi *Eric* s'empare de ce duché ; mais la guerre des huffites eft bien plus importante & regarde de plus près l'Empire.

Sigifmond affiége Prague ; *Jean Ziska* le met en déroute & lui fait lever le fiége ; un prêtre marchait avec lui à la tête des huffites, un calice à la main, pour marquer qu'ils voulaient communier fous les deux efpèces.

Un mois après, *Jean Ziska* bat encore l'empereur. Cette guerre dura feize années. Si l'empereur n'avait

pas violé son sauf-conduit, tant de malheurs ne seraient pas arrivés.

Il y avait long-temps qu'on ne fesait plus de croisades que contre les chrétiens. *Martin V* en fait prêcher une en Allemagne contre les hussites, au lieu de leur accorder la communion avec du vin. 1421.

Un évêque de Trèves marche à la tête d'une armée de croisés contre *Jean Ziska* qui, n'ayant pas avec lui plus de douze cents hommes, taille les croisés en pièces.

L'empereur marche encore vers Prague, & est encore battu.

Coribut, prince de Lithuanie, vient se joindre à *Ziska*, dans l'espérance d'être roi de Bohème. *Ziska*, qui méritait de l'être, menace d'abandonner Prague. 1422.

Le mot *Ziska* signifiait *borgne* en langue esclavonne, & on appelait ainsi ce guerrier, comme *Horatius* avait été nommé *Coclès*. Il méritait alors celui d'*aveugle*, ayant perdu les deux yeux; & ce *Jean l'aveugle* était bien un autre homme que l'autre *Jean l'aveugle* père de *Sigismond*. Il croyait, malgré la perte de ses yeux, pouvoir régner, puisqu'il pouvait combattre & être chef de parti.

L'empereur, chassé de la Bohème par les vengeurs de *Jean Hus*, a recours à sa ressource ordinaire, celle de vendre des provinces. Il vend la Moravie à *Albert* duc d'Autriche; c'était vendre ce que les hussites possédaient alors. 1423.

Procope, surnommé *le rasé*, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, devenu l'œil & le bras de *Jean Ziska*, défend la Moravie contre les Autrichiens.

1424. Non-feulement *Ziska l'aveugle* fe foutient malgré l'empereur, mais encore malgré *Coribut* fon défenfeur, devenu fon rival. Il défait *Coribut* après avoir vaincu l'empereur.

Sigifmond pouvait au moins profiter de cette guerre civile entre fes ennemis; mais, dans ce temps-là même, il eft occupé à des noces. Il affifte avec pompe dans Presbourg au mariage d'un roi de Pologne, tandis que *Ziska* chaffe fon rival *Coribut*, & entre dans Prague en triomphe.

Ziska meurt d'une maladie contagieufe au milieu de fon armée. Rien n'eft plus connu que la difpofition qu'on prétend qu'il fit de fon corps en mourant. *Je veux qu'on me laiffe en plein champ*, dit-il; *j'aime mieux être mangé des oifeaux que des vers; qu'on faffe un tambour de ma peau : on fera fuir nos ennemis au fon de ce tambour.*

Son parti ne meurt point. Ce n'était pas *Ziska*, mais le fanatifme qui l'avait formé. *Procope le rafé* fuccède à fon gouvernement & à fa réputation.

1425.
1426. La Bohème eft divifée en plufieurs factions, mais toutes réunies contre l'empereur, qui ne peut fe refaifir des ruines de fa patrie. *Coribut* revient, & eft déclaré roi. *Procope* fait la guerre à cet ufurpateur & à *Sigifmond*. Enfin, l'Empire fournit une armée de près de cent mille hommes à l'empereur, & cette armée eft entièrement défaite. On dit que les foldats de *Procope*, qu'on appelait les *Taborites*, fe fervirent, dans cette grande bataille, de haches à deux tranchans, & que cette nouveauté leur donna la victoire.

1427. Pendant que l'empereur *Sigifmond* eft chaffé de la Bohème, & que les étincelles, forties des cendres de *Jean Hus*, embrafent ce pays, la Moravie & l'Autriche, les guerres entre le roi de Danemarck & le Holftein continuent. Lubeck, Hambourg, Vifmar, Stralfund, font déclarées contre lui. Quelle était donc l'autorité de

l'empereur *Sigismond?* il prenait le parti du Danemarck; il écrivait à ces villes pour leur faire mettre bas les armes, & elles ne l'écoutaient pas.

Il semble avoir perdu son crédit comme empereur, ainsi qu'en qualité de roi de Bohème.

Il fait marcher encore une armée dans son pays, & cette armée est encore battue par *Procope. Coribut*, qui se disait roi de Bohème, est mis dans un couvent par son propre parti, & l'empereur n'a plus de parti en Bohème.

On voit que *Sigismond* était très-mal secouru de l'Empire, & qu'il ne pouvait armer les Hongrois. Il était chargé de titres & de malheurs. Il ouvre enfin dans Presbourg des conférences pour la paix avec ses sujets. Le parti nommé *des orphelins*, qui était le plus puissant à Prague, ne veut aucun accommodement, & répond *qu'un peuple libre n'a pas besoin de roi.* 1428.

Procope le rasé, à la tête de son régiment de frères, (semblable à celui que *Cromwell* forma depuis) suivi de ses orphelins, de ses taborites, de ses prêtres, qui portaient un calice, & qui conduisaient les calistins, continue à battre par-tout les impériaux. La Misnie, la Lusace, la Silésie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg, sont ravagés. Une grande révolution était à craindre. *Procope* se sert de retranchemens de bagages avec succès contre la cavalerie allemande. Ces retranchemens s'appellent des *Tabors.* Il marche avec ces tabors; il pénètre aux confins de la Franconie. 1429. 1430.

Les princes de l'Empire ne peuvent s'opposer à ces irruptions; ils étaient en guerre les uns contre les autres. Que fesait donc l'empereur? il n'avait su que tenir un concile & laisser brûler deux prêtres.

Amurat II dévaste la Hongrie pendant ces troubles. L'empereur veut intéresser pour lui le duc de Lithuanie,

& le créer roi ; il ne peut en venir à bout : les Polonais l'en empêchent.

1431. Il demande encore la paix aux huſſites, il ne peut l'obtenir ; & ſes troupes ſont encore battues deux fois. L'électeur de Brandebourg & le cardinal *Julien*, legat du pape, ſont défaits la ſeconde fois à Riſemberg d'une manière ſi complète, que *Procope* parut être le maître de l'Empire intimidé.

Enfin, les Hongrois, qu'*Amurat II* laiſſe reſpirer, marchent contre le vainqueur, & ſauvent l'Allemagne qu'ils avaient autrefois dévaſtée.

Les huſſites, repouſſés dans un endroit, ſont formidables dans tous les autres. Le cardinal *Julien*, ne pouvant faire la guerre, veut un concile, & propoſe d'y admettre des prêtres huſſites.

Le concile s'ouvre à Bâle le 23 mai.

1432. Les pères donnent aux huſſites des ſaufs-conduits pour deux cents perſonnes.

Le concile de Bâle, tenu ſous *Eugène IV*, n'était qu'une prolongation de pluſieurs autres indiqués par le pape *Martin V*, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne. Les pères commencent par déclarer que le pape n'a ni le droit de diſſoudre leur aſſemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur doit être ſoumis ſous peine de punition. Les conciles ſe regardaient comme les états généraux de l'Europe, juges des papes & des rois. On avait détrôné *Jean XXIII* à Conſtance, on voulait à Bâle faire rendre compte à *Eugène IV*.

Eugène, qui ſe croyait au-deſſus du concile, le diſſout, mais en vain. Il s'y voit cité pour y comparaître, plutôt que pour y préſider ; & *Sigiſmond* prend ce temps pour s'aller faire inutilement couronner en Lombardie, & enſuite à Rome.

Il trouve l'Italie puiſſante & diviſée. *Philippe Viſconti* régnait ſur le Milanais & ſur Gènes, malheureuſe rivale de Veniſe, qui avait perdu ſa liberté, & qui ne cherchait plus que des maîtres. Le duc de Milan & les Vénitiens ſe diſputaient Vérone & quelques frontières. Les Florentins prenaient le parti de Veniſe. Lucques, Sienne étaient pour le duc de Milan. *Sigiſmond* eſt trop heureux d'être protégé par ce duc pour aller recevoir à Rome la vaine couronne d'empereur. Il prend enſuite le parti du concile contre le pape, comme il avait fait à Conſtance. Les pères déclarent ſa ſainteté contumace, & lui donnent ſoixante jours pour ſe reconnaître, après quoi on le dépoſera.

Les pères de Bâle voulaient imiter ceux de Conſtance. Mais les exemples trompent. *Eugène* était puiſſant à Rome, & les temps n'étaient pas les mêmes.

Les députés de Bohème ſont admis au concile. *Jean* 1433.
Hus & *Jérôme* avaient éte brûlés à Conſtance. Ses ſectateurs ſont reſpectés à Bâle : ils y obtiennent que leurs voix ſeront comptées. Les prêtres huſſites qui s'y rendent, n'y marchent qu'à la ſuite de ce *Procope le raſé*, qui vient avec trois cents gentilshommes armés ; & les pères diſaient : *Voilà le vainqueur de l'Egliſe & de l'Empire.* Le concile leur accorde la permiſſion de boire en communiant, & on diſpute ſur le reſte. L'empereur arrive à Bâle ; il y voit tranquillement ſon vainqueur, & s'occupe du procès qu'on fait au pape.

Tandis qu'on argumente à Bâle, les huſſites de Bohème, joints aux Polonais, attaquent les chevaliers teutons : & chaque parti croit faire une guerre ſainte. Tous les ravages recommencent ; les huſſites ſe font la guerre entre eux.

Procope quitte le concile qu'il intimidait, pour aller ſe battre en Bohème contre la faction oppoſée. Il eſt tué dans un combat près de Prague.

La faction victorieuse fait ce que l'empereur n'aurait osé faire ; elle condamne au feu un grand nombre de prisonniers. Ces hérétiques, armés si long-temps pour venger la cendre de leur apôtre, se livrent aux flammes les uns les autres.

1434. Si les princes de l'Empire laissaient leur chef dans l'impuissance de se venger, ils ne négligeaient pas toujours le bien public. *Louis de Bavière*, duc d'Ingolstadt, ayant tyrannisé ses vassaux, abhorré de ses voisins, & n'étant pas assez puissant pour se défendre, est mis au ban de l'Empire ; & il obtient sa grace en donnant de l'argent à *Sigismond.*

L'empereur était alors si pauvre qu'il accordait les plus grandes choses pour les plus petites sommes.

Le dernier de la branche électorale de Saxe, de l'ancienne maison d'Ascanie, meurt sans enfans. Plusieurs parens demandent la Saxe : & il n'en coûte que cent mille florins au marquis de Misnie *Fréderic le belliqueux* pour l'obtenir. C'est de ce marquis de Misnie, landgrave de Thuringe, que descend la maison de Saxe si étendue de nos jours.

1435. L'empereur, retiré en Hongrie, négocie avec ses sujets de Bohème. Les états lui fixent des conditions auxquelles il pourra être reconnu, & entre autres, ils demandent qu'il n'altère plus la monnaie. Cette clause fait sa honte, mais honte commune avec trop de princes de ces temps-là. Les peuples ne sont soumis à des souverains ni pour être tyrannisés, ni pour être volés.

Enfin l'empereur ayant accepté les conditions, les Bohémiens se soumettent à lui & à l'Eglise. Voilà un vrai contrat passé entre le roi & le peuple.

1436. *Sigismond* rentre dans Prague & y reçoit un nouvel
1437. hommage, comme tenant nouvellement la couronne

du choix de la nation. Après avoir apaisé le reste des troubles, il fait reconnaître en Bohème le duc *Albert d'Autriche* son gendre pour héritier du royaume. C'est le dernier événement de sa vie, qui finit en décembre 1437.

ALBERT II D'AUTRICHE,

TRENTE-HUITIEME EMPEREUR.

IL parut alors que la maison d'Autriche pouvait être 1438.
déjà la plus puissante de l'Europe. *Albert II* gendre de *Sigismond*, se vit roi de Bohème & de Hongrie, duc d'Autriche, souverain de beaucoup d'autres pays, & empereur. Il n'était roi de Hongrie & de Bohème que par élection : mais quand le père & l'aïeul ont été élus, le petit-fils se fait aisément un droit héréditaire.

Le parti des hussites, qu'on nommait les *Calistins*, élit pour roi *Casimir*, frère du roi de Pologne. Il faut combattre. L'armée de l'empereur commandée par *Albert l'Achille*, alors burgrave de Nuremberg, & depuis électeur de Brandebourg, assure par des victoires la couronne de Bohème à *Albert II d'Autriche*.

Dans une grande diète à Nuremberg, on réforme l'ancien tribunal des austrègues ; remède invente, comme on a vu, pour prévenir l'effusion de sang dans les querelles des seigneurs. L'offensé doit nommer trois princes pour arbitres ; ils doivent être approuvés par les états de l'Empire, & juger dans l'année.

On divise l'Allemagne en quatre parties, nommées *cercles*, Bavière, Rhin, Suabe & Vestphalie. Les terres électorales ne sont pas comprises dans ces quatre cercles, chaque électeur croyant de sa dignité de gouverner son Etat sans l'assujettir à ce réglement. Chaque cercle a un directeur & un duc ou général, & chaque membre

du cercle eſt taxé à un contingent en hommes ou en argent pour la ſureté publique.

On abolit dans cette diète cette ancienne loi veimique qui ſubſiſtait encore en quelques endroits de la Veſtphalie; loi qui n'en mérite pas le nom, puiſque c'était l'oppoſé de toutes les lois. Elle s'appelait le *jugement ſecret*, & conſiſtait à condamner un homme à mort, ſans qu'il en ſût rien. Elle fut inſtituée, comme nous l'avons vu, par *Charlemagne* contre les Saxons.

Cette manière de juger, qui n'eſt qu'une manière d'aſſaſſiner, a été pratiquée dans pluſieurs Etats, & ſurtout à Veniſe, lorſqu'un danger preſſant, ou qu'un intérêt d'Etat, ſupérieur aux lois, pouvait ſervir d'excuſe à cette barbarie. Mais le décret de la diète abolit en vain cette loi exécrable: le tribunal ſecret ſubſiſte toujours. Les juges ne ceſsèrent point de nommer leurs aſſeſſeurs. Ils osèrent même citer l'empereur *Fréderic III*. Il n'y a point d'excès à quoi ne puiſſe ſe porter une compagnie qui croit n'avoir point de compte à rendre. Cette cour infame ne fut pleinement détruite que par *Maximilien I*.

1439. D'un côté, le concile de Bâle continue à troubler l'Occident: de l'autre, les Turcs & les Tartares, qui ſe diſputent l'Orient, portent leurs dévaſtations aux frontières de la Hongrie.

L'empereur grec *Jean Paléologue*, auquel il ne reſtait guère plus que Conſtantinople, croit en vain pouvoir obtenir du ſecours des chrétiens. Il s'humilie juſqu'à venir dans Rome ſoumettre l'Egliſe grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, oppoſé par *Eugène IV* au concile de Bâle, que *Jean Paléologue* & ſon patriarche furent d'abord reçus. L'empereur grec & ſon clergé, dans leur ſoumiſſion réelle, gardèrent en apparence la majeſté de leur Empire, & la dignité de leur Egliſe. Aucun de ces fugitifs ne baiſa les pieds du pape; ils avaient en

horreur cette cérémonie, reçue par les empereurs d'Occident, qui ſe diſaient ſouverains du pape. Cependant on avait, dans les premiers ſiècles, baiſé les pieds des évêques grecs.

Paléologue & ſes prélats ſuivent le pape, de Ferrare à Florence. Il y eſt ſolemnellement décidé & convenu par les repréſentans des Egliſes latine & grecque, *que le ſaint Eſprit procède du Père & du Fils par la production d'inſpiration; que le Père communique tout au Fils, excepté la paternité; & que le Fils a de toute éternité la vertu productive, par laquelle le ſaint Eſprit procède du Fils comme du Père.*

Le grand point intéreſſant & glorieux pour Rome était l'aveu de ſa primatie. Le pape fut ſolemnellement reconnu, le 6 juillet, pour le chef de l'Egliſe univerſelle.

Cette union des Grecs & des Latins fut, à la vérité, déſavouée bientôt après par toute l'Egliſe grecque. La victoire du pape *Eugène* fut auſſi vaine que les ſubtilités métaphyſiques ſur leſquelles on diſputait.

Dans le même temps qu'il rend ce ſervice aux Latins, & qu'il finit, autant qu'il eſt en lui, le ſchiſme de l'Orient & de l'Occident, le concile de Bâle le dépoſe du pontificat, le déclare *rebelle*, *ſimoniaque*, *ſchiſmatique*, *hérétique & parjure.*

Il faut avouer que les pères de Bâle agirent quelquefois comme des factieux imprudens, & qu'*Eugène* ſe conduiſit comme un homme habile. Mais c'était un grand exemple des inconſéquences qui gouvernent le monde, que la religion chrétienne étant née & détruite en Judée, le chef de cette religion, ſouverain à Rome, fût jugé & condamné en Suiſſe.

On ne doit pas oublier que *Paléologue*, de retour à Conſtantinople, fut ſi odieux à ſon Egliſe, pour l'avoir ſoumiſe à Rome, que ſon propre fils lui refuſa la ſépulture.

Cependant les Turcs avancent juſqu'à Semendria en Hongrie. Au milieu de ces alarmes, *Albert d'Autriche*,

dont on attendait beaucoup, meurt le 27 octobre, laissant l'Empire affaibli, comme il l'avait trouvé, & l'Europe malheureuse.

FREDERIC D'AUTRICHE,

TROISIEME DU NOM,

TRENTE-NEUVIEME EMPEREUR.

1440. ON s'assemble à Francfort, selon la coutume, pour le choix d'un roi des Romains. Les Etats de Bohème, qui étaient sans souverain, jouissent avec les autres électeurs du droit de suffrage; privilége qui n'a jamais été donné qu'à la Bohème.

Louis, landgrave de Hesse, refuse la couronne impériale. On en voit plusieurs exemples dans l'histoire. L'Empire passait depuis long-temps pour une épouse sans dot, qui avait besoin d'un mari très-riche.

Fréderic d'Autriche duc de Styrie, fils d'*Ernest*, qui était bien moins puissant que le landgrave de Hesse, n'est pas si difficile.

Dans la même année, *Albert*, duc de Bavière, refuse la couronne de Bohème qu'on lui offre : mais ce nouveau refus vient d'un motif qui doit servir d'exemple aux princes. La veuve de l'empereur roi de Bohème & de Hongrie, duc d'Autriche, venait d'accoucher d'un posthume nommé *Ladislas. Albert de Bavière* crut qu'on devait avoir égard au sang de ce pupille. Il regarda la Bohème comme l'héritage de cet enfant. Il ne voulut pas le dépouiller. L'intérêt ne gouverne pas toujours les souverains. Il y a aussi de l'honneur parmi eux; & ils devraient songer que cet honneur, quand il est assuré, vaut mieux qu'une province incertaine.

A-

A l'exemple du bavarois, l'empereur *Fréderic III* refuse aussi la couronne de Bohème. Voilà ce que fait l'exemple de la vertu. *Fréderic III* ne veut pas être moins généreux que le duc de Bavière. Il se charge de la tutelle de l'enfant *Ladislas*, qui devait, par le droit de naissance, posséder la haute Autriche, où est Vienne, & qui était appelé au trône de la Bohème & de la Hongrie par le choix des peuples, qui respectaient en lui le sang dont il sortait.

Concile de Freisingen dans lequel on prive de la sépulture tous ceux qui seront morts en combattant dans un tournoi, ou qui ne se seront point confessés dans l'année. Ces décrets grossiers & ridicules n'ont jamais de force.

Grande diète à Maïence. L'anti-pape *Amédée* de Savoie, 1441.
Felix, créé par le concile de Bâle, envoie un légat *à latere* à cette diète; on lui fait quitter sa croix & la pourpre qu'*Amédée* lui a donnée. Cet *Amédée* était un homme bizarre qui, ayant renoncé à son duché de Savoie pour la vie molle d'ermite, quittait sa retraite de Ripaille pour être pape. Les pères du concile de Bâle l'avaient élu quoiqu'il fût séculier. Ils avaient en cela violé tous les usages; aussi ces pères n'étaient regardés à Rome que comme des séditieux. La diète de Maïence tient la balance entre les deux papes.

L'ordre teutonique gouverne si durement la Prusse, que les peuples se donnent à la Pologne.

L'empereur élève à sa cour le jeune *Ladislas* roi de Bohème, & le royaume est administré au nom de ce jeune prince, mais au milieu des contradictions & des troubles. Tous les électeurs & beaucoup de princes viennent assister au couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Chacun avait à sa suite une petite armée. Ils mettaient alors leur gloire à paraître avec éclat dans ces jours de cérémonie; ils la mettent aujourd'hui à n'y plus paraître.

Grand exemple de la liberté des peuples du Nord. *Eric*, roi du Danemarck & de Suède, désigne son neveu

fucceffeur de fon royaume. Les Etats s'y oppofent, en difant que, par les lois fondamentales, la couronne ne doit point être héréditaire. Leur loi fondamentale eft bien différente aujourd'hui. Ils déposèrent leur vieux roi *Eric*, qui voulait être trop abfolu, & ils appelèrent à la couronne, ou plutôt à la première magiftrature du royaume *Chriftophe de Bavière.*

1443. La politique, les lois, les ufages, n'avaient rien alors
1444. de ce qu'ils ont de nos jours. On voit dans ces années la France unie avec la maifon d'Autriche contre les Suiffes. Le dauphin, depuis *Louis XI*, marche contre les Suiffes, dont la France devait défendre la liberté. Les auteurs parlent d'une grande victoire que le dauphin remporta près de Bâle; mais s'il avait gagné une fi grande bataille, comment put-il n'obtenir qu'à peine la permiffion d'entrer dans Bâle avec fes domeftiques? Ce qui eft certain, c'eft que les Suiffes ne perdirent point la liberté pour laquelle ils combattaient, & que cette liberté fe fortifia de jour en jour malgré leurs diffentions.

Ce n'était pas contre les Suiffes qu'il fallait marcher alors; c'était contre les Turcs. *Amurat II*, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris à la prière des janiffaires. Ce turc, qu'on peut compter parmi les philofophes, était compté parmi les héros. Il pouffait fes conquêtes en Hongrie. Le roi de Pologne *Uladislas*, le fecond des *Jagellons*, venait d'être élu par les Hongrois, au mépris du jeune *Ladislas d'Autriche*, élevé toujours chez l'empereur. Il venait de conclure avec *Amurat* la paix la plus folemnelle.

Amurat & *Uladislas* la jurèrent tous deux folemnellement, l'un fur l'alcoran, l'autre fur l'évangile.

Le cardinal *Julien Céfarini*, légat du pape en Allemagne, homme fameux par fes pourfuites contre les partifans de *Jean Hus*, par le concile de Bâle, auquel il avait d'abord préfidé, par la croifade qu'il prêchait contre les Turcs,

crut que c'était une action ſainte de violer un ſerment fait à des turcs. Cette piété lui parut d'autant plus convenable, que le ſultan était alors occupé à réprimer des ſéditions en Aſie. Il était du devoir des catholiques de ne pas tenir la foi aux hérétiques ; donc c'était une plus grande vertu d'être perfide envers les Muſulmans qui ne croient qu'en DIEU. Le pape *Eugène IV*, preſſé par le légat, ordonna au roi de Hongrie *Ladislas* d'être chrétiennement parjure.

Tous les chefs ſe laiſsèrent entraîner au torrent, & ſurtout *Jean Corvin Huniade*, ce fameux général des armées hongroiſes, qui combattit ſi ſouvent *Amurat* & *Mahomet II*. *Ladislas*, ſéduit par de fauſſes eſpérances & par une morale encore plus fauſſe, ſurprit les terres du ſultan. Il le rencontra bientôt vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, & qui était autrefois la Mœſie. La bataille ſe donna près de la ville de Varnes.

Amurat portait dans ſon ſein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ſes troupes pliaient, & pria DIEU, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux lois des nations. Le roi *Ladislas* fut percé de coups. Sa tête, coupée par un janiſſaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée turque, & ce ſpectacle acheva la déroute.

Quelques-uns diſent que le cardinal *Julien*, qui avait aſſiſté à la bataille, voulant, dans ſa fuite, paſſer une rivière, y fut abymé par le poids de l'or qu'il portait ; d'autres diſent que les Hongrois même le tuèrent. Il eſt certain qu'il périt dans cette journée.

L'Allemagne devait s'oppoſer au progrès des Ottomans : 1445.
mais alors même *Fréderic III*, qui avait appelé les Français à ſon ſecours contre les Suiſſes, voyant que ces défenſeurs inondent l'Alſace & le pays Meſſin, veut chaſſer ces alliés dangereux.

Charles VII réclamait le droit de protection dans la ville de Toul, quoique cette ville fût impériale. Il exige au même titre des préfens de Metz & de Verdun. Ce droit de protection fur ces villes dans leurs befoins eft l'origine de la fouveraineté qu'enfin les rois de France en ont obtenue.

On fait fur ces frontières une courte guerre aux Français, au lieu d'en faire aux Turcs une longue, vive & bien conduite.

La guerre eccléfiaftique entre le concile de Bâle & le pape *Eugène IV* dure toujours. *Eugène* s'avife de dépofer les archevêques de Cologne & de Trèves, parce qu'ils étaient partifans du concile de Bâle. Il n'avait nul droit de les dépofer comme archevêques, encore moins comme électeurs. Mais que fait-il? il nomme à Cologne un neveu du duc de Bourgogne, il nomme à Trèves un frère naturel de ce prince; car jamais pape ne put difpofer des Etats qu'en armant un prince contre un autre.

1446. Les autres électeurs, les princes prennent le parti des deux évêques vainement dépofés. Le pape l'avait prévu; il propofe un tempérament, rétablit les deux évêques, il flatte les Allemands : & enfin l'Allemagne, qui fe tenait neutre entre l'anti-pape & lui, reconnaît *Eugène* pour feul pape légitime. Alors le concile de Bâle tombe dans le mépris, & bientôt après il fe diffout infenfiblement de lui-même.

1447. Concordat germanique. Ce concile avait du moins établi des réglemens utiles, que le corps germanique adopta dès-lors, & qu'il foutient encore aujourd'hui. Les élections, dans les églifes cathédrales & abbatiales, font rétablies.

Le pape ne nomme aux petits bénéfices que pendant fix mois de l'année.

On ne paie rien à la chambre apoftolique pour les petits bénéfices; plufieurs autres lois pareilles font confirmées par

le pape *Nicolas V*, qui par-là rend hommage à ce concile de Bâle, regardé à Rome comme un conciliabule.

Le sultan *Amurat II* défait encore les Hongrois commandés par le fameux *Huniade*. L'Allemagne, à ces funeſtes nouvelles, ne s'arme point encore. 1448.

L'Allemagne n'eſt occupée que de petites guerres. 1449.
Albert l'Achille, électeur de Brandebourg, en a une contre la ville de Nuremberg qu'il voulait ſubjuguer ; preſque toutes les villes impériales prennent la défenſe de Nuremberg, & l'empereur reſte ſpectateur tranquille de ces querelles. Il ne veut point donner le jeune *Ladiſlas* à la Bohème qui le redemande, & laiſſe ſoupçonner qu'il veut garder le bien de ſon pupille.

Ce jeune *Ladiſlas* devait être à la fois roi de Bohème, duc d'une partie de l'Autriche, de la Moravie, de la Siléſie. Ces biens auraient pu tenter enfin la vertu.

Amédée de Savoie cède enfin ſon pontificat, & redevient ermite à Ripaille.

La Bohème, la Hongrie, la haute Autriche demandent 1450.
à la fois le jeune *Ladiſlas* pour ſouverain. 1451.

Un gentilhomme, nommé *Eiſinger*, fait ſoulever l'Au- 1452.
triche en faveur de *Ladiſlas*. *Fréderic* s'excuſe toujours ſur ce que *Ladiſlas* n'eſt point majeur. Il envoie *Fréderic d'Autriche* ſon frère contre les ſéditieux, & prend ce temps-là pour ſe faire couronner en Italie.

Alfonſe d'Arragon régnait alors à Naples, & prenait les intérêts de l'empereur, parce qu'il craignait les Vénitiens trop puiſſans. Ils étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Breſcia, de Crême. Milan était au fils d'un payſan, devenu l'homme le plus conſidérable de l'Italie. C'était *François Sforze* ſucceſſeur des Viſcontis. Florence était liguée avec le pape contre *Sforze*, le ſaint-ſiége avait

recouvré Bologne. Tous les autres Etats appartenaient à divers ſeigneurs qui s'en étaient rendus maîtres. Les choſes demeurent en cet état pendant le voyage de *Fréderic III* en Italie. Ce voyage fut un des plus inutiles & des plus humilians qu'aucun empereur eût fait encore. Il fut attaqué par des voleurs ſur le chemin de Rome. On lui prit une partie de ſon bagage; il y courut riſque de la vie. Quelle manière de venir être couronné céſar & chef du monde chrétien!

Il ſe fait à Rome une innovation unique juſqu'à ce jour. *Fréderic III* n'oſait aller à Milan propoſer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. *Nicolas V* la lui donne lui-même à Rome : & cela ſeul pouvait ſervir de titre aux papes pour créer des rois lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Le pape confirme à *Fréderic III* cette tutelle du jeune *Ladiſlas* roi de Bohème, de Hongrie, duc d'Autriche ; tutelle qu'on voulait lui enlever ; & excommunie ceux qui la lui diſputent.

Cette bulle eſt tout ce que l'empereur remporte de Rome ; & avec cette bulle il eſt aſſiégé à Neuſtad en Autriche par ceux qu'il appelle rebelles, c'eſt-à-dire par ceux qui lui redemandent ſon pupille *Ladiſlas.*

Enfin il rend le jeune *Ladiſlas* à ſes peuples. On l'a beaucoup loué d'avoir été un tuteur fidèle, quoiqu'il n'eût rendu ce dépôt que forcé par les armes. Lui aurait-on fait une vertu de ne pas attenter à la vie de ſon pupille ?

1453. Cette année eſt la mémorable époque de la priſe de Conſtantinople par *Mahomet II.* Certes c'était alors qu'il eût fallu des croiſades. Mais il n'eſt pas étonnant que les puiſſances chrétiennes qui, dans ces anciennes croiſades même, avaient ravi Conſtantinople à ſes maîtres légitimes, la laiſſaſſent prendre enfin par les Ottomans. Les Vénitiens s'étaient dès long-temps emparés d'une partie de la Grece. Les Turcs avaient tout le reſte. Il ne reſtait de l'ancien

empire que la ſeule ville impériale, aſſiégée par plus de deux cents mille hommes; & dans cette ville on diſputait encore ſur la religion. On agitait s'il était permis de prier en latin; ſi la lumière du Thabor était créée ou éternelle; ſi l'on pouvait ſe ſervir de pain azyme.

Le dernier empereur *Conſtantin* avait auprès de lui le cardinal *Iſidore*, dont la ſeule préſence irritait & décourageait les Grecs. *Nous aimons mieux*, diſaient-ils, *voir ici le turban qu'un chapeau de cardinal.*

Tous les hiſtoriens, & même les plus modernes, répètent les anciens contes que firent alors les moines. *Mahomet*, ſelon eux, n'eſt qu'un barbare, qui met tout Conſtantinople à feu & à ſang, & qui, amoureux d'une *Irène* ſa captive, lui coupe la tête pour complaire à ſes janiſſaires. Tout cela eſt également faux. *Mahomet II* était mieux élevé, plus inſtruit, & ſavait plus de langues qu'aucun prince de la chrétienté. Il n'y eut qu'une partie de la ville priſe d'aſſaut par les janiſſaires. Le vainqueur accorda généreuſement une capitulation à l'autre partie, & l'obſerva fidèlement : & quant au meurtre de ſa maîtreſſe, il faut être bien ignorant des uſages des Turcs pour croire que les ſoldats ſe mêlent de ce qui ſe paſſe dans le lit d'un ſultan.

On aſſemble une diète à Ratisbonne pour tâcher de s'oppoſer aux armes ottomanes. *Philippe*, duc de Bourgogne, vient à cette diète, & offre de marcher contre les Turcs ſi on le ſeconde. *Fréderic* ne ſe trouva pas ſeulement à Ratisbonne. C'eſt cette année 1453 que l'Autriche eſt érigée en archiduché : le diplome en fait foi.

Le cardinal *Eneas Silvius*, qui fut depuis le pape *Pie II*, 1454.
légat alors en Allemagne, ſollicite tous les princes à défendre la chrétienté; il s'adreſſe aux chevaliers teutoniques, & les fait ſouvenir de leurs vœux; mais ils ne ſont occupés qu'à combattre leurs ſujets de la Poméranie & de la Pruſſe, qui ſecouent leur joug, & qui ſe donnent à la Pologne.

1455. Perſonne ne s'oppoſe donc aux conquêtes de *Mahomet II*; & par une fatalité cruelle, preſque tous les princes de l'Empire s'épuiſaient alors dans de petites guerres les uns contre les autres.

Le duché de Luxembourg était envahi par le duc de Saxe, & défendu par le duc de Bourgogne au ſujet de vingt-deux mille florins.

Le jeune *Ladislas*, roi de Hongrie & de Bohème, réclame ce duché. Il ne paraît pas que l'empereur prenne part à aucune de ces querelles. Le duché de Luxembourg reſta enfin à la maiſon de Bourgogne.

1456. Ce *Ladislas*, qui pouvait être un très-grand prince,
1457. meurt haï & mépriſé. Il s'était enfui à Vienne, quand les Turcs aſſiégeaient Belgrade. Il avait laiſſé au célèbre *Huniade* & au cordelier *Jean Capiſtran* la gloire de faire lever le ſiége.

L'empereur prend pour lui Vienne & la baſſe Autriche; le duc *Albert* ſon frère, la haute; & *Sigiſmond* leur couſin, la Carinthie.

1458. *Fréderic III* veut en vain avoir la Hongrie; elle ſe donne à *Mathias*, fils du grand *Huniade* ſon défenſeur. Il tente auſſi de régner en Bohème, & les états éliſent *George Podibrade* qui avait combattu pour eux.

1459. *Fréderic III* n'oppoſe au fils de *Huniade* & au vaillant *Podibrade* que des artifices. Ces artifices font voir ſa faibleſſe; & cette faibleſſe enhardit le duc de Bavière, le comte palatin, l'électeur de Maïence, pluſieurs princes, & juſqu'à ſon propre frère, à lui déclarer la guerre en faveur du roi de Bohème.

Il eſt battu à Eins par *Albert* ſon frère; il ne ſe tire d'affaire qu'en cédant quelques places de l'Autriche. Il

était traité par toute l'Allemagne plutôt comme membre, que comme chef de l'Empire.

Le nouveau pape *Eneas Silvius*, *Pie II*, avait convoqué 1460.
à Mantoue une assemblée de princes chrétiens pour former une croisade contre *Mahomet II;* mais les malheurs de ces anciens armemens, lorsqu'ils avaient été faits sans raison, empêchèrent toujours qu'on n'en fît de nouveaux, lorsqu'ils étaient raisonnables.

L'Allemagne est toujours désunie. Un duc d'une partie de la Bavière, dont Landshut est la capitale, songe plutôt, par exemple, à soutenir d'anciens droits sur Donavert qu'au bien général de l'Europe. Et au contraire, dans l'enthousiasme des anciennes croisades, on eût vendu Donavert pour aller à Jérusalem.

Ce duc de Bavière, *Louis*, ligué contre tous les princes de sa maison avec *Ulric* comte de Virtemberg, a une armée de vingt mille hommes.

L'empereur soutint les droits de Donavert, ville dès long-temps impériale, contre les prétentions du duc. Il se sert du fameux *Albert l'Achille*, électeur de Brandebourg, pour réprimer le duc de Bavière & sa ligue.

Autres troubles pour le comté de Holstein. Le roi de Danemarck, *Christiern*, s'en empare par droit de succession aussi-bien que de Slesvich, en donnant quelque argent aux autres héritiers, & fait hommage du Holstein à l'empereur.

Autres troubles beaucoup plus grands par la querelle 1461.
de la Bavière qui déchire l'Allemagne ; autres encore 1462.
par la discorde qui règne entre l'empereur & son frère 1463.
Albert duc de la haute Autriche. Il faut que l'empereur plie, & qu'il cède, par accommodement, le gouvernement de son propre pays de l'Autriche viennoise ou basse Autriche. Mais, sur le délai d'un paiement de quatorze

mille ducats, la guerre recommence entre les deux frères. Ils en viennent à une bataille, & l'empereur eſt battu.

Son ami *Albert l'Achille* de Brandebourg eſt auſſi, malgré ſon ſurnom, battu par le duc de Bavière. Tous ces troubles inteſtins anéantiſſent la majeſté de l'Empire, & rendent l'Allemagne très-malheureuſe.

1464. Autre aviliſſement encore. Il régnait toujours dans les nations un préjugé, que celui qui était poſſeſſeur d'un certain gage, d'un certain ſigne, avait de grands droits à un royaume. Dans le malheureux empire grec, un habit & des ſouliers d'écarlate ſuffiſaient quelquefois pour faire un empereur. La couronne de fer de *Monza* donnait des droits ſur la Lombardie; la lance & l'épée de *Charlemagne*, quand des rivaux ſe diſputaient l'Empire, attiraient un grand parti à celui qui s'était ſaiſi de ces vieilles armes. En Hongrie, il fallait avoir une certaine couronne d'or. Cet ornement était dans le tréſor de l'empereur *Fréderic*, qui ne l'avait jamais voulu rendre, en rendant aux Hongrois *Ladislas* ſon pupille.

Mathias Huniade redemande ſa couronne d'or à l'empereur, & lui déclare la guerre.

Fréderic III rend enfin ce *palladium* de la Hongrie. On fait un traité qui ne reſſemble à aucun traité. *Mathias* reconnaît *Fréderic* pour père, & *Fréderic* appelle *Mathias* ſon fils; & il eſt dit que, ſi ce prétendu fils meurt ſans enfans & ſans neveux, le prétendu père ſera roi de Hongrie. Enfin le fils donne au père ſoixante mille écus.

1465. C'était alors le temps des petiteſſes parmi les puiſſances
1466. chrétiennes. Il y avait toujours deux partis en Bohème, les catholiques & les huſſites. Le roi *George Podibrade*, au lieu d'imiter les *Scanderbeg* & les *Huniades*, favoriſe les huſſites contre les catholiques en Siléſie; & le pape *Paul II* autoriſe la révolte des Siléſiens par une bulle.

Enſuite il excommunie *Podibrade*, il le prive du royaume. Ces indignes querelles privent la chrétienté d'un puiſſant ſecours. *Mahomet II* n'avait point de muphti qui l'excommuniât.

Les catholiques de Bohème offrent la couronne de Bohème à l'empereur; mais dans une diète à Nuremberg, la plupart des princes prennent le parti de *Podibrade* en préſence du légat du pape ; & le duc *Louis de Bavière-Landshut* dit qu'au lieu de donner la Bohème à *Fréderic*, il faut donner à *Podibrade* la couronne de l'Empire. La diète ordonne qu'on entretiendra un corps de vingt mille hommes pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. L'Allemagne bien gouvernée eût pu en oppoſer trois cents mille. 1467.

Les chevaliers teutoniques, qui pouvaient imiter l'exemple de *Scanderbeg*, ne font la guerre que pour la Pruſſe : & enfin, par un traité ſolemnel, ils ſe rendent feudataires de la Pologne. Le traité fut fait à Thorn l'année précédente, & exécuté en 1467.

Le pape donne la Bohème à *Mathias Huniade*, ou *Corvin*, roi de Hongrie : c'eſt-à-dire, que le pape dont le grand intérêt était d'oppoſer une digue au progrès des Turcs, ſurtout après la mort du grand *Scanderbeg*, excite une guerre civile entre des chrétiens, & outrage l'empereur & l'Empire, en oſant dépoſer un roi électeur: car le pape n'avait pas plus de droit de dépoſer un roi de Bohème que ce prince n'en avait de donner le ſiége de Rome. 1468.

Mathias Huniade perd du temps, des troupes & des négociations, pour s'emparer de la Bohème.

L'empereur fait avec molleſſe le rôle de médiateur. Pluſieurs princes d'Allemagne ſe font la guerre; d'autres font des trèves. La ville de Conſtance s'allie avec les cantons ſuiſſes.

Un abbé de Saint-Gal unit le Tockembourg à sa riche abbaye, & il ne lui en coûte que quatorze mille florins. Les Liégeois ont une guerre malheureuse avec le duc de Bourgogne. Chaque prince est en crainte de ses voisins, il n'y a plus de centre : l'empereur ne fait rien.

1469. *Mathias Huniade* & *Podibrade* se disputent toujours la
1470. Bohème. La mort subite de *Podibrade* n'éteint point la
1471. guerre civile. Le parti hussite élit *Ladislas* roi de Pologne.
1472. Les catholiques tiennent pour *Mathias Huniade*.

La maison d'Autriche, qui devait être puissante sous *Fréderic III*, perd long-temps beaucoup plus qu'elle ne gagne. *Sigismond d'Autriche*, dernier prince de la branche du Tirol, vend au duc de Bourgogne, *Charles le téméraire*, le Brisgau, le Sundgau, le comté de Ferrete, qui lui appartenaient, pour quatre-vingts mille écus d'or. Rien n'est plus commun dans les quatorze & quinzième siècles que des Etats vendus à vil prix. C'était démembrer l'Empire, c'était augmenter la puissance d'un prince de France, qui alors possédait tous les Pays-Bas. On ne pouvait prévoir qu'un jour l'héritage de la maison de Bourgogne reviendrait à la maison d'Autriche. Les lois de l'Empire défendent ces aliénations, il y faut au moins le consentement de l'empereur ; & on néglige même de le demander.

Dans le même temps, le duc *Charles de Bourgogne* achète, environ pour le même prix, le duché de Gueldres & le comté de Zutphen.

Ce duc de Bourgogne était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, & peu de rois étaient aussi puissans que lui. Il se trouvait à la fois vassal de l'empereur & du roi de France, mais très-redoutable à l'un & à l'autre.

1473. Ce duc de Bourgogne, aussi entreprenant que l'em-
1474. pereur l'était peu, inquiète tous ses voisins, & presque

tous à la fois. On ne pouvait mieux mériter le nom de *téméraire*.

Il veut envahir le palatinat. Il attaque la Lorraine & les Suiſſes. C'eſt alors que les rois de France traitent avec les Suiſſes pour la première fois. Il n'y avait encore que huit cantons d'unis : Schvitz, Uri, Undervald, Lucerne, Zurich, Glaris, Zug & Berne.

Louis XI leur donne vingt mille francs par an, & quatre florins & demi par ſoldat tous les mois.

C'eſt toujours la deſtinée des Turcs, que les chrétiens 1475.
ſe déchirent entre eux, comme pour faciliter les conquêtes de l'empire ottoman. *Mahomet*, maître de l'Epire, du Péloponèſe, du Négrepont, fait tout trembler. *Louis XI* ne ſonge qu'à ſapper la grandeur du duc de Bourgogne dont il eſt jaloux; les provinces d'Italie, qu'à ſe maintenir les unes contre les autres; *Mathias Huniade*, qu'à diſputer la Bohème au roi de Pologne; & *Fréderic*, *III* qu'à amaſſer quelque argent dont il puiſſe un jour faire uſage pour mieux établir ſa puiſſance.

Mathias Huniade, après une bataille gagnée, ſe contente de la Siléſie & de la Moravie ; il laiſſe la Bohème & la Luſace au roi de Pologne.

Charles le téméraire envahit la Lorraine ; il ſe trouve, par cette uſurpation, maître d'un des plus beaux Etats de l'Europe, des portes de Lyon juſqu'à la mer de Hollande.

Sa puiſſance ne le ſatisfait pas ; il veut renouveler 1476.
l'ancien royaume de Bourgogne, & y enclaver les Suiſſes. Ces peuples ſe défendent contre lui, auſſi-bien qu'ils ont fait contre les Autrichiens ; ils le défont entièrement à la bataille de Grandſon ou de Morat. Leurs piques & leurs eſpadons triomphent de la groſſe artillerie & de la brillante gendarmerie de Bourgogne. Les Suiſſes étaient alors les ſeuls dans l'Europe qui combattiſſent pour la

liberté. Les princes, les républiques mêmes, comme Venise, Florence, Gènes, n'avaient presque été en guerre que pour leur agrandissement. Jamais peuple ne défendit mieux cette liberté précieuse que les Suisses. Il ne leur a manqué que des historiens.

C'est à cette bataille de Morat que *Charles le téméraire* perdit ce beau diamant, qui passa depuis au duc de Florence. Un suisse, qui le trouva parmi les dépouilles, le vendit pour un écu.

1477. *Charles le téméraire* périt enfin devant Nanci, trahi par le napolitain *Campo-Basso*, & tué, en fuyant après la bataille, par *Bausemont* gentilhomme lorrain.

Par sa mort, le duché de Bourgogne, l'Artois, le Charolais, Mâcon, Bar-sur-Seine, Lille, Douai, les villes sur la Somme, reviennent à *Louis XI* roi de France, comme des fiefs de la couronne; mais la Flandre qu'on nomme impériale, avec tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, appartenaient à la jeune princesse *Marie*, fille du dernier duc.

Ce que fit certainement de mieux *Fréderic III*, fut de marier son fils *Maximilien* avec cette riche héritière.

Maximilien épouse *Marie*, le 17 août, dans la ville de Gand, & *Louis XI*, qui avait pu la donner en mariage à son fils, lui fait la guerre. (1)

Ce droit féodal, qui n'est, dans son principe, que le droit du plus fort, & dans ses conséquences, qu'une source éternelle de discordes, allumait cette guerre contre la princesse. Le Hainaut devait-il revenir à la France? était-ce une province impériale? la France avait-elle

(1) M. de *Voltaire* suit ici l'opinion commune; mais il faut observer que la princesse était beaucoup plus âgée que le dauphin, & que les Flamands étaient si opposés à ce mariage, qu'ils condamnèrent à mort deux des principaux ministres de leur souveraine, soupçonnés de pencher pour la France, & les exécutèrent sous les yeux même de la princesse qui demandait leur grace.

des droits ſur Cambrai ? en avait-elle ſur l'Artois ? la Franche-Comté devait-elle être encore réputée province de l'Empire ? était-elle de la ſucceſſion de Bourgogne, ou reverſible à la couronne de France ? *Maximilien* aurait bien voulu tout l'héritage. *Louis XI* voulait tout ce qui était à ſa bienſéance. C'eſt donc ce mariage qui eſt la véritable origine de tant de guerres malheureuſes entre les maiſons de France & d'Autriche; c'eſt parce qu'il n'y avait point de loi reconnue que tant de peuples ont été ſacrifiés.

Louis XI s'empare d'abord des deux Bourgognes, & vers les Pays-Bas, de tout ce qu'il peut prendre dans l'Artois & dans le Hainaut.

Un prince d'Orange, de la maiſon de Châlons en Franche-Comté, tâche de conſerver cette province à *Marie*. Cette princeſſe ſe défend dans les Pays-Bas, ſans que ſon mari puiſſe lui fournir des ſecours d'Allemagne. *Maximilien* n'était encore que le mari indigent d'une héroïne ſouveraine. Il preſſe les princes allemands d'embraſſer ſa cauſe. Chacun ſongeait à la ſienne propre. Un landgrave de Heſſe enlevait un électeur de Cologne & le retenait en priſon. Les chevaliers teutons prenaient Riga en Livonie. *Mathias Huniade* était prêt à s'accommoder avec *Mahomet II*. 1478.

Enfin *Maximilien*, aidé des ſeuls Liégeois, ſe met à la tête des armées de ſa femme ; on les appelait les *armées flamandes*, quoique la Flandre proprement dite, c'eſt-à-dire le pays depuis Lille juſqu'à Gand, fût en partie aux Français. La princeſſe *Marie* eut une armée plus forte que le roi de France. 1479.

Maximilien défait les Français à la journée de Guinegaſte au mois d'août. Cette bataille n'eſt pas de celles qui décident du ſort de toute une guerre. 1480.

On négocie. Le pape *Sixte IV* envoie un légat en Flandre. On fait une trève de deux années. Où eſt, pendant tout ce temps, l'empereur *Fréderic III?* Il ne fait rien pour ſon fils ni pendant la guerre, ni pendant les négociations; mais il lui avait donné *Marie* de Bourgogne, & c'était beaucoup.

1481. Cependant les Turcs aſſiégent Rhodes; le fameux grand-maître d'*Aubuſſon*, à la tête de ſes chevaliers, fait lever le ſiége au bout de trois mois.

Mais le bacha *Acomat* aborde dans le royaume de Naples avec cent cinquante galères. Il prend Otrante d'aſſaut. Tout le royaume eſt près d'être envahi. Rome tremble. L'indolence des princes chrétiens n'échappe à ce torrent que par la mort imprévue de *Mahomet II.* Et les Turcs abandonnent Otrante.

Accord bizarre de *Jean*, roi de Danemarck & de Suède, avec ſon frère *Fréderic* duc de Holſtein. Le roi & le duc doivent gouverner le Holſtein fief de l'Empire, & Sleſvich fief du Danemarck en commun. Tous les accords ont été des ſources de guerres, mais celui-ci ſurtout.

Les cantons de Fribourg en Suiſſe & de Soleure ſe joignent aux huit autres. C'eſt un très-léger événement par lui-même. Deux petites villes ne ſont rien dans l'hiſtoire du monde; mais devenues membres d'un corps toujours libre, cette liberté les met au-deſſus des plus grandes provinces qui ſervent.

1482. *Marie de Bourgogne* meurt. *Maximilien* gouverne ſes Etats au nom du jeune *Philippe* ſon fils. Les villes des Pays-Bas ont toutes des priviléges. Ces priviléges cauſent preſque toujours des diſſentions entre le peuple qui veut les ſoutenir, & le ſouverain qui veut les faire plier à ſes volontés. *Maximilien* réduit la Zélande, Leyde, Utrecht, Nimègue.

Preſque

Presque toutes les villes se soulèvent l'une après l'autre, 1483.
mais sans concert, & sont soumisés l'une après l'autre. 1484.
Il reste toujours un levain de mécontentement. 1485.

On était si loin de s'unir contre les Turcs, que *Mathias* 1486.
Huniade roi de Hongrie, au lieu de profiter de la mort de *Mahomet II* pour les attaquer, attaque l'empereur. Quelle est la cause de cette guerre du prétendu fils contre le prétendu père ? il est difficile de la dire. Il veut s'emparer de l'Autriche. Quel droit y avait-il? ses troupes battent les impériaux, il prend Vienne : voilà son seul droit. L'empereur paraît insensible à la perte de la Basse-Autriche ; il voyage pendant ce temps-là dans les Pays-Bas, & de là il va à Francfort faire élire par tous les électeurs son fils *Maximilien* roi des Romains. On ne peut avoir moins de gloire personnelle, ni mieux préparer la grandeur de sa maison.

Maximilien est couronné à Aix-la-chapelle, le 9 avril, par l'archevêque de Cologne ; le pape *Innocent VIII* y donne son consentement, que les papes veulent toujours qu'on croie nécessaire.

L'empereur, qui a eu dans la diète de Francfort le crédit de faire son fils roi des Romains, n'a pas celui d'obtenir cinquante mille florins par mois pour recouvrer l'Autriche. C'est une de ces contradictions qu'on rencontre souvent dans l'histoire.

Ligue de Suabe pour prévenir les guerres particulières qui déchirent l'Allemagne, & qui l'affaiblissent. Ce fut d'abord un réglement de tous les princes à la diète de Francfort, une loi comminatoire qui met au ban de l'Empire tous ceux qui attaqueront leurs voisins. Ensuite tous les gentilshommes de Suabe s'associèrent pour venger les torts. Ce fut une vraie chevalerie. Ils allaient par troupes démolir des châteaux de brigands ; ils obligèrent même le duc *George de Bavière* à ne plus persécuter ses

voiſins. C'était la milice du bien public : elle ne dura pas.

1487. L'empereur fait avec *Mathias Huniade* un traité qu'un vaincu ſeul peut faire. Il lui laiſſe la Baſſe-Autriche juſqu'à ce qu'il paie au vainqueur tous les frais de la guerre ; mais feſant toujours valoir ſon titre de père, & ſe réſervant le droit de ſuccéder à ſon fils adoptif dans le royaume de Hongrie.

1488. Le roi des Romains, *Maximilien*, ſe trouve dans les Pays-Bas attaqué à la fois par les Français & par ſes ſujets. Les habitans de Bruges, ſur leſquels il voulait établir quelques impôts contre les lois du pays, s'aviſent tout d'un coup de le mettre en priſon, & l'y tiennent quatre mois ; ils ne lui rendirent ſa liberté qu'à condition qu'il ferait ſortir le peu de troupes allemandes qu'il avait avec lui, & qu'il ferait la paix avec la France.

Comment ſe peut-il faire que le miniſtère du jeune *Charles VIII*, roi de France, ne profitât pas d'une ſi heureuſe conjoncture ! Le miniſtère alors était faible.

1489. *Maximilien* épouſe ſecrètement en ſecondes noces, par procureur, la ducheſſe *Anne de Bretagne*. S'il l'eût épouſée en effet, & qu'il en eût eu des enfans, la maiſon d'Autriche preſſait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté, l'Alſace, la Bretagne, & les Pays-Bas.

1490. *Mathias Corvin Huniade* étant mort, il faut voir ſi l'empereur *Fréderic*, ſon père adoptif, lui ſuccédera en vertu des traités. *Fréderic* donne ſon droit à *Maximilien* ſon fils.

Mais *Béatrix*, veuve du dernier roi, fait jurer aux états qu'ils reconnaîtront celui qu'elle épouſera ; elle

ſe remarie auſſitôt à *Ladislas Jagellon* roi de Bohème; & les Hongrois le couronnent.

Maximilien reprend du moins ſa Baſſe-Autriche, & porte la guerre en Hongrie.

On renouvelle entre *Ladislas Jagellon* & *Maximilien* ce 1491. même traité que *Fréderic III* avait fait avec *Mathias. Maximilien* eſt reconnu héritier préſomptif de *Ladislas Jagellon* en Hongrie & en Bohème.

La deſtinée préparait ainſi de loin la Hongrie à obéir à la maiſon d'Autriche.

L'empereur dans ce temps de proſpérité fait un acte de rigueur; il met au ban de l'Empire *Albert de Bavière* duc de Munich, ſon gendre. C'eſt une choſe étonnante que le nombre des princes de cette maiſon auxquels on a fait ce traitement. De quoi s'agiſſait-il? d'une donation du Tirol, faite ſolemnellement à ce duc de Bavière par *Sigiſmond d'Autriche;* & cette donation ou vente ſecrète était regardée comme la dot de ſa femme *Cunégonde*, propre fille de l'empereur *Fréderic III.*

L'empereur prétendait que le Tirol ne pouvait pas s'aliéner: tout l'Empire était partagé ſur cette queſtion, preuve indubitable qu'il n'y avait point de lois claires; & c'eſt en effet ce qui manque le plus aux hommes.

Le ban de l'Empire, dans un tel cas, n'eſt qu'une déclaration de guerre; mais on s'accommoda bientôt. Le Tirol reſta à la maiſon d'Autriche: on fait quelques compenſations à la Bavière, & le duc de Bavière rend Ratisbonne dont il s'était emparé depuis peu.

Ratisbonne était une ville impériale. Le duc de Bavière, fondé ſur ſes anciens droits, l'avait miſe au rang de ſes Etats; elle eſt de nouveau déclarée ville impériale: il reſta ſeulement aux ducs de Bavière la moitié des droits de péages.

Le roi des Romains, *Maximilien*, qui comptait établir 1492. paiſiblement la grandeur de ſa maiſon en mariant ſa

fille *Marguerite d'Autriche* à *Charles VIII* roi de France, chez qui elle était élevée, & en époufant bientôt *Anne de Bretagne*, époufée déjà en fon nom par procureur, apprend que fa femme eft mariée en effet à *Charles VIII*, le 6 décembre 1491, & qu'on va lui renvoyer fa fille *Marguerite*. Les femmes ne font plus des fujets de guerre entre les princes, mais les provinces le font.

L'héritage de *Marie de Bourgogne* fomentait une difcorde éternelle, comme l'héritage de *Mathilde* avait fi long-temps troublé l'Italie.

Maximilien furprend Arras; il conclut enfuite une paix avantageufe, par laquelle le roi de France lui cède la Franche-Comté en pure fouveraineté, & l'Artois, le Charolais & Nogent à condition d'hommage.

Ce n'eft pas à *Maximilien* proprement qu'on cède ces pays, c'eft à *Philippe* fon fils, comme repréfentant *Marie de Bourgogne* fa mère.

Il faut avouer que nul roi des Romains ne commença fa carrière plus glorieufement que *Maximilien*. La victoire de Guinegafte fur les Français, l'Autriche reconquife, Arras prife & l'Artois gagné d'un coup de plume, le couvraient de gloire.

1493. *Fréderic III* meurt, le 19 août, âgé de foixante-dixhuit ans; il en régna cinquante-trois. Nul règne d'empereur ne fut plus long, mais ce ne fut pas le plus glorieux.

MAXIMILIEN,

QUARANTIEME EMPEREUR.

VERS le temps de l'avénement de *Maximilien* à l'Empire, l'Europe commençait à prendre une face nouvelle. Les Turcs y posſèdent déjà un vaſte terrain : les Vénitiens, qui leur oppoſent à peine une barrière, conſervaient encore Chypre, Candie, une partie de la Grèce, de la Dalmatie. Ils s'étendaient en Italie ; & la ville de Veniſe ſeule valait mieux que tous ſes domaines. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce.

Les papes étaient redevenus ſouverains de Rome, mais ſouverains très-gênés dans cette capitale ; & la plupart des terres qu'on leur avait données, & qui avaient toujours été conteſtées, étaient perdues pour eux.

La maiſon de *Gonzague* était en poſſeſſion de Mantoue, ville de la comteſſe *Mathilde ;* & jamais le ſaint-ſiége n'a poſſédé ce fief de l'Empire. Parme & Plaiſance qui ne leur avaient pas appartenu davantage, étaient entre les mains des *Sforzes* ducs de Milan. La maiſon d'*Eſte* régnait à Ferrare & à Modène. Les *Bentivoglio* avaient Bologne ; les *Bailloni*, Pérouſe ; les *Polentini*, Ravenne ; les *Manfredi*, Faenza ; les *Rimario*, Imola & Forli : preſque tout ce qu'on appelle la Romagne & le patrimoine de *St Pierre* était poſſédé par des ſeigneurs particuliers, dont la plupart avaient obtenu aiſément des diplomes de vicaires de d'Empire.

Les *Sforzes* depuis cinquante ans n'avaient pas même ai gné prendre ce titre. Florence en avait un plus beau, celui de *libre*, ſous l'admniſtration, non ſous la puiſſance des *Médicis*.

L'Etat de Savoie encore très-resserré, manquant d'argent & de commerce, était alors bien moins considéré que les Suisses.

Si des Alpes on jette la vue sur la France, on la voit commencer à renaître. Ses membres long-temps séparés se réunissent & font un corps puissant.

Le mariage d'*Anne de Bretagne* avec *Charles VIII* achève de fortifier ce royaume, accru sous *Louis XI* de la Bourgogne & de la Provence. Elle n'avait influé en rien dans l'Europe depuis la décadence de la race de *Charlemagne.*

L'Espagne, encore plus malheureuse qu'elle pendant sept cents années, reprenait en même temps une vie nouvelle. *Isabelle* & *Ferdinand* venaient d'arracher aux Maures le royaume de Grenade, & portaient leurs vues sur Naples & Sicile.

Le Portugal a été occupé d'une entreprise & d'une gloire inouie jusqu'alors. Il commençait à ouvrir une nouvelle route au commerce du monde, en apprenant aux hommes à pénétrer aux Indes par l'Océan. Voilà les sources de tous les grands événemens qui ont depuis agité l'Europe entière.

1494. Les Turcs sous *Bajazet II*, moins terribles que sous *Mahomet*, ne laissent pas de l'être encore. Ils font des incursions en Hongrie, & sur les terres de la maison d'Autriche ; mais ce ne sont que quelques vagues qui battent les rivages après une grande tempête. *Maximilien* va rassurer la Croatie & la Carniole.

Il épouse à Inspruck la nièce de *Ludovic Sforze*, ou *Louis le Maure*, usurpateur de Milan, empoisonneur de son pupille, héritier naturel. Ce n'était pas d'ailleurs une maison où la noblesse du sang pût illustrer les crimes. L'argent seul fit le mariage. *Maximilien* prit à la fois *Blanche de Sforze*, & donna l'investiture du Milanais à *Louis le maure.* L'Allemagne en fut indignée.

Dans le même temps, ce *Louis le maure* appelle auſſi *Charles VIII* en Italie, & lui donne encore de l'argent. Un duc de Milan ſoudoyer à la fois un empereur & un roi de France !

Il les trompe tous deux. Il croit qu'il pourra partager avec *Charles VIII* la conquête de Naples, & il veut que pendant que *Charles VIII* ſera en Italie, l'empereur tombe ſur la France. Ce commencement du ſeizième ſiècle eſt fameux par les intrigues les plus profondes, par les perfidies les plus noires. C'était un temps de criſe pour l'Europe, & ſurtout pour l'Italie, où pluſieurs petits princes voulaient regagner par le crime ce qui leur manquait en pouvoir.

Nouvelle chambre impériale établie à Francfort. Le 1495.
comte de Hohenzollern, aîné de la maiſon de Brandebourg, en eſt le premier préſident. C'eſt cette même chambre qui fut depuis transférée à Vorms, à Nuremberg, à Augsbourg, à Ratisbonne, à Spire, & enfin à Vetzlar, où elle a des procès à juger qui durent depuis ſa fondation.

Virtemberg érigé en duché.

Grande diſpute pour ſavoir ſi le duché de Lorraine eſt un fief de l'Empire. Le duc *René* fait hommage & ſerment de fidélité comme duc de Lorraine & de Bar, en proteſtant qu'il ne relève que pour quelques fiefs. Qui doit avoir plus de poids, ou l'hommage ou la proteſtation ?

Pendant que *Charles VIII*, appelé en Italie par *Louis le maure* & par le pape *Alexandre IV*, traverſe rapidement toute l'Italie en conquérant, & ſe rend maître du royaume de Naples ſur un bâtard de la maiſon d'Arragon, ce même *Louis le maure*, ce même pape *Alexandre IV*, s'uniſſent avec *Maximilien* & les Vénitiens pour l'en chaſſer. *Charles VIII* devait s'y attendre : il paraiſſait trop redoutable, & ne l'était pas aſſez.

1496. *Maximilien* va en Italie dès que *Charles VIII* en eſt chaſſé. Il y trouve ce qu'on y a toujours vu, la haine contre les Français & contre les Allemands, la défiance & la diviſion entre les puiſſances. Mais ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'il y arrive le plus faible. Il n'a que mille chevaux, & quatre ou cinq mille landskenets : il paraiſſait le penſionnaire de *Louis le maure*. Il écrit au duc de Savoie, au marquis de Saluces, au duc de Modène, feudataires de l'Empire, de venir le trouver & d'aſſiſter à ſon couronnement à Pavie. Tous ces ſeigneurs le refuſent ; tous lui font ſentir qu'il eſt venu trop mal accompagné ; & que l'Italie ſe croit indépendante.

Etait-ce la faute des empereurs, s'ils avaient en Italie ſi peu de crédit ? il paraît que non. Les princes, les diètes d'Allemagne ne leur fourniſſaient preſque point de ſubſides. Ils tiraient peu de choſe de leurs domaines. Les Pays-Bas n'appartenaient pas à *Maximilien*, mais à ſon fils. Le voyage d'Italie était ruineux.

1497. Le droit féodal cauſe toujours des troubles. Une diète de Vorms ayant ordonné une taxe légère pour les beſoins de l'Empire, la Friſe ne veut point payer cette taxe. Elle prétend toujours n'être point fief de l'Empire. *Maximilien* y envoie le duc de Saxe en qualité de gouverneur, pour réduire les Friſons, peuple pauvre & amoureux de ſa liberté, reſte (du moins en partie) des anciens Saxons qui avaient combattu *Charlemagne*. Ils ſe défendirent, mais non pas ſi heureuſement que les Suiſſes.

1498. *Charles VIII* venait de mourir ; & malgré les trèves, malgré les traités, *Maximilien* fait une irruption du côté de la Bourgogne ; irruption inutile, après laquelle on fait encore de nouvelles trèves. *Maximilien* perſiſtait toujours

à réclamer pour ſon fils *Philippe le beau* toute la ſucceſſion de *Marie de Bourgogne.*

Louis XII rend pluſieurs places à ce jeune prince, qui prête hommage-lige au chancelier de France dans Arras, pour le Charolais, l'Artois & la Flandre; & l'on convient de part & d'autre qu'on ſe rapportera, pour le duché de Bourgogne, à la déciſion du parlement de Paris.

Maximilien négocie avec les Suiſſes, qu'on regardait comme invincibles chez eux.

Les dix cantons alliés font une ligue avec les Griſons. *Maximilien* eſpère les regagner par la douceur. Il leur écrit une lettre flatteuſe. Les Suiſſes dans leur aſſemblée de Zurich s'écrient, *point de confiance en Maximilien.*

Les Autrichiens attaquent les Griſons. Les Suiſſes 1499. défont les Autrichiens, & ſoutiennent non-ſeulement leur liberté, mais celle de leurs alliés. Les Autrichiens ſont encore défaits dans trois combats.

L'empereur fait enfin la paix avec les dix cantons comme avec un peuple libre.

La ville impériale de Bâle, Schaffouſe, Appenzel, 1500. entrent dans l'union ſuiſſe, laquelle eſt compoſée de treize cantons.

Conſeil aulique projeté par *Maximilien.* C'eſt une image de l'ancien tribunal qui accompagnait autrefois les empereurs. Cette chambre eſt approuvée des états de l'Empire dans la diète d'Augsbourg. Il eſt libre d'y porter les cauſes, ainſi qu'à la chambre impériale: mais le conſeil aulique ayant plus de pouvoir, fait mieux exécuter des arrêts, & devient un des grands ſoutiens de la puiſſance impériale. Cette chambre ne prit ſa forme qu'en 1512.

L'Empire eſt diviſé en dix cercles. Les terres électorales y ſont compriſes, ainſi que tout le reſte de l'Empire.

Et ce réglement n'eut encore force de loi que douze ans après, à la diète de Cologne.

Les directeurs de ces dix cercles sont d'abord nommés par l'empereur. Le cercle de Bourgogne, qui comprenait toutes les terres, & même toutes les prétentions de *Philippe d'Autriche*, est dans les commencemens un cercle electif comme les neuf autres.

Naissance de *Charles-Quint* dans la ville de Gand, le 24 février, jour de *St Mathias*, ce qu'on a remarqué parce que ce jour lui fut toujours depuis favorable. Il eut d'abord le nom de duc de Luxembourg.

Dans la même année, la fortune de cet enfant se déclare. Dom *Michel* infant d'Espagne meurt, & l'infante *Jeanne*, mère du jeune prince, devient l'héritière présomptive de la monarchie.

C'est dans ce temps qu'on découvrait un nouveau monde, dont *Charles-Quint* devait un jour recueillir les fruits.

1501. *Maximilien* avait été vassal de la France pour une partie de la succession de Bourgogne. *Louis XII* demande d'être le sien pour le Milanais. Il venait de conquérir cette province sur *Louis le maure*, oncle & feudataire de l'empereur, sans que *Maximilien* eût paru s'inquiéter de la destinée d'un pays si cher à tous ses prédécesseurs.

Louis XII avait aussi conquis & partagé le royaume de Naples avec *Ferdinand* roi d'Arragon, sans que *Maximilien* s'en fût inquiété davantage.

Maximilien promet l'investiture de Milan, à condition que madame *Claude*, fille de *Louis XII* & d'*Anne de Bretagne*, épousera le jeune *Charles de Luxembourg*. Il veut déclarer le Milanais fief féminin : il n'y a certainement ni fief féminin ni fief masculin par leur nature. Tout cela dépend de l'usage insensiblement établi, qu'une fille hérite ou n'hérite pas.

Louis XII devait bien regarder en effet le Milanais comme un fief féminin, puifqu'il n'y avait prétendu que par le droit de fon aïeule *Valentine Vifconti.*

Maximilien voulait qu'un jour le Milanais & la Bretagne duffent paffer à fon petit-fils : en ce cas, *Louis XII* n'eût vaincu & ne fe fût marié que pour la maifon d'Autriche.

L'archiduc *Philippe* & fa femme *Jeanne*, fille de *Ferdinand* & d'*Ifabelle*, vont fe faire reconnaître héritiers du royaume d'Efpagne. *Philippe* y prend le titre de prince des Afturies.

Maximilien ne voit que des grandeurs réelles pour fa poftérité, & n'a guère que des titres pour lui-même ; car il n'a qu'une ombre de pouvoir en Italie, & la préféance en Allemagne. Ce n'eft qu'à force de politique qu'il peut exécuter fes moindres deffeins.

Il tente de faire un électorat de l'Autriche : il n'en 1503.
peut venir à bout.

Les électeurs conviennent de s'affembler tous les deux ans pour maintenir leurs priviléges.

L'extinction des grands fiefs en France réveillait en Allemagne l'attention des princes.

Les papes commençaient à former une puiffance temporelle, & *Maximilien* les laiffait agir.

Urbin, Camerino, & quelques autres territoires, venaient d'être ravis à leurs nouveaux maîtres par un des bâtards du pape *Alexandre VI.* C'eft ce fameux *Céfar Borgia*, diacre, archevêque, prince féculier; il employa, pour envahir fept ou huit petites villes, plus d'art que les *Alexandre*, les *Gengis* & les *Tamerlan* n'en mirent à conquérir l'Afie. Son père le pape & lui réuffirent par l'empoifonnement & le meurtre ; & le bon roi *Louis XII* avait été long-temps lié avec ces deux hommes fanguinaires, parce qu'il avait befoin d'eux. Pour l'empereur, il femblait alors perdre de vue toute l'Italie.

La ville de Lubeck déclare la guerre au Danemarck. Il semblait que Lubeck voulût alors être dans le Nord ce que Venise était dans la mer adriatique. Comme il y avait beaucoup de troubles en Suède & en Danemarck, Lubeck ne fut pas écrasée.

1504. Les querelles du Danemarck & de la Suède n'appartiennent pas à l'histoire de l'Empire ; mais il ne faut pas oublier que les Suédois ayant élu un administrateur, & que le roi de Danemarck, *Jean*, ne le trouvant pas bon, & ayant condamné les sénateurs de Suède comme rebelles & parjures, envoya sa sentence à l'empereur pour la faire confirmer.

Ce roi *Jean* avait été élu roi de Danemarck, de Suède & de Norvège ; & cependant il a besoin qu'un empereur, qui n'était pas puissant, approuve & confirme sa sentence. C'est que le roi *Jean*, avec ses trois couronnes, n'était pas puissant lui-même, & surtout en Suède dont il avait été chassé. Mais ces déférences dont on voit de temps en temps des exemples, marquent le respect qu'on avait toujours pour l'Empire. On s'adressait à lui quand on croyait en avoir besoin ; comme on s'adressa souvent au saint-siége pour fortifier des droits incertains. *Maximilien* ne manqua pas de faire valoir, au moins par des rescrits, l'autorité qu'on lui attribuait. Il manda aux états de Suède qu'ils eussent à obéir, qu'autrement il procèderait contre eux selon les droits de l'Empire.

Cette année vit naître une guerre civile entre la branche palatine & celle qui possède la Bavière. La branche palatine est condamnée d'abord dans une diète à Augs bourg. Cependant on n'en fait pas moins la guerre : triste constitution d'un Etat, quand les lois sont sans force. La branche palatine perd dans cette guerre plus d'un territoire.

On conclut à Blois un traité ſingulier entre les ambaſſadeurs de *Maximilien*, & ſon fils *Philippe* d'une part, & le cardinal d'*Amboiſe* de l'autre, au nom de *Louis XII*.

Ce traité confirme l'alliance avec la maiſon d'Autriche; alliance par laquelle *Louis XII* devait à la vérité être inveſti du duché de Milan, mais par laquelle, ſi *Louis XII* rompait le mariage de madame *Claude* avec l'archiduc *Charles de Luxembourg*, le prince aurait en dédommagement le duché de Bourgogne, le Milanais & le comté d'Aſti ; comme auſſi, en cas que la rupture vînt de la part de *Maximilien* ou de *Philippe*, prince d'Eſpagne, père du jeune archiduc, la maiſon d'Autriche cèderait non-ſeulement ſes prétentions ſur le duché de Bourgogne, mais auſſi l'Artois & le Charolais, & d'autres domaines. On a peine à croire qu'un tel traité fût ſérieux. Si *Louis XII* mariait la princeſſe, il perdait la Bretagne ; s'il rompait le mariage, il perdait la Bourgogne. On ne pouvait excuſer de telles promeſſes que par le deſſein de ne les pas tenir. C'était ſauver une imprudence par une honte. (2)

La reine de Caſtille, *Iſabelle*, meurt. Son teſtament dés- 1505.
hérite ſon gendre *Philippe*, père de *Charles de Luxembourg*, & *Charles* ne doit régner qu'à l'âge de vingt ans ; c'était pour conſerver à *Ferdinand d'Arragon* ſon mari le royaume de Caſtille.

La mère de *Charles de Luxembourg*, *Jeanne* fille d'*Iſabelle*, héritière de la Caſtille, fut, comme on ſait, ſurnommée

(2) *Anne de Bretagne*, femme de *Louis XII*, avait conſervé de l'amitié pour *Maximilien*, qui l'avait défendue contre la France. Elle haïſſait le comte d'*Angoulême* & ſa mère, & les conſeillers bretons auraient voulu empêcher l'union de la Bretagne à la France, ſachant bien qu'ils défendraient plus aiſément les priviléges de la province, ou plutôt ceux de la nobleſſe, contre les rois d'Eſpagne que contre les rois de France. La faibleſſe de *Louis XII* pour ſa femme fut la ſeule cauſe de ce traité, que la politique fit violer bientôt.

Jeanne la folle. Elle mérita dès-lors ce titre. Un ambaſſadeur d'Arragon vint à Bruxelles, & l'engagea à ſigner le teſtament de ſa mère.

1506. Accord entre *Ferdinand d'Arragon* & *Philippe.* Celui-ci conſent à régner en commun avec ſa femme & *Ferdinand;* on mettra le nom de *Ferdinand* le premier dans les actes publics, enſuite le nom de *Jeanne*, & puis celui de *Philippe;* manière ſure de brouiller bientôt trois perſonnes, auſſi le furent-elles.

Les états de la France, d'intelligence avec *Louis XII* & avec le cardinal d'*Amboiſe*, s'oppoſent au traité qui donnait madame *Claude* & la Bretagne à la maiſon d'Autriche. On fait épouſer cette princeſſe à l'héritier préſomptif de la couronne, le comte d'Angoulème, depuis *François I. Charles VIII* avait eu la femme de *Maximilien; François I* eut celle de *Charles-Quint.*

Pendant qu'on fait tant de traités en-deçà des Alpes, que *Philippe* & *Jeanne* vont en Eſpagne, que *Maximilien* ſe ménage par-tout, & épie toujours l'héritage de la Hongrie, les papes pourſuivent leur nouveau deſſein de ſe faire une grande ſouveraineté par la force des armes. Les excommunications étaient des armes trop uſées. Le pape *Alexandre VI* avait commencé; *Jules II* achève: il prend Bologne ſur les *Bentivoglio;* & c'eſt *Louis XII*, ou plutôt le cardinal d'*Amboiſe* qui l'aſſiſte dans cette entrepriſe. Il avait déjà réuni au domaine du ſaint-ſiége ce que *Céſar Borgia* avait pris pour lui. *Alexandre VI* n'avait en effet agi que pour ſon fils; mais *Jules II* conquérait pour Rome.

Le roi titulaire d'Eſpagne, *Philippe*, meurt à Burgos. Il nomme en mourant *Louis XII* tuteur de ſon fils *Charles.* Ce teſtament n'eſt fondé que ſur la haine qu'il avait pour *Ferdinand* ſon beau-père; & malgré la rupture du mariage de madame *Claude*, il croyait *Louis XII* beaucoup plus honnête-homme que ſon beau-père *Ferdinand*

le catholique, monarque très-religieux, mais très-perfide, qui avait trompé tout le monde, furtout fes parens, & particulièrement fon gendre.

Chofe étrange ! les Pays-Bas, dans cette minorité de 1507.
Charles, ne veulent point reconnaître l'empereur *Maximilien* pour régent. Ils difent que *Charles* eft français, parce qu'il eft né à Gand capitale de la Flandre dont fon père a fait hommage au roi de France. Sur ce prétexte, les dix-fept provinces fe gouvernent elles-mêmes pendant dix-huit mois, fans que *Maximilien* puiffe empêcher cet affront. Il n'y avait point alors de pays plus libre fous des maîtres que les Pays-Bas. Il s'en fallait beaucoup que l'Angleterre fût parvenue à ce degré de liberté.

Une guerre contre la maifon de Gueldre, chaffée 1508.
depuis long-temps de fes Etats, & qui en ayant recouvré une partie, combattait toujours pour l'autre, engage enfin les états à déférer la régence à *Maximilien ;* & *Marguerite d'Autriche*, fille chérie de *Maximilien*, en eft déclarée gouvernante.

Maximilien veut enfin effayer fi en fe fefant couronner à Rome, il pourra reprendre quelque crédit en Italie. L'entreprife était difficile. Les Vénitiens, devenus plus puiffans que jamais, lui déclarent hautement qu'ils l'empêcheront de pénétrer en Italie, s'il y arrive avec une efcorte trop grande. Le gouverneur de Milan pour *Louis XII* fe joint aux Vénitiens. Le pape *Jules II* lui fait dire qu'il lui accorde le titre d'empereur, mais qu'il ne lui confeille pas d'aller à Rome.

Il s'avance jufqu'à Vérone malgré les Vénitiens qui n'avaient pas affez tôt gardé les paffages. Ils lui tiennent parole, & le forcent à rebrouffer à Infpruck.

Le fameux *Alviano*, général des Vénitiens, défait entièrement la petite armée de l'empereur vers le Trentin. Les Vénitiens s'emparent de prefque toute cette province ; &

leur flotte prend Triefte, Capo-d'Iftria, & d'autres villes. L'*Alviano* rentre en triomphe dans Venife.

Maximilien alors, pour toute reffource, enjoint par une lettre circulaire à tous les états de l'Empire de lui donner le titre d'*empereur romain élu*, titre que fes fucceffeurs ont toujours pris depuis à leur avénement. L'ufage auparavant n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome.

1509. Il s'en fallait bien alors que l'Empire exiftât dans l'Italie. Il n'y avait plus que deux grandes puiffances avec beaucoup de petites. *Louis XII*, d'un côté maître du Milanais & de Gènes, & ayant une communication libre par la Provence, menaçait le royaume de Naples imprudemment partagé auparavant avec *Ferdinand d'Arragon*, qui prit tout pour lui avec la perfidie qu'on nomme politique. L'autre puiffance nouvelle était Venife, rempart de la chrétienté contre les infidèles; rempart à la vérité éboulé en cent endroits, mais réfiftant encore par les villes qui lui reftaient en Grèce, par les îles de Candie, de Chypre, par la Dalmatie. D'ailleurs elle n'était pas toujours en guerre avec l'empire ottoman; & elle gagnait beaucoup plus avec les Turcs par fon commerce, qu'elle n'avait perdu dans fes poffeffions.

Son domaine en terre ferme commençait à être quelque chofe. Les Vénitiens s'étaient emparés, après la mort d'*Alexandre VI*, de Faenza, de Rimini, de Cesène, de quelques territoires du Ferrarois & du duché d'Urbin. Ils avaient Ravenne; ils juftifiaient la plupart de ces acquifitions, parce qu'ayant aidé les maifons dépoffédées par *Alexandre VI* à reprendre leurs domaines, ils en avaient eu ces territoires pour récompenfe.

Ces républicains poffédaient depuis long-temps Padoue, Vérone, Vicence, la marche Trévifane, le Frioul. Ils avaient vers le Milanais Breffe & Bergame. *François*

Sforze

Sforze leur avait donné Crème : *Louis XII* leur avait cédé Crémone & la Guiara d'Adda.

Tout cela ne composait pas dans l'Italie un Etat si formidable que l'Europe dût y craindre les Vénitiens comme des conquérans. La vraie puissance de Venise était dans le trésor de Saint-Marc. Il y avait alors de quoi soudoyer l'empereur & le roi de France.

Au mois d'avril 1509, *Louis XII* marche contre les Vénitiens ses anciens alliés, à la tête d'une gendarmerie qui allait à quinze mille chevaux, douze mille hommes d'infanterie française, & huit mille suisses. L'empereur avance contre eux du côté de l'Istrie & du Frioul. *Jules II*, premier pape guerrier, entre à la tête de dix mille hommes dans les villes de la Romagne.

Ferdinand d'Arragon, comme roi de Naples, se déclare aussi contre les Vénitiens, parce qu'ils avaient quelques ports dans le royaume de Naples pour sureté de l'argent qu'ils avaient prêté autrefois.

Le roi de Hongrie se déclarait aussi, espérant avoir la Dalmatie. Le duc de Savoie mettait la main à cette entreprise à cause de ses prétentions sur le royaume de Chypre. Le duc de Ferrare, vassal du saint-siége, en était aussi. Enfin, hors le grand Turc, tout le continent de l'Europe veut accabler à la fois les Vénitiens.

Le pape *Jules II* avait été le premier moteur de cette singulière ligue des forts contre les faibles, si connue par le nom de *Ligue de Cambrai :* & lui qui aurait voulu fermer pour jamais l'Italie aux étrangers, en inondait ce pays.

Louis XII a le malheur de battre les Vénitiens à la journée de Guiara d'Adda d'une manière complète. Cela n'était pas bien difficile. Les armées mercenaires de Venise pouvaient bien tenir contre les autres *Condottieri* d'Italie, mais non pas contre la gendarmerie française.

Le malheur de *Louis XII* en battant les Vénitiens, était de travailler pour l'empereur. Maître de Gènes & de

Milan, il ne tenait qu'à lui de donner la main aux Vénitiens pour fermer à jamais l'entrée de l'Italie aux Allemands.

La crainte de la puiſſance de Veniſe était mal fondée. Veniſe n'était que riche ; & il fallait fermer les yeux pour ne pas voir que les nouvelles routes de commerce par le cap de Bonne-Eſpérance & par les mers de l'Amérique, allaient tarir les ſources de la puiſſance vénitienne.

Louis XII pour ſurcroît avait encore donné cent mille écus d'or à *Maximilien*, ſans leſquels cet empereur n'aurait pu marcher de ſon côté vers les Alpes.

Le 14 juin 1509 l'empereur donne dans la ville de Trente l'inveſtiture du Milanais, que le cardinal d'*Amboiſe* reçoit pour *Louis XII*. Non-ſeulement l'empereur donne ce duché au roi : mais au défaut de ſes héritiers il le donne au comte d'Angoulême *François I*. C'était le prix de la ruine de Veniſe.

Maximilien pour ce parchemin avait reçu cent ſoixante mille écus d'or. Tout ſe vendait ainſi depuis près de trois ſiècles. *Louis XII* eût pu employer cet argent à s'établir en Italie : il s'en retourne en France après avoir réduit Veniſe preſque dans ſes ſeules lagunes.

L'empereur s'avance alors du côté du Frioul, & retire tout le fruit de la victoire des Français. Mais Veniſe, pendant l'abſence de *Louis XII*, reprend courage : ſon argent lui donne de nouvelles armées. Elle fait lever à l'empereur le ſiége de Padoue : elle ſe raccommode avec *Jules II*, le promoteur de la ligue, en lui cédant tout ce qu'il demande.

Le grand deſſein de *Jules II* était *di cacciare i barbari d'Italia ;* de défaire une bonne fois l'Italie des Français & des Allemands. Les papes autrefois avaient appelé ces nations pour s'appuyer tantôt de l'une tantôt de l'autre ; *Jules* voulait un nom immortel en réparant les fautes de ſes prédéceſſeurs, en s'affermiſſant par lui-même, en

délivrant l'Italie. *Maximilien* aurait voulu aider *Jules* à chasser les Français.

Jules II se sert d'abord des Suisses, qu'il anime contre *Louis XII.* Il excite le vieux *Ferdinand* roi d'Arragon & de Naples. Il veut ménager la paix entre l'empereur & Venise; & pendant ce temps-là il songe à s'emparer de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Parme, de Plaisance. 1510.

Au milieu de tant d'intérêts divers, une grande diète se tient à Augsbourg. On y agite si *Maximilien* accordera la paix à Venise.

On y assure la liberté de la ville de Hambourg, long-temps contestée par la maison de Danemarck.

Maximilien & *Louis XII* sont encore unis; c'est-à-dire que *Louis XII* aide l'empereur à poursuivre les Vénitiens, & que l'empereur n'aide point *Louis XII* à conserver le Milanais & Gènes dont le pape le veut chasser.

Jules II accorde enfin au roi d'Arragon, *Ferdinand*, l'investiture de Naples qu'il avait promise à *Louis XII.* *Ferdinand*, maître affermi dans Naples, n'avait pas besoin de cette cérémonie : aussi ne lui en coûta-t-il que sept mille écus de redevance, au lieu de quarante-huit mille qu'on payait auparavant au saint-siége.

Jules II déclare la guerre au roi de France. Ce roi commençait donc à être bien peu puissant en Italie. 1511.

Le pape guerrier veut conquérir Ferrare, qui appartient à *Alfonse d'Este*, allié de la France. Il prend la Mirandole & Concordia chemin fesant, & les rend à la maison de Mirandole, mais comme fiefs du saint-siége. Ce sont de petites guerres : mais *Jules II* avait certainement plus de ressources dans l'esprit que ses prédécesseurs, puisqu'il trouvait de quoi faire ces guerres; & toutes les victoires des Français avaient bien peu servi, puisqu'elles ne servaient pas à mettre un frein aux entreprises du pape.

Jules II cède à l'empereur Modène dont il s'était emparé, & ne le cède que dans la crainte que les troupes qui reſtent au roi de France dans le Milanais n'en faſſent le ſiége.

1512. Enfin le pape réuſſit à faire ſigner ſecrètement à *Maximilien* une ligue avec lui & le roi *Ferdinand* contre la France. Voilà quel fruit *Louis* XII retire de ſa ligue de Cambrai & de tant d'argent donné à l'empereur.

Jules II qui voulait *cacciare i barbari d'Italia*, y introduit donc à la fois des Arragonois, des Suiſſes, des Allemands.

Gaſton de Foix, neveu de *Louis XII*, gouverneur de Milan, jeune prince qui acquit la plus grande réputation parce qu'il ſe ſoutenait avec très-peu de forces, défait tous les alliés à la bataille de Ravenne; mais il eſt tué dans ſa victoire, & le fruit de la victoire eſt perdu, ce qui arrive preſque toujours aux Français en Italie. Ils perdent le Milanais après cette célèbre journée de Ravenne, qui en d'autres temps eût donné l'empire de l'Italie. Pavie eſt preſque la ſeule place qui leur reſte.

Les Suiſſes, qui excités par le pape avaient ſervi à cette révolution, reçoivent de lui au lieu d'argent le titre de défenſeurs du ſaint-ſiége.

Maximilien continue cependant la guerre contre les Vénitiens; mais ces riches républicains ſe défendent & réparent chaque jour leurs premières pertes.

Le pape & l'empereur négocient ſans ceſſe. C'eſt cette année que *Maximilien* fait propoſer à *Jules II* de l'accepter pour ſon coadjuteur dans le pontificat. Il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'autorité impériale en Italie. C'eſt dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs romains. Sa qualité laïque n'était point une excluſion au pontificat. L'exemple récent d'*Amédée de Savoie* le juſtifiait. Le pape s'étant moqué de la propoſition de la coadjutorerie,

Maximilien songe à lui succéder: il gagne quelques cardinaux : il veut emprunter de l'argent pour acheter le reste des voix à la mort de *Jules* qu'il croit prochaine. Sa fameuse lettre à l'archiduchesse *Marguerite* sa fille en est un témoignage subsistant encore en original.

L'investiture du duché de Milan, qui trois ans auparavant avait coûté cent soixante mille écus d'or à *Louis XII*, est donnée à *Maximilien Sforze* à plus bas prix: au fils de ce *Louis le maure* que *Louis XII* avait retenu dans une prison si rude, mais si juste. Les mêmes Suisses qui avaient trahi *Louis le maure* pour *Louis XII*, ramènent le fils en triomphe dans Milan.

Jules II meurt après avoir fondé la véritable grandeur des papes, la temporelle; car pour l'autre elle diminuait tous les jours. Cette grandeur temporelle pouvait faire l'équilibre de l'Italie, & ne l'a pas fait. La faiblesse d'un gouvernement sacerdotal & le népotisme en ont été la cause.

Guerre entre le Danemarck & les villes anséatiques 1513.
Lubeck, Dantzick, Vismar, Riga. En voilà plus d'un exemple; on n'en verrait pas aujourd'hui. Les villes ont perdu, les princes ont gagné dans presque toute l'Europe: tant la vraie liberté est difficile à conserver.

Léon X, moins guerrier que *Jules II*, non moins entreprenant & plus artificieux sans être plus habile, forme une ligue contre *Louis XII* avec l'empereur, le roi d'Angleterre *Henri VIII* & le vieux *Ferdinand d'Arragon*. Cette ligue est conclue à Malines le 5 avril, par les soins de cette même *Marguerite d'Autriche* gouvernante des Pays-Bas, qui avait fait la ligue de Cambrai.

L'empereur doit s'emparer de la Bourgogne; le pape, de la Provence; le roi d'Angleterre, de la Normandie; le roi d'Arragon, de la Guienne. Il venait d'usurper la Navarre sur *Jean d'Albret* avec une bulle du pape secondée d'une armée. Ainsi les papes toujours faibles donnaient

les royaumes au plus fort : ainſi la rapacité ſe ſervit toujours des mains de la religion.

Alors *Louis XII* s'unit à ces mêmes Vénitiens qu'il avait perdus avec tant d'imprudence. La ligue du pape ſe diſſipe preſque auſſitôt que formée. *Maximilien* tire ſeulement de l'argent de *Henri VIII :* c'était tout ce qu'il voulait. Que de faibleſſe, que de tromperies, que de cruautés, que d'inconſtance, que de rapacité dans preſque toutes ces grandes affaires !

Louis XII fait une vaine tentative pour reprendre le Milanais. *La Trimouille* y marche avec peu de forces. Il eſt défait à Navarre par les Suiſſes. On craignait alors que les Suiſſes ne priſſent le Milanais pour eux-mêmes. Milan, Gènes, ſont perdues pour la France, auſſi-bien que Naples.

Les Vénitiens, qui avaient eu dans *Louis XII* un ennemi ſi mal-aviſé & ſi terrible, n'ont plus en lui qu'un allié inutile. Les Eſpagnols de Naples ſe déclarent contre eux. Ils battent leur fameux général l'*Alviano*, comme *Louis XII* l'avait battu.

De tous les princes qui ont ſigné la ligue de Malines contre la France, *Henri VIII d'Angleterre* eſt le ſeul qui tienne ſa parole. Il s'embarque avec les préparatifs & l'eſpérance des *Edouard III* & des *Henri V. Maximilien* qui avait promis une armée ſuit le roi d'Angleterre en volontaire, & *Henri VIII* donne une ſolde de cent écus par jour au ſucceſſeur des céſars, qui avait voulu être pape. Il aſſiſte à une victoire que remporte *Henri* à la nouvelle journée de Guinegaſte, nommée *la journée des éperons*, dans le même lieu où lui-même avait gagné une bataille dans ſa jeuneſſe.

Maximilien ſe fait donner enſuite une ſomme plus conſidérable : il reçoit deux cents mille écus pour faire en effet la guerre.

La France ainſi attaquée par un jeune roi riche & puiſſant, était en grand danger après la perte de ſes tréſors & de ſes hommes en Italie.

Maximilien emploie du moins une partie de l'argent de *Henri* à faire attaquer la Bourgogne par les Suiſſes. *Ulric*, duc de Virtemberg, y amène de la cavalerie allemande. Dijon eſt aſſiégé. *Louis XII* allait encore perdre la Bourgogne après le Milanais, & toujours par la main des ſuiſſes, que *la Trimouille* ne put éloigner qu'en leur promettant quatre cents mille écus au nom du roi ſon maître. Quelles ſont donc les viciſſitudes du monde, & que ne doit-on pas eſpérer & craindre puiſqu'on voit les Suiſſes, encore fumans de tant de ſang répandu pour ſoutenir leur liberté contre la maiſon d'Autriche, s'armer en faveur de cette maiſon, & qu'on verra les Hollandais agir de même!

Maximilien ſecondé des Eſpagnols entretient toujours un reſte de guerre contre les Vénitiens. C'eſt tout ce qui reſte alors de la ligue de Cambrai : elle avait changé de principe & d'objet ; les Français avaient été d'abord les héros de cette ligue, & en furent enfin les victimes. 1514.

Louis XII, chaſſé d'Italie, menacé par *Ferdinand d'Arragon*, battu & rançonné par les Suiſſes, vaincu par *Henri VIII d'Angleterre* qui feſait revivre les droits de ſes ancêtres ſur la France, n'a d'autre reſſource que d'accepter *Marie* ſœur de *Henri VIII* pour ſa ſeconde femme.

Cette *Marie* avait été promiſe à *Charles de Luxembourg*. C'était le ſort de la maiſon de France d'enlever toutes les femmes promiſes à la maiſon d'Autriche.

Le grand but de *Maximilien* eſt toujours d'établir ſa maiſon. Il conclut le mariage de *Louis*, prince de Hongrie & de Bohème, avec ſa petite-fille *Marie d'Autriche* ; & 1515.

celui de la princeſſe *Anne de Hongrie*, avec l'un de ſes deux petits-fils *Charles* ou *Ferdinand*, qui furent depuis empereurs l'un après l'autre.

C'eſt le premier contrat par lequel une fille ait été promiſe à un mari ou à un autre au choix des parens. *Maximilien* n'oublie pas dans ce contrat que ſa maiſon doit hériter de la Hongrie, ſelon les anciennes conventions avec la maiſon de Hongrie & de Bohème. Cependant ces deux royaumes étaient toujours électifs ; ce qui ne s'accorde avec ces conventions que parce qu'on eſpère que les ſuffrages de la nation ſeconderont la puiſſance autrichienne.

Charles, déclaré majeur à l'âge de quinze ans commencés, rend hommage au roi de France *François I* pour la Flandre, l'Artois & le Charolais. *Henri de Naſſau* prête ſerment au nom de *Charles*.

Nouveau mariage propoſé encore à l'archiduc *Charles*. *François I* lui promet madame *René* ſa belle-ſœur. Mais cette apparence d'union couvrait une éternelle diſcorde.

Le duché de Milan eſt encore l'objet de l'ambition de *François I* comme de *Louis XII*. Il commence ainſi que ſon prédéceſſeur par une alliance avec les Vénitiens & par des victoires.

Il prend après la bataille de Marignan tout le Milanais en une ſeule campagne. *Maximilien Sforze* va vivre obſcurément en France avec une penſion de trente mille écus. *François I* force le pape *Léon X* à lui céder Parme & Plaiſance : il lui fait promettre de rendre Modène, Reggio, au duc de Ferrare : il fait la paix avec les Suiſſes qu'il a vaincus ; & devient ainſi en une ſeule campagne l'arbitre de toute l'Italie. C'eſt ainſi que les Français commencent toujours.

Ferdinand le catholique, roi d'Arragon, grand-père de *Charles-Quint*, meurt le 23 janvier, après avoir préparé la grandeur de ſon petit-fils qu'il n'aimait pas.

Les ſuccès de *François I* raniment *Maximilien.* Il lève des troupes dans l'Allemagne avec l'argent que *Ferdinand d'Arragon* lui a envoyé avant de mourir ; car jamais les états de l'Empire ne lui en fourniſſent pour ces querelles d'Italie. Alors *Léon X* rompt les traités qu'il a faits par force avec *François I*, ne tient aucune de ſes paroles, ne rend à ce roi ni Modène ni Reggio ni Parme ni Plaiſance ; tant les papes avaient toujours à cœur ce grand deſſein d'éloigner les étrangers de l'Italie, de les détruire tous les uns par les autres, & d'acquérir par-là un droit ſur la liberté italique dont ils auraient été les vengeurs: grand deſſein digne de l'ancienne Rome, que la nouvelle ne pouvait accomplir.

L'empereur *Maximilien* deſcend par le Trentin, aſſiége Milan avec quinze mille ſuiſſes : mais ce prince qui prenait toujours de l'argent & qui en manquait toujours, n'en ayant pas pour payer les Suiſſes, ils ſe mutinent. L'empereur craint d'être arrêté par eux, & s'enfuit. Voilà donc à quoi aboutit la fameuſe ligue de Cambrai, à dépouiller *Louis XII*, & à faire enfuir l'empereur de crainte d'être mis en priſon par ſes mercenaires.

Il propoſe au roi d'Angleterre, *Henri VIII*, de lui céder l'Empire & le duché de Milan, dans le deſſein ſeulement d'en obtenir quelque argent. On ne pourrait croire une telle démarche ſi le fait n'était atteſté par une lettre de *Henri VIII.*

Autre mariage encore ſtipulé avec l'archiduc *Charles*, devenu roi d'Eſpagne. Jamais prince ne fut promis à tant de femmes avant d'en avoir une. *François I* lui donne ſa fille madame *Louiſe*, âgée d'un an.

Ce mariage qui ne réuſſit pas mieux que les autres eſt ſtipulé dans le traité de Noyon. Ce traité portait que *Charles* rendrait juſtice à la maiſon de Navarre, dépouillée par *Ferdinand le catholique*, & qu'il engagerait l'empereur ſon grand-père à faire la paix avec les Vénitiens. Ce traité n'eut pas plus d'exécution que le mariage,

quoiqu'il dût en revenir à l'empereur deux cents mille ducats que les Vénitiens devaient lui compter. *François I* devait auſſi donner à *Charles* cent mille écus par an, jufqu'à ce qu'il fût en pleine poſſeſſion du royaume d'Eſpagne. Rien n'eſt plus petit ni plus bizarre. Il ſemble qu'on voie des joueurs qui cherchent à ſe tromper.

Immédiatement après ce traité, l'empereur en fait un autre avec *Charles* ſon petit-fils & le roi d'Angleterre contre la France.

1517. *Charles* paſſe en Eſpagne. Il eſt reconnu roi de Caſtille conjointement avec *Jeanne* ſa mère.

1518. Le pape *Léon X* avait deux grands projets; celui d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais ſous le ſultan *Selim II* vainqueur de l'Egypte; l'autre était d'embellir Rome, & d'achever cette baſilique de Saint-Pierre commencée par *Jules II*, & devenue en effet le plus beau monument d'architecture qu'aient jamais élevé les hommes.

Il crut qu'il lui ſerait permis de tirer de l'argent de la chrétienté par la vente des indulgences. Ces indulgences étaient originairement des exemptions d'impôts accordées par les empereurs ou par les gouverneurs aux campagnes maltraitées.

Les papes & quelques évêques même avaient appliqué aux choſes divines ces indulgences temporelles, mais d'une manière toute contraire. Les indulgences des empereurs étaient des libéralités au peuple, & celles des papes étaient un impôt ſur le peuple; ſurtout depuis que la créance du purgatoire était généralement établie, & que le vulgaire, qui fait en tout pays au moins dix-huit parties ſur vingt, croyait qu'on pouvait racheter des ſiècles de ſupplices avec un morceau de papier acheté à vil prix. Une pareille vente publique eſt aujourd'hui un de ces ridicules qui ne tomberaient pas dans la tête la

moins sensée ; mais alors on n'en était pas plus surpris qu'on ne l'est dans l'Orient de voir des bonzes & des talopoins vendre pour une obole la rémission de tous les péchés.

Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences : on les affermait comme des droits d'entrée & de sortie. La plupart de ces comptoirs se tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le distributeur, chacun y gagnait. Jusque-là tout fut paisible en Allemagne. Les augustins qui avaient été long-temps en possession de prendre cette marotte à ferme, furent jaloux des dominicains auxquels elle fut donnée : & voici la première étincelle qui embrasa l'Europe.

Le fils d'un forgeron né à Islèbe fut celui par qui commença la révolution. C'était *Martin Luther*, moine augustin que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins & les dominicains ; mais bientôt *Luther*, après avoir décrié les indulgences, examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé : les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe, surnommé *le sage*, celui-là même qui après la mort de *Maximilien* eut le courage de refuser l'Empire, protégea *Luther* ouvertement.

Ce moine n'avait pas encore de doctrine ferme & arrêtée. Mais qui jamais en a eu ? Il se contenta dans ces commencemens de dire „ qu'il fallait communier „ avec du pain ordinaire & du vin : que le péché demeu- „ rait dans un enfant après le baptême : que la confession „ auriculaire était assez inutile : que les papes & les „ conciles ne peuvent faire des articles de foi : qu'on ne „ peut prouver le purgatoire par les livres canoniques : „ que les vœux monastiques étaient un abus : qu'enfin „ tous les princes devaient se réunir pour abolir les „ moines mendians. „

Fréderic duc & électeur de Saxe était, comme on l'a dit, le protecteur de *Luther* & de sa doctrine. Ce prince avait dit-on assez de religion pour être chrétien, assez de raison pour voir les abus, beaucoup d'envie de les réformer, & beaucoup plus peut-être encore d'entrer en partage des biens immenses que le clergé possédait dans la Saxe. Il ne se doutait pas alors qu'il travaillait pour ses ennemis, & que le riche archevêché de Magdebourg serait le partage de la maison de Brandebourg déjà sa rivale.

1519. Pendant que *Luther*, cité à la diète d'Augsbourg, se retire après y avoir comparu; qu'il en appelle au futur concile, & qu'il prépare sans le savoir la plus grande révolution qui se soit faite en Europe dans la religion depuis l'extinction du paganisme, l'empereur *Maximilien*, déjà oublié, meurt d'un excès de melon à Inspruck, le 12 janvier.

INTERREGNE JUSQU'AU 1er OCTOBRE 1520.

Les électeurs de Saxe & du palatinat gouvernent conjointement l'Empire jusqu'au jour où le futur élu sera couronné.

Le roi de France *François I*, & le roi d'Espagne *Charles d'Autriche*, briguent la couronne impériale. L'un & l'autre pouvaient faire revivre quelque ombre de l'Empire romain. Le voisinage des Turcs, devenu si redoutable, mettait les électeurs dans la nécessité dangereuse de choisir un empereur puissant. Il importait à la chrétienté que *François* ou *Charles* fût élu; mais il importait au pape *Léon X* que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être son maître. Le pape avait à craindre également dans ce temps-là *Charles*, *François*, le grand-turc, & *Luther*.

Léon X traverse autant qu'il le peut les deux concurrens. Sept grands princes doivent donner cette première

place de l'Europe dans le temps le plus critique ; & cependant on achète des voix.

Parmi ces intrigues & dans cet interrègne, les lois de l'Allemagne anciennes & nouvelles ne sont pas sans vigueur. Les Allemands donnent une grande leçon aux princes de ne pas abuser de leur pouvoir. La ligue de Suabe se rend recommandable en fesant la guerre au duc *Ulric* de Virtemberg qui maltraitait ses vassaux.

Cette ligue de Suabe est la véritable ligue du bien public. Elle réduit le duc à s'enfuir de son Etat ; mais ensuite elle vend cet Etat à vil prix à *Charles d'Autriche*. Tout se fait donc pour de l'argent ! Comment *Charles*, près de parvenir à l'Empire, dépouillait-il ainsi une maison & achetait-il pour très-peu de chose le bien d'un autre ?

Léon X veut gouverner despotiquement la Toscane.

Les électeurs s'assemblent à Francfort. Est-il bien vrai qu'ils offrirent la couronne impériale à *Fréderic* surnommé *le sage*, électeur de Saxe, ce grand protecteur de *Luther* ? fut-il solemnellement élu ? non. En quoi consiste donc son refus ? en ce que sa réputation le fesait nommer par la voix publique, qu'il donna sa voix à *Charles*, & que sa recommandation entraîna enfin les suffrages.

Charles-Quint est élu d'une commune voix, le 28 juin 1519.

CHARLES-QUINT,

QUARANTE-UNIEME EMPEREUR.

CETTE année est celle de la première capitulation dressée pour les empereurs. On se contentait auparavant du serment qu'ils fesaient à leur sacre. Un serment vague d'être juste ouvre la porte à l'injustice. Il fallait une digue plus forte contre l'abus de l'autorité d'un prince si puissant par lui-même.

Par ce contrat véritable du chef avec les membres, l'empereur promet que s'il a quelque domaine qu'il ne poſsède pas à bon titre il le reſtituera à la première ſommation des électeurs. C'eſt promettre beaucoup.

Des auteurs conſidérables prétendent qu'on lui fit jurer auſſi de réſider toujours dans l'Allemagne ; mais la capitulation porte expreſſément qu'*il y réſidera autant qu'il ſera poſſible :* exiger une choſe injuſte eût fourni un trop beau prétexte de ne pas exécuter ce qui était juſte.

Le jour de l'élection de *Charles-Quint* eſt marqué par un combat entre un évêque de Hildesheim & un duc de Brunſvick dans le duché de Lunebourg. Ils ſe diſputaient un fief ; & malgré l'établiſſement des auſtrègues, de la chambre impériale, & du conſeil aulique, malgré l'autorité des deux vicaires de l'Empire, on voyait tous les jours princes, évêques, barons, donner des combats ſanglans pour le moindre procès. Il y avait quelques lois ; mais le pouvoir coactif, qui eſt la première des lois, manquait à l'Allemagne.

L'électeur palatin porte en Eſpagne à *Charles* la nouvelle de ſon élection. Les grands d'Eſpagne ſe diſaient alors égaux aux électeurs : les pairs de France à plus forte raiſon ; & les cardinaux prenaient le pas ſur eux tous.

L'Eſpagne craint d'être province de l'Empire. *Charles* eſt obligé de déclarer l'Eſpagne indépendante. Il va en Allemagne, mais il paſſe auparavant en Angleterre pour ſe lier déjà avec *Henri VIII* contre *François I.* Il eſt couronné à Aix-la-chapelle, le 23 octobre 1520.

1520. Au temps de cet avénement de *Charles-Quint* à l'Empire, l'Europe prend inſenſiblement une nouvelle face. La puiſſance ottomane s'affermit ſur des fondemens inébranlables dans Conſtantinople.

L'empereur, roi des deux Siciles & d'Eſpagne, parait fait pour oppoſer une digue aux Turcs. Les Vénitiens craignaient à la fois le ſultan & l'empereur.

Le pape *Léon X* eſt maître d'un petit Etat, & ſent déjà que la moitié de l'Europe va échapper à ſon autorité ſpirituelle. Car dès l'an 1520, depuis le fond du Nord juſqu'à la France les eſprits étaient ſoulevés & contre les abus de l'Egliſe romaine & contre ſes lois.

François I roi de France, plus brave chevalier que grand prince, avait plutôt l'envie que le pouvoir d'abaiſſer *Charles-Quint.* Comment eût-il pu à armes & à prudence égales l'emporter ſur un empereur roi d'Eſpagne & de Naples, ſouverain des Pays-Bas, dont les frontières allaient juſqu'aux portes d'Amiens, & qui commençait à recevoir déjà dans ſes ports d'Eſpagne les tréſors d'un nouveau monde?

Henri VIII roi d'Angleterre, prétendait d'abord tenir la balance entre *Charles-Quint* & *François I.* Grand exemple de ce que pouvait le courage anglais, ſoutenu déjà des richeſſes du commerce.

On peut obſerver dans ce tableau de l'Europe que *Henri VIII*, l'un des principaux perſonnages, était un des plus grands fléaux qu'ait éprouvés la terre; deſpotique avec brutalité, furieux dans ſa colère, barbare dans ſes amours, meurtrier de ſes femmes, tyran capricieux dans l'Etat & dans la religion. Cependant il mourut dans ſon lit; & *Marie Stuart* qui n'avait qu'une faibleſſe criminelle, & *Charles I* qui n'eut à ſe reprocher que ſa bonté, ſont morts ſur l'échafaud.

Un roi plus méchant encore que *Henri VIII*, c'eſt *Chriſtiern II*, naguère réuniſſant ſous ſon pouvoir le Danemarck la Norvège & la Suède, monſtre toujours ſouillé de ſang, ſurnommé *le Néron* du Nord, puni à la fin de tous ſes crimes quoique beau-frère de *Charles-Quint*, détroné & mort en priſon dans une vieilleſſe abhorrée & mépriſée.

Voilà à peu près les principaux princes chrétiens qui figuraient en Europe quand *Charles-Quint* prit les rênes de l'Empire.

L'Italie fut plus brillante alors par les beaux arts qu'elle ne l'a jamais été ; mais jamais on ne la vit plus loin du grand but que s'était propofé *Jules II*, *di cacciare i barbari d'Italia*.

Les puiffances de l'Europe étaient prefque toujours en guerre : mais heureufement pour les peuples les petites armées qu'on levait pour un temps retournaient enfuite cultiver les campagnes ; & au milieu des guerres les plus acharnées il n'y avait pas dans l'Europe la cinquième partie des foldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaiffait point cet effort continuel & funefte qui confume toute la fubftance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreufes toujours fubfiftantes, qui en temps de paix ne peuvent être employées que contre les peuples, & qui un jour pourront être funeftes à leurs maîtres.

La gendarmerie fefait toujours la principale force des armées chrétiennes : les fantaffins étaient méprifés ; c'eft pourquoi les Allemands les appelaient *Lands-Knechte*, valets de terre. La milice des janiffaires était la feule infanterie redoutable.

Les rois de France fe fervaient prefque toujours d'une infanterie étrangère ; les Suiffes ne fefaient encore ufage de leur liberté que pour vendre leur fang, & d'ordinaire celui qui avait le plus de fuiffes dans fon armée fe croyait sûr de la victoire. Ils eurent au moins cette réputation jufqu'à la bataille de Marignan, que *François I* gagna contre eux avec fa gendarmerie quand il voulut pour la première fois defcendre en Italie.

L'art de la guerre fut plus approfondi fous *Charles-Quint* qu'il ne l'avait été encore. Ses grands fuccès, le progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par l'Océan, la conquête du Mexique & du Pérou, rendent ce fiècle éternellement mémorable.

Diète

Diète de Vorms, fameufe par le rétabliffement de la 1521.
chambre impériale qui ne fubfiftait plus que de nom.

Charles-Quint établit deux vicaires, non pas de l'Empire, mais de l'empereur. Les vicaires nés de l'Empire font Saxe & Palatin ; & leurs arrêts font irrévocables. Les vicaires de l'empereur font des régens qui rendent compte au fouverain. Ces régens furent fon frère *Ferdinand*, auquel il avait cédé fes Etats d'Autriche, le comte palatin & vingt-deux affeffeurs.

Cette diète ordonne que les ducs de Brunfvick & de Lunebourg d'un côté, & les évêques d'Hildesheim & de Minden de l'autre, qui fe fefaient la guerre, comparaîtront ; ils méprifent cet arrêt : on les met au ban de l'Empire, & ils méprifent ce ban. La guerre continue entre eux. La puiffance de *Charles-Quint* n'eft pas encore affez grande pour donner de la force aux lois. Deux évêques armés & rebelles n'indifpofent pas médiocrement les efprits contre l'Eglife & contre les biens de l'Eglife.

Luther vient à cette diète avec un fauf-conduit de l'empereur ; il ne craignait pas le fort de *Jean Hus* : les prêtres n'étaient pas les plus forts à la diète. On confère avec lui fans trop s'entendre ; on ne convient de rien ; on le laiffe paifiblement retourner en Saxe détruire la religion romaine. Le 6 mai, l'empereur donne un édit contre *Luther* abfent, & ordonne, fous peine de défobéiffance, à tout prince & état de l'Empire d'emprifonner *Luther* & fes adhérens. Cet ordre était contre le duc de Saxe. On favait bien qu'il n'obéirait pas : mais l'empereur, qui s'uniffait avec le pape *Léon X*, contre *François I*, voulait paraître catholique.

Il veut, dans cette diète, faire conclure une alliance entre l'Empire & le roi de Danemarck *Chriftiern II*, fon beau-frère, & lui affurer des fecours. Il règne toujours dans les grandes affemblées un fentiment d'horreur pour la tyrannie ; le cri de la nature s'y fait entendre, & l'enthoufiafme de la vertu fe communique. Toute la

diète s'éleva contre un scélérat, teint du sang de quatre-vingt-quatorze sénateurs massacrés à ses yeux par des bourreaux dans Stockholm livrée au pillage. On prétend que *Charles-Quint* voulait s'assurer les trois couronnes du Nord en secourant son indigne beau-frère.

La même année, le pape *Léon X*, plus intrigant peut-être que politique, & qui, se trouvant entre *François I* & *Charles-Quint*, ne pouvait guère être qu'intrigant, fait presque à la fois un traité avec l'un & avec l'autre ; le premier, en 1520, avec *François I*, auquel il promet le royaume de Naples en se réservant Gayette, & cela en vertu de cette loi chimérique que jamais un roi de Naples ne peut être empereur; le second, en 1521, avec *Charles-Quint*, pour chasser les Français de l'Italie, & pour donner le Milanais à *François Sforze*, fils puîné de *Louis le maure*, & surtout pour donner au saint-siége Ferrare qu'on voulait toujours ôter à la maison d'*Este*.

Première hostilité qui met aux mains l'Empire & la France. Le duc de *Bouillon la Marck*, souverain du château de Bouillon, déclare solennellement la guerre par un héraut à *Charles-Quint*, & ravage le Luxembourg. On sent bien qu'il agissait pour *François I*, qui le désavouait en public.

Charles, uni avec *Henri VIII* & *Léon X*, fait la guerre à *François I*, du côté de la Picardie & vers le Milanais ; elle avait déjà commencé en Espagne, dès 1520 ; mais l'Espagne n'est qu'un accessoire à ces annales de l'Empire.

Lautrec, gouverneur du Milanais pour le roi de France, général malheureux, parce qu'il était fier & imprudent, est chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance par *Prosper Colonne*.

Léon X meurt, le 2 décembre. *George* marquis de Malaspina, attaché à la France, soupçonné d'avoir empoisonné le pape, est arrêté, & se justifie d'un crime qu'il est difficile de prouver.

Ce pape avait douze mille ſuiſſes à ſon ſervice.

Le cardinal *Volſey*, tyran de *Henri VIII*, qui était le tyran de l'Angleterre, veut être pape. *Charles-Quint* le joue, & manifeſte ſon pouvoir en feſant pape ſon précepteur *Adrien Florent*, natif d'Utrecht, alors régent en Eſpagne.

Adrien eſt élu, le 9 janvier. Il garde ſon nom, malgré la coutume établie dès l'onzième ſiècle. L'empereur gouverne abſolument le pontificat.

L'ancienne ligue des villes de Suabe eſt confirmée à Ulm pour onze ans. L'empereur pouvait la craindre ; mais il voulait plaire aux Allemands.

Charles va encore en Angleterre, reçoit à Windſor l'ordre de la jarretière ; il promet d'épouſer ſa couſine *Marie*, fille de ſa tante *Catherine d'Arragon* & de *Henri VIII*, que ſon fils *Philippe* épouſa depuis. Il ſe ſoumet par une clauſe étonnante à payer cinq cents mille écus s'il n'épouſe pas cette princeſſe. C'eſt la cinquième fois qu'il eſt promis ſans être marié. Il partage la France en idée avec *Henri VIII*, qui compte alors faire revivre les prétentions de ſes aïeux ſur ce royaume. 1522.

L'empereur emprunte de l'argent du roi d'Angleterre. Voilà l'explication de cette énigme du dédit de cinq cents mille écus. Cet argent prêté aurait ſervi un jour de dot ; et ce dédit ſingulier eſt exigé de *Henri VIII* comme une eſpèce de caution.

L'empereur donne au cardinal-miniſtre, *Volſey*, des penſions qui ne le dédommagent pas de la tiare.

Pourquoi le plus puiſſant empereur qu'on ait vu depuis *Charlemagne* eſt-il obligé d'aller demander de l'argent à *Henri VIII* comme *Maximilien* ? il feſait la guerre vers les Pyrénées, vers la Picardie, en Italie tout à la fois ; l'Allemagne ne lui fourniſſait rien ; l'Eſpagne peu de choſe : les mines du Mexique ne feſaient pas encore un

produit réglé ; les dépenses de son couronnement & des premiers établissemens en tout genre furent immenses.

Charles-Quint est heureux par-tout. Il ne reste à *François I* dans le Milanais que Crémone & Lodi. Gènes, qu'il tenait encore, lui est enlevée par les Impériaux. L'empereur permet que *François Sforze*, dernier prince de cette race, entre dans Milan.

Mais pendant ce temps-là même la puissance ottomane menace l'Allemagne. Les Turcs sont en Hongrie. *Soliman*, aussi redoutable que *Sélim* & *Mahomet II*, prend Belgrade; & de là il va au siége de Rhodes, qui capitule après un siége de trois mois.

Cette année est féconde en grands événemens. Les états du Danemarck déposent solennellement le tyran *Christiern*, comme on juge un coupable ; & en se bornant à le déposer, on lui fait grâce.

Gustave Vasa proscrit en Suède la religion catholique. Tout le Nord jusqu'au Veser est prêt à suivre cet exemple.

1523. Pendant que la guerre de controverse menace l'Allemagne d'une révolution, & que *Soliman* menace l'Europe chrétienne, les querelles de *Charles-Quint* & de *François I* font les malheurs de l'Italie & de la France.

Charles & *Henri VIII*, pour accabler *François I*, gagnent le connétable de *Bourbon* qui, plus rempli d'ambition & de vengeance que d'amour pour la patrie, s'engage à attaquer le milieu de la France, tandis que ses ennemis pénètreront par ses frontières. On lui promet *Eléonore*, sœur de *Charles-Quint*, veuve du roi de Portugal, & ce qui est plus essentiel, la Provence avec d'autres terres qu'on érigera en royaume.

Pour porter le dernier coup à la France, l'empereur se ligue encore avec les Vénitiens, le pape *Adrien* & les Florentins. Le duc *François Sforze* reste possesseur du Milanais, dont *François I* est dépouillé : mais l'empereur

ne reconnaît point encore *Sforze* pour duc de Milan, & il diffère à ſe décider ſur cette province dont il ſera toujours maître quand les Français n'y ſeront plus.

Les troupes impériales entrent dans la Champagne: le connétable de *Bourbon*, dont les deſſeins ſont découverts, fuit & va commander pour l'empereur en Italie.

Au milieu de ces grands troubles, une petite guerre s'élève entre l'électeur de Trèves & la nobleſſe d'Alſace, comme un petit tourbillon qui s'agite dans un grand. *Charles-Quint* eſt trop occupé de ſes vaſtes deſſeins & de la multitude de ſes intérêts, pour penſer à pacifier ces querelles paſſagères.

Clément VII ſuccède à *Adrien*, le 29 novembre; il était de la maiſon de *Médicis*. Son pontificat eſt éternellement remarquable par ſes malheureuſes intrigues & par ſa faibleſſe, qui causèrent depuis le pillage de Rome que ſaccagea l'armée de *Charles-Quint*, par la perte de la liberté des Florentins, & par l'irrévocable défection de l'Angleterre arrachée à l'Egliſe romaine.

Clément VII commence par envoyer à la diète de 1524.
Nuremberg un légat pour armer l'Allemagne contre *Soliman*, & pour répondre à un écrit intitulé: *Les cent griefs contre la cour de Rome*. Il ne réuſſit ni à l'un ni à l'autre.

Il n'était pas extraordinaire qu'*Adrien*, précepteur & depuis miniſtre de *Charles-Quint*, né avec le génie d'un ſubalterne, fût entré dans la ligue qui devait rendre l'empereur maître abſolu de l'Italie, & bientôt de l'Europe. *Clément VII* eut d'abord le courage de ſe détacher de cette ligue, eſpérant tenir la balance égale.

Il y avait alors un homme de ſa famille qui était véritablement un grand homme, c'eſt *Jean de Médicis*, général de *Charles-Quint*. Il commandait pour l'empereur en Italie avec le connétable de *Bourbon*; c'eſt lui qui acheva de chaſſer cette année les Français de la petite

partie du Milanais qu'ils occupaient encore, qui battit *Bonnivet* à Biagraffe, où fut tué le chevalier *Bayard*, très-renommé en France.

Le marquis de *Pescara*, que les Français appellent *Pescaire*, digne émule de ce *Jean de Médicis*, marche en Provence avec le duc de *Bourbon*. Celui-ci veut assiéger Marseille malgré *Pescara*, & l'entreprise échoue : mais la Provence est ravagée.

François I a le temps d'assembler une armée ; il poursuit les Impériaux qui se retirent ; il passe les Alpes. Il rentre pour son malheur dans ce duché de Milan pris & perdu tant de fois. La maison de Savoie n'était pas encore assez puissante pour fermer le passage aux armées de France.

Alors l'ancienne politique des papes se déploie, & la crainte qu'inspire un empereur trop puissant, lie *Clément VII* avec *François I :* il veut lui donner le royaume de Naples. *François* y fait marcher un gros détachement de son armée. Par-là il s'affaiblit en divisant ses forces, & prépare ses malheurs & ceux de Rome.

1525. Le roi de France assiége Pavie. Le comte de *Lanoy* vice-roi de Naples, *Pescara* & *Bourbon* veulent faire lever le siége, en s'ouvrant un passage par le parc de Mirabel, où *François I* était posté. La seule artillerie française met les Impériaux en déroute. Le roi de France n'avait qu'à ne rien faire, & ils étaient vaincus. Il veut les poursuivre, & il est battu entièrement. Les Suisses, qui fesaient la force de son infanterie, s'enfuient & l'abandonnent ; & il ne reconnaît la faute de n'avoir eu qu'une infanterie mercenaire & d'avoir trop écouté son courage que, lorsqu'il tombe captif entre les mains des Impériaux & de ce *Bourbon* qu'il avait outragé, & qu'il avait forcé à être rebelle.

Charles-Quint, qui était alors à Madrid, apprend l'excès de son bonheur, & dissimule celui de sa joie. On lui envoie son prisonnier. Il semblait alors le maître de

l'Europe. Il l'eût été en effet si, au lieu de rester à Madrid, il eût suivi sa fortune à la tête de cinquante mille hommes : mais ses succès lui firent des ennemis d'autant plus aisément que lui, qui passait pour le plus actif des princes, ne profita pas de ces succès.

Le cardinal *Volsey*, mécontent de l'empereur, au lieu de porter *Henri VIII* qu'il gouvernait à entrer dans la France abandonnée, & à la conquérir, porte son maître à se déclarer contre *Charles-Quint*, & à tenir cette balance qui échappait aux faibles mains de *Clément VII*.

Bourbon que *Charles* flattait de l'espérance d'un royaume composé de la Provence, du Dauphiné & des terres de ce connétable, n'est que gouverneur du Milanais.

Il faut croire que *Charles-Quint* avait de grandes affaires secrètes en Espagne, puisque, dans ce moment critique, il ne venait ni vers la France où il pouvait entrer, ni dans l'Italie qu'il pouvait subjuguer, ni dans l'Allemagne que les nouveaux dogmes & l'amour de l'indépendance remplissaient de troubles.

Les différens sectaires savaient bien ce qu'ils ne voulaient pas croire; mais ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient croire. Tous s'accordaient à s'élever contre les abus de la cour & de l'Eglise romaine : tous introduisaient d'autres abus. *Mélancton* s'oppose à *Luther* sur quelques articles.

Storck, né en Silésie, va plus loin que *Luther*. Il est le fondateur de la secte des anabaptistes; *Muncer* en est l'apôtre; tous deux prêchent les armes à la main. *Luther* avait commencé par mettre dans son parti les princes; *Muncer* met dans le sien les habitans de la campagne. Il les flatte & les anime par cette idée d'égalité, loi primitive de la nature, que la force & les conventions ont détruite. Les premières fureurs des paysans éclatent dans la Suabe, où ils étaient plus esclaves qu'ailleurs. *Muncer* passe en Thuringe. Il s'y rend maître de Mulhausen en prêchant l'égalité, & fait porter à ses pieds l'argent des habitans en prêchant le désintéressement. Tous les paysans

ſe ſoulèvent en Suabe, en Franconie, dans une partie de la Thuringe, dans le Palatinat, dans l'Alſace.

A la vérité ces eſpèces de ſauvages firent un manifeſte que *Licurgue* aurait ſigné. Ils demandaient *qu'on ne levât ſur eux que les dixmes des blés, & qu'elles fuſſent employées à ſoulager les pauvres; que la chaſſe & la pêche leur fuſſent permiſes; qu'ils euſſent du bois pour ſe bâtir des cabanes & pour ſe garantir du froid; qu'on modérât leurs corvées.* Ils réclamaient les droits du genre humain : mais ils les ſoutinrent en bêtes féroces. Ils maſſacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent. Une fille naturelle de l'empereur *Maximilien* eſt égorgée.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'à l'exemple de ces anciens eſclaves révoltés qui, ſe ſentant incapables de gouverner, choiſirent, dit-on, autrefois pour leur roi le ſeul maître qui avait échappé au carnage, ces payſans mirent à leur tête un gentilhomme. Ils s'emparent de Heilbron, de Spire, de Vurtzbourg, de tous les pays entre ces villes.

Muncer & *Storck* conduiſent l'armée en qualité de prophètes. Le vieux *Fréderic*, électeur de Saxe, leur livre une ſanglante bataille près de Franchuſen dans le comté de Mansfeld. En vain les deux prophètes entonnent des cantiques au nom du ſeigneur. Ces fanatiques ſont entièrement défaits. *Muncer*, pris après la bataille, eſt condamné à perdre la tête. Il abjura ſa ſecte avant de mourir. Il n'avait point été enthouſiaſte; il avait conduit ceux qui l'étaient; mais ſon diſciple *Fiffer*, condamné comme lui, mourut perſuadé. *Storck* retourne prêcher en Siléſie, & envoie des diſciples en Pologne. L'empereur cependant négociait tranquillement avec le roi de France ſon priſonnier à Madrid.

1526. Principaux articles du traité dont *Charles-Quint* impoſe les lois à *François I.*

Le roi de France cède à l'empereur le duché de Bourgogne et le comté de Charolais ; il renonce au droit de ſouveraineté ſur l'Artois & ſur la Flandre. Il lui laiſſe Arras, Tournai, Mortagne, Saint-Amand, Lille, Douai, Orchies, Heſdin. Il ſe déſiſte de tous ſes droits ſur les deux Siciles, ſur le Milanais, ſur le comté d'Aſti, ſur Gènes. Il promet de ne jamais protéger ni le duc de Gueldre, qui ſe ſoutenait toujours contre cet empereur ſi puiſſant, ni le duc de Virtemberg, qui revendiquait ſon duché vendu à la maiſon d'Autriche ; il promet de faire renoncer les héritiers de la Navarre à leur droit ſur ce royaume ; il ſigne une ligue défenſive & même offenſive avec ſon vainqueur qui lui ravit tant d'Etats ; il s'engage à épouſer *Eléonore*, ſa ſœur.

Il eſt forcé à recevoir le duc de Bourbon en grace, à lui rendre tous ſes biens, à le dédommager lui & tous ceux qui ont pris ſon parti.

Ce n'était pas tout. Les deux fils aînés du roi doivent être livrés en otage juſqu'à l'accompliſſement du traité ; il eſt ſigné, le 14 janvier.

Pendant que le roi de France fait venir ſes deux enfans pour être captifs à ſa place, *Lannoy*, vice-roi de Naples, entre dans ſa chambre en bottes, & vient lui faire ſigner le contrat de mariage avec *Eléonore* qui était à quatre lieues de-là, & qu'il ne vit point : étrange façon de ſe marier !

On aſſure que *François I* fit une proteſtation pardevant notaire contre ſes promeſſes, avant de les ſigner. Il eſt difficile de croire qu'un notaire de Madrid ait voulu & pu venir ſigner un tel acte dans la priſon du roi.

Le dauphin & le duc d'Orléans ſont amenés en Eſpagne, échangés avec leur père, au milieu de la rivière d'Andaye, & menés en otage.

Charles aurait pu avoir la Bourgogne, s'il ſe l'était fait céder avant de relâcher ſon priſonnier. Le roi de France expoſa ſes deux enfans au courroux de l'empereur en ne

tenant pas ſa parole. Il y a eu des temps où cette infraction aurait coûté la vie à ces deux princes.

François I ſe fait repréſenter par les états de Bourgogne qu'il n'a pu céder cette grande province de la France. Il ne fallait donc pas la promettre. Ce roi était dans un état où tous les partis étaient triſtes pour lui.

Le 22 mai, *François I*, à qui ſes malheurs & ſes reſſources ont donné des amis, ſigne à Cognac une ligue avec le pape *Clément VII*, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins, les Suiſſes, contre l'empereur. Cette ligue eſt appelée *ſainte*, parce que le pape en eſt le chef. Le roi ſtipule de mettre en poſſeſſion du Milanais ce même duc *François Sforze* qu'il avait voulu dépouiller. Il finit par combattre pour ſes anciens ennemis. L'empereur voit tout d'un coup la France, l'Angleterre, l'Italie armées contre ſa puiſſance, parce que cette puiſſance même n'a pas été aſſez grande pour empêcher cette révolution, & parce qu'il eſt reſté oiſif à Madrid au lieu d'aller profiter de la victoire de ſes généraux.

Dans ce chaos d'intrigues & de guerres, les Impériaux étaient maîtres de Milan & de preſque toute la province. *François Sforze* avait le ſeul château de Milan.

Mais dès que la ligue eſt ſignée, le Milanais ſe ſoulève; il prend le parti de ſon duc. Les Vénitiens marchent & enlèvent Lodi à l'empereur. Le duc d'Urbin, à la tête de l'armée du pape, eſt dans le Milanais. Malgré tant d'ennemis, le bonheur de *Charles-Quint* lui conſerve l'Italie. Il devait la perdre en reſtant à Madrid; le vieil *Antoine de Lève* & ſes autres généraux la lui conſervent. *François I* ne peut aſſez tôt faire partir des troupes de ſon royaume épuiſé. L'armée du pape ſe conduit lâchement, celle de Veniſe mollement. *François Sforze* eſt obligé de rendre ſon château de Milan. Un très-petit nombre d'Eſpagnols & d'Allemands, bien commandés & accoutumés à la victoire, vaut à *Charles-Quint* tous ces avantages, dans le même temps de ſa vie où il fit le moins de

chofes par lui-même. Il refte toujours à Madrid. Il s'applique à régler les rangs & à former l'étiquette; il fe marie avec *Ifabelle*, fille d'*Emmanuel le grand*, roi de Portugal, pendant que le nouvel électeur de Saxe, *Jean le conftant*, fait profeffion de la religion nouvelle, & abolit la romaine en Saxe; pendant que le landgrave de Heffe, *Philippe*, en fait autant dans fes Etats; que Francfort établit un fénat luthérien, & qu'enfin un affez grand nombre de chevaliers teutons, deftinés à défendre l'Eglife, l'abandonnent pour fe marier & approprier à leurs familles les commanderies de l'ordre.

On avait brûlé autrefois cinquante chevaliers du temple & aboli l'ordre, parce qu'il n'était que riche; celui-ci était puiffant. *Albert de Brandebourg*, fon grand-maître, partage la Pruffe avec les Polonais, & refte fouverain de la partie qu'on appelle *la Pruffe ducale*, en rendant hommage & payant tribut au roi de Pologne. On place d'ordinaire en 1525 cette révolution.

Dans ces circonftances, les luthériens demandent hautement l'établiffement de leur religion dans l'Allemagne à la diète de Spire. *Ferdinand*, qui tient cette diète, demande du fecours contre *Soliman* qui revenait attaquer la Hongrie. La diète n'accorde ni la liberté de religion ni des fecours aux chrétiens contre les Ottomans.

Le jeune *Louis*, roi de Hongrie & de Bohème, croit pouvoir foutenir feul l'effort de l'empire turc. Il ofe livrer bataille à *Soliman*. Cette journée appelée de *Mohats*, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, eft auffi funefte aux chrétiens que la journée de Varnes. Prefque toute la nobleffe de Hongrie y périt. L'armée eft taillée en pièces; le roi eft noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du temps difent que *Soliman* fit décapiter quinze cents nobles hongrois prifonniers après la bataille, & qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux roi *Louis*. Il n'eft guère croyable qu'un homme, qui fait couper de fang froid quinze cents têtes nobles, en pleure une : & ces deux faits font également douteux.

Soliman prend Bude, & menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maiſon d'Autriche. L'archiduc *Ferdinand*, frère de *Charles-Quint*, demande la Hongrie & la Bohème, comme des Etats qui doivent lui revenir par les pactes de famille, comme un héritage. On concilie ce droit d'héritage avec le droit d'élection qu'avaient les peuples, en ſoutenant l'un par l'autre. Les états de Hongrie l'éliſent, le 26 octobre.

Pendant ce temps-là même un autre parti venait de déclarer roi dans Albe-royale *Jean Zapoli*, comte de Scepus, vaivode de Tranſilvanie. Il n'y eut guère depuis ce temps-là de royaume plus malheureux que la Hongrie. Il fut preſque toujours partagé en deux factions, & inondé par les Turcs. Cependant *Ferdinand* eſt aſſez heureux pour chaſſer en peu de jours ſon rival, & pour être couronné dans Bude d'où les Turcs s'étaient retirés.

1527. Le 24 février, *Ferdinand* eſt élu roi de Bohème ſans concurrent; & il reconnaît qu'il tient ce royaume *ex liberâ & bonâ voluntate*, de la libre & bonne volonté de ceux qui l'ont choiſi.

Charles-Quint eſt toujours en Eſpagne pendant que ſa maiſon acquiert deux royaumes, & que ſa fortune va en Italie plus loin que ſes projets.

Il payait mal ſes troupes commandées par le duc de *Bourbon* & par *Philibert* de Châlons, prince d'Orange; mais elles ſubſiſtaient par des rapines, qu'on appelle *contributions*. La ſainte ligue était fort dérangée. Le roi de France avait négligé une vengeance qu'il cherchait, & n'avait point encore envoyé d'armée de-là les Alpes. Les Vénitiens agiſſaient peu, le pape encore moins, & il s'était épuiſé à lever de mauvaiſes troupes. *Bourbon* mène ſes ſoldats droit à Rome. Il monte à l'aſſaut, le 27; il eſt tué en appuyant une échelle à la muraille : mais le prince d'Orange entre dans la ville. Le pape ſe réfugie au château Saint-Ange, où

il devient prifonnier. La ville eft pillée & faccagée, comme elle le fut autrefois par *Alaric* & par les autres barbares.

On dit que le pillage monta à quinze millions d'écus. *Charles*, en exigeant la moitié feulement de cette fomme pour la rançon de la ville, eût pu dominer dans Rome. Mais après que fes troupes y eurent vécu près de neuf mois à difcrétion, il ne put la garder. Il lui arriva ce qu'éprouvèrent tous ceux qui avaient faccagé cette capitale.

Il y eut dans ce défaftre trop de fang répandu ; mais beaucoup de foldats enrichis s'habituèrent dans le pays, & on compta à Rome & aux environs, au bout de quelques mois, quatre mille fept cents filles enceintes. Rome fut peuplée d'Efpagnols & d'Allemands, après l'avoir été autrefois de Goths, d'Hérules, de Vandales. Le fang des Romains s'était mêlé fous les céfars à celui d'une foule d'étrangers. Il ne refte pas aujourd'hui dans Rome une feule famille qui puiffe fe dire romaine. Il n'y a que le nom & les ruines de la maîtreffe du monde qui fubfiftent.

Pendant la prifon du pape, le duc de Ferrare, *Alfonfe I*, à qui *Jules II* avait enlevé Modène & Reggio, reprend cet Etat, quand *Clément VII* capitule dans le château Saint-Ange. Les *Malatefta* fe refaififfent de Rimini. Les Vénitiens, alliés du pape, lui prennent Ravenne, mais pour le lui garder, difent-ils, contre l'empereur. Les Florentins fecouent le joug des *Médicis*, & fe remettent en liberté.

François I & *Henri VIII*, au lieu d'envoyer des troupes en Italie, envoient des ambaffadeurs à l'empereur. Il était alors à Valladolid. La fortune, en moins de deux ans, avait mis entre fes mains Rome, le Milanais, un roi de France & un pape ; & il n'en profitait pas. Affez fort pour piller Rome, il ne le fut pas affez pour la garder ; & ce vieux droit des empereurs, cette prétention fur le domaine de Rome demeura toujours derrière un nuage.

Enfin *François I* envoie une armée dans le Milanais fous ce même *Lautrec* qui l'avait perdu, laiffant toujours fes deux enfans en otage. Cette armée reprend encore le

Milanais, dont on ſe ſaiſiſſait & qu'on perdait en ſi peu de temps. Cette diverſion & la peſte qui ravagent à la fois Rome & l'armée de ſes vainqueurs, préparent la délivrance du pape. D'un côté, *Charles-Quint* fait chanter des pſaumes & faire des proceſſions en Eſpagne pour cette délivrance du ſaint père qu'il retient captif; de l'autre, il lui vend ſa liberté quatre cents mille ducats. *Clément VII* en paie comptant près de cent mille, & s'évade avant d'avoir payé le reſte.

Pendant que Rome eſt ſaccagée, & le pape rançonné au nom de *Charles-Quint*, qui ſoutient la religion catholique, les ſectes ennemies de cette religion font de nouveaux progrès. Le ſaccagement de Rome & la captivité du pape enhardiſſaient les luthériens.

La meſſe eſt abolie à Strasbourg juridiquement, après une diſpute publique. Ulm, Augsbourg, beaucoup d'autres villes impériales ſe déclarent luthériennes. Le conſeil de Berne fait plaider devant lui la cauſe du catholiciſme & celle des ſacramentaires, diſciples de *Zuingle*. Ces ſectaires différaient des luthériens, principalement au ſujet de l'euchariſtie : les zuingliens diſant que DIEU n'eſt dans le pain que par la foi, & les luthériens affirmant que DIEU était avec le pain dans le pain & ſur le pain ; mais tous s'accordant à croire que le pain exiſte. Genève, Conſtance ſuivent l'exemple de Berne. Ces zuingliens ſont les pères des calviniſtes. Des peuples qui n'avaient qu'un bon ſens ſimple & auſtère, les Bohèmes, les Allemands, les Suiſſes, ſont ceux qui ont ravi la moitié de l'Europe au ſiége de Rome.

Les anabaptiſtes renouvellent leurs fureurs au nom du Seigneur, depuis le palatinat juſqu'à Vürtzbourg; l'électeur palatin, aidé des généraux *Truchſes* & *Fronsberg*, les diſſipe.

1528. Les anabaptiſtes reparaiſſent dans Utrecht, & ils ſont cauſe que l'évêque de cette ville, qui en était ſeigneur, la

vend à *Charles-Quint*, de peur que le duc de Gueldre ne s'en rende le maître.

Ce duc, toujours protégé en ſecret par la France, réſiſtait à *Charles-Quint*, à qui rien n'avait réſiſté ailleurs. *Charles* s'accommode enfin avec lui, à condition que le duché de Gueldre & le comté de Zutphen reviendront à la maiſon d'Autriche, ſi le duc meurt ſans enfans mâles.

Les querelles de la religion ſemblaient exiger la préſence de *Charles* en Allemagne, & la guerre l'appelait en Italie.

Deux hérauts, *Guienne* & *Clarence*, l'un de la part de la France, l'autre de l'Angleterre, viennent lui déclarer la guerre à Madrid. *François I* n'avait pas beſoin de la déclarer, puiſqu'il la feſait déjà dans le Milanais, & *Henri VIII* encore moins, puiſqu'il ne la lui fit point.

C'eſt une bien vaine idée de penſer que les princes n'agiſſent & ne parlent qu'en politiques : ils agiſſent & parlent en hommes. L'empereur reprocha aigrement au roi d'Angleterre le divorce que ce roi méditait avec *Catherine d'Arragon*, dont *Charles* était le neveu. Il chargea le héraut *Clarence* de dire que le cardinal *Volſey*, pour ſe venger de n'avoir pas été pape, avait conſeillé ce divorce & la guerre.

Quant à *François I*, il lui reprocha d'avoir manqué à ſa parole, & dit qu'il le lui ſoutiendrait ſeul à ſeul. Il était très-vrai que *François I* avait manqué à ſa parole; il n'eſt pas moins vrai qu'elle était très-difficile à tenir.

François I lui répondit ces propres mots : *Vous avez menti par la gorge, & autant de fois que vous le direz, vous mentirez*, &c. *Aſſurez-nous le camp, & nous vous porterons les armes.*

L'empereur envoie un héraut au roi de France, chargé de ſignifier le lieu du combat. Le roi, avec le plus grand appareil, le reçoit, le 10 ſeptembre, dans la grand'ſalle de l'ancien palais où l'on rend la juſtice. Le héraut voulut parler avant de montrer la lettre de ſon maître qui aſſurait

le camp. Le roi lui impofe filence, & veut voir feulement la lettre; elle ne fut point montrée. Deux grands rois s'en tinrent à fe donner des démentis par des hérauts-d'armes. Il y a dans ces procédés un air de chevalerie & de ridicule, bien éloigné de nos mœurs.

Pendant toutes ces rodomontades, *Charles-Quint* perdait tout le fruit de la bataille de Pavie, de la prife du roi de France & de celle du pape. Il allait même perdre le royaume de Naples. *Lautrec* avait déjà pris toute l'Abruzze. Les Vénitiens s'étaient emparés de plufieurs villes maritimes du royaume. Le célèbre *André Doria*, qui alors fervait la France, avait, avec les galères de Gènes, battu la flotte impériale. L'empereur qui, fix mois auparavant, était maître de l'Italie, allait en être chaffé : mais il fallait que les Français perdiffent toujours en Italie ce qu'ils avaient gagné.

La contagion fe met dans leur armée : *Lautrec* meurt. Le royaume de Naples eft évacué. *Henri* duc de Brunfvick, avec une nouvelle armée, vient défendre le Milanais contre les Français & contre *Sforze.*

Doria qui avait tant contribué aux fuccès de la France, juftement mécontent de *François I*, & craignant même d'être arrêté, l'abandonne & paffe au fervice de l'empereur avec fes galères.

La guerre fe continue dans le Milanais. Le pape *Clément VII*, en attendant l'événement, négocie. Ce n'eft plus le temps d'excommunier un empereur, de transférer fon fceptre dans d'autres mains par l'ordre de DIEU. On en eût agi ainfi autrefois pour le feul refus de mener la mule du pape par la bride; mais le pape après fa prifon, après le faccagement de Rome, inefficacement fecouru par les Français, craignant même les Vénitiens fes alliés, voulant établir fa maifon à Florence, voyant enfin la Suède, le Danemarck, la moitié de l'Allemagne renoncer à l'Eglife romaine; le pape, dis-je, en ces extrémités ménageait & redoutait *Charles-Quint*, au point que, loin d'ofer

caffer

caffer le mariage de *Henri VIII*, avec *Catherine*, tante de *Charles*, il était prêt à excommunier cet *Henri VIII*, fon allié, dès que *Charles* l'exigerait.

Le roi d'Angleterre, livré à fes paffions, ne fonge plus 1529.
qu'à fe féparer de fa femme *Catherine d'Arragon*, femme vertueufe dont il a une fille depuis tant d'années, & à époufer fa maîtreffe *Anne de Bolein*, ou *Bollen*, ou *Bowlen*.

François I laiffe toujours fes deux enfans prifonniers auprès de *Charles-Quint* en Efpagne, & lui fait la guerre dans le Milanais. Le duc *François Sforze* eft toujours ligué avec ce roi, & demande grâce à l'empereur, voulant avoir fon duché des mains du plus fort, & craignant de le perdre par l'un ou par l'autre. Les catholiques & les proteftans déchirent l'Allemagne : le fultan *Soliman* fe prépare à l'attaquer; & *Charles-Quint* eft à Valladolid.

Le vieil *Antoine de Lève*, l'un de fes plus grands généraux, à l'âge de foixante & treize ans, malade de la goutte & porté fur un brancard, défait les Français dans le Milanais, aux environs de Pavie : ce qui en refte fe diffipe, & ils difparaiffent de cette terre qui leur a été fi funefte.

Le pape négociait toujours, & avait heureufement conclu fon traité avant que les Français reçuffent ce dernier coup. L'empereur traita généreufement le pape; premièrement pour réparer aux yeux des catholiques, dont il avait befoin, le fcandale de Rome faccagée ; fecondement, pour engager le pontife à oppofer les armes de la religion à l'autre fcandale qu'on allait donner à Londres, en caffant le mariage de fa tante, & en déclarant bâtarde fa coufine *Marie*, cette même *Marie* qu'il avait dû époufer ; troifièmement, parce que les Français n'étaient pas encore exterminés en Italie quand le traité fut conclu.

L'empereur accorde donc à *Clément VII* Ravenne, Cervia, Modène, Reggio, le laiffe en liberté de pourfuivre fes prétentions fur Ferrare, lui promet de donner

la Toſcane à *Alexandre de Médicis.* Ce traité ſi avantageux pour le pape eſt ratifié à Barcelone.

Immédiatement après il s'accommode auſſi avec *François I;* il en coûte deux millions d'écus d'or à ce roi pour racheter ſes enfans, & cinq cents mille écus que *François* doit encore payer à *Henri VIII*, pour le dédit auquel *Charles-Quint* s'était ſoumis en n'épouſant pas ſa couſine *Marie.*

Ce n'était certainement pas à *François I* à payer les dédits de *Charles-Quint:* mais il était vaincu; il fallait racheter ſes enfans. Deux millions cinq cents mille écus d'or appauvriſſaient à la vérité la France, mais ne valaient pas la Bourgogne que le roi gardait : d'ailleurs on s'accommoda avec le roi d'Angleterre, qui n'eut jamais l'argent du dédit.

Alors la France appauvrie ne paraît point à craindre; l'Italie attend les ordres de l'empereur; les Vénitiens temporiſent; l'Allemagne craint les Turcs, & diſpute ſur la religion.

Ferdinand aſſemble la diète de Spire, où les luthériens prennent le nom de proteſtans; parce que la Saxe, la Heſſe, le Lunebourg, Anhalt, quatorze villes impériales proteſtent contre l'édit de *Ferdinand*, & appellent au futur concile.

Ferdinand laiſſe croire & faire aux proteſtans tout ce qu'ils veulent; il le fallait bien. *Soliman*, qui n'avait point de diſputes de religion à apaiſer, voulait toujours donner la couronne de Hongrie à ce *Jean Zapoli*, vaivode de Tranſilvanie, concurrent de *Ferdinand;* & ce royaume devait être tributaire des Turcs.

Soliman ſubjugue toute la Hongrie, pénètre dans l'Autriche, emporte Altembourg d'aſſaut, met le ſiége devant Vienne, le 26 ſeptembre; mais Vienne eſt toujours l'écueil des Turcs. C'eſt le ſort de la maiſon de Bavière de défendre dans ſes périls la maiſon d'Autriche. Vienne fut défendue par *Philippe le belliqueux*, frère de l'électeur palatin, dernier

électeur de la première branche palatine. *Soliman*, au bout de trente jours, lève le siége; mais il donne l'investiture de la Hongrie à *Jean Zapoli*, & y reste le maître.

Enfin *Charles* quittait alors l'Espagne, & était arrivé à Gènes qui n'est plus aux Français, & qui attend son sort de lui; il déclare Gènes libre & fief de l'Empire; il va en triomphe de ville en ville pendant que les Turcs assiégeaient Vienne. Le pape *Clément VII* l'attend à Bologne. *Charles* vient d'abord recevoir à genoux la bénédiction de celui qu'il avait retenu captif, & dont il avait désolé l'Etat; après avoir été aux pieds du pape en catholique, il reçoit en empereur *François Sforze*, qui vient se mettre aux siens, & lui demander pardon. Il lui donne l'investiture du Milanais pour cent mille ducats d'or comptant, & cinq cents mille payables en dix années; il lui fait épouser sa nièce, fille du tyran *Christiern;* ensuite il se fait couronner dans Bologne par le pape; il reçoit de lui trois couronnes, celle d'Allemagne, celle de Lombardie, & l'impériale, à l'exemple de *Fréderic III*. Le pape, en lui donnant le sceptre, lui dit : *Empereur notre fils, prenez ce sceptre pour régner sur les peuples de l'Empire, auxquels nous & les électeurs nous vous avons jugé digne de commander*. Il lui dit en lui donnant le globe : *Ce globe représente le monde que vous devez gouverner avec vertu, religion & fermeté*. La cérémonie du globe rappelait l'image de l'ancien empire romain, maître de la meilleure partie du monde connu, & convenait en quelque sorte à *Charles-Quint*, souverain de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne & de l'Amérique.

Charles baise les pieds du pape pendant la messe; mais il n'y eut point de mule à conduire. L'empereur & le pape mangent dans la même salle, chacun seul à sa table.

Il promet sa bâtarde *Marguerite* à *Alexandre de Médicis*, neveu du pape, avec la Toscane pour dot.

Par ces arrangemens & par ces concessions, il est évident que *Charles-Quint* n'aspirait point à être roi du continent chrétien, comme le fut *Charlemagne:* il aspirait à en être le

principal perſonnage, à y avoir la première influence, à retenir le droit de ſuzeraineté ſur l'Italie. S'il eût voulu tout avoir pour lui ſeul, il aurait épuiſé ſon royaume d'Eſpagne d'hommes & d'argent pour venir s'établir dans Rome, & gouverner la Lombardie comme une de ſes provinces : il ne le fit pas ; car voulant trop avoir pour lui, il aurait eu trop à craindre.

1530. Les Toſcans, voyant leur liberté ſacrifiée à l'union de l'empereur & du pape, ont le courage de la défendre contre l'un & l'autre ; mais leur courage eſt inutile contre la force. Florence aſſiégée ſe rend à compoſition.

Alexandre de Médicis eſt reconnu ſouverain, & il ſe reconnaît vaſſal de l'Empire.

Charles-Quint diſpoſe des principautés en juge & en maître ; il rend Modène & Reggio au duc de Ferrare, malgré les prières du pape ; il érige Mantoue en duché. C'eſt dans ce temps qu'il donne Malthe aux chevaliers de Saint-Jean qui avaient perdu Rhodes : la donation eſt du 24 mars. Il leur fit ce préſent comme roi d'Eſpagne, & non comme empereur. Il ſe vengeait autant qu'il le pouvait des Turcs, en leur oppoſant ce boulevard qu'ils n'ont jamais pu détruire.

Après avoir ainſi donné des Etats, il va eſſayer de donner la paix à l'Allemagne ; mais les querelles de religion furent plus difficiles à concilier que les intérêts des princes.

Confeſſion d'Augsbourg, qui a ſervi de règle aux proteſtans, & de ralliement à leur parti. Cette diète d'Augsbourg commence le 20 juin. Les proteſtans préſentent leur confeſſion de foi en latin & en allemand, le 26.

Strasbourg, Memmingen, Lindau & Conſtance préſentent la leur ſéparément, & on la nomme *la confeſſion des quatre villes ;* elles étaient luthériennes comme les autres, & différaient ſeulement en quelques points.

Zuingle envoie auſſi ſa confeſſion ; quoique ni lui ni le canton de Berne ne fuſſent ni luthériens ni impériaux.

On diſpute beaucoup. L'empereur donne un décret, le 22 ſeptembre, par lequel il enjoint aux proteſtans de ne plus rien innover, de laiſſer une pleine liberté dans leurs Etats à la religion catholique, & de ſe préparer à préſenter leurs griefs au concile qu'il compte convoquer dans ſix mois.

Les quatre villes s'allient avec les trois cantons, Berne, Zurich & Bâle, qui doivent leur fournir des troupes en cas qu'on veuille gêner leur liberté.

La diète fait le procès au grand-maître de l'ordre teutonique, *Albert de Brandebourg*, qui, devenu luthérien, comme on l'a vu, s'était emparé de la Pruſſe-ducale, & en avait chaſſé les chevaliers catholiques. Il eſt mis au ban de l'Empire, & n'en garde pas moins la Pruſſe.

La diète fixe la chambre impériale dans la ville de Spire : c'eſt par-là qu'elle finit ; & l'empereur en indique une autre à Cologne pour y faire élire ſon frère *Ferdinand* roi des Romains.

Ferdinand eſt élu, le 5 janvier, par tous les électeurs, excepté par celui de Saxe, *Jean le conſtant*, qui s'y oppoſe inutilement.

Alors les princes proteſtans & les députés des villes luthériennes s'uniſſent dans Smalcade, ville du pays de Heſſe. La ligue eſt ſignée au mois de mars pour leur défenſe commune. Le zèle pour leur religion, & ſurtout la crainte de voir l'Empire électif devenir une monarchie héréditaire, furent les motifs de cette ligue entre *Jean*, duc de Saxe, *Philippe*, landgrave de Heſſe, le duc de Virtemberg, le prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, & les villes de leur communion.

François I, qui feſait brûler les luthériens chez lui, s'unit 1531.
avec ceux d'Allemagne, & s'engage à leur donner de prompts ſecours. L'empereur alors négocie avec eux ; on

ne pourſuit que les anabaptiſtes qui s'étaient établis dans la Moravie. Leur nouvel apôtre *Hutter*, qui allait faire par-tout des proſélytes, eſt pris dans le Tirol, & brûlé dans Inſpruck.

Ce *Hutter* ne prêchait point la ſédition & le carnage, comme la plupart de ſes prédéceſſeurs; c'était un homme entêté de la ſimplicité des premiers temps; il ne voulait pas même que ſes diſciples portaſſent des armes : il prêchait la réforme & l'égalité, & c'eſt pourquoi il fut brûlé.

Philippe, landgrave de Heſſe, prince qui méritait plus de puiſſance & plus de fortune, entreprend le premier de réunir les ſectes ſéparées de la communion romaine; projet qu'on a tenté depuis inutilement, & qui eût pu épargner beaucoup de ſang à l'Europe. *Martin Bucer* ſut chargé, au nom des ſacramentaires, de ſe concilier avec les luthériens. Mais *Luther* & *Mélancton* furent inflexibles, & montrèrent en cela bien plus d'opiniâtreté que de politique.

Les princes & les villes avaient deux objets, leur religion, & la réduction de la puiſſance impériale dans des bornes étroites : ſans ce dernier article il n'y eût point eu de guerre civile. Les proteſtans s'obſtinaient à ne vouloir point reconnaître *Ferdinand* pour roi des Romains.

1532. L'empereur, inquiété par les proteſtans & menacé par les Turcs, étouffe pour quelque temps les troubles naiſſans, en accordant dans la diète de Nuremberg, au mois de juin, tout ce que les proteſtans demandent, abolition de toutes procédures contre eux, liberté entière juſqu'à la tenue d'un concile; il laiſſe même le droit de *Ferdinand*, ſon frère, indécis.

On ne pouvait ſe relâcher davantage. C'était aux Turcs que les luthériens devaient cette indulgence.

La condeſcendance de *Charles* anima les proteſtans à faire au-delà de leur devoir. Ils lui fourniſſent une armée contre *Soliman;* ils donnent cent cinquante mille florins

par-delà les subsides ordinaires. Le pape, de son côté, fait un effort; il fournit six mille hommes & quatre cents mille écus. *Charles* fait venir des troupes de Flandre & de Naples. On voit une armée composée de plus de cent mille hommes, de nations différentes dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur culte, animées du même esprit, marcher contre l'ennemi commun. Le comte palatin, *Philippe*, détruit un corps de Turcs qui s'était avancé jusqu'à Gratz en Stirie. On coupe les vivres à la grande armée de *Soliman*, qui est obligée de retourner à Constantinople. *Soliman*, malgré sa grande réputation, parut avoir mal conduit cette campagne. Il fit à la vérité beaucoup de mal, il emmena près de deux cents mille esclaves : mais c'était faire la guerre en tartare, & non en grand capitaine.

L'empereur & son frère, après le départ des Turcs, congédient leur armée. La plus grande partie était auxiliaire & seulement pour le danger présent. Il ne resta que peu de troupes sous le drapeau. Tout se fesait alors par secousses; point de fonds assurés pour entretenir long-temps de grandes forces, peu de desseins long-temps suivis. Tout consistait à profiter du moment. *Charles-Quint* alors fit la guerre, qu'on fesait pour lui depuis si long-temps, car il n'avait jusque-là vu que le siége de la petite ville de Mouzon, en 1521; & n'ayant eu depuis que du bonheur, il voulut y joindre la gloire.

Il retourne en Espagne par l'Italie, laissant au roi des 1533.
Romains, son frère, le soin de contenir les protestans.

A peine est-il en Espagne, que sa tante *Catherine d'Arragon* est répudiée par le roi d'Angleterre, & son mariage déclaré nul par l'archevêque de Cantorbéri, *Crammer*. *Clément VII*, qui craignait toujours *Charles-Quint*, ne peut se dispenser d'excommunier *Henri VIII.*

Le Milanais tenait toujours au cœur de *François I*. Ce prince voyant que *Charles* est paisible; qu'il n'a presque

plus de troupes dans la Lombardie ; que *François Sforze*, duc de Milan, est sans enfans, essaye de le détacher de l'empereur. Il lui envoie un ministre secret, milanais de nation, nommé *Maraviglia*, avec ordre de ne point prendre de caractère, quoiqu'il ait des lettres de créance.

Le sujet de la commission de cet homme est pénétré. *Sforze*, pour se disculper auprès de l'empereur, suscite une querelle à *Maraviglia*. Un homme est tué dans le tumulte, & *Sforze* fait trancher la tête au ministre du roi de France qui ne peut s'en venger.

Tout ce que peut faire *François I*, pour se ressentir de tant d'humiliations & de sanglans outrages, c'est d'aider en secret le duc de Virtemberg, *Ulric*, à rentrer dans son duché & à secouer le joug de la maison d'Autriche. Ce prince protestant attendait son rétablissement de la ligue de Smalcade & du secours de la France.

Les princes de la ligue eurent assez d'autorité pour faire décider, dans une diète à Nuremberg, que *Ferdinand*, roi des Romains, rendrait le duché de Virtemberg dont il s'était emparé. La diète en cela se conformait aux lois. Le duc avait un fils, qui du moins ne devait point être puni des fautes de son père ; *Ulric* n'avait point été coupable de trahison envers l'Empire, & par conséquent ses Etats ne devaient point être enlevés à sa postérité.

Ferdinand promit de se conformer au recès de l'Empire, & n'en fit rien. *Philippe*, landgrave de Hesse, surnommé alors à bon droit *le magnanime*, prend les intérêts du duc de Virtemberg ; il va en France emprunter du roi cent mille écus d'or, lève une armée de quinze mille hommes, & rend le Virtemberg à son prince.

Ferdinand y envoie des troupes commandées par ce même comte palatin, *Philippe le belliqueux*, vainqueur des Turcs.

Philippe de Hesse, *le magnanime*, bat *Philippe le belliqueux*. Alors le roi des Romains entre en composition.

Le duc *Ulric* fut rétabli, mais le duché de Virtemberg fut déclaré fief masculin de l'archiduché d'Autriche ; &

comme tel, il doit retourner, au défaut d'héritiers mâles, à la maiſon archiducale.

C'eſt dans cette année que *Henri VIII* ſe ſouſtrait à la communion romaine, & ſe déclare chef de l'Egliſe anglicane. Cette révolution ſe fit ſans le moindre trouble. Il n'en était pas de même en Allemagne. La religion y feſait répandre du ſang dans la Veſtphalie.

Les ſacramentaires ſont d'abord les plus forts à Munſter, & en chaſſent l'évêque *Valdec;* les anabaptiſtes ſuccèdent aux ſacramentaires, & s'emparent de la ville. Cette ſecte s'étendait alors dans la Friſe & dans la Hollande. Un tailleur de Leyde, nommé *Jean*, va au ſecours de ſes frères avec une troupe de prophètes & d'aſſaſſins ; il ſe fait proclamer roi & couronner ſolennellement à Munſter, le 24 juin.

L'évêque *Valdec* aſſiége la ville, aidé des troupes de Cologne & de Clèves : les anabaptiſtes le comparent à *Holoferne*, & ſe croient le peuple de DIEU. Une femme veut imiter *Judith*, & ſort de la ville dans la même intention ; mais au lieu de rentrer dans ſa *Béthulie* avec la tête de l'évêque, elle eſt pendue dans le camp.

Charles en Eſpagne ſe mêlait peu alors des affaires du 1535.
corps germanique, qui n'était pour lui qu'une ſource continuelle d'inquiétude ſans aucun avantage ; il cherche la gloire d'un autre côté. Trop peu fort en Allemagne pour aller porter la guerre à *Soliman*, il veut ſe venger des Turcs ſur le fameux amiral *Chéredin Barberouſſe*, qui venait de s'emparer de Tunis & d'en chaſſer le roi *Muleiaſſem*. L'africain détrôné était venu lui propoſer de ſe rendre ſon tributaire. Il paſſe en Afrique, au mois d'avril, avec environ vingt-cinq mille hommes, deux cents vaiſſeaux de tranſport & cent quinze galères. Le pape *Paul III* lui avait accordé le dixième des revenus eccléſiaſtiques dans tous les Etats de la maiſon d'Autriche, & c'était beaucoup. Il avait joint neuf galères à la flotte eſpagnole. *Charles* en

personne va combattre l'armée de *Chéredin*, très-supérieure à la sienne en nombre, mais mal disciplinée.

Plusieurs historiens rapportent que *Charles*, avant la bataille, dit à ses généraux : *Les nèfles mûrissent avec la paille ; mais la paille de notre lenteur fait pourrir & non pas mûrir les nèfles de la valeur de nos soldats.* Les princes ne s'expriment point ainsi. Il faut les faire parler dignement, ou plutôt il ne faut jamais leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Presque toutes les harangues sont des fictions mêlées à l'histoire.

Charles remporte une victoire complète, & rétablit *Muleiassem* qui lui cède la Goulette avec dix milles d'étendue à la ronde, & se déclare lui & ses successeurs vassal des rois d'Espagne, se soumettant à payer un tribut de vingt mille écus tous les ans.

Charles retourne vainqueur en Sicile & à Naples, menant avec lui tous les esclaves chrétiens qu'il a délivrés. Il leur donne à tous libéralement de quoi retourner dans leur patrie. Ce furent autant de bouches qui publièrent par-tout ses louanges ; jamais il ne jouit d'un si beau triomphe.

Dans ce haut degré de gloire, ayant repoussé *Soliman*, donné un roi à Tunis, réduit *François I* à n'oser paraître en Italie, il presse *Paul III* d'assembler un concile. Les plaies faites à l'Eglise romaine augmentaient tous les jours.

Calvin commençait à dominer dans Genève : la secte à laquelle il eut le crédit de donner son nom, se répandait en France, & il était à craindre pour l'Eglise romaine qu'il ne lui restât que les Etats de la maison d'Autriche & la Pologne.

Cependant le duc de Milan, *François Sforze*, meurt sans enfans. *Charles-Quint* s'empare du duché, comme d'un fief qui lui est dévolu. Sa puissance, ses richesses en augmentent, ses volontés sont des lois dans toute l'Italie ; il y est bien plus maître qu'en Allemagne.

Il célèbre dans Naples le mariage de ſa fille naturelle *Marguerite* avec *Alexandre de Médicis*, le crée duc de Toſcane; ces cérémonies ſe font au milieu des plus brillantes fêtes, qui augmentent encore l'affection des peuples.

François I ne perd point de vue le Milanais, ce tombeau des Français. Il en demande l'inveſtiture au moins pour ſon ſecond fils *Henri*. L'empereur ne donne que des paroles vagues. Il pouvait refuſer nettement. 1536.

La maiſon de Savoie, long-temps attachée à la maiſon de France, ne l'était plus; tout était à l'empereur : il n'y a point de prince dans l'Europe qui n'ait des prétentions à la charge de ſes voiſins; le roi de France en avait ſur le comté de Nice & ſur le marquiſat de Saluces. Le roi y envoie une armée, qui s'empare de preſque tous les Etats du duc de Savoie dès qu'elle ſe montre : ils n'étaient pas alors ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Le vrai moyen pour avoir & pour garder le Milanais eût été de garder le Piémont, de le fortifier. La France, maîtreſſe des Alpes, l'eût été tôt ou tard de la Lombardie.

Le duc de Savoie va à Naples implorer la protection de l'empereur. Ce prince ſi puiſſant n'avait point alors une grande armée en Italie. Ce n'était alors l'uſage d'en avoir que pour le beſoin préſent; mais il met d'abord les Vénitiens dans ſon parti; il y met juſqu'aux Suiſſes, qui rappellent leurs troupes de l'armée françaiſe; il augmente bientôt ſes forces; il va à Rome en grand appareil. Il y entre en triomphe, mais non pas en maître, ainſi qu'il eût pu y entrer auparavant. Il va au conſiſtoire, & y prend place ſur un ſiége plus bas que celui du ſaint-père. On eſt étonné d'y entendre un empereur romain victorieux plaider ſa cauſe devant le pape; il y prononce une harangue contre *François I*, comme *Cicéron* en prononçait contre *Antoine*. Mais, ce que *Cicéron* ne feſait pas, il propoſe de ſe battre en duel avec le roi de France. Il y avait dans tout cela un mélange des mœurs de l'antiquité avec

l'esprit romanesque. Après avoir parlé du duel, il parle du concile.

Le pape *Paul III* publie la bulle de convocation.

Le roi de France avait envoyé assez de troupes pour s'emparer des Etats du duc de Savoie, alors presque sans défense; mais non assez pour résister à l'armée formidable, que l'empereur eut bientôt, & qu'il conduisait avec une foule de grands hommes formés par des victoires en Italie, en Hongrie, en Flandre, en Afrique.

Charles reprend tout le Piémont, excepté Turin. Il entre en Provence avec une armée de cinquante mille hommes. Une flotte de cent quarante vaisseaux, commandée par *Doria*, borde les côtes. Toute la Provence, excepté Marseille, est conquise & ravagée; il pouvait alors faire valoir les anciens droits de l'Empire sur la Provence, sur le Dauphiné, sur l'ancien royaume d'Arles. Il presse la France, à l'autre bout en Picardie, par une armée d'Allemands qui, sous le comte de *Reux*, prend Guise & s'avance encore plus loin.

François I, au milieu de ces désastres perd son dauphin *François*, qui meurt à Lyon d'une pleurésie. Vingt auteurs prétendent que l'empereur le fit empoisonner. Il n'y a guère de calomnie plus absurde & plus méprisable. L'empereur craignait-il ce jeune prince qui n'avait jamais combattu? que gagnait-il à sa mort? quel crime bas & honteux avait-il commis, qui pût le faire soupçonner? On prétend qu'on trouva des poisons dans la cassette de *Montécuculi* domestique du dauphin, venu en France avec *Catherine de Médicis*. Ces poisons prétendus étaient des distillations chimiques.

Montécuculi fut écartelé, sous prétexte qu'il était chimiste, & que le dauphin était mort. On lui demanda à la question s'il avait jamais entretenu l'empereur. Il répondit que lui ayant été présenté une fois par *Antoine de Lève*, ce prince lui avait demandé quel ordre le roi de France tenait dans ses repas. Etait-ce-là une raison pour soupçonner

Charles-Quint d'un crime ſi abominable & ſi inutile? le ſupplice de *Montécuculi*, ou plutôt *Montécuculo*, eſt au rang des condamnations injuſtes qui ont déshonoré la France. Il faut la mettre avec celles d'*Enguerrant de Marigni*, de *Samblançai*, d'*Anne du Bourg*, d'*Auguſtin de Thou*, du maréchal de *Marillac*, de la maréchale d'*Ancre*, & de tant d'autres qui rempliraient un volume. L'hiſtoire doit au moins ſervir à rendre les juges plus circonſpects & plus humains.

L'invaſion de la Provence eſt funeſte aux Français, ſans être fructueuſe pour l'empereur ; il ne peut prendre Marſeille. Les maladies détruiſent une partie de ſon armée. Il s'en retourne à Gènes ſur ſa flotte. Son autre armée eſt obligée d'évacuer la Picardie. La France, toujours près d'être accablée, réſiſte toujours. Les mêmes cauſes qui avaient fait perdre le royaume de Naples à *François I*, font perdre la Provence à *Charles-Quint*. Des entrepriſes lointaines réuſſiſſent rarement.

L'empereur retourne en Eſpagne, laiſſant l'Italie ſoumiſe, la France affaiblie, & l'Allemagne toujours dans le trouble.

Les anabaptiſtes continuent leurs ravages dans la Friſe, dans la Hollande, dans la Veſtphalie. Cela s'appelait *combattre les combats du Seigneur*. Ils vont au ſecours de leur prophète-roi, *Jean de Leyde ;* ils ſont défaits par *George Shenk*, gouverneur de Friſe. La ville de Munſter eſt priſe. *Jean de Leyde* & ſes principaux complices ſont promenés dans une cage. On les brûle, après les avoir déchirés avec des tenailles ardentes. Le parti des luthériens ſe fortifie ; les animoſités s'augmentent ; la ligue de Smalcade ne produit point encore de guerre civile.

Charles en Eſpagne n'eſt pas tranquille ; il faut ſoutenir cette guerre légèrement commencée par *François I*, & que ce prince rejetait ſur l'empereur. 1537.

Le parlement de Paris fait ajourner l'empereur, le déclare vaſſal rebelle, & privé des comtés de Flandre, d'Artois &

de Charolais. Cet arrêt eût été bon après avoir conquis ces provinces : il n'eſt que ridicule après toutes les défaites & toutes les pertes de *François I*. Les troupes impériales, malgré cet arrêt, avancent en Picardie. *François I* va en perſonne aſſiéger Heſdin dans l'Artois, mais il eſt repris; on donne de petits combats dont le ſuccès eſt indécis.

François I voulait frapper un plus grand coup. Il haſardait la chrétienté pour ſe venger de l'empereur. Il s'était engagé avec *Soliman* à deſcendre dans le Milanais avec une grande armée, tandis que les Turcs tomberaient ſur le royaume de Naples & ſur l'Autriche.

Soliman tint ſa parole, mais *François I* ne fut pas aſſez fort pour tenir la ſienne. Le fameux capitan pacha *Chéredin* deſcend avec une partie de ſes galères dans la Pouille, l'autre aborde vers Otrante : il ravage ces pays, & fait ſeize mille eſclaves chrétiens. Ce *Chéredin*, vice-roi d'Alger eſt le même que les auteurs nomment *Barberouſſe*. Ce ſobriquet avait été donné à ſon frère, conquérant d'une partie des côtes de la Barbarie, mort en 1519.

Soliman s'avance en Hongrie. Le roi des Romains, *Ferdinand*, marche au-devant des Turcs entre Bude & Belgrade. Une ſanglante bataille ſe donne, dans laquelle *Ferdinand* prend la fuite, après avoir perdu vingt-quatre mille hommes. On croirait l'Italie & l'Autriche au pouvoir des Ottomans, & *François I* maître de la Lombardie; mais non. *Barberouſſe*, qui ne voit point venir *François I* dans le Milanais, s'en retourne à Conſtantinople avec ſon butin & ſes eſclaves. L'Autriche eſt miſe en ſureté. L'empereur avait retiré ſes troupes de l'Artois & de la Picardie. Ses deux ſœurs, l'une *Marie* de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, l'autre *Eléonore* de Portugal, femme de *François I*, ayant ménagé une trève ſur ces frontières, l'empereur avait conſenti à cette trève pour avoir de nouvelles troupes à oppoſer aux Turcs, & *François I*, afin de pouvoir paſſer en liberté en Italie.

Déjà le dauphin *Henri* était dans le Piémont, les Français étaient les maîtres de presque toutes les villes; le marquis *del Vasto*, que les Français appellent *Duguast*, défendait le reste. Alors on conclut une trève de quelques mois dans ce pays. C'était ne pas faire la guerre sérieusement, après de si grands & de si dangereux projets. Celui qui perdit le plus à cette paix & à cette trève fut le duc de Savoie, dépouillé par ses ennemis & par ses amis; car les Impériaux & les Français retinrent presque toutes ses places.

La trève se prolonge pour dix années entre *Charles-Quint* & *François I*, & aux dépens du duc de Savoie. 1538.

Soliman, mécontent de son allié, ne poursuit point sa victoire. Tout se fait à demi dans cette guerre.

Charles, ayant passé en Italie pour conclure la trève, marie sa bâtarde *Marguerite*, veuve d'*Alexandre de Médicis*, à *Octavio Farnèse*, fils d'un bâtard de *Paul III*, duc de Parme, de Plaisance & de Castro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comtesse *Mathilde;* elle les avait donnés à l'Eglise, & non pas aux bâtards des papes. On a vu qu'ils avaient été annexés depuis au duché de Milan. Le pape *Jules II* les incorpora à l'Etat ecclésiastique; *Paul III* les en détacha, & en revêtit son fils. L'empereur en prétendait bien la suzeraineté, mais il aima mieux favoriser le pape que de se brouiller avec lui. C'était hasarder beaucoup pour un pape de faire son bâtard souverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déjà quitté la religion romaine avec horreur; mais les princes insultent toujours à l'opinion publique, jusqu'à ce que cette opinion publique les accable.

Après toutes ces grandes levées de boucliers, *François I*, qui était sur les frontières du Piémont, s'en retourne. *Charles-Quint* fait voile pour l'Espagne, & voit *François I* à Aigues-mortes avec la même familiarité que si ce prince n'eût été jamais son prisonnier; qu'ils ne se fussent jamais

donné de démentis, point appelés en duel ; que le roi de France n'eût point fait venir les Turcs, & qu'il n'eût point souffert que *Charles-Quint* eût été traité d'empoisonneur.

1539. *Charles-Quint* apprend en Espagne que la ville de Gand, lieu de sa naissance, soutient ses priviléges jusqu'à la révolte. Chaque ville des Pays-Bas avait des droits ; on n'a jamais rien tiré de ce florissant pays par des impositions arbitraires : les états fournissaient aux souverains des dons gratuits dans le besoin : & la ville de Gand avait, de temps immémorial, la prérogative d'imposer elle-même sa contribution. Les états de Flandre, ayant accordé douze cents mille florins à la gouvernante des Pays-Bas, en répartirent quatre cents mille sur les Gantois ; ils s'y opposèrent, ils montrèrent leurs priviléges. La gouvernante fait arrêter les principaux bourgeois : la ville se soulève, prend les armes ; c'était une des plus riches & des plus grandes de l'Europe : elle veut se donner au roi de France comme à son seigneur suzerain ; mais le roi, qui se flattait toujours de l'espérance d'obtenir de l'empereur l'investiture du Milanais pour un de ses fils, se fait un mérite auprès de lui de refuser les Gantois. Qu'arriva-t-il ? *François I* n'eut ni Gand ni Milan ; il fut toujours dupe de *Charles-Quint*, & son inférieur en tout, excepté en valeur.

L'empereur prend alors le parti de demander passage par la France pour aller punir la révolte de Gand. Le dauphin & le duc d'Orléans vont le recevoir à Bayonne ; *François I* va au-devant de lui à Chatelleraut : il entre dans Paris, le premier janvier ; le parlement & tous les corps, viennent le complimenter hors de la ville ; on lui porte les clefs, les prisonniers sont délivrés en son nom ; il préside au parlement, & il fait un chevalier. On avait trouvé mauvais, dit-on, cet acte d'autorité dans *Sigismond :* on le trouva bon dans *Charles-Quint*. Créer un chevalier alors, c'était seulement déclarer un homme noble, ou ajouter à sa noblesse un titre honorable & inutile.

La

La chevalerie avait été en grand honneur dans l'Europe; mais elle n'avait jamais été qu'un nom qu'on avait donné infenfiblement aux feigneurs de fief diftingués par les armes. Peu à peu ces feigneurs de fief avaient fait de la chevalerie une efpèce d'ordre imaginaire, compofé de cérémonies religieufes, d'actes de vertu & de débauche; mais jamais ce titre de chevalier n'entra dans la conftitution d'aucun Etat: on ne connut jamais que les lois féodales. Un feigneur de fief, reçu chevalier, pouvait être plus confidéré qu'un autre, dans quelques châteaux, mais ce n'était pas comme chevalier qu'il entrait aux diètes de l'Empire, aux états de France, aux *cortes* d'Efpagne, au parlement d'Angleterre: c'était comme baron, comte, marquis ou duc. Les feigneurs bannerets, dans les armées, avaient été appelés chevaliers; mais ce n'était pas en qualité de chevaliers qu'ils avaient des bannières; de même qu'ils n'avaient point des châteaux & des terres en qualité de preux: mais on les appelait *preux*, parce qu'ils étaient fuppofés faire des proueffes.

En général, ce qu'on a appelé la chevalerie, appartient beaucoup plus au roman qu'à l'hiftoire, & ce n'était guère qu'une momerie honorable. *Charles-Quint* n'aurait pas pu créer en France un bailli de village, parce que c'eft un emploi réel. Il donna le vain titre de chevalier, & l'effet le plus réel de cette cérémonie fut de déclarer noble un homme qui ne l'était pas. Cette nobleffe ne fut reconnue en France que par courtoifie, par refpect pour l'empereur; mais ce qui eft de la plus grande vraifemblance, c'eft que *Charles-Quint* voulut faire croire que les empereurs avaient ce droit dans tous les Etats. *Sigifmond* avait fait un chevalier en France; *Charles* voulut en faire un auffi. On ne pouvait refufer cette prérogative à un empereur à qui on donnait celle de délivrer les prifonniers.

Ceux qui ont imaginé qu'on délibéra fi on retiendrait *Charles* prifonnier, l'ont dit fans aucune preuve. *François I* fe ferait couvert d'opprobre s'il eût retenu, par une baffe perfidie, celui dont il avait été le captif par le fort des

armes. Il y a des crimes d'Etat que l'ufage autorife ; il y en a d'autres que l'ufage, & furtout la chevalerie de ce temps-là n'autorifait pas. On tient que le roi lui fit feulement promettre de donner le Milanais au duc d'Orléans, frère du dauphin *Henri*, & qu'il fe contenta d'une parole vague ; il fe piqua, dans cette occafion, d'avoir plus de générofité que de politique.

Charles entre dans Gand avec deux mille cavaliers & fix mille fantaffins qu'il avait fait venir. Les Gantois pouvaient mettre, dit-on, quatre-vingts mille hommes en armes, & ne fe défendirent pas.

1540. Le 12 mai, on fait pendre vingt-quatre bourgeois de Gand ; on ôte à la ville fes priviléges ; on jette les fondemens d'une citadelle, & les citoyens font condamnés à payer trois cents mille ducats pour la bâtir, & neuf mille par an pour l'entretien de la garnifon. Jamais on ne fit mieux valoir la loi du plus fort ; la ville de Gand avait été impunie quand elle verfa le fang des miniftres de *Marie de Bourgogne*, aux yeux de cette princeffe : elle fut accablée quand elle voulut foutenir de véritables droits.

François I envoie à Bruxelles fa femme *Eléonore* folliciter l'inveftiture du Milanais ; & pour la faciliter, non-feulement il renonce à l'alliance des Turcs, mais il fait une ligue offenfive contre eux avec le pape. Le deffein de l'empereur était de lui faire perdre fon allié, & de ne lui point donner le Milanais.

En Allemagne, la religion luthérienne & la ligue de Smalcade prennent de nouvelles forces par la mort de *George de Saxe*, puiffant prince fouverain de la Mifnie & de la Thuringe ; c'était un catholique très-zélé, & fon frère, *Henri*, qui continua fa branche, était un luthérien déterminé. *George*, par fon teftament, déshérite fon frère & fes neveux, en cas qu'ils ne retournent point à la religion de leurs pères, & donne fes Etats à la maifon d'Autriche : c'était un cas tout nouveau. Il n'y avait point de loi dans

l'Empire qui privât un prince de ſes Etats pour cauſe de religion. L'électeur de Saxe, *Jean-Fréderic*, & le magnanime landgrave de Heſſe, gendre de *George*, conſervent la ſucceſſion à l'héritier naturel, en lui fourniſſant des troupes contre ſes ſujets catholiques. *Luther* vient les prêcher, & tout le pays eſt bientôt auſſi luthérien que la Saxe & la Heſſe.

Le luthéraniſme ſe ſignale en permettant la polygamie. La femme du landgrave, fille de *George*, indulgente pour ſon mari, à qui elle ne pouvait plaire, lui permit d'en avoir une ſeconde. Le landgrave, amoureux de *Marguerite de Saal*, fille d'un gentilhomme de Saxe, demande à *Luther*, à *Mélanƈton* & à *Bucer* s'il peut, en conſcience, avoir deux femmes, & ſi la loi de la nature peut s'accorder avec la loi chrétienne ; les trois apôtres embarraſſés lui en donnent ſecrètement la permiſſion par écrit. Tous les maris pouvaient en faire autant, puiſqu'en fait de conſcience il n'y a pas plus de privilége pour un landgrave que pour un autre homme ; mais cet exemple n'a pas été ſuivi : la difficulté d'avoir deux femmes chez ſoi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une ſeule.

L'empereur fait ſes efforts pour diſſiper la ligue de Smalcade ; il ne peut en détacher qu'*Albert de Brandebourg*, ſurnommé l'*Alcibiade*. On tient des aſſemblées & des conférences entre les catholiques & les proteſtans, dont l'effet ordinaire eſt de ne pouvoir s'accorder.

Le 8 juillet, l'empereur publie à Ratiſbonne ce qu'on appelle un *interim*, un *inhalt* ; c'eſt un édit par lequel chacun reſtera dans ſa croyance en attendant mieux, ſans troubler perſonne. 1541.

Cet *interim* était néceſſaire pour lever des troupes contre les Turcs. On a déjà remarqué qu'alors on ne formait de grandes armées que dans le beſoin. On a vu que *Soliman* avait été le protecteur de *Jean Zapoli*, qui avait toujours diſputé la couronne de Hongrie à *Ferdinand* ; cette

protection avait été le prétexte des invasions des Turcs. *Jean* était mort, & *Soliman* servait de tuteur à son fils.

L'armée impériale assiége le jeune pupille de *Soliman* dans Bude ; mais les Turcs viennent à son secours, & défont sans ressource l'armée chrétienne.

Le sultan, lassé enfin de se battre & de vaincre tant de fois pour des chrétiens, prend la Hongrie pour prix de ses victoires, & laisse la Transilvanie au jeune prince qui, selon lui, ne pouvait avoir par droit d'héritage un royaume électif comme la Hongrie.

Le roi des Romains, *Ferdinand*, offre alors de se rendre tributaire de *Soliman*, s'il veut lui rendre ce royaume : le sultan lui répond qu'il faut qu'il renonce à la Hongrie, & qu'il lui fasse hommage de l'Autriche.

Les choses restent en cet état; &, tandis que *Soliman*, dont l'armée est diminuée par la contagion, retourne à Constantinople, *Charles* va en Italie : il s'y prépare à aller attaquer Alger, au lieu d'aller enlever la Hongrie aux Turcs : c'était être plus soigneux de la gloire de l'Espagne que de celle de l'Empire. Maître de Tunis & d'Alger, il eût rangé toute la Barbarie sous la domination espagnole, & l'Allemagne se ferait défendue contre *Soliman* comme elle aurait pu. Il débarque sur la côte d'Alger, le 23 octobre, avec autant de monde à peu-près qu'il en avait quand il prit Tunis ; mais une tempête furieuse ayant submergé quinze galères & quatre-vingt-six vaisseaux, & ses troupes sur terre étant assaillies par les orages & par les Maures, *Charles* est obligé de se rembarquer sur les bâtimens qui restaient, & arrive à Carthagène, au mois de novembre, avec les débris de sa flotte & de ses troupes : sa réputation en souffrit. On accusa son entreprise de témérité ; mais s'il eût réussi, comme à Tunis, on l'eût appelé le vengeur de l'Europe. Le fameux *Fernand Cortez*, triomphateur de tant d'Etats en Amérique, avait assisté en soldat volontaire à l'entreprise d'Alger; il y vit quelle est la différence d'un petit nombre d'hommes qui sait se défendre, & des multitudes qui se laissent égorger.

On ne voit pas pourquoi *Soliman* demeure oisif après ses conquêtes ; mais on voit pourquoi l'Allemagne les lui laisse. C'est que les princes catholiques s'unissent contre les princes protestans ; c'est que la ligue de Smalcade fait la guerre au duc de Brunsvick catholique ; qu'elle le chasse de son pays, & rançonne tous les ecclésiastiques ; c'est enfin que le roi de France, fatigué des refus de l'investiture du Milanais, préparait contre l'empereur les plus fortes ligues & les plus grands armemens.

L'Empire & la vie de *Charles-Quint* ne sont qu'un continuel orage. Le sultan, le pape, Venise, la moitié de l'Allemagne, la France lui sont presque toujours opposés, & souvent à la fois : l'Angleterre tantôt le seconde, tantôt le traverse. Jamais empereur ne fut plus craint & n'eut plus à craindre.

François I envoyait un ambassadeur à Constantinople, & un autre à Venise en même temps. Celui qui allait vers *Soliman* était un navarrois nommé *Rinçone* ; l'autre était *Frégose*, génois. Tous deux embarqués sur le Pô sont assassinés par ordre du gouverneur de Milan. Ce meurtre ressemble parfaitement à celui du colonel *Saint-Clair*, assassiné de nos jours en revenant de Constantinople en Suède ; ces deux événemens furent les causes ou les prétextes de guerres sanglantes. *Charles-Quint* désavoua l'assassinat des deux ambassadeurs du roi de France. Il les regardait, à la vérité, comme des hommes nés ses sujets & devenus infidèles ; mais il est bien mieux prouvé que tout homme est né avec le droit naturel de se choisir une patrie, qu'il n'est prouvé qu'un prince a le droit d'assassiner ses sujets. Si c'était une des prérogatives de la royauté, elle lui serait trop funeste. *Charles*, en désavouant l'attentat commis en son nom, avouait en effet que ce n'était qu'un crime honteux.

La politique & la vengeance pressaient également les armemens de *François I*.

Il envoie le dauphin dans le Rouſſillon avec une armée de trente mille hommes, & ſon autre fils, le duc d'Orléans, avec un pareil nombre dans le Luxembourg.

Le duc de Clèves, héritier de la Gueldre envahie par *Charles-Quint*, était avec le comte de *Mansfeld* dans l'armée du duc d'Orléans.

Le roi de France avait encore une armée dans le Piémont.

L'empereur eſt étonné de trouver tant de reſſources & de forces dans la France, à laquelle il avait porté de ſi grands coups. La guerre ſe fait à armes égales & ſans avantage décidé de part ni d'autre. C'eſt au milieu de cette guerre qu'on aſſemble le concile de Trente. Les Impériaux y arrivent le 28 janvier. Les proteſtans refuſent de s'y rendre, & le concile eſt ſuſpendu.

1543. Tranſaction du duc de Lorraine avec le corps germanique dans la diète de Nuremberg, le 26 août. Son duché eſt reconnu ſouveraineté libre & indépendante, à la charge de payer à la chambre impériale les deux tiers de la taxe d'un électeur.

Cependant on publie la nouvelle ligue conclue entre *Charles-Quint* & *Henri VIII* contre *François I;* c'eſt ainſi que les princes ſe brouillent & ſe réuniſſent. Ce même *Henri VIII*, que *Charles* avait fait excommunier pour avoir répudié ſa tante, s'allie avec celui qu'on croyait ſon ennemi irréconciliable. *Charles* va d'abord attaquer la Gueldre, & s'empare de tout ce pays appartenant au duc de Clèves, allié de *François I.* Le duc de Clèves vient lui demander pardon à genoux. L'empereur le fait renoncer à la ſouveraineté de Gueldre, & lui donne l'inveſtiture de Clèves & de Juliers.

Il prend Cambrai alors libre, que l'Empire & la France ſe diſputaient. Tandis que *Charles* ſe ligue avec le roi d'Angleterre pour accabler la France, *François I* appelle

les Turcs une ſeconde fois. *Chéredin*, cet amiral des Turcs, vient à Marſeille avec ſes galères ; il va aſſiéger Nice avec le comte d'*Enghien ;* ils prennent la ville, mais le château eſt ſecouru par les Impériaux, & *Chéredin* ſe retire à Toulon. La deſcente des Turcs ne fut mémorable que parce qu'ils étaient armés au nom du roi très-chrétien.

Dans le temps que *Charles-Quint* fait la guerre à la France, en Picardie, en Piémont & dans le Rouſſillon ; qu'il négocie avec le pape & avec les proteſtans ; qu'il preſſe l'Allemagne de ſe mettre en ſureté contre les invaſions des Turcs, il a encore une guerre avec le Danemarck.

Chriſtiern II, retenu en priſon par ceux qui avaient été autrefois ſes ſujets, avait fait *Charles-Quint* héritier de ſes trois royaumes, qu'il n'avait point, & qui étaient électifs. *Guſtave Vaſa* régnait paiſiblement en Suède. Le duc de Holſtein avait été élu roi de Danemarck, en 1536. C'eſt ce roi de Danemarck, *Chriſtiern III*, qui attaquait l'empereur en Hollande avec une flotte de quarante vaiſſeaux ; mais la paix eſt bientôt faite. Ce *Chriſtiern III* renouvelle avec ſes frères, *Jean* & *Adolphe*, l'ancien traité qui regardait les duchés de Holſtein & de Sleſvich. *Jean* & *Adolphe* & leurs deſcendans devaient poſſéder ces duchés en commun avec les rois de Danemarck.

Alors *Charles* aſſemble une grande diète à Spire, où ſe trouvent *Ferdinand* ſon frère, tous les électeurs, tous les princes catholiques & proteſtans. *Charles-Quint* & *Ferdinand* y demandent du ſecours contre les Turcs & contre le roi de France. On y donne à *François I* les noms de *renégat*, de *barbare*, & d'*ennemi de* DIEU.

Le roi de France veut envoyer des ambaſſadeurs à cette grande diète. Il dépêche un héraut-d'armes pour demander un paſſe-port. On met ſon héraut en priſon.

La diète donne des ſubſides et des troupes ; mais ces ſubſides ne ſont que pour ſix mois, & les troupes ne ſe montent qu'à quatre mille gendarmes, & vingt mille

hommes de pied ; faible ſecours pour un prince qui n'aurait pas eu de grands Etats héréditaires.

L'empereur ne put obtenir ce ſecours qu'en ſe relâchant beaucoup en faveur des luthériens. Ils gagnent un point bien important, en obtenant dans cette diète que la chambre impériale de Spire ſera compoſée moitié de luthériens & moitié de catholiques. Le pape s'en plaignit beaucoup, mais inutilement. (*a*)

Le vieil amiral *Barberouſſe*, qui avait paſſé l'hiver à Toulon & à Marſeille, va encore ravager les côtes d'Italie, & ramène ſes galères chargées de butin & d'eſclaves à Conſtantinople, où il termine une carrière qui fut longtemps fatale à la chrétienté. Il était triſte que le roi nommé *très-chrétien* n'eût jamais eu d'amiral redoutable à ſon ſervice, qu'un mahométan barbare ; qu'il ſoudoyât des Turcs en Italie, tandis qu'on aſſemblait un concile ; & qu'il fît brûler à petit feu des luthériens dans Paris, en payant des luthériens en Allemagne.

François I jouit d'un ſuccès moins odieux & plus honorable, par la bataille de Ceriſoles, que le comte d'*Enghien* gagne dans le Piémont, le 11 avril, ſur le marquis *del Vaſto*, fameux général de l'empereur ; mais cette victoire

(*a*) Le P. *Barre*, auteur d'une grande hiſtoire de l'Allemagne, met dans la bouche de *Charles-Quint* ces paroles : „ Le pape eſt bien heureux que les „ princes de la ligue de Smalcade ne m'aient pas propoſé de me faire „ proteſtant ; car s'ils l'avaient voulu, je ne ſais pas ce que j'aurais fait. „ On ſait que c'eſt la réponſe de l'empereur *Joſeph I*, quand le pape *Clément XI* ſe plaignit à lui de ſes condeſcendances pour *Charles XII*. Le P. *Barre* ne s'eſt pas contenté d'imputer à *Charles-Quint* ce diſcours qu'il ne tint jamais ; mais il a, dans ſon hiſtoire, inſéré un très-grand nombre de faits & de diſcours pris mot pour mot de l'hiſtoire de *Charles XII*. Il en a copié plus de deux cents pages. Il n'eſt pas impoſſible, à la rigueur, qu'on ait dit & fait, dans les douzième, treizième & quatorzième ſiècles, préciſément les mêmes choſes que dans le dix-huitième ; mais cela n'eſt pas bien vraiſemblable. On a été obligé de faire cette note parce que des journaliſtes, ayant vu dans l'hiſtoire d'Allemagne tant de traits abſolument ſemblables, ont accuſé l'hiſtorien de *Charles XII* de plagiat, ne feſant pas réflexion que cet hiſtorien avait écrit plus de quinze ans avant l'autre.

fut plus inutile encore que tous les ſuccès paſſagers de *Louis XII* & de *Charles VIII*. Elle ne peut conduire les Français dans le Milanais, & l'empereur pénètre juſqu'à Soiſſons, & menace Paris.

Henri VIII, de ſon côté, eſt en Picardie. La France, malgré la victoire de Cériſoles, eſt plus en danger que jamais. Cependant, par un de ces myſtères que l'hiſtoire ne peut guère expliquer, *François I* fait une paix avantageuſe. A quoi peut-on l'attribuer qu'aux défiances que l'empereur & le roi d'Angleterre avaient l'un de l'autre? Cette paix eſt conclue à Crépi, le 18 ſeptembre. Le traité porte que le duc d'Orléans, ſecond fils du roi de France, épouſera une fille de l'empereur ou du roi des Romains, & qu'il aura le Milanais ou les Pays-Bas. Cette alternative eſt étrange. Quand on promet une province ou une autre, il eſt clair qu'on ne donnera aucune des deux. *Charles*, en donnant le Milanais, ne donnait qu'un fief de l'Empire; mais en cédant les Pays-Bas, il dépouillait ſon fils de ſon héritage.

Pour le roi d'Angleterre, ſes conquêtes ſe bornèrent à la ville de Boulogne; & la France fut ſauvée contre toute attente.

On fait enfin l'ouverture du concile de Trente, au mois d'avril. Les proteſtans déclarent qu'ils ne reconnaiſſent point ce concile. Commencement de la guerre civile. 1545.

Henri, duc de Brunſvick, dépouillé de ſes Etats, comme on l'a vu, par la ligue de Smalcade, y rentre avec le ſecours de l'archevêque de Brème, ſon frère. Il y met tout à feu & à ſang.

Philippe, ce fameux landgrave de Heſſe, & *Maurice de Saxe*, neveu de *George*, réduiſent *Henri de Brunſvick* aux dernières extrémités. Il ſe rend à diſcrétion à ces princes, marchant tête nue, avec ſon fils *Victor*, entre les troupes des vainqueurs. *Charles* approuve & félicite ces vainqueurs dangereux. Il les ménageait encore.

Tandis que le concile commence, *Paul III*, avec le consentement de l'empereur, donne solennellement l'investiture de Parme & de Plaisance à son fils aîné *Pierre-Louis Farnèse*, dont le fils *Octave* avait déjà épousé la bâtarde de *Charles-Quint*, veuve d'*Alexandre de Médicis*. Ce couronnement du bâtard d'un pape fesait un beau contraste avec un concile convoqué pour réformer l'Eglise.

L'électeur palatin prit ce temps pour renoncer à la communion romaine. C'était alors l'intérêt de tous les princes d'Allemagne de secouer le joug de l'Eglise romaine. Ils rentraient dans les biens prodigués par leurs ancêtres au clergé & aux moines. *Luther* meurt bientôt après à Islèbe, le 18 février 1545, à compter selon l'ancien calendrier. Il avait eu la satisfaction de soustraire la moitié de l'Europe à l'Eglise romaine; & il mettait cette gloire au-dessus de celle des conquérans.

1546. La mort du duc d'Orléans, qui devait épouser une fille de l'empereur, & avoir les Pays-Bas ou le Milanais, tire *Charles-Quint* d'un grand embarras. Il en avait assez d'autres : les princes protestans de la ligue de Smalcade avaient en effet divisé l'Allemagne en deux parties. Dans l'une, il n'avait guère que le nom d'empereur; dans l'autre, on ne combattait pas ouvertement son autorité, mais on ne la respectait pas autant qu'on eût fait, si elle n'eût pas été presque anéantie chez les princes protestans.

Ces princes signalent leur crédit en ménageant la paix entre les rois de France & d'Angleterre. Ils envoient des ambassadeurs dans ces deux royaumes; cette paix se conclut; & *Henri VIII* favorise la ligue de Smalcade.

Le luthéranisme avait fait tant de progrès que l'électeur de Cologne, *Herman de Neuvid*, tout archevêque qu'il était, l'introduisait dans ses Etats, & n'attendait que le moment de pouvoir se séculariser lui & son électorat. *Paul III* l'excommunie & le prive de son archevêché. Un pape peut excommunier qui il veut; mais il n'est pas si aisé de

dépouiller un prince de l'Empire : il faut que l'Allemagne y consente. Le pape ordonne en vain qu'on ne reconnaisse plus qu'*Adolphe de Schavembourg*, coadjuteur de l'archevêque, mais non coadjuteur de l'électeur. *Charles-Quint* reconnaît toujours l'électeur *Herman de Neuvid*, & le menace, afin qu'il ne donne point de secours aux princes de la ligue de Smalcade; mais, l'année suivante, *Herman* fut enfin déposé, & *Schavembourg* eut son électorat.

La guerre civile avait déjà commencé par l'aventure de *Henri de Brunsvick*, prisonnier chez le landgrave de Hesse. *Albert de Brandebourg*, margrave de Culembach, se joint à *Jean de Brunsvick*, neveu du prisonnier, pour le délivrer & le venger. L'empereur les encourage & les aide sous main. Ce n'est point-là le grand empereur *Charles-Quint*; ce n'est qu'un prince faible qui se plie aux conjonctures.

Alors les princes & les villes de la ligue mettent leurs troupes en campagne. *Charles*, ne pouvant plus dissimuler, commence par obtenir de *Paul III* environ dix mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux légers pour six mois, avec deux cents mille écus romains, & une bulle pour lever la moitié des revenus d'une année des bénéfices d'Espagne, & pour aliéner les biens des monastères jusqu'à la somme de cinq cents mille écus. Il n'osait demander les mêmes concessions sur les églises d'Allemagne. Les luthériens étaient trop voisins, & quelques églises eussent mieux aimé se séculariser que de payer.

Les protestans sont déjà maîtres des passages du Tirol; ils s'étendent de là jusqu'au Danube. L'électeur de Saxe, *Jean-Fréderic-Philippe*, landgrave de Hesse, marche par la Franconie. *Philippe*, prince de la maison de Brunsvick, & ses quatre fils, trois princes d'Anhalt, *George de Virtemberg*, frère du duc *Ulric*, sont dans cette armée; on y voit les comtes d'Oldenbourg, de Mansfeld, d'Oettingen, de Henneberg, de Furstemberg, beaucoup d'autres seigneurs immédiats à la tête de leurs soldats. Les villes d'Ulm, de Strasbourg, de Norlingue, d'Augsbourg y ont envoyé

leurs troupes. Il y a huit régimens des cantons proteſtans ſuiſſes. L'armée était de plus de ſoixante mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux.

L'empereur, qui n'avait que peu de troupes, agit cependant en maître, en mettant l'électeur de Saxe au ban de l'Empire, le 18 juillet, dans Ratisbonne. Bientôt il a une armée capable de ſoutenir cet arrêt. Les dix mille Italiens envoyés par le pape arrivent. Six mille Eſpagnols de ſes vieux régimens du Milanais & de Naples ſe joignent à ſes Allemands. Mais il fallait qu'il armât trois nations, & il n'avait pas encore une armée égale à celle de la ligue, qui venait d'être renforcée par la gendarmerie de l'électeur palatin.

Les deſtinées des princes & des Etats ſont tellement le jouet de ce qu'on appelle la fortune, que le ſalut de l'empereur vint d'un prince proteſtant. Le prince *Maurice de Saxe*, marquis de Miſnie & de Thuringe, couſin de l'électeur de Saxe, gendre du landgrave de Heſſe, le même à qui ce landgrave & l'électeur de Saxe avaient conſervé ſes Etats, & dont l'électeur avait été le tuteur, oublia ce qu'il devait à ſes proches, & ſe rangea du parti de l'empereur. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il était, comme eux, proteſtant très-zélé; mais il diſait que la religion n'a rien de commun avec la politique.

Ce *Maurice* aſſembla dix mille fantaſſins & trois mille chevaux, fit une diverſion dans la Saxe, défit les troupes que l'électeur *Jean-Fréderic-Henri* y envoya, & fut la première cauſe du malheur des alliés. Le roi de France leur envoya deux cents mille écus : c'était aſſez pour entretenir la diſcorde, & non aſſez pour rendre leur parti vainqueur.

L'empereur gagne du terrain de jour en jour. La plupart des villes de Franconie ſe rendent, & payent de groſſes taxes.

L'électeur palatin, l'un des princes de la ligue, vient demander pardon à *Charles*, & ſe jette à ſes genoux. Preſque tout le pays juſqu'à Heſſe-Caſſel eſt ſoumis.

Le pape *Paul III* retire alors ſes troupes qui n'avaient dû ſervir que ſix mois. Il craint de trop ſecourir l'empereur, même contre des proteſtans. *Charles* n'eſt que médiocrement affaibli par cette perte. La mort du roi d'Angleterre, *Henri VIII*, arrivée le 18 janvier, & la maladie qui conduiſait dans le même temps *François I* à ſa fin, le délivraient des deux protecteurs de la ligue de Smalcade.

Charles réuſſit aiſément à détacher le vieux duc de Virtemberg de la ligue. Il était alors ſi irrité contre les révoltes dont la religion eſt la cauſe ou le prétexte, qu'il voulut établir à Naples l'inquiſition, dès long-temps reçue en Eſpagne ; mais il y eut une ſi violente ſédition, que ce tribunal fut aboli auſſitôt qu'établi. L'empereur aima mieux tirer quelque argent des Napolitains, pour l'aider à dompter la ligue de Smalcade, que de s'obſtiner à faire recevoir l'inquiſition dont il ne tirait rien. 1547.

La ligue ſemblait preſque détruite par la ſoumiſſion du Palatinat & du Virtemberg ; mais elle prend de nouvelles forces par la jonction des citoyens de Prague & de pluſieurs cantons de la Bohème, qui ſe révoltent contre *Ferdinand* leur ſouverain, & qui vont ſecourir les confédérés. Le margrave de Culembach, *Albert de Brandebourg*, ſurnommé l'*Alcibiade*, dont on a déjà parlé, eſt à la vérité pour l'empereur ; mais ſes troupes ſont défaites, & il eſt pris par l'électeur de Saxe.

Pour compenſer cette perte, l'électeur de Brandebourg, *Jean le ſévère*, tout luthérien qu'il eſt, prend les armes en faveur du chef de l'Empire, & donne du ſecours à *Ferdinand* contre les Bohémiens.

Tout était en confuſion vers l'Elbe, & on n'entendait parler que de combats & de pillages. Enfin l'empereur paſſe l'Elbe, avec une forte armée, vers Mulberg. Son frère l'accompagnait avec ſes enfans, *Maximilien* & *Ferdinand*, & le duc d'*Albe* était ſon principal général.

On attaque l'armée de *Jean-Fréderic-Henri*, duc électeur de Saxe, si célèbre par son malheur. Cette bataille de Mulberg près de l'Elbe fut décisive. On dit qu'il n'y eut que quarante hommes de tués du côté de l'empereur : ce qui est bien difficile à croire. L'électeur de Saxe blessé est prisonnier avec le jeune prince *Ernest de Brunsvick. Charles* fait condamner, le 12 mai, l'électeur de Saxe, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévère duc *d'Albe* présidait à ce tribunal. Le secrétaire du conseil signifia, le même jour, la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince *Ernest de Brunsvick.*

Le duc *Maurice*, qui devait avoir son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grâce. *Charles* accorde la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncera pour lui & ses enfans à la dignité électorale, en faveur de *Maurice.* On lui laissa la ville de Gotha & ses dépendances; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de *Gotha* & de *Veimar.* Le duc *Maurice* s'engagea à lui faire une pension de cinquante mille écus d'or, & à lui en donner cent mille une fois payés, pour acquitter ses dettes. Tous les prisonniers qu'il avait faits, & surtout *Albert de Brandebourg* & *Henri de Brunsvick* furent relâchés; mais l'électeur n'en demeura pas moins prisonnier de *Charles.*

Sa femme *Sibille*, sœur du duc de Clèves, vint inutilement se jeter aux pieds de l'empereur, & lui demander en larmes la liberté de son mari.

Les alliés de l'électeur se dissipèrent bientôt. Le landgrave de Hesse ne pensa plus qu'à se soumettre. On lui imposa pour condition de venir embrasser les genoux de l'empereur, de raser toutes ses forteresses, à la réserve de Cassel ou de Ziegenheim, en payant cent cinquante mille écus d'or.

Le nouvel électeur, *Maurice de Saxe*, & l'électeur de Brandebourg promirent par écrit au landgrave qu'on

ne ferait aucune entreprife fur fa liberté. Ils s'en rendirent caution, & confentirent d'être appelés en juftice par lui ou par fes enfans, & à fouffrir eux-mêmes le traitement que l'empereur lui ferait contre la foi promife.

Le landgrave, fur ces affurances, confentit à tout. *Granvelle*, évêque d'Arras, depuis cardinal, rédigea les conditions que *Philippe* figna. On a toujours affuré que le prélat trompa ce malheureux prince, lequel avait expreffément ftipulé qu'en venant demander grâce à l'empereur, il ne refterait pas en prifon. *Granvelle* écrivit qu'il ne refterait pas toujours en prifon. Il ne fallait qu'un *v* à la place d'une *n* pour faire cette étrange différence en langue allemande. Le traité devait porter *nicht mit einiger gefængnifs*, & *Granvelle* écrivit *eviger*.

Le landgrave n'y prit pas garde en relifant l'acte. Il crut voir ce qui devait y être ; &, dans cette confiance, il alla fe jeter aux genoux de *Charles-Quint*. En effet, il paraît indubitable qu'il ne ferait pas forti de chez lui pour aller recevoir fa grâce, s'il avait cru qu'on le mettrait en prifon. Il fut arrêté quand il croyait s'en retourner en fureté, & conduit long-temps à la fuite de l'empereur.

Le vainqueur fe faifit de toute l'artillerie de l'électeur de Saxe, *Jean Fréderic*, du landgrave de Heffe, & même du duc de Virtemberg. Il confifqua les biens de plufieurs chefs du parti ; il impofa des taxes fur ceux qu'il avait vaincus, & n'en exempta pas les villes qui l'avaient fervi. On prétend qu'il en retira feize cents mille écus d'or.

Le roi des Romains, *Ferdinand*, punit de fon côté les Bohémiens. On ôta aux citoyens de Prague leurs priviléges & leurs armes. Plufieurs furent condamnés à mort, d'autres à une prifon perpétuelle. Les taxes & les confifcations furent immenfes. Elles entrent toujours dans la vengeance des fouverains.

Le concile de Trente s'était difperfé pendant ces troubles. Le pape voulait le transférer à Bologne.

L'empereur avait vaincu la ligue, mais non pas la religion proteftante. Ceux de cette communion demandent, dans la diète d'Augsbourg, que les théologiens proteftans aient voix délibérative dans le concile.

L'empereur était plus mécontent du pape que des théologiens proteftans. Il ne lui pardonnait pas d'avoir rappelé les troupes de l'Eglife dans le plus fort de la guerre de Smalcade. Il lui fit fentir fon indignation au fujet de Parme & de Plaifance. Il avait fouffert que le faint-père en donnât l'inveftiture à fon bâtard, dans le temps qu'il le voulait ménager ; mais, quand il en fut mécontent, il fe reffouvint que Parme & Plaifance avaient été une dépendance du Milanais, & que c'était à l'empereur feul à en donner l'inveftiture. *Paul III*, de fon côté, alarmé de la puiffance de *Charles-Quint*, négociait contre lui avec *Henri II* & les Vénitiens.

Dans ces circonftances, le fils du pape, odieux à toute l'Italie par fes crimes, eft affaffiné par des conjurés. L'empereur alors s'empare de Plaifance, qu'il ôte à fon propre gendre, malgré fa tendreffe de père pour *Marguerite* fa fille.

1548. L'empereur, brouillé avec le pape, en ménageait davantage les proteftans. Ils avaient toujours voulu que le concile fe tînt dans une ville d'Allemagne. *Paul III* venait de le transférer à Bologne. C'était encore un nouveau fujet de querelle, qui envenimait celle de Plaifance. D'un côté, le pape menaça l'empereur de l'excommunication, s'il ne reftituait cette ville ; & par-là, il donnait trop de prife fur lui aux proteftans qui relevaient, comme il faut, le ridicule de fes armes fpirituelles, employées par un pape en faveur de fes fils ; de l'autre côté, *Charles-Quint* fe fefait, en quelque manière, chef de la religion en Allemagne.

Il

Il publie dans la diète d'Augsbourg, le 15 mai, le grand *interim*. C'eſt un formulaire de foi & de diſcipline. Les dogmes en étaient catholiques ; on y permettait ſeulement la communion ſous les deux eſpèces aux laïques, & le mariage aux prêtres. Pluſieurs cérémonies indifférentes y étaient ſacrifiées aux luthériens, pour les engager à recevoir des choſes qu'on diſait plus eſſentielles.

Ce tempérament était raiſonnable ; c'eſt pourquoi il ne contenta perſonne. Les eſprits étaient trop aigris : l'Egliſe romaine & les luthériens ſe plaignirent ; & *Charles-Quint* vit qu'il eſt plus aiſé de gagner des batailles que de gouverner les opinions. *Maurice*, le nouvel électeur de Saxe, voulut en vain, pour lui complaire, faire recevoir le nouveau formulaire dans ſes Etats ; les miniſtres proteſtans furent plus forts que lui. L'électeur de Brandebourg, l'électeur palatin acceptent l'*interim*. Le landgrave de Heſſe s'y ſoumet pour obtenir ſa liberté, qu'il n'obtient pourtant pas.

L'ancien électeur de Saxe, *Jean Fréderic*, tout priſonnier qu'il eſt, refuſe de le ſigner. Quelques autres princes & pluſieurs villes proteſtantes ſuivent ſon exemple. Et par-tout le cri des théologiens s'élève contre la paix que l'*interim* leur préſentait.

L'empereur ſe contente de menacer ; &, comme il en veut alors plus au pape qu'aux luthériens, il fait décréter par la diète que le concile reviendra à Trente, & ſe charge du ſoin de l'y faire transférer.

On met, dans cette diète, les Pays-Bas ſous la protection du corps germanique. On les déclare exempts des taxes que les états doivent à l'Empire, & de la juriſdiction de la chambre impériale, tout compris qu'ils étaient dans le dixième cercle. Ils ne ſont obligés à rendre aucun ſervice à l'Empire, excepté dans les guerres contre les Turcs ; alors ils doivent contribuer autant que trois

électeurs. Ce réglement eſt ſouſcrit par *Charles-Quint*, le 26 juin.

Les habitans du Valais ſont mis au ban de l'Empire pour n'avoir pas payé les taxes ; ils en ſont exempts aujourd'hui qu'ils ont ſu devenir libres.

La ville de Conſtance ne reçoit l'*interim* qu'après avoir été miſe au ban de l'Empire.

La ville de Strasbourg obtient que l'*interim* ne ſoit que pour les égliſes catholiques de ſon diſtrict, & que le luthéraniſme y ſoit profeſſé en liberté.

Chriſtiern III, roi de Danemarck, reçoit par ſes ambaſſadeurs l'inveſtiture du duché de Holſtein, en commun avec ſes frères, *Jean* & *Adolphe*.

Maximilien, fils de *Ferdinand*, épouſe *Marie*, ſa couſine, fille de l'empereur. Le mariage ſe fait à Valladolid, les derniers jours de ſeptembre ; & *Maximilien* & *Marie* ſont conjointement régens d'Eſpagne ; mais c'eſt toujours le conſeil d'Eſpagne, nommé par *Charles-Quint*, qui gouverne.

1549. L'empereur, retiré dans Bruxelles, fait prêter hommage à ſon fils aîné, *Philippe*, par les provinces de Flandre, de Hainaut & d'Artois.

Le concile de Trente reſtait toujours diviſé. Quelques prélats attachés à l'empereur étaient à Trente. Le pape en avait aſſemblé d'autres à Bologne. On craignait un ſchiſme. Le pape craignait encore plus que la maiſon de *Bentivoglio*, dépoſſédée de Bologne par *Jules II*, n'y rentrât avec la protection de l'empereur. Il diſſout ſon concile de Bologne.

Octavio Farnèſe, gendre de *Charles-Quint* & petit-fils de *Paul III*, a également à ſe plaindre de ſon beau-père & de ſon grand-père. Le beau-père lui retenait Plaiſance, parce qu'il était brouillé avec le pape ; & ſon grand-père lui retenait Parme, parce qu'il était brouillé avec l'empereur. Il veut ſe ſaiſir au moins de Parme,

& n'y réuſſit pas. On prétend que le pape mourut des chagrins que lui cauſaient ſa famille & l'empereur ; mais on devait ajouter qu'il avait plus de quatre-vingts & un ans.

Les Turcs n'inquiétent point l'Empire ; *Soliman* était vers l'Euphrate. Les Perſans ſauvaient l'Autriche ; mais les Turcs reſtaient toujours maîtres de la plus grande partie de la Hongrie. 1550.

Henri II, roi de France, paraiſſait tranquille. Le nouveau pape, *Jules III*, était embarraſſé ſur l'affaire du concile & ſur celle de Plaiſance. L'empereur l'était davantage de ſon *interim*, qui cauſait toujours des troubles en Allemagne. Quand on voit des hommes auſſi peu ſcrupuleux que *Paul III*, *Jules III* & *Charles-Quint*, décider de la religion, que peuvent penſer les peuples ?

La ville de Magdebourg, très-puiſſante, était en guerre contre le duc de Meckelbourg, & était liguée avec la ville de Brême. L'empereur condamne les deux villes, & charge le nouvel électeur de Saxe, *Maurice*, de réduire Magdebourg ; mais il l'irritait en lui marquant cette confiance. *Maurice* juſtifiait ſon ambition qui avait dépouillé ſon tuteur & ſon parent de l'électorat de Saxe, par les lois qui l'avaient attaché au chef de l'Empire ; mais il croyait ſon honneur perdu par la priſon du landgrave de Heſſe, ſon beau-père, retenu toujours captif, malgré ſa garantie, & malgré celle de l'électeur de Brandebourg. Ces deux princes preſſaient continuellement l'empereur de dégager leur parole. *Charles* prend le ſingulier parti d'annulier leur promeſſe. Le landgrave tente de s'évader. Il en coûte la tête à quelques-uns de ſes domeſtiques.

L'électeur *Maurice*, indigné contre *Charles-Quint*, n'eſt pas fort empreſſé à combattre pour un empereur dont la puiſſance ſe fait ſentir ſi deſpotiquement à tous les princes : il ne fait nul effort contre Magdebourg. Il

laiſſa tranquillement les aſſiégeans battre le duc de Meckelbourg, & le prendre priſonnier; & l'empereur ſe repentit de lui avoir donné l'électorat. Il n'avait que trop de raiſon de ſe repentir. *Maurice* ſongeait à ſe faire chef du parti proteſtant, à mettre non-ſeulement Magdebourg dans ſes intérêts, mais auſſi les autres villes, & à ſe ſervir de ſon nouveau pouvoir pour balancer celui de l'empereur. Déjà il négociait ſur ces principes avec *Henri II*, & un nouvel orage ſe préparait dans l'Empire.

1551. *Charles-Quint*, qu'on croyait au comble de la puiſſance, était dans le plus grand embarras. Le parti proteſtant ne pouvait ni lui être attaché, ni être détruit. L'affaire de Parme & de Plaiſance, dont le roi de France commençait à ſe mêler, lui feſait enviſager une guerre prochaine. Les Turcs étaient toujours en Hongrie. Tous les eſprits étaient révoltés, dans la Bohème, contre ſon frère *Ferdinand*.

Charles imagine de donner un nouveau poids à ſon autorité, en engageant ſon frère à céder à ſon fils, *Philippe*, le titre de roi des Romains, & la ſucceſſion à l'Empire. La tendreſſe paternelle pouvait ſuggérer ce deſſein; mais il eſt sûr que l'autorité impériale avait beſoin d'un chef qui, maître de l'Eſpagne & du nouveau monde, aurait aſſez de puiſſance pour contenir à la fois les ennemis & les princes de l'Empire. Il eſt sûr auſſi que les princes auraient vu par-là leurs prérogatives bien haſardées, & qu'ils ſe feraient difficilement prêtés aux vues de l'empereur. Elles ne ſervirent qu'à indigner *Ferdinand*, & à brouiller les deux frères.

Charles rompt ouvertement avec *Ferdinand*, demande ſa dépoſition aux électeurs, & leurs ſuffrages en faveur de ſon fils. Il ne recueille de toute cette entrepriſe que le chagrin d'un refus, & de voir les électeurs du Palatinat, de Saxe & de Brandebourg s'oppoſer ouvertement à ſes deſſeins plus dangereux que ſages.

L'électeur *Maurice* entre enfin dans Magdebourg par capitulation ; mais il soumet cette ville pour lui-même, quoiqu'il la prenne au nom de l'empereur. La même ambition, qui l'avait porté à recevoir l'électorat de Saxe des mains de *Charles-Quint*, le porte à s'unir contre lui, avec *Joachim*, électeur de Brandebourg ; *Fréderic*, comte palatin ; *Christophe*, duc de Virtemberg ; *Erneste*, marquis de Bade-Dourlach, & plusieurs autres princes.

Cette ligue fut plus dangereuse que celle de Smalcade. Le roi de France, *Henri II*, jeune & entreprenant, s'unit avec tous ces princes. Il devait fournir deux cents quarante mille écus pour les trois premiers mois de la guerre, & soixante mille pour chaque mois suivant. Il se rend maître de Cambrai, Metz, Toul & Verdun, pour les garder, *comme vicaire du Saint-Empire;* titre singulier qu'il prenait alors comme un prétexte, comme si c'en était un.

Le roi de France s'etait déjà servi du prétexte de Parme pour porter la guerre en Italie. Il ne paraissait pas dans l'ordre des choses que ce fût lui qui dût protéger *Octave Farnèse* contre l'empereur, son beau-père ; mais il était naturel que *Henri II* tâchât, par toutes sortes de voies, de rentrer dans le duché de Milan, l'objet des prétentions de ses prédécesseurs.

Henri s'unissait aussi avec les Turcs, selon le plan de *François I ;* & l'amiral *Dragut*, non moins redoutable que ce *Chéredin*, surnommé *Barberousse*, avait fait une descente en Sicile, où il avait pillé la ville d'Agosta.

L'armée de *Soliman* s'avançait en même temps par la Hongrie. *Charles-Quint* alors n'avait plus pour lui que le pape *Jules III*, & il s'unissait avec lui contre *Octave Farnèse*, son gendre, quoique, dans le fond, l'empereur & le pape eussent des droits & des intérêts différens, l'un & l'autre prétendant être suzerains de Parme & de Plaisance.

Les Français portaient aussi la guerre en Piémont & dans le Montferrat. Il s'agissait donc de résister, à la fois, à une

armée formidable de Turcs, en Hongrie, à la moitié de l'Allemagne liguée & déjà en armes, & à un roi de France, jeune, riche & bien fervi, impatient de fe fignaler & de réparer les malheurs de fon prédéceffeur.

L'intérêt & le danger raccommodèrent alors *Charles* & *Ferdinand.* On a d'abord, en Hongrie, quelques fuccès contre les Turcs.

Ferdinand fut affez heureux dans ce temps-là même pour acquérir là Tranfilvanie. La veuve de *Jean Zapoli*, reine de Hongrie, qui n'avait plus que le nom de reine, gouvernait la Tranfilvanie, au nom de fon fils, *Etienne Sigifmond*, fous la protection des Turcs ; protection tyrannique dont elle était laffe. *Martinufius*, évêque de Varadin, depuis cardinal, porta la reine à céder la Tranfilvanie à *Ferdinand* pour quelques terres en Siléfie, comme Oppelen & Ratibor. Jamais reine ne fit un fi mauvais marché. *Martinufius* eft déclaré, par *Ferdinand*, vaivode de Tranfilvanie. Ce cardinal la gouverne, au nom de ce prince, avec autorité & avec courage. Il fe met lui-même à la tête des Tranfilvains, contre les Turcs. Il aide les impériaux à les repouffer ; mais *Ferdinand*, étant entré en défiance de lui, le fait affaffiner par *Pallavicini*, dans le château de Vintz.

Le pape, lié alors avec l'empereur, n'ofe pas d'abord demander raifon de cet affaffinat ; mais il excommunia *Ferdinand*, l'année fuivante. L'excommunication ne fit ni bruit ni effet. C'eft ce qu'on a fouvent appelé *brutum fulmen.* C'était pourtant une occafion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité femblent en droit de s'élever, en fon nom, contre les fouverains qui abufent à cet excès de leur pouvoir : mais il faut que ceux qui jugent les rois foient irrépréhenfibles.

1552. L'électeur *Maurice de Saxe* lève le mafque, & publie par un manifefte qu'il s'eft allié avec le roi de France pour la liberté de ce même *Jean Fréderic*, ci-devant

électeur, que lui-même avait dépossédé, pour celle du landgrave de Hesse, & pour le soutien de la religion.

L'électeur de Brandebourg, *Joachim*, se joint à lui. *Guillaume*, fils du landgrave de Hesse, prisonnier; *Henri Othon*, électeur palatin; *Albert de Meckelbourg*, sont en armes avant que l'empereur ait assemblé des troupes.

Maurice & les confédérés marchent vers les défilés du Tirol, & chassent le peu d'impériaux qui les gardaient. L'empereur & son frère *Ferdinand*, sur le point d'être pris, sont obligés de fuir en désordre. *Charles* menait toujours avec lui son prisonnier, l'ancien électeur de Saxe. Il lui offre sa liberté. Il est difficile de rendre raison pourquoi ce prince ne voulut pas l'accepter. La véritable raison peut-être, c'est que l'empereur ne la lui offrit pas.

Cependant le roi de France s'était saisi de Toul, de Verdun & de Metz, dès le commencement du mois d'avril. Il prend Haguenau & Vissembourg. De là il tourne vers le pays de Luxembourg, & s'empare de plusieurs villes.

L'empereur, pour comble de disgraces, apprend dans sa fuite que le pape l'a abandonné, & s'est déclaré neutre entre lui & la France. C'est alors que son frère *Ferdinand* fut excommunié pour avoir fait assassiner le cardinal *Martinusius*. Il eût été plus beau au pape de ne pas attendre que ces censures ne parussent que l'effet de sa politique.

Au milieu de tous ces troubles, les pères du concile se retirent de Trente, & le concile est encore suspendu.

Dans ce temps funeste toute l'Allemagne est en proie aux ravages. *Albert de Brandebourg* pille toutes les commanderies de l'ordre teutonique, les terres de Bamberg, de Nuremberg, de Vurtzbourg, & plusieurs villes de Suabe. Les confédérés mettent à feu & à sang les Etats de l'électeur de Maïence, Vorms, Spire, & assiégent Francfort.

Cependant l'empereur, retiré dans Paſſau, & ayant raſſemblé une armée, après tant de diſgraces, amène les confédérés à un traité. La paix eſt conclue, le 12 août. Il accorde par cette paix célèbre de Paſſau une amniſtie générale à tous ceux qui ont porté les armes contre lui, depuis l'année 1546. Non-ſeulement les proteſtans obtiennent le libre exercice de la religion ; mais ils ſont admis dans la chambre impériale, dont on les avait exclus après la victoire de Mulberg. Il y a ſujet de s'étonner qu'on ne rende pas une liberté entière au landgrave de Heſſe par ce traité, qu'il ſoit confiné dans le fort de Rheinfeld juſqu'à ce qu'il donne des aſſurances de ſa fidélité ; & qu'il ne ſoit rien ſtipulé pour *Jean Fréderic*, l'ancien électeur de Saxe.

L'empereur cependant rendit, bientôt après, la liberté à ce malheureux prince, & le renvoya dans les Etats de Thuringe qui lui reſtaient.

L'heureux *Maurice de Saxe*, ayant fait triompher ſa religion, & ayant humilié l'empereur, jouit encore de la gloire de le défendre. Il conduit ſeize mille hommes en Hongrie ; mais *Ferdinand*, malgré ce ſecours, ne peut reſter en poſſeſſion de la haute Hongrie, qu'en ſouffrant que les états ſe ſoumettent à payer un tribut annuel de vingt mille écus d'or à *Soliman*.

Cette année eſt funeſte à *Charles-Quint*. Les troupes de France ſont dans le Piémont, dans le Montferrat, dans Parme. Il était à craindre que de plus grandes forces n'entraſſent dans le Milanais, ou dans le royaume de Naples. *Dragut* infeſtait les côtes de l'Italie ; & l'Europe voyait toujours les troupes du roi très-chrétien jointes avec les Turcs, contre les chrétiens, tandis qu'on ne ceſſait de brûler les proteſtans, en France, par arrêt des tribunaux nommés parlemens.

Les finances de *Charles* étaient épuiſées, malgré les taxes impoſées en Allemagne, après ſa victoire de Mulberg, & malgré les tréſors du Mexique. La vaſte étendue de ſes

Etats, ſes voyages, ſes guerres abſorbaient tout : il emprunte deux cents mille écus d'or au duc de Florence, *Coſme de Médicis*, & lui donne la ſouveraineté de Piombino, & de l'île d'Elbe : aidé de ce ſecours, il ſe ſoutient du moins en Italie, & il va aſſiéger Metz avec une puiſſante armée.

Albert de Brandebourg, le ſeul des princes proteſtans qui était encore en armes contre lui, abandonne la France dont il a reçu de l'argent, & ſert ſous *Charles-Quint*, au ſiége de Metz. Le fameux *François*, duc de Guiſe, qui défendait Metz avec l'élite de la nobleſſe françaiſe, l'oblige de lever le ſiége, le 26 décembre, au bout de ſoixante-cinq jours : *Charles* y perdit plus du tiers de ſon armée.

Charles ſe venge du malheur qu'il a eſſuyé devant Metz, en envoyant les comtes de *Lalain* & de *Reux* aſſiéger Térouane : la ville eſt priſe & raſée.

Philibert Emmanuel, prince de Piémont, depuis duc de Savoie, qui devient bientôt un des plus grands généraux de ce ſiècle, eſt mis à la tête de l'armée de l'empereur ; il prend Heſdin, qui eſt raſé comme Térouane. Mais le duc d'*Arſcot*, qui commandait un corps conſidérable, ſe laiſſe battre, & la fortune de *Charles* eſt encore arrêtée.

Les affaires en Italie reſtent dans la même ſituation ; l'Allemagne n'eſt pas tranquille. L'inquiet *Albert de Brandebourg*, qu'on nommait l'*Alcibiade*, toujours à la tête d'un corps de troupes, les fait ſubſiſter de pillage ; il ravage les terres de *Henri de Brunſvick*, & même de l'électeur *Maurice de Saxe*.

L'électeur *Maurice* lui livre bataille auprès de Hildesheim, au mois de juillet ; il la gagne, mais il y eſt tué. Ce prince n'avait que trente-deux ans, mais il avait acquis la réputation d'un grand capitaine & d'un grand politique : ſon frère *Auguſte* lui ſuccède.

Albert l'Acibiade fait encore la guerre civile ; la chambre impériale lui fait ſon procès ; il n'en continue pas moins

ſes ravages : mais enfin, manquant d'argent & de troupes, il ſe réfugie en France. L'empereur pour mieux ſoutenir cette grande puiſſance, qui avait reçu tant d'accroiſſement & tant de diminution, arrête le mariage de ſon fils *Philippe* avec *Marie*, reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Arragon.*

Quoique le parlement d'Angleterre ajoutât aux clauſes du contrat de mariage, que l'alliance entre les Français & les Anglais ſubſiſterait, *Charles* n'en eſpérait pas moins, & avec raiſon, que cette alliance ſerait bientôt rompue. C'était en effet armer l'Angleterre contre la France, que de lui donner ſon fils pour roi ; & ſi *Marie* avait eu des enfans, la maiſon d'Autriche voyait ſous ſes lois tous les Etats de l'Europe, depuis la mer Baltique, excepté la France.

1554. *Charles* céde à ſon fils *Philippe*, le royaume de Naples & de Sicile, avant que ce prince s'embarque pour l'Angleterre, où il arrive au mois de juillet, & eſt couronné roi conjointement avec *Marie* ſon épouſe, comme, depuis, le roi *Guillaume* l'a été avec une autre *Marie*, mais non pas avec le pouvoir qu'a eu *Guillaume.*

Cependant la guerre dure toujours entre *Charles-Quint* & *Henri II*, ſur les frontières de la France & en Italie, avec des ſuccès divers & toujours balancés.

Les troupes de France étaient toujours dans le Piémont & dans le Montferrat, mais en petit nombre. L'empereur n'avait pas de grandes forces dans le Milanais ; il ſemblait qu'on fût épuiſé des deux côtés.

Le duc de Florence, *Coſme*, armait pour l'empereur. Sienne qui craignait de tomber un jour au pouvoir des Florentins, comme il lui eſt arrivé, était protégée par les Français. *Medequino*, marquis de Marignan, général de l'armée du duc de Florence, remporte une victoire ſur quelques troupes de France & ſur leurs alliés, le 2 août ; c'eſt en mémoire de cette victoire que *Coſme* inſtitua

l'ordre de Saint-Etienne, parce que c'était le jour de Saint-Etienne que la bataille avait été gagnée.

Ernest comte de Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, est près de reprendre, par les artifices d'un cordelier, la ville de Metz, que l'empereur n'avait pu réduire avec cinquante mille hommes. Ce cordelier, nommé *Léonard*, gardien du couvent, qui avait été confesseur du duc de *Guise*, & qu'on respectait dans la ville, fesait entrer tous les jours de vieux soldats, allemands, espagnols & italiens déguisés en cordeliers, sous prétexte d'un chapitre général qui devait se tenir. 1555.

Un chartreux découvre le complot; on arrête le père *Léonard*, qu'on trouva mort le lendemain; son corps fut porté au gibet, & on se contenta de faire assister dix-huit cordeliers à la potence. Tant d'exemples du danger d'avoir des moines n'ont pu encore les faire abolir.

L'ancienne politique des papes se renouvelle sous *Paul IV*, de la maison de *Caraffe;* cette politique est, comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, d'empêcher l'empereur d'être trop puissant en Italie.

Paul IV ne songe point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples, & dans le Milanais, avec le secours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ses neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que *Henri II* doit envoyer.

La guerre allait donc devenir plus vive que jamais. *Charles* voyait qu'il n'aurait pas un moment de repos dans sa vie; la goutte le tourmentait; le fardeau de tant d'affaires devenait pesant; il avait joué long-temps le plus grand rôle dans l'Europe: il voulut finir par une action plus singulière que tout ce qu'il avait fait dans sa vie, par abdiquer toutes ses couronnes & l'empire.

Tandis qu'il se préparait à renoncer à tant d'Etats pour s'ensevelir dans un monastère, il assurait la liberté des

proteftans dans la diète d'Augsbourg ; il leur abandonnait les biens eccléfiaftiques dont ils s'étaient emparés ; on changeait en leur faveur la formule du ferment des confeillers de la chambre impériale ; on ne devait plus jurer par les faints, mais feulement par les évangiles. Le vainqueur de Mulberg cédait ainfi à la néceffité ; &, près d'aller vivre en moine, il agiffait en philofophe.

Le 24 novembre, il affemble les états à Bruxelles, & remet les Pays-Bas à fon fils *Philippe* : le 10 janvier fuivant, il lui cède l'Efpagne, le nouveau monde, & toutes fes provinces héréditaires.

Il pardonne à *Octave Farnèfe*, fon gendre ; il lui rend Plaifance & le Novarois, & fe prépare à céder l'Empire à fon frère, le roi des Romains.

1556. Tout le dégoûtait. Les Turcs étaient toujours maîtres de la Hongrie jufqu'à Bude, & inquiétaient le refte ; les Tranfilvains fouffraient impatiemment le joug ; le proteftantifme pénétrait dans les Etats autrichiens ; & l'empereur avait réfolu, depuis long-temps, de dérober à tant de foins une vieilleffe prématurée & infirme, & un efprit détrompé de toutes les illufions ; il ne voulait pas montrer fur le trône fa décadence.

Ne pouvant donc céder l'Empire à fon fils, il le cède à fon frère ; il demande préalablement l'agrément du faint fiége, lui qui n'avait pas certainement demandé cet agrément pour être élu empereur.

Paul IV abufe de la foumiffion de *Charles-Quint*, & le refufe ; ce pontife était à la fois très-fatisfait de le voir quitter l'Empire, & de le chagriner.

Charles-Quint, fans confulter le pape davantage, envoie de Bruxelles fon abdication, le 17 feptembre 1556, la trente-fixième année de fon empire.

Le prince d'Orange porte la couronne & le fceptre impérial à *Ferdinand*. *Charles* s'embarque auffitôt pour l'Efpagne, & va fe retirer dans l'Eftramadure, au monaftère

de Saint-Juſt, de l'ordre des hiéronymites. La commune opinion eſt qu'il ſe repentit; opinion fondée ſeulement ſur la faibleſſe humaine, qui croit impoſſible de quitter ſans regret ce que tout le monde envie avec fureur. *Charles* oublia abſolument le théâtre où il avait joué un ſi grand perſonnage, & le monde qu'il avait troublé, parce qu'il ſentait bien dans ſon affaibliſſement qu'il ne pouvait le troubler davantage.

Paul IV engage les électeurs eccléſiaſtiques à ne point admettre la démiſſion de *Charles-Quint*, & à ne point reconnaître *Ferdinand.* Son intérêt était de mettre la diviſion dans l'Empire, pour avoir plus de pouvoir en Italie ; en effet, tous les actes dans l'Empire furent promulgués au nom de *Charles-Quint*, juſqu'à l'année de ſa mort; fait auſſi important que véritable, & qu'aucun hiſtorien n'a rapporté.

FERDINAND PREMIER,

QUARANTE-DEUXIEME EMPEREUR.

L'ABDICATION de *Charles-Quint* laiſſe la puiſſance des princes d'Allemagne affermie. La maiſon d'Autriche diviſée en deux branches, eſt ce qu'il y a de plus conſidérable dans l'Europe : mais la branche eſpagnole, très-ſupérieure à l'autre, toute occupée d'intérêts ſéparés de l'Empire, ne fait plus ſervir les troupes eſpagnoles, italiennes, flamandes, à la grandeur impériale. 1557.

Ferdinand I a de grands Etats en Allemagne; mais la haute Hongrie, qu'il poſsède, ne lui rapporte pas, à beaucoup près, de quoi entretenir aſſez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohème ſemble porter le joug à regret, & *Ferdinand* ne peut être puiſſant que quand l'Empire ſe joint à lui.

La première année de ſon règne eſt remarquable par la diète de Ratisbonne, qui confirme la paix de la religion, par l'accommodement de la maiſon de Heſſe & de celle de Naſſau.

L'électeur palatin, celui de Saxe, & le duc de Clèves choiſis pour auſtrègues, adjugent le comté de Darmſtadt à *Philippe*, landgrave de Heſſe; & le comté de Dietz, à *Guillaume de Naſſau.*

Cette année eſt encore marquée par une petite guerre, qu'un archevêque de Brème, de la maiſon de Brunſvick, fait à la Friſe. On vit alors de quelle utilité pouvait être la ſage inſtitution des cercles & des directeurs des cercles, par *Fréderic III* & *Maximilien.* L'aſſemblée du cercle de la baſſe Saxe rétablit la paix.

Enfin, le 28 février, les électeurs confirment, à Francfort, l'abdication de *Charles* & le règne de ſon frère. On envoie une ambaſſade au pape qui ne veut pas la recevoir, & qui prétend toujours que *Ferdinand* n'eſt pas empereur. Les ambaſſadeurs font leur proteſtation, & ſe retirent de Rome. *Ferdinand* n'en eſt pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome, de prétendre qu'on ne peut être empereur ſans ſa permiſſion !

Le duché de Sleſvich eſt encore reconnu indépendant de l'Empire.

1558. Le plus grand événement de cette année eſt la mort de *Charles-Quint*, le 21 ſeptembre. On ſait que, par une dévotion bizarre, il avait fait célébrer ſes obsèques avant ſa dernière maladie, qu'il y avait aſſiſté lui-même en habit de deuil, & s'était mis dans la bière au milieu de l'égliſe de Saint-Juſt, tandis qu'on lui chantait un *de profundis.* Il ſembla, dans les dernières actions de ſa vie, tenir un peu de *Jeanne*, ſa mère, lui qui n'avait ſur le trône agi qu'en politique, en héros & en homme ſenſible aux plaiſirs. Son eſprit raſſemblait tant de contraſtes,

qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut ſoupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de *Luther*. Juſqu'où va la faibleſſe & la bizarrerie humaine ! *Maximilien* voulut être pape : *Charles-Quint* meurt moine, & meurt ſoupçonné d'héréſie.

Depuis les funérailles d'*Alexandre*, rien de plus ſuperbe que les obsèques de *Charles-Quint*, dans toutes les principales villes de ſes Etats. Il en coûta ſoixante & dix mille ducats à Bruxelles, dépenſes nobles qui, en illuſtrant la mémoire d'un grand homme, emploient & encouragent les arts. Il vaudrait mieux encore élever des monumens durables. Une oſtentation paſſagère eſt trop peu de choſe. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

Ferdinand tient une diète à Augsbourg, dans laquelle les ambaſſadeurs du roi de France, *Henri II*, ſont introduits. La France venait de faire la paix avec *Philippe II*, roi d'Eſpagne, à Cateau-Cambreſis. Les Français, par cette paix, ne gardaient plus, dans l'Italie, que Turin & quelques villes qu'ils rendirent enſuite ; mais ils gardaient Metz, Toul & Verdun, que l'Empire pouvait redemander. A peine en parla-t-on à la diète. On dit ſeulement aux ambaſſadeurs qu'il ſera difficile que la bonne intelligence ſubſiſte entre la France & l'Allemagne, tant que ces trois villes reſteront à la France. 1559.

Le nouveau pape, *Pie IV*, n'eſt pas ſi difficile que *Paul IV*, & reconnaît ſans difficulté *Ferdinand* pour empereur.

Le concile de Trente, ſi long-temps ſuſpendu, eſt enfin rétabli par une bulle de *Pie IV*, du 29 novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes ; il la ſignifie même aux princes proteſtans d'Allemagne : mais, comme l'adreſſe des lettres portait, *à notre très-cher fils*, ces princes, qui ne veulent point être enfans du pape, renvoient la lettre ſans l'ouvrir. 1560.

1561. La Livonie, qui avait jufque-là appartenu à l'Empire, en eft détachée. Elle fe donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie, branche des chevaliers teutoniques, s'étaient depuis long-temps emparés de cette province, fous la protection de l'Empire : mais ces chevaliers ne pouvant point réfifter aux Ruffes, & n'étant point fecourus des Allemands, cèdent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais, *Sigifmond*, donne le duché de Courlande à *Godar Ketler*, & le fait vice-roi de la Livonie.

On recommence à tenir des féances à Trente.

1562. L'ambaffadeur de Bavière contefte, dans le concile, la préféance à l'ambaffadeur de Venife. Les Vénitiens font maintenus dans la poffeffion de leur rang. Une des premières chofes qu'on difcute dans le concile, eft la communion fous les deux efpèces. Le concile ne la permet ni ne la défend aux féculiers. Son décret porte feulement que l'Eglife a eu de juftes caufes de la prohiber ; & les pères s'en rapportèrent, pour la décifion, au jugement feul du pape.

Le 24 novembre, les électeurs, à Francfort, déclarent unanimement *Maximilien*, fils de *Ferdinand*, roi des Romains. Tous les électeurs font en perfonne, à cette cérémonie, les fonctions de leurs charges, felon la teneur de la bulle d'or. Un ambaffadeur de *Soliman* affifte à cette folennité, & la rend plus glorieufe, en fignant, entre les deux Empires, une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne & de la Hongrie ottomane étaient réglées. *Soliman* vieilliffait & n'était plus fi terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée ; mais le corps de l'Empire fut alors tranquille.

1563. Cette année eft mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile fi long, le dernier des œcuméniques, ne fervit ni à ramener les ennemis de l'Eglife romaine, ni

ni à le fubjuguer. Il fit des décrets fur la difcipline, qui ne furent admis chez prefque aucune nation catholique, & il ne produifit nul grand événement. Celui de Bâle avait déchiré l'Eglife, & fait un anti-pape. Celui de Conftance alluma, à la lueur des bûchers, l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon dépofa un empereur, & attira fes vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte *Raimond* de fes Etats de Touloufe. *Grégoire VII* mit tout en feu, au huitième concile de Rome, en excommuniant l'empereur *Henri IV*. Le quatrième de Conftantinople, contre *Photius*, du temps de *Charles le Chauve*, fut le champ des divifions. Le fecond de *Nicée*, fous *Irène*, fut encore plus tumultueux, & plus troublé pour la querelle des images. Les difputes des monothélites furent fur le point d'enfanglanter le troifième de Conftantinople. On fait quels orages agitèrent les conciles tenus au fujet d'*Arius*. Le concile de Trente fut prefque le feul tranquille.

Ferdinand meurt, le 25 juillet. Un teftament qu'il avait 1564. fait vingt ans auparavant, en 1543, auquel il ne dérogea point par fes dernières volontés, jeta de loin la femence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux teftament de 1543 ordonnait qu'en cas que la poftérité mâle de *Ferdinand* & de *Charles-Quint* s'éteignît, les Etats autrichiens reviendraient à fa fille *Anne*, feconde fille de *Ferdinand*, époufe d'*Albert* fecond duc de Bavière & à fes enfans. L'événement prévu eft arrivé de nos jours, & a ébranlé l'Europe. Si le teftament de *Ferdinand*, auffi-bien que le contrat de mariage de fa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des événemens funeftes.

On peut remarquer que cette ducheffe de Bavière, *Anne*, avait pris, ainfi que toutes fes fœurs, le titre de reine de Hongrie dans fon contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine fans l'être, comme on fe nomme archiducheffe fans pofféder l'archiduché : mais cet ufage n'a pas été fuivi.

Au reſte, *Ferdinand* laiſſa par ſon teſtament à *Maximilien*, ſon fils, roi des Romains, la Hongrie, la Bohème, la haute & baſſe Autriche.

A ſon ſecond fils *Ferdinand*, le Tirol & l'Autriche antérieure.

A *Charles*, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, & ce qu'il poſſédait en Iſtrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent diviſés: mais l'Empire, qui reſta toujours dans la maiſon, fut l'étendard auquel ſe réuniſſaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'apercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, & il était bien plus eſſentiel que les deux branches principales de la maiſon impériale, c'eſt-à-dire, l'eſpagnole & l'autrichienne, fuſſent toujours d'intelligence. C'était-là ce qui rendait l'Italie ſoumiſe, & mettait le ſaint-ſiége dans la dépendance de cette maiſon.

MAXIMILIEN II.

QUARANTE-TROISIEME EMPEREUR.

1564 L'EMPIRE, comme on le voit, était devenu héréditaire ſans ceſſer d'être électif. Les empereurs, depuis *Charles-Quint*, ne paſſaient plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer & une couronne d'or. La puiſſance prépondérante en Italie était *Philippe II* qui, vaſſal à la fois de l'Empire & du ſaint-ſiége, dominait dans l'Italie & dans Rome par ſa politique, & par les richeſſes du nouveau monde dont ſon père n'avait eu que les prémices, & dont il recueillait la moiſſon.

L'empire, ſous *Maximilien II*, comme ſous *Ferdinand I*, était donc en effet l'Allemagne ſuzeraine de la Lombardie;

mais cette Lombardie, étant entre les mains de *Philippe II*, appartenait plutôt à un allié qu'à un vassal. La Hongrie devenait le domaine de la maison d'Autriche, domaine qu'elle disputait sans cesse contre les Turcs, & qui était l'avant-mur de l'Allemagne.

Maximilien dès la première année de son règne est obligé, comme son père & son aïeul, de soutenir la guerre contre les armées de *Soliman*.

Ce sultan, qui avait lassé les généraux de *Charles-Quint* & de *Ferdinand*, fait encore la guerre par ses lieutenans, dans les dernières années de sa vie. La Transilvanie en était le prétexte; il y voulait toujours nommer un vaivode tributaire: & *Jean Sigismond*, fils de cette reine de Hongrie qui avait cédé ses droits pour quelques villes en Silésie, était revenu mettre son héritage sous la protection du sultan, aimant mieux être souverain tributaire des Turcs que simple seigneur. La guerre se fesait donc en Hongrie. Les généraux de *Maximilien* prennent Tokay, au mois de janvier. L'électeur de Saxe, *Auguste*, était le seul prince qui secourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques & protestans songeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les divisait. La plupart des catholiques, en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohème, en acceptant le concile de Trente, voulaient seulement qu'on leur permît de communier avec du pain & du vin. Les prêtres, à qui l'usage avait permis de se marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. *Maximilien II* demande au pape ces deux points; *Pie IV*, à qui le concile avait abandonné la décision du calice, le permet aux laïques allemands & refuse les femmes aux prêtres; mais ensuite on a ôté le calice aux séculiers.

On fait une trève avec les Turcs qui restent toujours 1565.
maîtres de Bude: & le prince de Transilvanie demeure sous leur protection.

Soliman envoie le bacha *Mustapha* assiéger Malthe. Rien n'est plus connu que ce siége où la fortune de *Soliman* échoua.

1566. Malgré l'affaiblissement du pouvoir impérial depuis le traité de Passau, l'autorité législative résidait toujours dans l'empereur, & cette autorité était en vigueur quand il n'avait pas à faire à des princes trop puissans.

Maximilien II déploie cette autorité contre le duc de Meckelbourg, *Jean-Albert*, & son frère *Ulric*. Ils prétendaient tous deux les mêmes droits sur la ville de Rostock. Les habitans prouvaient qu'ils étaient exempts de ces droits. Les deux frères se fesaient la guerre entre eux, & s'accordaient seulement à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette petite guerre civile par une commission impériale qui achève de ruiner la ville.

La flotte de *Soliman* prend la ville de Chio sur les Vénitiens. *Maximilien* en prend occasion de demander, dans la diète d'Augsbourg, plus de secours qu'on n'en avait accordés à *Charles-Quint*, lorsque *Soliman* était devant Vienne. La diète ordonne une levée de soldats, & accorde des mois romains pour trois ans, ce qu'on n'avait point fait encore.

Soliman, qui touchait à sa fin, n'en fesait pas moins la guerre. Il se fait porter à la tête de cent mille hommes, & vient assiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place ; ses janissaires y entrent le sabre à la main, deux jours après sa mort.

Ce comte de *Serin*, qui commandait dans Zigeth, est tué en se défendant, après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-visir envoie la tête de *Serin* à *Maximilien*, & lui fait dire que lui-même aurait dû hasarder la sienne, pour venir défendre sa ville, puisqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de *Maximilien*, la mort de *Soliman*, & l'approche de l'hiver fervent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche & de la Bohème profitent du mauvais fuccès de la campagne de l'empereur, pour lui demander le libre exercice de la confeffion d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commençaient en même temps, & tout était déjà en feu en France, au fujet du calvinifme: mais *Maximilien* fut plus heureux que *Philippe II* & que le roi de France. Il refufa la liberté de confcience à fes fujets; & fon armée, qui avait peu fervi contre les Turcs, mit chez lui la tranquillité.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne branche de la maifon électorale de Saxe, dépouillée de fon électorat par *Charles-Quint*. 1567.

L'électorat donné, comme on a vu, à la branche cadette, devait être l'objet des regrets de l'ainée. Un gentilhomme nommé *Groumbach*, profcrit avec plufieurs de fes complices pour quelques crimes, s'était retiré à Gotha, chez *Jean-Frédéric*, fils de ce *Jean-Frédéric*, à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché & l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de fe venger de l'électeur de Saxe, *Augufte*, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de fa profcription. Il était affocié avec plufieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines & de pillage. Il forme avec eux une confpiration pour affaffiner l'électeur. Un des conjurés, pris à Drefde, avoua le complot. L'électeur *Augufte*, avec une commiffion de l'empereur, fait marcher fes troupes à Gotha. *Groumbach*, que le duc de Gotha foutenait, était dans la ville avec plufieurs foldats déterminés, attachés à fa fortune. Les troupes du duc & les bourgeois défendirent la ville; mais enfin il fallut fe rendre. Le duc *Jean-Frédéric*, auffi malheureux que fon père, eft arrêté, conduit à Vienne

dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché ſur ſa tête, enſuite à Naples; & ſes états ſont donnés à *Jean-Guillaume*, ſon frère. Pour *Groumbach* & ſes complices, ils furent tous exécutés à mort.

1568. Les troubles des Pays-Bas augmentaient. Le prince d'Orange, *Guillaume le taciturne*, déjà chef de parti, qui fonda la république des Provinces-Unies, s'adreſſe à l'empereur, comme au premier ſouverain des Pays-Bas, toujours regardés comme appartenans à l'Empire : & en effet l'empereur envoie en Eſpagne ſon frère, *Charles d'Autriche*, archiduc de Gratz, pour adoucir l'eſprit de *Philippe II :* mais il ne put ni fléchir le roi d'Eſpagne, ni empêcher que la plupart des princes proteſtans d'Allemagne n'envoyaſſent du ſecours au prince d'Orange.

Le duc d'*Albe*, gouverneur ſanguinaire des Pays-Bas, preſſe l'empereur de lui livrer le prince d'Orange, qui alors levait des troupes en Allemagne. *Maximilien* répond que, l'Empire ayant la juridiction ſuprême ſur les Pays-Bas, c'eſt à la diète impériale qu'il faut s'adreſſer. Une telle réponſe montre aſſez que le prince d'Orange n'était pas un homme qu'on pût arrêter.

L'empereur laiſſe le prince d'Orange faire la guerre dans les Pays-Bas, à la tête des troupes allemandes contre d'autres troupes allemandes, ſans ſe mêler de la querelle. Il était pourtant naturel qu'il aſſiſtât *Philippe II*, ſon couſin, dans cette affaire importante : d'autant plus que cette année-là même il fit la paix avec *Selim II*, ſucceſſeur du grand *Soliman*. Délivré du Turc, il ſemblait que ſon intérêt fût d'affermir la religion catholique : mais apparemment qu'après cette paix on ne lui payait plus de mois romains.

Loin d'aider le roi d'Eſpagne à ſoumettre ſes ſujets des Pays-Bas, qui demandaient la liberté de conſcience, il parut déſapprouver la conduite de *Philippe*, en accordant

bientôt dans l'Autriche la permiffion de fuivre la confeffion d'Augsbourg. Il promit après au pape de révoquer cette permiffion. Tout cela découvre un gouvernement gêné, faible, inconftant. On eût dit que *Maximilien* craignait la puiffance des ennemis de fa communion, & en effet toute la maifon de Brandebourg était proteftante. Un fils de l'électeur *Jean-George*, élu archevêque de Magdebourg, profeffait publiquement le proteftantifme ; un évêque de Verdun en fefait autant; le duc de Brunfvick, *Jules*, embraffait cette religion qui était déjà celle de fes fujets; l'électeur palatin & prefque tout fon pays étaient calviniftes. Le catholicifme ne fubfiftait plus guère en Allemagne que chez les électeurs eccléfiaftiques, dans les Etats des évêques & des abbés, dans quelques commanderies de l'ordre teutonique, dans les domaines héréditaires de la maifon d'Autriche & dans la Bavière, & encore y avait-il beaucoup de proteftans dans tous ces pays; ils fefaient même en Bohème le plus grand nombre. Tout cela autorifait la liberté que *Maximilien* donnait en Autriche à la religion proteftante; mais une autre raifon plus forte s'y joignait ; c'eft que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des fubfides confidérables. Tout fe fefait pour de l'argent dans l'Empire , qui, dans ce temps-là, n'en avait guère.

Au milieu de tant de guerres de religion & de politique, 1529.
voici une difpute de vanité. Le duc de Florence, *Cofme II*, & le duc de Ferrare, *Alfonfe*, fe difputaient la préféance. Les rangs étaient réglés dans les diètes, en Allemagne: mais en Italie il n'y avait point de diète ; & ces querelles de rang étaient indécifes. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur. *François*, prince héréditaire de Florence, & le duc de Ferrare, avaient époufé les fœurs de *Maximilien*. Les ducs remettent leur différent à fon arbitrage. Mais le pape *Pie V*, qui regardait le duc de Ferrare comme fon feudataire , le duc de Florence comme fon allié, & toutes les dignités de ce monde comme des conceffions

du ſaint-ſiége, ſe hâte de donner un titre nouveau à *Coſme;* il lui confère la dignité de grand-duc avec beaucoup de cérémonie ; comme ſi le mot de *grand* ajoutait quelque choſe à la puiſſance. *Maximilien* eſt irrité que le pape s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'Empire, & de prévenir ſon jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'eſt point feudataire. Le pape ſoutient qu'il a non-ſeulement la prérogative de faire des grands-ducs, mais des rois. La diſpute s'aigrit : mais enfin le grand-duc, qui était très-riche, fut reconnu par l'empereur.

1570. Diète de Spire, dans laquelle on rend preſque tous les Etats de la branche ainée de la maiſon de Saxe à un frère du malheureux duc de Gotha qui reſte confiné à Naples. On y conclut une paix entre l'empereur & *Jean-Sigiſmond*, prince de Tranſilvanie, qui eſt reconnu ſouverain de cette province, & renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très-vain, puiſque l'empereur avait une partie de ce royaume, & les Turcs l'autre.

1571. On y termine de très-grands différens qui avaient long-temps troublé le Nord, au ſujet de la Livonie. La Suède, le Danemarck, la Pologne, la Ruſſie s'étaient diſputé cette province que l'on regardait encore en Allemagne comme province de l'Empire. Le roi de Suède, *Sigiſmond*, cède à *Maximilien* ce qu'il a dans la Livonie. Le reſte eſt mis ſous la protection du Danemarck ; on convient d'empêcher que les Moſcovites ne s'en emparent. La ville de Lubeck eſt compriſe dans cette paix, comme partie principale. Tous les priviléges de ſon commerce ſont confirmés avec la Suède & le Danemarck. Elle était encore puiſſante.

Les Vénitiens, à qui les Turcs enlevaient toujours quelque poſſeſſion, avaient fait une ligue avec le pape & le roi d'Eſpagne. L'empereur refuſait d'y entrer, dans la crainte d'attirer encore en Hongrie les forces de l'empire ottoman. *Philippe II* n'y entrait que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes; mais ce fut pour envahir le marquifat de Final appartenant à la maifon de *Caretto*. Les Génois avaient des vues fur ce coin de terre, & inquiétaient le poffeffeur. La France pouvait les aider. Le marquis de *Caretto* était à Vienne où il demandait juftice en qualité de vaffal de l'Empire; & pendant ce temps-là *Philippe II* s'emparait de fon pays, & trouvait aifément le moyen d'avoir raifon dans le confeil de l'empereur.

Après la mort de *Sigifmond II*, roi de Pologne, dernier 1572. roi de la race des *Jagellons*, *Maximilien* brigue fous main ce trône, & fe flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambaffade.

La république croit que fon trône vaut bien la peine d'être demandé; elle n'envoie point d'ambaffade; & les brigues fecrètes de *Maximilien* font inutiles.

Le duc d'Anjou, l'un de fes compétiteurs, eft élu, le 1573 1 mai, au grand mécontentement des princes proteftans d'Allemagne, qui virent paffer chez eux avec horreur ce prince teint du fang répandu à la journée de la Saint-Barthelemi.

Le prince d'Orange, qui fe foutenait dans les Pays-Bas, 1574. par fa valeur & par fon crédit, contre toute la puiffance de *Philippe II*, tient à Dordrecht une affemblée de tous les feigneurs & de tous les députés des villes de fon parti. *Maximilien* y envoie un commiffaire impérial pour foutenir en apparence la majefté de l'Empire, & pour ménager un accommodement entre *Philippe* & les confédérés.

Maximilien II fait élire fon fils aîné, *Rodolphe*, roi des 1575. Romains, dans la diète de Ratisbonne. La poffeffion du trône impérial dans la maifon d'Autriche devenait néceffaire par le long ufage, par la crainte des Turcs & par la convenance d'avoir un chef capable de foutenir par lui-même la dignité impériale.

Les princes de l'Empire n'en jouiſſaient pas moins de leurs droits. L'électeur palatin fourniſſait des troupes aux calviniſtes de France, & d'autres princes en fourniſſaient toujours aux calviniſtes des Pays-Bas.

Le duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de *Charles IX*, ayant quitté la Pologne, comme on ſe ſauve d'une priſon, & le trône ayant été déclaré vacant, *Maximilien* a enfin le crédit de ſe faire élire roi de Pologne, le 15 décembre.

Mais une faction oppoſée fait un ſanglant affront à *Maximilien*. Elle proclame *Etienne Battori*, vaivode de Tranſilvanie, vaſſal du ſultan, & qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle & un uſurpateur. Les Polonais lui font épouſer la ſœur de *Sigiſmond-Auguſte*, reſte du ſang des *Jagellons*.

Le czar, ou tzar de Ruſſie, *Jean*, offre d'appuyer le parti de *Maximilien*, eſpérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moſcou, toute groſſière qu'elle était alors, avait déjà les mêmes vues qui ſe ſont manifeſtées de nos jours avec tant d'éclat.

La Porte ottomane de ſon côté menaçait de prendre le parti d'*Etienne Battori* contre l'empereur. C'était encore la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien eſſayait d'engager tout l'Empire dans ſa querelle; mais les proteſtans, au lieu de l'aider à devenir plus puiſſant, ſe contentèrent de demander la libre profeſſion de la confeſſion d'Augsbourg pour la nobleſſe proteſtante qui habitait les pays eccléſiaſtiques.

1576. *Maximilien*, très-incertain de pouvoir ſoutenir ſon élection à la couronne de Pologne, meurt à l'âge de quarante-neuf ans, le 12 d'octobre.

RODOLPHE II,

QUARANTE-QUATRIEME EMPEREUR.

Rodolphe, couronné roi des Romains du vivant de 1577.
ſon père, prend les rênes de l'Empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de *Charles-Quint*. Tout ſe fesait à l'ordinaire dans les diètes ; même forme de gouvernement, mêmes intérêts, mêmes mœurs. *Rodolphe* promet ſeulement à la première diète tenue à Francfort de ſe conformer aux réglemens des diètes précédentes. Il eſt remarquable que les princes d'Allemagne propoſent dans cette diète d'apaiſer les troubles des Pays-Bas en diminuant l'autorité, ainſi que la ſévérité de *Philippe II* ; par-là ils feſaient ſentir que les intérêts des princes & des ſeigneurs flamands leur étaient chers, & qu'ils ne voulaient point que la branche aînée de la maiſon autrichienne, en écraſant ſes vaſſaux, apprît à la branche cadette à abaiſſer les ſiens.

Tel était l'eſprit du corps germanique ; & il parut bien que l'empereur *Rodolphe* n'était pas plus abſolu que *Maximilien*, puiſqu'il ne put empêcher ſon frère, l'archiduc *Mathias*, d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre *Philippe II;* de ſorte qu'on voyait d'un côté dom *Juan d'Autriche*, fils naturel de *Charles-Quint*, gouverneur au nom de *Philippe II*, en Flandre ; & de l'autre, ſon neveu *Mathias* à la tête des rebelles, l'empereur neutre, & l'Allemagne vendant des ſoldats aux deux partis.

Rodolphe ne ſe remuait pas davantage pour l'irruption que les Ruſſes feſaient alors en Livonie.

Les Pays-Bas devenaient le théâtre de la confuſion, 1578.
de la guerre, de la politique ; & *Philippe II* n'ayant point

pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre, comme avait fait *Charles-Quint*, jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc *Mathias*, ne contribuant que de ſon nom à la cauſe des confédérés, avait moins de pouvoir que le prince d'Orange; & le prince d'Orange n'en avait pas aſſez pour ſe paſſer de ſecours. Le prince palatin *Caſimir*, tuteur du jeune électeur *Fréderic IV*, qui avait marché en France avec une petite armée au ſecours des proteſtans, venait avec les débris de cette armée & de nouvelles troupes ſoutenir la cauſe des proteſtans & des mécontens dans les Pays-Bas. Le frère du roi de France, *Henri III*, qui portait le titre de duc d'Anjou, était auſſi déjà appelé par les confédérés, tout catholique qu'il était. Il y avait ainſi quatre puiſſances qui cherchaient à profiter de ces troubles, l'archiduc, le prince *Caſimir*, le duc d'Anjou & le prince d'Orange, tous quatre déſunis; & dom *Juan d'Autriche*, célèbre par la bataille de Lépante, ſeul contre eux. On prétendait que ce même dom *Juan* aſpirait auſſi à ſe faire ſouverain. Tant de troubles étaient la ſuite de l'abus que *Philippe II* avait fait de ſon autorité, & de ce qu'il n'avait pas ſoutenu cet abus par ſa préſence.

Dom *Juan d'Autriche* meurt, le 1 octobre, & on accuſe *Philippe II*, ſon frère de ſa mort, ſans autre preuve que l'envie de le rendre odieux.

1579. Pendant que la déſolation eſt dans les Pays-Bas, & que le grand capitaine *Alexandre Farnèſe*, prince de Parme, ſucceſſeur de dom *Juan*, ſoutient la cauſe de *Philippe II* & de la religion catholique par les armes, *Rodolphe* fait l'office de médiateur, ainſi que ſon père. La reine d'Angleterre *Eliſabeth* & la France ſecouraient les confédérés d'hommes & d'argent, & l'empereur ne donne à *Philippe II* que de bons offices qui furent inutiles. *Rodolphe* était peu agiſſant par ſon caractère, & peu puiſſant par la forme que l'Empire avait priſe. Sa

médiation eſt éludée par les deux partis. L'inflexible *Philippe II* ne voulait point accorder la liberté de conſcience, & le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies, à Utrecht, dans cette année mémorable.

Le prince d'Orange avait trouvé le ſecret de réſiſter 1580.
aux ſuccès de *Farnèſe*, & de ſe débarraſſer de l'archiduc *Mathias :* cet archiduc ſe démit de ſon gouvernement équivoque, & demanda aux états une penſion, qu'on lui aſſigna ſur les revenus de l'évêché d'Utrecht.

Mathias ſe retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait que 1581.
de ſtipuler ſa penſion, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les Etats-Généraux ſe ſouſtraient juridiquement par un édit, le 26 juillet, à la domination du roi d'Eſpagne; mais ils ne renoncent point à être Etat de l'Empire. Leur ſituation avec l'Allemagne reſte indéciſe; & le duc d'Anjou qu'on venait d'élire duc de Brabant, ayant depuis voulu aſſervir la nation qu'il venait défendre, fut obligé de s'en retourner, en 1583, & d'y laiſſer le prince d'Orange plus puiſſant que jamais.

Grégoire XIII ayant ſignalé ſon pontificat par la 1582.
réforme du calendrier, les proteſtans d'Allemagne, ainſi que tous les autres de l'Europe, s'oppoſent à la réception de cette réforme néceſſaire. Ils n'avaient d'autre raiſon, ſinon que c'était un ſervice que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faire pour inſtruire, & que les peuples, en recevant des lois dans l'aſtronomie, n'en reçuſſent dans la religion. L'empereur, dans une diète à Augsbourg, eſt obligé d'ordonner que la chambre impériale conſervera l'ancien ſtyle de *Jules-Céſar*, qui était bon du temps de *Céſar*, mais que le temps avait rendu mauvais.

Un événement tout nouveau inquiéte, cette année, l'Empire. *Gebhard de Truchsès*, archevêque de Cologne, qui n'était pas prêtre, avait embraſſé la confeſſion d'Augsbourg, & s'était marié ſecrètement, dans Bonn, avec *Agnès de Mansfeld*, religieuſe du monaſtère de Guerichen. Ce n'était pas une choſe bien extraordinaire qu'un évêque marié; mais cet évêque était électeur : il voulait épouſer ſa femme publiquement, & garder ſon électorat. Un électorat eſt inconteſtablement une dignité ſéculière. Les archevêques de Maïence, de Trèves, & de Cologne, ne furent point originairement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très-aiſément que l'électorat de Cologne fût ſéparé de l'archevêché, ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien & électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeur catholique que le roi de Bohème, & les archevêques de Maïence & de Trèves. L'Empire ſerait bientôt tombé dans les mains d'un proteſtant, & cela ſeul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchsès eſſayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réuſſit pas. Le chapitre & le ſénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique, qu'ils partageaient en beaucoup de choſes la ſouveraineté avec l'électeur, & qu'ils craignaient de la perdre. En effet, l'électeur, quoique ſouverain, était bien loin d'être abſolu. Cologne eſt une ville libre impériale, qui ſe gouverne par ſes magiſtrats. On leva des ſoldats de part & d'autre, & l'archevêque fit d'abord la guerre avec ſuccès pour ſa maîtreſſe.

1583. Les princes proteſtans prirent le parti de l'électeur de Cologne. L'électeur palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg écrivirent en ſa faveur à l'empereur, au chapitre, au ſénat de Cologne; mais ils s'en tinrent là; & comme ils n'avaient point un intérêt perſonnel & préſent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuſe, ils ne la firent point.

Truchsès ne fut fecouru que par des princes peu puiffans. L'archevêque de Brème, marié comme lui, amena de la cavalerie à fon fecours. Le comte de Solms & quelques gentilshommes luthériens de Veftphalie donnèrent des troupes dans la première chaleur de l'événement. Le prince de Parme, d'un autre côté, en envoyait au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maifon de Saxe, qui eft la même que celle de Brunfvick, commandait l'armée du chapitre, & prétendait que c'était une guerre fainte.

L'électeur de Cologne, n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement fon mariage à Rofendal, au milieu de cette petite guerre.

L'empereur *Rodolphe* ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter fon églife & fon électorat, s'il veut garder fa nouvelle religion & fa religieufe.

Le pape *Grégoire XIII* l'excommunie comme un membre pourri, & ordonne qu'on élife un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes proteftans; mais ils ne font que des inftances. *Erneft de Bavière*, évêque de Liége, de Freifingen & d'Hildesheim, eft élu électeur de Cologne, & foutient fon droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince palatin, *Cafimir*, qui fecourut l'électeur dépoffédé, mais ce fut pour très-peu de temps. Il ne refta bientôt plus à *Truchsès* que la ville de Bonn. Les troupes envoyées par le duc de Parme, jointes à celles de fon compétiteur, en firent le fiége, & Bonn fe rendit bientôt.

L'ancien électeur luttait encore contre fa mauvaife 1584.
fortune. Il lui reftait quelques troupes qui furent défaites; & enfin, n'ayant pu être ni affez habile ni affez heureux pour armer de grands princes en fa faveur, il n'eut d'autre reffource que d'aller vivre à la Haie avec fa femme, dans un état au-deffous de la médiocrité, fous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'Empire resta paisible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trève avec les Turcs fut prolongée. C'était, à la vérité, à la charge d'un tribut, & *Rodolphe* se croyait encore trop heureux d'acheter la paix d'*Amurat III.*

1585. L'exemple de *Gebhard de Truchsès* engage deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un est un fils de *Guillaume*, duc de Clèves, qui renonce à l'évêché de Munster pour se marier; l'autre est un évêque de Minden, de la maison de Brunsvick.

1586. Le fanatisme délivre *Philippe II* du prince d'Orange, ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illustre fondateur de la liberté des Provinces-Unies est assassiné par *Balthasard Gerard*, franc-comtois : il l'avait déjà été auparavant par un nommé *Jaurigni*, biscayen; mais il était guéri de sa blessure. *Salcède* avait conspiré contre sa vie, & on observa que *Jaurigni* & *Gerard* avaient communié pour se préparer à cette action. *Philippe II* anoblit tous les descendans de la famille de l'assassin : singulière noblesse ! L'intendant de la Franche-Comté, M. de *Vanolles*, les a remis à la taille.

Maurice, son second fils, succède, à l'âge de dix-huit ans, à *Guillaume le taciturne.* C'est lui qui devint le plus célèbre général de l'Europe. Les princes protestans d'Allemagne ne le secoururent pas, quoique ce fût l'intérêt de leur religion; mais ils envoyèrent des troupes en France, au roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV.* C'est que le parti des calvinistes de France était assez riche pour soudoyer ses troupes, & que *Maurice* ne l'était pas.

1587. Le prince *Maurice* continue toujours la guerre, dans les Pays-Bas, contre *Alexandre Farnèse.* Il fait quelques levées, aux dépens des états, chez les protestans d'Allemagne : c'est tout le secours qu'il en tire.

Un

Un nouveau trône s'offrit alors à la maiſon d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de *Rodolphe.*

Le roi de Pologne, *Etienne Battori*, vaivode de Tranſilvanie, étant mort, le 13 décembre 1586, le czar de Ruſſie, *Fœdor*, ſe met ſur les rangs, mais il eſt unanimement refuſé. Une faction élit *Sigiſmond*, roi de Suède, fils de *Jean III*, & d'une princeſſe du ſang des *Jagellons.* Une autre faction proclame *Maximilien*, frère de l'empereur. Tous deux ſe rendent en Pologne, à la tête de quelques troupes. *Maximilien* eſt défait, il ſe retire en Sicile, & ſon compétiteur eſt couronné.

Maximilien eſt vaincu une ſeconde fois par le général 1588. de la Pologne, *Zamoski.* Il eſt enfermé dans un château auprès de Lublin; et tout ce que fait en ſa faveur l'empereur *Rodolphe*, ſon frère, c'eſt de prier *Philippe II* d'engager le pape *Sixte V*, à écrire en faveur du priſonnier.

Maximilien eſt enfin élargi, après avoir renoncé au 1589. royaume de Pologne. Il voit le roi *Sigiſmond* avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majeſté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

Le ſeul événement qui peut regarder l'Empire, c'eſt 1590. la guerre des Pays-Bas, qui déſole les frontières du côté du Rhin & de la Veſtphalie. Les cercles de ces provinces ſe contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiquée aux membres.

Henri IV, qui avait ſon royaume de France à conquérir, 1591. envoie le vicomte de *Turenne* en Allemagne, négocier des troupes avec les princes proteſtans: l'empereur s'y oppoſe en vain; l'électeur de Saxe, *Chriſtiern*, excité par le vicomte de *Turenne*, prêta de l'argent & des troupes,

mais il mourut lorſque cette armée était en chemin, & il n'en arriva, en France, qu'une petite partie. C'eſt tout ce qui ſe paſſait alors de conſidérable en Allemagne.

1592. La nomination à l'évêché de Strasbourg cauſe une guerre civile, comme à Cologne, mais pour un autre ſujet. La ville de Strasbourg était proteſtante. L'évêque catholique, réſidant à Saverne, était mort. Les proteſtans éliſent *Jean-George de Brandebourg*, luthérien; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur *Rodolphe* donne en vain l'adminiſtration à l'archiduc *Ferdinand*, l'un de ſes frères, avec une commiſſion pour apaiſer ce différent. Ni les catholiques ni les proteſtans ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine ſoutient ſon droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne, de Zurich & de Bâle, donnent des troupes à l'évêque proteſtant; elles ſont jointes par un prince d'Anhalt, qui revenait de France, où il avait ſervi inutilement *Henri IV*. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire eſt miſe en arbitrage, l'année ſuivante; & il fut enfin convenu, en 1603, que le cardinal de Lorraine reſterait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg, *Jean-George*. On ne peut guère acheter un évêché plus cher.

1593. Une affaire plus conſidérable réveillait l'indifférence de *Rodolphe*. *Amurat III* rompait la trève, & les Turcs ravageaient déjà la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de Bavière, & l'archevêque de Saltzbourg, qui fournirent d'abord des ſecours. Ils joignirent leurs troupes à celles des Etats héréditaires de l'empereur.

Ferdinand, frère de *Rodolphe*, avait un fils nommé *Charles d'Autriche*, qu'il avait eu d'un premier mariage avec la fille d'un ſénateur d'Augsbourg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps conſidérable. Un comte *Montecuculi* en

commandait un autre ; ceux qui ont porté ce nom ont été deſtinés à combattre heureuſement pour la maiſon d'Autriche. Les *Serin*, les *Nadaſti*, les *Palſi*, étaient à la tête des milices hongroiſes. Les Turcs furent vaincus dans pluſieurs combats ; la haute Hongrie fut en ſureté, mais Bude reſta toujours aux Ottomans.

Les Turcs étaient en Campagne, & *Rodolphe* tenait une diète à Augsbourg, au mois de juin, pour s'oppoſer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un tronc à la porte de toutes les égliſes d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires ? C'eſt la première fois qu'on a demandé l'aumône pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales & hongroiſes, quoique mal payées, combattirent toujours avec courage. L'archiduc *Mathias* voulut commander l'armée, & la commanda. L'archiduc *Maximilien*, qui gouvernait la Carinthie & la Croatie au nom de l'empereur ſon frère, ſe joint à lui ; mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin. 1594.

Par bonheur pour les impériaux, *Sigiſmond Battori*, vaivode de Tranſilvanie, ſecoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit ſouvent ces princes paſſer, tour à tour, d'un parti à l'autre ; deſtinée des faibles, obligés de choiſir entre deux protecteurs trop puiſſans. *Battori* s'engage à prêter foi & hommage à l'empereur pour la Tranſilvanie, & pour quelques places de Hongrie, dont il était en poſſeſſion. Il ſtipule que, s'il meurt ſans enfans mâles, l'empereur, comme roi de Hongrie, ſe mettra en poſſeſſion de ſon Etat, & on lui promet, en récompenſe, *Chriſtine*, fille de l'archiduc *Charles*, le titre d'*Illuſtriſſimus*, & l'ordre de la toiſon d'or. 1595.

La campagne fut heureuſe, mais les troncs, établis à la porte des égliſes pour payer l'armée, n'étaient pas

aſſez remplis; les troupes impériales ſe révoltèrent, & pillèrent une partie du pays qu'ils étaient venus défendre.

1596. L'archiduc *Maximilien* commande cette année contre les Turcs. *Mahomet III*, nouveau ſultan, vient en perſonne dans la Hongrie. Il aſſiége Agria qui ſe rend à compoſition; mais la garniſon eſt maſſacrée en ſortant de la ville. *Mahomet*, indigné contre l'aga des janiſſaires, qui avait permis cette perfidie, lui fait trancher la tête.

Mahomet défait *Maximilien*, dans une bataille, le 26 octobre.

Pendant que l'empereur *Rodolphe* reſte dans Vienne, s'occupe à diſtiller, à tourner, à chercher la pierre philoſophale, que *Maximilien*, ſon frère, eſt battu par les Turcs, que *Mathias* ſonge déjà à profiter de l'inaction de *Rodolphe* pour s'élever, *Albert*, l'un de ſes frères, qui était cardinal, & dont on n'avait point entendu parler encore, était, depuis peu, gouverneur de la partie des Pays-Bas reſtée à *Philippe II*. Il avait ſuccédé, dans ce gouvernement, à un autre de ſes frères, l'archiduc *Erneſt*, qui venait de mourir après l'avoir poſſédé deux années ſans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal *Albert d'Autriche*. Il feſait la guerre à *Henri IV*, que *Philippe II* avait toujours inquiété depuis la mort de *Henri III*. Il prit Calais & Arles.

Henri IV, à peine vainqueur de la ligue, demande du ſecours aux princes proteſtans; il n'en obtint pas, & ſe défend lui-même.

1597. Les Turcs ſont toujours dans la Hongrie. Les payſans de l'Autriche, foulés par les troupes impériales, ſe ſoulèvent, & mettent eux-mêmes le comble à la déſolation de ce pays. On eſt obligé d'envoyer contre eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occaſion pour les Turcs; mais, par une fatalité ſingulière, la haute Hongrie a preſque toujours été le terme de leurs progrès,

& cette année les révoltes des janiſſaires firent le ſalut de l'armée impériale.

Le comté de Simeren retombe, par la mort du dernier comte, à l'électeur palatin. 1598.

Le roi d'Eſpagne, *Philippe II*, meurt à 72 ans, après quarante-deux de règne. Il avait troublé une partie de l'Europe, ſans que jamais, ni ſon oncle *Ferdinand*, ni ſon couſin *Maximilien*, ni ſon neveu *Rodolphe*, euſſent ſervi à ſes deſſeins, ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné, avant ſa mort, les Pays-Bas à l'infante *Iſabelle*, ſa fille; ce fut ſa dot en épouſant le cardinal archiduc *Albert.* C'était priver ſon fils *Philippe III*, & la couronne d'Eſpagne, d'une belle province; mais les troubles qui la déchiraient la rendaient onéreuſe à l'Eſpagne; & ce pays devait revenir à la couronne eſpagnole, en cas que l'archiduc *Albert* n'eût point d'enfans mâles, ce qui arriva en effet.

Il s'agiſſait de chaſſer les Turcs de la haute Hongrie. La diète accorde vingt mois romains, pendant trois ans, pour cette guerre.

Le même *Sigiſmond Battori*, qui avait quitté les Turcs, & fait hommage de la Tranſilvanie à l'empereur, ſe repent de ces deux démarches. On lui avait donné, en échange de ſa ſouveraineté & de la Valachie, les mêmes terres qu'à la reine, mère d'*Etienne Jean Sigiſmond*, c'eſt-à-dire, Opelen & Ratibor en Siléſie. Il ne fut pas plus content de ſon marché que cette reine. Il quitte la Siléſie, il rentre dans ſes Etats : mais, toujours inconſtant & faible, il les cède à un cardinal, ſon couſin. Ce cardinal, *André Battori*, ſe met auſſitôt ſous la protection des Turcs, reçoit du ſultan une veſte, comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à *Martinuſius*, il ſe met, comme lui, à la tête d'une armée, mais il eſt tué en combattant contre les impériaux.

1599. Par la mort du cardinal *Battori*, & par la fuite de *Sigiſmond*, la Tranſilvanie reſte à l'empereur ; mais la Hongrie ne ceſſe d'être dévaſtée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays ſi fertile ſoit ſi dépeuplé, en trouveront aiſément la raiſon dans le nombre d'eſclaves des deux ſexes, que les Turcs ont ſi ſouvent enlevés.

L'empereur, dans cette année, ſe réſolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'Empire ; mais il doit toujours revenir à la maiſon d'Autriche, au défaut d'héritiers.

1600. Les Turcs s'avancent juſqu'à Caniſe ſur la Drave, vers la Stirie. Le duc de *Mercœur*, célèbre prince de la maiſon de Lorraine, ne put empêcher la priſe de cette forte place. Alors les peuples de Tranſilvanie & de Valachie refuſent de reconnaître l'empereur.

1601. La fortune de *Sigiſmond Battori* eſt auſſi inconſtante que lui-même : il rentre en Tranſilvanie, mais il y eſt défait par le parti des impériaux. Ce ne ſont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureuſement ce même duc de *Mercœur*, qui n'avait pu ni défendre ni reprendre Caniſe, prend ſur les Turcs Albe-Royale.

1602. Enfin, l'archiduc *Mathias*, plus agiſſant que ſon frère, & ſecondé du duc de *Mercœur*, pénètre juſqu'à Bude, mais il l'aſſiége inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuſe, à charge à l'empereur & à l'Empire.

Sigiſmond Battori, beaucoup plus malheureux, & mépriſé par les Turcs qui ne le ſecouraient pas, va ſe rendre enfin aux troupes impériales ſans aucune condition ; & ce prince, qui devait épouſer une archiducheſſe, eſt alors trop heureux d'être baron en Bohème avec une penſion très-modique.

Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. *Mahomet III*, qui menaçait de venir commander, en perſonne, une armée formidable, meurt à la fleur de ſon âge. Il laiſſe, ſur le trône des Ottomans, ſon fils *Achmet*, âgé de treize ans. Les factions troublent le férail, & la guerre de Hongrie languit. 1603.

La diète de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingts mois romains. Jamais l'Empire n'avait encore donné un ſi puiſſant ſecours, mais il ne fut guère fourni qu'en paroles.

Dans cette année, Lubeck, Dantzick, Cologne, Hambourg & Brème, villes de l'ancienne hanſe d'Allemagne, obtiennent en France des priviléges que ces villes prétendaient avoir eus, & que le temps avait abolis. Les négocians de ces villes furent exemptés du droit d'aubaine, & le ſont encore. Ce ne ſont pas-là des événemens d'éclat, mais ils contribuent au bien public; & preſque tous ceux qu'on a vus le détruiſent.

L'empereur eſt ſur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui reſtait. Les exactions d'un gouverneur de Caſſovie en ſont cauſe. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent d'un ſeigneur hongrois, nommé *Sotskai*, ce hongrois ſe ſoulève, fait révolter une partie de l'armée, & ſe déclare ſeigneur de la haute Hongrie, ſans oſer prendre le titre de roi. 1604.

Il ne reſte à l'empereur, en Hongrie, que Presbourg. Les Turcs & le révolté *Sotskai* avaient le reſte. L'archiduc *Mathias* était dans Presbourg avec une armée, mais le grand-viſir était dans la ville de Peſt. *Sotskai* ſe fait proclamer prince de Tranſilvanie, & reçoit ſolennellement, dans Peſt, la couronne de Hongrie, par les mains du grand-viſir. L'archiduc *Mathias* eſt obligé de s'accommoder avec les ſeigneurs hongrois, pour conſerver ce qui reſte de ce pays. Il fut ſtipulé que dans la ſuite les 1605.

états de Hongrie, qui avaient toujours élu leur roi, éliraient eux-mêmes leur gouverneur, au nom de leur roi. La nomination aux évêchés était un droit de la couronne, mais les états exigèrent qu'on ne nommerait jamais que des hongrois, & que les évêques, nommés par l'empereur, n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces conceſſions & quelques autres, l'archiduc *Mathias* obtint que *Sotskai* cèderait la Tranſilvanie, & qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or qu'il avait reçue du grand-viſir. Les Hongrois ſtipulèrent expreſſément que les religions luthérienne & calviniſte ſeraient autoriſées.

Sous ce gouvernement faible de *Rodolphe*, l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très-petites guerres inteſtines, comme celle du duc de Brunſvick, qui voulait ſoumettre la ville de Brunſvick, & du duc de Bavière, qui voulait ſubjuguer Donavert. Le duc de Bavière, riche & puiſſant, vint à bout de Donavert, mais le duc de Brunſvick ne put prévaloir contre Brunſvick, qui reſta long-temps encore libre & impériale. Elle était ſoutenue par la hanſe teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors ſe défendre aiſément contre les princes. On ne levait, comme on fait, des troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes & des villes étaient également mauvaiſes : mais depuis que les princes ſe ſont appliqués à tenir, en tout temps, des troupes diſciplinées, les choſes ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille, malgré trois religions oppoſées l'une à l'autre, malgré les guerres des Pays-Bas, qui inquiétaient ſans ceſſe les frontières, malgré les troubles de la Hongrie & de la Tranſilvanie. La faibleſſe de *Rodolphe*, en Allemagne, n'eut pas le même ſort que celle de *Henri III*, en France. Tous les ſeigneurs, ſous *Henri III*, voulurent devenir indépendans & puiſſans ; ils troublèrent tout : mais les ſeigneurs

allemands étaient ce que les feigneurs français voulaient être.

L'archiduc *Mathias* traite avec les Turcs, mais fans effet. Tant de traités avec les Turcs, avec les Hongrois, avec les Tranfilvains, ne font que de nouvelles femences de troubles. Les Tranfilvains, après la mort de *Sotskai*, élifent *Sigifmond Ragotski* pour vaivode, malgré les traités faits avec l'empereur; & l'empereur le fouffre. 1606.

Rodolphe, qui achetait fi chèrement la paix chez lui, 1607.
négocie pour l'établir enfin dans les Pays-Bas; on ne 1608.
pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche-efpagnole, comme il l'avait à fes dépens, en Hongrie. La fameufe union d'Utrecht, de 1579, était trop puiffante pour céder. Il fallait reconnaître les Etats-Généraux des fept Provinces-Unies, libres & indépendans. C'était principalement de l'Efpagne que les fept Provinces exigeaient cette reconnaiffance authentique. *Rodolphe* leur écrit : *Vous êtes des Etats mouvans de l'Empire ; votre conftitution ne peut changer fans le confentement de l'empereur*, *votre chef.* Les Etats-Généraux ne firent pas feulement de réponfe à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Efpagne, qui reconnut enfin, en 1609, leur indépendance.

Cependant cette philofophie tranquille & indifférente de *Rodolphe*, plus convenable à un homme privé qu'à un empereur, enhardit enfin l'ambition de l'archiduc *Mathias*, fon frère; il fonge à ne lui laiffer que le titre d'empereur, & à fe faire fouverain de la Hongrie, de l'Autriche, de la Bohème, dont *Rodolphe* négligeait le gouvernement. La Hongrie était envahie prefque toute entière par les Turcs, & déchirée par fes factions; l'Autriche expofée; la Bohème mécontente. L'inconftant *Battori*, par une nouvelle viciffitude de fa fortune, venait encore d'être rétabli en Tranfilvanie par les fuffrages de la nation, & par la protection du fultan.

Mathias négociait avec *Battori*, avec les Turcs, avec les mécontens de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée; il prenait fur lui tous les foins, & voulait en recueillir le fruit.

L'empereur, retiré dans Prague, apprend les deffeins de fon frère; il craint pour fa fureté. Il ordonne quelques levées à la hâte. *Mathias*, fon frère, lève le mafque; il marche vers Prague. Les proteftans de la Bohème prennent ce temps de crife pour demander de nouveaux priviléges à *Rodolphe* qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne fe mêlera plus des affaires civiles, qu'il ne fera aucune acquifition de terres fans le confentement des états, que les proteftans feront admis à toutes les charges. Cette condefcendance de l'empereur irrite les catholiques; il fe voit réduit à recevoir la loi de fon frère.

Il lui cède, le 11 mai, la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, & il fe réferve feulement, dans ce trifte accord, l'ufufruit de la Bohème, & la fuzeraineté de la Siléfie. Il fe dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faibleffe, & qu'il ne pouvait plus garder. Son frère n'acquérait d'abord en effet que de nouveaux embarras. Il avait à fe concilier les proteftans de l'Autriche, qui demandaient, les armes à la main, à leur nouveau maître l'exercice libre de leur religion, & auxquels il fallut l'accorder, du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois, qui ne voulaient pas qu'aucun Allemand eût chez eux de charge publique. *Mathias* fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de réfifter enfin à la puiffance ottomane.

1609. Plus la religion proteftante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puiffante en Allemagne. La fucceffion de Clèves & de Juliers mit

aux mains les deux partis, qui s'étaient long-temps ménagés depuis la paix de Paſſau. Elle fit renaître une ligue proteſtante plus dangereuſe que celle de Smalcade, & produiſit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'Empire.

Les maiſons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, & enfin *Charles d'Autriche*, marquis de Burgau, ſe diſputaient l'héritage de *Jean-Guillaume*, dernier duc de Clèves, Berg & Juliers, mort ſans enfans.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendans, en ſéqueſtrant les Etats que l'on diſputait. Il envoie l'archiduc *Léopold*, ſon couſin, prendre poſſeſſion du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg, *Jean-Sigiſmond*, s'accorde avec le duc de Neubourg, ſon compétiteur, pour s'y oppoſer. L'affaire devient bientôt une querelle de princes proteſtans avec la maiſon d'Autriche. Les princes de Brandebourg déjà en poſſeſſion & unis par le danger en attendant que l'intérêt les diviſât, ſoutenus de l'électeur palatin *Fréderic IV*, implorent le ſecours de *Henri IV*, roi de France.

Alors ſe formèrent les deux ligues oppoſées; la proteſtante qui ſoutenait les maiſons de Brandebourg & de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maiſon d'Autriche. L'électeur palatin, *Fréderic IV*, quoique calviniſte, était à la tête de tous les confédérés de la confeſſion d'Augsbourg; c'était le duc de Virtemberg, le landgrave de Heſſe-Caſſel, le margrave d'Anſpach, la margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, pluſieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique.*

Les chefs de la ligue catholique oppoſée, étaient *Maximilien*, duc de Bavière, les électeurs catholiques, & tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même ſe mit dans ce parti, tout luthérien qu'il était, dans l'eſpérance de l'inveſtiture des duchés de Clèves & de Juliers. Le landgrave de Heſſe-Darmſtadt, proteſtant,

était auſſi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raiſon qui pût faire de cette querelle une querelle de religion : mais les deux partis ſe ſervaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape *Paul V*, & le roi d'Eſpagne, *Philippe III*, dans ſon parti. L'*Union évangélique* mit *Henri IV* dans le ſien. Mais le pape & le roi d'Eſpagne ne donnaient que leur nom : & *Henri IV* allait marcher en Allemagne à la tête d'une armée diſciplinée & victorieuſe, avec laquelle il avait déjà détruit une ligue catholique.

1610. Ces mots de ralliement *catholique*, *évangélique*, ce nom du *pape* dans une querelle toute profane, furent la véritable & unique cauſe de l'aſſaſſinat du grand *Henri IV*, tué, comme on ſait, le 14 mai, au milieu de Paris, par un fanatique imbécille & furieux. On ne peut en douter ; l'interrogatoire de *Ravaillac*, ci-devant moine, porte qu'il aſſaſſina *Henri IV*, parce qu'on diſait par-tout *qu'il allait faire la guerre au pape, & que c'était la faire à* DIEU.

Les grands deſſeins de *Henri IV* périrent avec lui. Cependant il reſta encore quelque reſſort de cette grande machine qu'il avait miſe en mouvement. La ligue proteſtante ne fut pas détruite. Quelques troupes françaiſes, ſous le commandement du maréchal de *la Châtre*, ſoutinrent le parti de Brandebourg & de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves & Juliers, par proviſion, à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera ſon droit. Le maréchal de *la Châtre* n'en prend pas moins Juliers, & n'en chaſſe pas moins les troupes de l'archiduc *Léopold*. Juliers reſte en commun, pour quelque temps, à Brandebourg & à Neubourg.

1611. L'extrême confuſion où était alors l'Allemagne montre ce que *Henri IV* aurait fait s'il eût vécu. *Rodolphe* philoſophait & s'occupait à fixer le mercure dans Prague. L'archiduc *Léopold*, chaſſé de Juliers avec ſon armée mal

payée, va en Bohème la faire fubfifter de pillage. Il y ufurpe toute l'autorité de l'empereur, qui fe voit dépouillé de tous côtés par les princes de fon fang. *Mathias*, qui avait déjà forcé fon frère à lui céder tant d'Etats, ne veut pas qu'un autre que lui dépouille le chef de fa maifon. Il vient à Prague avec des troupes, & y force fon frère à prier les Etats de le couronner *par excès d'affection fraternelle.*

Mathias eft facré roi de Bohème, le 21 mai; il ne refte à *Rodolphe* que le titre de roi, auffi vain pour lui que celui d'empereur.

Rodolphe meurt, le 20 janvier, à compter felon le nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu fe marier. Sa maifon, dont on avait tant craint la vafte puiffance, n'eut prefque aucune confidération, de fon temps, en Europe, depuis le commencement du dix-feptième fiècle. Sa nonchalance & la faibleffe de *Philippe III*, en Efpagne, en furent la caufe. *Rodolphe* avait perdu fes Etats, & confervé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans fon épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions & du courage, il eût pu reprendre Bude fur les Turcs, & rendre l'Empire refpectable : mais fon caractère le fit vivre en homme privé fur le trône, il fut plus heureux que ceux qui le dépouillèrent & le méprisèrent. 1612.

MATHIAS.

QUARANTE-CINQUIEME EMPEREUR.

MATHIAS, frère de *Rodolphe*, eft élu unanimement, & cette unanimité furprend l'Europe. Mais les tréfors de fon frère l'avaient enrichi, & le voifinage des Turcs rendait néceffaire l'élection d'un prince de la maifon d'Autriche, roi de Hongrie. 1612.

La capitulation de *Charles-Quint* n'avait point jufque-là été augmentée. Elle le fut de quelques articles pour *Mathias*, dont l'ambition s'était affez manifeftée.

La Hongrie & la Tranfilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain par-delà Presbourg ; & le nouveau prince de Tranfilvanie, *Gabriel Battori*, était vaffal du fultan.

1613. Ces deux grandes ligues, la proteftante & la catholique, qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, s'étaient comme diffipées elles-mêmes, après la mort de *Henri IV*. Les proteftans fe contentaient feulement de refufer de l'argent à l'empereur dans les diètes. La querelle fur la fucceffion de Juliers, qu'on croyait devoir embrafer l'Europe, ne devint plus qu'une de ces petites guerres particulières qui ont troublé, de tous temps, quelques cantons d'Allemagne, fans diffoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg & l'électeur de Brandebourg, s'étant mis en poffeffion de Clèves & de Juliers, devaient être néceffairement brouillés pour le partage. Un foufflet, donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg, ne pacifia pas le différent. Les deux princes fe firent la guerre. Le duc de Neubourg fe fit catholique pour avoir la protection de l'empereur & du roi d'Efpagne. L'électeur de Brandebourg introduifit le calvinifme dans le pays pour animer la ligue proteftante en fa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction ; & l'électeur de Saxe lui même, malgré le jugement impérial rendu en fa faveur, ne remuait pas. Les Pays-Bas efpagnols & hollandais fe mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de *Spinola*, de la part de l'Efpagne, fecourait Neubourg; le comte *Maurice*, de la part des Etats-Généraux, était armé pour Brandebourg. C'eft une fuite de la conftitution de l'Allemagne, que des puiffances étrangères puffent prendre plus

de part à ces querelles inteſtines que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était ſouvent troublée par les fréquens démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes : mais le corps germanique ſubſiſtait par ces diviſions mêmes, qui mettaient une balance à peu-près égale entre ſes membres.

Il n'en était pas de même en Hongrie & en Tranſilvanie. L'empereur *Mathias*, ſe préparait contre le Turc. Le vaivode de Tranſilvanie, *Gabriel Battori* ſe ménageait entre l'empereur chrétien, et l'empereur muſulman. Les Turcs pourſuivent *Battori* : il eſt abandonné de ſes ſujets ; l'empereur ne peut le ſecourir. *Battori* ſe fait donner la mort par un de ſes ſoldats. Exemple unique parmi les princes modernes. 1614.

Un bacha inveſtit *Betlem-Gabor* de la Tranſilvanie. Cette province ſemblait à jamais perdue pour la maiſon d'Autriche. Le nouveau ſultan *Achmet*, maître d'une ſi grande partie de la Hongrie, jeune & ambitieux, feſait craindre que Presbourg ou Vienne ne devînt les limites des deux empires. On avait été toujours dans ces alarmes ſur la fin du règne de *Rodolphe ;* mais la vaſte étendue de l'empire ottoman, qui depuis ſi long-temps inquiétait les chrétiens, fut ce qui les ſauva. Les Turcs étaient ſouvent en guerre avec les Perſans. Leurs frontières, du côté de la mer Noire, ſouffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens & des Mingréliens. On contenait difficilement les Arabes ; & il arrivait ſouvent que dans le temps même qu'on craignait en Hongrie & en Italie une nouvelle inondation de Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même déſavantageuſe pour la défenſe de leur propre pays.

L'empereur *Mathias* a le bonheur de conclure avec le ſultan *Achmet*, un traité plus favorable que la guerre n'eût 1615.

pu l'être. Il ſtipule, ſans tirer l'épée, la reſtitution d'Agria, de Caniſe, d'Albe-Royale, de Peſt, & même de Bude : ainſi il eſt en poſſeſſion de preſque toute la Hongrie, en laiſſant toujours la Tranſilvanie & *Betlem-Gabor* ſous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puiſſance de *Mathias*. L'affaire de la ſucceſſion de Juliers eſt preſque la ſeule choſe qui inquiéte l'intérieur de l'Empire ; mais *Mathias* ménage les princes proteſtans, en laiſſant toujours ce pays partagé entre la maiſon palatine de Neubourg, & celle de Brandebourg. Il avait beſoin de ces ménagemens pour perpétuer l'Empire dans la maiſon d'Autriche.

1616. Cette année & les ſuivantes ſont remplies de négociations & d'intrigues. *Mathias* était ſans enfans, & avait perdu ſa ſanté & ſon activité. Il fallait, pour aſſurer l'Empire à ſa maiſon, commencer par lui aſſurer la Bohème & la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates ; les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection ; l'eſprit de parti y régnait, & l'eſprit d'indépendance encore plus : la différence des religions y nourriſſait la diſcorde : mais les proteſtans & les catholiques aimaient également leurs priviléges. Les princes d'Allemagne paraiſſaient encore moins diſpoſés à choiſir un empereur autrichien ; & l'union évangélique, toujours ſubſiſtante, laiſſait peu d'eſpérance à cette maiſon.

Il lui faut donc commencer par aſſurer la ſucceſſion de la Bohème & de la Hongrie. Il avait ravi ces Etats à ſon frère ; il n'en fait point paſſer l'héritage aux frères qui lui reſtent, *Maximilien* & *Albert*. Il n'y a guère d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de bon gré. *Albert* ſurtout, à qui le roi d'Eſpagne avait laiſſé les Pays-Bas, aurait été plus qu'un autre en état de ſoutenir la dignité impériale, s'il eût régné ſur la Hongrie & ſur la Bohème. C'eſt ſur un couſin, ſur *Ferdinand de Gratz*, duc de Stirie, que *Mathias* veut faire tomber ces couronnes. Le droit du ſang fut donc peu conſulté.

Ferdinand

Ferdinand eſt élu & reconnu ſucceſſeur au royaume de 1617.
Bohème par les états, & couronné en cette qualité, le 1618.
29 juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de *Ferdinand de Gratz* vers l'Empire. *Mathias* & *Ferdinand* ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe, qui n'eſt point de l'union évangélique, & qui, dans l'eſpérance d'avoir Clèves, Berg & Juliers, embraſſe toujours le parti de la maiſon d'Autriche. La maiſon palatine, ayant des intérêts tout contraires, eſt toujours à la tête des proteſtans : & c'eſt-là l'origine de la funeſte guerre entre *Ferdinand* & la maiſon palatine ; c'eſt celle de la guerre de trente ans, qui déſola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de l'Allemagne, & qui produiſit enfin le traité de Veſtphalie, & donna une nouvelle face à l'Empire.

Mathias engage la branche d'Autriche-eſpagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir ſur la Hongrie & ſur la Bohème. *Philippe III*, roi d'Eſpagne, abandonne ſes droits ſur ces royaumes à *Ferdinand*, à condition qu'au défaut de la poſtérité mâle de *Ferdinand*, la Hongrie & la Bohème appartiendront aux fils de *Philippe III*, ou à ſes filles, & aux enfans de ſes filles, ſelon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille ces Etats pouvaient aiſément tomber à la maiſon de France : car ſi une fille, héritière de *Philippe III*, épouſait un roi de France, le fils aîné de ce roi acquérait un droit à la Hongrie & à la Bohème.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au teſtament de l'empereur *Ferdinand I.* Les diſpoſitions des hommes, pour établir la paix dans l'avenir, préparent preſque toujours la diviſion. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois & les Bohémiens, qui voyaient qu'on diſpoſait d'eux ſans les conſulter. Les proteſtans de Bohème commencent par ſe confédérer, à l'exemple de l'union évangélique ; bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti, parce qu'il s'agit des droits de

l'Etat & non de la religion. La Siléſie, ce grand fief de la Bohême, ſe joint à elle : la guerre civile eſt allumée. Un comte de Turm, ou de la Tour, homme de génie, eſt à la tête des confédérés ; il fait la guerre régulièrement & avec avantage ; ſes partis vont juſqu'aux portes de Vienne.

1619. L'empereur *Mathias* meurt, au mois de mars, au milieu de cette révolution ſubite, ſans pouvoir prévoir quel ſera le deſtin de ſa maiſon.

Son couſin, *Ferdinand de Gratz*, eſt aſſez heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chaſſé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume ; mais il voit la Bohême, la Siléſie, la Moravie, la Luſace, liguées contre lui, les proteſtans de l'Autriche prêts à éclater, & ceux de l'Allemagne peu diſpoſés à l'élever à l'Empire. La maiſon d'Autriche n'avait point encore eu de moment plus critique ; d'un côté, quatre électeurs offrent la couronne impériale à *Maximilien*, duc de Bavière ; de l'autre, la Bohême offre ſa ſouveraineté, d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter ; & enſuite à l'électeur palatin, *Fréderic V*, qui l'obtint pour ſon malheur : cependant on s'aſſemble à Francfort, pour élire un roi des Romains, un roi d'Allemagne, un empereur. Preſque toutes les cours de l'Europe ſont en mouvement pour cette grande affaire ; les états de la Bohême députent à Francfort, pour faire exclure *Ferdinand* du droit de ſuffrage : ils ne le reconnaiſſaient pas pour roi ; & conſéquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix : non-ſeulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas électeur ; il fut l'un & l'autre. Il ſe donna ſa voix pour l'Empire, il eut celles des catholiques & même des proteſtans. Chaque électeur fut tellement ménagé, que chacun crut voir ſon intérêt particulier dans l'élévation de *Ferdinand de Gratz*. L'électeur palatin

lui-même, à qui la Bohème déférait la couronne, fut obligé de donner sa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite, le 19 août 1619; il est couronné à Aix-la-Chapelle, le 9 septembre; il signe auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ses prédécesseurs.

FERDINAND II,

QUARANTE-SIXIEME EMPEREUR.

DANS le temps même que *Ferdinand II* est couronné empereur, les états de Bohème nomment pour roi l'électeur palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de *Ferdinand* à l'Empire; c'était le temps d'une grande crise pour le parti protestant. Si *Fréderic* eût été secouru par son beau-père *Jacques*, roi d'Angleterre, le succès paraissait assuré; mais *Jacques* ne lui donna que des conseils, & ces conseils furent de refuser; il ne le crut pas, & s'abandonna à la fortune. 1619.

Il est solennellement couronné dans Prague, le 4 novembre, avec l'électrice princesse d'Angleterre; mais il est couronné par l'administrateur des Hussites, non par l'archevêque de Prague.

Cela seul annonçait une guerre de religion, aussi-bien que de politique; tous les princes protestans, hors l'électeur de Saxe, étaient pour lui: il avait dans son armée quelques troupes anglaises, que des seigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui, par haine pour la religion catholique, & par la gloire de faire ce que son beau-père, *Jacques I*, ne fesait pas. Il était secondé par le vaivode de Transilvanie, *Betlem-Gabor*, qui attaquait le même ennemi en Hongrie. *Gabor* pénétra même jusqu'aux portes de Vienne, & de là il retourna sur ses pas prendre Presbourg. La Silésie était

toute ſoulevée contre l'empereur; le comte de Mansfeld ſoutenait en Bohème le parti du palatin; les proteſtans même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si la maiſon bavaroiſe avait été réunie, comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohème aurait été le plus fort : mais le duc de Bavière, riche & puiſſant, était loin de contribuer à la grandeur de la branche aînée de ſa maiſon. La jalouſie, l'ambition, la religion le jetèrent dans le parti de l'empereur; de ſorte qu'il arriva à la maiſon bavaroiſe, ſous *Ferdinand de Gratz*, ce qui était arrivé à la maiſon de Saxe, ſous *Charles-Quint*.

La ligue proteſtante & la ligue catholique étaient à peu-près également puiſſantes dans l'Allemagne, mais l'Eſpagne & l'Italie appuyaient *Ferdinand*; elles lui fourniſſaient de l'argent levé ſur le clergé, & des troupes. La France, qui n'était pas encore gouvernée par le cardinal de *Richelieu*, oubliait ſes anciens intérêts. La cour de *Louis XIII*, faible & orageuſe, ſemblait avoir des vues (ſuppoſé qu'elle en eût) toutes contraires aux deſſeins du grand *Henri IV*.

1620. *Louis XIII* envoie en Allemagne le duc d'Angoulême, à la tête d'une ambaſſade ſolennelle, pour offrir ſes bons offices, au lieu d'y marcher avec une armée. Les princes aſſemblés à Ulm écoutent le duc d'Angoulême, & ne concluent rien; la guerre en Bohème continue. *Betlem-Gabor* ſe fait reconnaître roi en Hongrie, comme le palatin, *Frédéric V*, en Bohème. Un ambaſſadeur de la Porte & un de Veniſe favoriſent cette révolution des états de Hongrie dans la ville de Neuhauſel. On n'était pas accoutumé à voir ainſi les Turcs & les Vénitiens réunis; mais Veniſe avait tant de démêlés avec la branche d'Autriche-eſpagnole, qu'elle déclarait ouvertement ſes ſentimens contre toute la maiſon.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle, mais plutôt par des vœux que par des effets : & l'empereur

était bien mieux secondé en Allemagne que l'électeur palatin.

D'un côté, l'électeur de Saxe, déclaré pour l'empereur, entre dans la Lusace : de l'autre, le duc de Bavière pénètre en Bohème avec une puissante armée, tandis que les armes de l'empereur résistent, au moins en Hongrie, contre *Betlem-Gabor.*

Le palatin est attaqué à la fois & dans son nouveau royaume de Bohème, & dans son électorat. *Henri-Fréderic de Nassau*, frère, & depuis successeur de *Maurice*, le stathouder des Provinces-Unies, y combattait pour lui. Il y avait encore des Anglais; mais contre lui était le célèbre *Spinola*, avec l'élite des troupes des Pays-Bas espagnols. Le Palatinat est ravagé. Une bataille décide en Bohème du sort de la maison d'Autriche & de la maison palatine.

Fréderic est entièrement défait, le 19 novembre, auprès de Prague, par son parent, *Maximilien de Bavière.* Il fuit d'abord en Silésie avec sa femme & deux de ses enfans, & perd en un jour les Etats de ses aïeux & ceux qu'il avait acquis.

Le roi d'Angleterre, *Jacques*, négocie en faveur de son malheureux gendre aussi infructueusement qu'il s'était conduit faiblement. 1621.

L'empereur met l'électeur palatin au ban de l'Empire, par un arrêt de son conseil aulique, le 20 janvier. Il proscrit le duc de *Jagendorff*, en Silésie, le prince d'Anhalt, les comtes de *Hoenlo*, de *Mansfeld*, de *la Tour*, tous ceux qui ont pris les armes pour *Fréderic.*

Ce prince vaincu n'a pour lui que des intercesseurs & point de vengeur. Le roi de Danemarck presse l'empereur d'user de clémence. *Ferdinand* n'en fait pas moins passer, par la main du bourreau, un grand nombre de gentilshommes bohémiens.

Un de ſes généraux, le comte de *Buquoy*, achève de ſoumettre ce qui reſte de rebelles en Bohème, & de là il court aſſurer la haute Hongrie contre *Betlem-Gabor*. *Buquoy* eſt tué dans cette campagne; & *Ferdinand* s'accommode bientôt avec le tranſilvain, auquel il cède un grand terrain, pour être plus sûr du reſte.

Cependant l'électeur palatin ſe réfugie de Sicile en Danemarck, & de Danemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du haut Palatinat; tandis que le marquis de *Spinola* répand dans le Palatinat les troupes eſpagnoles, fournies par l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas.

Le palatin n'avait pu obtenir de ſon beau-père le roi *Jacques*, & du roi de Danemarck, que de bons offices & des ambaſſades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien de la France, dont l'intérêt était de prendre ſon parti. Ses ſeules reſſources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de *Jagendorff*, en Siléſie, & le comte de *Mansfeld*, dans le Palatinat, tous deux proſcrits par l'empereur, & pouvant mériter leur grace en quittant le parti du palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. *Mansfeld*, ſurtout, fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conſerva malgré la puiſſance autrichienne. Elle n'avait pour toute ſolde que l'art de *Mansfeld*, de faire la guerre en partiſan habile, art aſſez en uſage alors, dans un temps où l'on ne connaiſſait pas ces grandes armées toujours ſubſiſtantes, & où un chef réſolu pouvait ſe maintenir quelque temps à la faveur des troubles. *Mansfeld* réveillait & encourageait les princes proteſtans voiſins.

Chriſtiern ſurtout, prince de Brunſvick, adminiſtrateur, ce qui, au fond, ne veut dire qu'uſurpateur de l'évêché d'Halberſtadt, ſe joignit à *Mansfeld*. Ce *Chriſtiern* s'intitulait, *ami de* DIEU *& ennemi des prêtres;* il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire. *Mansfeld* & lui firent beaucoup de mal au pays, ſans faire du bien à l'électeur palatin.

Les princes d'Orange & les Provinces-Unies, qui fesaient la guerre contre les Espagnols, au Pays-Bas, étaient obligés d'y employer toutes leurs forces, & n'étaient pas en état de donner au palatin des secours efficaces. Son parti était accablé; mais il ne laissait pas de donner de temps en temps de violentes secousses: &, à la moindre occasion, il se trouvait quelque prince protestant qui armait en sa faveur. Le landgrave de Hesse-Cassel disputait quelques terres au landgrave de Darmstadt. Piqué contre l'empereur, qui favorisait son compétiteur, il soutenait, autant qu'il le pouvait, le parti de l'électeur palatin. Le margrave de Bade-Dourlach s'unissait avec *Mansfeld;* &, en général, tous les princes protestans, craignant de se voir bientôt forcés de restituer les biens ecclésiastiques, paraissaient disposés à prendre les armes, dès qu'ils seraient secondés de quelques puissances.

C'est toujours le duc de Bavière qui fait le bonheur 1622.
de *Ferdinand.* Ce sont ses généraux & ses troupes qui achèvent de ruiner le parti du palatin, son parent. *Tilli*, général bavarois, qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur, défait entièrement, auprès d'Aschafenbourg, ce prince de Brunsvick, surnommé à bon droit l'*ennemi des prêtres*, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde, & toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne restait plus que *Mansfeld* qui pût défendre encore le Palatinat, & il en était capable, étant à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de *Brunsvick*, allait jusqu'à dix mille hommes. *Mansfeld* était un homme extraordinaire, bâtard d'un comte de ce nom, n'ayant de fortune que son courage & son habileté; secouru en secret des princes d'Orange & des autres protestans, il se trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux *Fréderic* fut assez mal conseillé, pour renoncer à ce secours, dans l'espérance qu'il obtiendrait

de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il pressa lui même *Brunsvick* & *Mansfeld* de l'abandonner. Ces deux chefs errans passent en Lorraine & en Alsace, & cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors *Ferdinand II*, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie *Tilli* victorieux, prendre Heidelberg, Manheim & le reste du pays; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proscrit. Il avait la plus nombreuse & la plus belle bibliothèque d'Allemagne, surtout en manuscrits; elle fut transportée chez le duc de Bavière, qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, & le reste est conservé encore dans le Vatican.

La religion & l'amour de la liberté excitent toujours quelques troubles en Bohème; mais ce ne sont plus que des séditions qui finissent par des supplices. L'empereur fait sortir de Prague tous les ministres luthériens, & fait fermer leurs temples. Il donne aux jésuites l'administration de l'université de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la prospérité de l'empereur. Il achève de s'assurer la paix avec *Betlem-Gabor*, en le reconnaissant souverain de la Transilvanie, & en lui cédant, sur les frontières de son Etat, sept comtés qui composent cinquante lieues de pays. Le reste de la Hongrie, théâtre éternel de la guerre, ravagé depuis long-temps sans interruption, n'était encore à la maison d'Autriche d'aucune ressource, mais c'était toujours un boulevard des Etats autrichiens.

1623. L'empereur, affermi en Allemagne, assemble une diète à Ratisbonne, dans laquelle il déclare » que l'électeur » palatin s'étant rendu criminel de lèse-majesté, ses » Etats, ses biens & ses dignités sont dévolus au domaine » impérial; mais que, ne voulant pas diminuer le nom» bre des électeurs, il veut, commande & ordonne que

» *Maximilien*, duc de Bavière, foit invefti dans cette » diète de l'électorat palatin. » C'était parler en maître. Les princes catholiques accédèrent tous à la volonté de l'empereur. Les proteftans firent quelques remontrances publiques. L'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunfvick, de Holftein, de Meckelbourg, les villes de Brème, de Hambourg, de Lubeck, & d'autres renouvelèrent la ligue évangélique. Le roi de Danemarck fe joignit à eux; mais cette ligue, n'étant que défenfive, laiffa l'empereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 février, *Ferdinand*, fur fon trône, inveftit le duc de Bavière de l'électorat palatin. Le vice-chancelier dit expreffément que l'*empereur lui confère cette dignité de fa pleine puiffance.*

On ne donna point, par cette inveftiture, les terres du Palatinat au duc de Bavière; c'était un article important qui fefait encore de grandes difficultés.

Jean-George de Hohenzollern, l'aîné, de la maifon de Brandebourg, eft fait prince de l'Empire à cette diète.

Brunfvick, *l'ennemi des prêtres*, & le fameux général *Mansfeld*, toujours fecrètement appuyés par les princes proteftans, reparaiffent dans l'Allemagne. *Brunfvick* s'établit d'abord dans la Baffe-Saxe, & enfuite dans la Veftphalie. Le comte de *Tilli* défait fon armée & la difperfe. *Mansfeld* demeure toujours inébranlable & invincible. C'était le feul appui qu'eût alors le palatin; & cet appui ne fuffifait pas pour lui faire rendre fes domaines.

La ligue proteftante couvait toujours un feu prêt à 1624.
éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre, *Jacques I*, n'ayant pu rien obtenir en faveur du palatin, fon gendre, par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Baffe-Saxe; & le roi de Danemarck, *Chriftiern IV*, eft déclaré chef de la ligue; mais ce n'était pas encore-là le chef qu'il fallait pour tenir tête à la fortune de *Ferdinand II.*

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent, le roi de Danemarck, *Chriſtiern IV*, amène des troupes. Le fameux *Mansfeld* groſſit ſa petite armée, & on ſe prépare à la guerre.

1625. A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la réſolution de ſecourir efficacement ſon gendre, & de ſe déclarer contre la maiſon d'Autriche, qu'il meurt, au mois de mars, & laiſſe les confédérés privés de leur plus puiſſant ſecours.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui avait levé l'étendard. La Baſſe-Saxe était le théâtre de la guerre.

1626. Les deux grands généraux de l'empereur, *Tilli* & *Valſtein*, arrêtent les progrès du roi de Danemarck & des confédérés. *Tilli* défait le roi de Danemarck en bataille rangée, près de Northeim, dans le pays de Brunſvick. Cette victoire paraît laiſſer le palatin ſans reſſources. *Mansfeld*, qui ne perdait jamais courage, tranſporte ailleurs le théâtre de la guerre, & va par le Brandebourg, la Siléſie, la Moravie, attaquer en Hongrie l'empereur. *Betlem-Gabor*, avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ſes engagemens, reprend les armes, ſe joint à *Mansfeld*, & lui amène dix mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude ; mais ce projet ſi grand & ſi hardi avorte ſans qu'il en coûte de peine à *Ferdinand*. Les maladies détruiſent l'armée de *Mansfeld*. Il meurt de la contagion, à la fleur de ſon âge, en exhortant ce qui lui reſte de ſoldats à ſacrifier leur vie pour la liberté germanique.

Le prince de Brunſvick, cet autre ſoutien de l'électeur palatin, était mort quelque temps auparavant. La fortune ôtait au palatin tous les ſecours, & favoriſait en tout *Ferdinand* : cet empereur venait de faire élire ſon fils *Ferdinand-Erneſt*, roi de Hongrie. *Betlem-Gabor* veut en vain ſoutenir ſes droits ſur ce royaume ; les Turcs, dans

la minorité du sultan *Amurat IV*, ne peuvent le ſecourir ; il déſole, à la vérité, la Stirie, mais *Valſtein* le repouſſe comme il a repouſſé les Danois ; enfin l'empereur, heureux par ſes miniſtres comme par ſes généraux, contient *Betlem-Gabor* par un traité qui, en lui laiſſant la Tranſilvanie & les ſept comtés adjacens, aſſure le tout à l'Autriche après la mort de *Gabor*.

Tout réuſſit à *Ferdinand* ſans qu'il ait d'autre ſoin que de ſouhaiter & d'ordonner. Le comte de *Tilli* pourſuit le roi de Danemarck & les confédérés. Ce roi ſe retire dans ſes Etats. Les ducs de Holſtein & de Brunſvick déſarment preſqu'auſſitôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg, qui avait ſeulement permis que ſes ſujets s'enrôlaſſent au ſervice du Danemarck, les rappelle, & rompt toute aſſociation. Le comte de *Tilli*, & *Valſtein*, devenu duc de Friedland, font vivre par-tout à diſcrétion leurs troupes victorieuſes. 1627.

Ferdinand, joignant les intérêts de la religion à ceux de ſa politique, veut retirer l'évêché de Halberſtadt des mains de la maiſon de Brunſvick, & les archevêchés de Magdebourg & de Brème des mains de la maiſon de Saxe, pour les donner à un de ſes fils avec pluſieurs abbayes.

Il avait fait élire ſon fils, *Ferdinand-Eneſt*, roi de Hongrie : il le fait couronner roi de Bohème ſans élection ; car les Hongrois, voiſins des Turcs & de *Betlem-Gabor*, devaient être ménagés : mais la Bohème était regardée comme aſſervie.

Ferdinand jouit alors de l'autorité abſolue. 1628.

Les princes proteſtans & le roi de Danemarck, *Chriſtiern IV*, s'adreſſent ſecrètement au miniſtère de France, que le cardinal de *Richelieu* commençait à rendre reſpectable dans l'Europe. Ils ſe flattaient avec raiſon que ce cardinal, qui voulait écraſer les proteſtans de France, ſoutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de *Richelieu* fait donner

de l'argent au roi de Danemarck, & encourage les princes proteſtans. Les Danois marchent vers l'Elbe : mais la ligue proteſtante effrayée n'oſe ſe déclarer ouvertement pour lui, & le bonheur de l'empereur n'eſt point encore interrompu. Il proſcrit le duc de Meckelbourg, que les Danois avaient forcé à ſe déclarer pour eux. Il donne ſon duché à *Valſtein*.

1629. Le roi de Danemarck, toujours malheureux, eſt obligé de faire ſa paix avec l'empereur, au mois de juin. Jamais *Ferdinand* n'eut plus de puiſſance & ne la fit plus valoir.

Chriſtiern IV, qui avait des démêlés avec le duc de Holſtein, ravageait le duché de Sleſvich avec ſes troupes qui ne ſervaient plus contre *Ferdinand*. La cour de Vienne lui envoie des lettres monitoriales, comme à un membre de l'Empire, & lui enjoint d'évacuer les terres de Sleſvich. Le roi de Danemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holſtein. La cour de Vienne replique que le royaume de Danemarck lui-même eſt un fief de l'Empire. Le roi eſt enfin obligé de ſe conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guère ſoutenir les prétentions de l'Empire, du côté du Nord, avec plus de grandeur.

Juſque-là l'Empire avait paru comme entièrement détaché de l'Italie depuis *Charles-Quint*. La mort d'un duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue, *Vincent II*, était mort ſans enfans. Son gendre, *Charles de Gonzague*, duc de Nevers, prétendait la ſucceſſion, en vertu de ſes conventions matrimoniales. Son parent, *Céſar Gonzague*, duc de Guaſtalle, avait reçu de l'empereur l'inveſtiture éventuelle.

Le duc de Savoie, troiſième prétendant, voulait exclure les deux autres, & le roi d'Eſpagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déjà pris poſſeſſion & ſe feſait reconnaître duc de Mantoue ; mais le roi d'Eſpagne

& le duc de Savoie s'uniffent enfemble pour s'emparer, dans le Montferrat, de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors, pour la première fois, fon autorité en Italie; il envoie le comte de Naffau, en qualité de commiffaire impérial, pour mettre en féqueftre le Mantouan & le Montferrat, jufqu'à ce que le procès foit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouies en Italie depuis foixante ans. Il était vifible que l'empereur voulait à la fois foutenir les anciens droits de l'empire & enrichir la branche d'Autriche-efpagnole de ces dépouilles.

Le miniftère de France, qui épiait toutes les occafions de mettre une digue à la puiffance autrichienne, fecourt le duc de Mantoue; elle s'était déjà mêlée des affaires de la Valteline; elle avait empêché la branche d'Autriche-efpagnole de s'emparer de ce pays, qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol, & qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes, comme elles l'étaient par le Rhin, par les Pays-Bas. Le cardinal de *Richelieu* prend donc, dans cet efprit, le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens, plus voifins & plus expofés, envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vaffaux de l'Empire, en Italie, qui prendront parti pour le duc. Le pape *Urbain VIII* eft obligé de favorifer ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maifon d'Autriche; & *Ferdinand*, qui fe voyait à la tête de cette maifon par fa dignité impériale, était regardé comme le plus puiffant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes, avec quelques régimens efpagnols, prennent Mantoue d'affaut, & la ville eft livrée au pillage.

Ferdinand, heureux par-tout, croit enfin que le temps eft venu de rendre la puiffance impériale defpotique, & la religion catholique entièrement dominante. Par un édit

de ſon conſeil, il ordonne que les proteſtans reſtituent tous les biens eccléſiaſtiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Paſſau, ſigné par *Charles-Quint*. C'était porter le plus grand coup au parti proteſtant; il fallait rendre les archevêchés de Magdebourg & de Brème, les évêchés de Brandebourg, de Lebus, de Camin, d'Havelberg, de Lubeck, de Miſnie, de Naumbourg, de Merſebourg, de Schverin, de Minden, de Verden, de Halberſtadt, une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince ſoit luthérien, ſoit calviniſte, qui n'eût des biens de l'Egliſe.

Alors les proteſtans n'ont plus de meſures à garder. L'électeur de Saxe, que l'eſpérance d'avoir Clèves & Juliers avait long-temps retenu, éclate enfin: cette eſpérance s'affaiblit d'autant plus que l'électeur de Brandebourg & le duc de Neubourg s'étaient accordés: le premier jouiſſait de Clèves paiſiblement, & le ſecond de Juliers, ſans que l'empereur les inquiétât. Ainſi le duc de Saxe voyait ces provinces lui échapper, & allait perdre Magdebourg & le revenu de pluſieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes; la ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maiſons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape & toutes les égliſes catholiques encourageaient l'empereur dans ſon projet: la France ne pouvait encore s'y oppoſer ouvertement; & il ne paraiſſait pas qu'aucune puiſſance de l'Europe fût en état de le traverſer. Le duc de *Valſtein*, à la tête d'une puiſſante armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur dans la Suabe, & dans le duché de Virtemberg; mais les égliſes catholiques gagnaient peu à ces reſtitutions: on prenait beaucoup aux proteſtans, les officiers de *Valſtein* s'enrichiſſaient, & ſes troupes vivaient aux dépens des deux partis qui ſe plaignirent également.

1630. *Ferdinand* ſe voyait préciſément dans le cas de *Charles-Quint*, au temps de la ligue de Smalcade. Il fallait ou que

tous les princes de l'Empire fussent entièrement soumis, ou qu'il succombât ; c'était la lutte du pouvoir impérial despotique contre le gouvernement féodal ; & les peuples, pressés par ces deux colosses étaient écrasés. L'électeur de Saxe se repentait alors d'avoir aidé à accabler le palatin ; & ce fut lui qui, de concert avec les autres princes protestans, engagea secrètement *Gustave-Adolphe*, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Danemarck, dont le secours avait été si inutile.

L'électeur de Bavière n'était guère plus attaché alors à l'empereur ; il aurait voulu toujours commander les armées de l'Empire, & par-là tenir *Ferdinand* lui-même dans la dépendance : enfin il aspirait à se faire élire un jour roi des Romains, & négociait en secret avec la France, tandis que les protestans appelaient le roi de Suède.

Ferdinand assemble une diète à Ratisbonne ; son dessein était de faire élire roi des Romains *Ferdinand-Ernest*, son fils ; il voulait engager l'Empire à le seconder contre *Gustave-Adolphe*, si ce roi venait en Allemagne ; & contre la France, en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue : mais, malgré sa puissance, il trouve si peu de bonne volonté dans l'esprit des électeurs qu'il n'ose pas même proposer l'élection de son fils.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg, n'étant point venus à cette assemblée, y exposent leurs griefs par des députés. L'électeur de Bavière même est le premier à dire *qu'on ne peut délibérer librement dans les diètes, tant que l'empereur aura cent cinquante mille hommes.* Les électeurs ecclésiastiques, & les évêques qui sont à la diète, pressent la restitution des biens de l'Eglise : ce projet ne peut se consommer qu'en conservant l'armée ; & l'armée ne peut se conserver qu'aux dépens de l'Empire qui est en alarmes. L'électeur de Bavière, qui veut la commander, exige de *Ferdinand* la déposition du duc de *Valstein*. *Ferdinand* pouvait commander lui-même, & ôter ainsi tout prétexte à l'électeur de Bavière ; il ne prit point ce parti glorieux :

il ôta le commandement à *Valſtein*, & le donna à *Tilli* : par-là il acheva d'aliéner le bavarois; il eut des ſoldats & n'eut plus d'amis.

La puiſſance de *Ferdinand II*, qui feſait craindre aux Etats d'Allemagne leur perte prochaine, inquiétait en même temps la France, Veniſe, & juſqu'au pape. Le cardinal de *Richelieu* négociait alors avec l'empereur, au ſujet de Mantoue; mais il rompt le traité dès qu'il apprend que *Guſtave-Adolphe* ſe prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre & les Provinces-Unies en font autant. L'électeur palatin, qui était, un moment auparavant, abandonné de tout le monde, ſe trouve tout d'un coup prêt d'être ſecouru par toutes ces puiſſances. Le roi de Danemarck, affaibli par ſes pertes précédentes, & jaloux du roi de Suède, reſte dans l'inaction.

Guſtave part enfin de Suède, le 23 juin, s'embarque avec treize mille hommes, & aborde en Poméranie. Il prétendait déjà cette province en tout ou en partie pour le fruit de ſes expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors n'avait point d'enfans. Ses Etats, par des actes de confraternité, devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. *Guſtave* ſtipula qu'au cas de la mort du dernier duc, il garderait la Poméranie en ſéqueſtre, juſqu'au rembourſement des frais de la guerre. Or ſéqueſtrer une province & l'uſurper, c'eſt à peu-près la même choſe.

1631. Le cardinal de *Richelieu* ne conſomme l'alliance de la France avec *Guſtave*, que lorſque ce roi eſt en Poméranie. Il n'en coûta à la France que trois cents mille livres une fois payées, & neuf cents mille par an. Ce traité eſt un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y ſtipule la neutralité pour l'électeur de Bavière, qui pouvait être le plus grand ſupport de l'empereur. On y ſtipule celle de tous les Etats de la ligue catholique, qui n'aideront pas

l'empereur

l'empereur contre les Suédois ; & on a soin de faire promettre en même temps à *Guſtave* de conſerver tous les droits de l'Egliſe romaine dans tous les lieux où elle ſubſiſte. Par-là on évite de faire de cette guerre une guerre de religion ; & on donne un prétexte ſpécieux aux catholiques mêmes d'Allemagne de ne pas ſecourir l'empereur. Cette ligue eſt ſignée, le 23 janvier, dans le Brandebourg. Ce traité eſt regardé comme le triomphe de la politique du cardinal de *Richelieu* & du grand *Guſtave*.

Les états proteſtans encouragés s'aſſemblent à Leipſick. Ils y réſolvent de faire de très-humbles remontrances à *Ferdinand*, & d'appuyer leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'Empire. *Guſtave* avance en augmentant toujours ſon armée. Il eſt à Francfort-ſur-l'Oder : il ne peut de là empêcher le général *Tilli* de prendre Magdebourg d'aſſaut, le 20 mai. La ville eſt réduite en cendres. Les habitans périſſent par le fer & par les flammes : événement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce temps-là. *Tilli*, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur, après s'être accommodé avec la France, au ſujet du duc de Mantoue, rappelait toutes ſes troupes d'Italie. La ſupériorité était encore toute entière de ſon côté. L'électeur de Saxe, qui le premier avait appelé *Guſtave-Adolphe*, eſt alors très-embarraſſé ; & l'électeur de Brandebourg, ſe trouvant préciſément entre les armées impériale & ſuédoiſe, eſt très-irréſolu.

Dans cette criſe *Guſtave* force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à ſe joindre à lui. L'électeur *George-Guillaume* lui livre la fortereſſe de Spandau pour tout le temps de la guerre, lui aſſure tous les paſſages, le laiſſant recruter dans le Brandebourg, & ſe ménageant auprès de l'empereur la reſſource de s'excuſer ſur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à *Gustave* ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipsick. *Tilli* marche au devant de lui & de l'électeur de Saxe à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe nouvellement levées ne font aucune résistance, & l'électeur de Saxe est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur. *Gustave* commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé son armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs ; & quoique *Tilli* fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une manière complète ; cette bataille se donna le 27 septembre.

Le vainqueur poursuit les impériaux dans la Franconie; tout se soumet à lui depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur de Saxe va jusque dans la Bohème & dans la Silésie. *Gustave* rétablit tout d'un coup le duc de Meckelbourg dans ses Etats, à un bout de l'Allemagne ; & il est déjà à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris Maïence.

L'électeur palatin dépossédé vient l'y trouver, pour combattre avec son protecteur. Les Suédois vont jusqu'en Alsace. L'électeur de Saxe, de son côté, se rend maître de la capitale de la Bohème, & fait la conquête de la Lusace. Tout le parti protestant est en armes dans l'Allemagne, & profite des victoires de *Gustave*. Le comte de *Tilli* fuyait dans la Vestphalie avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait; mais il ne fesait aucun mouvement pour s'opposer à tant de progrès rapides.

L'empereur, tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours à ce duc de *Valstein* qu'il avait privé du généralat, & lui remit le commandement de ses troupes, avec le pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais donné à un général. *Valstein* accepta le commandement, & on ne laissa à *Tilli*

que quelques troupes, pour se tenir au moins sur la défensive. La protection que le roi de Suède donnait à l'électeur palatin rendait, à la vérité, l'électeur de Bavière à l'empereur; mais le bavarois ne se rapprocha de *Ferdinand*, dans ces premiers temps critiques, que comme un prince qui le ménageait, & non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ses nombreuses armées, qui l'avaient rendu si formidable; elles avaient subsisté aux dépens des états catholiques & protestans, avant la bataille de Leipsick; mais depuis ce temps il n'avait plus les mêmes ressources. C'était à *Valstein* à former, à recruter & à conserver son armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape *Urbain VIII* de l'argent & des troupes. On lui refusa l'un & l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croisade contre *Gustave;* le saint-père promit un jubilé au lieu de croisade.

Cependant le roi de Suède repasse les bords du Rhin, 1532.
vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre ses portes. Il marche à Donavert, vers le Danube; il rend à la ville son ancienne liberté; & la soustrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe tout ce qui appartient aux maisons d'Autriche & de Bavière. Il force le passage du Leck, malgré *Tilli* qui est blessé à mort dans la retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur, & y rétablit la religion protestante. On ne peut guère pousser plus loin les droits de la victoire. Les magistrats d'Augsbourg lui prêtèrent serment de fidélité. Le duc de Bavière, qui alors était comme neutre, & qui n'était armé, ni pour l'empereur, ni pour lui-même, est obligé de quitter Munich qui se rend au conquérant, le 7 mai, & qui lui paie trois cents mille rixdalers pour se racheter du pillage. Le palatin eut du moins la consolation d'entrer avec *Gustave* dans le palais de celui qui l'avait dépossédé.

Les affaires de l'empereur & de l'Allemagne semblaient défespérées. *Tilli*, grand général, qui n'avait été malheureux que contre *Guſtave*, était mort. Le duc de Bavière, mécontent de l'empereur, était ſa victime, & ſe voyait chaſſé de ſa capitale. *Valſtein* créé duc de Friedland, plus mécontent encore du duc électeur de Bavière, *Maximilien*, ſon rival déclaré, avait refuſé de marcher à ſon ſecours: & l'empereur *Ferdinand*, qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait ſa deſtinée de ce *Valſtein*, qu'il n'aimait pas, & dont il était en défiance. *Valſtein* s'occupait alors à reprendre la Bohème ſur l'électeur de Saxe, & il avait autant d'avantage ſur les Saxons que *Guſtave* en avait ſur les Impériaux.

Enfin l'électeur de Bavière obtient avec peine que *Valſtein* ſe joigne à lui. L'armée bavaroiſe, levée en partie aux dépens de l'électeur, & en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de *Valſtein* était de près de trente mille vieux ſoldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille; mais on lui amène des renforts de tous côtés. Le landgrave de Heſſe-Caſſel, *Guillaume* & *Bernard de Saxe-Veimar*, le prince palatin de Birckenfeld ſe joignent à lui. Son général *Banier* lui amène de nouvelles troupes. Il marche, auprès de Nuremberg, avec plus de cinquante mille combattans, au camp retranché des ducs de Bavière & de *Valſtein*. Ils donnent une bataille qui n'eſt point déciſive. *Guſtave* reporte la guerre dans la Bavière: *Valſtein* la reporte dans la Saxe, & tous ces différens mouvemens achèvent le ravage de ces provinces.

Guſtave revole vers la Saxe en laiſſant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipſick par des marches précipitées, & ſe trouve devant *Valſtein* qui ne s'y attendait pas. A peine eſt-il arrivé qu'il ſe prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen, le 15 novembre. La victoire eſt long-temps diſputée. Les

Suédois la remportent; mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles & de deux coups d'épée. Le duc *Bernard de Saxe-Veimar* acheva la victoire que *Gustave* avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit sur la mort de ce grand homme ? On accusa un prince de l'Empire, qui servait dans son armée, de l'avoir assassiné : on imputa sa mort au cardinal de *Richelieu* qui avait besoin de sa vie. N'est-il donc pas naturel qu'un roi, qui s'exposait en soldat, soit mort en soldat ?

Cette perte fut fatale au palatin qui attendait de *Gustave* son rétablissement. Il était malade alors à Maïence. Cette nouvelle augmenta sa maladie, dont il mourut, le 19 novembre.

Valstein, après la journée de Lutzen, se retire dans la Bohème. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois, n'ayant plus *Gustave* à leur tête, sortiraient bientôt de l'Allemagne ; mais le général *Bannier* les conduisit en Bohème. Il fesait porter au milieu d'eux le corps de leur roi, pour les exciter à le venger.

Gustave laissait sur le trône de Suède une fille âgée de six ans, & par conséquent des divisions dans le gouvernement. La même division se trouvait dans la ligue protestante par la mort de celui qui en avait été le chef & le soutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être perdu, & ne le fut pourtant pas. La véritable raison peut-être d'un événement si extraordinaire, c'est que l'empereur n'agissait que de son cabinet, dans le temps qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ses armées. Le sénat de Suède chargea le chancelier *Oxenstiern* de suivre en Allemagne les vues du grand *Gustave*, & lui donna un pouvoir absolu. *Oxenstiern* alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il se trouva à la tête de tous les princes protestans d'Allemagne. 1633.

Ces princes s'aſſemblent à Heilbron, le 19 mars. Les ambaſſadeurs de France, d'Angleterre, des Etats-Généraux ſe rendent à l'aſſemblée. *Oxenſtiern* en fait l'ouverture dans ſa maiſon, & il ſe ſignala d'abord en feſant reſtituer le haut & le bas Palatinat à *Charles-Louis*, fils du palatin dépoſſédé. Ce prince, *Charles-Louis*, parut comme électeur dans une des aſſemblées; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ſes Etats.

Oxenſtiern renouvelle avec le cardinal de *Richelieu* le traité de *Guſtave-Adolphe;* mais on ne lui donne qu'un million de ſubſides par an, au lieu de douze cents mille livres qu'on avait continué de donner à ſon maître. Il ſemble petit & honteux que le cardinal de *Richelieu* marchande & diſpute ſur le prix de la deſtinée de l'Empire : mais la France n'était pas riche; & il fallait ſoudoyer le Nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince proteſtant. Il veut les diviſer, il ne réuſſit pas. La guerre continue toujours avec des ſuccès balancés dans l'Allemagne déſolée. L'Autriche eſt le ſeul pays qui n'en fut pas le théâtre, ſoit du temps de *Guſtave*, ſoit après lui. La branche d'Autriche-eſpagnole n'avait encore ſecouru que faiblement la branche impériale : elle fait enfin un effort; elle envoie le duc de *Céria* d'Italie en Allemagne, avec environ vingt mille hommes, mais il perd une grande partie de ſon armée dans ſes marches & dans ſes manœuvres.

L'électeur de Trèves, évêque de Spire, avait bâti & fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. *Oxenſtiern* la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois, malgré le duc de *Féria*, qui veut en vain faire lever le ſiége. Cette ſage politique tendait à faire voir à l'Europe que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait, & que la Suède, toujours victorieuſe, même après la mort de ſon roi, protégeait également les proteſtans & les catholiques;

conduite qui mettait encore plus le pape en droit de refuſer à l'empereur des troupes, de l'argent & une croiſade.

La France n'était encore qu'une partie ſecrète dans ce grand démêlé : il ne lui en coûtait qu'un ſubſide médiocre pour voir le trône de *Ferdinand* ébranlé par les armes ſuédoiſes : mais le cardinal de *Richelieu* ſongeait déjà à profiter de leurs conquêtes. Il avait voulu en vain avoir Philipsbourg en ſéqueſtre ; mais à chaque occaſion qui ſe préſentait, la France ſe rendait maîtreſſe de quelques villes en Alſace, comme de Haguenau, de Saverne, qu'elle force le comte de *Salms*, adminiſtrateur de Strasbourg à lui céder par un traité. *Louis XIII*, qui ne déclarait point la guerre à la maiſon d'Autriche, la déclarait au duc de Lorraine, *Charles*, parce qu'il était partiſan de cette maiſon. Le miniſtère de France n'oſait pas encore attaquer ouvertement l'empereur & l'Eſpagne qui pouvaient ſe défendre, & tombait ſur la faible Lorraine. Le duc dépoſſédé était *Charles IV*, prince célèbre par ſes bizarreries, ſes amours, ſes mariages & ſes infortunes. 1634.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine & des troupes dans l'Alſace, prêtes d'agir ouvertement contre l'empereur, & de ſe joindre aux Suédois à la première occaſion qui pourrait juſtifier cette conduite.

Le duc de *Féria*, pourſuivi par les Suédois juſqu'en Bavière, était mort après la diſperſion preſque entière de ſon armée.

Le duc de *Valſtein*, au milieu de ces troubles & de ces malheurs, s'occupait du projet de faire ſervir l'armée qu'il commandait dans la Bohême à ſa propre grandeur, & à ſe rendre indépendant d'un empereur qui ſemblait ne ſe pas aſſez ſecourir lui-même, & qui était toujours en défiance avec ſes généraux. On prétend que *Valſtein* négociait avec les princes proteſtans, & même avec la Suède & la France : mais ces intrigues dont on l'accuſa

ne furent jamais manifeftées. La confpiration de *Valftein* eft au rang des hiftoires reçues ; & on ignore abfolument quelle était cette confpiration. On devinait fes projets. Son véritable crime était d'attacher fon armée à fa perfonne, & de vouloir s'en rendre le maître abfolu. Le temps & les occafions euffent fait le refte. Il fe fit prêter ferment par les principaux officiers de cette armée, qui lui étaient le plus dévoués. Ce ferment confiftait à promettre *de défendre fa perfonne & de s'attacher à fa fortune.* Quoique cette démarche pût fe juftifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à *Valftein*, elle devait alarmer le confeil de Vienne. *Valftein* avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Efpagne & le parti bavarois. *Ferdinand* prend la réfolution de faire affaffiner *Valftein* & fes principaux amis. On charge de cet affaffinat *Butler*, irlandais, à qui *Valftein* avait donné un régiment de dragons ; un écoffais nommé *Lefcy*, qui était capitaine de fes gardes, & un autre écoffais nommé *Gordon*. Ces trois étrangers ayant reçu leur commiffion dans Egra, où *Valftein* fe trouvait pour lors, font égorger d'abord, dans un fouper, quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, & vont enfuite l'affaffiner lui-même dans le château, le 15 février. Si *Ferdinand II* fut obligé d'en venir à cette extrémité odieufe, il faut la compter pour un de fes plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet affaffinat fut d'aigrir tous les efprits en Bohème & en Siléfie. La Bohème ne remua pas, parce qu'on fut la contenir par l'armée ; mais les Siléfiens fe révoltèrent & s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec, comme du temps de leur roi : le général *Bannier* dominait fur tout le cours de l'Oder ; le maréchal de *Horn*, vers le Rhin ; le duc *Bernard de Veimar*, vers le Danube ; l'électeur de Saxe, dans la Bohème & dans la Luface. L'empereur reftait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquaffent pas dans

ces funeſtes conjonctures. *Amurat IV* était occupé contre les Perſans, & *Bethlem-Gabor* était mort.

Ferdinand, aſſuré de ce côté, tirait toujours des ſecours de l'Autriche, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol. Le roi d'Eſpagne lui fourniſſait quelque argent; la ligue catholique quelques troupes; & enfin l'électeur de Bavière, à qui les Suédois ôtaient le Palatinat, était dans la néceſſité de prendre le parti du chef de l'Empire. Les Autrichiens, les Bavarois réunis, ſoutenaient la fortune de l'Allemagne vers le Danube. *Ferdinand-Erneſt*, roi de Hongrie, fils de l'empereur, ranimait les Autrichiens en ſe mettant à leur tête. Il prend Ratisbonne à la vue du duc de *Saxe-Veimar*. Ce prince & le maréchal de *Horn*, qui le joint alors, ſont fermes à l'entrée de la Suabe; ils livrent aux Impériaux la bataille mémorable de Norlingue, le 5 ſeptembre. Le roi de Hongrie commandait l'armée; l'électeur de Bavière était à la tête de ſes troupes; le cardinal infant, gouverneur des Pays-Bas, conduiſait quelques régimens eſpagnols. Le duc de Lorraine, *Charles IV*, dépouillé de ſes Etats par la France, y commandait ſa petite armée de dix à douze mille hommes, qu'il menait ſervir tantôt l'empereur, tantôt les Eſpagnols, & qu'il feſait ſubſiſter aux dépens des amis & des ennemis. Il y avait de grands généraux dans cette armée combinée, tels que *Picolomini* & *Jean de Vert*. La bataille dura tout le jour & le lendemain encore juſqu'à midi. Ce fut une des plus ſanglantes; preſque toute l'armée de *Veimar* fut détruite; & les Impériaux ſoumirent la Suabe & la Franconie, où ils vécurent à diſcrétion.

Ce malheur commun à la Suède, aux proteſtans d'Allemagne & à la France, fut préciſément ce qui donna la ſupériorité au roi très-chrétien, & qui lui valut enfin la poſſeſſion de l'Alſace. Le chancelier *Oxenſtiern* n'avait point voulu juſque-là que la France s'agrandît trop dans ces pays; il voulait que tout le fruit de la guerre fût pour les Suédois, qui en avaient tout le

fardeau. Auſſi *Louis XIII* ne s'était point déclaré ouvertement contre l'empereur. Mais, après la bataille de Norlingue, il fallut que les Suédois priaſſent le miniſtère de France de vouloir bien ſe mettre en poſſeſſion de l'Alſace, ſous le nom de protecteur, à condition que les princes & les états proteſtans ne feraient ni paix ni trève avec l'empereur, que du conſentement de la France & de la Suède. Ce traité eſt ſigné à Paris, le premier novembre.

1635. En conſéquence, le roi de France envoie une armée en Alſace, met garniſon dans toutes les villes, excepté dans Strasbourg, alors indépendante, & qui fait dans la ligue le perſonnage d'un allié conſidérable. L'électeur de Trèves était ſous la protection de la France. L'empereur le fit enlever : ce fut une raiſon de déclarer enfin la guerre à l'empereur. Cet électeur était en priſon à Bruxelles, ſous la garde du cardinal infant : & ce fut encore un prétexte de déclarer la guerre à la branche autrichienne-eſpagnole.

La France n'unit donc ſes armes à celles des Suédois, que quand les Suédois furent malheureux, & lorſque la victoire de Norlingue relevait le parti impérial. Le cardinal de *Richelieu* partageait déjà en idée la conquête des Pays-Bas eſpagnols avec les Hollandais : il comptait alors y aller commander lui-même & avoir un prince d'Orange (*Fréderic-Henri*) ſous ſes ordres. Il avait en Allemagne, vers le Rhin, *Bernard de Veimar* à ſa ſolde : l'armée de *Veimar*, qu'on appelait les troupes veimariennes, était devenue, comme celle de *Charles IV* de Lorraine & celle de *Mansfeld*, une armée iſolée, indépendante, appartenante à ſon chef : on la fit paſſer pour l'armée des cercles de Suabe, de Franconie, du haut & bas Rhin, quoique ces cercles ne l'entretinſſent pas, & que la France les payât.

C'eſt-là le ſort de la guerre de trente ans. On voit d'un côté toute la maiſon d'Autriche, la Bavière, la

ligue catholique ; & de l'autre la France, la Suède, la Hollande & la ligue proteſtante.

L'empereur ne pouvait pas négliger de déſunir cette ligue proteſtante après la victoire de Norlingue : & il y a grande apparence que la France s'y prit trop tard pour déclarer la guerre. Si elle l'eût faite dans le temps que *Guſtave-Adolphe* débarquait en Allemagne, les troupes françaiſes entraient alors ſans réſiſtance dans un pays mécontent & effarouché de la domination de *Ferdinand;* mais, après la mort de *Guſtave*, après Norlingue, elles venaient dans un temps où l'Allemagne était laſſe des dévaſtations des Suédois, & où le parti impérial reprenait la ſupériorité.

Dans le temps même que la France ſe déclarait, l'empereur ne manquait pas de faire avec la plupart des princes proteſtans un accommodement néceſſaire. L'électeur de Saxe, celui-là même qui avait appelé, le premier, les Suédois, fut le premier à les abandonner par ce traité, qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion ſert de prétexte aux politiques, comme on s'en joue, & comme on la ſacrifie dans le beſoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la reſtitution des bénéfices ; &, dans la paix de Prague, il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg & tous les biens eccléſiaſtiques à l'électeur de Saxe, luthérien, moyennant une penſion qu'on paiera ſur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg, calviniſte. Les intérêts de la maiſon palatine, qui avaient allumé cette longue guerre, furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait ſeulement donner une ſubſiſtance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohème, & au palatin ſon fils, quand il ſerait ſoumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris ſur les confédérés de la ligue proteſtante

qui accéderaient à ce traité ; & ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris fur la maifon d'Autriche ; ce qui était peu de chofe, puifque les terres de la maifon impériale, excepté l'Autriche antérieure, n'avaient jamais été expofées dans cette guerre.

Une partie de la maifon de Brunfvick, le duc de Meckelbourg, la maifon d'Anhalt, la branche de Saxe, établie à Gotha, & le propre frère du duc *Bernard de Saxe-Veimar*, fignent le traité, ainfi que plufieurs villes impériales ; les autres négocient encore, & attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre, que les Français avaient laiffé porter tout entier à *Guftave-Adolphe*, retomba donc fur eux, en 1635 ; & cette guerre, qui s'était faite des bords de la mer Baltique jufqu'au fond de la Suabe, fut portée en Alface, en Lorraine, en Franche-Comté, fur les frontières de la France. *Louis XIII*, qui n'avait payé que douze cents mille francs de fubfides à *Guftave-Adolphe*, donnait quatre millions à *Bernard de Veimar* pour entretenir les troupes veimariennes : & encore le miniftère français cède-t-il à ce duc toutes fes prétentions fur l'Alface, & on lui promet qu'à la paix, on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que, fi ce n'était pas le cardinal de *Richelieu* qui eût fait ce traité, on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince allemand, qui pouvait avoir des enfans, cette province d'Alface qui était fi fort à la bienféance de la France, & dont elle poffédait déjà quelques villes ? Il eft bien probable que le cardinal de *Richelieu* n'avait point compté d'abord garder l'Alface. Il n'efpérait pas non plus annexer à la France la Lorraine, fur laquelle on n'avait aucun droit, & qu'il fallait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraiffait plus naturelle, mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts.

L'eſpérance de partager les Pays-Bas avec les Hollandais, était le principal objet du cardinal de *Richelieu ;* & c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur, qu'il avait réſolu, ſi ſa ſanté & les affaires le lui euſſent permis, d'y aller commander en perſonne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut celui dans lequel il fut le plus malheureux; & l'Alſace, qu'il donnait ſi libéralement à *Bernard de Veimar*, fut, après la mort de ce cardinal, le partage de la France. Voilà comme les événemens trompent preſque toujours les politiques ; à moins qu'on ne diſe que l'intention du miniſtère de France était de garder l'Alſace, ſous le nom du duc de *Veimar*, comme elle avait une armée, ſous le nom de ce grand capitaine.

L'Italie entrait encore dans cette grande querelle, 1636.
mais non pas comme du temps des maiſons impériales de Saxe & de Suabe, pour défendre ſa liberté contre les armes allemandes. C'était à la branche autrichienne d'Eſpagne, dominante dans l'Italie, qu'on voulait diſputer, en-delà des Alpes, cette même ſupériorité qu'on diſputait à l'autre branche, en-delà du Rhin. Le miniſtère de France avait alors pour lui la Savoie ; il venait de chaſſer les Eſpagnols de la Valteline : on attaquait de tous côtés ces deux vaſtes corps autrichiens.

La France ſeule envoyait à la fois cinq armées, & attaquait ou ſe ſoutenait vers le Piémont, vers le Rhin, ſur les frontières de la Flandre, ſur celles de la Franche-Comté & ſur celles d'Eſpagne. *François I* avait fait autrefois un pareil effort ; & la France n'avait jamais montré depuis tant de reſſources.

Au milieu de tous ces orages, dans cette confuſion de puiſſances qui ſe choquent de tous les côtés ; tandis que l'électeur de Saxe, après avoir appelé les Suédois en Allemagne, mène contre eux les troupes impériales, & qu'il eſt défait dans la Veſtphalie par le général *Bannier*, que tout eſt ravagé dans la Heſſe, dans la Saxe,

& dans cette Vestphalie ; *Ferdinand*, toujours uniquement occupé de sa politique, fait enfin déclarer son fils *Ferdinand-Ernest*, roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne, le 12 décembre. Ce prince est couronné le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection est nulle. L'électeur de Trèves, disent-ils, était prisonnier : *Charles-Louis*, fils du palatin, roi de Bohème, *Fréderic*, n'est point rentré dans les droits de son palatinat : les électeurs de Maïence & de Cologne sont pensionnaires de l'empereur : tout cela, disait-on, est contre la bulle d'or. Il est pourtant vrai que la bulle d'or n'avait spécifié aucun de ces cas, & que l'élection de *Ferdinand III*, faite à la pluralité des voix, était aussi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains, faite du vivant d'un empereur, espèce dont la bulle d'or ne parle point du tout.

1637. *Ferdinand II* meurt, le 15 février, à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines & étrangères, n'ayant jamais combattu que de son cabinet. Il fut très-malheureux, puisque, dans ses succès, il se crut obligé d'être sanguinaire, & qu'il fallut soutenir ensuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuse que lui ; ravagée tour à tour par elle-même, par les Suédois & par les Français, éprouvant la famine, la disette, & plongée dans la barbarie, suite inévitable d'une guerre si longue & si malheureuse.

FERDINAND III,

QUARANTE-SEPTIEME EMPEREUR.

FERDINAND *III* monta ſur le trône d'Allemagne, dans un temps où les peuples fatigués commençaient à eſpérer quelque repos; mais ils s'en flattaient bien vainement. On avait indiqué un congrès à Cologne & à Hambourg, pour donner au moins au public les apparences de la réconciliation prochaine : mais ni le conſeil autrichien ni le cardinal de *Richelieu* ne voulaient la paix. Chaque parti eſpérait des avantages qui les mettraient en état de donner la loi. 1637.

Cette longue & funeſte guerre, fondée ſur tant d'intérêts divers, ſe continuait donc parce qu'elle était entrepriſe. Le général ſuédois, *Bannier*, déſolait la haute Saxe; le duc *Bernard de Veimar*, les bords du Rhin; les Eſpagnols étaient entrés dans le Languedoc, après avoir pris auparavant les îles de Sainte-Marguerite : & ils avaient pénétré, par les Pays-Bas, juſqu'à Pontoiſe. Le vicomte de *Turenne* ſe ſignalait déjà dans les Pays-Bas contre le cardinal infant, gouverneur de Flandre. Tant de dévaſtations n'avaient plus le même objet que dans le commencement des troubles. Les ligues catholique & proteſtante, & la cauſe de l'électeur palatin les avaient excités; mais alors l'objet était la ſupériorité que la France voulait arracher à la maiſon d'Autriche : & le but des Suédois était de conſerver une partie de leurs conquêtes en Allemagne : on négociait, & on était en armes dans ces deux vues.

Le duc *Bernard de Veimar* devient un ennemi auſſi dangereux pour *Ferdinand III*, que *Guſtave-Aldophe* l'avait été pour *Ferdinand II*. Il donne deux batailles en quinze jours, auprès de Rheinfeld, l'une des quatre villes foreſtières dont il ſe rend maître; & à la ſeconde bataille, il 1638.

détruit toute l'armée de *Jean de Vert*, célèbre général de l'empereur ; il le fait prisonnier avec tous les officiers généraux. *Jean de Vert* est envoyé à Paris. *Veimar* assiége Brisac ; il gagne une troisième bataille, aidé du maréchal de *Guébriant* & du vicomte de *Turenne*, contre le général *Gœuts ;* il en gagne une quatrième contre le duc de Lorraine, *Charles IV*, qui, comme *Veimar*, n'avait pour tout Etat que son armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois, il prend, le 18 décembre, la forteresse de Brisac, regardée alors comme la clef de l'Alsace.

Le comte palatin, *Charles-Louis*, qui avait enfin rassemblé quelques troupes, & qui brûlait de devoir son rétablissement à son épée, n'est pas si heureux en Vestphalie, où les impériaux défont sa faible armée ; mais les Suédois, sous le général *Bannier*, font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La première année du règne de *Ferdinand III* n'est presque célèbre que par des disgraces.

1639. La fortune de la maison d'Autriche le délivre de *Bernard de Veimar*, comme elle l'avait délivré de *Gustave-Adolphe.* Il meurt de maladie, à la fleur de son âge, le 18 juillet ; il n'était âgé que de trente-cinq ans.

Il laissait pour héritage son armée & ses conquêtes ; cette armée était à la vérité soudoyée secrètement par la France ; mais elle appartenait à *Veimar :* elle n'avait fait serment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée, pour qu'elle passe au service de la France & non à celui de la Suède ; la laisser aux Suédois, c'était dépendre de son allié. Le maréchal de *Guébriant* achète le serment de ces troupes ; & *Louis XIII* est le maître de cette armée veimarienne, de l'Alsace & du Brisgau, à peu de chose près.

Les traités & l'argent fesaient tout pour lui ; il disposait de la Hesse entière, province qui fournit de bons soldats.

La

La célèbre *Amélie de Hanau*, landgrave douairière, l'héroïne de son temps, entretenait, à l'aide de quelques subsides de la France, une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli; jouissant à la fois de cette considération que donnent toutes les vertus de son sexe, & de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande, à la vérité, était neutre dans la querelle de l'empereur; mais elle occupait toujours l'Espagne dans les Pays-Bas, & par-là opérait une diversion considérable.

Le général *Bannier* était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait; il soumettait la Thuringe & la Saxe, après s'être assuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétablissement de la maison palatine, était ce qu'il y avait de plus négligé; &, par une fatalité singulière, le prince palatin fut mis en prison par les Français mêmes qui, depuis si long-temps, semblaient vouloir le placer sur le siége électoral. Le comte palatin, à la mort du duc de *Veimar*, avait conçu un dessein très-beau & très-raisonnable; c'était de rentrer dans ses Etats avec l'armée veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il passa en effet à Londres; il y obtint de l'argent; il retourna par la France: mais le cardinal de *Richelieu*, qui voulait bien le protéger, & non le voir indépendant, le fit arrêter; & ne le relâcha que quand Brisac & les troupes veimariennes furent assurées à la France; alors il lui donna un appui, que ce prince fut contraint d'accepter.

Les progrès des Français & des Suédois continuent. Le 1640.
duc de *Longueville* & le maréchal de *Guébriant* se joignent au général *Bannier*. Les troupes de Hesse & de Lunebourg augmentent encore cette armée.

Sans le général *Picolomini* on marchait à Vienne ; mais il arrêta tant de progrès par des marches ſavantes. Il était d'ailleurs très-difficile à des armées nombreuſes d'avancer en préſence de l'ennemi, dans des pays ruinés depuis ſi long-temps, & où tout manquait aux ſoldats comme aux peuples.

La fin de cette année 1640 eſt encore très-fatale à la maiſon d'Autriche. La Catalogne ſe ſoulève & ſe donne à la France. Le Portugal, qui depuis *Philippe II* n'était qu'une province d'Eſpagne appauvrie, chaſſe le gouvernement autrichien, & devient bientôt pour jamais un royaume ſéparé & floriſſant.

Ferdinand commence alors à vouloir traiter ſérieuſement de la paix ; mais en même temps il demande à la diète de Ratisbonne une armée de quatre-vingt-dix mille hommes pour ſoutenir la guerre.

1641. Tandis que l'empereur eſt à la diète de Ratisbonne, le général *Bannier* eſt ſur le point de l'enlever lui & tous les députés ; il marchait avec ſon armée ſur le Danube glacé ; & ſans un dégel qui ſurvint, il prenait *Ferdinand* dans Ratisbonne qu'il foudroya de ſon canon.

La même fortune, qui avait fait périr & *Guſtave* & *Veimar* au milieu de leurs conquêtes, délivre encore les Impériaux de ce fameux général *Bannier :* il meurt dans le temps qu'il était le plus à craindre ; une maladie l'emporte, le 20 mai, à l'âge de quarante ans, dans Halberſtadt. Aucun des généraux ſuédois n'eut une longue carrière.

On négociait toujours ; le cardinal de *Richelieu* pouvait donner la paix & ne la voulait pas : il ſentait trop les avantages de la France ; & il voulait ſe rendre néceſſaire pendant la vie & après la mort de *Louis XIII*, dont il prévoyait la fin prochaine ; il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la

reine de Suède, *Christine*, un nouveau traité d'alliance offensive pour préliminaires de cette paix, dont on flattait les peuples oppressés ; & il augmenta le subside de la Suède de deux cents mille livres.

Le comte de *Torstenson* succède au général *Bannier*, dans le commandement de l'armée suédoise, qui était en effet une armée d'allemands. Presque tous les suédois qui avaient combattu sous *Gustave* & sous *Bannier* étaient morts ; & c'était sous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. *Torstenson*, élève du grand *Gustave*, se montre d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de *Guébriant* & lui défont encore les Impériaux, près de Volffenbuttel.

Cependant, malgré tant de victoires, l'Autriche n'est jamais entamée; l'empereur résiste toujours. L'Allemagne, depuis le Mein jusqu'à la mer Baltique, était toute ruinée ; on ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas assez de forces : ces victoires tant vantées n'étaient donc pas entièrement décisives : on ne pouvait donc poursuivre à la fois tant d'entreprises, & attaquer puissamment un côté, sans dégarnir l'autre.

Le nouvel électeur de Brandebourg, *Fréderic-Guillaume*, 1642.
traite avec la France & avec la Suède, dans l'espérance d'obtenir le duché de Jagendorff en Silésie ; duché donné autrefois par *Ferdinand I* à un prince de la maison de Brandebourg, qui avait été son gouverneur, confisqué depuis par *Ferdinand II*, après la victoire de Prague & après le malheur de la maison palatine. L'électeur de Brandebourg espérait de rentrer dans cette terre dont son grand-oncle avait été privé.

Le duc de Lorraine implore aussi la faveur de la France pour rentrer dans ses Etats ; on les lui rend, en retenant les villes de guerre ; c'est encore un appui qu'on enlève à l'empereur.

Malgré tant de pertes, *Ferdinand III* résiste toujours : la Saxe, la Bavière sont toujours dans son parti ; les provinces héréditaires lui fournissent des soldats. *Torstenson* défait encore en Silésie ses troupes commandées par l'archiduc *Léopold*, par le duc de Saxe-Lavembourg & *Picolomini*; mais cette victoire n'a point de suite ; il repasse l'Elbe ; il rentre en Saxe, il assiége Leipsick : il gagne encore une bataille signalée dans ce pays où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. *Léopold* est vaincu dans les plaines de Breitenfelt, le 2 novembre. *Torstenson* entre dans Leipsick, le 15 décembre. Tout cela est funeste, à la vérité, pour la Saxe, pour les provinces de l'Allemagne ; mais on ne pénètre jamais jusqu'au centre, jusqu'à l'empereur ; & après plus de vingt défaites il se soutient.

Le cardinal de *Richelieu* meurt, le 4 décembre ; sa mort donne des espérances à la maison d'Autriche.

1643. Les Suédois, dans le cours de cette guerre, étaient plusieurs fois entrés en Bohème, en Silésie, en Moravie, & en étaient sortis pour se rejeter vers les provinces de l'Occident. *Torstenson* veut entrer en Bohème, & n'en peut venir à bout, malgré toutes ses victoires.

On négocie toujours très-lentement à Hambourg pendant qu'on fait la guerre vivement. *Louis XIII* meurt, le 14 mai. L'empereur en est plus éloigné d'une paix générale ; il se flatte de détacher les Suédois de la France dans les troubles d'une minorité : mais dans cette minorité de *Louis XIV*, quoique très-orageuse, il arriva la même chose que dans celle de *Christine* : la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur se fortifie du duc de Lorraine, qui revient à lui après la mort de *Louis XIII*.

C'est encore une ressource pour *Ferdinand* que la mort du maréchal de *Guébriant*, qui est tué en assiégeant Rothuel : c'est le quatrième grand général qui périt au

milieu de ſes victoires contre les Impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encore que le maréchal de *Rantzau*, ſucceſſeur de *Guébriant*, ſoit défait à Dutlinge, en Suabe, par le général *Mercy*.

Ces viciſſitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munſter & à Oſnabruch, où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encore à faire reſpirer *Ferdinand III*, c'eſt que la Suède & le Danemarck ſe font la guerre pour quelques vaiſſeaux que les Danois avaient ſaiſis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la ſupériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ſes reſſources, en feſant marcher *Galas*, à la tête d'un petit corps d'armée, au ſecours du Danemarck. Mais cette diverſion ne ſert qu'à ruiner le Holſtein, théâtre de cette guerre paſſagère; & c'eſt dans l'Allemagne une province de plus ravagée. Les hoſtilités entre la Suède & le Danemarck ſurprirent d'autant plus l'Europe, que le Danemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, & dès-lors Rome & Veniſe ont ſeules la médiation de cette paix encore très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'*Avaux*, plénipotentiaire à Munſter, pour cette paix, y met d'abord le plus grand obſtacle. Il écrit aux princes, aux états de l'Empire aſſemblés à Ratisbonne, pour les engager à ſoutenir leurs prérogatives, à partager avec l'empereur & les électeurs le droit de la paix & de la guerre. C'était un droit toujours conteſté entre les électeurs & les autres états impériaux. Ces états inſiſtaient à la diète ſur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix, comme parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les miniſtres de France. Mais ces miniſtres ſe ſervirent dans leur lettre de termes injurieux à *Ferdinand*. Ils révoltèrent à la fois l'empereur & les électeurs ; ils les mirent en droit de ſe plaindre, & de faire retomber ſur la France le reproche de la continuation des troubles d'Europe.

1643. Heureusement pour les plénipotentiaires de France, on apprend dans le même temps que le duc d'*Enghien*, le grand *Condé*, vient de remporter à Rocroi, sur l'armée d'Autriche-espagnole, la plus mémorable victoire; & qu'il a détruit, dans cette journée, la célèbre infanterie castillane & vallonne qui avait tant de réputation. Des plénipotentiaires, soutenus par de telles victoires, peuvent écrire ce qu'ils veulent.

1644. L'empereur pouvait au moins se flatter de voir le Danemarck déclaré pour lui. On lui ôte encore cette ressource. Le cardinal *Mazarin*, successeur de *Richelieu*, se hâte de réunir le Danemarck à la Suède. Ce n'est pas tout. Le roi de Danemarck s'engage encore à ne secourir aucun des ennemis de la France.

Les négociations & la guerre sont également malheureuses pour les Autrichiens. Le duc d'*Enghien*, qui avait vaincu les Espagnols l'année précédente, donne vers Fribourg trois combats de suite en quatre jours, du cinq au neuvième août, contre le général *Mercy*; & vainqueur toutes les trois fois, il se rend maître de tout le pays, de Maïence jusqu'à Landau, pays dont *Mercy* s'était emparé.

Le cardinal *Mazarin* & le chancelier *Oxenstiern*, pour se rendre plus maîtres des négociations, suscitent encore un nouvel ennemi à *Ferdinand III.* Ils encouragent *Ragotski*, souverain de Transilvanie, depuis 1626, à lever enfin l'étendard contre *Ferdinand.* Ils lui ménagent la protection de la Porte. *Ragotski* ne manquait pas de prétextes ni même de raisons. Les protestans hongrois persécutés, les priviléges des peuples méprisés, quelques infractions aux anciens traités forment le manifeste de *Ragotski*, & l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce temps-là même *Tostenson* poursuit les Impériaux dans la Franconie : le général *Galas* fuit par-tout

devant lui & devant le comte de *Konigsmarck*, qui marchait déjà sur les traces des grands capitaines suédois.

Ferdinand & l'archiduc *Léopold*, son parent, étaient dans Prague. *Torstenson*, victorieux, entre dans la bohême. L'empereur & l'archiduc, se réfugient à Vienne. 1645.

Torstenson poursuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général *Gœuts* & par ce même *Jean de Vert*, racheté de prison. *Gœuts* est tué, *Jean de Vert* fuit. C'est une défaite complète.

Le vainqueur marche à Brinn, l'assiége, & Vienne enfin est menacée.

Il y a toujours, dans cette longue suite de désastres, quelque circonstance qui sauve l'empereur. Le siége de Brinn traîne en longueur; &, au lieu que les Français devaient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, & aller donner la main aux Suédois, le vicomte de *Turenne*, au commencement de sa route, est battu par le général *Mercy*, à Mariendal, & se retire dans la Hesse.

Le grand *Condé* accourt contre *Mercy*, & il a la gloire de réparer la défaite de *Turenne*, par une victoire signalée, dans la même plaine de Norlingue, où les Suédois avaient été vaincus après la mort de *Gustave*. *Turenne* contribua autant que *Condé* au gain de cette bataille meurtrière. Mais plus elle est sanglante des deux côtés, moins elle est décisive. L'empereur retire en hâte ses troupes de la Hongrie, & traite avec *Ragotski*, pour empêcher les Français d'aller à Vienne par la Bavière, tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il est à croire que dans ce torrent de prospérités des armes françaises & suédoises, il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de supériorité sur l'autre, le manque

d'argent, le défaut de recrues, tout cela mettait un terme à chaque ſuccès.

Après la célèbre bataille de Norlingue, on ne s'attendait pas que les Autrichiens & les Bavarois regagneraient tout d'un coup le pays perdu par cette bataille, & qu'ils pourſuivraient juſqu'au Necker l'amée victorieuſe, où *Condé* n'était plus, mais où était *Turenne*. De telles viciſſitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur, fatigué de tant de ſecouſſes, penſe ſérieuſement à la paix. Il rend la liberté enfin à l'électeur de Trèves, dont la priſon avait ſervi de prétexte à la déclaration de guerre de la France; mais ce ſont les Français qui rétabliſſent cet électeur dans ſa capitale. *Turenne* en chaſſe la garniſon impériale : & l'électeur de Trèves s'unit à la France, comme à ſa bienfaitrice. L'électeur palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations; mais la France ne feſait encore rien pour lui de déciſif.

Ce qui avait fait principalement le ſalut de l'empereur, c'était la Saxe & la Bavière, ſur qui le fardeau de la guerre avait preſque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuiſé fait une trève avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie, tout eût été perdu. Il s'empreſſe de ſatisfaire *Ragotski*, pour ne ſe pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnaît prince ſouverain de Tranſilvanie, prince de l'Empire, & lui rend tout ce qu'il avait donné à ſon prédéceſſeur, *Betlem-Gabor*. Il perd ainſi à tous les traités, & preſſe la concluſion de la paix de Veſtphalie, où il doit perdre davantage.

1646. Le pape *Innocent V* était le premier médiateur de cette paix, dans laquelle les catholiques devaient faire de ſi grandes pertes. La république de Veniſe était la

ſeconde médiatrice. Le cardinal *Chigi*, depuis le pape *Alexandre VII*, préſidait dans Munſter au nom du pape; *Contarini*, au nom de Veniſe. Chaque puiſſance intéreſſée feſait des propoſitions ſelon ſes eſpérances & ſes craintes : mais ce ſont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premières négociations, le maréchal de *Turenne*, par une marche imprévue & hardie, ſe joint à l'armée ſuédoiſe vers le Necker, à la vue de l'archiduc *Léopold*. Il s'avance juſqu'à Munich, & augmente les alarmes de l'Autriche. Un autre corps de ſuédois va encore ravager la Siléſie ; mais toutes ces expéditions ne ſont que des courſes. Si la guerre s'était faite pied à pied, ſous un ſeul chef qui eût ſuivi toujours opiniâtrement le même deſſein, l'empereur n'eût pas été en état, dans ce temps-là même, de faire couronner ſon fils aîné, *Ferdinand*, à Prague, au mois d'août, & enſuite à Presbourg. Ce jeune roi mourut enſuite ſans jouir de ces Etats. D'ailleurs, ſon père ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelans.

L'empereur, en voulant aſſurer des royaumes à ſon fils, paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur 1647.
de Saxe avait été forcé, par les malheurs de la guerre, de l'abandonner. L'électeur *Maximilien de Bavière*, ſon beau-frère, eſt enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne ſuit cet exemple. Ils ſignent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de *Turenne* met auſſi l'électeur de Maïence dans la néceſſité de prendre ce parti. Le landgrave de Heſſe-Darmſtadt fait le même traité par la même crainte. L'empereur reſte ſeul, & aucun prince n'oſe prendre ſa querelle. Exemple unique juſque-là dans une guerre de l'Empire.

Alors un nouveau général ſuédois, *Vrangel*, qui avait ſuccédé à *Torſtenſon*, prend Egra. La Bohême tant de fois ſaccagée l'eſt encore. Le danger parut ſi grand que l'électeur de Bavière, malgré ſon grand âge & le

péril où il mettait ſes Etats, ne put laiſſer le chef de l'Empire ſans ſecours, & rompit ſon traité avec la France. La guerre ſe feſait toujours dans pluſieurs endroits à la fois, ſelon qu'on y pouvait ſubſiſter. Au moindre avantage qu'avait l'empereur, ſes miniſtres au congrès demandaient des conditions favorables ; mais au moindre échec, ils eſſuyaient des propoſitions plus dures.

1648. Le retour du duc de Bavière à la maiſon d'Autriche n'eſt pas heureux. *Turenne* & *Vrangel* battent ſes troupes & les autrichiennes, à Summerhauſen & à Lavingen, près du Danube ; malgré la réſiſtance d'un prince de Virtemberg, & de ce *Montécuculi* qui était déjà digne d'être oppoſé à *Turenne*. Le vainqueur s'empare de la Bavière ; l'électeur ſe réfugie à Saltzbourg.

En même temps le comte de *Konigsmarck*, à la tête des Suédois, ſurprend, en Bohème, la ville de Prague : ce fut le coup déciſif. Il était temps enfin de faire la paix : il fallait en recevoir les conditions, ou riſquer l'Empire. Les Français & les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reſte était allié ou ſoumis, & on attendait les lois que l'aſſemblée de Munſter & d'Oſnabruck donnerait à l'Empire.

PAIX DE VESTPHALIE.

CETTE paix de Veſtphalie, ſignée enfin à Munſter, & à Oſnabruck, le 14 octobre 1648, fut convenue, donnée & reçue *comme une loi fondamentale & perpétuelle*, ce ſont les propres termes du traité. Elle doit ſervir de baſe aux capitulations impériales. C'eſt une loi auſſi reçue, auſſi ſacrée juſqu'à préſent que la bulle d'or, & bien ſupérieure à cette bulle par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embraſſe, de tous les droits

qu'il assure, & des changemens faits dans l'état civil & dans la religion.

On travaillait dans Munster & dans Osnabruck, depuis six ans, presque sans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de temps dans les disputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *majesté* aux rois ses vainqueurs. Son ministre *Lutzau*, dans le premier acte de 1641, qui établissait les sauf-conduits & les conférences, parle des préliminaires *entre sa sacrée majesté césarienne, & le sérénissime roi très-chrétien.* Le roi de France, de son côté, refusait de reconnaître *Ferdinand* pour empereur; & la cour de France avait eu de la peine à donner le titre de *majesté* au grand *Gustave*, qui croyait tous les rois égaux, & qui n'admettait de supériorité que celle de la victoire. Les ministres suédois au congrès de Vestphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Espagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement après l'empereur. Le nouvel Etat des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en usage. Les ministres se l'attribuaient; & il fallait de longues négociations pour savoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munster, on nomme sa sacrée majesté impériale, sa sacrée majesté très-chrétienne, & sa sacrée majesté royale de Suède.

Le titre d'excellence ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambassadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes; & le comte d'*Avaux* écrivait à l'électeur de Brandebourg: *Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir.* On qualifiait d'ordinaire les Etats-Généraux des Provinces-Unies, *les sieurs états*, quand c'était le roi de France qui parlait; & même quand le comte d'*Avaux* alla de Munster en Hollande en 1644, il ne les appela jamais que *messieurs*. Ils ne

purent obtenir que leurs plénipotentiaires eussent le titre d'excellence. Le comte d'*Avaux* avait refusé même ce nouveau titre à un ambassadeur de Venise, & ne le donna à *Contarini* que parce qu'il était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions & ces refus que les Romains nommaient *gloriole*, que tout le monde condamne quand on est sans caractère, & sur lesquels on insiste dès qu'on en a un.

Ces usages, ces titres, ces cérémonies, les dessus des lettres, les suscriptions, les formules, ont varié dans tous les temps. Souvent la négligence d'un secrétaire suffit pour fonder un titre. Les langues dans lesquelles on écrit établissent des formules qui passent ensuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger. Les empereurs, qui envoyaient, avant *Rodolphe I*, tous leurs mandats en latin, tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'Empire dans la langue allemande, qui réprouve ces expressions. On trouve partout de tels exemples, & ils ne tirent plus aujourd'hui à conséquence.

Les ministres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres, surtout le nonce *Chigi*, qui ne fut là que pour voir l'Eglise sacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les diocèses de Brème & de Verden; ceux de Magdebourg, d'Halberstadt, de Minden, de Camin, à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratzebourg & de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Osnabruck & de Lubeck ne furent pas, à la vérité, sécularisés, mais alternativement destinés à un évêque luthérien & à un évêque catholique; réglement délicat qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion, mais qui ne s'est pas démenti chez une nation naturellement tranquille, dans laquelle la fureur du fanatisme était éteinte.

La liberté de confcience fut établie dans toute l'Allemagne. Les fujets luthériens de l'empereur, en Siléfie, eurent le droit de faire bâtir de nouvelles églifes ; & l'empereur fut obligé d'admettre des proteftans dans fon confeil aulique.

Les commanderies de Malthe, les abbayes, les bénéfices dans les pays proteftans furent donnés aux princes, aux feigneurs, qu'il fallait indemnifer des frais de la guerre.

Ces conceffions étaient bien différentes de l'édit de *Ferdinand II*, qui avait ordonné la reftitution des biens eccléfiaftiques dans le temps de fes profpérités. La néceffité, le repos de l'Empire, lui firent la loi. Le nonce protefta, fulmina. On n'avait jamais vu encore de médiateur condamner le traité auquel il avait préfidé ; mais il ne lui feyait pas de faire une autre démarche. Le pape, par fa bulle, *caffe de fa pleine puiffance, annulle tous les articles de la paix de Veftphalie concernant la religion;* mais s'il avait été à la place de *Ferdinand II*, il eût ratifié le traité qui fubfifta malgré les bulles du pape : bulles autrefois fi révérées & aujourd'hui fi méprifées !

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'Etat. La Suède devenait membre de l'Empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure, & la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rugen, la ville de Vifmar, beaucoup de bailliages voifins, le duché de Brème & de Verden. Le duc de Holftein y gagna auffi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait, à la vérité, beaucoup dans la Poméranie citérieure, mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg, qui valait mieux que fon margraviat. Il avait Camin, Halberftadt, la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Vifmar, mais il gagnait le territoire de Ratzebourg & de Schverin.

Enfin, on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne, que fept cercles devaient payer. On donnait à la princeffe landgrave de Heffe fix cents mille écus ; & c'était fur les biens des archevêchés de Maïence, de Cologne, de Paderborn, de Munfter & de l'abbaye de Fulde, que cette fomme devait être payée. L'Allemagne s'appauvriffant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guère payer plus cher fes protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglemens utiles qu'on fit pour le commerce & pour la juftice; par les foins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui préfentèrent leurs droits au congrès, comme à une cour fuprême qui réglait le fort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'affura pour toujours la poffeffion des Trois-Evêchés, & l'acquifition de l'Alface, excepté Strasbourg; mais au lieu de recevoir de l'argent, comme la Suède, elle en donna : les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la ceffion de leurs droits fur l'Alface, & fur le Sundgau. La France paya la guerre & la paix, mais elle n'acheta pas cher une fi belle province; elle eut encore l'ancien Brifac & fes dépendances, & le droit de mettre garnifon dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis; mais l'Alface eft demeurée; & Strasbourg, en fe donnant à la France, a achevé d'incorporer l'Alface à ce royaume.

Il y a peu de publiciftes qui ne condamnent l'énoncé de cette ceffion de l'Alface, dans ce fameux traité de Munfter; ils en trouvent les expreffions équivoques: en effet, céder *toute forte de jurifdictions & de fouverainetés*, & céder *la préfecture de dix villes libres impériales*, font deux chofes différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, & ne voulurent pas l'approfondir, fachant bien qu'il y a des chofes qu'il

faut laiſſer derrière un voile que le temps & la puiſſance font tomber.

La maiſon palatine fut enfin rétablie dans tous ſes droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitième électorat en faveur du palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, & dans tous les griefs, qu'on alla juſqu'à ſtipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mère du comte palatin, *Charles-Louis*, & dix mille à chacune de ſes sœurs. Le moindre gentilhomme fut bien reçu à demander la reſtitution de quelques arpens de terre ; tout fut diſcuté & réglé ; il y eut cent quarante reſtitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la reſtitution de la Lorraine, & l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerre, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris, vers l'an 1647, enhardirent l'Eſpagne à s'en prévaloir ; elle ne voulut plus entrer dans les négociations générales. Les Etats-Généraux, qui devaient, ainſi que l'Eſpagne, traiter à Munſter, firent une paix particulière avec l'Eſpagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, & malgré les intérêts qui ſemblaient les attacher encore à leurs anciens protecteurs. Le miniſtère eſpagnol ſe ſervit d'une ruſe ſingulière pour engager les états à ce manque de foi ; il leur perſuada qu'il était prêt de donner l'infante à *Louis XIV*, avec les Pays-Bas en dot. Les Etats tremblèrent & ſe hâtèrent de ſigner ; cette ruſe n'était qu'un menſonge ; mais la politique eſt-elle autre choſe que l'art de mentir à propos? *Louis XI* n'avait-il pas raiſon, quand ſon ambaſſadeur, ſe plaignant que les miniſtres du duc de Bourgogne mentaient toujours, il lui répondait: *Eh ! bête, que ne mens-tu plus qu'eux ?*

Dans cet important traité de Veſtphalie il ne fut preſque point queſtion de l'Empire romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne, & non

avec le suzerain de l'Italie ; mais la France eut quelques points à régler, sur lesquels *Ferdinand* ne pouvait transiger que comme empereur. Il s'agissait de Pignerol, de la succession de Mantoue, & du Montferrat ; ce sont des fiefs de l'Empire. Il fut réglé que le roi de France payerait encore six cents mille livres *à monsieur le duc de Mantoue, à la décharge de monsieur le duc de Savoie*, moyennant quoi il garderait Pignerol & Casal en pleine souveraineté indépendante de l'Empire. Ces possessions ont été perdues depuis pour la France, comme Brème, Verden, & une partie de la Poméranie ont été enlevés à la Suède. Mais le traité de Vestphalie, en ce qui concerne la législation de l'Allemagne, a toujours été réputé, & est toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE, DEPUIS LA PAIX DE VESTPHALIE, JUSQU'A LA MORT DE FERDINAND III.

Ce chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien débrouillé qu'après sept cents ans, à compter du règne de *Henri l'oiseleur* ; & avant le temps de *Henri* il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogatives des rois d'Allemagne ne furent restreintes dans des bornes connues, la plupart des droits des électeurs, des princes, de la noblesse immédiate & des villes, ne furent fixés & incontestables, que par les traités de Vestphalie. L'Allemagne fut une grande *aristocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à peu-près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, & comme anciennement tous les Etats fondés par les peuples venus du Nord & de l'Orient furent gouvernés. La diète tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de suffrage pour résoudre la paix & la guerre.

Ces villes impériales jouissent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles sont Etats de l'Empire,

l'Empire, & non de l'empereur; elles ne payent pas la moindre impofition, & ne contribuent aux befoins de l'Empire que dans les cas urgens; leur taxe eft réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier reffort, qu'on appelle *de non appellando*, elles feraient des Etats abfolument fouverains; cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puiffance, parce qu'elles font entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvéniens attachés à un gouvernement fi mixte & fi compliqué, dans une fi grande étendue de pays, ont fubfifté; mais l'Etat auffi. La multiplicité des fouverainetés fert à tenir la balance, jufqu'à ce qu'il fe forme, dans le fein de l'Allemagne, une puiffance affez grande pour engloutir les autres.

Ce vafte pays, après la paix de Veftphalie, répara infenfiblement fes pertes: les campagnes furent cultivées, les villes rebâties; ce furent-là les plus grands événemens des années fuivantes dans un corps percé & déchiré de toutes parts, qui fe rétabliffait des bleffures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes & des villes impériales; car pour les villes médiates, elles font fujettes des grands vaffaux auxquelles elles appartiennent: & les habitans des campagnes forment un état mitoyen entre l'efclave & le fujet, mais plus approchant de l'efclave, furtout en Suabe & en Bohême.

La Hongrie était comme l'Allemagne, refpirant à peine après fes guerres inteftines & les invafions fi fréquentes des Turcs, ayant befoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jaloufe de fon droit d'élire fon fouverain, & de conferver fous lui fes priviléges. Quand *Ferdinand III* fit élire, en 1654, fon fils *Léopold*, âgé de dix-fept ans, roi de Hongrie, on fit figner à *fa férénité* (car le mot de majefté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains), on lui

fit figner, dis-je, une capitulation auffi reftreignante que celle des empereurs: mais les feigneurs hongrois n'étaient pas auffi puiffans que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français & les Suédois pour garants de leurs priviléges; ils étaient plutôt opprimés que foutenus par les Ottomans: c'eft pourquoi la Hongrie a été enfin entièrement foumife de nos jours, après de nouvelles guerres inteftines.

L'empereur, après la paix de Veftphalie, fe trouva paifible poffeffeur de la Bohème, devenue fon patrimoine, de la Hongrie qu'il regardait auffi comme un héritage, mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif, & de toutes fes provinces jufqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne poffédait aucun terrain en Italie.

Le nom de faint Empire romain fubfifta toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne, & ce que c'était que cet Empire. *Charles-Quint* avait bien prévu que fi fon fils *Philippe II* n'était pas fur le trône impérial, fi la même tête ne portait pas les couronnes d'Efpagne, d'Allemagne, de Naples, de Milan, il ne refterait guère que ce nom d'Empire. En effet, quand le grand fief de Milan fut, auffi-bien que Naples, entre les mains de la branche efpagnole, cette branche fe trouva à la fois vaffale titulaire de l'Empire & du pape, en protégeant l'un, & en donnant des lois à l'autre. La Tofcane, les principales villes d'Italie, s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un céfar qui n'avait pas en Italie un feul domaine, & qui n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes & de villes, ne pouvait pas ordonner comme un *Charlemagne* & un *Othon.*

On voit, dans tout le cours de cette hiftoire, deux grands deffeins foutenus pendant huit cents années, celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, et celui des feigneurs allemands de conferver et d'augmenter leurs priviléges.

Ce fut dans cet état que *Ferdinand III* laiſſa l'Empire, à ſa mort, en 1657, pendant que la maiſon d'Autriche-eſpagnole ſoutenait encore contre la France cette longue guerre qui finit par le traité des Pyrénées, & par le mariage de l'infante *Marie-Thérèſe* avec *Louis XIV*.

Tous ces événemens ſont ſi récens, ſi connus, écrits par tant d'hiſtoriens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve par-tout ailleurs. On finira par ſe retracer une idée générale de l'Empire depuis ce temps juſqu'à nos jours.

ETAT DE L'EMPIRE SOUS LEOPOLD.

QUARANTE-HUITIEME EMPEREUR.

On peut d'abord conſidérer qu'après la mort de *Ferdinand III*, l'Empire fut prêt de ſortir de la maiſon d'Autriche, mais que les électeurs ſe crurent enfin obligés de choiſir, en 1658, *Léopold-Ignace*, fils de *Ferdinand III*. Il n'avait que dix-huit ans : mais le bien de l'Etat, le voiſinage des Turcs, les jalouſies particulières, contribuèrent à l'élection d'un prince dont la maiſon était aſſez puiſſante pour ſoutenir l'Allemagne, & pas aſſez pour l'aſſervir. On avait autrefois élu *Rodolphe de Habsbourg*, parce qu'il n'avait preſque point de domaine : l'Empire était continué à ſa race parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude, les Français poſſeſſeurs de l'Alſace, les Suédois de la Poméranie & de Brême, rendaient néceſſaire cette élection ; tant l'idée de l'équilibre eſt naturelle chez les hommes. Dix empereurs de ſuite dans la maiſon de *Léopold*, étaient encore, en ſa faveur, autant de ſollicitations qui ſont toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger.

C'eſt ainſi que le trône, toujours électif en Pologne, fut toujours héréditaire dans la race des *Jagellons*.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le miniſtère de *Léopold* ; il n'était plus queſtion de demander une

couronne à Rome, encore moins de faire ſentir ſes droits de ſuzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples & Milan. Mais la France, la Suède, la Turquie, occupèrent toujours les Allemands ſous ce règne : ces trois puiſſances furent l'une après l'autre, ou contenues, ou repouſſées, ou vaincues, ſans que *Léopold* tirât l'épée.

Ce prince, le moins guerrier de ſon temps, attaqua toujours *Louis XIV* dans les temps les plus floriſſans de la France ; d'abord après l'invaſion de la Hollande, lorſqu'il donna aux Provinces-Unies un ſecours qu'il n'avait pas donné à ſa propre maiſon dans l'invaſion de la Flandre ; enſuite quelques années après la paix de Nimègue, lorſqu'il fit cette fameuſe ligue d'Augsbourg contre *Louis XIV;* enfin, à l'avénement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Eſpagne.

Léopold ſut dans toutes ces guerres intéreſſer le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La première fut aſſez malheureuſe, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas ſaccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans : mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. *Louis XIV* eut toujours la ſupériorité ; cela ne pouvait arriver autrement : des miniſtres habiles, de très-grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies, & toutes les places fortifiées, des armées diſciplinées, une artillerie formidable, d'excellens ingénieurs, devaient néceſſairement l'emporter ſur un pays à qui tout cela manquait. Il eſt même ſurprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, ſouvent mal payées & mal pourvues, & ſurtout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, & qui avaient des intérêts différens. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimègue, triompha par la ſupériorité de ſon gouvernement de l'Allemagne,

de l'Espagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la seconde guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. *Louis XIV* eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne & à l'Espagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède, si long-temps alliée de la France, l'abandonna, & fournit même des troupes contre elle, en qualité de membre de l'Empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de se défendre. On ne put même, à la paix de Ryswick arracher Strasbourg à *Louis XIV*.

La troisième guerre fut la plus heureuse pour *Léopold* & pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puissant que jamais, quand il gouvernait l'Espagne sous le nom de son petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas espagnols & la Bavière, que ses armées étaient au milieu de l'Italie & de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochstet changea tout. *Léopold* mourut l'année suivante, en 1705, avec l'idée que la France serait bientôt accablée, & que l'Alsace serait réunie à l'Allemagne.

Ce qui servit le mieux *Léopold* dans tous le cours de son règne, ce fut la grandeur même de *Louis XIV*. Cette grandeur se produisit avec tant de faste, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous ses voisins, surtout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie universelle : mais si *Léopold* avait eu la succession de l'Autriche espagnole, comme il fut long-temps vraisemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur qui, maître absolu de la Hongrie dont les bornes étaient reculées, devenu presque tout-puissant en Allemagne, possédant l'Espagne, le domaine direct de la moitié de l'Italie, souverain de la moitié du nouveau monde, & en état de faire valoir les droits ou les prétentions de l'Empire, se serait vu en effet assez près de cette monarchie universelle. On affecta de la craindre dans *Louis XIV*, lorsqu'il voulut, après la paix de Nimègue, faire dépendre des Trois-

Evêchés quelques terres qui relevaient de l'Empire; & on ne la craignit ni dans *Léopold* ni dans ſes enfans, lorſqu'ils furent près de dominer ſur l'Allemagne, l'Eſpagne & l'Italie. *Louis XIV*, en effarouchant trop ſes voiſins, fit plus de bien à la maiſon d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par ſa puiſſance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS, DU TEMPS DE LEOPOLD.

DANS les guerres que *Léopold* fit de ſon cabinet à *Louis XIV*, il ne riſqua jamais rien. L'Allemagne & ſes alliés portaient tout le fardeau, & défendaient ſes pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie & des Turcs il n'y eut que du trouble & du danger. Les Hongrois étaient les reſtes d'une nation nombreuſe; échappés aux guerres civiles & au ſabre des Ottomans, ils labouraient, les armes à la main, des campagnes arroſées du ſang de leurs pères. Les ſeigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs priviléges contre l'autorité de leur roi, & leur liberté contre le Turc, qui protégeait la Hongrie & la dévaſtait. Le Turc feſait préciſément en Hongrie ce que les Suédois & les Français avaient fait en Allemagne; mais il fut plus dangereux: & les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille turcs marchent juſqu'à Neuhauſel, en 1663. Il eſt vrai qu'ils ſont vaincus, l'année d'après, à Saint-Gothard ſur le Raab, par le fameux *Montecuculi*. On vante beaucoup cette victoire; mais certainement elle ne fut pas déciſive. Quel fruit d'une victoire qu'une trève honteuſe par laquelle on cède au ſultan la Tranſilvanie, avec tout le terrain de Neuhauſel, & on raſe juſqu'aux fondemens les citadelles voiſines!

Le Turc donna, ou plutôt confirma la Tranſilvanie à *Abaſſi*, & dévaſta toujours la Hongrie, malgré la trève.

Léopold n'avait alors d'enfans que l'archiducheſſe qui

fut depuis électrice de Bavière. Les ſeigneurs hongrois ſongent à ſe donner un roi de leur nation, en cas que *Léopold* meure.

Leurs projets, leur fermeté à ſoutenir leurs droits, & enfin leurs complots, coûtent la tête à *Serini*, à *Frangipani*, à *Nadaſti*, à *Tattenback*. Les Impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On ſupprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie; & le pillage eſt exercé avec les formes de la juſtice. Cet excès de ſévérité produit d'abord la conſternation, & enſuite le déſeſpoir. *Emerick Tekeli* ſe met à la tête des mécontens: tout eſt en combuſtion dans la haute Hongrie.

Tekeli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les eſprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin; elle confirme tous les priviléges pour leſquels on combattait; elle promet de rendre les biens confiſqués: mais cette condeſcendance, qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piége. *Tekeli* croit plus gagner à la cour ottomane qu'à celle de Vienne. Il eſt fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille ſequins. Déjà en 1682, *Tekeli*, aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Siléſie; & ce bacha prenait Tokai & Eperies, tandis que le ſultan, *Mahomet IV*, préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire ottoman ait deſtiné contre les chrétiens.

Si les Turcs euſſent pris ce parti avant la paix de Nimègue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur oppoſer; car après la paix de Nimègue même il oppoſait peu de forces.

Le grand-viſir, *Kara Muſtapha*, traverſe la Hongrie avec deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille ſpahis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pouſſe le duc de Lorraine, *Charles V*, devant lui. Il met le ſiége ſans réſiſtance devant Vienne.

SIEGE DE VIENNE, EN 1683, ET SES SUITES.

Ce siége de Vienne doit fixer les regards de la postérité. La ville était devenue, sous dix empereurs consécutifs de la maison d'Autriche, la capitale de l'Empire romain en quelque sorte; mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prise, il n'y avait jusqu'au Rhin aucune place capable de résistance.

Vienne & ses faubourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ces faubourgs sans défense. *Kara Mustapha* s'avançait sur la droite du Danube, suivi de trois cents trente mille hommes, en comptant tout ce qui servait à cet armement formidable. On a prétendu que le dessein de ce grand-visir était de prendre Vienne pour lui-même, & d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de son maître. *Tekeli*, avec ses mécontens de Hongrie, était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue, & Vienne menacée de tous côtés. Le duc *Charles de Lorraine* n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattans à opposer aux Turcs qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel, non loin de Vienne, venait encore de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 juillet, l'empereur *Léopold*, l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, les archiducs, les archiduchesses, toute leur maison, abandonnent Vienne & se retirent à Lintz. Les deux tiers des habitans suivent la cour en désordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; & les derniers tombèrent entre les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur & la désolation. La cour ne s'y croit pas en sureté. On se réfugie de Lintz à Passau. La consternation en augmente dans Vienne : il faut brûler les faubourgs, les maisons de plaisance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire

entrer des munitions de guerre & de bouche. On ne s'était préparé à rien, & les Turs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte, le 16 juillet, au faubourg Saint-Ulric, à cinquante pas de la contrefcarpe.

Le comte de *Staremberg*, gouverneur de la ville, avait une garnifon dont le fonds était de feize mille hommes, mais qui n'en compofait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient reftés dans Vienne: on arma jufqu'à l'univerfité. Les profeffeurs, les écoliers, montèrent la garde, & ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de difgrace, l'argent manquait, & on eut de la peine à ramaffer cent mille rixdalers.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conferver une communication de fa petite armée avec la ville; mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de fe retirer par les ponts qu'il avait jetés fur le Danube, il était loin au feptentrion de la ville, tandis que les Turcs, qui l'environnaient, avançaient leurs tranchées au midi. Il fefait tête aux Hongrois de *Tekeli*, & défendait la Moravie; mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur preffait les fecours de Bavière, de Saxe & des cercles, & furtout celui du roi de Pologne, *Jean Sobieski*, prince long-temps la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la couronne, & qui devait fon trône à fes victoires; mais ces fecours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déjà au mois de feptembre, & il y avait enfin une brèche de fix toifes au corps de la place. La ville paraiffait abfolument fans reffource. Elle devait tomber fous les Turcs plus aifément que Conftantinople; mais ce n'était pas un *Mahomet II* qui l'affiégeait. Le mépris brutal du grand-vifir pour les chrétiens, fon inactivité, fa molleffe, firent languir le fiége.

Son parc, c'eft-à-dire l'enclos de fes tentes, était auffi grand que la ville affiégée. Il y avait des bains, des

jardins, des fontaines ; on y voyait par-tout l'excès du luxe, avant-coureur de la ruine.

Enfin, *Jean Sobieski*, ayant paffé le Danube, quelques lieues au-deffus de Vienne, les troupes de Saxe, de Bavière & des cercles étant arrivées, on fit, du haut de la montagne de Calemberg, des fignaux aux affiégés. Tout commençait à leur manquer, & il ne leur reftait plus que leur courage.

Les armées impériale & polonaife defcendirent du haut de cette montagne de Calemberg, dont le grand-vifir avait négligé de s'emparer ; elles s'y étendirent en formant un vafte amphithéâtre. Le roi de Pologne occupait la droite, à la tête d'environ douze mille gens-d'armes, & de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince *Alexandre*, fon fils, était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur & de l'électeur de Saxe marchait à la gauche. Le duc *Charles de Lorraine* commandait les Impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à peu-près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe, *Jean George III*, était à la tête de fes Saxons. Les Bavarois n'étaient point conduits par l'électeur *Marie-Emmanuel*, leur duc. Ce jeune prince voulut fervir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamans ; & lorfque *Léopold* revint dans Vienne, après fa délivrance, le jeune électeur, le faluant avec cette même épée, lui fit voir à quel ufage il employait fes préfens. C'eft le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'Empire.

Le prince de *Saxe-Lavembourg*, de l'ancienne & malheureufe maifon d'Afcanie, menait la cavalerie impériale ; le prince *Herman de Bade* l'infanterie ; les troupes de Franconie, au nombre d'environ fept mille, marchaient fous le prince de *Valdeck*.

On distinguait, parmi les volontaires, trois princes de la maison d'Anhalt, deux de Hanovre, trois de la maison de Saxe, deux de Neubourg, deux de Virtemberg, tandis qu'un troisième se signalait dans la ville, deux de Holstein, un prince de Hesse-Cassel, un prince de Hohenzollern : il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à soixante & quatre mille combattans. Celle du grand-visir était supérieure de plus du double; ainsi cette bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a presque toujours emporté sur le grand, peut-être, parce qu'il y a trop de confusion dans les armées immenses, & plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le 12 septembre que se donna cette bataille, si c'en est une, & que Vienne fut délivrée. Le grand-visir laissa vingt mille hommes dans les tranchées, & fit donner un assaut à la place, dans le temps même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier assaut pouvait réussir contre des assiégés qui commençaient à manquer de poudre, & dont les canons étaient démontés, mais la vue du secours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne, ayant harangué ses troupes de rang en rang, marchait d'un côté contre l'armée ottomane, & le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtrière & plus décisive. Deux postes pris sur les Turcs décidèrent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille : c'était sur la fin du jour. La terreur se mit pendant la nuit dans le camp du visir. Il se retira précipitamment avec toute son armée. Cet aveuglement, qui succédait à une longue sécurité, fut si prodigieux qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, & jusqu'au grand étendard de *Mahomet*. Il n'y eut, dans cette grande journée, de faute comparable à celle du visir, que celle de ne le point poursuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de *Mahomet* au pape. Les Allemands & les Polonais s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine sa femme, qui était une française, fille du marquis d'*Arquien*, que le grand-visir l'avait fait son héritier, & qu'il avait trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares, quand elles voient rentrer leurs maris les mains vides : Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.*

Le lendemain, 13 septembre, le roi, *Jean Sobieski*, fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean.*

Toute la ville s'empressait de venir rendre grace à ce roi, & de baiser les mains de son libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva, le 14, au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, & il y eut de la difficulté pour le cérémonial, dans un temps où la reconnaissance devait l'emporter sur les formalités.

Cette gloire & ce bonheur de *Jean Sobieski* furent bientôt sur le point d'être éclipsés par un désastre qu'on ne devait pas attendre après une victoire si facile. Il s'agissait de soumettre la Hongrie & de marcher à Gran, qui est la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran, il fallait passer par Barcam, où un bacha avait un corps de troupes considérable. Le roi de Pologne s'avançait de ce côté avec ses gens-d'armes, & ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le suivait. Les Turcs tombent, auprès de Barcam, sur les troupes polonaises, les chargent en flanc, leur tuent deux mille hommes; le vainqueur des Ottomans est obligé de fuir ; il est poursuivi, il échappe à peine en laissant son manteau à un turc qui

l'avait déjà joint. Le duc *Charles* arriva enfin au fecours des Polonais ; & après avoir eu la gloire de feconder *Jean Sobieski*, dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube jufqu'à Strigonie, retombe fous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années ; enfin on tente deux fois le fiége de Bude, & on le prend d'affaut, en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait, avec l'électeur de Bavière, les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohatz, où *Louis II*, roi de Hongrie, avait péri, lorfqu'en 1526, *Soliman II*, vainqueur des chrétiens, couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les divifions, les féditions de Conftantinople, les révoltes des armées ottomanes combattaient encore pour l'heureux & tranquille *Léopold*. Le foulèvement des janiffaires, la dépofition de *Mahomet IV*, l'imbécille *Soliman III*, placé fur le trône après une prifon de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'allemands, tout favorifa *Léopold*. Un empereur guerrier, fecondé des Polonais victorieux, eût pu aller affiéger Conftantinople après avoir été fur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de fe venger fur les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses miniftres prétendaient qu'on ne pouvait contenir la puiffance ottomane, fi la Hongrie n'était pas réunie fous un pouvoir abfolu. Cependant on avait chaffé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Bavière, de Lorraine, & des autres princes allemands qui n'étaient pas fous un joug defpotique ; on avait furtout vaincu avec les fecours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu fervir l'empereur comme les Allemands le fervaient, en demeurant libres comme

les Allemands ; mais il y avait trop de factions en Hongrie ; les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Vestphalie en faveur de ce royaume, & n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois ni de les secourir.

Il n'y eut d'autre congrès entre les mécontens de Hongrie & l'empereur qu'un échafaud ; on l'éleva dans la place publique d'Eperies, au mois de mars 1687, & il y resta jusqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent lassés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait sans beaucoup de choix, si l'on en croit plusieurs historiens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un massacre si long & si terrible : il y a eu des sévérités égales, mais aucune n'a duré si long-temps. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périssent dans tant de batailles : on y est accoutumé ; ils meurent les armes à la main & vengés ; mais voir pendant neuf mois ses compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un spectacle qui soulevait la nature, & dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les esprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'est que quelquefois ces cruautés réussissent ; & le succès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut soumise, le Turc deux fois repoussé, la Transilvanie conquise, occupée par les Impériaux. Enfin tandis que l'échafaud d'Eperies subsistait encore, on convoqua les principaux de la noblesse de Hongrie à Vienne, qui déclarèrent au nom de la nation la couronne héréditaire ; ensuite les états assemblés à Presbourg en portèrent le décret, & on couronna *Joseph*, à l'âge de neuf ans, roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puissant empereur depuis *Charles-Quint ;* un concours de circonstanccs heureuses le met en état de soutenir à la fois la guerre contre la France jusqu'à la paix de Ryswick, & contre la Turquie

jufqu'à la paix de Carlovitz, conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageufes, il négocia avec *Louis XIV*; à Ryfvick, fur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimègue; & il traita avec le Turc en vainqueur. Ces fuccès donnèrent à *Léopold*, dans les diètes d'Allemagne, une fupériorité qui n'ôta pas la liberté des fuffrages, mais qui les rendit toujours dépendans de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN SOUS LEOPOLD.

Ce fut encore fous ce règne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie : car dans la guerre terminée à Ryfvick, lorfque *Léopold* ligué avec le duc de Savoie, ainfi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Efpagne. Les états de Tofcane, de Venife en terre ferme, de Gènes, du pape même, payèrent plus de trois cents mille piftoles. Quand il fallut, au commencement du fiècle, difputer les provinces de la monarchie d'Efpagne au petit-fils de *Louis XIV*, *Léopold* exerça l'autorité impériale, en profcrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat-mantouan au duc de Savoie. Ce fut encore en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg : car les nations ne font pas convenues que le roi d'Allemagne faffe des rois; mais un ancien ufage a voulu que des princes reçuffent le titre de roi de celui que ce même ufage appelait le fucceffeur des céfars.

Ainfi le chef de l'Allemagne, ayant ce nom, donnait des noms; & *Léopold* fit un roi fans confulter les trois collèges. Mais quand il créa un neuvième électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette dignité allemande avec le fuffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne; encore ne put-il le faire admettre dans le

collége des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de *Léopold.*

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne l'*Empire ;* mais c'est un abus des mots autorisé dès long-temps. Les empereurs jurent dans leurs capitulations *de ne faire entrer aucunes troupes dans l'Empire sans le consentement des électeurs, princes & états :* mais il est clair qu'ils entendent alors par ce mot Empire, l'Allemagne & non Milan & Mantoue ; car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appelée l'Empire, comme siége de l'Empire romain : étrange révolution dont *Auguste* ne se doutait pas. Un seigneur italien s'adresse sans difficulté à la diète de Ratisbonne ; il s'adresse aux électeurs de Saxe, de Bavière & du Palatinat pendant la vacance du trône ; il en obtient des titres & des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape, à la vérité, ne demande point à la diète la confirmation de son élection, mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand *Léopold* l'eut mis au ban de l'Empire, en 1700. Cet Empire est donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé sur les heureuses incursions que *Charlemagne* & *Othon le grand* firent dans l'Italie.

La diète de Ratisbonne est devenue perpétuelle sous ce même *Léopold*, depuis 1664 : il semble qu'elle devrait en avoir plus de puissance, mais c'est précisément ce qui l'a énervée. Les princes, qui composaient autrefois ces célèbres assemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'assistent au sacre. Ils ont à la diète des députés ; & tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires ou ne s'y traitent plus, ou languissent : & l'Allemagne est en secret divisée sous l'apparence de l'union.

DE

DE L'ALLEMAGNE DU TEMPS DE JOSEPH I ET DE CHARLES VI.

L'EMPEREUR *Joseph I* avait été élu roi des Romains, à l'âge de douze ans, par tous les électeurs, en 1690; preuve évidente de l'autorité de *Léopold*, son père; preuve de la sécurité où les électeurs étaient sur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu sacrifier; preuve du concert de tous les Etats d'Allemagne avec son chef, que la puissance de *Louis XIV* réunissait plus que jamais.

Il signa dans sa capitulation qu'il observerait les traités de Vestphalie, *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le règne de *Joseph I* fut encore plus heureux que celui de *Léopold;* l'argent des Anglais & des Hollandais, les victoires du prince *Eugène* & du duc de *Marlborough* le rendirent par-tout victorieux, & ce bonheur le rendit presque absolu. Il commença, en 1706, par mettre de son autorité au ban de l'Empire les électeurs de Bavière & de Cologne, partisans de la France, & s'empara de leurs Etats. Voici la sentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les lois de l'Empire.

» Nous déclarons que *Maximilien*, jusqu'à présent
» électeur & duc de Bavière... a encouru de fait le ban
» & le reban de nous & du saint Empire romain, ainsi
» que toutes les peines qui sont attachées de droit & par
» l'usage à de semblables déclarations & publications,
» ou qui en sont la conséquence : Nous le déposons, le
» déclarons & dénonçons déposé, privé & déchu des
» graces, priviléges, droits régaliens, dignités, titres,
» scels, propriétés, expectatives, états, possessions,
» vassaux & sujets, tels qu'ils soient, qu'il tient de nous
» & de l'Empire : Nous abandonnons aussi le corps dudit

„ *Maximilien*, ci-devant électeur de Bavière, à tous & „ à un chacun, de manière qu'étant privé, de notre part „ & de celle de l'Empire, de toute paix & de toute „ protection, & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis „ par fon propre fait, dans un état où il ne devait avoir „ ni paix ni fureté, un chacun pourra tout entreprendre „ contre lui, impunément & fans forfaire.... Défendons „ auffi à tous & à un chacun, dans l'Empire, d'avoir avec „ lui aucun commerce, de lui donner l'hofpitalité ni „ prêter fecours ou protection, &c. „

Les électeurs réclamèrent contre cet acte de defpotifme; on les apaifa en leur promettant de le faire ratifier à la diète de Ratisbonne; & leur haine contre *Louis XIV* l'emporta fur la confidération de leurs propres intérêts. *Jofeph I* donna le haut Palatinat à la branche palatine, qui l'avait perdu fous *Ferdinand II*, & qui le rendit enfuite à la branche de Bavière, à la paix de Raftadt & de Bade.

Il agit véritablement en empereur romain dans l'Italie; il confifqua tout le Mantouan à fon profit, prit d'abord pour lui le Milanais, qu'il donna enfuite à fon frère l'archiduc, mais dont il garda les places & les revenus, en démembrant de ce pays Alexandrie, Valenza, la Lomeline, en faveur du duc de Savoie, auquel il donna encore l'inveftiture du Montferrat pour le retenir dans fes intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole, & fit préfent de fon Etat au duc de Modène; *Charles-Quint* n'avait pas été plus fouverain en Italie. Le pape *Clément XI* fut auffi alarmé que l'avait été *Clément VII*. *Jofeph I* allait lui ôter le duché de Ferrare, pour le rendre à la maifon de Modène que les papes en avaient privée.

Ses armées, maîtreffes de Naples au nom de l'archiduc fon frère, & maîtreffes en fon propre nom du Bolonais, du Ferrarois, d'une partie de la Romagne, menaçaient déjà Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une balance en Italie; mais la victoire avait brifé cette

balance. On fesait sommer tous les princes, tous les possesseurs des fiefs de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme, qui relevait alors du saint-siége, pour faire hommage à l'empereur. On distribuait dans Rome un manifeste qui attaquait la puissance temporelle du pape, & qui annullait toutes les donations des empereurs, faites sans l'intervention de l'Empire. Il est vrai que, si par ce manifeste on soumettait le pape à l'empereur, on y fesait dépendre aussi les décrets impériaux du corps germanique : mais on se sert dans un temps des armes qu'on rejette dans un autre : & il ne s'agissait que de dominer en Italie à quelque titre & à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient consternés. On ne se serait pas attendu que trente-quatre cardinaux eussent eu alors la hardiesse & la générosité de faire ce que ni Venise, ni Florence, ni Gènes, ni Parme, n'osaient entreprendre. Ils levèrent une petite armée à leurs dépens ; l'un donna cent mille écus, l'autre quatre-vingt mille; celui-ci cent chevaux, cet autre cinquante fantassins ; les paysans furent armés : mais tout le fruit de cette entreprise fut de se soumettre, les armes à la main, aux conditions que prescrivit *Joseph.* Le pape fut obligé de congédier son armée, de ne conserver que cinq mille hommes dans tout l'Etat ecclésiastique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Comachio, & de reconnaître l'archiduc *Charles* pour roi d'Espagne. Amis & ennemis, tout ressentit le pouvoir de *Joseph;* il ôte, en 1709, le Vigevanasc & les fiefs de Langhes au duc de Savoie, & cependant ce prince n'ose quitter son parti.

Joseph I meurt à trente-trois ans, en 1711, dans le cours de ses prospérités.

Charles VI, son frère, se trouve maître de presque toute la Hongrie soumise, des Etats héréditaires d'Allemagne florissans, du Milanais, du Mantouan, de Naples & Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas ; & si on avait

écouté, en 1709, les propoſitions de la France alors accablée, ce même *Charles VI* aurait eu encore l'Eſpagne & le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais, qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurèrent contre la reine *Anne*, qui la rétablit par la paix d'Utrecht ; tant la haine contre *Louis XIV* prévalait ſur les intérêts réels. *Charles VI* reſta encore le plus puiſſant prince de l'Europe, après ſa paix particulière de Bade & de Raſtadt.

Mais quelque puiſſant qu'il fût quand il prit poſſeſſion de l'Empire, le corps germanique ſoutint plus que jamais ſes droits, il les augmenta même. La capitulation de *Charles VI* porte qu'aucun prince, aucun Etat de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'Empire que par un jugement des trois colléges, &c. On rappelle encore dans cette capitulation les traités de Veſtphalie, regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille & floriſſante ſous ce dernier empereur de la maiſon d'Autriche : car la guerre de 1716 contre les Turcs, ne ſe fit que ſur les frontières de l'empire ottoman, & rien ne fut plus glorieux.

Le prince *Eugène* y accrut encore cette grande réputation qu'il s'était acquiſe en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la priſe de Temeſvar, ſignalèrent la campagne de 1716, & la ſuivante eut des ſuccès encore plus étonnans : car le prince *Eugène*, en aſſiégeant Belgrade, ſe trouva lui-même aſſiégé dans ſon camp par cent cinquante mille turcs. Il était dans la même ſituation où fut *Céſar*, au ſiége d'Alexie, & où le czar *Pierre* s'était trouvé, au bord du Pruth. Il n'imita point l'empereur ruſſe, qui mendia la paix. Il fit comme *Céſar* ; il battit ſes nombreux ennemis, & prit la ville. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où l'on parlait de lui faire ſon procès, pour avoir haſardé l'Etat qu'il avait ſauvé, & dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuſe fut le fruit de ces victoires. Le ſyſtême de

l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix, qui augmentait les Etats de l'empereur : au contraire, la conſtitution germanique s'affermiſſait. Les diſgraces du roi de Suède, *Charles XII*, accrurent les domaines des électeurs de Brandebourg & de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus conſidérable.

Les traités de Veſtphalie reçurent, à la vérité, une atteinte dans ces acquiſitions ; mais on conſerva tous les droits acquis aux Etats d'Allemagne par ces traités, en enlevant les provinces aux Suédois, à qui on devait en partie ces droits mêmes dont on jouiſſait. Les trois religions établies dans l'Allemagne s'y maintinrent paiſiblement à l'ombre de leurs priviléges, & les petits différens inévitables n'y causèrent point de troubles civils.

Il faut ſurtout obſerver que l'Allemagne changea entièrement de face, du temps de *Léopold*, de *Joſeph I* & de *Charles VI.* Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux arts preſque ignorés, la magnificence commode inconnue, preſque pas une ville agréablement bâtie, aucune maiſon d'une architecture régulière & noble, point de jardins, point de manufactures de choſes précieuſes & de goût. Les provinces du Nord étaient entièrement agreſtes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en ſoixante années de temps a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis *Othon* juſqu'à *Léopold.*

Charles VI fut conſtamment heureux juſqu'en 1734.

Les célèbres victoires du prince *Eugène* ſur les Turcs, à Temeſvar & à Belgrade, avaient reculé les frontières de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y poſſédait le domaine direct de Naples & Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial & ſuprême de la Toſcane, de Parme & Plaiſance, ſi long temps conteſté, lui était confirmé par l'inveſtiture même qu'il donna de ces Etats à dom *Carlos*, fils de *Philippe V*, qui par-là devenait ſon vaſſal. Les droits de l'Empire exercés en

Italie par *Léopold* & par *Joseph I*, étaient donc encore en vigueur; & certainement, si un empereur avait conservé en Italie tant d'Etats, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de sept cents années de la liberté italique contre la domination allemande pouvait aisément finir par l'asservissement.

Ces prospérités eurent un terme par l'exercice même que *Charles VI* fit de son crédit dans l'Europe, en procurant conjointement avec la Russie le trône de Pologne à *Auguste III*, électeur de Saxe.

Ce fut une singulière révolution que celle qui lui fit perdre pour jamais Naples & Sicile, & qui enrichit encore le roi de Sardaigne à ses dépens, pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les événemens, & se joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille turcs ; & Naples & Sicile lui furent enlevés par dix mille espagnols, en une seule campagne. Aurait-on imaginé, en 1700, que *Stanislas*, palatin de Posnanie, serait fait roi de Pologne par *Charles XII ;* qu'ayant perdu la Pologne, il deviendrait duc de Lorraine, & que, pour cette raison-là même, la maison de Lorraine aurait la Toscane? Si on réfléchit à tous les événemens qui ont troublé & changé les Etats, on trouvera que presque rien n'est arrivé de ce que les peuples attendaient, & de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernières années de *Charles VI* furent encore plus malheureuses; il crut que le prince *Eugène* ayant défait les Turcs avec des armées allemandes inférieures, il les vaincrait à plus forte raison quand l'empire ottoman serait attaqué à la fois par les Allemands & par les Russes : mais il n'avait plus le prince *Eugène ;* & tandis que les armées de la czarine *Anne* prenaient la Crimée, entraient dans la Valachie, & se proposaient de pénétrer à Andrinople, les Allemands furent vaincus. Une paix

dommageable ſuivit leur défaite. Belgrade, Temeſvar, Orſova, tout le pays entre le Danube & la Save demeura aux Ottomans, le fruit des conquêtes du prince *Eugène* fut perdu; & l'empereur n'eut que la reſſource cruelle de mettre en priſon les généraux malheureux, de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes, & de punir ceux qui ſe hâtèrent de faire, ſuivant ſes ordres, une paix néceſſaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui ſuivirent ſa mort ſont du reſſort d'une autre hiſtoire; & ces plaies qui ſaignent encore, ſont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philoſophe, après avoir parcouru cette longue ſuite d'empereurs, pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que *Fréderic III* qui ait paſſé ſoixante & quinze ans; comme parmi les rois de France, il n'y a eu que le ſeul *Louis XIV.* On voit, au contraire, un très-grand nombre de papes dont la carrière a été au-delà de quatre-vingts années. Ce n'eſt pas qu'en général, les lois de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne & en France; mais c'eſt qu'en général, les pontifes ont mené une vie plus ſobre que les rois, qu'ils commencent plus tard à régner, & qu'il y a plus de papes que d'empereurs & de rois de France.

La durée des règnes de tous les empereurs qui ont paſſé en revue ſert à confirmer la règle qu'a donnée *Newton*, pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens ſouverains ſe comptent à vingt & un ans environ, l'une portant l'autre. En effet les cinquante empereurs, depuis *Charlemagne* juſqu'à *Charles VI*, compoſent une période de près de mille années; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de règne. On peut même réduire encore beaucoup cette règle de *Newton*, dans les Etats ſujets à des révolutions fréquentes.

Sans remontet plus haut que l'empire romain, on trouvera environ quatre-vingt-dix règnes, depuis *Céſar* juſqu'à *Auguſtule*, dans l'eſpace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui ſe préſente, c'eſt que de tous ces empereurs on n'en voit preſque pas un, depuis *Charlemagne*, dont on puiſſe dire qu'il a été heureux. *Charles-Quint* eſt celui dont l'éclat fait diſparaître tous les autres devant lui; mais, laſſé des ſecouſſes continuelles de ſa vie, & fatigué des tourmens d'une adminiſtration ſi épineuſe, plus encore que détrompé du néant des grandeurs, il alla cacher dans une retraite une vieilleſſe prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur, plein de qualités reſpectables, eſſuyer les plus violens revers de la fortune, tandis que la nature le conduiſait au tombeau par des maladies cruelles, au milieu de ſa carrière.

Cette hiſtoire n'eſt donc preſque autre choſe qu'une vaſte ſcène de faibleſſes, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi leſquels on voit quelques vertus & quelques ſuccès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers & de précipices: & il en eſt ainſi des autres hiſtoires.

ROIS DE BOHEME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

OTTOCARE, fils du roi *Venceslas le borgne*, tué en 1280, dans la bataille contre l'empereur *Rodolphe*.

VENCESLAS *le vieux*, eſt mis, après la mort de ſon père, ſous la tutelle d'*Othon de Brandebourg* : mort en 1305.

VENCESLAS *le jeune*, mort de débauche, un an après la mort de ſon père.

HENRI, duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frère de *Venceslas le jeune*, dépouillé deux fois de ſon royaume; la première, par *Rodolphe d'Autriche*, fils d'*Albert I;* la ſeconde, par *Jean de Luxembourg*, fils de l'empereur *Henri VII.*

JEAN *de Luxembourg*, maître de la Bohème, de la Siléſie & de la Luſace, tué en France, à la bataille de Créci, en 1346.

L'empereur CHARLES IV.

L'empereur VENCESLAS.

L'empereur SIGISMOND.

L'empereur ALBERT *d'Autriche*.

LADISLAS *le poſthume*, fils de l'empereur *Albert d'Autriche* : mort en 1457, dans le temps que *Magdelène*, fille du roi de France, *Charles VII*, paſſait en Allemagne pour l'épouſer.

GEORGE PODIBRAD, vaincu par *Mathias de Hongrie* : mort en 1471.

LADISLAS *de Pologne*, roi de Bohème & de Hongrie : mort en 1516.

LOUIS, fils de *Ladislas*, auſſi roi de Bohème & de Hongrie, tué à l'âge de vingt ans, en combattant contre les Turcs.

L'empereur FERDINAND I, & depuis lui, les empereurs de la maiſon d'Autriche.

ELECTEURS DE MAIENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

VERNIER, comte de Falkenſtein, celui qui ſoutint le plus ſes prétentions ſur la ville d'Erfort : mort en 1284.

HENRI KENODERER, moine franciſcain, confeſſeur de l'empereur *Rodolphe* : mort en 1288.

GERARD, baron d'Eppenſtein, qui combattit à la bataille où *Adolphe de Naſſau* fut tué : mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT, bourgeois de Trèves, médecin de *Henri de Luxembourg*, & qui guérit le pape *Clément V*, d'une maladie jugée mortelle : mort en 1320.

MATHIAS, comte de Burgeck : mort en 1328.

BAUDOUIN, frère de l'empereur *Henri de Luxembourg*, eut Trèves & Maïence pendant trois ans ; c'eſt un exemple unique.

HENRI, comte de Virnebourg, excommunié par *Clément V*, ſe ſoutient par la guerre : mort en 1353.

GERLACH *de Naſſau* : mort en 1371.

JEAN *de Luxembourg*, comte de Saint-Paul : mort en 1373.

ADOLPHE *de Naſſau*, à qui *Charles IV* donna la petite ville d'Hœhſt : mort en 1390.

CONRAD *de Vinsberg* ; il fit brûler des vaudois : mort en 1396.

JEAN *de Naſſau* ; c'eſt celui qui dépoſa l'empereur *Venceslas* : mort en 1419.

CONRAD, comte de Rens, battu par le landgrave de Heſſe : mort en 1431.

THEODORE *d'Urback* ; il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de ſon temps, à Maïence : mort en 1459.

DITRICH, comte d'Iſembourg, & un ADOLPHE *de Naſſau*, ſe diſputent long-temps l'archevêché, à main armée. *Iſembourg* cède l'électorat à ſon compétiteur *Naſſau*, en 1463.

ADOLPHE *de Naſſau :* mort en 1475.

DITRICH remonte ſur le ſiége électoral, bâtit le château de Maïence : mort en 1482.

ALBERT *de Saxe :* mort en 1484.

BERTOLD *de Hanneberg*, principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvens de religieuſes : mort en 1504. *Gualtiéri* prétend fauſſement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES *de Libeſtein :* mort en 1508.

URIEL *de Gueminguen :* mort en 1514.

ALBERT *de Brandebourg*, fils de l'électeur *Jean*, archevêque de Maïence, de Magdebourg & d'Halberſtad à la fois, voulut bien encore être cardinal : mort en 1545.

SEBASTIEN *de Hauenſtein*, docteur ès lois. De ſon temps, un prince de Brandebourg brûla Maïence : mort en 1555.

DANIEL BRENDEL DE HOMBOURG ; il laiſſa de lui une mémoire chère & reſpectée : mort en 1582.

VOLFGANG *de Dalbourg :* il ſe priva de gibier, parce que la chaſſe feſait tort aux campagnes de ſes ſujets : mort en 1601.

JEAN-ADAM *de Bicken ;* il aſſiſta en France à la diſpute du cardinal *du Perron* & de *Mornai :* mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD *de Cronberg*, long-temps perſécuté par le prince de Brunſvick, *l'ami de Dieu*, *& l'ennemi des prêtres*, délivré par les armes de *Tilli :* mort en 1626.

GEORGE-FREDERIC *de Greiffenclau*, principal auteur du fameux édit de la reſtitution des bénéfices, qui cauſa la guerre de trente ans : mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD *d'Umſtad*, chaſſé par les Suédois : mort en 1647.

JEAN-PHILIPPE *de Schœnborn*, remit la ville d'Erfort ſous ſa puiſſance, par le ſecours des armes françaiſes & des diplomes de l'empereur *Léopold :* mort en 1673.

LOTHAIRE-FREDERIC *de Metternich*, obligé de céder des terres à l'électeur palatin : mort en 1675.

DAMIEN HARTARD von der Leyen ; il fit bâtir le palais de Maïence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI *de Metternich :* mort en 1689.

ANSELME-FRANÇOIS *d'Ingelheim.* Les Français s'emparèrent de fa ville : mort en 1695.

LOTHAIRE-FRANÇOIS *de Schœnborn*, coadjuteur en 1694, eftimé de tous fes contemporains : mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin : mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES *d'Eltz* : mort en 1743.

JEAN-FREDERIC-CHARLES, comte d'Oftein.

ELECTEURS DE COLOGNE.

ENGELBERG, comte de Falckenftein, bon foldat & malheureux archevêque, pris en guerre par les habitans de Cologne : mort vers l'an 1274.

SIFROI, comte de Vefterbuch, non moins foldat & plus malheureux que fon prédéceffeur, prifonnier de guerre pendant fept ans : mort en 1298.

VICKBOLD *de Holt*, autre guerrier, mais plus heureux : mort en 1305.

HENRI, comte de Vinnanbuch, difpute l'électorat contre deux compétiteurs & l'emporte : mort en 1338.

VALRAME, comte de Juliers, prince pacifique : mort en 1352.

GUILL *de Geneppe*, qui amaffa & laiffa de grands tréfors : mort en 1362.

JEAN *de Virnenbourg*, força le chapitre à l'élire, & diffipa tout l'argent de fon prédéceffeur : mort en 1363.

ADOLPHE, comte de la Marche, réfigne l'archevêché en 1364, fe fait comte de Clèves, & a des enfans.

ENGHELBERG, comte de la Marche.

CONON *de Falckenftein*, coadjuteur du précédent, & en même temps archevêque de Trèves, gouverne Cologne pendant trois ans, & eft obligé de réfigner Cologne, en 1370. On apporta à Cologne, fous fon gouvernement, le corps tout frais d'un des petits innocens qu'*Hérode* avait autrefois fait maffacrer, comme on fait ; ce qui donna un nouveau relief aux reliques confervées dans la ville.

FREDERIC, comte de Sarverde, prince paiſible : mort en 1414.

THEODORE, comte de Mœurs, diſpute l'archevêché à *Guillaume de Ravensberg*, évêque de Paderborn ; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié, le comte de Mœurs eut les deux diocèſes ; il eut encore Halberſtad : mort en 1457.

ROBERT *de Bavière*, ſe ſervit de *Charles le téméraire*, duc de Bourgogne, pour aſſujettir Cologne, obligé enſuite de s'enfuir : mort en 1480.

HERMAN, landgrave de Heſſe, qui gouverna quelques années, du temps de *Robert de Bavière :* mort en 1508.

PHILIPPE, comte d'Oberſtein : mort en 1515.

HERMAN *de Veda* ou *Neuvid*, après trente-deux ans d'épiſcopat, embraſſa la religion luthérienne : mort, en 1552, dans la retraite.

ADOLPHE *de Schaumbourg*, un des plus ſavans hommes de ſon temps, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, & enſuite ſon ſucceſſeur : mort en 1556.

ANTOINE, frère d'*Adolphe*, évêque de Liége & d'Utrecht : mort en 1558.

JEAN, comte de Mansfeld, né luthérien : mort en 1562.

FREDERIC *de Veda*, abdique, en 1568, ſe réſerve une penſion de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, & meurt de misère.

SALENTIN, comte d'Iſembourg, après avoir gouverné dix ans, aſſemble le chapitre & la nobleſſe, leur reproche les ſoins qu'il s'eſt donnés pour eux, & l'ingratitude dont il a été payé, abdique l'archevêché & ſe marie à une comteſſe de la Marche.

GHEBHARD TRUCHSES *de Valbourg*, quitta ſon archevêché pour la belle *Agnès de Mansfeld*, que le père *Kolbs* appelle ſa *ſacrilége épouſe ;* ce père *Kolbs* n'eſt pas poli : mort en 1583.

ERNEST *de Bavière*, au lieu d'une femme, eut les évêchés de Liége, Hildeshein & Freiſingen ; il fit long-temps la guerre & agrandit Cologne : mort en 1612.

FERDINAND ; ſes Etats furent déſolés par le grand *Guſtave :* mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI ; il recueillit le cardinal *Mazarin* dans sa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLEMENT, qui l'emporta sur le cardinal de Furstemberg : mort en 1723.

AUGUSTE-CLEMENT.

ELECTEURS DE TREVES.

HENRI *de Vestigen*, subjugue Coblentz : mort en 1286.

BOEMOND *de Vansberg*, détruit des châteaux de barons voleurs : mort en 1299.

DITRICH *de Nassau*, cité à Rome pour répondre aux plaintes de son clergé qui lui refusa la sépulture : mort en 1307.

BAUDOUIN *de Luxembourg*, qui prit le parti de *Philippe de Valois*, contre *Edouard III* : mort en 1354.

BOHEMOND *de Sarbruck*, qui eut, dans sa vieillesse, de grands démêlés avec le palatinat : mort en 1368.

CONRAD *de Falckenstein* ; il fit de grandes fondations & résigna l'électorat à son neveu, malgré les chanoines, en 1388.

VERNIER *de Kœnigsten*, neveu du précédent, réduisit Vésel avec de l'artillerie, & fit presque toujours la guerre : mort en 1418.

OTHON *de Ziegenheym*, battu par les hussites, & mort dans cette expédition, en 1430.

RABAN *de Helmstadt*, en guerre avec ses voisins, engagea tout ce qu'il possédait, & mourut insolvable, en 1439.

JACQUES *de Sirck*. L'électorat de Trèves, ruiné, ne suffisait pas pour sa subsistance ; il eut l'évêché de Metz : mort en 1501.

JEAN *de Bade* ; ce fut lui qui conclut le mariage de *Maximilien* & de *Marie de Bourgogne* : mort en 1501.

JACQUES *de Bade*, arbitre entre Cologne & l'archevêque : mort en 1511.

RICHARD *de Volfrat*, qui tint long-temps le parti de *François I*, dans la concurrence de ce roi & de *Charles-Quint* pour l'Empire : mort en 1531.

JEAN *de Metzenhausen*, fit fleurir les arts, & cultiva les vertus de son état : mort en 1540.

JEAN-LOUIS *de Hagen*, ou *de la Haye :* mort en 1547.

JEAN *d'Isembourg ;* sous lui Trèves souffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN *de Leyen ;* il assiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES *d'Els ;* on trouve, de son temps, à Trèves, la robe de JESUS-CHRIST, mais on ne sait pas précisément d'où cette robe est venue : mort en 1599.

LOTHAIRE *de Metternich ;* il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE-CHRISTOPHE *de Sotern ;* il fut pris par les Espagnols, & ce fut le prétexte pour lequel *Louis XIII* déclara la guerre à l'Espagne ; rétabli dans son siége par les victoires de *Condé*, de *Turenne :* mort à quatre-vingt-sept ans, en 1652.

CHARLES-GASPARD *de Leyden*, chassé de sa ville par les armes de la France, y rentra par la défaite du maréchal de *Créqui :* mort en 1676.

JEAN-HUGUES *d'Orsbeck ;* il vit Trèves presque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeste : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH *de Lorraine*, coadjuteur, en 1710, eut encore beaucoup à souffrir de la guerre : mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin, évêque de Breslau, Vorms, & grand-maître de l'ordre teutonique : mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE *de Schœnborn.*

ELECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

LOUIS, mort en 1285 ; son père, *Othon*, fut le premier comte palatin de sa maison.

RODOLPHE, fils de *Louis* & frère de l'empereur *Louis de Bavière :* mort en Angleterre, en 1319.

ADOLPHE *le simple :* mort en 1327.

RODOLPHE II, frère d'*Adolphe le ſimple*, & fils de *Rodolphe I*, beau-père de l'empereur *Charles IV* : mort en 1353.

ROBERT *le roux* : mort en 1390.

ROBERT *le dur* : mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS *le barbu* & *le pieux* : mort en 1436.

LOUIS *le vertueux* : mort en 1449.

FREDERIC *le belliqueux*, tuteur de *Philippe* & électeur, quoique ſon pupille vécût : mort en 1476.

PHILIPPE, fils de *Louis le vertueux* : mort en 1508.

LOUIS, fils de *Philippe* : mort en 1544.

FREDERIC *le ſage*, frère de *Louis* : mort en 1556.

OTHON-HENRI, petit-fils de *Philippe* : mort en 1559.

FREDERIC III, de la branche de Limmeren : mort en 1576.

LOUIS VI, fils de *Fréderic* : mort en 1583.

FREDERIC IV du nom, petit-fils de *Louis* : mort en 1610.

FREDERIC V du nom, fils de *Fréderic IV*, gendre du roi d'Angleterre, *Jacques I*, élu roi de Bohème, & dépoſſédé de ſes Etats : mort en 1632.

CHARLES-LOUIS, rétabli dans le Palatinat : mort en 1680.

CHARLES, fils du précédent : mort en 1685, ſans enfans.

PHILIPPE-GUILLAUME, de la branche de Neubourg, beau-père de l'empereur *Léopold*, du roi d'Eſpagne, du roi de Portugal, &c. : mort en 1690.

JEAN-GUILLAUME, né en 1658, fils de *Charles-Philippe*. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689 ; & à la paix de Ryſvick, les terres, que la maiſon d'Orléans lui diſputait, furent adjugées à cet électeur, par la ſentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE, dernier électeur de la branche de Neubourg : mort en 1742.

CHRETIEN-PHILIPPE-THEODORE *de Sultzbach*.

ELECTEURS

ELECTEURS DE SAXE.

ALBERT II, arrière-petit-fils d'*Albert l'ours*, de la maifon d'Anhalt, fuccède à fes ancêtres, en 1260, & gouverne la Saxe trente-fept ans : mort en 1297.

RODOLPHE I, fils de cet *Albert* : mort en 1356.

RODOLPHE II, fils de *Rodolphe I* : mort en 1370.

VENCESLAS, frère puîné de *Rodolphe II* : mort en 1388.

RODOLPHE III, fils de *Venceslas* : mort en 1419.

ALBERT III, frère de *Rodolphe III*, dernier des électeurs de la maifon d'Anhalt, qui avait poffédé la Saxe deux cents vingt-fept ans : mort en 1422.

FREDERIC I, de la maifon de Mifnie, furnommé le *belliqueux* : mort en 1428.

FREDERIC *l'affable* : mort en 1464.

ERNEST-FREDERIC *le religieux* : mort en 1486.

FREDERIC *le fage* : mort en 1525. C'eft lui qu'on dit avoir refufé l'Empire.

JEAN, furnommé *le conftant*, frère du *fage* : mort en 1532.

JEAN-FREDERIC *le magnanime*, mort en 1554, dépoffédé de fon électorat par *Charles-Quint*. Les branches de Gotha & de Veimar defcendent de lui.

MAURICE, coufin au cinquième degré de *Jean-Fréderic*, revêtu de l'électorat par *Charles-Quint* : mort en 1553.

AUGUSTE *le pieux*, frère de *Maurice* : mort en 1586.

CHRISTIAN, fils d'*Augufte le pieux* : mort en 1591.

FREDERIC-GUILLAUME, adminiftrateur pendant dix ans : mort en 1602.

CHRISTIAN II, fils de *Chriftian I* : mort en 1611.

JEAN-GEORGE, frère de *Chriftian* : mort en 1656.

JEAN-GEORGE II : mort en 1680.

JEAN-GEORGE III : mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV : mort en 1694.

AUGUSTE, roi de Pologne, à qui les fuccès de *Charles XII* ôtèrent le royaume que les malheurs du même *Charles XII* lui rendirent : mort en 1733.

FREDERIC-AUGUSTE II, électeur & roi de Pologne.

ELECTEULS DE BRANDEBOURG,

APRÈS PLUSIEURS ELECTEURS DES MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIERE ET DE LUXEMBOURG.

FREDERIC *de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, achète cent mille florins d'or de l'empereur *Sigiſmond*, le marquiſat de Brandebourg, rachetable par le même empereur : mort en 1440.

JEAN I, fils de *Fréderic*, abdique en faveur de ſon frère, en 1464. Il n'eſt pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainſi on ne peut pas le regarder comme électeur.

FREDERIC *aux dents de fer*, frère du précédent : mort en 1471.

ALBERT *l'Achille*, frère des précédens. On prétend qu'il abdiqua en 1476, & qu'il mourut en 1486.

JEAN, ſurnommé le *Cicéron*, fils d'*Albert l'Achille* : mort en 1499.

JOACHIM I, *Neſtor*, fils de *Jean* : mort en 1535.

JOACHIM II, *Hector*, fils de *Joachim I* : mort en 1571.

JEAN-GEORGE, fils de *Joachim II* : mort en 1598.

JOACHIM-FREDERIC, fils de *Jean-George*, adminiſtrateur de Magdebourg : mort en 1608.

JEAN-SIGISMOND, fils de *Joachim-Fréderic*; il partagea la ſucceſſion de Clèves & de Juliers avec la maiſon de Neubourg : mort en 1619.

GEORGE-GUILLAUME, dont le pays fut dévaſté dans la guerre de trente ans : mort en 1640.

FREDERIC-GUILLAUME, qui rétablit ſon pays : mort en 1688.

FREDERIC, qui fit ériger en royaume la partie de la province de Pruſſe dont il était duc, & qui relevait auparavant de la Pologne : mort en 1713.

FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Pruſſe, qui repeupla la Pruſſe entièrement dévaſtée : mort en 1740.

FREDERIC III, roi de Pruſſe.

ELECTEURS DE BAVIERE.

MAXIMILIEN, créé en 1623, & devenu alors premier des électeurs après le roi de Bohème : mort en 1651.

FERDINAND-MARIE, ſon fils : mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE, qui ſervit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs, ſe ſignala aux ſiéges de Bude & de Belgrade, mis au ban de l'Empire par l'empereur *Joſeph*, en 1706, rétabli à la paix de Bade : mort en 1726.

CHARLES-ALBERT, ſon fils, empereur : mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de *Charles-Albert*.

ELECTEURS DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE, duc de Brunſvick, de Hanovre, &c. créé, en 1692, par l'empereur *Léopold*, à condition de fournir ſix mille hommes contre les Turcs, & trois mille contre la France : mort en 1698.

GEORGE-LOUIS, fils du précédent, admis dans le collége électoral à Ratisbonne, en 1708, avec le titre d'archi-tréſorier de l'Empire, roi d'Angleterre, en 1714 : mort en 1727.

GEORGE, ſon fils, auſſi roi d'Angleterre.

Cette liſte des électeurs ne s'étend que juſqu'à l'époque où la nouvelle maiſon d'Autriche eſt montée ſur le trone impérial.

DOUTES

SUR

QUELQUES POINTS

DE L'HISTOIRE

DE L'EMPIRE.

DOUTES

SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE.

1753.

Tradidit mundum disputationi eorum.
DIEU abandonna la terre à leurs querelles.

I.

N'EST-CE pas-là l'origine de toutes les dominations & de toutes les lois? Quel était le droit de *Pepin* sur la France? quel était celui de *Charlemagne* sur les Saxons & sur la Lombardie? celui du plus fort.

On demande si *Pepin* donna l'exarchat de Ravenne aux papes? Qu'importe aujourd'hui qu'ils tiennent ces terres de *Pepin* ou d'un autre, ou de leur habileté, ou de la conjoncture des temps? Quel droit avaient des ultramontains d'aller prendre & donner des couronnes dans l'Italie? Il est très-vraisemblable que la donation de *Pepin* est une fable, comme la donation de *Constantin.*

Le pape *Etienne III* mande à *Charlemagne*, dans une de ses lettres, que le roi lombard *Didier*, qu'il avait auparavant appelé un *abominable & un lépreux*, lui a restitué les justices de *Saint-Pierre*, & qu'il est un très-excellent prince : or les justices de *Saint-Pierre* ne sont point l'exarchat de Ravenne. Et comment cet infidèle lépreux ou cet excellent prince aurait-il donné cette belle province, quand il n'y avait point d'armée en Italie qui le forçât à restituer au pape ce que ses pères avaient ravi aux empereurs?

La donation de *Charlemagne* n'eſt guère moins ſuſpecte, puiſque ni *Andelme*, ni *Aimoin*, ni même *Eginhard*, ſecrétaire de ce monarque, n'en parlent pas. *Eginhard* fait un détail très-circonſtancié des legs pieux que laiſſa *Charlemagne*, par ſon teſtament, à toutes les égliſes de ſon royaume. *On ſait*, dit-il, *qu'il y a vingt & une villes métropolitaines dans les Etats de l'empereur*. Il met Rome la première, & Ravenne la ſeconde. N'eſt-il pas certain, par cet énoncé, que Rome & Ravenne n'appartenaient point aux papes ?

I I.

Quel fut préciſément le pouvoir de *Charlemagne* dans Rome ? C'eſt ſur quoi on a tant écrit, qu'on l'ignore. Y laiſſa-t-il un gouverneur ? impoſait-il des tributs ? gouvernait-il Rome comme l'impératrice-reine de Hongrie gouverne Milan & Bruxelles ? C'eſt de quoi il ne reſte aucun veſtige.

I I I.

Je regarde Rome, depuis le temps de l'empereur *Léon l'Iſaurien*, comme une ville libre, protégée par les Francs, enſuite par les Germains ; qui ſe gouverna, tant qu'elle put, en république, plutôt ſous le patronage que ſous la puiſſance des empereurs ; dans laquelle le ſouverain pontife eut toujours le premier crédit, & qui enfin a été entièrement ſoumiſe aux papes.

I V.

Les prêtres ne ſe mariaient pas dans ce temps-là : je le veux croire. Tous les canons leur défendent le mariage. On craignit que les gros bénéfices ne devinſſent

héréditaires. Et les curés (ſurtout les curés de campagne) qui conſument leurs jours dans les travaux pénibles, furent privés de cette conſolation.

L'Etat y perdit de bons citoyens : on ne voit guère de meilleure éducation que celle des enfans des paſteurs en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Danemarck, en Hollande. Des vues ſupérieures ont aſtreint l'Egliſe romaine à des lois plus auſtères. Mais d'où vient qu'il eſt dit que le chantre de Saint-Jean de Latran, & ſon fils, étaient dans Rome à la tête d'un parti, du temps du pape *Etienne III*? d'où vient que le pape *Formoſe* était fils d'un prêtre ? d'où vient qu'*Etienne VI*, *Jean XV*, étaient fils d'un prêtre? Rien ne nous apprend que leurs pères avaient quitté ou perdu leurs femmes avant d'entrer dans les ordres.

V.

On regarde le dixième ſiècle comme un temps affreux : on l'appelle le ſiècle de fer. En quoi donc était-il plus horrible que le ſiècle du grand ſchiſme d'Occident, & que celui d'*Alexandre VI*?

Théodora & *Marozie* gouvernèrent Rome : on inſtalla des papes de douze ans, de dix-huit ans : *Marozie* donna le ſaint ſiége au jeune *Jean XI*, qu'elle avait eu de ſon adultère avec le pape *Sergius III*. Mais je ne vois pas pourquoi tant d'hiſtoriens ſe ſont déchaînés contre cet infortuné *Jean XI*. Il fut l'inſtrument de l'ambition de ſa mère, & la victime de ſon frère. Il vécut, il mourut en priſon. Il me paraît bien plus à plaindre que condamnable.

V I.

Il eſt bien peu important que ce ſoit ce *Jean XI*, fils de *Marozie*, ou ſon petit-fils *Jean XII* qui, le premier, ait changé de nom à ſon avénement au pontificat; mais j'oſerai diſculper un peu la mémoire de ce *Jean XII*, contre ceux qui l'ont tant diffamé pour s'être oppoſé à *Othon le grand*. Il n'a certainement entrepris que ce qu'ont tenté tous les pontifes de Rome, quand ils l'ont pu, de ſouſtraire Rome à une puiſſance étrangère.

Je paraîtrai hardi en diſant qu'il avait plus de droit ſur Rome que l'empereur *Othon*. Ce duc de Saxe n'était point du ſang de *Charlemagne*. *Jean XII* était patrice. S'il avait pu chaſſer à la fois les *Bérengers* & les *Othons*, on lui eût érigé des ſtatues dans ſa patrie. On l'accuſe d'avoir eu des maîtreſſes : étrange crime pour un jeune prince! La plupart des autres chefs d'accuſation, intentés contre lui devant l'empereur & le peuple romain, ſont dignes de la ſuperſtitieuſe ignorance de ces temps-là. On lui fait ſon procès pour avoir bu à la ſanté du diable : cette accuſation reſſemble à celles dont *Grégoire IX* & *Innocent IV* chargèrent *Fréderic II*.

V I I.

Doit-on compter parmi les empereurs, ceux qui régnèrent depuis *Arnould*, bâtard de la maiſon de *Charlemagne*? Juſqu'à *Othon I* ils ne furent que rois de Germanie. Il ſemble que les hiſtoriens ne les aient mis au catalogue des empereurs, que pour avoir une ſuite complète.

VIII.

Louis IV, furnommé *l'enfant*, était-il bâtard comme fon père? On convient que fes frères n'étaient pas légitimes. *Hubner* le met au même rang que fes frères, fans aucune diftinction. Il eft dit dans les Annales de Fulde, que la femme d'*Arnould* vécut mal avec fon mari; qu'elle fut accufée d'adultère. Il eft rapporté que dans l'affemblée de Forkeim, les feigneurs ftatuèrent qu'un de ces frères de *Louis l'enfant* ferait roi, s'il ne fe trouvait point d'héritier né d'un mariage légitime.

Ces mêmes feigneurs, à la mort d'*Arnould*, produifirent *Louis*, âgé de fept ans. Il faut donc le regarder comme légitime; il faut donc dire dans les vers techniques: *Louis, le fils d'Arnould*, & non pas: *Louis, bâtard d'Arnould.*

IX.

L'hiftoire moderne, & furtout celle du moyen âge, eft devenue une mer immenfe pleine d'écueils, où les plus habiles fe brifent. Le très-favant auteur (*) de la Méthode pour étudier l'hiftoire, répète encore la fable de l'adultère & du fupplice de *Marie d'Arragon*, & du miracle opéré par une comteffe de Modène; tandis que cette fable eft traitée d'abfurde par *Struvius*, & qu'elle eft fi bien réfutée par *Muratori.*

Eft-il poffible qu'on trouve encore dans fes Tablettes chronologiques, un archevêque de Maïence mangé par des rats! Mais ce ne font pas-là aujourd'hui les plus dangereux écueils de l'hiftoire.

(*) L'abbé *Lenglet du Frefnoy.*

Les Grecs & les Romains écrivaient tout ce qu'ils voulaient : on n'a aucun document qui les juſtifie, aucun qui les réfute. On les croit ſur leur parole. Mais il faut à préſent s'appuyer toujours ſur des pièces originales. Il eſt plus difficile aujourd'hui d'écrire l'hiſtoire d'une province, que de compiler toute l'hiſtoire ancienne.

X.

C'eſt dans le choix de ces monumens que conſiſte le plus grand travail. Il n'y a que trop de matériaux à examiner, à employer, à rejeter.

Combien de fois nous a-t-on répété que le concile de Francfort, ſous *Charlemagne*, avait mal interprété l'adoration des images ordonnée par le ſecond concile de Nicée. Cependant, ce concile de Francfort condamne, au chapitre II, non-ſeulement l'adoration, qui eſt un terme équivoque, mais *ſervitium*, le *ſervice*, le *culte*, ce qui eſt la choſe du monde la plus claire.

Que ce concile de Francfort ait été réformé depuis; qu'on ait introduit dans le nord de l'empire de *Charlemagne* une diſcipline différente, des uſages plus conformes à la piété éclairée; ce n'eſt pas ce dont il s'agit. Il n'eſt queſtion que de faire voir ici que c'eſt un point de fait, une vérité conſtante, que le concile de Francfort rejeta le culte des images.

X I.

Je trouve un diplôme d'*Othon III*, de l'an 998, dans lequel il condamne *comme un menſonge, la donation de Conſtantin & celle de Charles le chauve*; ſans daigner dire ſeulement un mot des donations de *Pepin*, de *Charlemagne* & de *Louis I*. Que doit-on en conclure?

XII.

Je vois dans le Golſtad une conſtitution de *Fréderic Barberouſſe*, en faveur d'Aix-la-chapelle : cette conſtitution rapporte tout au long une charte de *Charlemagne*.

Charlemagne s'y exprime ainſi : *Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frère de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Voilà, dit-on, pourquoi Aix eſt appelée *aquis grana.*

Ce diplôme de *Charlemagne* reſſemble au diſcours de *Trimalcion* dans *Pétrone*, ſur la guerre de Troye.

Le diplôme eſt-il faux ? ou doit-on ſeulement accuſer celui qui fit parler *Charlemagne* ?

Combien d'anciennes pièces non moins fauſſes ! combien de ſuſpectes ! & qu'il eſt pardonnable de ſe tromper !

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 8 mars 1754.

MADAME,

VOTRE auguste nom a orné le commencement de ces annales : permettez qu'il en couronne la fin ; ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le secours de l'ancien manuscrit de mon essai sur l'histoire universelle, qu'elle possède depuis long-temps : & quoique ce manuscrit ne soit qu'un amas très-informe de matériaux, je ne laissai pas de m'en servir. J'avais déjà fait imprimer tout le premier volume des Annales de l'Empire, lorsque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuscrit étaient tombés dans les mains d'un libraire de la Haie.

Ces cahiers, sans ordre, sans suite, transcrits, sans doute, par une main ignorante, défigurés & falsifiés, ont été, à mon grand regret, réimprimés plusieurs fois à Paris & ailleurs.

Votre altesse sérénissime m'en a marqué son indignation dans ses lettres ; elle sait à quel point le véritable manuscrit, qui est en sa possession, diffère des fragmens qu'on a rendus publics. Je devais réprouver & condamner hautement un tel abus ; je m'acquittai de ce devoir, il y a quatre mois, dans la lettre à un professeur d'histoire, & je réitère aujourd'hui sous vos auspices, Madame, cette juste protestation.

A l'égard de ce petit abrégé des Annales de l'Empire, entrepris par les ordres de votre alteſſe ſéréniſſime, ces ordres mêmes, & l'envie de vous plaire m'auraient rendu la vérité encore plus chère & plus ſacrée, ſi elle ne devait l'être uniquement par elle-même.

Cette vérité, à laquelle ſacrifia notre illuſtre *de Thou*, qui lui attira tant de chagrins, & qui rend ſa mémoire ſi précieuſe, pourrait-elle me nuire dans un ſiècle beaucoup plus éclairé que le ſien ?

Quel fanatique imbécille pourrait me reprocher d'avoir reſpecté les trois religions autoriſées dans l'Empire ? quel inſenſé voudrait que j'euſſe fait le controverſiſte, au lieu d'écrire en hiſtorien ? je me ſuis borné aux faits ; ces faits ſont avérés, ſont authentiques ; mille plumes les ont écrits ; aucun homme juſte ne peut s'en plaindre. Une grande reine diſait à propos d'un hiſtorien : *En nous parlant des fautes de nos prédéceſſeurs, il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent nous cachent la vérité ; les ſeuls hiſtoriens nous la diſent.*

Il y a eu des empereurs injuſtes & cruels, des papes & des évêques indignes de l'être : qui en doute ? la conſolation du genre humain eſt d'avoir des annales fidelles qui, en expoſant les crimes, excitent à la vertu. Qu'importe au ſage empereur qui règne de nos jours, que *Henri V* & *Henri VI* aient été cruels ? qu'importe au pontife éclairé, juſte, modéré, qui occupe aujourd'hui le trône de Rome, qu'*Alexandre VI* ait laiſſé une mémoire odieuſe ? Les horreurs des ſiècles paſſés ſont l'éloge du ſiècle préſent. Malheur à ceux qui, chargés de l'éducation des princes, leur cachent les antiques vérités ! ils les accoutument, dès leur enfance, à ne rien voir que de faux, & ils préparent, dans les berceaux des maîtres du monde, le poiſon du menſonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité, & qui avez voulu que je la disse, recevez ce nouvel hommage, que je rends à vous & à elle.

Je suis avec le plus profond respect, & l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très obéissant serviteur.

V.

FIN.

